Prof. Dr. Th. BAADER
GROESBEEKSCHEWEG 181
NIJMEGEN

a: 1922

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/revueceltique15pari

# REVUE CELTIQUE

TOME XV

P
LaCelt
R

# REVUE CELTIQUE

FONDÉE
PAR
H. GAIDOZ
1870-1885

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE

H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE
Membre de l'Institut, Professeur au Collège de France

AVEC LE CONCOURS DE

J. LOTH
Doyen de la Faculté des Lettres de Rennes

E. ERNAULT
Professeur à la Faculté des Lettres de Poitiers

ET DE PLUSIEURS SAVANTS DES ILES BRITANNIQUES ET DU CONTINENT

G. DOTTIN
Maître de Conférences à la Faculté des Lettres de Rennes
Secrétaire de la Rédaction

**Tome XV**

Prof. Dr. Th. BAADER
GROESBEEKSCHEWEG 181
NIJMEGEN
a: 1922

PARIS
LIBRAIRIE ÉMILE BOUILLON, ÉDITEUR
67, RUE DE RICHELIEU, 67

1894

581470
6.4.54

# TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE TOME XV

---

Pages.

## ARTICLES DE FOND.


Les Celtes en Espagne, par H. d'Arbois de Jubainville (suite et fin). 1
The Fragment of the *Táin Bó Cuailnge* in MS. Egerton 93, by Max Nettlau (suite et fin). . . . . 62, 198
Notice du manuscrit irlandais de la bibliothèque de Rennes, par Georges Dottin. . . . . 79
Une phrase en moyen breton, par Emile Ernault. . . . . 149
Confession des péchés attribuée à saint Patrice, par Samuel Berger. . 155
Index de l'article « les Celtes en Espagne », par P. Le Nestour. . 160
Nennius retractatus, par L. Duchesne. . . . . 174
L'Espagne chez Homère, par Théodore Reinach. . . . . 209
Le celtique *broga* en roman, par Antoine Thomas. . . . . 216
Vie de saint Guénolé, mystère breton en deux journées et quatre actes, par P. Le Nestour. . . . . 245
The Prose Tales in the Rennes Dindṡenchas, by Whitley Stokes. 272, 418
Etudes bretonnes : IX. Sur l'argot de La Roche, par Emile Ernault. 337
Esumopas Cnusticus, par Salomon Reinach. . . . . 413
An old-irish Treatise *de arreis*, by K. Meyer. . . . . 485


## MÉLANGES.


Un ancien usage de l'Église celtique, par J. Loth. . . . . 92
*-ych* à la 2e personne du singulier en gallois, par J. Loth. . . . 93
*-hoiam* = *hwyaf*, par J. Loth. . . . . 94
*gweled*, par J. Loth. . . . . 95

Restes du neutre en brittonique, par J. Loth. . . . . 95
*hyd, fed; fenos, fetez*, par J. Loth. . . . . 96
*rotguidou*, par J. Loth. . . . . 97
*Sequana, Sequani*, par J. Loth. . . . . 98
*esox*, par J. Loth. . . . . 99
*gour*, par J. Loth. . . . . 100
A propos de *calemay*, par J. Loth. . . . . 100
Gaufrei de Monmouth et le Livre de Llandaf, par J. Loth. . . . 101
L'article **sento-*, irlandais *ind-*, dans les langues brittoniques. . . 105
Kassiteros, par Salomon Reinach. . . . . 107
A propos de *guohi* et *ucher*, par J. Loth. . . . . 220
*dolmen, leachderch, peulvan, menhir, cromlech*, par J. Loth. . . . 221
*walatr, walfadir*, par J. Loth. . . . . 224
*cnau, nuss*, par J. Loth. . . . . 227
Encore *Sequana*, par J. Loth. . . . . 368
Remarques sur le Livre de Llandaf, par J. Loth . . . . . 369
Le mot désignant le cuir en germanique et en celtique. . . . . 370

## BIBLIOGRAPHIE.

Silva Gadelica, a collection of tales in Irish, edited from MSS. and translated by Standish H. O'Grady (Kuno Meyer : 2e et 3e articles). . . . . 108, 371
Le mirage oriental, par Salomon Reinach (***). . . . . 228
Supplément lexico-grammatical au Dictionnaire pratique français-breton du colonel A. Troude, en dialecte de Léon, par J. Moal (Emile Ernault). . . . . 382

## NÉCROLOGIE.

L'abbé Eugène Bernard. . . . . 139
Emile Bouillon. . . . . 139

## CHRONIQUE.

Anscombe (Alfred). *Sur la mort de S. Columba, sur S. Gildas de Ruys, et sur la chronologie des rois d'Irlande au* VIe *s.*, 402.
Archéologie, 235, 403.
Berger (Samuel). *Histoire de la Vulgate pendant les premiers siècles du moyen âge*, 130.
Bernard (J.-H.). *La Bible en Irlande*, 132.
Bezzenberger (Adalbert). Voir *Stokes*.

Blanchet (A.). *Mélanges d'archéologie gallo-romaine*, 235.
Cameron (Alexandre). *Reliquiae celticae: texts, papers, and studies in Gaelic literature and philology*, p. p. Alexandre Macbain et John Kennedy, 401.
Carnavon (Guide archéologique aux environs de), 403.
Delisle (Leopold). *Deux documents pour l'histoire du Collège de France*, 138.
Droit. Voir *Kovalewski*.
Duchesne (l'abbé Louis). *Fastes épiscopaux de l'ancienne France*, 133.
Epigraphie celtique, 237, 403; ibérique, 137; latine, 140, 239, 243, 403; ogamique, 144, 145; picte? 242.
Gaulois à Delphes. 408.
Haverfield (F.). *Roman Inscriptions in Britain*, 403.
Hogan (le Père E.). *Todd Lectures*, vol. V, 398; — réélu *Todd Lecturer*, 402.
Holder. *Altceltischer Sprachschatz*, 236.
Hübner (Emile). *Monumenta linguae ibericae*, 137.
Hyde (Douglas). *Abhráin grádh chúige Connacht*, 129.
Joyce. *Old celtic Romances*, 399.
Jusserand (J.-J.). *Histoire littéraire du peuple anglais*, t. I, 402.
Kennedy (John). Voir *Cameron*.
Kovalewsky. *Contume contemporaine et loi ancienne*, 131.
Langardière (Charles de). *Inscription gauloise de Genouilly*, 236.
Larminie (William). *West Irish Folktales and Romances*, 235.
Le Braz. *La légende de la mort en Basse-Bretagne*, 124.
Lejay (Paul). *La Pharsale de Lucain*, 236.
Llywarc'h Reynolds. Voir *Stephens*.
Loth (J.), nommé doyen de la Faculté des lettres de Rennes, 402.
Loth (Ferdinand). *Le pays de Galles*, 133.
Macbain (Alexandre). Voir *Cameron*.
Mac-Sweeny (J.-J.). *Rapport à la Société pour la préservation de l'irlandais*, 138.
Maxwell (Herbert). *Scottish land-names, their origin and meaning*, 234.
Merlin et sa légende, 240.
Meusel (H.). *Lexicon Caesarianum*, 137.
Meyer (Kuno). *Textes irlandais inédits*, 237; — nommé professeur à l'Université de Liverpool, 402.
Nennius. 126, 146, 244, 404. Voir *Zimmer*.
Promotions et distinctions honorifiques accordées à des celtistes, 402.
Psautier de Cassel, 244.
Rhys. 144, 410.
Sépultures antiques. 239, 243.
Société pour la conservation de la langue irlandaise. 238.
Stephens (Thomas). *Madoc. An Essay on the discovery of America by Madoc ap Owen Gwynedd in the twelfth century*, p. p. Llywarc'h Reynolds, 123.
Stokes (Whitley). *Wortschatz der keltischen Spracheinheit* (en collaboration avec Adalbert Bezzenberger), 232; — *Martyrologe de Maelmaire O'Gorman*, 237; articles divers, 141, 143, 144, 146, 410.

Tristan et Iseut, 405.
Les *Ubii* sont-ils Germains, 147.
Vulgate. Voir *Berger, Bernard.*
Warren (Rev. F.-E.). *The Antiphonary of Bangor,* 135.
Zimmer (Heinrich). *Nennius uindicatus,* 126; — *Sur l'accentuation du verbe irlandais,* 134; articles divers, 143, 244, 404, 410.

## PÉRIODIQUES ANALYSÉS.

Academy, 144, 242, 410.
Annales de Bretagne, 145, 239, 411.
Annales du Midi, 239, 411.
Anthropologie, 141.
Archaeologia Cambrensis, 144, 329.
Boletin de la Real Academia de la Historia, 411.
Bulletin de correspondance hellénique, 408.
Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 404.
Folklore, 146.
Hermine, 409.
Irish Echo, 410.
Journal of the Royal Society of Antiquaries of Ireland, 243, 412.
Literaturblatt für germanische und romanische Philologie, 242.
Mémoires de la Société de Linguistique de Paris, 145.
Neues Archiv der Gesellschaft für ältere Geschichstkunde, 243, 404.
Revue archéologique, 142, 243.
Revue de Paris, 405.
Revue de philologie, 147.
Revue épigraphique du midi de la France, 146.
Romania, 240.
Sitzungsberichte der K. Preussischen Akademie der Wissenschaften zu Berlin, 404.
Transactions of the Royal Irish Academy, 132.
Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung, 143.

TABLE, par M. E. Ernault, des principaux mots étudiés dans le t. XV de la *Revue Celtique,* p. 499.

# LES CELTES EN ESPAGNE

*Deuxième article*[1].

SOMMAIRE : § 9. Les *Celtici* du nord. — § 10. La Celtibérie, étude géographique. — § 11. Les Celtibères du nord. — § 12. Les Celtibères du centre et de l'est ou la Celtibérie de Ptolémée. — — § 13. Les Celtibères de l'ouest, première partie, les *Arevaci*. — § 14. Les Celtibères de l'ouest, seconde partie, les *Vaccaei*. — § 15. Les Celtibères du sud. — § 16. Les Celtibères pendant la seconde guerre punique. — § 17. Les Celtibères après la seconde guerre punique.

## § 9. *Les* Celtici *du nord.*

La ville celtique la plus septentrionale de la région située entre le bas Tage et le bas Douro paraît avoir été celle qu'on appelait au temps des Goths *Calabria*, aujourd'hui Castello-de-Calabre en Portugal, province de Beira-Alta, sur la rive gauche du Douro, entre la frontière d'Espagne et le confluent de la Coa avec le Douro, c'est probablement la *Coeliobriga* de Ptolémée[2] et la ville à laquelle appartenaient les *Caeilobricoi*, d'une inscription trouvée un peu au sud-ouest de là, à Lamas-de-Moledo, un peu au nord de Vizeu, province de Beira-Alta, en Portugal[3].

Entre le bas Douro et le Minho, on peut nommer quatre villes celtiques, *Caladunum*, *Nemetobriga*, *Calubriga* et probablement Bragance, qui doit être une antique *Brigantia*.

1. Voir plus haut t. XIV, p. 357.
2. Ptolémée, l. II, c. 6, § 41. Ed. Didot, t. I, p. 163, l. 9.
3. *C. I. L.*, II, n° 416, pages 47, 695.

*Cala-dunum* appartient, suivant Ptolémée, aux *Callaïci Bracarii,* peuple d'origine ibérique dont *Bracara,* aujourd'hui Braga, était la capitale.[1] Mais *Caladunum* porte un nom celtique, qui est identique à celui d'un village de France, Châlons, commune d'Argentré, Mayenne, appelé *Caladunnum* dans une charte d'un évêque du Mans en 710[2]. Le *Caladunum* portugais paraît s'appeler aujourd'hui Cala et se trouve près de Mont-Alegre, dans la partie septentrionale de la province portugaise de Traz-os-Montes, district de Villareal, près de la frontière d'Espagne. Le *Caladunum* de Portugal a donc perdu son second terme *dunum.* Son premier terme seul conservé est le nom primitif de Chelles, près de Paris ; Chelles s'est d'abord appelé *Cala.*

Un peu plus au nord, en Espagne, Galice et province d'Orense, près de Puebla-de-Tribes, à Puente-de-Navea, sur un affluent de gauche du Minho, est l'emplacement de *Nemeto-briga,* ville des *Tiburi,* suivant Ptolémée[3]. *Nemeto-briga* veut dire « château du temple », ou de Nemetos, nom d'homme. Nanterre, près Paris, qui est un ancien *Nemeto-durus,* offre avec *Nemeto-briga* une grande analogie. *Calubriga,* un peu au nord de *Nemetobriga,* sur le Sil, affluent de gauche du Minho, est aujourd'hui probablement La-Rua-de-Valle-Orres, province d'Orense[4].

De ces noms celtiques on ne peut séparer Bragance sur un affluent de droite du Douro, à peu près à la même latitude que *Caladunum,* et située comme l'emplacement de cette ville antique en Portugal, sur la frontière de l'Espagne. Bragance, qui donne son nom à la maison royale de Portugal, est une ancienne *Brigantia.* Brigantia est dans la grande Bretagne payenne et romaine un nom de divinité, dans l'Irlande chrétienne c'est le nom d'une sainte qui est l'objet d'une dévotion particulière, sainte Brigite. En France, le thème de ce mot développé à l'aide du suffixe *-o, -onis,* a donné le nom de

1. Ptolémée, l. II, c. 6, § 41 ; p. 162, l. 7.
2. Pardessus, *Diplomata,* II, p. 477, 478. Léon Maître, *Dict. topogr. de la Mayenne,* p. 66.
3. Ptolémée, l. II, c. 6, § 36, p. 161, l. 12.
4. *C. I. L.,* II, 2610. Ptolémée, l. II, c. 6, § 37, p. 162, l. 2.

Briançon, *Brigantio, -onis,* chef-lieu d'arrondissement du département des Hautes-Alpes.

Mais il y a hors de France deux noms de lieu qui nous offrent ce thème sans développement, ce sont deux *Brigantium* l'un en Espagne, — il va en être question, — l'autre aujourd'hui Bregenz, sur les bords orientaux du lac de Constance, à l'extrémité la plus occidentale de l'empire d'Autriche.

Dans la région située au nord du Minho, en Galice, un petit groupe de *Celtici* se maintint distinct des Ibères jusque sous la domination romaine. Les *Celtici* de ce canton avaient été pour la première fois attaqués par les Romains au temps du propréteur D. Junius Brutus, 138-136 av. J.-C., nous le savons par Florus. « Decimus Brutus », nous dit-il, « soumit les « *Celtici,* les *Lusitani* et tous les peuples de la *Gallaecia* (au- « jourd'hui Galice), et il ne fit retourner en arrière ses éten- « dards qu'après avoir vu, non sans crainte de commettre un « sacrilège, le soleil tomber dans l'Océan en éteignant ses « feux dans les eaux[1] ». « Il y a », dit Strabon, « un promon- « toire appelé *Nerios* où se terminent à la fois la côte septen- « trionale et la côte occidentale de l'Espagne (on croit géné- « ralement qu'il s'agit du cap Finistère), autour de ce promon- « toire habitent les *Celtici,* ils sont parents de ceux du Gua- « diana[2] ». Suivant Pomponius Mela qui écrivait un peu plus de vingt ans après Strabon, vers l'an 44 de notre ère, ce promontoire s'appelle *Celticus*[3] : *Neri* est le nom d'un peuple celtique[4] qui habite auprès de ce promontoire et dont les plus proches voisins au sud sont les *Tamarici,* ainsi nommé du *Tamaris,* aujourd'hui Tambre. Le Tambre se jette dans l'Océan, un peu au sud du cap Finistère. Les *Tamarici* paraissent être de nationalité ibérique, mais près d'eux Mela met un autre peuple qui porte un nom celtique, ce sont les *Praesamarchi :* dans leur territoire coule le *Tamaris* dont nous venons de parler, et le *Sars,* aujourd'hui Sar, affluent de l'Ulla, qui se jette dans l'Océan, un peu au sud du Tambre. Le nom des

1. Florus, l. II, c. 17, § 12.
2. Strabon, l. III, c. 3, § 5. Ed. Didot, p. 127, l. 28-31.
3. Pomponius Mela, l. III, c. 1, § 11.
4. Celtici cognomine Neri, Pline, l. IV, § 111.

*Praesamarci* paraît se composer de deux termes, l'un est le gaulois *marco-s* « cheval », l'autre présente une ressemblance singulière avec le premier terme du nom de Prasu-tagus, roi des *Iceni* en Grande-Bretagne, mort sous Néron l'an 62 de notre ère. Pline écrit *Praestamarci* le nom de ce peuple et ajoute que ce sont des *Celtici*[1].

Les *Artabri,* ou mieux *Arotrebae,* sont le principal des peuples gaulois de cette région. *Artabri* paraît être la forme ibérique de leur nom, *Arotrebae* la forme celtique. Nous connaissons par Strabon[2] et par Pline[3] la synonymie de ces deux termes, Mela dit *Artabri,* Pline préfère *Arrotrebae*[4].

*Aro-trebae* est un mot composé dont le second terme est *treba*: on le retrouve dans le nom des *A-trebates,* en français Arras ; la racine est la même que celle de l'irlandais *treb* « habitation » et du breton *trev* « village, succursale ».

Chez les *Arotrebae* se trouvait, suivant Strabon[5] et Ptolémée[6], un port que l'on croit généralement être le golfe situé au sud du cap Finistère, mais que d'autres placent un peu plus au nord, entre Ferrol et La Coruña.

Ptolémée attribue au même peuple une ville appelée *Novio-n*[7], qui serait Noya, en Galice, province de La Coruña, à l'embouchure du Tambre. *Novio-n* est le neutre d'un adjectif gaulois qui veut dire « nouveau ».

Les *Arotrebae* ont dû posséder antérieurement aux conquêtes des Carthaginois et des Romains une ville qui leur fut enlevée par les *Bracarii Lucenses,* population voisine et de race ibérique: c'était *Brigantium*[8] ou *Brigantia*[9]. Elle était située sur les bords de l'Océan. Jules César, pendant son gouver-

1. Celtici cognomine Praestamarci, Pline, l. IV, § 111.
2. Strabon, l. III, c. 3, § 5. Ed. Didot, p. 127, l. 39.
3. Pline, l. IV, § 114.
4. Pline, l. IV, § 111, 119.
5. Strabon, l. III, c. 3, § 5. Ed. Didot, p. 127, l. 38.
6. Ptolémée, l. II, c. 6, § 2. Ed. Didot, p. 144, l. 6.
7. Ptolémée, l. II, c. 6, § 21 ; p. 156, l. 6.
8. *Flavium Brigantium,* Ptolémée, l. II, c. 6, § 4; p. 145, l. 9. Dion Cassius, l. XXXVII, c. 53.
9. Orose, l. I, c. 2, § 33 ; éd. Riese, p. 64, l. 25. *Cosmographia,* II, 33; éd. Riese, p. 98, l. 3. *Notitia dignitatum,* éd. Boecking, p. 115.

nement d'Espagne en l'an 60 avant notre ère, s'y rendit par mer de Cadix avec une flotte qui étonna beaucoup les habitants, car ils n'avaient jamais vu tant de vaisseaux réunis[1]. Plus tard, les géographes qui écrivaient avec des cartes sous les yeux et qui n'avaient pas comme César visité les pays dont ils parlaient imaginèrent qu'à *Brigantia* il y avait une tour du haut de laquelle on voyait la Grande-Bretagne[2]. En effet, dans le premier segment de la Table de Peutinger, les îles Britanniques et l'Espagne sont disposées de telle façon qu'un étroit canal seulement les sépare. On a longtemps admis que *Brigantium* ou *Brigantia* était Betanzos, dans la province de La Coruña, sur le Mundeo, à environ dix kilomètres de l'Océan. Il est plus vraisemblable que c'est La Coruña, ville située sur l'Océan même.

On ne peut déterminer d'une façon précise la situation de la ville appelée par Pline *Abo-brica*[3]; elle est peut-être la même que *Adò-brica* de Mela dont la situation est également indéterminée[4] et que Mela attribue aux *Artabri*. Nous ne savons sur quoi repose l'hypothèse qui fait considérer cette ville comme identique à Bayona, province de Pontevedra.

### § 10. *La Celtibérie, étude géographique.*

Le mot celtibère a deux sens : un sens étroit et un sens large. Dans le sens étroit, qui est celui de Ptolémée, c'est-à-dire le sens admis au deuxième siècle de notre ère, les Celtibères sont la partie la plus orientale des populations celtiques du centre de l'Espagne. Dans un sens plus large et admis plus anciennement, on comprend sous le nom de Celtibères toutes les populations celtiques de l'Espagne centrale. Les Celtibères, dans le sens restreint du mot, commencent près de la rive droite de l'Ebre, en Aragon, au sud-ouest de Saragosse, et dans la province de ce nom, occupent une bande de terrain

1. Dion Cassius, l. XXXVIII, c. 53.
2. Voir les passages d'Orose et de la Cosmographie cités plus haut.
3. Pline, l. IV, § 112. Ed. Teubner-Janus, 1870, t. I, p. 180, l. 24.
4. Mela, III, 1.

qui, de là, s'étend au sud jusqu'au bassin du haut Tage, du haut Guadiana et du haut Jucar, en Nouvelle Castille, au sud-est de Madrid, dans les provinces de Tolède et de Cuença, en poussant une sorte de pointe à l'est jusqu'à *Segobriga,* aujourd'hui Segorbe, royaume de Valence, province de Castellon. Mais avant Ptolémée, on a donné au domaine des Celtibères un grand développement tant au sud qu'à l'ouest. Ainsi Plutarque nous apprend que Sertorius, tribun des soldats sous les ordres de Titus Didius, qui commanda en Espagne de 98 à 93 av. J.-C., passa un hiver à Castulon, ville des Celtibères [1]. Or, déjà suivant Strabon qui écrivait sous Tibère un peu plus d'un siècle après les campagnes de Titus Didius en Espagne, Castulon est une des deux villes principales des *Oretani* [2]. Les *Oretani* sont un peuple celtibère. Ptolémée, parlant d'*Oretum,* ville qui leur a donné son nom, l'appelle *Oretum* des Germains [3] ; c'était déjà la doctrine de Pline qui nous apprend que les *Oretani* s'appellent aussi *Germani* [4]. *Germanus* est un mot celtique ; cette dénomination montre que les *Oretani* étaient d'origine celtique et explique comment Castulon, une de leurs villes principales, était celtibère. Or Castulon est aujourd'hui Cazlona, dans le bassin du haut Guadalquivir, en Andalousie, province de Jaen. Dans la même province et dans le même bassin, les *Oretani* avaient les deux villes de *Salaria* [5] et de *Tuia* [6]. L'importance de la position de Castulon était considérée comme très grande dans l'antiquité, parce que dans le voisinage se trouvaient des mines d'étain et que cet étain contenait de l'argent. C'est Strabon qui nous l'apprend [7] ; suivant lui, cet argent est en trop petite quantité pour valoir la peine d'être extrait de l'étain. Mais au troisième siècle avant notre ère, il y avait aux environs de Castulon des filons argentifères dont l'exploitation était avantageuse ; en

1. Plutarque, *Sertorius,* c. 3, § 3. Ed. Didot, p. 679, l. 21.
2. Strabon, l. III, c. 3, § 2. Ed. Didot, p. 426, l. 32, 33.
3. Ptolémée, l. II, c. 6, § 58 ; p. 181, l. 1.
4. Pline, l. III, c. 25.
5. Ptolémée, l. II, c. 6, § 58 ; p. 180, l. 7.
6. Ptolémée, l. II, c. 6, § 58 ; p. 182, l. 5.
7. Strabon, l. III, c. 2, § 10. Ed. Didot, p. 122, l. 42-45.

effet, Polybe nous montre en 209 av. J.-C. Hasdrubal campé dans la campagne de Castulon, près des mines d'argent[1]. Les Celtibères s'étaient donc emparés d'une partie des mines d'argent de l'Espagne. Il est évident que les Celtibères sont arrivés même plus au sud que Castulon, *Salaria* et *Tuia*, c'est-à-dire qu'ils ont pénétré au sud du Guadalquivir, dans la Bétique. On a trouvé à Luque, en Andalousie, province de Cordoue, au sud-est de cette ville, l'épitaphe de Fabia Fabiana Esttledunensis, originaire par conséquent d'une ville appelée *Esttledunum*[2]. Enfin Pline mentionne parmi les villes de la Bétique un *Arial-dunum*[3]. Rappelons enfin ce qu'au § 7 (*Revue Celtique*, t. XIV, pages 383-385) nous avons dit des villes celtibériennes de *Certima* et de *Munda*, toutes deux situées en Andalousie, l'une dans la province de Malaga, l'autre dans la même province ou dans celle de Cadix. L'établissement des Celtibères dans l'Andalousie orientale est un fait parallèle pour ainsi dire à l'établissement des *Celtici* dans l'Andalousie occidentale. Voir plus haut § 8 (*Revue Celtique*, t. XIV, p. 386-391).

Au temps de Pline, c'est-à-dire environ un demi-siècle avant Ptolémée, la Celtibérie s'étendait à l'ouest jusqu'à *Clunia*[4], dans la Vieille Castille, province de Burgos, en sorte que les *Arevaci*, dont *Clunia* est une ville, étaient compris dans la Celtibérie[5]. C'est déjà la doctrine de Strabon chez qui les *Arevaci* sont une subdivision des Celtibères[6].

Mais antérieurement à Strabon et à Pline on comptait aussi parmi les peuples celtibères les *Vaccaei*. Quand en l'année 151 av. J.-C., le consul Licinius Lucullus attaqua, comme dit Appien, sans aucune bonne raison et uniquement par amour de la gloire et du pillage, les *Vaccaei* qui n'avaient commis contre Rome aucun acte d'hostilité, ce peuple était considéré comme

1. Polybe, l. X, c. 38, § 7 : 2e éd. de Didot, t. I, p. 469; cf. Tite-Live, l. XXVII, c. 18.
2. *C. I. L.*, II, 1601.
3. Pline, l. III, § 10.
4. Ptolémée, l. III, § 13.
5. Pline, l. III, c. 19; cf. Ptolémée, l. II, c. 6, § 55; p. 173, l. 9.
6. Strabon, l. III, c. 4, § 13. Edition Didot, p. 135, l. 51-53.

une nation celtibérienne[1]. Or, le territoire des *Vaccaei* s'est étendu de celui des *Arevaci,* c'est-à-dire de la province de Burgos en Vieille Castille, à l'est, jusqu'aux environs de la frontière du Portugal, dans le royaume de Léon, provinces de Zamora et de Salamanque. *Ocelum Duri* paraît être la ville même de Zamora, sur le Duero ; *Salmantica* est Salamanque, chef-lieu de la province de même nom, et située sur un affluent de gauche du Duero. Or, Ptolémée, quand il écrivait son livre, avait entre les mains deux documents contradictoires, l'un plus récent attribuait ces deux villes aux *Vettones,* peuple ibérique, l'autre plus ancien les donnait aux *Vaccaei,* par conséquent aux Celtibères[2].

Ainsi le territoire des Celtibères a été antérieurement à Pline et à Ptolémée beaucoup plus étendu au sud et à l'ouest que du temps de ces géographes; il en était de même au nord comme on verra dans le paragraphe suivant.

### § 11. *Les Celtibères du nord.*

Strabon nous apprend qu'à l'époque où il écrivait, sous Tibère, un peu avant l'an 20 de J.-C., les Celtibères habitaient sur les deux rives de l'Ebre, par conséquent au nord de ce fleuve, et qu'ils approchaient des côtes de la Méditerranée[3]. C'est en conséquence de cela qu'il met chez les Celtibères la colonie romaine de *Caesar Augusta,* aujourd'hui Saragosse[4], et que nous trouvons sur la rive septentrionale de l'Ebre une ville à nom celtique, *Octogesa.* Le nom de cette ville apparaît deux fois en l'année 49 avant notre ère, dans le récit des opérations militaires faites par César contre les lieutenants de Pompée[5]. *Octogesa* est un composé de deux termes : *octo-,* le premier, est identique au premier terme d'*Octo-durus,* aujourd'hui

1. Appien, *De rebus hispaniensibus,* § 51. Ed. Didot, p. 53.
2. Sur l'attribution de ces deux villes aux *Vaccaei,* voyez Ptolémée, l. II, c. 6, § 49; p. 167, l. 3, et 168, l. 1. Sur l'attribution aux *Vettones,* l. II, c. 5, § 7 ; p. 140, l. 7, et p. 141, l. 2.
3. Strabon, l. III, c. 4, § 20 ; Ed. Didot, p. 138, l. 44-46.
4. Strabon, l. III, c. 2, § 15. Ed. Didot, p. 125, l. 34.
5. César, *De bello civili,* l. I, c. 61, 70.

Martigny-en-Valais, où Galba, lieutenant de César, campa l'an 56 avant notre ère[1]. Quant à *gesa,* c'est le nom de la lance gauloise, c'est le premier terme du nom de lieu *Gesocribate,* conservé par la Table de Peutinger et qui désigne une localité située en France, dans le département du Finistère[2]. On en a fait un dérivé *Gesorius, qui veut dire celui qui fabrique ou celui qui manie l'arme appelée *gesum :* de là, le nom de *Gesoriacus,* aujourd'hui Boulogne-sur-Mer, en France, département du Pas-de-Calais. De là aussi le nom des *Gessorienses,* peuple évidemment celtibère et des environs du bas Ebre, puisque sous la domination romaine ce peuple fréquentait le *conventus Tarraconensis. Tarraco,* chef-lieu de cette circonscription territoriale, est aujourd'hui Tarragona, en Catalogne, sur la Méditerranée, au nord-est de l'embouchure de l'Ebre.

Mais au temps où écrivait Ptolémée, les Celtibères ne dépassaient plus l'Ebre, déjà Saragosse, qui est sur la rive gauche, est chez Ptolémée une ville des *Edetani* ou *Sedetani*[3] et c'est un peuple d'origine ibérique. La ville elle-même de Saragosse doit être de fondation ibérique. Son nom primitif *Salduba*[4], qu'on retrouve en Bétique[5] chez les *Turduli*[6], paraît étranger à la langue des Celtes, mais son territoire a dû appartenir aux Celtibères quand leur domination s'étendait, comme dit Strabon, sur les deux rives de l'Ebre. Il n'y a donc aucune raison pour refuser d'admettre que plus au nord-est, dans la province de Gerona ou Girone, Besalú, plus anciennement *Bisuldunum,* ait appartenu aux Celtibères.

Antérieurement à la conquête romaine, le territoire des Celtibères dut aussi avoir au nord-est une étendue beaucoup plus considérable que celle qu'il eut sous la domination des Romains : il comprit le territoire des *Berones,* des *Caristi,* des

1. *De bello gallico,* l. III, c. 1.
2. Desjardins. *Géographie de la Gaule d'après la carte de Peutinger,* p. 199.
3. Ptolémée, l. II, c. 6, § 62 ; p. 185, l. 8.
4. Pline, l. III, § 24.
5. Pline, l. III, § 8.
6. Ptolémée, l, II, c. 4, § 9; p. 118, l. 1. Cf. § 7, p. 112, l. 7.

*Autrigones* et des *Turmodigi* et ainsi atteignit sur les côtes septentrionales de l'Espagne l'océan Atlantique, tandis qu'à l'opposite il joignait de très près les côtes de la Méditerranée, sans toutefois les atteindre.

Strabon, qui distingue les *Berones* des Celtibères, dit à deux reprises que les *Berones* sont d'origine celtique[1], il met chez eux *Varia,* sur la rive droite de l'Ebre, un peu au sud de Logroño, Vieille Castille. Tite-Live parle de cette ville dans son récit des opérations de la guerre faite l'an 77 avant notre ère, à Sertorius par le général romain Q. Caecilius Pius, et il y mentionne une ville voisine, mais située au nord de l'Ebre, probablement entre Logroño et Viana, Navarre, et qui s'appelait *Contrebia* ou *Leucas*. Le nom de *Contrebia* est certainement celtique et paraît signifier « groupe d'habitations ». Cette ville appartenait aussi aux *Berones*[2].

Le nom des *Caristi* est dérivé du nom d'homme Caros, au moyen d'un suffixe *-isto-,* qu'on trouve aussi dans un autre nom de peuple celtique, les *Tolisto-bogii* qui se sont, comme on sait, établis en Asie Mineure. Caros est un nom celtique, il était porté en l'an 153 avant notre ère par un habitant de *Segeda*. Caros, choisi comme général par les *Arevaci,* gagna sur le consul romain Quintus Fulvius Nobilior une bataille où périrent six mille Romains et où le vainqueur lui-même perdit la vie[3]. *Segeda,* sa patrie, était une ville des *Belli,* nation celtibérienne[4]. Chez les *Caristi* coulait la *Dēva,* petite rivière dont le bassin fait partie de la province de Guipuzcoa et qui se jette dans le golfe de Bizcaye. La *Dēva* porte un nom celtique qui veut dire « la Divine ». A son embouchure le territoire des *Caristi* était baigné par l'Océan[5]. Plus dans l'intérieur des terres, ils avaient une ville qui porte aussi un nom celtique : Ptolémée l'appelle *Suestasion*[6], mais il faut corriger *Suessation,* c'est l'orthographe de l'*Itinéraire d'Antonin*[7].

1. Strabon, l. III, c. 4, § 5 et 12, p. 131, l. 26; p. 134, l. 40-43.
2. Tite-Live, frag. du livre XCI.
3. Appien, *De rebus hispaniensibus,* c. 45, p. 51.
4. Appien, *De rebus hispaniensibus,* c. 44, p. 51.
5. Ptolémée, l. II, c. 6, § 8, p. 147, l. 10.
6. Ptolémée, l. II, c. 6, § 44, p. 188, l. 5.
7. *Suessatio* à l'ablatif. *Itinéraire d'Antonin,* p. 434, l. 9.

De là le nom des *Suessetani*. En l'an 212 av. J.-C., les *Suessetani* envoyèrent aux généraux carthaginois, Magon et Hasdrubal, qui tenaient tête à Publius Scipion en Espagne, un corps auxiliaire de sept mille cinq cents soldats. Publius Scipion alla au devant de cette petite armée, lui livra une bataille qu'il perdit et où il fut lui-même tué[1]. Six ans plus tard, les *Suessetani* étaient alliés des Romains, tandis que le reste des Celtibères soutenaient le parti des Carthaginois et venaient ravager le territoire des *Suessetani*[2]. En 195, les *Suessetani* se soumirent au consul M. Porcius Cato. En 184, A. Terentius assiégea et prit aux *Suessetani* la ville de *Corbio* dont il fit vendre les habitants comme esclaves[3]. Le nom des *Suessetani,* comme celui de la ville de *Suessation,* ne diffère que par le suffixe du nom des *Suessiones,* peuple gaulois, et le nom des *Suessiones* est devenu en français Soissons, aujourd'hui chef-lieu d'arrondissement du département de l'Aisne. Les *Suessetani* sont une subdivision des *Caristi,* peuple d'origine celtique. *Suessation,* leur capitale, était située dans la province d'Alava, une des provinces basques, entre Vitoria et Alegria, au nord de l'Ebre.

Les *Autrigones,* voisins des *Caristi* à l'ouest, doivent avoir la même origine. Leur nom d'*Autrigones* doit être une notation grecque du celtique **Autrigenae*[4]. Les *Autrigones* avaient cinq villes dont les noms sont certainement celtiques : une d'entre elles, sur l'Océan, dans le golfe de Bizcaye, s'appelait *Flaviobriga ;* elle était située en Bizcaye, entre l'embouchure de la *Dēva* et celle de la *Nerva,* aujourd'hui Nervion, qui passe à Bilbao[5]. La première partie du nom de *Flavio-briga* paraît remonter seulement au règne de Vespasien, elle remplace probablement un autre mot plus ancien. Mais quant à la seconde partie elle est celtique comme les noms de quatre autres villes du même peuple : *Uxama, Segisamonculum, Deobriga* et *Vindeleia.*

1. Tite-Live, l. XXV, c. 34.
2. Tite-Live, l. XXVIII, c. 24.
3. Tite-Live, l. XXXIX, c. 42.
4. Leur nom est peut-être le même que celui des *Origenomesci* qui leur sont associés par Mela, l. III. c. 1, § 15 : Per Autrigones et Origenomescos Namnasa descendit.
5. Ptolémée, l. II, c. 6, § 7, p. 147, l. 8.

*Uxama* veut dire la très haute, c'est un superlatif de la racine UX qu'on trouve avec un suffixe différent dans le nom gaulois d'*Uxellodunum*. Il y avait en Espagne deux *Uxama* qui, toutes deux, s'appellent Osma aujourd'hui ; l'une était chez les *Arevaci*, nous en parlerons plus loin ; celle des *Autrigones* se distinguait de l'autre par le surnom carthaginois de *Barca*. *Uxama Barca*[1] est aujourd'hui Osma, dans la province basque d'Alava, au nord de l'Ebre.

Les autres villes des *Autrigones* qui portent un nom celtique étaient situées en Vieille Castille, dans la partie nord-est de la province de Burgos, au sud de l'Ebre. Ce sont, en allant du nord au sud : *Deobriga*, aujourd'hui Miranda-de-Ebro, *Vindeleia*, aujourd'hui Pancorvo, et *Segisamonculum*, un peu à l'est de Bribiesca, autrefois *Virovesca*, qui a aussi appartenu aux *Autrigones*[2]. *Deobriga*, probablement pour *Dēvobriga*, signifie château de *Deos*, mieux *Dēvos*, c'est-à-dire « château du dieu » (ou des dieux). *Vindeleia* dérive d'un thème *vindelo-*, d'où vient aussi le nom des *Vindelici*, peuple celtique établi au sud du Danube, à l'est des *Elvetii*, dans une région qui est aujourd'hui la partie méridionale du Wurtemberg et de la Bavière. Le thème *vindelo-* vient du thème *vindo-* qui veut dire « blanc, beau, heureux ». *Segisamonculum* est un dérivé latin de *Segisamo, -onis*, nom d'une ville des *Turmodigi*, qui est lui-même un dérivé de *Segisama*, nom de ville dont il sera question plus loin. *Segisama* est une formation analogue à *Belisama*, nom à la fois d'une divinité gauloise et d'un golfe de Grande-Bretagne. *Belisama* est soit un dérivé du thème *belo-*, soit un composé dont *belo-* est le premier terme ; on trouve *belo-* dans deux noms d'homme celtibères : 1° Cerdu-belus porté par un habitant de Castulon l'an 206 avant notre ère[3] ; 2° Antu-belus, nom du père de Boutius, dont on a trouvé l'épitaphe à Alcantara, dans l'Estremadure espagnole, sur le Tage, province de

1. Ptolémée, l. II, c. 6, § 52, p. 170, l. 11. L'exactitude de cette lecture est confirmée par une inscription trouvée à Lara-de-los-Infantes, province de Burgos ; c'est l'épitaphe d'un esclave dont le maître était originaire d'*Uxama-Barca*. *C. I. L.*, II, 2854.

2. Ptolémée, l. II, c. 6, § 52, p. 171, l. 1, 4 et 5.

3. Tite-Live, l. XXVIII, c. 20.

Caceres[1] ; le thème *belo-* paraît désigner l'acte de tuer quelqu'un. *Segisama* vient du thème *sego-* qu'on trouve aussi dans *Segobriga* et qui désigne l'acte d'atteindre le but, par conséquent de vaincre, de triompher.

Les *Turmodigi,* comme Pline les appelle, sont les *Murbogi* de Ptolémée ; ils habitaient à l'ouest des *Autrigones,* dans la partie du bassin du Duero qui est le plus au nord-est, en Vieille Castillle, dans la partie septentrionale de la province de Burgos, au nord de cette ville ; on trouvait chez eux *Segisamo* dont Pline appelle les habitants *Segisamonenses*[2]. Ptolémée l'appelle *Segisamon,* c'est aujourd'hui Sasamon[3], un peu au nord-est de Burgos. Plus au nord était *Deobrigula,* à quelque distance à l'ouest de Huermeces[4]. *Deobrigula* est un diminutif de *Deobriga,* nom d'une ville des *Autrigones* déjà mentionnée.

A ces noms de ville évidemment celtiques, Pline ajoute *Segisama Julia* dont il appelle les habitants *Segisama-julienses.* Ptolémée attribue cette ville aux *Vaccaei*[5]. Cette ville a été connue de Polybe au deuxième siècle avant notre ère : il l'appelle *Segesama* et l'attribue soit aux *Vaccaei,* soit aux Celtibères. Le texte original est perdu, nous ne le connaissons que par une analyse de Strabon qui manque de clarté[6]. L'an 26 avant notre ère, l'empereur Auguste y campa, et ce fut de là qu'il partit pour aller soumettre les *Cantabri* qui, révoltés contre les Romains, faisaient de fréquentes incursions dans le pays des *Vaccaei,* des *Murbogi (?)* et des *Autrigones,* sujets fidèles de l'empire[7]. *Segisama* était donc situé sur les confins des *Cantabri,* des *Turmodigi* et des *Vaccaei,* c'est-à-dire pro-

1. *C. I. L.,* II, 756.
2. Pline, l. III, § 26. L'orthographe de Pline est confirmée par une inscription où se trouve le génitif pluriel *Segisamonensium, C. I. L.,* II, 2915. Cette inscription a été trouvée à environ six lieues au nord-ouest de Burgos, en Vieille Castille, province de Santander, entre Reinosa et Henestrosas.
3. Ptolémée, l. II, c. 6 § 51, p. 170, l. 7.
4. Ptolémée, l. II, c. 6. § 51, p. 170, l. 5.
5. Ptolémée, l. II, c. 6, § 49, p. 167, l. 1.
6. Strabon, l. III, c 4, § 13. Ed: Didot, p. 135, l. 12-14.
7. Florus, l. IV, c. 12, § 47, 48. Cf. Orose, l. VI, c. 21.

bablement à peu de distance de Sasamon, au nord-est de Burgos. Il y avait en Espagne deux *Segisama :* l'une est *Segisama Julia* dont il est ici question, l'autre est *Segisama Brasaca,* où était né le légionnaire C. Julius Reburrus dont l'épitaphe a été trouvée à Tarragone [1].

On vient de voir que les *Turmodigi* touchaient aux *Cantabri ;* il y a donc lieu de croire que c'est aux dépens des *Turmodigi* que Ptolémée attribue aux *Cantabri,* peuple ibère, la ville de *Julio-briga*. Le second terme du nom de cette ville est celtique ; le premier terme paraît rappeler la campagne d'Auguste chez les Cantabres. On croit reconnaître l'emplacement de *Juliobriga* à Reinosa, en Vieille Castille, province de Santander, au sud de la chaîne cantabrique, dans le voisinage de l'emplacement où s'est trouvée l'inscription qui nous conserve le nom des *Segisamonenses* [2].

§ 12. *Les Celtibères du centre et de l'est ou la Celtibérie de Ptolémée.*

La Celtibérie de Ptolémée, dans le sens restreint du mot, comprenait : 1° une portion du bassin de l'Ebre moyen sur la rive méridionale, c'est-à-dire le pays arrosé par le Jalon, affluent de droite de ce fleuve ; 2° la région élevée où se trouvent, d'une part, les sources du Tage et du Guadiana qui se jettent, comme on sait, dans l'océan Atlantique, d'autre part, celles du Jucar et du Guadalaviar qui se jettent dans la Méditerranée. *Sego-briga* est la seule ville de la Celtibérie propre qui soit en dehors de ces deux parties de l'Espagne. Elles comprennent, en Vieille Castille, la portion occidentale de la province de Soria, en Nouvelle Castille, les provinces de Guadalajara et de Cuença, la partie orientale de celle de Tolède, en Aragon, la province de Saragosse et la partie occidentale de celle de Teruel.

Dans la province de Saragosse étaient situées *Nertobriga, Bilbilis* et *Attacum.*

1. *C. I. L.*, II, 4157.
2. Ptolémée, l. II, c. 6, § 50, p. 169, l. 4.

*Nertobriga* est aujourd'hui La-Almunia-de-Doña-Godina[1]. La situation de cette ville est fixée parce qu'elle est placée par l'*Itinéraire d'Antonin* sur la route de Mérida à Saragosse, entre *Bilbilis* et *Segontia*[2]. *Nertobriga* fut en l'an 152 avant notre ère assiégé par le consul M. Claudius Marcellus qui contraignit les habitants à traiter et obtint en même temps la soumission des *Arevaci*. Ce succès de Marcellus fit une grande impression sur l'esprit des Romains. Polybe[3] et Appien[4] l'ont raconté en grec, Florus[5] et Valère Maxime[6], en latin, ont chanté la louange du général romain qui eut la gloire de pardonner aux habitants de *Nertobriga*.

*Bilbilis* était situé près de Calatayud[7]; la mention la plus ancienne que nous ayons de cette ville se trouve chez Strabon, il associe son nom à celui de *Segobriga* et dit que près de ces villes Metellus et Sertorius ont fait la guerre[8]; on sait que Q. Caecilius Metellus fut envoyé par Sulla combattre Sertorius en Espagne l'an 79 avant notre ère et qu'il lutta avec succès contre son habile adversaire jusqu'à l'assassinat de Sertorius en 73. Mais la principale célébrité de *Bilbilis* tient à ce qu'elle a été la patrie du poète Martial. L. Valerius Martialis naquit à Bilbilis vers l'an 42 de J.-C. Il fait plusieurs fois dans ses vers allusion à cette origine :

Ille meas gentes et Celtas rexit Iberos[9]

dit-il, en parlant de Celer, gouverneur d'Espagne.

Nos Celtis genitos et ex Iberis[10]

dit-il ailleurs dans une épigramme où il vante l'acier de Bil-

1. Ptolémée, l. II, c. 6, § 57, p. 177, l. 5.
2. *Itinéraire d'Antonin*, p. 437, l. 4, p. 439, l. 2.
3. Polybe, l. XXXV, c. 2, § 2. Ed. Didot, t. II, p. 121.
4. Appien, c. 48, 50. Ed. Didot, p. 52, 53.
5. Florus, l. II, c. 17, § 10.
6. Valère-Maxime, l. I, c. 1, § 5.
7. Ptolémée, l. II, c. 6, § 57, p. 177, l. 6. *C. I. L.*, t. II, p. 410.
8. Strabon, l. III, c. 4, § 13. Ed. Didot, p. 135, l. 10-12.
9. L. VII, épigramme 52.
10. L. IV, épigramme 55.

bilis. Dans un autre endroit il se compare au Corinthien Carmenion, un efféminé :

> Cur frater tibi dicor, ex Iberis
> Et Celtis genitus Tagique civis [1]

Dans une épigramme adressée à Macer, il associe de nouveau le nom des Celtes et des Ibères à celui du Tage qui prenait sa source en Celtibérie :

> Nos Celtas Macer et truces Iberos
> Cum desiderio tui petemus.
> Sed quaecunque tamen feretur illic
> Piscosi calamo Tagi notata.

Son épigramme à Licinianus débute par l'éloge de Bilbilis :

> Vir Celtiberis non tacende gentibus,
> Nostraeque laus Hispanis ;
> Videbis altam Liciniane Bilbilim,
> Equis et armis nobilem [2].

L'œuvre littéraire du Celtibère Martial est un monument qui atteste avec quelle énergie puissante la civilisation romaine s'était emparée des Celtes d'Espagne dès le premier siècle de notre ère. C'est la confirmation des paroles suivantes de Strabon qui sont de vingt et quelques années antérieures à Martial : En Espagne, dit le géographe grec, habitent des peuples qu'on appelle déjà « porteurs de toge », *togati,* c'est-à-dire pacifiques, aux mœurs douces, et qui avec le vêtement ont adopté la civilisation de l'Italie [3] ; cependant, dit-il ailleurs, ces Celtibères, porteurs de toge, ont été autrefois considérés comme les plus sauvages de tous les habitants de l'Espagne [4].

*Attacum,* moins célèbre que *Bilbilis* et que *Nertobriga,* paraît être aujourd'hui Ateca [5].

Au sud-ouest des trois villes de *Nertobriga,* de *Bilbilis* et

1. L. X, épigramme 65.
2. L. I, épigramme 50.
3. Strabon, l. III, c. 4, § 10. Ed. Didot, p. 138, l. 41-44.
4. Strabon, l. III, c. 2, § 15. Ed. Didot, p. 125, l. 37-39.
5. Ptolémée, l. II, c. 6, § 57, p. 178, l. 4.

d'*Attacum* situées en Aragon dans la province de Saragosse dans le bassin de l'Ebre moyen sur le Jalon, affluent de droite de ce grand fleuve, on trouve toujours sur le Jalon la ville moderne dite Arcos-de-Medina-Celi, en Vieille Castille dans la partie méridionale de la province de Soria, elle a été construite sur l'emplacement de l'antique *Arcobriga,* qui faisait partie de la Celtibérie de Ptolémée [1]. Pline appelle les habitants *Arcobrigenses* [2]. Il y avait chez les *Celtici,* entre le Tage et le Guadiana, un autre *Arcobriga* dont la situation est du reste incertaine [3], tandis que la position de l'*Arcobriga* des Celtibères est connue par l'*Itinéraire d'Antonin* [4]. On peut supposer qu'*Arcobriga* veut dire « château d'Arcos » ; d'Arcos est venu le nom d'homme dérivé Arco, dont les inscriptions romaines d'Espagne offrent plusieurs exemples : on en a trouvé deux à Villamejia, en Estremadure, province de Caceres, entre le Tage et le Guadiana, dans une région qui a appartenu aux *Celtici* [5]. Dans la même localité, une autre inscription nous offre au datif le nom d'homme Arcos dont Arco est dérivé ; c'est l'épitaphe qu'une femme a fait graver pour Arcos, son mari : Arco conjugi [6]. Les éditeurs du *C. I. L.* ont vu, dans ce datif Arco, d'Arcos, le datif d'Arco, -onis, c'est une distraction de ces éditeurs ou plutôt du seul éditeur responsable du tome II de la grande collection des inscriptions romaines, M. Emile Hübner. Ainsi, une des inscriptions trouvées à Villamejia, province de Caceres, nous fait connaître le nom d'homme Arcos, premier terme du nom de lieu *Arco-briga,* dont la géographie romaine de l'Espagne offre deux exemples.

Passons au sud du bassin de l'Ebre.

A la Nouvelle Castille, province de Guadalajara, bassin du haut Tage appartient la ville celtibère de *Caesada,* aujourd'hui Hita ou Trijueque [7], dont on peut rapprocher le chef-lieu de la

1. Ptolémée, l. II, c. 6, § 57, p. 178, l. 1.
2. Pline, l. XXXIII, c. 24.
3. Ptolémée, l. II, c. 5, § 5, p. 134, l. 9.
4. *Itinéraire d'Antonin,* p. 437, l. 1, p. 438, l. 13.
5. *C. I. L.*, II, 664, 668.
6. *C. I. L.*, II, 668.
7. Pline, l. II, c. 6, § 57, p. 178, l. 2.

même province qui paraît être l'antique *Ariaca*[1]. *Arriaca,* dérivé du gentilice Arrius, est un mot celtique. Dans le même bassin en Nouvelle Castille, province de Cuença, la ville celtibère d'*Ergavica* devait se trouver dans l'endroit appelé Cabeza-del-Griego, entre Ucles et Saelices[2]. *Ergavica* est une des villes d'Espagne qui ouvrirent leurs portes aux Romains quand, en l'an 179 avant notre ère, le roi Thurrius offrit son alliance au propréteur victorieux Tib. Sempronius Gracchus[3].

Dans le bassin du haut Guadiana, en Nouvelle Castille, et dans la partie méridionale de la province de Tolède, au sud de Madrid, est situé Consuegra, identique, pense-t-on, à la ville celtibère dont le nom est écrit *Condabora* par les éditeurs de Ptolémée[4], mais *Consabrum* dans l'*Itinéraire d'Antonin.*

On suppose que *Contrebia,* capitale des Celtibères, est Albarracin, sur le Guadalaviar, qui, beaucoup plus bas, se jette dans la Méditerranée, à Valence. Albaracin est en Aragon, province de Teruel, au sud de Saragosse. Il ne faut pas confondre cette *Contrebia* avec la *Contrebia* des *Berones,* dont il est question plus haut: la *Contrebia* des Berones était située sur l'Ebre, près de Logroño, chef-lieu d'une province de la Vieille Castille; l'autre, comme on le voit par le texte le plus ancien où il en soit parlé, était voisine des *Carpetani,* dans le territoire desquels se trouvait la ville de Tolède en Nouvelle Castille, bassin du Tage moyen : le préteur Q. Fulvius Flaccus, faisant la guerre aux Celtibères en 181 avant notre ère, fit le siège de *Contrebia* dont il contraignit les habitants à capituler, et près de là il livra aux Celtibères une bataille dans laquelle il leur tua douze mille hommes et leur en prit plus de cinq mille, avec quatre cents chevaux et soixante-deux enseignes. Après cette bataille, la plus grande partie des Celtibères se soumirent aux Romains[5]. Moins de vingt ans plus tard, le consul Caecilius Metellus, 143-142, combattant les Celtibères de nouveau

1. *Itinéraire d'Antonin,* p. 436, l. 3; 438, l. 10.
2. Ptolémée, l. II, c. 6, § 57, p. 178, l. 6.
3. Tite-Live, l. XL, c. 50.
4. Ptolémée, l. II, c. 6, § 57, p. 179, l. 2.
5. Tite-Live, l, XL, c. 33.

révoltés, prit *Contrebia,* ce qui fut considéré comme un exploit merveilleux[1].

Au sud-est d'Albarracin est Segorbe, l'antique *Segobriga* des Celtibères, près de la Méditerranée, royaume de Valence, province de Castellon. Au sud-ouest, on a reconnu d'anciennes villes celtibériennes, à Valera-de-Abajo, et à Iniesa, en Nouvelle Castille, province de Cuença, comme Cabeza-del-Griego, l'antique *Ergavica*, mais dans le bassin du haut Jucar, qui se jette dans la Méditerranée, tandis que Cabeza-del-Griego est dans le bassin du Guadiana qui se jette dans l'Océan. Valera-de-Abajo est sur l'emplacement de la ville celtibérienne de *Valeria*[2], et Iniesta sur celui de la ville celtibérienne appelée *Laxta* par les éditeurs de Ptolémée[3].

§ 13. *Les Celtibères de l'ouest. Première partie, les* Arevaci.

Dans la Celtibérie de Pline et dans celle de tous les auteurs plus anciens, est compris le territoire des *Arevaci* qui touche à l'ouest celui des Celtibères de Ptolémée et dont l'histoire se confond avec la leur. Les *Arevaci* font leur apparition dans l'histoire l'an 153 av. J.-C. Sous le commandement de Caros, originaire de *Segeda,* ville des *Belli,* ils remportèrent sur le consul Q. Fulvius Nobilior une première victoire qui fut, la même année, complétée sur le champ de bataille de Numance. Là Ambo et Leuco, généraux des *Arevaci,* tuèrunt quatre mille hommes aux Romains[4]. Numance, on le verra plus loin, était une ville celtibérienne, elle appartenait aux *Arevaci.* L'héroïque résistance de Numance, assiégée par Scipion et prise par lui l'an 133 avant notre ère, est restée célèbre dans l'histoire ancienne comme, dans l'histoire moderne, le siège de Saragosse, autre ville celtibérienne malgré son nom romain de *Caesar-Augusta*. Mais Saragosse, cette victime de l'orgueil

1. Velleius Paterculus, l. II, c. 5, § 2, 3. Florus, l. II, c. 7, § 10. Ampelius, c. 18, § 14. Aurelius Victor, *de viris illustribus,* § 61. Valère Maxime, l. II, c. 7, § 10.
2. Ptolémée, l. II, c. 6, § 57, p. 179, l. 5.
3. Ptolémée, l. II, c. 6, § 57, p. 179, l. 4.
4. Appien, *De rebus hispaniensibus,* 45, 46. Ed. Didot, p. 51, 52.

de Napoléon Ier, est encore debout grande et fière, tandis que Numance, détruite par la vengeance impitoyable des Romains, ne s'est pas relevée depuis deux mille ans. L'implacable génie de Rome, qui a pardonné au nom de Carthage et a laissé cette ville se rebâtir, plane toujours triomphant et cruel sur les ruines celtiques de Numance.

Pline prétend que le nom des *Arevaci* est dérivé du nom d'une rivière Areva[1]. Si cette étymologie est exacte, elle nous offre un exemple de l'emploi du suffixe celtique *-aco-*. Mais on peut considérer cette étymologie comme douteuse et reconnaître dans le terme ethnique *Arevacos,* un composé dont le premier terme serait la préposition *are* et dont le second terme *vaco-s* serait identique au second terme du nom des *Bello-vaci,* peuple de la Gaule. Les *Bello-vaci* ont donné leur nom à la ville de Beauvais.

*Bello-,* premier terme du nom des *Bello-vaci,* est identique au nom des *Belli* qui paraissent avoir été une subdivision des *Arevaci* ou des clients de ce peuple plus important. Leur ville principale était *Segeda*. Elle fut comprise l'an 178 avant notre ère dans un traité conclu avec T. Sempronius Gracchus et par lequel les Celtibères vaincus consentirent à devenir les alliés du peuple romain. Une des conditions du traité était que les Celtibères ne bâtiraient pas de nouvelles villes ; or, vers l'année 154, c'est-à-dire vingt-quatre ans plus tard, les *Belli* entreprirent la construction d'une muraille autour de leur ville de *Segeda*[2]. Ce fut la cause d'une longue guerre entre Rome et les Celtibères. Cette guerre dura vingt ans, c'est-à-dire douze ans de plus que la conquête de la Gaule par Jules César, et pour la terminer par le prise de Numance, en 133, il fallut le génie d'un Scipion.

*Segeda* est chez Appien une ville des *Belli,* peuple celtibère[3]. Chez Strabon, c'est une ville des *Arevaci*[4]. *Segeda* peut être un nom celtique, dérivé du thème *sego-* au moyen d'un

1. Pline, l. III, § 19.
2. Appien, *De rebus hispaniensibus,* c. 44 ; cf. 43. Ed. Didot, p. 50, 51.
3. Appien, *De rebus hispaniensibus,* c. 44.
4. Strabon, l. III, c. 4, § 13. Ed. Didot, p. 135, l. 7.

suffixe *-edo, -eda* par *e* long[1]. Mais ce qui est certainement celtique, c'est le nom du général des *Arevaci,* Leuco, qui, en 153, battit les Romains. Son nom est dérivé d'un thème *leuco-* « blanc, brillant » qui a donné le nom des *Leuci,* peuple belge, ami des Romains pendant les campagnes de César et dont le territoire paraît avoir correspondu à peu près à l'ancien diocèse de Toul, Meurthe-et-Moselle. On trouve le thème *leuco-* dans deux des noms de lieu que nous fait connaître la table alimentaire de Veleia, ville de la Gaule cisalpine : l'un de ces noms est celui du *fundus Licco-leucus*[2], l'autre est celui du *saltus Leuco-melius*[3] ou *Leucu-mellus*[4]. Le même thème est le premier terme du nom de femme gaulois Leuci-mara[5], qui veut dire « grande par sa blancheur éclatante ». Du nom d'homme celtibère Leuco, -onis, dérivé du thème *leuco-,* on a tiré le gentilice romain Leuconius, dont une inscription de Barcelonnette, Basses-Alpes[6], atteste l'existence en Gaule et qu'on trouve aussi dans d'autres parties de l'empire romain[7].

En l'année 133 avant J.-C.. un Arevaque nommé Rhetogenes et surnommé Karaunios, accompagné de cinq amis et d'autant de valets, réussit à traverser les travaux de circonvallation établis par Scipion autour de Numance et alla demander du secours aux autres villes des *Arevaci*. Les jeunes guerriers de la ville de *Lutia* se laissèrent gagner ; ils allaient se mettre en route, mais Scipion arriva sous les murs de *Lutia* avec un corps de troupes et donna aux habitants de *Lutia* le choix ou de lui livrer ces ennemis de Rome ou de voir détruire leur ville ; les habitants effrayés lui remirent cinq cents de ces jeunes gens auxquels Scipion fit couper les mains[8]. Environ quatre-vingts ans plus tard, en 51, César, en Gaule, devait

1. *Grammatica celtica,* p. 79.
2. Table, VI, l. 23.
3. Table, VII, l. 38.
4. Table, III, l. 72.
5. *C. I. L.,* III, 5265.
6. *C. I. L.,* XII, 82.
7. *C. I. L.,* V, 4902 ; VIII, 9665.
8. Appien, *De rebus hispaniensibus,* c. 94. Ed. Didot, p. 71.

traiter de même tous ceux des habitants d'*Uxellodunum* qui avaient porté les armes contre lui [1].

Le nom de *Lutia* peut avoir la même racine que *Lutetia,* aujourd'hui Paris. Quant au nom de Rhetogenes, il paraît défiguré sous l'influence des habitudes grecques, c'est le celtibère Retugenus conservé par une inscription [2] et qui est une variante espagnole du mot plus complet Rectu-genos. Le nom d'homme Rectu-genos, qui veut dire « fils du droit », se trouve en Gaule et en Espagne [3], et le *c* qui devant le *t* devenait ordinairement spirant, est tombé dans ce mot comme dans le mot gaulois *ambactos* « serviteur », qui est toujours noté *ambatus* dans les inscriptions d'Espagne.

Trois peuples secondaires qui paraissent avoir été les clients ou les sujets des *Arevaci* sont mentionnés par les auteurs de l'antiquité : ce sont, outre les *Belli* dont nous avons déjà parlé, les *Titthi* et les *Pelendones*. Le nom des *Belli* et des *Titthi* est associé à celui des *Arevaci* dans le récit de la guerre des Romains contre les Celtibères. Ces trois peuples luttèrent contre les Romains, d'abord de 153 à 151 [4] avant J.-C., puis reprirent les armes en 144 [5], et la guerre ne se termina définitivement qu'en 133. Les Romains durent leur succès à la politique autant qu'au génie militaire ; ils profitèrent de la jalousie des *Belli* et des *Titthi* envers les *Arevaci* pour détacher de la cause de l'indépendance celtique les deux premiers de ces peuples [6].

Les *Pelendones* apparaissent beaucoup plus tard, au plus tôt en 77 av. J.-C., si on admet qu'il faille corriger en *Pelendones* le *Cerindones* de Tite-Live dans le fragment du livre XCI où nous voyons Sertorius envoyer M. Marius, son questeur, lever des troupes chez les *Arevaci* et chez les *Cerindones*. Suivant Pline, les *Pelendones* habitent à la source du Duero, et

1. *De bello gallico,* VIII, 44.
2. *C. I. L.*, II, 2324
3. *C. I. L.*, II, 2402, 2907.
4. Appien, *De rebus hispaniensibus,* c. 44, 48, 50. Ed. Didot, p. 51-53.
5. Appien, *De rebus hispaniensibus,* c. 66, p. 59. Cf. c. 76, p. 63.
6. On le voit par le fragment de Polybe où est racontée l'ambassade envoyée par ces trois peuples au Sénat romain en 152. Polybe, l. XXXV, c. 2. Ed. Didot, t. II, p. 121.

chez eux est Numance[1]. Mais Numance est, suivant Ptolémée, une ville des *Arevaci*[2]; c'est déjà la doctrine de Strabon[3].

On doit conclure de là que les *Pelendones* sont une subdivision des *Arevaci*. Ptolémée nomme trois villes des *Pelendones : Visontium,* l'une d'elles[4], n'est citée par aucun autre auteur, et sa situation est inconnue. On a déjà remarqué la ressemblance de son nom avec celui de Besançon, *Vesontio,* mais nous ignorons si ces deux noms sont celtiques et s'ils ne remonteraient pas à une population plus ancienne, aux Ligures par exemple. La seconde est *Augustobriga ;* on pense que les ruines de cette ville sont celles qu'on a découvertes à Aldea-del-Muro, près d'Agreda, Vieille Castille, province de Soria et dans le bassin de l'Ebre, mais à son extrême limite, près des sources du Duero[5]. Ptolémée, d'après d'autres documents, désigne la même ville par le nom de *Nova Augusta* et l'attribue aux *Arevaci*[6]. La source de Ptolémée paraît avoir été ici la même que celle de Pline. *Nova Augusta* est une des six villes qui, suivant Pline, auraient appartenu aux *Arevaci*. La dernière ville des *Pelendones* est, suivant Ptolémée, *Savia,* que lui seul mentionne, et dont on n'a pas retrouvé la position[7]. Mais Pline nous donne sur les *Pelendones* une indication très précise, c'est que chez eux auraient été situées les sources du Duero qui sont en Vieille Castille, province de Soria, au nord-est de cette ville.

De tout ce qui précède, il résulte que nous avons trois indications géographiques précises à l'aide desquelles on peut déterminer la situation des *Pelendones*. Chez eux étaient *Augustobriga* et les sources du Duero. Par conséquent, ils habitaient le nord de la province de Soria, ils étaient la portion septen-

1. Pline, l. IV, § 112; cf. l. III, § 26.
2. Ptolémée, l. II, c. 6, § 55, p. 174, l. 1.
3. Strabon, l. III, c. 4, § 13, p. 134, l. 53 et 54; p. 135, l. 1. C'est aussi la doctrine d'Appien, *De rebus hispaniensibus,* c. 66, où il parle des événements de l'année 144 d'après un historien plus ancien, probablement Polybe.
4. Ptolémée, l. II, c. 6, § 53, p. 171, l. 9.
5. Ptolémée, l. II, c. 6, § 53, p. 172, l. 1. Cf. *C. I. L.,* II, p. 390.
6. Ptolémée, l. II, c. 6, § 55, p. 174, l. 3.
7. Ptolémée, l. II, c. 6, § 53, p. 172, l. 2.

trionale du groupe de populations celtibères désignées sous le nom plus général d'*Arevaci*.

Le territoire des *Arevaci* s'étendait à la fois sur le bassin du haut Duero et sur celui du haut Tage. Dans le bassin du Duero, il couvrait une partie des provinces de Soria, de Burgos et de Segovie en Vieille Castille, de Palencia, royaume de Léon; dans le bassin du haut Tage, une partie de la province de Guadalajara, Nouvelle Castille.

Dans la province de Soria se trouvaient, outre le territoire des *Pelendones* dont nous avons parlé, les deux villes d'*Uxama* et de Numance. *Uxama,* aujourd'hui Osma, porte un nom celtique dont nous avons déjà mentionné un exemple en Espagne : chez les *Autrigones* était *Uxama Barca,* aujourd'hui Osma, dans la province d'Alava, une des provinces basques. Des deux *Uxama,* la plus importante, à en juger par le nombre de ses inscriptions romaines, paraît avoir été celle des *Arevaci;* elle se distinguait de la première par le surnom d'*Argaela*[1]; le passage de Ptolémée qui nous l'apprend est confirmé par deux inscriptions recueillies, l'une, dans l'Estremadure espagnole, à Caceres, l'antique *Norba*[2]; l'autre, en Vieille Castille, près de Burgos[3]. Ce sont les épitaphes de personnages tous deux nés à *Uxama Argaela,* et l'un des deux porte un nom celtique : T. Magilius Rectugeni filius. On a trouvé dans la même localité une dédicace aux *Lugoves,* divinités qui sont le pluriel du nom du grand dieu celtique *Lugus*[4]. *Uxama,* une des villes qui restèrent fidèles à Sertorius jusqu'après sa mort, en 72[5], paraît être celle des *Arevaci*.

Numance était au milieu du second siècle avant notre ère une ville d'importance modeste pour lutter contre les Romains : elle pouvait mettre huit mille hommes sous les armes[6]. Si donc on s'en rapporte aux procédés de statistique employés

1. Ptolémée, l. II, c. 6, § 55, p. 173, l. 5.
2. *C. I. L.,* II, 696.
3. *C. I. L.,* II, 2907.
4. *C. I. L.,* II, 2818.
5. Florus, l. III, c. 22, § 9.
6. Appien, *De rebus hispaniensibus,* c. 97. Ed. Didot, p. 72. Cf. c. 76, p. 63.

par César à propos des *Helvetii,* Numance devait avoir trente-deux mille habitants[1].

Numance apparaît dans l'histoire romaine en 153, où les *Arevaci,* sous ses remparts, battirent les Romains[2]. Mais ce qui a rendu surtout cette ville célèbre, c'est la part qu'elle a prise à la lutte des *Arevaci* contre Rome quand ceux-ci, compris dans le traité de paix conclu par Claudius Marcellus avec les Celtibères en 151[3], se laissèrent entraîner par le Lusitan Viriathe à reprendre les armes contre les Romains; c'était en 144[4]. Bientôt la plupart des villes des *Arevaci* se soumirent et Numance resta seule à tenir tête aux Romains; le siège, commencé par Q. Pompeïus Aulus l'an 141 av. J.-C., ne fut terminé que huit ans plus tard, en 133, par Scipio Aemilianus qui avait pris et détruit Carthage en 146, et dans l'intervalle les Numantins avaient forcé le général romain, C. Hostilius Mancinus, à une paix honteuse que le Sénat romain refusa de ratifier. Mancinus, par ordre du Sénat, fut livré aux Numantius qui refusèrent de le recevoir. A la fin du siège, les Numantins, mourant de faim, furent contraints de se rendre sans condition. Mais pendant le délai de trois jours que la capitulation leur accordait, la plupart d'entre eux se donnèrent la mort de leur propre main. Scipion fit vendre les autres comme esclaves, à l'exception de cinquante mis en réserve pour être conduits à Rome et pour accompagner le vainqueur dans sa rentrée triomphale ; ils devaient être décapités aussitôt après la cérémonie. Quant à la ville, Scipion la fit détruire et il en partagea le territoire entre les peuples voisins[5].

Dans la province de Burgos, au sud-est de cette ville, à quelque distance au nord du Duero, les *Arevaci* avaient la ville de *Clunia* dont on a reconnu les ruines au bord d'un ruisseau appelé Arandilla, qui se jette dans un petit affluent

1. Suivant César, *De bello gallico,* I, 29, le nombre des Helvetii et de leurs alliés était de 368,000, dont 92,000 en état de porter les armes, c'est juste le quart.
2. Appien, *de rebus hispaniensibus,* c. 46, p. 51, 52.
3. Appien, *ibid.,* c. 50, p. 53.
4. Appien, *ibid.,* c. 66, p. 59.
5. Appien, *ibid.,* c. 76-98, p. 63-73.

de droite du Duero[1]; c'était la dernière ville des *Arevaci* quand on suivait la route de *Caesaraugusta* (Saragosse) à *Asturica,* Astorga[2], et voilà pourquoi Pline dit que *Clunia* est la fin de la Celtibérie[3]. *Clunia* apparaît dans l'histoire romaine l'an 76 avant notre ère. Cette ville était alors du parti de Sertorius, qui y fut inutilement assiégé par Pompée[4]. Il est encore question de *Clunia* vingt et un ans plus tard: pendant que César fut occupé à la guerre des Gaules en 55, les Celtibères se révoltent, le proconsul Q. Caecilius Metellus Nepos met le siège devant *Clunia* et il est battu devant cette place par les *Vaccaei* qui, malgré lui, entrent dans *Clunia,* succès passager qui se termina par une défaite[5]. Plus d'un siècle après, Galba séjournait à *Clunia,* quand le vœu des armées soulevées contre Néron l'appela à l'empire[6]. Sous la domination romaine, *Clunia* était le chef-lieu d'une des circonscriptions administratives et judiciaires, ou *conventus,* entre lesquelles se partageait la Tarraconaise. A la même époque, les inscriptions nous offrent quelques traces de l'origine celtique des habitants: un des cultes les plus répandus chez les Celtes du nord des Pyrénées était celui des *matres.* Le seul exemple qu'on en ait trouvé au sud des Pyrénées appartient à *Clunia,* c'est une dédicace aux *matres Gallaicae*[7], c'est-à-dire aux *matres* honorées par les Celtes, mêlés aux *Callaici* ou *Gallaeci,* ou pour autrement s'exprimer, par les *Celtici* du nord-ouest de l'Espagne.

Plus à l'ouest, dans le royaume de Léon, province de Palencia, entre cette ville et Burgos, les *Arevaci* possédaient sous l'empire romain la ville de *Confluentia,* au confluent de l'Arlanzon et de l'Arlanza[8].

Les villes dont nous avons parlé jusqu'ici sont situées au nord du Duero. Au sud de ce fleuve, les *Arevaci* possédaient

1. Ptolémée, l. II, c. 6, § 55, p. 173, l. 3.
2. *Itinéraire d'Antonin,* p. 439-443.
3. Pline, l. III, § 27.
4. Tite-Live, Epitome du livre XCII.
5. Dion Cassius, l. XXXIX, c. 54.
6. Plutarque, Galba, c. 6. Ed. Didot, p. 1258, l. 8.
7. *C. I. L.,* II, 2776.
8. Ptolémée, l. II, c. 6, § 55, p. 173, l. 2.

dans le bassin du Duero *Segovia* et dans le bassin du Tage *Segontia*.

*Segovia* n'a pas changé de nom. Ce nom est d'origine celtique ; c'est un dérivé du thème si fréquent *sego-* qui veut dire « atteindre, triompher ». Ce thème dans *Segovia* a été développé à l'aide de deux suffixes dont le premier se trouve aussi dans le nom d'homme Segovax que César entendit en Grande-Bretagne, lors de sa seconde expédition, l'an 54 av. J.-C. Segovax était le nom d'un des quatre rois du *Cantium*[1]. Le nom de *Segovia* apparaît dans l'histoire romaine, un peu plus de vingt ans avant celui de Segovax. L'an 78 avant notre ère, Hirtuleius, lieutenant de Sertorius, y remporta une victoire sur L. Manlius et Domitius envoyés de Rome en Espagne par le parti de Sulla[2]. *Segovia* était du parti de Sertorius qui, l'année suivante, y fit lever des troupes[3]. Enfin, en 75, Hirtuleius périt dans une bataille livrée près de *Segovia* au proconsul Q. Caecilius Metellus Pius[4]. *Segovia* est attribuée aux *Arevaci* par Pline[5] et par Ptolémée[6]. On y a trouvé trente-quatre inscriptions romaines[7]. Parmi elles, l'épitaphe de Valerius Anno, fils de Luguadicus, originaire d'*Uxama*. Le surnom du père de ce personnage est un dérivé du thème *lugu-*, d'où le nom des *Lugoves*, divinités celtiques adorées à *Uxama Argaela*, comme on l'a vu plus haut. *Segovia* était sur la voie romaine de *Cesaraugusta*, Saragosse à *Emerita*, Merida qui traversait de part en part la Celtibérie. C'est aujourd'hui la capitale d'une des provinces méridionales de la Vieille Castille.

Au bassin du haut Tage appartient *Segontia*, aujourd'hui Siguenza, en Nouvelle Castille, province de Guadalajara, sur le Henares, affluent du Jarama, qui est lui-même un affluent

1. *De bello Gallico*, l. V, c. 22.
2. Florus, l. III, c. 22, § 6, 7. Tite-Live, Epitome du l. XC. Eutrope, l. 6, c. 1.
3. Tite-Live, frag. du l. XVI.
4. Tite-Live, Epitome du l. XCI. Orose, l. V, c. 23, § 3. Cf. Frontin, et Mommsen, *Roemische Geschichte*, 6e éd., t. III, p. 31.
5. Pline, l. III, § 27.
6. Ptolémée, l. II, c. 6, § 55, p. 174, l. 2.
7. *C. I. L.*, II, 2729-2262.

de droite du Tage. C'est dans le Jarama que se jette le Manzanares, petite rivière près de laquelle est bâtie Madrid. La position de *Segontia,* près du haut Tage, s'accorde avec le passage où Strabon dit que les *Arevaci* touchent aux sources du Tage.

Le nom de la *Segontia* des *Arevaci* apparaît pour la première fois dans l'histoire romaine en l'an 195 avant J.-C. Le préteur P. Manlius faisait la guerre aux *Turdetani,* qui habitaient la partie la plus méridionale de l'Espagne, dans les environs du détroit de Gibraltar. Les *Turdetani* s'étaient procuré le concours d'une armée mercenaire qui s'élevait à dix mille soldats et qui venait de Celtibérie. Cette armée celtibérienne avait laissé ses bagages dans la ville de *Segontia* [1]. Le consul M. Porcius Cato, le fameux censeur et écrivain de ce nom, qui était venu en aide au préteur P. Manlius, s'approcha de *Segontia* avec l'intention d'en faire le siège, puis, considérant comme impolitique cette opération militaire, il se retira, comptant sur d'autres moyens pour détacher les Celtibères du parti qui, en Espagne, restait fidèle, soit au souvenir de Carthage, soit à celui de l'ancienne liberté.

*Segontia* est un mot gaulois, c'est le féminin du participe présent du thème verbal *sego-,* d'où vient aussi *Segovia.* L'an 55 avant notre ère, César, dans sa seconde expédition en Grande-Bretagne, obtint la soumission des *Segontiaci* [2] dont le nom dérive d'un thème *segontio-* ou *segontia.* Il y avait en Grande-Bretagne, sous l'empire romain, une localité appelée *Segontium ;* on croit qu'elle était située sur la côte nord-ouest du pays de Galles, en face de l'île d'Anglesey, à Carnarvon. L'*Itinéraire d'Antonin* mentionne en Espagne deux *Segontia,* elles sont toutes les deux, comme *Segovia,* sur la route de Saragosse à Merida; celle dont il s'agit ici se distingue de l'autre par le surnom de *Lanca* [3], c'est la plus méridionale des deux, la plus éloignée de Saragosse. L'autre est la station intermédiaire entre Saragosse et *Nertobriga ;* on pense que c'est

1. Tite-Live, l. XXXIV, c. 19, écrit ce nom *Seguntia.*
2. *De bello Gallico.* l. V, c. 21.
3. Ptolémée, l. II, c. 7, § 55, p. 173, l. 7.

Rueda, à peu de distance à l'ouest de Saragosse et au sud de l'Ebre, tout près au nord de la ville celtibère de *Nertobriga,* aujourd'hui La-Almunia-de-Doña-Godina. Il a existé encore d'autres *Segontia* en Espagne : Pline, parlant des deux villes de *Segontia* et d'*Uxama* qui appartenaient aux Arevaci, dit que ces deux noms de lieu sont fréquemment usités ailleurs[1]. Ptolémée mentionne deux autres *Segontia,* une chez les *Varduli*[2], probablement dans les provinces basques, une autre chez les *Vaccaei*[3], c'est-à-dire dans le bassin du moyen Duero. Les *Varduli* sont probablement un peuple ibérique chez lequel *Segontia* était une forteresse celtique. La *Segontia* des *Varduli* et celle des *Vaccaei* étaient chacune surnommées *Paramica.*

Les antiquités romaines de Siguenza, la *Segontia* des *Arevaci,* n'ont pas été explorées, on connaît cependant une inscription romaine trouvée dans le voisinage[4], et on a recueilli ailleurs les épitaphes de deux individus originaires de *Segontia :* l'un est qualifié de Segontinensis[5], l'autre de Segontinus[6].

Il ne faut pas confondre avec le nom des quatre *Segontia* l'une des Celtibères propres, les autres des *Arevaci,* des *Vaccaei,* enfin des *Varduli,* le nom de *Sagontia,* ville beaucoup plus méridionale, attribuée par Ptolémée aux *Turdetani*[7]. Elle est mentionnée sous le même nom par Pline[8] dans sa liste des villes qui font partie du *conventus* de Cadix, et c'est d'elle que parle Appien dans son récit de la guerre de Sertorius contre Pompée[9].

### § 14. *Les Celtibères de l'ouest. Seconde partie, les* Vaccaei.

Les *Vaccaei* occupaient le bassin du Duero moyen dans toute sa largeur, à l'ouest des *Arevaci* au sud, des *Turmodigi*

1. Pline, l. III, § 27.
2. Ptolémée, l. II, c. 6, § 65, p. 189, l. 3.
3. Ptolémée, l. II, c. 6, § 49, p. 166, l. 4.
4. *C. I. L.,* II, 2847.
5. *C. I. L.,* II, 3626.
6. *C. I. L.,* II, 4195.
7. Ptolémée, l. II, c. 4, § 10, p. 123, l. 7.
8. Pline, l. III, § 15.
9. Appien, *De bellis civilibus,* l. I, c. 110.

au nord. Valladolid, chef-lieu d'une des deux provinces les plus occidentales de la Vieille Castille, peut être considéré comme le point central de leur territoire. Ils apparaissent dans l'histoire en 219 : Hannibal, voulant terminer la conquête de l'Espagne, les attaqua au printemps de cette année et leur prit de vive force les deux villes de *Selmantica* et *Arbucala,* dont l'une est aujourd'hui Salamanca, Salamanque, chef-lieu de province, célèbre par son université, dont l'autre est aujourd'hui Toro, dans la province et à l'est de Zamora[1]; toutes deux appartiennent au royaume de Léon.

Quand les Romains, vainqueurs des Carthaginois, entreprirent la conquête de l'Espagne, les *Vaccaei* leur tinrent tête comme le reste des Celtibères. En 193, le préteur M. Fulvius Nobilior livra bataille près de Tolède aux armées réunies des Celtibères propres, des *Vaccaei* et des *Vettones,* peuple de race ibérique ; il les vainquit[2]. Mais pendant la première moitié du IIe siècle, les Romains étaient trop occupés dans les parties orientales de la Celtibérie pour entreprendre la conquête du territoire des *Vaccaei ;* ils la commencèrent en 150, et ce fut le proconsul L. Licinius Lucullus[3] qui en prit l'initiative.

Les *Vaccaei* n'avaient donné aux Romains aucun prétexte de guerre, le but unique de Lucullus était d'acquérir de la gloire par un succès militaire et de l'argent par le pillage. Il vint mettre le siège devant *Cauca,* ville des *Vaccaei.* Ceux-ci essayèrent de se défendre, et après un premier succès perdirent trois mille hommes dans une sortie. Une ambassade de vieillards vint alors, avec des couronnes et des rameaux d'oliviers, demander grâce au proconsul. Celui-ci exigea des otages, cent talents d'argent, des cavaliers auxiliaires et l'établissement d'une garnison romaine dans la ville. On lui accorda tout. La garnison romaine prit possession de *Cauca,* et immédiatement Lucullus fit massacrer tous les habitants sans distinc-

1. Polybe, l. III, c. 14, § 1, 3. Tite-Live, l. XXI, c. 5. L'historien latin écrit d'après une source grecque, ce qui le prouve, c'est qu'il a remplacé par un *h* l'*S* initiale du nom de *Selmantica.*
2. Tite-Live, l. XXXV, c. 7. Cf. De-vit, *Onomasticon,* t. III, p. 166.
3. Pline, l. IX, § 89. Cf. De-vit, *Onomasticon,* t. IV, p. 146.

tion d'âge ni de sexe : ils étaient au nombre de vingt mille. Puis la ville fut pillée.

De Cauca, Lucullus se rendit à *Intercatia*, autre ville des *Vaccaei*, qu'il voulait traiter de même, mais il l'assiégea en vain. Cependant les habitants, de guerre lasse, consentirent à traiter, ils livrèrent à Lucullus six mille *sagum*, une certaine quantité de bestiaux et cinquante otages. Mais, au grand désespoir de Lucullus, ils ne lui donnèrent point d'argent, et à sa grande honte, ils ne voulurent pas accepter la parole du traître qui, contrairement à la foi jurée, avait fait massacrer les habitants de *Cauca*, ce fut la parole du jeune P. Cornelius Scipio Aemilianus qui remplaça celle du général en chef. Scipion n'était que tribun des soldats, comme qui dirait aujourd'hui un simple colonel, mais par adoption il était devenu le petit-fils du vainqueur d'Hannibal, c'était lui qui devait plus tard détruire Carthage et Numance.

Puis, Lucullus arriva sous les murs de *Pallantia*, aujourd'hui Palencia, chef-lieu de province, royaume de Léon, au nord de Valladolid. Mais ce fut le terme de ses succès : les habitants le contraignirent à la retraite et le poursuivirent jusqu'au Duero. Ainsi se termina la première conquête des Romains dans le territoire des *Vaccaei ;* elle avait été entreprise sans l'ordre du Sénat ni du peuple romain ; elle déshonora le général qui la conduisit, mais malgré l'iniquité de sa conduite, aucune poursuite ne fut à Rome intentée contre lui [1]. C'est peut-être pour cela que, de retour dans la grande ville, il construisit un temple au bonheur, *felicitati* [2].

Les Romains laissèrent les *Vaccaei* en paix pendant quatorze ans. Le consul C. Hostilius Mancinus venait d'être forcé par les habitants de Numance à une paix humiliante, quand son collègue, M. Aemilius Lepidus, voulut réparer cet insuccès avec les *Arevaci* par un avantage sur les *Vaccaei :* il vint remettre le siège devant *Pallantia*, sous les murs de laquelle Lucullus avait trouvé le châtiment de sa conduite perfide et cruelle à *Cauca*. Lepidus ne fut pas plus heureux que Lucullus. Le

1. Appien, *De rebus hispaniensibus*, c. 51-55. Ed. Didot, p. 53-45.
2. Pline, l. XXXV, § 57. Cf. De-vit, *Onomasticon*, t. IV, p. 146.

Sénat, prévoyant qu'il ne réussirait pas, lui envoya l'ordre de lever le siège. Lepidus s'obstina, mais les habitants de *Pallantia* furent encore plus opiniâtres que lui. Des partis celtibères qui parcouraient la campagne rendaient très difficile l'approvisionnement de l'armée assiégeante ; la faim dans le camp romain eut plus de puissance que les ordres du Sénat. Lepidus se vit contraint de lever le siège, c'était en 136 : moins heureux que Lucullus, Lepidus fut dépouillé de son commandement et condamné à l'amende [1]. C'était la punition de sa désobéissance aux ordres formels du Sénat. Lucullus avait pu sans crime faire massacrer par trahison les vingt mille habitants de *Cauca :* le Sénat ne le lui avait pas défendu.

Deux ans plus tard, Scipion, chargé de terminer la guerre de Numance, dévasta le pays des *Vaccaei* qui fournissaient des vivres aux assiégés ; une des difficultés du siège était les incursions par lesquelles les habitants de *Pallantia* gênaient les partis romains chargés des approvisionnements. P. Rutilius Rufus, tribun des soldats, plus tard un des écrivains romains qui ont raconté en grec l'histoire de leur patrie [2], faillit périr dans une embuscade préparée par les guerriers de *Pallantia* [3].

Au même moment, Scipion eut l'honneur de réparer autant qu'il était en son pouvoir l'iniquité commise par Lucullus envers les habitants de *Cauca*. Quelques-uns de ces malheureux avaient réussi, pendant le massacre, à s'échapper par des portes mal gardées. Scipion, traversant le territoire désert de leur ville détruite, fit annoncer publiquement que Rome leur permettait de revenir en prendre possession et de le cultiver.

On ne peut déterminer exactement la date à laquelle le territoire des *Vaccaei* fut conquis par les Romains. Cette conquête date probablement du premier quart du Ier siècle avant notre ère. Le récit de la guerre de Sertorius suppose cette conquête terminée. En 77, nous voyons C. Justeius, préfet des cavaliers, *praefectus equitum,* de Sertorius, lever de la cavalerie chez les *Vaccaei* [4]. Pompée, qui commandait les opérations

1. Appien, *De rebus hispaniensibus,* c. 80-83. Ed. Didot, p. 65-66.
2. Peter, *Historicorum romanorum relliquiae,* t. I, p. CCLXI, 187.
3. Appien, *De rebus hispaniensibus,* 87-88, p. 68-69.
4. Tite-Live, fragment du livre XCI.

militaires dirigées contre Sertorius, prit ses quartiers d'hiver dans le territoire des *Vaccaei*, à la fin de l'année 75, et y resta jusqu'au printemps de 74[1].

Le territoire des *Vaccaei*, situé à l'ouest de celui des *Arevaci* et des *Turmodigi*, comprenait le bassin du moyen Duero sur les deux rives, c'est-à-dire : 1° au nord du Duero, la partie occidentale de la province de Burgos, la province de Palencia, probablement tout entière, la portion septentrionale de celle de Valladolid, la partie nord-est de celle de Zamora; 2° au sud du Duero, la partie nord-est de la province de Segovia, probablement la partie méridionale de celle de Valladolid, la partie sud-est de celle de Zamora et la partie est de celle de Salamanque; il était comme à cheval sur la Vieille Castille, où sont Burgos, Valladolid, Segovia, et sur le royaume de Léon auquel appartiennent Palencia, Zamora, Salamanque.

Au nord du Duero, dans la province de Burgos, les *Vaccaei* possédaient les trois villes d'*Autraca*, de *Rauda* et de *Cougium* : *Autraca*[2] tirait son nom de celui de la rivière appelée aujourd'hui Odra. L'Odra est un affluent de gauche du Pisuerga, l'antique *Pisoraca* qui passe à Valladolid et se jette dans le Duero. L'Odra a dû s'appeler plus anciennement *Autra*, peut-être *Autura*, qui est le nom antique de l'Eure ; nous parlons de la rivière de France qui est un affluent de gauche de la Seine, qui passe à Chartres et donne son nom à deux départements. Le plus ancien nom de Chartres est *Autricum*, dérivé du nom de l'Eure, *Autura*, et qui ne diffère d'*Autraca* que par les voyelles et le genre du suffixe, *-aca* en Espagne, *-ico-* en France. Probablement les *Autrigones* doivent leur nom à l'Odra : leur nom signifie fils de l'Odra, *Autra*, *Autura*.

*Cougium* était situé sur la rive droite du Duero et c'était probablement la ville d'Aranda, en Vieille Castille, province de Burgos[3].

*Rauda* est aujourd'hui Roa, province de Burgos, sur la rive

1. Plutarque, *Sertorius*, c. 21, § 5. Edition Didot, p. 691, l. 21. Cf. Mommsen, *Rœmische Geschichte*, 6e édition, t. III, p. 33.
2. Ptolémée, l. II, c. 6, § 49, p. 166, l. 1.
3. Ptolémée, l. II, c. 6, § 49, p. 167, l. 4.

droite du Duero, comme Aranda, et à peu de distance à l'ouest[1].

Dans la province de *Segovia,* au nord-ouest de cette ville, était située la ville de *Cauca* que le consul Licinius Lucullus prit et détruisit par trahison en l'an 151[2] et qui dut son rétablissement à Scipion Emilien l'an 133[3]; elle est attribuée aux *Vaccaei* par Pline, qui appelle les habitants *Caucenses*[4], et par Ptolémée[5]. C'était sous l'empire romain une station sur la route de Merida à Saragosse[6], et l'empereur Théodose le Grand y naquit. On y a trouvé deux inscriptions romaines[7].

Dans la province de Palencia, tout entière située au nord du Duero, les *Vaccaei* possédaient quatre villes que nous énumérons dans l'ordre du nord au sud : *Lacobriga, Avia, Viminacium, Pallantia. Lacobriga* paraît avoir été située entre Carrion-de-los-Condes au sud, et Saldana au nord, sur les bords du Carrion, affluent de droite du Pisuerga[8]. *Avia* était un peu à l'est de Lacobriga, à Osorno[9].

*Viminacium* se trouvait au sud-est de *Lacobriga,* au sud-ouest d'*Avia.* Ce serait aujourd'hui Carrion-de-los-Condes[10], c'était une station sur la route d'Astorga à Saragosse[11].

*Pallantia,* aujourd'hui Palencia sur le Carrion[12], est chef-lieu d'une province en Léon. Méla dit que cette ville est dans la Tarraconaise, la plus vaste des trois provinces romaines de l'Espagne, la ville qui, avec Numance, a les plus illustres souvenirs[13]. Nous avons vu, en effet, qu'après avoir résisté avec succès à Lucinius Lucullus en 151[14], elle repoussa également

1. Ptolémée, l. II, c. 5, § 49, p. 166, l. 7.
2. Appien, *De rebus hispaniensibus,* c. 51-52, p. 53-54.
3. *Ibid.,* c. 89, p. 69.
4. Pline, l. III, § 27.
5. Ptolémée, l. II, c. 6, § 49; p. 167, l. 5.
6. *Itinéraire d'Antonin,* p. 435, l. 4.
7. *C. I. L.,* II, p. 378, 379.
8. Ptolémée, l. II, c. 6, § 49, p. 166, l. 2.
9. Ptolémée, l. II, c. 6, § 49, p. 166, l. 3.
10. Ptolémée, l. II, c. 6, § 49, p. 165, l. 5.
11. *Itinéraire d'Antonin,* p. 449, l. 2, p. 453, l. 9.
12. Ptolémée, l. II, c. 6, § 49, p. 167, l. 2.
13. Méla, l. II, c. 6, § 4.
14. Appien, *De rebus hispaniensibus,* c. 55, p. 55.

en 136 les attaques d'Aemilius Lepidus[1] et que deux ans plus tard des soldats sortis de ses murs tinrent tête aux troupes de Scipion Emilien[2]. Pline, qui appelle ses habitants *Palantini*, est d'accord avec Ptolémée pour attribuer cette ville aux *Vaccaei*[3]. Strabon commet une erreur évidente quand il la met dans le territoire des *Arevaci*[4]. Sous l'empire romain, Pallantia était une station de la route d'Astorga à Tarragone[5].

Dans la province de Valladolid qui, probablement, appartenait tout entière aux *Vaccaei*, les villes de ce peuple que nous connaissons étaient au nombre de quatre, toutes situées au nord du Duero; c'étaient *Pintia, Septimanca, Amallo-briga, Porta Augusta*. *Pintia*[6] probablement aujourd'hui Valladolid, était sous l'empire romain une station sur la route d'Astorga à Sarragosse[7]. On peut supposer que *Pintia* est un dérivé de l'adjectif gaulois qui veut dire cinquième; c'est le correspondant du latin *Quintia* et de l'osque *Pontia*. *Septimanca*, au sud-ouest de Pintia, est aujourd'hui Simancas, ville célèbre de la Castille, où sont conservées des archives bien connues des savants. Plus au sud-ouest encore se trouvait la station romaine d'*Amallo-briga*, aujourd'hui Tordesillas. *Septimanca* et *Amallobriga* ne nous sont connues que par l'*Itinéraire d'Antonin*[8]. Aucun texte ne nous affirme explicitement que ces deux villes appartinssent aux *Vaccaei*, mais leur situation géographique rend cette attribution évidente. *Porta Augusta* est attribuée aux *Vaccaei* par Ptolémée, et on suppose que cette localité était située là où le Pisuerga venant de Valladolid se jette dans le Duero[9].

La province de Zamora comprend cinq villes des *Vaccaei*, quatre au nord du Duero: *Brigaecium, Intercatia, Albocola, Ocelum Duri*; une au sud du Duero: *Sarabis*.

1. Appien, *ibid.*, c. 80, 82, p. 65, 66.
2. Appien, *ibid.*, c. 88, p. 66, 69.
3. Pline, l. III, § 26.
4. Strabon, l. III, c. 4, § 13, p. 135, l. 7, 8.
5. *Itinéraire d'Antonin*, p. 9, l. 441, p. 453, l. 8.
6. Ptolémée, l. II, c. 6, § 49, p. 168, l. 2.
7. *Itinéraire d'Antonin*, p. 440, l. 4.
8. *Itinéraire d'Antonin*, p. 435, l. 1 et 2.
9. Ptolémée, l. II, c. 6, § 49, p. 165, l. 6.

*Brigaecium* est aujourd'hui Benavente, sur la rive droite de l'Esla, l'antique *Astura,* affluent de droite du Duero. Ptolémée, dans un endroit, fait de ses habitants une tribu des *Astures,* peuple ibère [1]. Ailleurs, dans un passage un peu corrompu, où *Brigaecium* est écrit *Bargiacis,* il se rectifie et rend cette ville aux *Vaccaei* [2]. C'est le *Brigecum* situé sur la route d'Astorga à Saragosse, d'après l'*Itinéraire d'Antonin* [3]. Les *Astures,* nation ibérique, ont dû tirer leur nom de celui de l'*Astura* ou donner leur nom à cette rivière. *Brigaecium* est une forteresse celtique bâtie dans le territoire des *Astures.* En l'an 25 avant J. C., P. Charisius, lieutenant de l'empereur Auguste, attaqué subitement par les *Astures,* était perdu, si les habitants de *Brigaecium* ne l'eussent à temps prévenu de l'approche des ennemis [4].

*Intercatia* est aujourd'hui Vilalpendo, sur le Valderaduey, qui se jette dans le Duero, près de Zamora. Sa situation est déterminée par l'*Itinéraire d'Antonin* [5]. Cette ville apparaît dans l'histoire l'an 151 avant notre ère. On a raconté plus haut comment cette ville fut alors assiégée par le consul L. Licinius Lucullus et comment le siège se termina par un traité sans que les Romains eussent pu pénétrer dans les remparts de cette place forte [6]. On a prétendu que Strabon et Polybe attribuent *Intercatia* aux Celtibères dans le sens restreint du mot. Mais le passage de Strabon qu'on a ainsi interprété n'a pas le sens précis qu'on lui attribue [7]. Ptolémée ne commet point d'erreur en attribuant *Intercatia* aux *Vaccaei* [8]. Sa doctrine est confirmée par une inscription trouvée à Tarragone : c'est l'épitaphe d'une femme Cantabre d'origine ; cette épitaphe a été gravée par les soins de son mari, originaire d'*Intercatia* et de la nation des *Vaccaei* [9].

1. Ptolémée, l. II, c. 6, § 29, p. 160, l. 4.
2. Ptolémée, l. II, c. 6, § 49, p. 165, l. 3.
3. *Itinéraire d'Antonin,* p. 439, l. 8 ; p. 440, l. 1.
4. Florus, l. IV, c. 12, § 54-56.
5. *Itinéraire d'Antonin,* p. 440, l. 2.
6. Appien, *De rebus hispaniensibus,* c. 53, 54, p. 54, 55.
7. Strabon, l. III, c. 4, § 13, p. 135, l. 12-15.
8. Ptolémée, l. II, c. 6, § 49, p. 165, l. 4.
9. *Intercatiensis ex gente Vaccaeorum, C. I. L.,* II, 4233.

Il y avait une autre *Intercatia* en Asturie, et par conséquent beaucoup plus au nord. L'existence de cette autre ville homonyme de la première est établie à la fois par un passage de Ptolémée [1] et par une inscription du musée de Bonn qui nous conservé les noms d'un soldat originaire d'*Intercatia* et qui, en même temps, appartenait à la nation des *Astures* [2]. Suivant Ptolémée, cette Intercatia était une ville des *Orniaci*. Les *Orniaci,* dont le nom paraît celtique, ne sont pas un peuple imaginaire. Sempronius Perpetuus, de cette nation, *Orniacus,* figure en l'année 152 de notre ère dans une inscription d'Astorga, l'antique *Asturica* (royaume et province de Léon), principale ville des *Astures* [3].

Ce document, celtique malgré la langue dans laquelle il est rédigé, qui est le latin, complète une convention plus ancienne remontant à l'an 27 de notre ère. Cette convention confirmait l'existence d'une clientèle qui avait été antérieurement organisée. Les parties contractantes sont au nombre de six qui, tous, paraissent porter des noms celtiques ; ce sont : 1° Arausa, Blecaeni (comparez au nom d'homme Arausa le nom de lieu dérivé *Arausio,* aujourd'hui Orange, Vaucluse) ; 2° Magilo Clouti (deux noms gaulois bien connus) ; 3° Turaius Clouti (on ne peut contester que Cloutus, nom du père de Turaius, ne soit gaulois) ; 4° Bodecius Burrali (Bodecius est un dérivé de la même racine que le gaulois Boduus et Burralis dérive de Burrus, surnom d'Afranius, préfet du prétoire sous Claude et sous Néron ; Afranius Burrus était originaire de Vaison, Vaucluse) [4] ; 5° Docius Elaesi, et 6° Elaesus Clutami. Clutamus, nom du père d'Elaesus, portait un nom celtique ; il était donc Celte lui-même, ainsi que Docius, son petit-fils, et fils d'Elaesus. Arausa Blecaeni, inscrit le premier, est le patron dont les cinq autres sont les clients, il appartient à la *gentilitas,* ou si l'on veut, au clan des *Desonci,* et il est originaire de *Zoela,* aujourd'hui Castro-de-Avellans, en Portugal, dans la province

1. Ptolémée, l. II, c. 6, § 31, p. 161, l. 2.
2. Orelli, 154.
3. *C. I. L.,* II, 2633.
4. *C. I. L.,* XII, p. 525, n° 5842.

de Traz-oz-Montes[1], au nord-ouest de Maranda-do-Douro, à peu de distance à l'ouest de Zamora, l'antique *Ocellum Duri;* ses cinq clients appartenaient à la gentilitas ou au clan des *Tridiavi,* aussi de *Zoela.* La convention a été conclue avec l'intervention du magistrat de *Zoela,* qui était Abienus, fils de Pentilius ou Pentilus. Pentilus est un dérivé de *pentos* pour *pemptos,* en gaulois « cinquième ». Comparez le latin Quin[c]-tilius.

En l'an 152 de notre ère, c'est-à-dire cent vingt-cinq ans plus tard, les deux clans des *Desonci* et des *Tridiavi* subsistaient, le premier exerçant toujours droit de patronage sur le second, et les *Desonci,* avec le consentement de leurs clients les *Tridiavi,* acceptèrent dans leur clientèle trois nouveaux membres. Sempronius Perpetuus Orniacus est nommé le premier; il appartenait à cette petite nation des *Orniaci,* à laquelle Ptolémée attribue une ville appelée *Intercatia,* différente de l'*Intercatia* des *Vaccaei.* Ces deux villes d'*Intercatia* portent probablement un nom celtique, et les détails qui viennent d'être donnés établissent que sous la domination romaine il y avait encore dans les régions de l'Espagne, considérées comme exclusivement ibériques, des populations celtiques qui conservaient leurs mœurs.

*Ocelum Duri,* aujourd'hui Zamora, chef-lieu de la province de ce nom, est placé par l'*Itinéraire d'Antonin* à la fois sur les deux routes de Merida et d'Astorga à Saragosse[2]; c'est la localité que Ptolémée appelle *Octodurum* et donne aux *Vaccaei*[3].

*Albocola,* d'où le dérivé *Albocolensis* dans l'épitaphe trouvée près de Salamanque d'une femme appelée Amma est appelée *Albocela* par Ptolémée[4]; c'est aujourd'hui Toro, sur le Duero, à l'est de Zamora[5]. Polybe et Tite-Live ont une orthographe légèrement différente et qui probablement représente une prononciation plus ancienne : c'est *Arbucala* chez le premier, *Arbocala* chez le second. Il s'agit d'événements qui re-

1. *C. I. L.*, II, p. 363, n° 2606.
2. *Itinéraire d'Antonin,* p. 434, l. 6, p. 439, l. 10.
3. Ptolémée, l. II, c. 6, § 49, p. 168, l. 1.
4. *C. I. L.,* II, 880
5. Ptolémée, l. II, c. 6, § 49, p. 166, l. 6.

montent à l'année 219 avant notre ère. Annibal, avant de partir pour l'Italie, achève la conquête de l'Espagne au sud de l'Ebre, et avec beaucoup de difficultés, après une vive résistance, il s'empare d'une ville très grande et très peuplée des *Vaccaei* qui s'appelait *Arbucala* [1] ou *Arbocala* [2].

*Sarabis,* dans la province de Zamora, mais au sud du Duero, tandis que les quatre villes précédentes sont au nord de ce fleuve, était aux environs de la localité appelée El-Cubo-de-la-Pierra, à mi-chemin, entre Zamora et Salamanque [3]; c'est la station mentionnée sous le nom de *Sibaria* dans une des deux routes de Mérida à Saragosse que donne l'*Itinéraire d'Antonin* [4].

Dans la province de Salamanque, au sud-ouest de celle de Valladolid et au sud de celle de Zamora, les *Vaccaei* possédaient les deux villes de *Selmantica,* plus tard *Salmantica,* et de *Sentice,* probablement aussi celle de *Mirobriga* dont nous parlerons à propos de *Salmantica*. La première de ces villes est aujourd'hui Salamanque, chef-lieu de la province, autrefois célèbre par son université et située sur le Tormes, affluent de droite du Duero. Les manuscrits de Ptolémée écrivent son nom *Eldana* [5]. Il faut corriger *Elmana* avec un esprit rude qui tient lieu d'un *s* initiale. Le plus ancien nom de Salamanque paraît avoir eu deux formes, *Selmana* et *Selmantica;* la seconde est dérivée de la première. Nous avons déjà parlé de la prise de cette ville par Annibal en 219. En nous apprenant ce fait, Polybe appelait cette ville *Helmantica* [6], et Tite-Live *Hermandica* [7]. Dans l'*Itinéraire d'Antonin,* cette ville s'appelle *Salma*[*n*]*tice* et elle est située sur une des deux routes de Mérida à Saragosse [8]. La même orthographe, sauf la dernière voyelle *Salmantica,* est celle de Ptolémée dans le passage où il attribue cette ville aux Vettones, peuple

1. Polybe, l. III, c. 14, § 1. Ed. Didot, t. I, p. 127.
2. Pline, l. XXI, c. 5.
3. Ptolémée, l. II, c. 6, § 49, p. 168, l. 4.
4. *Itinéraire d'Antonin,* p. 434, l. 5.
5. Ptolémée, l. II, c. 6, § 59, p. 167, l. 3.
6. Polybe, l. III, c. 14, § 1. Ed. Didot, t. I, p. 127.
7. Tite-Live, l. XXI, c. 5.
8. *Itinéraire d'Antonin,* p. 434, l. 4.

d'origine ibérienne, qui étaient les voisins occidentaux des *Vaccaei*[1]. Cette notation représente la prononciation du temps de l'empire romain; on le voit par l'épitaphe trouvée à Salamanque d'un certain L. Julius Capito, qualifié de *Salmantic*[*ensis*][2]. Cette notation est confirmée par trois inscriptions[3] qui nous apprennent qu'en l'an VI de notre ère, l'empereur Auguste fit faire un bornage entre *Salmantica,* aujourd'hui Salamanque, et les deux villes voisines de *Bletisa,* aujourd'hui Ledesma, au nord-ouest de Salamanque, sur le Tormes, comme Salamanque, et de *Mirobriga,* aujourd'hui Ciudad-Rodrigo, au sud-ouest de Salamanque.

*Sentica* est aujourd'hui Frades-de-la-Sierra, au sud de Salamanque[4]. L'*Itinéraire d'Antonin* mentionne cette ville et la met sur une des deux routes de Mérida à Saragosse[5].

*Mirobriga,* aujourd'hui Ciudad-Rodrigo, ne nous est connu que par le bornage fait par l'empereur Auguste entre cette ville et celle de *Salmantica,* l'an 6 de notre ère. Elle était alors située en plein dans le territoire des *Vettones,* peuple ibère[6], mais son nom est celtique comme celui de *Mirobriga,* ville des *Celtici,* appelée *Merobrica* par Pline[7], aujourd'hui San-Jago-da-Cacem, en Portugal, près de l'Océan, au sud de Lisbonne[8], et comme celui de *Mirobriga,* ville des *Oretani,* aujourd'hui Capilla, dans l'Estremadure espagnole, province de Badajoz[9], il en sera question plus loin. Nous n'avons pas de preuves que *Mirobriga,* aujourd'hui Ciudad-Rodrigo, ait appartenu aux *Vaccaei,* peut-être est-ce une ville des *Celtici;* ce qu'il y a de certain, c'est que ce sont des Celtes qui ont fondé cette ville.

1. Ptolémée, l. II, c. 5, § 7, p. 140, l. 7.
2. *C. I. L.,* II, 870.
3. *C. I. L.,* II, 857, 858, 859.
4. Ptolémée, l. II, c. 6, § 49, p. 168, l. 3.
5. *Itinéraire d'Antonin,* p. 434, l. 3.
6. Ptolémée, l. II, c. 5, § 7, p. 140-142.
7. Pline, l. IV, § 116.
8. Ptolémée, l. II, c. 5, § 5, p. 134, l. 8.
9. Ptolémée, l. II, c. 6, § 58, p. 180, l. 3.

### § 15. *Les Celtibères du sud.*

Les *Oretani* paraissent avoir été le groupe le plus méridional des Celtibères; leurs possessions étaient situées : 1° dans le bassin du haut Guadiana, l'antique *Anas* ; 2° dans celui du haut Guadalquivir, autrefois *Baetis,* et plus anciennement *Tartessus,* deux fleuves qui, comme on sait, se jettent dans l'océan Atlantique ; 3° dans le bassin du Jucar, autrefois *Sucro,* qui se jette dans la Méditerranée. Elles se trouvaient dans l'Estremadure espagnole, province de Badajoz, en Nouvelle Castille, province de Ciudad-Real, en Andalousie, province de Jaen, en Murcie, province d'Albacete.

Au bassin du haut Guadiana appartiennent : 1° *Mirobriga,* aujourd'hui Capilla dans la province de Badajoz ; 2° les quatre villes de *Sisapo,* aujourd'hui Almaden, *Oretum,* aujourd'hui Granatula, *Salica,* aujourd'hui La Solana, *Mentesa,* aujourd'hui Villanueva-de-la-Fuente, dans la province de Ciudad-Real. Sont comprises dans le bassin du haut Guadalquivir : *Castulo,* aujourd'hui Cazlona, *Vivatia,* aujourd'hui Baeza, *Salaria,* près d'Ubeda, *Tugia,* aujourd'hui Toia, toutes quatre dans la province de Jaen. C'est dans le bassin du haut Jucar que se trouve *Libisosa,* aujourd'hui Lezuza, dans la province d'Albacete.

*Mirobriga,* attribuée aux *Oretani* et à la Tarraconaise dans un passage de Ptolémée [1], est, dans un autre passage du même auteur, mis dans la Bétique, chez les *Turdetani,* peuple d'origine ibérique [2]. Cette seconde doctrine est à peu près celle de Pline, qui donne *Mirobriga* aux *Turduli* [3]. Il est évident que Ptolémée a fait usage de deux documents différents, dont l'un attribuait cette ville au peuple celte qui l'avait fondé et dont un autre la rendait aux Ibères sur le territoire desquels elle était bâtie. La situation de cette ville de *Mirobriga* est fixée à la fois par l'*Itinéraire d'Antonin* qui la place sur une route de

1. Ptolémée, l. II, c. 6, § 58, p. 181, l. 3.
2. Ptolémée, l. II, c. 4, § 10, p. 124, l. 4.
3. Pline, l, III, c. 14.

Mérida à Saragosse[1] et par trois inscriptions romaines trouvées à Capilla : dans une d'elles, le génitif pluriel *Mirobrigensium* est écrit en toutes lettres[2], dans les deux autres on ne lit que les quatre premières lettres *Miro*[3]. Nous avons déjà cité deux autres *Mirobriga* espagnoles, mais plus occidentales, l'une chez les *Celtici,* entre le Guadiana au sud et le Tage au nord, l'autre entre le Tage au sud et le Duero au nord, probablement chez les *Vaccaei.*

*Sisapo* est attribuée aux *Oretani* par Ptolémée[4], mais, suivant Pline, c'est une ville des *Turduli,* peuple ibère ; la cause est la même que pour *Mirobriga. Sisapo* devait une grande importance à ses mines d'argent. Strabon en parle. « Il y a », dit ce géographe, « beaucoup d'argent dans les environs de *Sisapo* », et il distingue deux *Sisapo,* le vieux et le nouveau, probablement voisins[5]. Au temps de Pline, environ un demi-siècle plus tard, les filons d'argent exploités à *Sisapo* étaient épuisés, mais on y avait découvert des filons de minium qui rapportaient un revenu au peuple romain[6]. L'importance des mines de *Sisapo* a donné à cette ville, comme à Castulon sa voisine, l'intérêt qui a attiré les Celtes dans cette région. Le nom de *Sisapo* se lit dans une inscription destinée à rappeler, entre autres choses, la réparation d'une route qui y conduisait[7]. Cette inscription a été trouvée à Cazlona. *Sisapo* est aussi mentionnée dans l'*Itinéraire d'Antonin* sur une des routes de Mérida à Saragosse[8].

*Oretum,* près de Granatula, a donné son nom aux *Oretani* dont elle paraît avoir été la capitale, et son nom est encore aujourd'hui conservé par l'ermitage de Nuestra-Senora-de-Oreto ; on l'appelait *Oretum Germanorum*[9], et les *Oretani* étaient surnommés *Germani*[10].

1. *Itinéraire d'Antonin,* 444, l. 6.
2. *C. I. L.,* II, 2366.
3. *C. I. L.,* II, 2375, 2367.
4. Ptolémée, l. II, c. 6, § 58, p. 180, l. 8.
5. Strabon, l. III, c. 2, § 3, p. 117, l. 48-50.
6. Pline, l. XXXIII, § 118, 121.
7. *C. I. L.,* II, 3270.
8. Avec l'orthographe défectueuse *Sisalone* pour *Sisapone,* p. 444, l. 7.
9. Ptolémée, l. II, c. 6, § 58, p. 181, l. 1.
10. Pline, l. III, § 25.

*Salica,* aujourd'hui probablement Solana, n'est mentionnée que par Ptolémée qui l'attribue aux *Oretani* [1].

*Mentesa,* aujourd'hui Villa-nueva-de-la-Fuente, appartient aux *Oretani* suivant Pline [2], comme suivant Ptolémée [3]. Cette ville paraît identique à *Mentissa,* mentionnée par Tite-Live dans le récit de la guerre entre les Carthaginois et les Romains en Espagne pendant l'année 211 av. J.-C. [4].

Dans le bassin du haut Guadalquivir en Andalousie, province de Jaen, se trouvaient *Castulo, Vivatia, Salaria* et *Tugia.*

*Castulo,* aujourd'hui Cazlona [5], est une des villes celtibères mentionnées à la date la plus ancienne par les historiens. On a déjà vu que la femme d'Annibal en était originaire. Cependant, en 214, quatre ans après le départ du général carthaginois pour l'Italie, cette ville se laissa déjà entraîner dans le parti des Romains [6]. Elle le quitta après la défaite et la mort des deux Scipion en 212 [7], et quand le futur Scipion l'Africain eut de nouveau rendu la victoire fidèle aux enseignes romaines, elle abandonna les Carthaginois pour revenir aux Romains en 206 [8]. L'auteur de la capitulation portait un nom celtique : il s'appelait Cerdubelus. *Castulo* avait des mines d'argent dont il est déjà question au IIe siècle avant notre ère chez l'historien Polybe dans le récit des événements de l'année 206 av. J.-C. [9]. On a trouvé à Cazlona les ruines de *Castulo* et un grand nombre d'inscriptions qui ne laissent aucun doute ni sur le nom, ni sur la position de cette ville antique [10].

*Vivatia,* aujourd'hui Baeza, est appelée *Municipium Flavium Vivatiense* dans deux inscriptions [11] qui ont été trouvées

1. Ptolémée, l. II, c. 6, § 58, p. 181, l. 4.
2. Pline, l. III, § 25.
3. Ptolémée, l. II, c. 6, § 58, p. 182, l. 1.
4. Tite-Live, l. XXVI, c. 17. *C. I. L.,* t. II, p. 434.
5. Ptolémée, l. II, c. 6, § 58, p. 181, l. 7.
6. Tite-Live, l. XXIV, c. 41. Publius Scipion y passe ses quartiers d'hiver la dernière année de sa vie. Appien, *De rebus hispaniensibus,* c. 16, p. 39.
7. Tite-Live, l. XXVIII, c. 19.
8. Tite-Live, l. XXVIII, c. 20.
9. Polybe, l. X, c. 38, § 7; l. XI, c. 20, § 5. Ed. Didot, t. I, p. 469-491.
10. *C. I. L.,* II, p. 440 et suivantes.
11. *C. I. L.,* II, 3251, 3252.

à quelque distance dans les ruines de l'antique *Baesucci* et qui concernent plusieurs villes des environs. A Baeza même, quelques inscriptions du temps de l'empire romain attestent que cette localité était alors habitée[1].

*Salaria* était située près d'Ubeda, sur la rive droite du Guadalquivir[2]. Cette ville est mentionnée non seulement par Ptolémée, mais aussi par Pline[3] et par une inscription trouvée près de là à Toia[4].

*Tugia* est aujourd'hui Toia, près de Cazorla[5]. L'orthographe exacte de son nom est donnée : 1° par deux inscriptions[6], celles qui nous ont déjà indiqué d'une façon exacte le nom antique, *Vivatia,* de Baeza; 2° par l'*Itinéraire d'Antonin,* où *Tugia* est une station sur la route de Cazlona à Malaga[7].

Dans le bassin du Jucar, les *Oretani* possédaient la ville de *Libisosa,* aujourd'hui Lezuza, province d'Albacete[8]. La situation de *Libisesa* est établie d'une façon certaine par une inscription où cette ville est appelée *Colonia Libisosanorum ;* cette inscription a été trouvée à Lezuza[9]. D'ailleurs *Libisosa* est dans l'*Itinéraire d'Antonin* une station de la route de *Laminium,* aujourd'hui Fuenllana, à Saragosse[10].

En l'an 179 avant J.-C., la Celtibérie s'étendait dans l'Andalousie moderne, au sud du territoire des *Oretani* que nous venons de décrire. Ainsi Cartama, province de Malaga, était une ville celtibérienne. On l'a vu plus haut au § 7 (*Revue Celtique,* t. XIV, p. 383-384). On ignore si Cartama appartenait aux *Oretani.*

### § 16. *Les Celtibères pendant la seconde guerre punique.*

Lorsque, en 218, la seconde guerre punique commença,

1. *C. I. L.,* II, p. 449, 450.
2. Ptolémée, l. II, c. 6, § 58, p. 180, l. 7.
3. Pline, l. III, § 25.
4. *C. I. L.,* II, 3329.
5. Ptolémée, l. II, c. 6, § 58, p. 182, l. 5, écrit Tuia.
6. *C. I. L.,* II, 3251, 3252.
7. *Itinéraire d'Antonin,* p. 404, l. 3.
8. Ptolémée, l. II, c. 6, § 58, p. 181, l. 5.
9. *C. I. L.,* II, 3234.
10. *Itinéraire d'Antonin,* p. 446, l. 11.

l'Espagne tout entière était soumise aux Carthaginois : leur joug avait été accepté, non seulement par la population ibérique habituée depuis plusieurs siècles à la domination étrangère, mais aussi par les Celtes, maîtres de presque toute la péninsule depuis plus de deux siècles. En leur prenant les villes de *Selmantica,* Salamanque, d'*Arbucala,* Toro, Annibal avait triomphé des dernières résistances. Sa politique et son argent avaient transformé en alliés ces ennemis vaincus contre lesquels Carthage en Espagne combattait depuis dix-huit ans. Partant pour l'Italie, le général carthaginois emmena avec lui des troupes auxiliaires levées en Espagne, notamment chez les Celtibères[1]. Dès la première année, les Romains remarquèrent des cavaliers celtibères dans l'armée carthaginoise qui pendant l'hiver les harcelait aux environs de Plaisance[2]. Deux ans plus tard, un corps de cinq cents Celtibères concourut puissamment au succès des Carthaginois à la célèbre bataille de Cannes : par ordre d'Hannibal, chacun des cinq cents hommes était armé de deux épées, l'une longue et visible, l'autre courte et cachée sous ses habits. La consigne donnée par le général carthaginois était de se rendre aux Romains, de livrer les longues épées apparentes, en gardant les courtes qu'on ne pouvait voir, et d'attaquer l'armée romaine quand arriverait le moment favorable. Les Celtibères exécutèrent ces prescriptions. Le général romain auquel ils se rendirent se contenta de leur ôter leurs grandes épées, il plaça en arrière de ses troupes les cinq cents transfuges, mais ceux-ci, tout d'un coup, tirant de dessous leurs vêtements les courtes épées qu'ils avaient gardées, se précipitent sur les Romains les plus rapprochés, les frappent par derrière, les tuent avant qu'ils aient pu se mettre en défense. L'effroi se répand dans le reste de l'armée romaine qui se voit de toute part entourée d'ennemis : elle perd confiance en elle-même et la déroute commence[3]. Sur quatre-vingt-six mille soldats que les Romains à Cannes opposèrent aux Carthaginois, soixante-dix mille res-

1. Appien. *De bello Annibalico,* c. 4, p. 76.
2. Tite-Live, l. XXI, c. 57.
3. Appien, *De bello Annibalico,* c. 20, 22, 23, p. 83, 84.

tèrent sur le champ de bataille. Hannibal les avait vaincus avec cinquante mille hommes. Il n'avait perdu que cinq mille sept cents hommes, dont quatre mille Gaulois cisalpins[1]. En effet, alors, la grande force d'Hannibal en Italie était l'appui des Gaulois cisalpins qui comptaient sur l'appui des Carthaginois pour échapper au joug de Rome.

Au même moment, la politique romaine en Espagne consistait à s'appuyer sur les Celtes de la péninsule, tous frémissant sous la honte du joug que, depuis dix-huit ans, Carthage triomphante prétendait leur imposer. Tandis qu'Hannibal luttait avec succès en Italie contre les généraux romains et prétendait frapper au cœur la future dominatrice du monde, Rome était assez forte pour menacer, en Espagne même, l'état carthaginois formé par la famille Barca, et le nom des Scipions y acquit un éclat qui fit pâlir l'étoile de la dynastie d'Hamilcar. La politique romaine en Espagne fut la même que celle d'Hannibal en Italie. Publius Cornelius Scipio, chargé de diriger la guerre avec le titre de proconsul et l'aide de Cnaeus Cornelius Scipio Calvus, son frère et son lieutenant, rechercha l'alliance des Celtibères. Ceux-ci se soulevèrent contre Carthage. Tandis que les généraux carthaginois cherchaient à les soumettre, les deux Scipion se rendirent près de Sagonte où étaient gardés les otages qui garantissaient aux Carthaginois la fidélité des populations d'Espagne encore soumises à leur domination ; ils eurent l'art de se les faire livrer, leur rendirent la liberté, et par cet acte de générosité gratuite attirèrent du côté de Rome en Espagne beaucoup d'esprits que l'abandon et la ruine de Sagonde, alliée de Rome, laissée sans secours par elle et prise par Hannibal après une longue et inutile résistance, avaient rendus hostiles à la grande et orgueilleuse république italienne[2] ; c'était en 217, l'année qui précéda la bataille de Cannes. Trois ans plus tard en 214, Castulon même, la ville celtibérienne où était née la femme d'Hannibal, abandonnait Carthage pour entrer dans le parti des Romaine[3].

1. Polybe, l. III, c. 117, § 6.
2 Tite-Live, l. XXII, c. 22.
3. Tite-Live, l. XXIV, c. 41.

Cependant l'armée carthaginoise d'Espagne comptait encore dans ses rangs un certain nombre de soldats mercenaires d'origine celtibérienne. Cette année même, 214, deux rois d'origine celtique, Moenicaptus et Vismarus, furent tués dans les rangs de l'armée carthaginoise par les Romains qui recueillirent dans le butin beaucoup de colliers et de bracelets de même forme que ceux des Gaulois cisalpins[1]. Mais les deux Scipion offrirent aux Celtibères mercenaires une solde égale à celle que payaient les Carthaginois. Les soldats celtibères acceptèrent ce marché et passèrent dans le camp des Romains. C'était en 213, trois ans après le désastre des Romains à Cannes. Alors la nation celtibérienne tout entière embrassa la cause romaine avec une telle ardeur que plus de trois cents jeunes gens des plus nobles familles partirent pour l'Italie, afin de se mettre en relation avec les troupes auxiliaires qu'Hannibal y avait amenées d'Espagne et pour les exciter à quitter Hannibal et à se ranger du côté des Romains[2].

Toutefois ce zèle pour la cause romaine ne fut que momentané : les généraux carthaginois proposèrent aux Celtibères qui, au nombre de vingt mille, combattaient dans l'armée romaine, de leur payer une solde égale à celle que payaient les Romains, ils n'y mettaient qu'une condition : les Celtibères se retireraient du champ de bataille, ils ne verseraient plus leur sang ni dans l'intérêt de Rome ni dans celui de Carthage, ils laisseraient les deux cités ennemies lutter l'une contre l'autre avec leurs propres forces. Les Celtibères acceptèrent ce nouveau marché ; les deux armées romaines, inférieures en nombre, furent vaincues, les deux Scipion périrent sur le champ de bataille et la cause de Rome en Espagne parut quelque temps perdue, 212[3]. Cependant le chevalier L. Marcius, élu général par les soldats romains, non seulement les sauva d'un désastre complet que tout faisait craindre, mais releva leur courage par deux victoires qui eurent alors un prodigieux retentissement. La perte des Carthaginois fut, dit-on, de cinq mille hommes

1. Tite-Live, l. XXIV, c. 42.
2. Tite-Live, l. XXIV, c. 49.
3. Tite-Live, l. XXV, c. 32-36.

dont la renommée fit d'abord vingt et un mille, ensuite trente-sept mille[1]. Quoi qu'on puisse penser de ces chiffres conservés par les plus anciens annalistes de Rome et reproduits par Tite-Live dans son œuvre aussi éloquente que dépourvue de critique, les Carthaginois ne purent tirer aucun parti de la défaite des Scipions.

Les Celtibères, subjugués par les Barca, avaient pu, grâce à la rivalité des Carthaginois et des Romains, recouvrer leur indépendance. Entre les régions ibériennes du nord de l'Ebre conquises par les armées romaines et la région méridionale sur les bords de la Méditerranée et de l'Océan, du bas Guadalquivir et du bas Guadiana, occupées depuis longtemps par des colonies phéniciennes, s'étendait au centre de l'Espagne, de l'Ebre au Guadalquivir, le vaste territoire de la Celtibérie indépendante. Toutefois les Ibères du nord-ouest, c'est-à-dire les *Lusitani,* les *Callaici,* les *Astures,* les *Cantabri* et d'autres peuples moins importants sujets des Celtes avant Hamilcar Barca, avaient profité de l'abaissement des Celtes par Carthage pour recouvrer leur liberté ; les Celtes ne purent les remettre sous le joug. Ces Ibères du nord-ouest surent même plus tard défendre leur indépendance contre les armées romaines à une date où les Celtes d'Espagne avaient accepté la domination de Rome. Des regrets que firent éprouver aux Celtes d'Espagne la perte de la portion occidentale de leur territoire, aucun historien n'a parlé. Des textes nombreux attestent le succès prolongé de leurs efforts pour conserver leur liberté au centre de l'Espagne.

Deux ans après la défaite des deux Scipions, on vit bien à quel point la puissance de Carthage avait décliné. Le propréteur G. Claudius Nero, envoyé de Rome pour prendre l'offensive, attaqua sans grand succès les Carthaginois, laissant

1. Tite-Live, l. XXV, c. 37-39. Le chiffre de 37,000 se trouvait déjà dans les Annales d'Acilius qui écrivait environ un demi-siècle après l'événement, vers le milieu du deuxième siècle avant notre ère. Le chiffre de 5,000, qui est probablement plus exact, est donné par son contemporain L. Calpurnius Piso Frugi, tribun du peuple en 149, consul en 133 ; le chiffre intermédiaire nous a été conservé par Valerius Antias, au commencement du premier siècle.

naïvement échapper pendant des négociations illusoires avec Hasdrubal, frère d'Hannibal, une armée qu'il aurait pu faire prisonnière ; mais, fait significatif, le théâtre de ces maladroites opérations militaires était la frontière méridionale de la Celtibérie, le pays des *Oretani,* qu'une faute de copiste a, chez Tite-Live, transformé en *Ausetani,* peuple du nord de l'Ebre ; les deux armées étaient en présence dans la province de Jaën, sur les bords du Guadalquivir, entre Iliturgis, aujourd'hui Andujar, en Andalousie, province de Jaën, et *Mentissa* ou *Mentesa,* — soit *Mentesa* des *Bastuli,* aujourd'hui La Guardia, en Andalousie, province de Jaën, soit *Mentesa* des *Oretani,* aujourd'hui Villanova-de-la-Fuente, en Nouvelle Castille, province de Ciudad-Real[1]. — Tout le pays situé au nord du Guadalquivir avait échappé aux Carthaginois : les Celtibères étaient libres du joug des Carthaginois comme de celui des Romains.

Bientôt le jeune P. Cornelius Scipio, mis à la tête des troupes romaines d'Espagne, ramena définitivement la victoire du côté des Romains. Comme ses oncles, au début de leurs campagnes en Espagne, il dut son succès au moins autant à la politique qu'à l'habileté de ses opérations militaires. Comme eux, il s'empara des otages qui garantissaient aux Carthaginois la fidélité des diverses populations de l'Espagne. En 217, ces otages étaient gardés à Sagonte. Les deux Scipion les en avaient fait sortir par ruse et par la trahison d'un certain Ovelux, gagné par eux après avoir tenu pour les Carthaginois. Quand le jeune Scipion arriva en Espagne, les otages étaient enfermés à Carthagène, Carthage la Neuve, fondation d'Hamilcar, la plus forte place des Carthaginois, leur capitale de l'Espagne. Le jeune Scipion vint l'assiéger, s'en empara par un coup de main aussi imprévu que hardi. Ce succès qui semblait découronner Carthage émut en Espagne tous les esprits ; on se demandait d'une extrémité de la péninsule à l'autre quel était ce génie nouveau qui venait réparer par cette conquête la honte de la défaite et de la mort de son père et de son oncle.

1. Tite-Live, l. XXVI, c. 17.

Scipion, imitant l'habile générosité des deux généraux dont il renouvelait les succès sans reproduire les désastres, rendit aux otages la liberté. C'est ici que se place un trait dont ont beaucoup parlé les moralistes. Ils l'ont fait d'un ton qui a dû toujours exciter le sourire des hommes politiques. Parmi les otages était la fiancée d'Allucius, prince des Celtibères. Scipion rendit cette jeune fille à ses parents, et après avoir reçu d'eux comme présent l'or qu'ils avaient apporté pour rançon, il donna cet or en cadeau de noce au futur époux Allucius. Celui-ci alla immédiatement lever parmi ses clients quinze cents cavaliers avec lesquels il se joignit à l'armée romaine.

La puissance de Carthage en Espagne avait reçu un coup dont elle ne put se relever[1]. Cependant les Carthaginois continuèrent à résister. Le théâtre de la lutte était resté sur la frontière méridionale de la Celtibérie, alors presque tout entière acquise non à la domination, mais à l'alliance des Romains. On se rappelle que Castulon, aujourd'hui Cazlona, était la patrie de la femme d'Hannibal. Castulon s'était ralliée aux Romains au temps où la fortune était du côté du père et de l'oncle du jeune Scipion. Cette ville était retournée aux Carthaginois depuis la défaite des deux généraux romains; elle semblait être la place dont le sort devait fixer définitivement la destinée de l'Espagne. Près de Castulon, qui appartenait aux *Oretani*, se trouvait *Baecula*, ville ibérique qu'il ne faut pas confondre avec une autre *Baecula* située beaucoup plus au nord près des Pyrénées, dans les environs de la ville moderne de Gerona[2]. Chacune, sous la domination romaine, s'appela *Baeculo, Baeculonis;* de là, pour la *Baecula* du sud, située sur la limite des *Oretani* celtibères et de leurs voisins ibères, les *Turdetani*, le nom de Baylen célèbre dans l'histoire de France au XIX^e^ siècle : à Baylen, l'antique *Baeculo* ou *Baecula*, le général Dupont signa le 20 juin 1808 la capitulation célèbre qui, alors, décida de l'avenir de l'Espagne et prépara l'expulsion définitive des Français. Vingt siècles plus

1. Tite-Live, l. XXVI, c. 41-51; ce récit est fort abrégé chez Polybe, l. X, c. 19. Ed. Didot, t. I, p. 456.
2. Pline, l. III, § 23.

tôt, se livrèrent à *Baecula* deux batailles qui consommèrent la chute de la puissance carthaginoise en Espagne : la première date de l'an 209 av. J.-C. Hasdrubal, frère du célèbre Hannibal, était campé, nous apprend Polybe, dans le territoire de Castulon, près de *Baecula,* non loin de ces fameuses mines d'argent qui étaient alors considérées comme les principales richesses des maîtres de l'Espagne[1]. Scipion, en personne, vint l'attaquer, lui tua huit mille hommes et le mit en fuite[2]. Le général carthaginois abandonna l'Espagne aux Romains et emmena avec lui, entre autres troupes, un corps de Celtibères[3], gagna l'Italie où il trouva la mort en allant porter secours à son frère au moment où celui-ci s'attendait à la joie de le revoir. La tête sanglante et livide d'Hasdrubal décapité fut jetée par un soldat romain dans le camp des Carthaginois.

La seconde bataille de *Baecula* fut livrée en 206, trois ans après la première. Les Carthaginois, malgré leurs nombreux insuccès, s'obstinaient à la résistance. Maîtres encore de la pointe méridionale de l'Espagne qui, entre la Méditerranée et l'Océan, formait à la vieille colonie phénicienne de Cadix une sorte de vaste banlieue, ils continuaient la lutte sur la frontière méridionale de la Celtibérie, trouvant toujours avec leur or des armées mercenaires de soldats celtibériens à opposer aux armées et au génie militaire des Romains. Après une bataille livrée dans une localité dont les historiens n'ont pas pris la peine de nous donner le nom et dans laquelle en 207 Junius Silanus, lieutenant de Scipion, battit à la fois les Carthaginois et les Celtibères, leurs alliés, au nombre de neuf mille[4], Scipion en personne livra bataille aux Carthaginois pour la seconde fois sous les murs de *Baecula*. Hasdrubal, fils de Gisgon, Hasdrubal, vainqueur de Cnaeus Scipion en 212, le plus grand homme de guerre qu'eussent alors les Carthaginois après Hannibal, commandait les troupes opposées à Scipion. Il fut battu, s'enfuit à Cadix[5].

1. Polybe, l. X, c. 38, § 7. Ed. Didot, t. I, p. 469.
2. Polybe, l. X, c. 39, p. 469, 470. Tite-Live, l. XXVII, c. 18.
3. Appien, *De rebus hispaniensibus,* c. 28.
4. Pline, l. XXVIII, c. 1-2.
5. Tite-Live, l. XXVIII, c. 13, 14. Polybe, l. XI, c. 20-24. Ed. Didot. t. I, p. 490-493.

La défaite d'Hasdrubal à *Baecula,* 206, décida du sort de l'Espagne : la péninsule appartenait aux Romains, et la résistance désespérée qui s'y prolongea pendant deux siècles fut acte de héros, mais il était décidé d'avance que ces héros étaient vaincus.

Les Celtes et les Ibères étaient, les uns comme les autres, destinés à la servitude. On en vit le présage cette année même, à *Iliturgis,* chez les *Turduli*[1], et à Castulon chez les *Oretani.* C'étaient deux villes voisines. *Iliturgis,* aujourd'hui Espeluy, sur la rive gauche du Guadalquivir, est comme Cazlona, l'antique Castulon, dans la province de Jaen. *Baecula* (Baylen), ce fameux champ de bataille, est sur le chemin qui mène de l'une à l'autre. Les Romains entreprirent en même temps le siège des deux villes. Les habitants d'*Iliturgis* avaient massacré, après la défaite des deux Scipion en 212, ceux des Romains vaincus qui s'étaient réfugiés dans leurs murs. Scipion, qui voulait venger la mort de ses malheureux compatriotes, se rendit en personne sous les murs d'*Iliturgis.* Les habitants, sachant bien le sort qui les attendait, étaient tous sur les remparts sans distinction d'âge ni de sexe, les hommes lançant les projectiles, exhaussant les fortifications, les femmes, les enfants apportant des javelots et des pierres à leurs maris, à leurs pères. Scipion ordonna l'assaut ; il fit apporter des échelles. En voyant ses troupes hésiter, il cria à haute voix, par forme de défi, qu'à défaut d'un plus brave, il allait monter le premier. Les soldats romains s'élancèrent en avant avec une ardeur irrésistible ; les habitants d'*Iliturgis,* armés ou non armés, hommes, femmes, enfants, furent massacrés jusqu'au dernier ; puis le feu fut mis à la ville et quand l'incendie s'éteignit, le marteau détruisit ce que les flammes avaient épargné. Rien ne resta de la ville où des murailles encore debout auraient été en quelque sorte un monument du désastre des Romains et de la mort funeste des deux Scipion[2].

Puis le vainqueur marcha sur Castulon dont les murailles abritaient une partie des Carthaginois vaincus à *Baecula.* Ils

1. Ptolémée, l. II, c. 4, § 9, p. 115, l. 14.
2. Tite-Live, l. XXVIII, c. 19 et 20.

étaient là sans leur général, réfugié à Cadix, et prêt à prendre la mer pour gagner Carthage. Un chef obscur, nommé Himilcon, les commandait. Craignant d'être traités comme les habitants d'*Iliturgis,* les Celtibères de Castulon n'osèrent associer leur sort à celui de cette garnison étrangère. Cerdubelus, leur chef, traita avec les Romains. Scipion fit les Carthaginois prisonniers et laissa aux habitants de Castulon la vie et la liberté[1].

Peu après, Scipion se rendit à Carthagène où il fit célébrer des jeux en l'honneur de son père et de son oncle morts tous deux six ans auparavant. Leur désastre se changeait en triomphe. Des combats de gladiateurs devaient être le principal ornement de la fête, et ces mêmes Celtibères qui, après la défaite des généraux romains, étaient passés du côté des Carthaginois victorieux, vinrent s'offrir eux-mêmes à Scipion pour jouer le rôle de gladiateurs et pour s'entr'égorger en l'honneur de son père et de son oncle. Une maladie qui survint au général romain peu de temps après fut le signal d'une révolte à laquelle prirent part les Celtibères[2], mais elle fut rapidement réprimée. L'année même les Carthaginois quittèrent l'Espagne, et Cadix elle-même, après avoir fermé ses portes à Magon, le dernier général des Carthaginois en Espagne, les ouvrit aux Romains[3].

Les Celtibères n'avaient pas tous, comme les gladiateurs volontaires de Carthagène, l'adoration du succès : on en avait vu la preuve dans un des engagements qui précédèrent la bataille de *Baecula ;* les troupes romaines étaient commandées par ce même Marcius qui, choisi comme chef provisoire par les soldats après la mort des deux Scipion, avait battu les Carthaginois vainqueurs. Il avait en face de lui un corps de Celtibères et d'Ibères commandés par le Carthaginois Magon. Tous étaient originaires de villes qui avaient fait leur soumission aux Romains, ils restaient fidèles aux Carthaginois. Marcius leur tua quinze cents hommes.

Une autre fois, il rencontra un autre corps de troupe sem-

1. Tite-Live, l. XXVIII, c. 20.
2. Tite-Live, l. XXVIII, c. 24.
3. Tite-Live, l. XXVIII, c. 37.

blable commandé par le Carthaginois Hannon : sept cents cavaliers et six mille fantassins. Marcius parvint à les bloquer et les contraignit par la famine à lui livrer les déserteurs, leur général et les prisonniers qu'ils avaient faits ; puis, prenant un ton menaçant : Vous avez mérité la mort, leur dit-il, vous qui vous êtes associés à nos ennemis et qui portez les armes contre vos patries, sujettes des Romains ; toutefois je vous fais grâce, déposez les armes et partez. Mais les Celtibères n'hésitèrent point, ce fut chez eux un cri unanime : ils refusèrent de rendre leurs armes et une bataille terrible commença. La moitié des Celtibères resta sur le champ de bataille, la moitié réussit à échapper par la fuite, mais le nombre des Romains tués était presque égal à celui des ennemis qui avaient succombé [1].

Chez les Celtibères comme chez les autres populations de l'Espagne, beaucoup de cœurs généreux avaient accepté l'alliance de Rome, mais ne pouvaient admettre que cette alliance se transformât pour eux en servitude et leur donnât des maîtres. L'Espagne évacuée par Carthage en 206 n'avait pas accepté le joug de Rome. En 202, l'armée carthaginoise opposée à Scipion en Afrique comprenait un corps de 4,000 Celtibères, des traîtres, disaient les Romains : — non, des hommes libres et braves ; — ils se firent tuer jusqu'au dernier [2].

### § 17. *Les Celtibères après la seconde guerre punique.*

Les guerres des Romains contre les Celtibères après la seconde guerre punique peuvent se distinguer en trois périodes : la première, de 195 à 178, prend fin par un traité d'alliance qui accorde aux Celtibères une indépendance à peu près complète. La seconde, 153-133, succède à vingt-cinq ans de paix : elle a pour objet la conquête, et ce but est atteint au bout de vingt ans environ, douze ans avant le premier établissement des Romains dans la Gaule transalpine. La troisième période commence après la conquête, 133, elle se termine vers l'an 80

1. Appien, *De rebus hispaniensibus*, c. 31, p. 45, 46.
2. Polybe, l. XIV, c. 7, § 5, 7 ; c. 8, § 7-14.

de notre ère ; elle comprend des alternatives de soumission et de révoltes cruellement réprimées.

Avant l'année 153, la politique romaine en Espagne ne paraît pas avoir pour objectif la conquête de la Celtibérie. Les Romains sont maîtres des côtes de l'Espagne à l'est et au sud, sur la Méditerranée et sur l'Océan depuis les Pyrénées jusques et y compris Cadix, et même probablement au delà. Car, dès l'année 153, les *Celtici* du sud étaient leurs sujets. A cette bande de terre où leur domination est incontestée, ils veulent joindre deux régions, l'une est située au nord de la Celtibérie, entre l'Ebre et les Pyrénées, elle appartient à l'Espagne citérieure, c'est-à-dire en deçà de l'Ebre[1] ; l'autre comprise dans l'Espagne ultérieure (c'est-à-dire au delà de l'Ebre), est au sud-ouest de la Celtibérie, sur les bords du Guadalquivir, du Guadiana et du Tage ; là habitent diverses populations ibériques ; les principales sont les *Turduli,* les *Turdetani,* les *Lusitani,* les *Vettones,* les *Carpetani*. Chez les *Turduli* est située *Corduba,* Cordoue[2]. Sur le Guadalquivir les Turdetani ont pour ville principale *Hispalis,* Séville[3] sur le même fleuve, et s'étendent jusqu'à l'embouchure du Tage ; les *Lusitani* sur l'Océan occupent les côtes dans la région entre le Tage et le Douro, qui est aujourd'hui le centre du Portugal, et s'avancent dans l'intérieur des terres, Merida, dans l'Estremadure espagnole, sur le Guadiana, était dans leur territoire[4] ; les *Vettones* habitent à l'est des *Lusitani ;* à l'est des *Vettones* on trouve les *Carpetani,* chez lesquels était *Toletum,* Tolède[5]. Madrid, capitale moderne de l'Espagne, a été bâtie sur le territoire des *Carpetani*. Telle était au sud et au sud-ouest de la Celtibérie la portion de la péninsule ibérique dont la conquête fut le but des généraux romains pendant le demi-siècle qui suivit la seconde guerre punique, 202-152. Quant à la région du nord-ouest, au nord du Duero, elle resta longtemps étrangère à leurs préoccu-

1. Les populations ibériques du nord de l'Ebre avaient déjà accepté l'alliance romaine en 218 ; Polybe, l. III, c. 76, § 6. Ed. Didot, t. I, p. 172.
2. Ptolémée, l. II, c. 4, § 9, p. 117, l. 1.
3. Ptolémée, l. II, c. 4, § 10, p. 122, l. 2.
4. Ptolémée, l. II. c. 5, 6, p. 136, l. 2.
5. Ptolémée, l. II, c. 6, § 56, p. 175, l. 7.

pations. Là, outre une portion des *Celtici,* habitaient les *Callaici,* aux environs de Braga en Portugal, province dite *Entre Douro e Minho,* et autour de Saint-Jacques-de-Compostelle, en Espagne, dans la région encore appelée Galice [1]. A l'est des *Callaici* les *Astures* [2] habitaient sur les bords de leur homonyme l'*Astura,* aujourd'hui l'Esle, qui est un affluent du Duero, et qui baigne la ville de Léon. Oviedo, l'antique *Ovetum,* était située chez les *Astures.* De leur nom dérive celui d'*Asturica,* maintenant Astorga, royaume et province de Léon, et celui d'Asturie qui est encore un terme géographique. A l'est des *Astures* venaient les *Cantabri,* dans la Vieille Castille, province de Santander et dans la partie orientale des Asturies, c'est-à-dire de la province d'Oviedo [3].

Ces peuples du nord-ouest restèrent pendant longtemps en dehors de la sphère d'action des armées et de la politique romaine. Le premier général romain qui pénétra chez les *Callaïci* fut le consul Decimus Junius Brutus pendant son gouvernement de l'Espagne, 138-136 ; il passa pour les avoir subjugués [4]. Quant aux *Cantabri* et aux *Astures* l'honneur de les dompter était réservé à l'empereur Auguste, cent dix ans plus tard.

Dans la première période qui suit la seconde guerre punique, 202-152, les Romains ne combattent les Celtibères que pour repousser les secours donnés par ces derniers aux peuples ibères dont Rome a décidé la conquête, et, chose curieuse, quand en 153 le sénat de Rome décide que la Celtibérie sera réunie à l'état romain, ne voulant pas imposer à ses armées une tâche trop forte, il n'entend pas comprendre le territoire des *Vaccaei* dans le territoire dont il veut s'emparer; de là, plus tard, la doctrine géographique qui met les *Vaccaei,* quoique Celtibères, en dehors de la Celtibérie.

Voici quelques détails sur les guerres qui eurent lieu dans la première période:

La première période s'ouvrit par une bataille où les Celti-

1. Ptolémée, l. II, c. 6, § 1, 22, 38, p. 143, 144, 156, 157, 162, 163.
2. Ptolémée, l. II, c. 6, § 28, 35, p. 159-161.
3. Ptolémée, l. II, c. 6, § 6, 50, p. 147, 168, 169.
4. Appien, *De rebus hispaniensibus,* c. 71-72, p. 61-62.

bères auraient eu vingt mille hommes engagés. Le préteur M. Helvius sortait de l'Espagne méridionale et voulait se rendre dans le nord de la péninsule; il rencontra les Celtibères près d'*Iliturgis,* chez les *Turduli,* et leur tua, dit-on, douze mille hommes [1], 195 av. J.-C. La même année, le préteur P. Manlius, en guerre avec les *Turduli,* peuple ibère de l'Espagne méridionale, se trouva un jour en face d'un corps de dix mille Celtibères, soldats mercenaires à la solde des belligérants, il leur fit offrir le choix entre trois partis : 1° passer dans les rangs de l'armée romaine avec une solde double de celle que leur payaient les *Turduli;* 2° rentrer chez eux avec assurance de n'être pas inquiétés par les Romains ; 3° faire la guerre aux Romains, et en ce cas convenir du jour et de l'endroit où la bataille serait livrée. Les Celtibères ne purent prendre un parti ; le préteur supposa qu'ils voulaient la paix et ne les attaqua point [2].

Les Romains prirent l'offensive deux ans plus tard. L'un des deux préteurs qui commandaient en Espagne assiégea et prit la ville d'Ilucie, chez les *Oretani;* l'autre gagna la bataille de Tolède sur une armée composée de *Vettones,* peuple ibère, de Celtibères proprement dits ou orientaux, et de *Vaccaei,* c'est-à-dire de Celtibères occidentaux, 193 [3]. Tolède était sur le territoire des *Carpetani,* peuple ibère [4].

Sept ans plus tard, en 186, le préteur L. Manlius Acidinus remporta deux victoires sur les Celtibères : on ne sait où fut livrée la première de ces batailles ; la seconde eut lieu près de *Calaguris* [5], dans le nord de l'Espagne, soit Calahorra, sur la rive droite de l'Ebre, en Vieille Castille, province de Logroño, soit Loarre en Aragon, province de Huesca, un peu au nord de cette ville [6], 203. L'année suivante, 185, les deux préteurs, C. Calpurnius Piso et L. Quintius Crispinus, ayant réuni leurs troupes, tuèrent, dit-on, près de Tolède, trente et un mille

1. Tite-Live, l. XXXI, c. 10.
2. Tite-Live, l. XXXIV, c. 17-19.
3. Tite-Live, l. XXXV, c. 7.
4. Ptolémee, l. II, c. 6, § 56, p. 175, l. 6.
5. Tite-Live, l. XXXIX, § 22.
6. Ptolémée, l. II, c. 6, § 66, p. 190, l. 5.

hommes sur trente-cinq mille dont se composait une armée de Celtibères et de *Lusitani,* alors alliés contre Rome. Ils obtinrent tous deux, en 184, les honneurs du triomphe ; dans le butin produit par leur victoire et porté solennellement dans la pompe triomphale, on remarqua cent soixante-six couronnes d'or et vingt-quatre mille livres d'argent [1].

En 182, les Celtibères voulurent forcer le préteur Q. Fulvius Flaccus à lever le siège d'*Urbicua* dont la situation est inconnue. Ils furent repoussés, mais après avoir blessé et tué beaucoup de soldats romains [2].

En 181, le préteur Q. Fulvius Flaccus était campé chez les *Carpetani,* sous les murs d'*Aebura,* près de Tolède. *Aebura* était déjà soumise aux Romains. Les Celtibères, au nombre de trente-cinq mille, vinrent attaquer Flaccus. Le général romain avait deux légions, soit environ vingt mille hommes, à leur opposer, en comptant les troupes auxiliaires ; il battit l'ennemi, il lui tua, dit-on, vingt-trois mille hommes et lui fit quatre mille sept cents prisonniers ; il ne perdit lui-même, prétend Tite-Live, que trois mille quatre cents hommes environ, presque tous des auxiliaires, les soldats romains morts ne dépassèrent pas deux cent trente [3]. Puis Flaccus entra en Celtibérie et vint assiéger *Contrebia,* qu'il contraignit à capituler, et une nouvelle armée celtibérienne étant venue un peu trop tard au secours de cette place, il lui tua douze mille hommes. Après ce succès il put sans obstacle ravager la Celtibérie et y prendre un grand nombre de forteresses secondaires, 181. En général il évita, probablement crainte d'insuccès, le siège des villes. Il ne fit exception que pour *Complega,* ville nouvelle, qui s'était rapidement accrue et qui était fortifiée. Cette ville avait servi de refuge à beaucoup de Celtibères qui, habitant la campagne, fuyaient devant les Romains. Fiers de leur nombre, ils sortirent en armes, et envoyèrent à Flaccus des députés qui le sommèrent de donner une réparation pour la mort des guerriers celtibères qui avaient succombé depuis le

1. Tite-Live, l. XXXIX, c. 30, 31, 42.
2. Tite-Live, l. XL, c. 16.
3. Tite-Live, l. XL, c. 30-33.

commencement de la guerre; ils demandaient par homme tué un *sagum,* un cheval et une épée : « Je vous amènerai beaucoup de *sagum* », répondit Flaccus ; les soldats romains portaient le *sagum,* et Flaccus vint avec son armée camper sous les murs de *Complega*. Les habitants effrayés s'enfuirent[1].

Tiberius Sempronius Gracchus, successeur de Flaccus en 179, fit lever le siège mis par les Celtibères devant *Caravis,* aujourd'hui Magallon, rive droite de l'Ebre, en Aragon, province et au nord-ouest de Saragosse[2]. *Caravis* était une ville alliée des Romains; ensuite Gracchus, comme son prédécesseur, prit la ville de *Complega*[3]. Suivant Polybe, qui était contemporain, Gracchus se serait emparé en Celtibérie de trois cents villes. Poseidonios, près d'un siècle après l'événement, prétendit que, lorsque Polybe avait écrit ce chiffre de trois cents, il avait pris des tours pour des villes, comme on fait souvent, ajouta-t-il, dans la pompe triomphale[4]. Tib. Sempronius Gracchus termina la guerre de Celtibérie en 178 par un traité qui faisait des Celtibères les alliés du peuple romain, à la charge de payer un impôt, dont nous ignorons le montant, et de fournir aux Romains une certaine quantité de troupes auxiliaires, enfin à condition de ne pas bâtir de nouvelles villes fortes[5]. Un règlement fait en 195 par le consul Porcius Cato avait, dit-on, prescrit la démolition des remparts des villes d'Espagne[6], mais ce règlement n'avait reçu qu'une exécution fort incomplète ou plus exactement ne concernait que la portion de l'Espagne située au nord de l'Ebre[7], au sud duquel était située la Celtibérie. Peu après la fin du gouvernement de Gracchus, les Celtibères obtinrent la décharge de l'impôt et du

1. Appien, *De rebus hispaniensibus,* c. 42, p. 50.
2. *Itinéraire d'Antonin,* p. 448, l. 1.
3. Appien, *De rebus hispaniensibus,* c. 43, p. 50.
4. Strabon, l. III, c. 4, § 13, p. 135, l. 19-23.
5. Appien, *De rebus hispaniensibus,* c. 44, p. 50-51.
6. Appien, *ibid.*, c. 41, p. 40: cf. Polybe, l. XIX, f. 1, p. 631 (Extrait de Plutarque « Caton l'Ancien »).
7. Zonaras, IX, 17, dit que l'ordre de démolir les remparts des villes concernait τοὺς μέχρι τοῦ Ἴβηρος κατοικοῦντας, qui exécutèrent cet ordre. Il nous montre ensuite Caton passant l'Ebre pour attaquer les Celtibères. Il résume plus exactement Polybe que ne l'a fait Plutarque dans son « Caton l'Ancien », où il a écrit Bétis au lieu d'Ebre.

service militaire[1] ; cela rendait leur situation trop bonne pour pouvoir durer longtemps. Ils s'en aperçurent en 153, quand après vingt-cinq ans de paix la guerre recommença, terrible : Polybe l'appelle guerre de feu[2].

Le nom de Sempronius dut à Tib. Gracchus une grande popularité en Espagne. Ce gentilice fut adopté souvent par les habitants de ce pays qui devinrent citoyens romains ; les inscriptions du temps de l'empire mentionnent en Espagne quatre-vingt-dix Sempronius et trente-trois Sempronia, et cependant quand l'empire romain commença, bien d'autres noms illustres étaient venus en Espagne éclipser le sien, comme le gentilice des Scipions, Cornelius, ou celui de César conservé par le premier empereur romain, Julius. La mémoire du surnom de Sempronius Gracchus fut conservée par une ville des Vascones, *Ilurcis,* qui depuis l'année 178 s'appela *Gracchuris*. Elle était située sur la frontière des Celtibères ; c'est aujourd'hui Alfaro, province de Logroño, sur l'Alhama, affluent de droite de l'Ebre[3]. On la considérait comme un monument de la soumission des Celtibères[4]. Mais cette soumission n'était pas la servitude, et vingt-six ans plus tard, les députés des *Arevaci,* admis à soumettre leurs demandes au Sénat romain, disaient que leur désir était qu'on exécutât le traité conclu avec Tib. Sempronius Gracchus[5].

La guerre celtibérienne qui suivit ces négociations eut pour cause la construction des remparts de la ville celtibérienne de *Segeda*. Cette opération était conforme au traité suivant les Celtibères, contraire au traité suivant les Romains.

La gravité de cette guerre parut dès le début tellement grande aux Romains qu'ils résolurent d'en charger un consul, au lieu d'un préteur, et afin que ce consul pût se mettre en route plus tôt, ils avancèrent de deux mois et demi son entrée en charge. Jusque-là, c'était le 15 mars que les nouveaux consuls remplaçaient les anciens ; en 153, la mutation eut lieu

1. Appien, *ibid.*, c. 41, p. 40.
2. Polybe, l. XXXV, c. 1, § 1, 6 ; 2e édition Didot, t. II, p. 121.
3. Ptolémée, l. II. c. 6, § 65, p. 190, l. 4. Festus au mot *Gracchuris*.
4. Tite-Live, *Epitome* du livre XLI.
5. Polybe, l. XXXV, c 2, § 15. Edit. Didot, t. II, p. 122.

le 1er janvier, et désormais le 1er janvier fut le jour où les consuls prirent possession de leurs fonctions, le 1er janvier devint le commencement de l'année. Ainsi la terreur inspirée aux Romains par les Celtes d'Espagne est la cause de l'usage universel qui nous fait encore aujourd'hui commencer l'année le 1er janvier[1].

Nous ne raconterons pas la guerre celtibérienne qui est bien connue. Elle commença en 153 par la défaite du consul Q. Fulvius Nobilior le 23 août, qui depuis, pour les Romains, fut un jour de mauvais augure, comme le 18 juillet, jour où la bataille de l'Allia, 237 ans plus tôt, avait ouvert aux Gaulois les portes de Rome. Elle fut interrompue par une trêve de sept ans en 151 et reprit en 144 pour ne se terminer qu'en 133 par la prise de Numance et le triomphe définitif des Romains.

H. d'Arbois de Jubainville.

Jubainville (Vosges), octobre 1890.

---

1. Mommsen, *Roemische Geschichte*, 6e édition, t. II, p. 5.

# THE FRAGMENT OF THE

# TAIN BÓ CUAILNGE

## IN MS. EGERTON 93 *(ff. 26a 1-35b 2)*.

(Suite [1]).

---

63[63]. Andsi*n* *con*gart Loi*n*g ipubull Aill(illa) 7 Mh(edb)a. Cidh am aru*m*tugadhsa chugaibhsi *eter* aile bhar Loi*n*g. dochomlo*n*d 7 dochomrag re Coi*n*c(ulainn) bhar M(edb) 7 dadhingbaíl din*n* aráth rehuair namaidni muichi amarach.

64[64]. Desidar a*n*d i*n*aidhchisi*n* 7 doghabasdairsiu*n* dolai*m* i*n*como*m*lo*n*dsi*n* 7 i*n*como*m*rag dhodhenamh 7 doeirigh Loi*n*g gomoch arnamharach 7 tainig re*m*i gohath i*n*cho*m*lai*n*d 7 i*n*cho*m*raig 7 oraí*n*ig geoghai*n* C(u)ch(ulainn) é 7

65. 7 bafiadhnaisi do M(edb) innisi*n*.

---

*63. Garmadh Long abpuball Mheidhbhe. et geallas Meadhbha mor chumha dhó .i. timtheacht dha fhear deag deidiugha gacha datha. et carp(a)t thri shecht ccomh(a)l. Et Fionnabhair do mhnaoi. Et cuir*m *a cCruachain do ghnath.*

*64. Tainic Long accomhair Chuchulai*nn. *Et marbhas Cuchulai*nn *Long.*

1. Voir *Revue Celtique*, t. XIV, p. 254.
63. (LU. 74 b, 13-15).
64. (LU. 74 b, 15-16).

66[66]. Andsi*n* dosrengtharrai*n*gtha Loi*n*g godorus publa abr*a*thar.

67[67]. Andsi*n* doeirigh Lóch mór m(a)c Nafebis amach 7 dothogaibh aghuth nard naibheoil ni*m*sgailti bharaird 7 doraidhesdar dhamadh ulchach dhogho*n*adhso dogo*n*faidher e id*er* 7 dodighélta air 7 bafiadhnaisi do M(edb) doraidhsiu*n* si*n*.

68. An*m*si*n* faidhis M(edb) cæga nodhacægaid do*n*inghenraidh doi*m*saighidh *Chon*c(hulainn) 7 dárádh ris dámadh ailigh les co*m*lo*n*d no co*m*rag dhodhenu*m* ré deghláchaibh nó re deghógaibh fer nEr(enn) bhoghni ulcha smerthai*n* fair bháthaidhbhsi ulcha dr*a*idhe*chta* 7 tigeadh do thaiseal-|f. 28 b 2|-bhadh achrotha 7 adhealbha dhonaslúaghaibh ama*n*ngle*an*d.

69[69]. Andsi*n* ta*n*gadar i*n*inghenradh ro*m*po gohairm i*m*bai C(u)ch(ulainn) 7 doghabhadar agarádh si*n* ris. Madháil lea*m*sa si*n* bhar C(u)ch(ulainn) dagentar leum e.

70[70]. Andsin bhoghní C(u)ch(ulainn) ulcha smerthai*n* tair am(ail) taidhbhsi ulcha draidhechta 7 taínig do thaisealbhadh achrotha dho*n*aslúaghaibh i*m*ang*le*a*n*d.

71[71]. Is ulchach i*n*fer ud amh adchiusa thall f(or) M(edb) 7 is cubhaidh dhoniadh co*m*rag f*ris* 7 ag*re*sacht Loich roraidh si si*n*.

---

*68. Is ann sin a dubhairt Meadhbha le banchaire da bannail toigheacht dagallamh Chuchullainn. da radh leis ulcha smeartha .i. feasog bhreige do ghabhail fair.*

*69. Tangadar an bhantracht dfios Chuchulainn. go ndubhradar leis ulcha smeartha do ghabhail fair uair ni fiu le degh laoch is an dunagh toigheacht do chambrace leat air siad. Et tu g(an) ulcha gan fheasoig.*

*70. Is ann sin do chuir Cuchulainn ulcha smeartha fair. Et tainic air an tulaidh os ceann fhear nEireann. et taisbeanas an ulcha dhaibh go choitcheann.*

*71.* LU. 74 b 40-42 : *Fir orinbantrocht is ulcach Cúchul(ainn)*

66. (LU. 74 b, 15-16.
67. LU. 74 b, 16-18.
69. LU. 74 b, 35-38.
70. LU. 74 b, 38-40.

72[72]. Ni dhi*n*ge*n*sa co*m*rag gocEnd sEcht laithi on díu f*ri*s f(or) Lóch. Ni cubhaidh dhui*n*ni ge*n*fhobairt infir úd f*ri*si*n*-rési*n* ar M(edb) 7 tabhra*m* fia*n*läch gach naidhchi dosheilg fair tus i*n*tairrimís abhæghul.

Dognith íaramh samhlaidh. DothéghEdh fianläch gach naidhchi doshelg fairseo*n* 7 noghonadso*n* uili íad. Atiat seo .*ů*. ana*n*man*n* nafer rogho*n*adh a*n*d .i. uii. *Con*aill .uii. nAe*n*-gh*u*sa .uii. nUárgh*u*sa .uii. Cebhri. ocht Feích .x. nAilealla .x. nDelbhaíth .x. Tasaigh. Itíadsi*n*gni*n*a nasEchtmhainisi*n* dóso*n* i*n*ath Ghre*n*cha.

73[73]. Coníacht M(edb) *co*mairli tús cidh doghenadh f*ri*-Coi*n*c(ulainn) arbáhai*n*gcis mhór lé a*n*robhíth les diáslóghaibh. Isí co*m*airli arai*n*ig acu æs fégh f(or)úallach dochor a*n*æ*n*fEcht día haighthi*n* i*n*ta*n* ticfadh i*n*airis dála | f. 29 a 1 | díahagall-ai*m*si. Arbaí aireas dála dhisi arnamhárach f*ri*Coi*n*cul(ainn) dodhéna*mh* shidha celgi f*ris* díatharr*ach*tai*n*. Fædhidhsi t*ech*ta uaíthi díahaighidh ar*con*tísadh nacoi*n*ni 7 go*m*adh amhlaidh thísadh sé a*n*armdha fódhaígh níraghadhsisi *acht* sí *co*naban*n*-trocht díaagallai*m*sin*n*. Luidhidh i*n*t*ech*tairi .i. T*r*aighthe*n* m(a)cT*r*aighlEthai*n* gohairm i*m*baí C(u)ch(ulainn) 7 aidhfEd dó aithesg Mh(edb)a. baíghis C(u)ch(ulainn) *con*dighseadh amhlaidh. Ceadho*n* cin*n*as is aíl duidsiu dola i*n*daíl M(edb)a i*m*árach aChúchul(ainn) arLægh. am(ail) *coníacht* M(edb) da(no) ar C(u)ch(ulainn). Ad móra glon*n*a M(edb)a ari*n*tara 7 adághur lámh ar cúl aicci. Cin*n*as asdenta dhun*n* amhlaidh arse. DochlaidhEmh fódchoi*m* ari*n*tara arnáchadfaghaithEr i*m*-bæghul arnídhligh läch ae*n*eaclan*n* diambé i*n*egmais airm *con*idh caín mhidhlaigh nosdligh fo*n*samhail si*n*. Dentar a*m*laidh ar C(u)ch(ulainn).

---

*is cubaid doniaid comrac friss. Ocgressacht Loich ón dorigensat s(o)*m *anisi*n.

Eg. 209 : *O do chonairc Loich m(or) mhac Mo Feibheis sin. Ulcha shud air|f. 26 b|Chuchulain*n *air se. is eadh air Meadhbha.*

72. *LU. 74 b 43-75 a 9.*
73. *LU. 75 a 10-76 a 15.*

I sand íarum baí inchomdhaíl inard aíghnech frisiraiter Fochaird indíu.

Tig íarum M(edb) isindaíl 7 inlis cethri firu deg díasenmhuintir fesin doneoch asdech Engnomha baí dhibh f(or)achind. Atíadso anammanna .i. da Las Sinna dham(a)c Bhuicridhi dá-Ardain dam(a)c Lice da Las Oghma dha m(a)c Cruind Drucht 7 Dealt 7 Dathen Téa 7 Tasgur Túalang 7 Taur 7 Glése.

Tig íar(u)m C(u)ch(ulainn) indaíl M(edb)a. Adrachtadar inthir dó 7 srethaid cethra ghó dheg inænfhecht fair. Nosdidin C(u)ch(ulainn) íar(u)m conaríacht tond no fæsgamh fair. imsaí fui- | f. 29 a 2 | -thibh íar(u)m 7 marbhais iad acethri firu deg conidh íadsen cethri fir deg Fhoicherda 7 isíad fir Chróníg arisin Chroínig igFocherd rosbítha conidh de asbert C(u)ch(ulainn) :

Fó mocherd læchdhachta b(en)aim bembend ághmhara f(or) sluagh síabhra sorchaidhe certaighim ágh frí ilshlúaghaibh imdhith erredh anghlondach sgéo Mheadhbha 7 Aill(ella) altai droch ruíni derchoibhlidh gosa dobhrain bhanmhasa cengaid celga uárghosa fribágh erredh anghlonnach congebh dághrun deghmesa ogfir dhiantig dagharliudh imanglonna fó. fó. ma. cherd. l.

Conadh desin da(no) dhodlil anainm as Fhocherd doninudh sin .i. focherd .i. fo maith 7 cerd ainm dhonghaisgedh. Maith incherd ghaisgidh donnecmhaing dho Coinchul(ainn) annsin.

74[74]. Tainig dha(no) Cúchul(ainn) íarsin 7 dosnedarraidh arnaslúaghaibh aggabhail dunaidh 7 bítha dháDhaighrí 7 dá Ānli 7 cethri Dunghais imligh.

75[75]. Gabhais M(edb) annsin f(or)gresadh Loích gomór 7 is(edh) roraidh. Mór incuidmhedh 7 ingen duid arsi infer romharbh dhodherbhrathair dhobheith agdithughudh arsloigh idfhíadhnaisi gentecht dochomrag fris aris dearbh lind nídhemha

---

*75 b. Eg. 209 : geallas Meadhbha na m(or) chumha ceadhna do Loich air ccosg Chuchulainn dhiobh.*

74. *LU. 76 a 16-19.*
75. *LU. 76 a 19-29.*

siri b*ra*s birdha mar é f*ri* bruth 7 f*ri* ferg níadh mhórchalma marthusu 7 isæ*n* mhuími forcEdail *con*roth*acht* gaisgEdh duíbh díbhli*n*aibh.

76[76]. Taínig da(no) Lóch i*n*aighidh *Chon*cul(ainn) dodhíghail abhráthar fair otharfás dó go*m*bahulcha bái lais.

77[77]. Maith | f. 29 b 1 | a Chúchul(ainn) bhar Lóch nafEr co*m*lond dui*n*d f(or)si*n* áth nEsgo*n*gsa *eter* óreSgong 7 esidhan lesiu*n* i*n*táth bharsandrochair abhráthair.

78[78]. *Acht* atá ní cheana tha*n*gadar bharsanáth núachtarach *eter* Mhédhi 7 Ghédhi icind Tiri Moír 7 *con*roladh doíbh an*n* réhEdh cían 7 rétre*m*si fada dho chlEsaibh 7 di*m*ghui*n* 7 di*m*buáladh 7 dobhe*m*ean*n*aibh b*ra*tha.

79[79]. Andsi*n* dodhEchaidh chucusun i*n*Mhórríghu i*n*ghen Aedha Ernmhais bharairngert dó i*n*tráth bhadh airc dhó ico*m*lon*n* 7 ico*m*rag réhænlæch arsluaighEdh mhór Th(ana) B(o) C(uailnge).

80[80]. 7 dochuaídh sén irricht (I) tshaidhi gairbhi glaisi 7 tEsgais adhoíd C*hon*c(u)l(ainn) 7 tugasdair C(u)chul(ainn) ur-

---

76. *Tainic Loich a ccombair Chuchulainn go ttarla da cheile iad air an ath ann air thuit Long.*

77. *Tarr romhaing air ath uachtrach so. Thuas air Loich. oir ni chambracam air ath so. uair budh heasgamh(ai)l leisean an tath air ar thuit a bhrathair. is an sin rochambracsad air an ath uachtrach*

79. *go ttainic an Mhor Rioguin inghean Earnmhais a siodhaigh. daithmhilleadh Chuchulainn. Oir do ro gheall atTain Bo Reamhain. go ttiucfadh daithmhilleadh Chuchulainn. an trath do bheadh a ccambrac le Loich fair Thain Bo Cuailgne.*

80. *(= III, in Eg. 209). ... Tainic an Mh(or) Rioguin an treas feacht a riucht saighthe gairbhe glaise. go ccraos fhoslaice*

76. *LU. 76 b 1-3.*
77. LU. 76 b 4-6.
78. (Cf. LU. 77 b 15).
79. (Cf. LU. 77 a, 20, 21).
80. LU. 77 a 5-7.

chur dhachletin chlES fuirrthi godermháil diíg gorosbris aleathrosg inacind 7 incomad dobhísiun agursglaighi na saidhi geoghain Lóch tremhid adhálúan é.

81[81]. báthaighisi aitherroch rECHta ele dha(no) .i. irricht (II) easguingi 7 bha sáidh monlind 7 bhocHERd curu 7 snadhmanna eter dhibh cosaibh 7 díbh slíasdaibh 7 dibh ladhraibh do Choinchul(ainn) condrochair fæn fotharsna 7 aghabhaidi clis inairdi fair 7 suil rainig les érghi geoghain Lóch tremhid athromaibh é gorghabhasdair insleg urraindi thremhid.

82[82]. Olc on um arFerghus ingnimsin i fiadhnaisi anámhad 7 ghres(adh) nECH uaibh afhiru arse frí ámhuinntir inter nátæd inosgaidh. adracht Bricriu Nemthengtha m(a)c Carbh- | f. 29 b 2 | -adha 7 gabhais f(or)gresacht Chonc(u)l(ainn). Roscaig dhonert arse intan asbradan bEG dhodtrasgair intrath dofilead Ultu asacES chugud. Doiligh dhuid gnim nerred dodhenum no dhoghabhail f(or)t ifiadhnaisi fer nEr(enn) 7 læch annsa dho dhingbhail agaisgiudh fonsamhailsin.

83[83]. Doérigh C(u)ch(ulainn) frisin ngresacht sin 7 tug builli dhahshail chlí nacEnd conderna lethinchind di armbrisiudh alethchind.

84[84]. bóthaighisi aitherroch rECHta ele da(no) .i. irricht (III) samaisgi findi odhergi gocaegaid dohamasgaibh uimpi.

---

*chuige et an fad a bhi Cuchulainn ag a dioghchur dhe. treaghdas Loich durchur gæthe e.*

*81. (= II, in Eg. 209). ... Tainic an Mhor Rioguin a ris a riucht easgainne sleimhne duibhe ris an sruth. go ro iomnaisg i fein fo chossa Chuchulainn. cian gairid bhi Cuchulainn ag a diochar dhe. ro ghoin Loich urtharsna tre chumpair a chleibh e.*

*84. (= I, in Eg. 209; (after 79)):*

*Tainic iarramh an Mhor Rioguin an sin a riucht samhaisge finne druim dheirge go caog(a)d samhasg uimpe agas rón fiondruinne eotarra.*

81. LU. 76 b, 14-16, 17-18.
82. *LU. 76 b, 19-29.*
83. LU. 77 a 1-2.
84. LU. 77 a 7-8.

85. Andsi*n* faídhis i*n*inghe*n*radh gEsa bharChoi*n*c(u)l(ainn) ma*n*sa*m*aisgi dhasdódh doibh.

86[86]. Isan*n*si*n* tugasdair C(u)ch(ulainn) urchur dadhelchlis fuirthi gurbhriseasdair agErrgara.

87[87]. 7 dob*er*t toran*n*chleas .ix. 7 trí .l. 7 t*ri* .c. f(or)si*n*-sgíath *con*dechaidh i*n*taín dartairr i*n*tluaigh sair go*m*bertadar napuible manadharcaibh leó gohard napuball.

88. 7 an*n*si*n* tug Lóch builli cloidhi*m* dhó go*r*thesgasdair aluán ardhó. Doigh a*m* nírasribhlain*n*gEsdair Cúch(u)l(ainn) bheith mábhráthbhe*m*ea*n*daibh *no* mábhuáidhrendaibh Loích mhoir i*n* mhíLedh

89[89]. 7 dastaigh i*n*nga mbulga f(or) Lægh m(a)c Rí*an*-ghabhra 7 doleg i*n*tara dhó lási*n*sruth 7 f*ri*thoílis C(u)ch(u-lainn) é 7 odchuala Loch si*n* tug urchur do*n*sgiath sís go*r*lá dharadhat*ri*an ing*ri*an 7 ingai*n*ea*m*ai*n* 7 ingri*n*dell i*n*átha.

is an*n*si*n* dolegEsdair siu*n* súas in*n*ga mulga | f. 30 a 1 | dhá in*n*saighidh tarbrollach na luirighi 7 i*n*sgeth go*r*bharæn i*n*lEth nalltarach dhe art*r*Eghdadh achridhi nachlíabh.

90[90]. leór an*n*si*n* aile bharLóch 7 dorocharsa dhe si*n* 7 arfír doghoili 7 doghaisgidh rit. telg t*roi*ghidh da*m*sa nách ab*rad* *fir* Er(enn) is maidhm 7 istechEdh da*m*sa datoitea mé armo-chúlu. doghebhasu sin bhar C(u)ch(ulainn) or is aisgidh fhírlaích *con*aighi. Telgis C(u)ch(ulainn) t*rai*ghidh dhó *con*-drochair Lóch araaighidh 7 go*r*dheligh aaini*m* réchorp.

---

*85. Tangadar an bhanthracht cona ndraoigheacht athuaithne ionas go madh moide thiucfadais o Chuchulainn g(an) fhasdogha g(an) aithmhilleadh*

*86. ach brathas Cuchulainn a ni sin. Et tug roth a nurchair di. go ro bhris rosg na Mor Rioguine.*

*89. Is ann sin ro eirghe fuasnamh feirge Choncculain | f. 27 a | le Loich* [here L. L., 75 a 1 begins] *go ro ghuin don ghe bulga e. ag treaghdugha a chroidhe na chliabh.*

86. LU. 77 a, 9-11.
87. (LU. 77 a 2-4).
89. LU. 77 a, 21-24.
90. *LU.* 77 a, 25-26). — *LL. 75 a 2-10.*

91. 7 fadhbhaigis Lǽgh é 7 toitis C(u)ch(ulainn) itaisibh 7 ita*m*nellaibh

92[92]. 7 arnérghi dhó is(edh) asb*er*t. Maith a Laígh bhar C(u)ch(ulainn) dó dhet ro*m*ud gohUltu 7 raídh ríu tegad indíaidh atána bhodhesda. doígh nífhédai*m*sea anáthanach aï-[l ?]atha dhi*m*dhedail ní bhasiru náso. Doígh a*m* ní fir fer 7 ni co*m*rag comhtro*m* dhoneoch. inMhórríghu igaadhgall. 7 agaadhmilliudh 7 Lóch agághui*n* 7 igáthreghdadh

93[93]. 7 adbert *in*laídh an*n* *:*

94[94]. — 1[1]. — Erg úai*m* aLaígh lait*er* sluaígh ca*n* da*m* i*n*Emhai*n* armruaídh. amtoirrsech gach niadh san chath. orsa*m* c*re*chtach c*ro*lindtech.

2[2]. — Mothæbh des is mothǽbh clé. an*n*su mes arcechtar nǽ. nílam ínghini rohshlaidh dirghiudh fala fidhfabhaigh

3[3]. — Snighidh b*ra*en fala tharmharm. dho*m*rala c*re*chtach co*m*gharbh. ni*m*thig cara arbaígh narb*ro*id. *acht* mádh ara mocharboid.

4[4]. — Baigh argach mbaígh i*n*gilla. b*ra*dan | f. 30 a 2 | arnadari*n*da. baighi*m*sea e*n*euch cæ*m* co*n*nach a*m* tor*m*ol i*m*æ*n*or.

5[5]. — Amúathadhsa arci*n*d i*n*tloig gach laithi an*n* tíri moír. bhá líu laích goleth fodhbha gorom(a)caibh ríghdhomna

6[6]. — Senfhocul sosrethaibh clan*n* nílasa*m*ai*n* gach nǽn chran*n* dambedis adhó *no* at*ri* dholasfadh a*n*naithi*n*ni.

7[7]. — Intænchran*n* níhusu achlódh minifhaghbha arithfhadódh arúathadh i*m*irther gó nochobhréo margach nænbr*e*o.

8[8]. — Madh úathadh luchd achaire. cait*er* les m(en)ma ele cuid i*n*tloígh caidhi aha*m*ail. níthoilleanⁿ arafaghail.

92. LL. 75 a 12-15.
93. LU. 77 a 11. — LL. 75 a 16.
94. 1. *LL. 75 a 17-18* (1).
2. *LL. 75 a 19-21* (2).
3. *LL. 75 a 26-28* (5).
4. LL. 75 b 3-4 (17).
5. (LU. 77 a 13) — LL. 75 a 41-43 (11).
6. LL. 75 a 32-33 (7).
7. LL. 75 a 34-36 (8).
8. LL. 75 a 39-40 (10).

9[9]. — Mádh ænfhEr *con*canacor*m* níhairfidiudh gach næ*n* chorn maíth ilar cíuil acornaibh is(edh) isbhi*n*d do*n*chobhlaigh.

10[10]. — Abair réhUlltaibh ána. TEgad indíaidh atána. rugsad m(ei)c Mhághach ambú. is roroi*n*dsEd etarrú.

11[11]. — Doleadair Loch adha*m*lúa*n*. romtEsg i*n*tshadh gharbh ghlasrúadh. *con*geoghai*n* Lóch mothro*m*a. i*m*c*r*edhban*n* i*n*Esgonga.

12[12]. — Doghabh mochleti*n* achosg. arasaidh *gor*b*ri*s arrosg. dob*ri*sius agErrgara. artosach nahagartha.

13[13]. — Odhahi*n*dlEdh ga Aifi. risi*n*s*ru*th bhaséol saíthi. tarlaigius i*n*ga nger ngnís. *gor*bhath Lóch m(a)c Emonuis.

14[14]. — Nírsad b*ro*naigh b*ro*inb*er*bha. i*n*ocht i*n*dunudh MEdhbha. toirsigh nuall a*n*aigh ne*m*ní. nagairi armuigh M*ur*the*m*ni.

15[15]. — Isead atchúala isfír dha*m* s*rai*nt*er* go argach núathadh. is(edh) nách fulai*n*ght*er* dhe. tren tursgur nasochaidhe.

16. — | f. 30 b 1 | Iss(ed) adchuala remhe. nach li*n* marbh ar sochraidhe. fail lea*m* dhodhalaibh d*er*bha. do sgéo Oill(illa) is MhEdhbha.

17[17]. — Ceadh dUlltaibh ga*n*tabhraid cath. is me c*re*chtach c*ro*lindtEch. fir Er(enn) uili i*m*gach gádh. i*m*aighidhsea mhæ*n*urán.

18[18]. — Abair ré *Con*chobhur cæ*m*. a*m*toirrseach tíachair gérthrén. dochlæchló mochruth a*m*ne. m(a)c dil d*ro*ngach Deghtine.

19[19]. — *Con*chobhur níthig amach. *no* go*m*be sé li*n* do*n* cath. i*ntrá*th nach fillid a*m*ne. ai*m*sna airm arnérghe. Erg. u.

95. Et gé adubhairt siu*n* si*n* niraibhi ac[u ?]mhai*n*g *eter* aigi Lægh dhi*m*dhe*cht* uádh.

9. LL. 75 a 29-31 (6).
10. LU. 77 a, 14-15. — LL 75 b 1-2 (16).
11. LL. 75 a 44-45 (12).
12. LL. 75 a 46-47 (13).
13. LL. 75 a 48-50 (14).
14. LL. 75 b 5-6 (18).
15. LL. 75 a 37-8 (9).
17. LL. 75 a 51-52 (15).
18. LL. 75 a 22-23 (3).
19. LL. 75 b 7-8 (19).

96[96]. Andsi*n* tugadh *cuig*iur chuigisiu*n* arnamhárach d*er*thai*n* cho*m*lai*n*d ris 7 geoghai*n* C(u)ch(ulainn) íad *con*dro-chradar les

97. *gor*ub cuigiur Chi*n*d Chuirsighi id*er*ar ríu

98[98]. Iss(edh) seo a*n*man*n*a inchuigir si*n* .i. dá Chruaídh 7 dá Chaladh 7 D*er*othor.

99[99]. Andsin tugadh sesiur arnamharach dhocho*m*lon*n* 7 docho*m*rag ré Coi*n*cul(ainn) 7 isíad seo a*n*man*n*a intesirisi*n* .i. Traigh 7 Dor*n*[7]D*er*nu 7 Gol 7 Meabhol 7 Eris[a] 7 geoghai*n* C(u)ch(ullain) íad co*n*d*ro*chradar les.

100[100]. Andsi*n* tugadh c(et) fer narmach dhocho*m*lon*n* 7 docho*m*rag ré Coi*n*c(u)l(ainn) 7 geoghai*n* Cúch(u)l(ainn) íad andsi*n* *con*drochair i*n*c(et)si*n* les.

101[101]. Cuillen*n* Chi*n*d Dui*n*e ai*n*m natulcha i*m*baí M(edb) 7 Ail(ill) i*n*aidhchisi*n* 7 áth Ch(inn) Chuille ai*n*m i*n*atha

102[102]. 7 Glais Chró ai*n*m naglaisi.

Doigh is ui*m*í id*er*ar Glais Chró ría doígh robo chiamair dho chrú 7 dthuil | f. 30 b 2 | i *con*arlaight*er* ré Coi*n*c(u)l(ainn).

103[103]. 7 dofhúabair C(u)ch(ulainn) nasluáigh dhodhibh-rugudh adelga i*n* M*ur*the*m*ni anes i*n*aidhchisi*n* *no*gormharbh c(et) dalæchraidh gosolust*ra*th érghi dho ló arnamhárach :

104[104]. Doghabhasdair athsgís mór é ahailti nahaidhchi 7 íta mhór ahaithli nahathsgísi *eter*

105[105]. 7 nícían da*m*baí and im(orro) gofacaigh chuigi se*n*ton*n* chaillighi críni c*ra*pghlui*n*ighi cosfhada 7 bó bhuidhi bhlicht ar thrí shini aici

106[106]. *conacht*aigh C(u)ch(ulainn) digh bhari*n*cailligh 7

96. LU. 77 a, 28, 29.
98. LU. 77 a, 28, 29.
99. LU. 77 b 13-15. — LL. 75 b 10-13.
100. LU. 77 b, 16-18. — LL 75 b 35-38.
101. LU. 77 b 20). — (LL. 75 b 41-42).
102. (LU. 77 b 19). — (LL. 75 b 42 sq.).
103. (LU. 77 a 33-35). — (LL. 75 b. 15-16).
104. (LU. 77 a 36).
105. LU. 77 a 36-38. — LL. 75 b 19-21.
106. LU. 77 a 38-39. — LL. 75 b 24-27.

a. Cf. LU : Col 7 Mebul 7 Eraise ; LL. : Col 7 Accuis 7 Eraisi.

blighis a*n*trES sini dho*n*bhoi*n* dó 7 atibh C(u)ch(ulainn) é *in*adhigh bháslána nem dha*m*sasi*n* achaillEch bhar C(u)ch(ulainn)

107[107]. 7 be*n*na*cht* dé 7 andé fo*r*t arse. déi léoso*n* i*n*tás cu*mach*ta 7 andé im(orro) i*n*tás trEbhtha

108[108]. bhá sla*n* lEthshuíl nacaillighi fó ch(et) oír

109[109]. *conacht*aigh C(u)ch(ulainn) digh ele bhari*n*cailligh. dhobhlighEsdarsi i*n*dalasi*n*i dho*n*bhoi*n* 7 dobre*t*hea dho Choi*n*ch(u)l(ainn) 7 atibh 7 adbe*r*t bhád slána ne*m* dha*m*sa si*n* t*ra* bhar C(u)ch(ulainn) 7 bha sla*n* alethchendsi bhá ch(et) oír

110[110]. *conacht*adh C(u)ch(ulainn) dígh ele bharsancailligh. dobhlighEsdairsi i*n*trES si*n*i dho*n*bhoi*n* 7 dobre*t*hea dhoChoi*n*ch(u)l(ainn) 7 ibhis i*n*adhigh é. bhá sla*n* cai*n* ane*m* 7 bhari-dhn*acht* da*m*sasi*n* abEn bhar C(u)ch(ulainn) 7 be*n*acht nandéi adhartha ortsu arse. is maith i*n*fhurt*acht* 7 i*n*thoírithi*n* tugais oru*m* 7 bháslánsi bha ch(et) oír.

111[111]. Maith a Chuch(u)l(ainn) bhar i*n* Mhórríghu bhar-airngertais da*m*sa nach bhaighi*n*d furt*acht* náfoírithin dhodla*m*-aibh. Madafesai*n*d go*m*adh tú dhobheth an*n* nírisfaighbhithea

112. | f. 31 a 1 | Andsi*n* doluidhsi iricht e*n*chi .i. fhEn-noigi ari*n*sgiaígh osgrEllaigh dolair i*m*uigh M*ur*the*m*ni is dotla dealbh eoi*n* su*n*d sain*n*riudh bhar C(u)ch(ulainn) go*r*ub desi*n* atá Sgé nahE*n*chi arM*ur*the*m*ni.

113[113]. Is an*n*si*n* doghabhsadar fir Er(enn) i*n*aidhchisi*n* du*n*adh 7 lo*n*gphort igáth aladh ind imuigh M*ur*the*m*ne.

114[114]. 7 rolaísead anernail bhúair 7 bhroidi sEcco fodhEs iclithar bhó Uladh. Gabhais C(u)ch(ulainn) igonthert i Lear-gaibh ico*m*fhog*us* doíbh 7 adaís aara te*n*idh dhó t*ra*th *no*na i*n*aidhchisi*n* .i. Lǽgh m(a)c Ríanghabhra.

115[115]. Adcho*n*naircsiu*n* úadh g*ri*staitnEmh na nar*m* nglan-ordha 7 nadairEdha díbhergi ós ci*n*d chethri noll chuígEdh nEr(enn) ré fui*n*iudh néll nóna

107. LU. 77 a 40-41. — LL. 75 b 31-33.
108. LU. 77 a 42-43 (II). — LL. 75 b 27 (I).
109. LU. 77 a 41-42 (I). — LL. 75 b 28-29.
110. LU. 77 a 43-b 1. — LL. 75 b 30-31, 33-34.
111. LU. 77 b, 2-4.
113. *LU. 77 b 21-23. — LL. 75 b, 47-49.*
114. *LU. 77 b 23-27. — LL. 75 b 49-46 a 3.*
115. *LU. 77 b, 27-29. — LL. 76 a, 4-6.*

116. 7 roérigh C(u)ch(ulainn) an*n*si*n*

117[117]. 7 c*re*saighis ashlegha 7 b*er*taighis achlaidhe*m*.

118[118]. 7 doghabhasdair lui*n*di mhór esiu*n* réhilar abhidhbhadh 7 rehi*m*adh anámhadh 7 aechtra*n*d 7 réuaí*techt* agdíghail a chned 7 aáladh orrtho

119[119]. 7 dob*er*t arre*m* churadh asab*ra*ighid g*or*aregradar ba*n*ánaigh 7 bocánaigh 7 genidi glin*n*i 7 demhna aér réhuathg*rai*n nag*ra*ine dhob*er*adh araird gordasmesg a*n*emai*n* f(or) i*n*slógh. Dolodar i*n*ar*m*chrith chethri cóigidh Er(enn) i*m*rendaibh aslegh 7 a*n*arm fodhesi*n* co*n*débhladar c(et) láech laidir la*n*chalma dhibh duathbhás 7 dochridhemhnas arlár dhúnaidh 7 lo*n*gphairt fer nEr(enn) réhurg*ra*in nag*ra*ini 7 naguairi dob*er*t C(u)ch(ulainn) bharaird.

120[120]. Nicían día*m*bai Lægh an*n* gofhacaigh i*n*æ*n*óglach dhai*n*dsaighidh | f. 31 a 2 | fiar tharsin du*n*aid 7 longpart fer nEr(enn) anairthuaidh gach ndíriuch. æn fher su*n*d chugai*n*d a*n*osa aChugugán bhar Lægh. Cinnas fir an*n*si*n* ar Cúchul(ainn). ni(nse) im(orro) ar Lægh fer cain mór an*n* da(no) b*er*radh lethan fair. brat uai*n*idhi if(or)cibul ui*m*i. éo oír isi*n*bhrut osabhruin*n*i. leni dhorroll righ fod*er*ginliudh dod*er*gór icusdal fr*i*achnes. claidhe*m* lethæbhair mór i*n*alai*m*. dubhsgiath go caladhbhuailidh i*n*druini fair. Slegh choigri*n*d i*n*alaim. fogha fóghabhlaighi nafarradh. ingnadh a*m* rebha 7 abhairt 7 adhabhair doghni *acht* níshaigh nech fair 7 nishaighseo*n* f(or)nech am(ail) nach faicedh nech e. Cía egi*n* do*m*chairdibh sidhchaireadhsa si*n* aile bhar C(u)ch(ulainn) or doígh f(or)cadarso*n* i*n*dnith mor i*n*arfuili*m*sea i*m*æ*n*ur i*n*aighidh chethri nollchuigedh nEr(enn) igmarbhadh fhir aráth gach lai 7 .l. gach naidhchi úair nidha*m*aid fir Er(enn) fir fer na co*m*rag e*n*fhir dha*m*sa omhedon lai amach gach laí 7 bha fir dhoso*n* in*n*isi*n*.

rai*n*ig i*n*tóglach airm i*m*baí C(u)ch(ulainn) 7 airchisis de gomor.

117. *LU. 77 b 31-33. — LL. 76 a 9-10.*
118. *LU. 77 b, 29-31. — LL. 76 a, 6-8.*
119. *LU. 77 b, 35-42. — LL. 76 a, 10-18.*
120. *LU. 77 b 42-78 a 15. — LL. 76 a 18-40.*

121[121]. f(er)dha sin a Chuch(u)l(ainn) arse. ni*m*fhoírsidhe *eter* f(or) Cúch(u)l(ainn). Dob*er*sa dha(no) cobhair dhuid ari*n*tóglách. Cía thusu *eter* arCúchul(ainn). Ismisi thathairsiu a sídhaibh bharési*un* .i. Lugh m(a)c Ethlea*n*d

122[122]. 7 codailsiu bhig aChú ari*n*tóglach dothro*m*thoirthi*m* codulta i*con*fhertsa ilLergaibh | f. 31 b 1 | gocend téora la 7 teora naidhchi 7 fifadsa f(or)snaslúaghaibh i*n*airedhsin*n*.

123[123]. Canaidh achele f(or)dhord dó *con*tuili f*ris*. *con*aice nach orecht an*n* robo ghla*n*.

is an*n* asb*er*t Lugh éle Logha andso sís i*n*asdech.

Atraí am(a)c mhoír alaidh fódoshla*n*chrechtaibh cuiretha f*r*ina*im*diu fer mell daráth mór adhaigh dote*n*athar dia ferraghaibh sligh ethar f*ortacht* sluaígh i*m*nen ard nerethar f(or)*tacht* asídh sǽr f(or)udud isi*n* bhruigh ar*con*a thaibh gota*n*mhai*n* arfochertar fóchíallathar æ*n*ghilla arclith arbuaíbh baífedhæ slighdhelbh silsa reud. Ní ful léo donert shǽghul fer dobharai*nd* bhruthaighthe goniurt f(or)dho locht nai*m*dibh ci*n*gidh carbad comhgli*nd* isíarsi*n* nithatraí. atraí.

124[124]. Téora la 7 téora naidhchi baí Cúch(u)l(ainn) i*n*achodludh.

125[125]. Bhá dethbhir amh gerobhí domhéd i*n*chodulta baí domhed nahaisgi. onluá*n* iarsa*m*ai*n* sai*n*ruidh gosin c(ét)ain iarni*m*bulg nírochodail Cuch(u)l(ainn) f*r*isi*n*resi*n* *acht* mádh mínichodladh fithisi*n* mbig f*r*iágha iarmedho*n* midhlai *acht* achend f(or)adhorn 7 adorn i*m*ágha 7 agha f(or)aghlu*n* *acht* ag slaidhi 7 agslechtadh igairlech 7 agesorgain chethri nollchuigedh nEr(enn) f*r*isi*n*résin.

126[126]. Isan*n*si*n* focherd i*n*lǽch sídhe losa 7 luibhi íci 7 sla*n*sen*a* icnedhaibh 7 i*cr*echtaibh i*n*áltaibh 7 i*n*ilgho*n*aibh *Chon*c(u)l(ainn) goterná C(u)ch(ulainn) i*n*achodludh ga*n*ráthaghudh 7 ganfhis dó *eter*.

127[127]. | f. 31 b 2 | Isisi*n* t*ra* ai*m*ser 7 úair dholodar i*n*m(a)c-

121. *LU. 78 a, 15-19.*
122. *LU. 78 a, 20-23.* — LL. 76 a, 40-43.
123. *LU. 78 a, 23-34.*
124. *LU. 78 a 34-35.* — *LL. 76 a, 45-47;* 76 b, 17-19.
125. *LU. 78 a, 35-43.* — *LL 76 a, 47-b 2.*
126. *LU. 78 a 43-b 1.* — *LL. 76 b, 2-5.*
127. *LU. 78 b, 2-11.* — *LL. 76 b, 6 17.*

raidh atuaidh oEmhai*n* Mhacha máFhalla*m*ai*n* m(a)c *Con*chobhair t*ri* *coeg*ad m(a)ca*m* básEdh ali*n* 7 dob*er*tadar téora catha dho*n*aslúaghaibh *con*d*ro*chradar at*ri*cho*m*li*n* leó 7 condrochradarsun uili *acht* mádh Falla*m*ai*n* aæ*n*ur 7 baíghis Falla*m*ai*n* máb*re*thir náchrachadh arculu gohE*m*ai*n* Macha bharais doridhisi *no* gorugadh CEN*n* Aill(illa) *gusin*mi*n*d rígh baí uása. Nír bho rédh re*m*i léoso*n* in*n*isi*n* airdharadadh min*n* rígh Aill(illa) *eter* dhám(a)c Bhethi m(i)c Bhaín dá m(a)c mhuimi 7 aidi dho Aill(ill) 7 rogheoghnadar Falla*m*ai*n* *con*drochair leó *con*adh gléo nam(a)craidhi 7 aidhidh Fhallam(ain) m(i)c *Con*chobhair mádh *con*nigísi*n*.

128[128]. Andsi*n* ad*ra*cht C(u)ch(ulainn) asachodludh 7 dori*nn*i rothmæl corcord*er*g dhe omhullach gotalmhai*n* 7 bhánert les am(en)ma 7 tísadh i*n*æ*n*ach *no* itoíchi*m* *no* i*m*bandaíl *no* icoir*m*tEch *no* ipri*m*æ*n*ach dophri*m*æ*n*aighibh Er(enn). cía fod at*u*sa si*n* chodludhsa anois aLaich ar C(u)ch(ulainn). Trí lá 7 t*ri* haidchi ari*n*tóglach. Ro*m*airgsea dese*n* bhar C(u)ch(ulainn). CEdho*n* ari*n*tóglach. nasluaígh ga*n*fhobairt risi*n*rési*n* ar C(u)ch(ulainn). nifhuilead u*m* bar i*n*tóglách. Cía radasfóbair aile bhar C(u)ch(ulainn). Lodar i*n*m(a)craidh atuaidh oEmhai*n* Macha t*ri* *coeg*ad m(ei)c rígh bahEdh allin i*m*Fhallamhai*n* m(a)c *Con*chobhair 7 dob*er*tadar téora catha do*n*asluághaibh

129[129]. *con*d*ro*chradar ath*ri* cho*m*li*n* léo 7 go*n*drochradarso*n* uili *acht* Fallam(ai)n aæ*n*ur 7 baighis Fallam(ain) máb*re*thir nachrachadh foth uaidh dorísi gohEmhai*n* Ma-|f. 32 a1|-cha gobrui*n*di b*ra*tha 7 bEthadh go*m*be*n*adh CEN*n* Aill(illa) *gusin*mi*n*d rígh baí uása. Nirbho rédh re*m*i leoso*n* i*n*nísi*n* uairthugadh mi*n*d oir Aill(illa) arcairthi *eter* dha m(a)c Bhethi m(i)c Bhaín 7 rogheoghnadar Fall(amain) *con*drochair léo *go*rub gléo nam(a)craidhi ai*n*m i*n*sgéoil si*n* artana.

130[130]. Abrai*n*d nábása f(or)mhonirt desidhe*n* ar C(u)ch(ulainn) uair diámbe*nn*sea formonirt níthoitfidís i*n*m(a)craidh am(ail) dorochradar 7 níthæthsadh Fall(amain) m(a)c *Con*chobhair.

128. *LU. 78 b, 14-25. — LL. 76 b, 19-31.*
129. LU. 78 b 26-28. — LL. 76 b 32-34.
130. LU. 78 b 29-40. — LL. 76 b, 34-46.

Cosai*n* iarchEna aChúga*n* nihaisg dhodti*n*chaibh 7 nitaír dodghaisgiudh bari*n*tóglách.

Maith aóglaígh bhar C(u)ch(ulainn) tegu*m* malle dhodhighailt na m(a)craidhi bharnasluághaibh. Nírachu*m* a*m* aile bhar i*n*tóglach. cidh esidhe*n* bhar C(u)c(hulainn). ni(nse) ari*n*tóglách. gidh mór doghni*m*arthaibh goili 7 gaisgidh doneth nech itochairsiu níhair fe*n* dobhíadh anós ná aalludh ná oirdhercus *acht* is ortsu bhías anós 7 aalludh 7 aairdhercus 7 tabhair fe*n* nert dolámha bharnaslúaghaibh 7 ni léo ata co*m*us ta*n*ma edir dho*n*chuairtsea.

131. Is an*n*si*n* dai*m*thigh i*n*tóglach sidhech uaíthibh 7 nírfhEdadar cá*con*aír imarlodh.

132. maith a*m*phoba a Laígh bhar C(u)c(hulainn). tegu*m* imall dodhighail na m(a)craidhi arnaslúaghaibh. rachaidsea let o*n* bhar Lægh.

133[133]. Agus i*n*carbad serdha amophoba a Laígh bhar Cúchul(ainn) i*n*acæ*m*nagair ai*n*nell 7 i*n*ata athrelu*m* leat. ma*con*dri*g*i ai*n*nell 7 madhata athrelu*m* let rodoni*n*dill 7 mini-|f. 32 a 2|-uil athrelu*m* athrelu*m* let nachasni*n*nill *eter con*dri*g*e*n*n u*m* aile bhari*n*gilla 7 radani*n*deltar.

134[134]. Isan*n*si*n* ad*ra*cht i*n*tara 7 roghabh afhia*n*errEdh naraidhe*ch*ta i*m*e. bhá do*n*fhia*n*errEdh araidhe*ch*tasin .i. ai*n*ar blaíth bia*n*naidhe sésúaiti s*re*bnaidhe uaíghthi osleathair sé édru*m* aerdha *con*achgebhEdh arlúai*m*nibh ala*m* a*m*aigh anechtair.

135[135]. Roghabasdair f(or) b*ra*t fai*n*g thairise*n* amaigh anechtair dob*re*thea i*n*aisgidh ohShímon d*ra*i do Ner dhorigh Roman 7 gotard Ner dho *Chon*chobhur 7 dob*re*thea oCho*n*chobhur do Choi*n*chul(ainn) 7 tin*n*laicis C(u)ch(ulainn) do-Lægh m(a)c Ria*n*ghabhra dáara charbaid.

136[136]. Roghabhasdair dha(no) achothb(arr) círach clárach cetharochair *con*ilar gacha datha 7 gacha delbha dharamhidhghuaillibh síar selsechtair. bhás*om*aisi dhós*om*si*n* 7 nírthro*m*oghudh fair. Taraill ala*m* les i*n*gibni de*r*gbhuidhi am(ail)

133. *LU. 78 b, 41-43. — LL. 76 b, 46-49.*
134. *LU. 78 b 44-79 a 3. — LL. 76 b 49-77 a 4.*
135. LU. 79 a 4-7. — LL. 77 a 4-8.
136. *LU. 79 a, 7-20. — LL. 77 a, 8-21.*

bhadh la*n*d d*e*rg oír dhobhro*n* dórbhruithi re eda*n* di*n*dcho*m*artha araidh*echt*a sech athigerna. Rog(habhasdair) afhidhada ursloicthi each 7 adhel i*n*tlaísi i*n*adhesra. rog(habhasdair) ési asdudha aech i*n*athuaisri .i. aradhna aech i*n*alai*m* chlí réhi*m*cho*m*us aaraidh*echt*a. FochERd aluíRecha íarnaidhe íntlási i*m*aEchaibh *con*gebhether dhoíbh othul gohurdhorn la*n* doghainibh 7 dobhirinibh 7 leghinibh 7 bhir chruáidhibh.

137[137]. Isan*n*si*n* focherd celtair cho*m*gha tharaEchaibh 7 tarach*o*malta *con*árbha lér dhoneoch sa*n*du*n* | f. 32 b 1 | iadso*n* 7 gu*m*ba lér dhaibhseo*n* cách u*m*po. roghonadhso cách thairsi 7 tr*e*thi 7 sechi 7 nigontáso*n* tairsi nathrethi náseci.

Bha dethb(ir) dóso*n*si*n* arrobhádar atheora búadha araidh*echt*a f(or)i*n*araidh i*n*lási*n* .i. le*m* dharbuilg 7 fosgul ndiri*m* 7 i*m*ochor ndellEn*n*.

138[138]. Isan*n*si*n* roeirigh incur 7 i*n*cathmhílidh 7 i*n*tin*n*elchró bodhbha fer nEir(enn) .i. Cúch(u)l(ainn) m(a)c Sualtaigh 7 doghabhasdair achatherredh catha 7 co*m*lai*n*d 7 co*m*raig uimi 7 bhá do(no) chatherredh chatha 7 ch(omlainn) 7 ch(omraig) roghabh ui*m*i .i. aocht cneslen*t*i .xx. cíartha clártha co*m*dhlúta bidís fóthédaibh 7 rothaibh 7 réfedhaibh ic*us*dal fr*i*achnes arnachasdechradh achon*n* nach achíall nácha ch(et)faidh i*n*tráth rasfigEdh aluth lathair dho. rog(abhasdair) achathchris cola*m*dha c*ur*ata thairsibh amaigh an*echt*air do*n*chodudleathar chrúaidh chortghidhi dor*m*na .uii. nda*m*shechEdh ndartadha congebhEdh dó othana athaíbh gotiugh aachsaili. bidh uimi rédichur ghaí 7 renn 7 err 7 slegh 7 saigEd ar*m* 7 fhæbhur uair is cu*m*a foch*er*didis de 7 go*m*adh dochloich *no* docharraig *no* dhocho*n*gna dhochiuchlaidis. rog(abhasdair) aúathroíg sreabhnaidhi sroíll *con*aci*m*ais dobha*n*ór b*r*ic fr*i*á rémæthichtar amhedhoi*n*. rog(habhasdair) aúathroíg ndon*n* lEthair ndErghshuaiti dhoor*m*na .iiii. nda*m*shechEdh ndartadha *con*acathchris dochola*m*naibh f(er)ba fúa tharaúath-|f. 32 b 2|-roíg srebhnaidhi sróill sechtair *con*gebhéthir dhóso*n* otha*n*a athaibh gotiugh ashlíasda *con*rigEdh góchathchris c*ur*ad arnúach*tar*.

137 LU. 79 a, 22-28. — LL 77 a, 23-29.
138. *LU. 79 a 29-b 17. — LL. 77 a 30-b 15.*

Andsi*n* roghabh i*n*ríghnía 7 i*n*ríghmhílidh achathar*m* catha 7 co*m*raig 7co*m*lai*n*d 7 bha do(no) catharm chatha 7 ch(omlainn) 7 ch(omraig) roghabh .i. aocht cloidhbhmi ma*n*colg nded nd*r*echsholus 7 aocht sleghini ma*n*slegh *cae*gri*n*d 7 aocht ngothnatha ma*n*ngoth nded 7 aocht cleti*n* mán delelis. Roghabhasdair a .uiii. sgíathu clis i*m*a*n*cro*m*sgíath ndána ndubhd*er*g i*n*ategedh torc taiselbhtha i*n*athul tarla i*n*sgeth mhoír míletasi*n* co*n*abili aíth ailtnidhi i*m*gher íaran*n*chrúaidh i*n*ahuirrthi*m*chell gotesgfadh fi*n*da i*n*aighidh rotha araithi 7 arailtnidhecht 7 arimgéri. Doígh amh i*n*uair dharigedh ales intógláchsi*n* fæbhurchles dodhe*n*amh dhíbh cuma*n* *con*go*n*adhso*n* dásgíath 7 dágha 7 dáchloidhe*m* i*n*é*n*e*cht*. Rog(habasdair) achirchathbharr catha 7 co*m*raig 7 co*m*laind i*m*áchend ara*m*bádar cetheora gea*m* carrmhogaill f(or)gachnaird 7 f(or)gach nairchind de agachai*n*chu*m*dach asangaireadh gair ch(et) nóglach dohireghmhibh gacha cerna 7 gacha cuílidhe gacha hairdi 7 gacha hoirchi*n*d.

139[139]. rétestthoghla i*n*mhiledh 7 i*m*anghlui*n*d 7 rémaidhiu*m* namórecht dogníthea fúa.

*(A suivre.)*

Max Nettlau.

---

139. *LU. 79 b, 19-21. — LL. 77 b, 18-19.*

# NOTICE

DU

# MANUSCRIT IRLANDAIS

## DE LA BIBLIOTHÈQUE DE RENNES[1]

---

On conserve à la bibliothèque de Rennes un manuscrit irlandais in-4 de 125 folios. C'est un recueil de pièces de différents genres ; il est facile de voir que le manuscrit a été formé de trois fragments distincts. Le premier, du folio 1 r° au folio 74 v° ; le second, du folio 75 r° au folio 89 v° ; le troisième, du folio 90 r° au folio 125 v°.

M. Vétault, le savant bibliothécaire de Rennes, a bien voulu nous donner le résumé suivant de l'histoire de ce manuscrit.

« Le manuscrit irlandais de la Bibliothèque de Rennes fai-
« sait partie, au milieu du XVIII^e siècle, de la riche collection
« du président de Robien[2], archéologue distingué, membre
« de l'Académie de Berlin. Il passa dans le dépôt municipal
« en l'an II, avec toute la bibliothèque du président (plus de
« 4,300 volumes, dont 62 manuscrits), confisquée sur son fils
« émigré.

« Ce manuscrit avait été communiqué aux savants auteurs
« du *Nouveau Traité de diplomatique* (Dom Tassin et Dom

1. M. Whitley Stokes a bien voulu lire une épreuve de cette notice.
2. Christophe-Paul de Robien, chevalier, baron de Kaer, vicomte de Plaintel, né à Rennes le 4 novembre 1698, conseiller au Parlement de Bretagne (1720) et président à mortier en 1724 ; mort le 6 juin 1756.

« Toustain), qui n'en purent rien déchiffrer. Dom Taillan-
« dier écrivait à ce sujet, au président de Robien, le 26 no-
« vembre 1753 : « ... Nos deux diplomaticiens... ont reçu avec
« reconnaissance le beau manuscrit irlandais que vous leur
« avez envoyé. Ils l'ont déjà parcouru : ils y ont trouvé des
« lettres singulières dont ils comptent faire usage. Pour le
« fond des choses renfermées dans ce manuscrit, c'est un
« chiffre dont ils n'ont pas la clé... » On le vit bien par la
« notice qu'ils lui consacrèrent au tome III de leur ouvrage
« (p. 200, *Ecriture onciale anglo-saxonne*) : « ... Quoiqu'on
« l'ait cru fort ancien, » concluent-ils, « il ne doit être au plus
« tôt que de la fin du XII^e siècle, puisque S. Bernard y est
« cité... » Vingt ans plus tard, Dom de Vaines, dans son *Dic-*
« *tionnaire raisonné de Diplomatique,* t. I, p. 456, l'attribue au
« XIII^e siècle et en tire la « preuve que les Irlandois se ser-
« voient encore de la minuscule saxonne longtemps après la
« conquête d'Irlande, faite en 1171 par Henri II... » C'est
« d'après ces données des bénédictins que fut rédigée la notice
« du ms. irlandais qui figure sous le n° 138 dans la *Description*
« *des manuscrits de la bibliothèque de Rennes,* par D. Maillet,
« publiée à Rennes en 1837.

« La première analyse sérieuse du recueil fut donnée en 1867
« à Dublin, par James Henthorn Todd, sous le titre : « *Some*
« *account of the Irish manuscript deposited*[1] *by the president de*
« *Robien in the public library of Rennes,* 18 pp. in-8. » Tirage
à part des *Proceedings of the Royal Irish Academy,* Irish mss.
series, vol. I, pp. 66-81.

## *Première section.*

I. Fol. 1 r°, col. 1, l. 1. Traduction irlandaise du *De contemptu mundi sive de miseriis humanae conditionis* composé par Innocent III, publié chez Migne, *Patrologia latina,* t. 217,

1. On a expliqué plus haut quand et comment se fit ce *dépôt*.

col. 701-746. La division en chapitres n'est pas la même dans la traduction irlandaise que dans le texte original.

*Commence :* Deo patri carisimo petro dei gratia portusenci .i. an anoir dia athar 7 peadar dartindsenadh an leabhar-sa 7 indocens do bi in a deochain 7 in a cartanoir. « En l'honneur de Dieu le père et de Pierre a été commencé ce livre, et Innocent qui fut diacre et cardinal. »

*Finit* fol. 22 r°, col. 1, l. 19 : mur derbus an lebur-so re n'aburar innocent ar doeraidecht in cined dænna. Finit « comme l'a prouvé ce livre composé par Innocent sur la honte de l'espèce humaine ».

Ce traité est encore contenu en entier dans les manuscrits suivants : Paris, fol. 60 r°, col. 1—fol. 72 r°, col. 2; Egerton 1781, p. 113—p. 150, ou fol. 57 r°—75 v°. Les mss. Egerton 93, fol. 147 a, et Egerton 91, fol. 1, en contiennent des fragments.

Au bas du folio 14 r°, on lit le prénom *Edmond ;* au bas du folio 18 r°, col. 2, on lit le nom *Roger macc Cragh.*

II. Fol. 22 r°, col. 1, l. 20. Homélie.

*Commence :* Foue[a]t in principio uirgo maria[1] meo .i. co furtachtaighi Muire bantigerna dam a tosach m' oibrighti. « Que madame Marie m'aide au commencement de mon œuvre. »

*Finit* fol. 24 v°, col. 2, l. 37 : qui cum deo patre et spiritu sancto uiuit ac ragnat deus per omnia s[e]cula s[e]culorum. Amen. finit.

Ce morceau est aussi contenu dans le ms. de Paris, fol. 58 r°, col. 1—fol. 59 v°, col. 2.

Au bas du fol. 23 v°, on lit à l'envers : Marg darbsealbsuil dfōcruin nabfaig bi ant suil do tsiar mura mbian angrad.

III. Fol. 25 r°, col. 1, l. 1. Homélie sur la sainte Vierge.

*Commence :* Ut dixit bernardus in sermone de beata maria uergine[2] etc, .i. adeir bernard næm cid bé ní maith do b'áil let

1. C'est ainsi sans doute qu'il faut lire le mr̄ du ms. de Paris, transcrit *mater* dans la *Revue Celtique,* t. XI, p. 398, l. 29.

2. C'est sans doute le sermon *De beata Maria virgine,* à tort attribué à saint Bernard et publié chez Migne, *Patrologia latina,* t. 184, col. 1013-1022.

dó ullmug*ud,* tab*ur* fa lam*h*aib M*ur*e hé. « Saint Bernard dit : quelle que soit la bonne chose qu'il t'a plu de préparer, remets-la dans les mains de Marie. »

*Finit* fol. 26 r°, col. 2. l. 10 : a*cht* beir le t*r*ocaire féin a fl*aith*eamnus íatt. Finit. « mais conduis-les par la miséricorde même dans le royaume des cieux ».

IV. Fol. 26 r°, col. 2, l. 11. Homélie.

*Commence :* Grad*h*aig*h* do Día 7 do tig*er*na ós do *cr*aid*h*i 7 ós do chui*mn*e 7 ós t'anam mur ad*eir* Matha[1]. « Aime ton Dieu et ton seigneur de tout ton cœur, de toute ton intelligence, de toute ton âme comme dit Matthieu. »

*Finit* fol. 28 v°, col. 1, l. 22 : eirgem doc*um* día 7 maram co búan na foch*ur* in sec*u*la sec*u*lor*um*. Amen. « Elevons-nous vers Dieu et restons éternellement auprès de lui. »

La dernière ligne du fol. 26 v°, col. 2, qui termine le troisième cahier, est répétée au commencement du fol. 27 r°, col. 1.

V. Fol. 28 v°, col. 1, l. 23. Homélie.

*Commence :* Fons qui in alto orit*ur* de facili ad loca inp*er*ióra diu*er*tatur .i. an tobar tsuididt*er* an inad*h* ard is u*r*usa a t*arr*ai*n*g an in*a*d ísel. « La source qui est située dans un endroit élevé, c'est facilement qu'elle gagne un endroit moins élevé. »

*Finit* fol. 29 r°, col. 2, l. 17 : d' ar b' ain*m* Genuencis do ord na mb*r*ath*ur* p*r*eciur do*n* g*r*ad*h*. Finit. Amen. « que l'on nomme Genuencis, de l'ordre des frères prêcheurs, de la charité. »

VI. Fol. 29 r°, col. 2, l. 18. Traité.

*Commence :* Do chorp C*ri*st and-so, óir atat t*ri* ní ré tuics*in* an*n*. « Du corps du Christ [il est traité] ici, car il y a trois choses à y considérer ».

*Finit* fol. 30 v°, col. 1, l. 30 : 7 cid bé gab*us* co midi*n*g-mala hé 7 na*ch* coimetan*n* co duthr*acht*ach do geb*ad* ifer*n*n. Finit. Amen. « et quiconque le reçoit indignement et ne le garde pas avec de bonnes dispositions aurait en partage l'enfer ».

1. Mathieu, XXII, 37 ; Luc, V, 27.

VII. Fol. 30 v°, col. 1, l. 31. Traité de la Résurrection du Christ.

*Commence :* Do eiseirgi xp d'eis a chésta an*n* so, 7 m*ur* dli-g*h*mitt a tuicsin do rer Bonauent*ura*[1]. « De la résurrection du Christ après sa passion [il est traité] ici, et comme nous devons l'entendre selon Bonaventure. »

*Finit* fol. 31 v°, col. 2, l. 15 : 7 a tídla*cad* derlaict*ech* an sp*irut* n*æm* c*é*tna m*ur* adubru*mar* q*ui* uiuit 7 reg*n*at D*eus* p*er* o*mn*ia se*cu*la seclor*um*. Amen. « et le don profitable du même Saint Esprit comme nous l'avons dit, » etc.

VIII. Fol. 31 v°, col. 2, l. 16. Traité de la Passion du Christ.

*Commence :* Pasio Xri *secundum* Bernard*um*[2] .i. m*ur* ad*eir* B*ernar*d n*æm* ar páis xp. « C'est-à-dire comme dit saint Bernard au sujet de la Passion du Christ. »

*Finit* fol. 33 v°, col. 2, l. 28 : 7 na croiche c*ésta* ac a facbail folam ina fásach. Finit. « de la croix de la passion en le laissant vide dans sa solitude. »

IX. Fol. 33 v°, col. 2, l. 29. Traité de la pauvreté.

*Commence :* Don bochtacht and-so, óir ad*eir* bern*ard* c*ur*ab *con*aich an bo*chtacht* toilem*h*ail. « De la pauvreté [il est traité] ici, car Bernard dit que la pauvreté volontaire est heureuse. »

*Finit* fol. 35 r°, col. 2, l. 27 : an día 7 an dui*ne* quí uiuit ac ragnad d*eus* p*er* o*mn*ia secula c*eu*lor*um*. Amen. Finit. Amen. « Dieu et homme qui, etc. ».

X. Fol. 35 r°, col. 2, l. 28. Traité de la confession.

*Commence :* Siad so na sé cuingill dége d*h*ligis an faeisidin do b*eth* indti am*al* ad*eir* *sanctus* To*m*as. « Voici les seize con-

1. Au chapitre XXIII, *De resurrectione Christi* du *Compendii Theologicae veritatis liber quartus de Christi humanitate (Sancti Bonaventurae... opera,* Lugduni, Bordes, 1668, p. 749, col. 2).

2. Sans doute le *Liber de passione Christi et doloribus et planctibus matris ejus,* chez Migne, *Patrologia latina,* t. 182, col. 1133-1142.

ditions qui doivent être dans la confession, comme le dit saint Thomas[1]. »

*Finit* fol. 36 v°, col. 1, l. 11 : cid ed ícfair a p*ur*gatoir ca*ch* br*eth* na*ch* ícf*air* ab*us*. Finit. « cependant sera payé en purgatoire tout jugement qui ne sera pas payé ici-bas. »

XI. Fol. 36 v°, col. 1, l. 12. Traité de la confession.

*Commence :* Don faeisidin b*éus* .i. a oidi 7 a a*thair* i*n*mai*n*, i*n*disim mo ch*air* do Día 7 dibsi. « De la confession encore, c'est-à-dire : ô confesseur et cher père, je raconte ma faute à Dieu et à vous. »

*Finit* fol. 37 v°, col. 2, l. 19 : 7 b*r*eith*em*n*us* aithr*ig*e do cengal oru*m*. Finit. « et le jugement du repentir à nous lier. »

En marge de la première colonne du folio 37 v° on lit : is teirc dui*n*e an Erin*n* doni a faesid*in* m*ur* adeir an leab*ur*-so « il y a peu de personnes en Irlande qui fassent leur confession comme le dit ce livre ». Todd pense que cette phrase a été écrite par Charles O'Conor de Belanagare.

Les trois dernières lignes du folio 36 v°, col. 2, qui terminent le quatrième cahier, sont répétées au commencement du fol. 37 r°, col. 1.

XII. Fol. 37 v°, col. 2, l. 20. Homélie.

*Commence :* Do indarbad Luxcifir do nei*m* and-so sís. « De l'expulsion de Lucifer hors du ciel [il est traité] ci-dessous. »

Cette homélie est formée de parties fort différentes. Elle commence par un récit de la création et des premiers temps du monde et se termine par un recueil de sentences morales.

Elle finit inachevée fol. 43 r°, col. 1 : *con*id *air*sin dleg*ar* dul co hi*n*ill dia caithem... acsi*n*agaid...

XIII. Fol. 43 r°, col. 2, l. 1. Homélie.

*Commence :* [z]elus dommus tue cometit mé[2] .i. romgab ét imo tegais, a de. In spir*ut* nóem, in spir*ut* do roisgi ce*ch*

1. *in Librum quartum sententiarum* distinct. XVII, 39, 4, 4, 1. et *Somme* III, 9, 4, 4, 1.
2. Psaume LXVIII, v. 10.

spir*ut* rosinsorch*aid* in ecl*ais*. « Le zèle pour ta maison me consume, ô Dieu. L'Esprit saint, l'esprit qui surpasse tout esprit qui a éclairé l'Église. »

*Finit* incomplet fol. 44 v°, col. 2, l. 27 : conid tria gres*acht* diab*ulda* faslaigt*er* f*o*rra iatt « en sorte que c'est par un attrait diabolique qu'ils sont attirés vers eux ».

Cette homélie est contenue dans le manuscrit de Paris, fol. 22 r°, col. 1.

Au milieu du blanc qui reste au bas de la colonne 2 du folio 44 v°, on lit la note suivante :

air na sg*r*iob*hath* re Eilb*h*e uat*h* Hailiot*h* eirion*nthach* don Chind*h*ead*heth* M*h*ileaid*h* san bliag*na* de *h*aois Xt 1755 Nannetis. S. D. G. E. U. « écrit par Ailbhe O'Hally (O'Healy) irlandais, de la race de Milé, en l'an du Christ 1755, Nantes S. D. G. E. U. »[1].

Une pièce conservée aux archives départementales de Rennes[2] nous donne la liste des Irlandais résidant à Nantes en 1756. Cette liste ne contient point le nom de O'Hally. Mais une note annexée à la pièce nous apprend qu'il existait à Nantes une communauté d'environ 50 prêtres et étudiants irlandais. C'est parmi eux sans doute qu'on trouverait l'annotateur du ms. irlandais de Rennes.

XIV. Fol. 45 r°, col. 1, l. 1. Recueil de sentences[3] sur la patience tirées de saint Augustin, saint Grégoire, saint Jérôme, saint Bernard, saint Jacques, saint Paul, Origène, Job, *les Nombres,* l'Ecclésiaste, le *Lévitique,* le *Deutéronome,* Isaïe.

*Commence :* [P]aciencia *secundum* Aug*ustin*um etc. .i. ad*eir* Au*gustin* cid bé bus foig*h*ind*ech* ac fulang an andlig*ed* is é bus laid*e*ri a *flaithe*amnus. « Augustin dit : celui qui sera patient pour supporter l'injustice, celui-là aura un règne plus puissant[4]. »

1. Je dois cette traduction à MM. O'Growney et Douglas Hyde.

2. Archives d'Ille-et-Vilaine, liasse C. 59.

3. Ce recueil n'est pas identique au *Scintillarum liber* de Defensor (Migne, *Patrologia latina*, t. 88, col. 597-713, bien qu'il s'en rapproche sur un grand nombre de points. Saint Bernard, qui est très souvent cité dans notre texte, ne figure pas dans le *Scintillarum liber*.

4. Qui ergo fuerit patientior ad injuriam, potentior constituetur in regno. *Scintillarum liber,* c. II; Migne, *Patr. lat.,* t. 88, col. 602 D.

*Finit* fol. 47 r°, col. 2, l. 13 : óir ní fétmáid aen ní maith do den*um* na do fag*bail* don taeb amuich do día qui uiuit ad radnad d*eus* p*er* om*n*ia s[e]cula secul[orum]. Amen. « Car nous ne pouvons ni faire ni trouver rien de bon en nous passant de Dieu, etc. »

Un chapitre *De pasiencia* est contenu dans la pièce intitulée *Liber centenillarum sentensiarum,* ms. de Paris, fol. 101 r°, col. 1—104 r°. col. 1. Cf. *Revue Celtique,* t. XI, p. 402.

XV. Fol. 47 r°, col. 2, l. 14. Recueil de sentences sur la charité, tiré des mêmes auteurs que le précédent.

*Commence :* Labrum anos don trocaire. « Parlons maintenant de la charité ».

*Finit* fol. 48 v°, col. 1, l. 29 : a g*r*asa fei*n* dóib da n-eisergi on p*eccad* « ses grâces mêmes à eux pour les relever du péché ».

Un chapitre *De caritate* est contenu dans la pièce intitulée *Liber centenillarum sentensiarum,* ms. de Paris, fol. 101 r°, col. 1—104 r°, col. 2. Cf. *Revue Celtique,* t. XI, p. 402.

XVI. Fol. 48 v°, col. 1, l. 30. Traité.

*Commence :* Adeir an lebar re n'apar*ar* flecto genua .i. Bonauentura[1] curab on foid*bin*di ad*er*ar cesad cr. « Le livre intitulé *flecto genua,* c'est-à-dire Bonaventure, dit que c'est de la patience que parle la passion du Christ. »

*Finit* fol. 49 r°, col. 2, l. 32 : 7 do saerad i*n* dui*n*e ó na cu*machtaib*. Finit. « Et l'homme a été sauvé des puissances. »

XVII. Fol. 49 r°, col. 2, l. 33. Recueil de sentences sur les peines de l'enfer, extraites de saint Augustin, saint Grégoire, saint Bernard, saint Jérôme, saint Chrysostome, Isaïe, l'Ecclésiaste, saint Matthieu, saint Luc, les Actes des Apôtres, Hugues de Saint-Victor.

*Commence :* Labrum do pein i*firnn* an*n* so. « Parlons du châtiment de l'enfer ici. »

1. C'est sans doute le *Soliloquium de quatuor mentalibus exercitiis (Sancti Bonaventurae opera,* Lugduni, Bordes, 1668, t. VII, p. 105, col. 1) qui commence en effet par les mots *flecto genua.*

*Finit* fol. 52 r°, col. 2, l. 22 : 7 ic dol a fl*aithe*amnus do c*um*san*a*d sa gloir suth*ain* t*ri* bithu. Finit. « Et allant dans le royaume des cieux pour reposer dans la gloire éternelle dans les siècles des siècles. »

XVIII. Fol. 52 r°, col. 2, l. 23. Version irlandaise par Finghin O'Mahony des Voyages de Sir John Mandeville.

*Commence :* Locc don lebur-sa Ross Broin a c*r*ich hua nEchach Muman 7 pearsa dó Seon Maudauil, rid*er*i do mui*n*dtir ríg Saxan, do faccaib Saxa la feile Michil 7 do sibl*aig* móran do t*h*irt*h*aib i*n* dom*ain* m*ar* ata an F*r*aingc 7 an Almai*n* 7 ant slige assin co hIar*usalem*. « L'endroit où est ce livre est Rossbrin, dans le territoire des O'Echach du Munster, et son auteur est Jean Mandeville, chevalier de la maison du roi d'Angleterre, qui quitta l'Angleterre à la fête de saint Michel et parcourut un grand nombre de pays du monde tels que la France, l'Allemagne, et la route de là à Jérusalem. »

*Finit* incomplet, fol. 69 v°, col. 2, dernière ligne : 7 mórá*n* do tig*er*n*aibh* 7 do rid*er*ib .ii. 7 bíd da airdesp*uic* .x.

La lacune est d'un folio ; il reste encore du folio disparu une marge étroite sans trace d'écriture.

La dernière ligne de la colonne 2 du folio 66 v° est répétée au commencement du folio 67 r° qui commence maintenant le huitième cahier. Mais ce cahier commençait anciennement par un feuillet blanc dont il reste une marge étroite. Ce feuillet blanc, et le feuillet dont nous venons de parler, complètent le huitième cahier.

Au bas du folio 69, on lit cette phrase écrite par la même main que le texte : Dardǽi*n* man*n*dála i*n*díu 7 ar com*ur*ci an fer do caithes i*n*díu dam*h* 7 a Cill C*r*eid*h*i da*mh* 7 do*m*ait*h*ni ní gúitreng*ach* an mui*n*dt*er* gá tú. « C'est aujourd'hui le jeudi saint et je me mets sous la protection de celui que j'ai reçu [1] aujourd'hui, et je suis à Kilcrea [2] et la communauté avec la-

1. Littéralement « mangé ».
2. John Fleming, Old Irish and the spoken language, dans *The Academy*, 1889, t. I, p. 171, col. 1.

quelle je demeure... » La copie de notre texte irlandais a donc été faite à Kilcrea, comté de Cork.

Le récit des Voyages de Mandeville est encore contenu dans le ms. du British Museum : Egerton 1781, fol. 129, col. 1—146 col. 4 (pp. 255-299). Le texte est également incomplet à la fin, mais la lacune est moins considérable que dans le ms. de Rennes. La langue des deux mss. a été étudiée par John Abercromby, Two Irish 15th century versions of Sir John Mandeville's travels, *Revue Celtique,* t. VII, p. 66 sq., 210 sq., 358 sq.

XIX. Fol. 70 r°, col. 1, l. 1. Traité connu sous le nom de *Teanga bithnua.* « La langue toujours nouvelle ».

*Commence :* [A]irdrig*h* úasal an dom*h*ain, is *t*reisi na ca*ch* rí, is *air*di na g*ach* tig*e*rna. « Grand Roi suprême du monde, plus fort que tout roi, plus élevé que tout seigneur. »

*Finit* fol. 74 r°, col. 2, l. 4 : 7 bá hé i*n* tec*usc* sin tuc in t[eng]a b[ith-núa] tosach i*n* c*r*eidi*m*. Finit. « Et voilà l'enseignement que donna la langue toujours nouvelle au commencement du christianisme. »

Ce texte est encore contenu dans les mss. suivants : Paris, fol. 24 r°, col. 1—27 v°, col. 1 ; Livre de Lismore, fol. 46-52 ; Egerton 171, p. 44-65 ; Trinity College Dublin H. 2. 16, col. 700-707 ; Phillips 9754, fol. 7 r°-9 r°. Le texte du livre de Lismore commence par les mots : In principio fecit Deus coelum et terram.

XX. Fol. 74 r°, col. 2, l. 5. Fragment d'une vie de saint relatif aux rapports de saint Brendan avec sainte Brigitte. Ce fragment commence par l'épisode des monstres marins, se continue par l'épisode du rayon de soleil ; il se termine par le commencement du récit d'un troisième miracle de Brigitte.

*Commence :* Seacht mbl*iadna* bói B*r*enui*nn* for mui*r* ic iar-*rair th*ire tarrng*e*re. « Il y avait sept ans que Brennuinn était sur mer cherchant la terre promise. »

*Finit :* 7 *for*femd*h*es a bleith and...

L'épisode du rayon de soleil qui ne se trouve point dans la vie de sainte Brigitte éditée par M. Whitley Stokes, *Lives of*

*saints from the Book of Lismore* a été publié d'après le *Leabhar Breac* par M. Whitley Stokes, *Three middle Irish homilies*, p. 83. Cet épisode est traduit de Colgan, *Trias thaumaturga, secunda vita*, c. 7 ; *tertia vita*, c. 92. Le commencement de la pièce se trouve à la page 41 du ms. des Franciscains de Dublin, qui porte le nom de *Liber Hymnorum*. Il est cité chez Stokes, *Lives of saints from the Book of Lismore*, p. 353, cf. 333.

Le verso du folio 74, aux deux tiers blanc, contient la note suivante :

Ambitiosus honos, luxus, tu*r*pisque voluptas,
hæc tria pro trino numine mundus habet.

Misi Emand og o Cealluig*h* do scriob*h* an ra*n*d laid*h*nisi a Baile puirt an rid*e*ri .i. an sa Gleand an sei*seth* la do mi August 1599 an *cet* blian do cogad*h* Muimnec*h* an aigaid*h*i Gall 7 go ma leosan creoc*h*as si*n* ma t*h*a toil Dia lin*n* docum na guig*h*i si*n* do d*h*ena*m*. « C'est moi, le jeune Edmond O'Kelly qui ai écrit ce distique latin à Baile puirt an rideri[1], c'est-à-dire dans la Vallée, le sixième jour du mois d'août 1599, la première année de la guerre des habitants de Munster contre les Anglais[2]. Puisse cette violence retomber sur eux, si la volonté de Dieu est avec nous pour faire cette prière. »

Une phrase à moitié effacée à la suite de la note précédente nous donne le nom de Tomas mac hEdbhard (Edward) et la date du 19 janvier 1640 : mile se ced agus da xx aois cr.

## *Deuxième section.*

XXI. Fol. 75 r°, col. 1, l. 1. Vie de saint Colman mac Luachain. Cette vie semble n'avoir pas été connue de Colgan qui donne seulement une courte notice de saint Colman[3] et nous apprend que la fête de ce saint tombait le 30 mars.

1. Todd, d'après Reeves, conjecture que ce doit être Glin ou Glenn-Corbraighe, comté de Limerick.
2. L'expédition malheureuse du comte d'Essex en Munster, d'après Todd.
3. *Acta sanctorum Hiberniae*, t. I, p. 792-793.

Dans les *Annales des Quatre Maîtres,* publiées par O'Donovan, t. II, p. 1015, on trouve à l'année 1122 une note relatant la découverte de la châsse de saint Colman.

*Commence :* Uiriliter agite *et* confortetur cor u*est*ru*m* o*mn*es q*u*i speratis in D*omi*no[1]. An spirat noe*m,* in spir*at* as uasle ca*ch* spir*at*. « L'Esprit saint, l'Esprit qui est le plus élevé que tout esprit. »

*Finit* fol. 89 v°, col. 2, l. 15 : 7 is sé dorígne s*cr*in i*m* na taisib *cet*na. Finit. « Et c'est lui qui a fait un sanctuaire pour les mêmes reliques. »

La dernière ligne du folio 84 v°, col. 2, est répétée au commencement du folio 85 r° qui commence le dixième cahier.

XXII. Fol. 89 v°, col. 2, l. 16. Une main moderne a écrit à la suite de la pièce précédente, avec une encre très pâle, un morceau de piété qui se termine inachevé au bas de la colonne. Ce morceau assez difficile à lire et d'une orthographe défectueuse commence par les mots : T*r*i pad*r*icha dognait*h* gabh *ar* tus do M*ur*e. « Chante toujours d'abord trois *pater* pour Marie. »

Il ne reste que les talons des trois folios terminant le dixième cahier.

## *Troisième section.*

XXIII. Fol. 90 r°, col. 1, l. 1. Dinn-ṡenchas, recueil de légendes en prose et en vers, sur les noms géographiques de l'Irlande. M. Whitley Stokes pense que le Dinn-ṡenchas a été compilé au XII^e siècle.

*Commence :* Senchas dind Erend inso, dorigne Amorgein mac Amhalga, in fili do na Déisib Temrach, ba file féin mic Cearbaill. « Archéologie géographique d'Irlande ci-après, que composa Amorgein Mac Aulay, poète des Dési de Tara, poète lui-même du fils de Cerball. »

1. Psaume XXXI, v. 24.

*Finit* incomplet fol. 125 v°, col. 1, dernière ligne. Cette dernière colonne est effacée et fort difficile à lire.

La seconde colonne du fol. 125 r° se termine par : na*ch* rab aidblad*h* do gabail rigi n-Ulad.

Le texte du Dinn-ṡenchus est encore contenu dans les mss. suivants : Livre de Leinster, p. 151-170, 191-216 du fac-similé ; Livre de Ballymote p. 349-410 du fac-similé ; Livre de Lecan, p. 461-525 ; ces trois mss. font partie de la Bibliothèque de la Royal Irish Academy ; H. 3. 3, de la bibliothèque de Trinity College, Dublin, f° 36. Le Rawlinson B, 506, de la Bibliothèque Bodléienne d'Oxford contient, p. 11-15, environ un tiers de la partie en prose du Dinn-ṡenchus ; M. Gaidoz a signalé dans la *Revue Celtique,* tome VI, p. 113, un fragment du Dinn-ṡenchus dans le ms. Kilbride XVI de la Bibliothèque des avocats d'Edimbourg[1].

Le texte du Rawlinson B. 506, a été publié avec une traduction anglaise, des notes critiques et explicatives par M. Whitley Stokes, *Folklore,* t. III, 1892, p. 467-516.

Il manque deux folios au milieu du quatrième cahier de la seconde partie du ms. Ces deux folios seraient compris entre le folio 114 et le folio 115. Cette lacune a été signalée par M. Whitley Stokes.

La seconde colonne du fol. 125 v° semble avoir contenu de courtes notes en écriture cursive. Cette écriture a été grattée ; on n'en distingue plus que quelques lettres. Au milieu de la colonne on a écrit sur l'ancien texte une note en gros caractères, assez effacés.

A la fin de cette note on peut lire : milesimo quinqnagesimo [*sic,* lisez : quingentesimo] ottagesemo sexto. Cette date de 1586 est la plus ancienne des dates contenues dans notre manuscrit.

G. Dottin.

---

1. M. Whitley Stokes nous apprend que le ms. XIX de la bibliothèque des avocats d'Edimburg contient un poème géographique qui n'est point le Dinn-ṡenchus.

# MÉLANGES

## I.

## UN ANCIEN USAGE DE L'ÉGLISE CELTIQUE.

M. l'abbé Duchesne a réédité dans la *Revue de Bretagne et de Vendée,* de janvier 1885, une lettre des évêques Licinius (de Tours), Melanius (de Rennes), et Eustochius (d'Angers) aux prêtres bretons *Lovocatus* et *Catihernus*. Comme le fait remarquer M. Duchesne, c'est le plus ancien document se rapportant à l'émigration bretonne en pays armoricain. Cette lettre est en effet écrite vers la fin du règne de Clovis ou peu après sa mort. Parmi les griefs de ces saints évêques, je relève le suivant (je reproduis la traduction de l'abbé Duchesne) : « Aussi avons-nous cru devoir vous avertir et vous supplier, pour l'amour du Christ, au nom de l'unité de l'Eglise et de notre commune foi, de renoncer, aussitôt que la présente lettre vous sera parvenue, à ces abus de tables en question que nous ne doutons pas sur votre parole avoir été consacrées par des prêtres, *et de ces femmes que vous appelez conhospitae, d'un nom qu'on n'entend ni ne prononce sans un certain tremblement, d'un nom propre à diffamer le clergé et à jeter la honte et le discrédit sur notre sainte religion. C'est pourquoi, selon la règle des Pères, nous ordonnons à votre charité non seulement d'empêcher ces femmelettes de souiller les sacrements divins en les administrant illicitement, mais encore de n'admettre à habiter sous votre toit aucune femme qui ne soit votre aïeule, votre mère, votre sœur ou votre nièce* ». Cet abus, d'après M. l'abbé Duchesne, consistait à confier à des femmes la distribution de l'eucharistie sous l'es-

pèce du vin, et, en général, l'assistance du prêtre à l'autel, le ministère diaconal proprement dit. C'était, paraît-il, la résurrection de l'hérésie que les pères d'Orient appellent *Péponidienne,* en l'attribuant à un certain *Pepundius,* et qui, à ce que croit l'abbé Duchesne, a particulièrement contristé les prélats. Le nom paraît réellement tiré de la ville de *Pepuze.*

Cet usage a-t-il été général dans l'église celtique ? Un document reproduit par Haddan et Stubbs (*Councils and ecclesiastical documents relating to Great Britain and Ireland,* II, part. II, p. 292), ferait incliner pour l'affirmative. Ce document, en tout cas, est au moins aussi ancien, d'après Haddan et Stubbs, que le milieu du VIIIe siècle (voir p. 294, note *a*). C'est une espèce de sommaire de l'histoire de l'église celtique en Irlande. Parmi les traits indiqués comme caractéristiques de l'état ancien de cette église (primus ordo Catholicorum sanctorum), à l'époque la plus ancienne (440-543 ?) je relève ce qui suit : « *Mulierum administrationem et consortia non respuebant,* quia super petram Christi fundati, ventum tentationis non timebant. » A l'époque suivante (secundus ordo) (543-599), cet usage a disparu : *Abnegabant mulierum administrationem, separantes eas a monasteriis.*

Il semble donc certain qu'à l'époque la plus ancienne, au moins jusqu'au commencement du VIe siècle, l'église celtique ait été infectée de l'hérésie *pépundienne* ou *pépuzienne.*

J. Loth.

## II.

## -*YCH* A LA 2e PERSONNE DU *SG.* EN GALLOIS.

M. Whitley Stokes, dans son travail *The neo-celtic verb substantive,* p. 29, signale comme forme de l'*injonctif* à la 2e pers. du sg. *bych.* Cette terminaison *-ych* se trouve à côté de *-yt* à la 2e pers. du sg. du conjonctif : *a chymer y niver a vynnych gyt athi* « et prends le nombre que tu voudras avec toi » (Gr. Celt. [2], p. 512). Il est impossible de songer à voir ici une confusion entre la 2e pers. du pluriel et celle du sg. : cette explication ne serait possible que si, en gallois, au moins dialectalement, le tutoiement avait disparu au profit des formes

plurielles de la 2e personne ou bien si l'inverse s'était produit : ce qui n'est pas le cas. M. Whitley Stokes voit dans *ch* le réflexe du pronom grec σύ ou de son enclitique σοί, σε. C'est une explication à laquelle il a sans doute renoncé depuis longtemps, σύ étant dû aux cas obliques, et σε = σϝέ. Les formes en *-ych* de la 2e pers. du sg. me paraissent devoir être rapprochées des 2es personnes de l'impératif moyen du sanscrit en *-ṣva :dhatsvá,* impér. moy. 2e pers. de la racine *dha* = indo-eur. *dhē,* placer (Brugmann, *Grundriss,* II, p. 1328). *Sva* est le pronom réfléchi. Si on remarque que, comme en sanscrit, c'est à la 2e pers. de l'injonctif que ces formes se montrent de préférence, le doute sur la valeur de *-ch* n'est guère permis. Il faut surtout rapprocher des formes sanscrites des formes comme : *henffych well,* porte-toi bien, salut, vieux-gallois *anbiic guell (Oxon. post.,* Gr. Celt. [2], 1063 ; gloses considérées à tort comme corniques). La formation galloise remonte-t-elle à l'unité indo-européenne ?

La forme *bec'h* = gall. *bych* est en usage, en Bretagne, à Saint-Gilles-Pligeaux (Côtes-du-Nord).

J. Loth.

## III.

## *-HOIAM = HWYAF.*

Le gallois a pour comparatif à *hi-r,* long = irl. *si-r, hwy* = irl. *sia* (= **sē-jos* et non *sī-jos?)* et pour superlatif *hwyaf* formé probablement sur *hwy.* Le breton armoricain n'a rien, à l'époque moderne, qui rappelle *hwy,* ni *hwyaf.* Le Cartulaire de Redon qui nous a déjà conservé le superlatif *leiam,* le plus petit, = gall. *lleiaf* dans *salina leiam,* me semble avoir également l'équivalent de *hwyaf,* c'est-à-dire *hoiam* en composition dans des noms propres comme *Hael-hoiam, Iarn-hoiam, Posid-hoia(m), Roenhoiam, Uuiu-hoiam.*

J. Loth.

## IV.

## *GWELED.*

On rapproche habituellement le gallois et breton *gweled,*

voir, du grec ὁράω et du latin *vereri*. Le vocalisme grec n'est pas un obstacle insurmontable à cette identification, mais *r* pour *l* m'en paraît un sérieux. La racine *vel-* me semble identique avec celle qui a donné le latin *velle*, goth. *viljan*, lit. *wélyti*, désirer, skr. *var-*, choisir. L'écart de sens entre *voir* et *vouloir* n'est guère plus grand qu'entre *voir* et *savoir* (*video*, οἶδα). Un idiotisme gallois actuel le montre bien. Pour traduire notre *s'il vous plaît*, on dit couramment : *os gwelwch yn dda*, si vous le trouvez bon, si vous le voulez bien ; en donnant à *gwelwch* le sens habituel, on traduirait : *si vous le voyez bon !*

J. Loth.

## V.

## RESTES DE NEUTRE EN BRITTONIQUE.

Les noms neutres dans les dialectes brittoniques ont généralement passé au masculin, comme le montre la comparaison avec l'irlandais. Deux mots me paraissent cependant avoir conservé la forme neutre ancienne ou plutôt devoir être expliqués par elle : l'un est gallois, *deigr*, larme ; l'autre, breton, *tra*, chose.

On trouve dans les dictionnaires gallois les formes *deigr*, *dagr* pour le singulier, *dagrau*, *deigron* pour le pluriel. La forme la plus ancienne pour le singulier paraît être *deigr*. C'est celle que donne le *Livre Noir* (*deigir* avec *i* irrationnel, Skene, *Four anc. books*, II, p. 61, vers 28), et aussi du Livre de Taliesin : *bum deigyr yn aweyr*, je fusse larme (goutte) dans l'air. Le pluriel dans ce dernier livre est *dagreu* (ibid., p. 136, v. 20 ; p. 124). *Dagr* a été formé sur *dagrau* et facilité par les composés comme le vieux-gallois *dacr-lon*, gl. *uvidus* (*dacr* = **dacrū*). *Deigron* se dénonce comme récent ; c'est un double pluriel formé comme *meibion*, fils, breton *mibien*, qui supposent respectivement *meib* et *meb* ; *deigron* suppose *deigr*. *Deigr* n'est pas réductible à *dacrū*, l'*ū* bref final ne produisant nullement infection. *Deigr* remonte à *dacrū*, forme à rapprocher des formes latines comme *pecū*, *verū*, *genū*, *cornū* et des formes adjectives védiques en *ū* comme *purū* : *purū-vásu*, beaucoup de bien ; *purū*, *multa* (Brugmann, *Grundriss*, II, pp. 557, 684).

Le mot *tra*, chose, présente cette particularité de subir la mutation sonore dans son initiale au singulier, tout en n'étant pas féminin : *an dra man*, cette chose-ci, *eun dra*, une chose ; mais *daou dra*, deux choses, et non *diou dra*. Le pronom usité pour ce mot est le pronom masculin neutre. Les grammairiens bretons comme Hingant en ont été eux-mêmes frappés et citent le mot comme une exception à la règle qui veut que les féminins seuls subissent la mutation au singulier. Je ne vois d'aure explication possible à ce phénomène qu'en supposant dans *tra* un ancien neutre. A part les noms en *-o*, en indo-eur., le nominatif-accus. sing. neutre n'était autre chose que le thème nu. *Tra* a dû être un thème vocalique neutre et aura ainsi provoqué la même mutation que les thèmes féminins tout en conservant son genre. Le pluriel est *traou*. Il en est de même en cornique : *an dra ma*, cette chose-ci ; plur. *traow*. Le mot n'existe en gallois que comme suffixe en composition : *cyfleusdra*.

J. Loth.

## VI.

## *HYD, FED ; FENOS, FETEZ.*

Le *Dictionarium duplex* de Davies donne, au mot *hyd*, le long de, durant, la forme *fed* pour le pays de Dyfed. Ce doublet me paraît expliquer d'une façon plausible les expressions suivantes citées par M. Ernault dans son *Glossaire moyen-breton* au mot *benary : a fet nos*, de nuit, vannet. *a fæd-noz*, pendant la nuit. Les expressions *hed dé, hed an dez, hed an nos*, sont courantes. Il me paraît inutile et impossible de supposer ici le mot *fet* du français *fait*.

La forme du moyen breton *vez nos*, cette nuit, existe encore au Faouët (Haute-Cornouailles) sous la forme *fesnos*.

Le doublet *fed* me paraît rendre difficile le rapprochement, ingénieux d'ailleurs et plausible, que M. Ernault a fait de *feteiz, veteiz* avec *benary, biscoaz, bizviquen*.

Le vannetais aurait, d'après lui, mieux conservé l'initiale primitive dans *bité* (*Dict. de l'Arm.* au mot *maishui*). Ce mot existe en bas-vannetais et en Haute-Cornouailles sous la

forme *bété* dans des expressions comme : *ne chome' ket beté duze,* ne restez pas indéfiniment là-bas ; *ma beté ober ɣn dra,* il est un temps infini à faire une chose. *Beté* remonte certainement à *beth + dez,* comme a dit M. Ernault. Mais, en Haute-Cornouailles, à côté de *beté,* existe la formé *fété* qui me paraît irréductible à l'autre.

Il est fort possible que dans d'autres dialectes les formes composées de *beth, bith* et de *fed* se soient confondues par suite de la composition syntactique (**vetez, *a vetez = *a betez)* et que l'explication de M. Ernault soit à retenir pour plusieurs d'entre elles.

Pour *fez noz, beth* semble à première vue plus plausible, mais le changement de *t* en spirante sonore devant *n* est un phénomène bien connu en moyen-breton, dans les noms composés : *Cazneved, Caneved = Cat-nemet.*

A Saint-Gilles-Pligeaux, on se sert de la forme *vénos* et même *véd en nos (véd = féd* dans ce sous-dialecte), forme décisive en faveur de mon explication.

J. Loth.

## VII.

## *ROTGUIDOU.*

Dans les délimitations de champs, en gallois, du Livre de Llandaff apparaît le mot *rotguidou : o tref eithinauc di nant hirotguidou* (édit. *Rhys-Evans,* p. 126) « de Trê Eithinog jusqu'au ruisseau des *Rhodwiddè* (ibid, p. 366). A la page LI de l'introduction de l'édition nouvelle de MM. Rhŷs-Evans, dans le *vocabulaire* des mots non traduits, on propose pour *Rotguidou* la traduction de *forts en bois,* et on rapproche *rot* de l'irlandais *ráth. Rotguidou* a donné en gallois moderne *rhodwyddéu* ou avec l'écriture adoptée actuellement pour le pluriel *rhodwyddau* (dans la prononciation *rhodwydda* ou *rhodwyddè),* pluriel de *rhodwydd,* mot bien connu en breton comme en gallois, mais mal compris par les Gallois actuels. Le sens véritable de *rhodwydd* n'est pas *open course* comme le prétend Owen Pughe, mais bien *gué, passage sur une rivière : ar rodwydd Forlas y*

*gwyliaf* « sur le gué de Morlas je veillerai » *(Llyw. Hen,* d'après Pughe). Le Cartulaire de Landevennec a fort heureusement traduit ce mot : *rodoed Carn,* id est *vadum corneum.*

*Rodoed* se retrouve dans le nom de commune *Rodoed-gallec* (charte de 1160), *Roudoez-gallec* (1521), aujourd'hui *Roudouallec* (prononcez *Roudwallec),* canton de Gourin, arrond. de Pontivy, anciennement de l'évêché de Cornouailles. Il existe encore treize ou quatorze noms de lieu en *rodoué* (= *rodoeȝ)* dans le Morbihan, indiquant tous des *ponts* ou *passages sur des ruisseaux* (v. J. Loth, *Chrestom. bret.,* p. 162).

Quoi que l'on pense de la terminaison (il est possible que *guid-* signifie *bois* et que le sens primitif ou amené par l'étymologie populaire ait été *passerelle en bois), rot-* doit être rapproché de *rhodio,* traverser, marcher, de *rhawd,* chemin, et vraisemblablement de l'irlandais moderne *rod,* chemin, passage. Il faut sans doute le séparer de l'irlandais *roth,* roue, et du latin *rota. Rot-* me semble tiré de la même racine que le gaulois *ritu (Augusto-ritum)* dont il a le sens, gallois *rhyd,* gué ; au lieu de remonter comme *ritu-* à **prtu-,* allem. *furt,* il supposerait **pr̥̄t-* avec liquide sonante longue. Pour la racine à des degrés différents, et pour le sens, cf. πορεύω, *portus.*

J. Loth.

## VIII.

## *SEQUANA. SEQUANI.*

Le *-qu-* de ces deux noms propres a déjà fait verser des flots d'encre sans qu'on soit arrivé à une solution satisfaisante. Si on a affaire réellement à un *-qv-* vieux-celtique, ne donnant pas *p* en gaulois, on est en présence d'un phénomène *celtiquement* inexplicable. Il y a, ce me semble, un moyen de débarrasser la phonétique celtique de ce cauchemar : c'est de voir dans *Sequana,* et par conséquent dans *Sequani* un mot composé : *Seco-vana* ou *secu-vana,* forme que les Romains ne pouvaient traduire dans l'écriture autrement qu'ils l'ont fait. Je ne me hasarderai pas à chercher l'étymologie de ce mot. Je ferai remarquer seulement que les langues brittoniques possèdent

une racine *sec-* qui signifie couper : gallois *hesg*, armor. *hesc*, irl. *sescenn*, sorte de glaïeul à bords coupants, = *sec-sco ; hesken*, scie. Quant à *-wana*, on pourrait le rapprocher du gallois *gwanu*, percer, pénétrer à travers.

J. Loth.

## IX.

## *ESOX.*

Le latin *esox, esocem*, saumon, a pour correspondant le gallois *eawg, eog*, armoricain *eeuc* ou *eoc* = **esācan* = indo-européen **esōcn*. Le vieil-irlandais *eu* = **esox*, génitif *iach*. L'emprunt par les Latins n'est pas douteux. Emprunté par les Celtes, à l'époque romaine, le mot eût conservé *s* médial. La disparition de l'*s* montre que *s* est *s* simple intervocalique. Latin, *esox* eût évolué en *erox*. Dans mon travail sur les *Mots latins en brittonique*, j'ai fait la remarque que *esox* avait été emprunté à une époque où *o* long indo-européen n'était pas encore devenu *ā* en celtique ou était venu aux Latins par une fraction des Celtes qui n'opérait pas encore cette transformation. La supposition est erronée. Il y a une explication de ce phénomène à la fois plus vraie et plus intéressante. Les Latins ont généralisé dans leur déclinaison l'*o* fermé du nominatif. L'irlandais *eu* = **esux*, *esox* et montre *o* fermé, par conséquent *o non accentué*. Le gallois *eawg*, arm. *eeuc* remonte à **esācan* avec l'accent sur la pénultième. Nous arrivons donc à ces formes pour le vieux-celtique : nominatif *ésox*, accus. **esācan*. Le doublet breton *eoc, eeuc* n'a rien d'extraordinaire : *óc* se colore ou recolore souvent en *oc* après *e* : *Tremeoc*, près Quimper, en moyen-armoricain, *Treff-maeheuc ;* cf. *Lan-vèoc*.

Le saumon coureur porte en breton le nom de *keur-euc*. Il me semble que le premier terme est identique au gallois *cawr*, géant, irl. *cur*, héros, champion ; cf. corn. *cawr-march*, chameau. *Keur-euc* aurait le sens de *grand saumon*. Je ne connais pas d'autre exemple de *keur* en breton.

J. Loth.

## X.

## *GOUR.*

On fait venir la particule *gour,* du breton, de *vor,* et on l'identifie avec le gaulois *ver*. En quoi faisant, on confond ensemble deux particules bretonnes de sens et d'origine tout à fait différents. L'une, *gour, guor, wor* = *ver-* et a une valeur intensive et augmentative. L'autre, au contraire, a une valeur diminutive : *gour-gleze,* épée courte, poignard ; *gour-hent,* petit chemin ; *gour-vadez*, petit baptême, ondoiement ; *gour-zén,* petit homme ; *gour-niz,* petit-neveu. On remarquera que cette particule amène la transformation des sourdes en sonores, des sonores en spirantes, et paraît avoir eu une terminaison vocalique. L'irlandais a une particule identique : *gor : gor-mhac* traduit par O'Reilly par *grandson, nephew ;* dans le *Félire, gormac* a le sens de fils adoptif (p. CLXVIII). Le *g* de l'irlandais montre que le *g* breton est étymologique et que cette particule est absolument différente de la première.

J. Loth.

## XI.

## A PROPOS DE *CALEMAY.*

Godefroy, dans son *Dictionnaire de l'ancien français,* trouvant le mot breton *calemay* dans une charte française du XV^e^ siècle, l'a traduit par *Chandeleur*. J'ai relevé l'erreur au mot *calan* dans mes *Mots latins en brittonique* (vocabulaire). *Calemay* est pour *calanmae* les calendes, le premier de mai. Le mot est en usage aujourd'hui encore. En cornique on avait de même *Kalemay*. On pouvait se demander où M. Godefroy avait pris cette singulière traduction. Il l'a prise dans le *Dictionnaire* de Kelham, qui a vu dans *Kalamay, Candlemas !*

Les savants les plus éminents ont eu quelquefois de ces méprises. C'est ainsi que Lhwyd (Arch. brit., p. 182) traduit le mot *camps* de la grammaire de Maunoir par *the dawning of the*

*day,* pour avoir mal compris *aube* (de prêtre). Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que dans sa reproduction du dictionnaire, il l'explique correctement.

Polwhele, qui savait encore plus mal le cornique que Borlase et Pryce réunis, dans son *History of Cornwall,* traduit *daladur,* doloire, par *platane,* parce qu'il a trouvé quelque part à côté du mot cornique la traduction anglaise *plane,* qui a les deux sens. J'en passe et des meilleures.

J. Loth.

## XI.

## GAUFREI DE MONMOUTH ET LE LIVRE DE LLANDAF.

Dans sa préface à l'édition diplomatique du Livre de Llandaf qu'il vient de publier avec la collaboration de M. Rhŷs, M. Gwenogfryn Evans émet l'opinion que le compilateur-auteur de ce recueil ne serait autre que Gaufrei de Monmouth (pp. XVIII-XXVIII). A l'appui de cette hypothèse, il n'apporte guère que d'ingénieuses présomptions. Sans entrer à fond dans une discussion qui entraînerait une étude minutieuse et fort longue du Livre de Llandaf, je crois pouvoir dès maintenant opposer à l'hypothèse de M. G. Evans des arguments irréfutables de fonds et de forme.

La doctrine de Gaufrei, en ce qui concerne l'église galloise, est entièrement opposée à celle du Livre de Llandaf. Dans celui-ci, nous lisons que saint Germain et saint Loup consacrèrent Dubrice archevêque de toute la Bretagne du sud, et qu'avec l'agrément du roi Mouric, ils établirent son siège archiépiscopal à *Lantam* (Llandaf — *De primo statu Landavensis Ecclesiae,* p. 68-69 ; cf. vita Oudocei, p. 131-132 ; vita Teilavi, p. 98 et suiv., passim.). Gaufrei (Hist. IV, 19) fait créer du temps du pape Eleuthère trois archevêchés, l'un à York, l'autre à Londres, un troisième à Caer Lleon. C'est de ce dernier que relèvent les églises galloises. Livre VII, 3, dans la *Prophétie,* Gaufrei fait passer la dignité archiépiscopale non à Llandav, mais à Menyw : *Menevia pallio Urbis Legionum in-*

*ductur*. Livre VIII, 12, Aurelius donne Eboracum à saint Samson, plus tard archevêque de Dol, et *Urbem Legionum* à Dubrice. On remarquera que Gaufrei et le Livre de Llandav sont encore en complet désaccord en ce qui concerne S. Samson. Gaufrei fait Samson d'abord archevêque d'York, puis, les payens l'en ayant chassé, archevêque de Dol (IX, 7). Le Livre de Llandaf le fait ordonner successivement diacre, prêtre, évêque par Dubrice, puis l'envoie en Armorique fonder le monastère de Dol (*vita Samsonis,* pp. 6-24).

Suivant Gaufrei (IV, 19), lors de l'établissement du christianisme en Bretagne, du temps du roi Lucius et du pape Eleuthère, il se serait fondé 28 évêchés. D'après le livre de Llandaf (p. 26), 15 évêques seulement auraient été ordonnés. Le Livre de Llandaf mentionne le martyre d'Alban, de Julien et Aaron (p. 26, 225). Il n'y est pas question du fabuleux Amphibalus de Gaufrei (Hist. V, 5 ; VI, 5 ; XI, 4).

Le style de Gaufrei présente un contraste frappant avec celui du Livre de Llandaf en ne prenant même qu'à partir de la page 68 où commence la main A. Gaufrei écrit dans un latin facile, clair, qui ne manque pas d'élégance et qui est, en général, correct. Il n'en est pas de même du Lib. L. malgré les prétentions visibles de l'auteur. Un trait frappant, c'est que Gaufrei ne pèche jamais sérieusement (je n'en ai relevé qu'un exemple qui ne prouve d'ailleurs rien) contre les règles du latin classique concernant les pronoms réfléchis et l'emploi de *suus, sua, suum*. C'est le contraire dans le *Lib. L.* En voici des exemples tirés de la vie de S. Teilo : sanctus Dubricius qui huc usque fuerat *suus* preceptor (le maître de Teilo), quique jam intelligebat se non posse *sibi* magistrari, voluit ut sibi succederet in magisterio cum *cum* excederet doctrino et ingenio (p. 98). — Quo viso, predictus persequtor et tota domus *sua* (p. 101) — Traxit enim *(la peste)* Mailconum regem Guenedotiae, delevit et patriam *suam* (p. 107) — sanctus Samson consecratus est in episcopum, ut in vita *sua* testatur (p. 109) — rogavit que (Samson) sanctum Teliaum ut *cum illo* habitasset (ibid.) — Et statim ipse rex et totus *suus* exercitus genua flexerunt ante eum (p. 110). Ce trait se retrouve un peu partout dans le Livre. Le *privilège* de l'église

de Llandaf en offre au début un exemple topique (p. 118) : Privilegium sancti Teliaui est et ecclesiae *suae* Landaviæ, datum *sibi* et omnibus successoriis *suis*. Le latin du moyen âge est coutumier d'ailleurs de ce genre de fautes. La vie la plus ancienne de saint Samson en offre bon nombre d'exemples. Mais il est remarquable et caractéristique que l'*Historia* de Gaufrei en est exempte.

La construction de la phrase est aussi fort différente chez les deux auteurs. Chez Gaufrei, c'est à peu près la construction classique ; on sent un écrivain qui a fréquenté les bons auteurs. Dans le *Lib. L.*, notamment dans la Vie de Teilo, l'auteur recherche les assonances à la fin des propositions, une certaine rythmique assez difficile à définir. En voici des exemples ; je mets en italiques les mots qui assonnent : militavit itaque vir dei *deo*, orationibus *insistendo*, omniaque quæ possidebat indigentibus *erogando*. — Lucremur igitur sic nosmetipsos *fratres*, ut lucrum non perdat *feneratores*. —
qui sua aliis *distribuebat*
ut *ditesceret*,
seipsum *macerabat*
ut alios *impinguesceret*. —
Aliorum *miserebatur*, ut misericordiam *consequeretur*. — Egregius igitur confessor *fuit*, qui preter virtutes quid confiteretur non *habuit* (le tout, page 97).

Confudit itaque multorum *heresses*, multorumque correxit *errores* (98-99) — Quippe per eum gradiebatur qui est *via*, et ab eo docebatur qui est *sapientia* —

Ecce fratres karissimi qualiter Deus sanctos suos adunat *in terris*, quos futuros eligit cives *in celis* (p. 98).

— Nec mirum istam superari ab *illa*, nam picta gens erat *subdola*, et multis conflictionibus terra et mari *exercitata* ; ista autem quamvis viribus corporis esset *predita*, tamen simplex et *pacifica*, et quia nondum esset a quoquam *temptata*, quasi bellandi *nescia*.
Non solum illis *invidebat*,
sed etiam quia illos tam attentos
in servitio *videret*,
multa eis opprobria sepe *dicebat*,
ut sic eos a christo *separaret* (p. 100).

On voit le système. Cette sorte de *cursus rhythmicus* est très accentué dans le début surtout du *De Excidio* de Gildas, et dans diverses vies de saints armoricains. Il y aurait, à ce point de vue, une curieuse et fructueuse étude à faire.

L'expression *dextralis Britannia* pour le sud de l'île de Bretagne, le pays de Galles et la Cornouailles, est usuelle dans le Lib. Land. ; elle n'apparaît jamais dans Gaufrei.

De cette étude, quelque sommaire qu'elle soit, je crois pouvoir conclure sans hésitation que l'auteur-compilateur du Livre de Llandaf n'est pas Gaufrei de Monmouth.

Un mot en terminant sur la vie de saint Teliau, la seule qui ait une réelle importance, surtout parce qu'il n'en existe pas d'autre. J'y relève, après d'autres, un trait curieux. A la prière de Teliau, les Bretons armoricains auraient eu à cheval une telle supériorité qu'ils valaient sept hommes à pied. Il y a un écho de cette légende dans Gaufrei : les Bretons insulaires auraient dû une de leurs plus célèbres victoires à la cavalerie armoricaine (*Hist.*, VIII, 4, 9). La légende ici repose sur un fonds historique. La principale force des Bretons armoricains, dès le IX^e^ siècle, était dans la cavalerie. C'est à cheval qu'ils gagnèrent sur Charles-le-Chauve la victoire décisive de Ballon. Saint Teliau a été tout aussi honoré, tout aussi connu en Armorique qu'en Galles. Il a donné son nom à Lan-Deleau, paroisse entre Carhaix et Châteauneuf-du-Faon ; à Saint-Thélo, entre Uzel et Loudéac (Côtes-du-Nord) ; à *Plé-Délia (Ploe-Deliáw)*, non loin de Lamballe. Pour cette commune, l'orthographe officielle est *Plédéliac*. *Pledéliáw* étant en zone française et ayant été accentuée en breton sur *á*, les paysans prononcent régulièrement *Plédélia*. Les noms gallo-romains en *-ac* étant prononcés de même *-a*, nos savants plumitifs les ont confondus. C'est ainsi que *Sant-Sulia* (= *Saint-Suliáu*) est devenu *Saint-Suliac*, que *Saint-Turia* (= *Turiáw*) est devenu *Saint-Thurial*. Pour des raisons analogues, *Roteneu* (anciennement *Roteneuc*) près Saint-Malo, est devenu *Rotheneuf*.

J. Loth.

## XIII.

## L'ARTICLE **SENTO-*, IRLANDAIS *IND-*, DANS LES LANGUES BRITTONIQUES.

A ma connaissance, on n'a pas relevé de traces de l'article masculin et féminin irlandais, article dont la forme peut être ramenée à un vieux-celtique **sen-to-*, **sen-tā*[1], dans les langues brittoniques. Son existence cependant dans ce groupe est hors de doute : je le retrouve dans les formules adverbiales et prédicatives. Une des façons de former l'adverbe en gallois, en cornique et en armoricain, c'est de faire précéder l'adjectif de ce qu'on a appelé improprement la préposition **in*, **en*, gallois *yn*, cornique *yn*, armoric. *en*, *ent*. On a confondu *yn*, *en* avec la préposition *yn* = **in*, *en*, latin *in*, grec ἐν ; quant à l'armoricain *ent*, on l'a comparé à ἐντί. Que *yn*, *en* adverbial soit entièrement différent de la préposition, cela saute aux yeux : *yn* préposition est et était terminé par un *n*, et provoque sur les consonnes suivantes tous les effets ordinaires de la nasale finale; elle amène la nasalisation de la consonne suivante, absolument comme le pronom possessif de la première personne du sg. *fy n : fy nghi*, mon chien ; *ynGhaer*, à Chester, etc.

*Yn* adverbial provoque au contraire l'affaiblissement de la consonne qui suit, transforme la sourde en sonore, et la sonore en spirante sonore : *yn fynych*, fréquemment, = *yn mynych ; yn arw*, rudement, grandement = *yn garw ; yn dda* = *yn da*, bien. Il en est de même en cornique : *yn harow* = *yn garow*, cruellement : cf. armoricain *er vat*, bien, armoricain moyen *en mat*. Le *yn* gallois et cornique était donc terminé par une voyelle. L'armoricain prouve que la voyelle finale était précédée de *t : ervat*, *en vat* = *en mat*, mais *enta* = *ent da*, bien ; *ent tenn*, instamment. Le cornique *yn fas* = *ynt-mad* trahit aussi la présence d'un *t*. La forme *ent* se présente même en armoricain devant des voyelles : *ent abil*, habilement, mais ce n'est sans doute qu'une orthographe peu exacte. La véri-

1. Cf. Brugmann, *Grundriss*, II, p. 767.

table forme *end-* est figée dans l'expression actuelle *enn-déeun, enn-déon* (sic), tout justement. Le Gonidec qui donne cette orthographe, l'explique ainsi : « sorte d'adjectif ou d'adverbe qui se place toujours après les pronoms personnels ou les adverbes de lieu, pour marquer plus expressément la personne ou la chose dont on parle ; même. *Mé enn déeun eo,* c'est moi-même. *Amañ enn-déeun eo bét lazet,* c'est ici-même qu'il a été tué ». *Enndéeun* doit s'écrire *end éeun,* tout droit, tout justement, et est identique au gallois *yn iawn,* qui a le même sens. La seule différence qu'il y ait entre le gallois et l'armoricain est dans le traitement de l'ancien *t* de *ent-*. Il a été assimilé en gallois par divers procédés conformes au génie de ce groupe ; en armoricain, il est resté devant le mot commençant par une dentale : *enta* est à *yn dda* comme *gantaff* à *ganddo* (= haut-vannetais *getou* = **gento*). L'identification de *ent,* ἀντί, semble phonétiquement impossible : il n'y a aucune raison pour que l'*a* primitif se soit affaibli en *e,* l'*i* de **anti* étant bref (latin *ante*). Quoi qu'il en soit, la comparaison avec les formules irlandaises similaires rend impossible ce rapprochement.

L'irlandais forme souvent l'adverbe avec l'adjectif au datif avec les formes de l'article de ce cas, sans aucune préposition : *inbiucc,* paulum (*becc,* petit) ; *intanisiu,* secundum (*tanise*). Daus d'autres formations, le cas de l'adjectif ne peut se distinguer par la terminaison, *mais on trouve devant les voyelles et les liquides la forme de l'article* IND [1] : *ind oa,* minus ; *ind-il,* multo, etc. C'est exactement la construction armoricaine *end éeun.* On trouve *in* devant les autres consonnes. Il serait facile d'établir une longue liste de constructions identiques de ce genre en gallois et en irlandais : *ind laigiu,* minus = gallois *yn llai ; inmar,* admodum = *yn fawr ; inmenicc* = *yn fynych ; immou,* magis = *yn fwy,* etc.

Devant les infinitifs gallois on trouve *yn* également, mais cet *yn* ne produit aucun effet sur le verbe : *y mae yn fyw,* il est vivant ; *y mae yn byw,* il vit, il habite. Cet *yn* est différent, ou à un autre cas, ou n'est pas en construction syntactique avec le verbe.

J. Loth.

1. *Gramm. celt.*[2], p. 608.

## XIV.

## *KASSITEROS.*

Depuis la publication de mon article sur l'*Etain celtique*, j'ai eu l'occasion de m'apercevoir que, dès 1810, Fortia d'Urban avait proposé de dériver le nom grec de l'étain des îles Cassitérides.

L'ouvrage de Fortia, intitulé : *Tableau historique et géographique du monde depuis son origine jusqu'au siècle d'Alexandre*, fut l'objet d'un compte rendu d'Eloi Johanneau dans les *Mémoires de l'Académie celtique*, t. V (1810), p. 313. A la p. 314, on lit ce qui suit :

« Après avoir reconnu que le nom des îles Cassitérides venait du grec *kassiteros*, étain, parce qu'elles en produisaient beaucoup, M. de Fortia ajoute que le mot *kassiteros* n'a aucune racine dans cette langue et vient plutôt des îles Cassitérides, car il n'est pas vraisemblable, dit-il, qu'il vienne de la langue phénicienne, puisque l'étain se dit en hébreu *datîl* ou *anach*, et en arabe *qasdir ;* sur quoi je le prie de remarquer : 1° que *Kassiterides* est évidemment dérivé de *kassiteros*, et non pas *kassiteros* de *Kassiterides ;* 2° que *kassiteros*, étain blanc, trouve sa racine dans le grec *kazô (orno), kassa* (courtisane qui se farde), parce que l'étain, dit Schrevelius, parait de l'argent et n'en est pas ; 3° que l'arabe *qasdir* est également emprunté au grec *kassiteros*, contracté et dépouillé de sa finale, si le mot grec ne vient pas lui-même du mot arabe. »

J'ajoute que, d'après un compte rendu inséré dans l'*Anthropologie* (1892, p. 745), M. L. Wilser aurait affirmé, dès 1890, que le mot *kassiteros* était celtique (*Ausland*, 1890, p. 20).

Je tiens d'ailleurs à dire, pour éviter tout malentendu, qu'en considérant *kassiteros* comme un mot celtique, et en essayant de l'expliquer, je n'ai nullement prétendu que l'étain des bronzes primitifs de la Chaldée et de la Chine y ait été apporté des Iles Britanniques. Pour l'Egypte, la question est liée à celle du commerce de l'ambre et doit rester ouverte.

Salomon Reinach.

# BIBLIOGRAPHIE

**Silva Gadelica,** a collection of tales in Irish edited from MSS. and translated by STANDISH H. O'GRADY. [Suite du compte rendu critique inséré t. XIV, p. 321-37.]

Quite apart from the mistakes made by Dr. O'Grady in transcribing from the MSS., he might have given his readers a much better text and translation, if he had chosen to avail himself of the materials at his disposal. If he had taken the trouble to consult previous editions and translations of the pieces selected by him, if for the meaning of rarer words he had turned to the glossaries generally accompanying these editions, he might have avoided many of his mistakes. But for some occult reason he has preferred not to do so, and in his bibliography (I, pp. VI-XIX) he passes over in silence many previous important labours of his fellow-students. On pp. 207 and 208 of this volume the Editor of this Review has already mentioned several of such omissions. I will add the following, at the same time giving references to other extant copies of Dr. O'Grady's texts.

I. Life of St. Kieran of Saighir. This has been translated into English by John O'Daly in John Hogan's *St. Kieran*, Kilkenny, 1876 (pp. 219-232). There is also a Latin version in the *Acta Sanctorum*, at March 5th.

IV. Life of St. Cellach. Dr. O'Grady says (II, p. VIII) that this prelate is not mentioned in the *Martyrology of Donegal*. He will find his name on p. 116 (May 1st), where instead of Ceallán read Ceall*ach*. His life is also given in the *Acta Sanctorum*, at May 1st: *De Sancto Kellaco* (pp. 104-107). It is a pity that Dr. O'Grady was unable to collate his text with the copy

in the Bibliothèque Royale at Brussels, which supplies the numerous lacunae in LBr.

VI. Death of King Dermot. The prophecies of Becc mac Dé (p. 75) and of Rúadán (p. 78) are also found in LBr. p. 260 b. A complete copy of the poem beginning *Mairg thochras fri clérchib cell* (p. 78) is found in LL. 149 b.

X. Tesmolta[1] Cormaic. This piece was edited by me from Laud 610 in the Appendix to *Cath Finntrága*, pp. 72-76.

XII. Agallamh na Senórach. The poem on p. 104, beginning *Trí tuile* is found in LL. p. 206 a. 32, where it is ascribed to Finn. It is also in Rawl. A. 487. fo. 14 b 2. The poem on p. 113, beginning *Géisid cúan* is also found in *Cath Finntrága*, l. 995.

XIX. Bodach an Chóta Lachtna, already translated (by O'Donovan?) in the *Irish Penny Journal*, Dublin, 1841, pp. 130-133.

XXIX. Fragmentary Annals. The whole piece relating to Diarmait and Guaire (pp. 390-401) is identical with the Cath Cairnd Chonaill, of which there are good copies in LU. 115 b and LL. 276 b. The story about Oenu[2] maccu Laigse (p. 401) is also found in H. 3. 18. p. 48 b and in Harl. 5280. fo. 25 b.

From a collation of these editions and MSS. we are enabled to make the following additional corrections in Dr. O'Grady's texts. I also take this opportunity of adding corrections of various other mistakes, omitted in my former list.

P. 78. 6. for *atchuingid* read *atcomaic*.
7, for *dubthemell* read *dub Themrach*.
11, for *dobibar* read *dobibuir*.
for *chláidedh* read *chlaidbiud*.
82, 20, for *cára* read *cána*.
83, 11, for *tucu* read *tuca*.
25, for *com chirtisea* read *comchirt-sea*.

1. Dr. O'Grady wrongly prints *Tesmolad* and misrenders the word by « panegyrics », as if it were a compound of *molad* « praising ». It means « characteristics, qualities ». See Wind. s. v. Atkinson, *Irish Lexicography*, p. 29. Cath Finntr. p. 87, n. 1037. Alex. 806, 834, 927, 932.

2. Dr. O'Grady prints *Aena* and in his translation further changes this to *Enna*.

P. 85. 8, for *ac cuinchid* read *athchuinchid*.
86, 37, for *seise* read *sisi*.
88, 8, for *im slán* read *imslán*.
89. 29, for *saibris* read *saidbris*.
31, for *bai bias* read *bérlai búain bias*.
90, 2, the MS. has *meoir*. But this is miswritten for *in* [*fh*]*eóir*, as Laud 610 shows.
17, for *is é* [*nár*] *ba fann* read *is é ba ferr*.
91, 17, for *darlim* read *derb lim*.
26, for *uathmar* read *airchenta*.
41, before *díth* insert *trúag*.
42, for *ann do cirrbad* read *ann docer in*.
92. 7. The lines here quoted from Maelmuru Othna's *cronic* are very corrupt. See the original in LL. 135 a, 21.
104, 12 and 16 for *ruladh* read *rulaid*.
112, 25, for *saith* read *saich*. With the phrase *maith nó saich* cf. Manks *mie as sie* « good and bad ».
✓113, 3, for *luinche* read *luincech*.
✓ 31, for *amdhabach* read *damdabach*.
119, 30, for *rogaeth* read *rogóet*.
131, 39, for *forgráin* read *fograin*.
134, 18, for *arbítin* read *arbithin*.
137, 28, for *scíthlim* read *scithlim*.
256, 22, for *dechside* read *deochaid*.
25, for *deochadassa* read *deochad-sa*.
257, 3, for *rottioncubsa* read *roticub-sa*.
8, before *in tslúaig* insert *leth*.
15, for *Der* read *Dér*.
23, before *Chonnacht* insert *teora*.
311, 11, for *aib* read *Ailill*.
396, 26, for *les* read *leo*.
30, for *cláite* read *clóithe*.
33, for *asberti* read *asberthe*.
398, 11, for *indna* read *findne*.
13, before *doarbart* insert *iar réir*.
for *uaire* read *na óenúaire*.
34, for *tigern* read *tigirn*.

P. 398. 35. for *fuigell* read *fuidell.*
36, for *cláiter* read *clóithir.*
37. for *duibgen* read *Dubchend* (.i. claideb, LU. LL.).
399, 5, for *léicither (!)* read *doléicther.*
7, for *sernathar* read *sernatar.*
8. for *is iat dias* read *is í dias.*
401, 12. for *mac ú* read *maccu.*
19, for *seis* read *feis.*
20, for *amendocán* read *amenocán* or *aminicén.* This is a diminutive of *amen* or *amin.*
21, for [*dar*]*ráinic* read *ronánaic.*

II.

P. 466, 43, for *coire* read *coirthe.*
496, 28, for *belach muccud* read *belach n-ucut.*
518. 38. for *sabh ildanach* read *samildánach*, and see Rev. Celt., XII, p. 123.

Perhaps the absence of the necessary critical qualities in Dr. O'Grady is most conspicuous in the treatment to which the numerous poems throughout his book have been subjected. It is certainly desirable to attempt a restoration of the older poetry to its original correctness and purity, and we may eventually hope, by registering all the changes of sounds and forms, to arrive at a pretty definitive conclusion as to the age at which each poem was composed. Meanwhile we must protest against any arbitrary dabbling with these important documents by an editor who has not fully mastered either the forms of the language or the laws of the metres in which they are composed.

In the first place Dr. O'Grady has frequently failed to recognise a piece of poetry as such. On p. 100, l. 1 he prints as prose what is plainly a quatrain :

Doratsamar Artúir linn,
co n-derna a cura re Finn,
co m-ba óglach d'Fhinn iar sain
cusin laithe luid d' écaib.

The same thing has happened to him on p. 44, l. 36. Read:

Maignenn firtach,
fer [1] nár cintach
  ríam re mnái,
Maignenn fáthach,
fer lé[r] [2] gnáthach
  beith ca cái.

On p. 79, l. 20, with the help of the other versions [3] — all of them at Dr. O'Grady's disposal as much as at mine — the corrupt text of Egerton 1782 may be mended thus:

A Dia,
cid nach díngbai dín in cia?
dús in ruirmemís a lín
in tślóig doboing bretha dín.

Slúag doching i timchill chairn,
is mac ainbthe nodusmairn,
is é mo drúi nimm-éra,
mac Dé is frinni congéna.

Is álainn feras al-lúad
gabar Baetáin rissin slúag,
fó la Baetán fuilt buidi,
beraid a éren fuiri.

Dr. O'Grady often shows by his way of printing that he has not fully mastered or failed to recognise the laws of the various metres. Thus, on p. 317, l. 15 he prints:

Ní éla gáire, ó luid Dadera, etc.

This should be:

Ní éla
gáire ó luid Dadera, etc.

1. O'Gr. has omitted this word.
2. O'Gr. prints an impossible lé[an].
3. The Four Masters, A. D. 555. Chron. Scot. A. D. 561. The Yellow Book of Lecan, cited in Petrie's *Tara*, p. 99 and Tigernach's Annals, Rawl. B. 488, fo. 8a 1.

The quatrain is written in a modification of the metre called *rannaigecht cetharchubaid garit recomarcach*. See Thurneysen, *Mittelir. Verslehren*, p. 15. It is a peculiarity of this metre that the first line should consist of three syllables only. The same applies to the metre called *rannaigecht cetharchubaid garit diallach* or *rannaigecht baccach* (see Thurneysen, l. c. and p. 79), specimens of which occur frequently throughout the *Silva Gadelica*. Dr. O'Grady, however, by arbitrarily inserting and repeating words, always makes up the first line to seven syllables, e. g. p. 248 :

Beir mo gó ón beir mo gó,

instead of :

Beir mo gó.

Again, if he had remembered the laws of the metre, he would not have printed the meaningless *ferchath* on p. 363, 19, instead of *fer chath* (« give battle »), the metre requiring a monosyllable at the end of the line. Vice versâ, he would not have printed *a tér* instead of *atér* (= *atbér*) on p. 367, 34, where the metre demands a word of two syllables. On p. 245, 25 he would not have extended the contraction *bl.* wrongly to *bláth* instead of *bláith*, if he had recognised that assonance with *cáich* was required. He would hardly have printed *d' iplib doss* on p. 364, 7, if he had remembered that alliteration, apart from the sense, requires us to read *diplib doss*.

Here I will leave the texts for the present, and pass on to the second volume containing the translation. It is certainly the better half of the book. To a foreigner Dr. O'Grady will not allow an opinion on style: but his wonderful command over the language and his success in rendering the original in all its varying moods strikes even such a reader. It is a great pity that such a good translation should be marred by so many inaccuracies and elaborate mistakes. Of these in the course of my reading I have noticed the following, which may be taken as samples of what may be expected in those parts of the translation where I have not been able to consult the original.

## Vol. II.

P. 1, last line, after *nest* insert *and took her with him and wounded her* (agus rug leis gur chréchtnaig é).

6, 4, for *sore penance* read *judgment of penance* (breith aithrighe).

12, 7, after *judgment* insert *of penance* (breithemhnas aithrighe).

15, 3, for *and* read *red* (dearga).

16, 13, after *brethren* insert *whose name was Batan* (darbh' ainm Batan).

18, 24, for *Niul* read *Nél.*

22, for *Báithín* read *Batan*[1]. Before *he spilt* insert *on another day* (lá eile).

20, 14, for *head-monk in miracles* read *the head of marvellous monks* (ceann manach mírbhulla).

21, 13, for *Ailerán the Wise* read *Ailerán (or Airerán) of the Wisdom* (ind écnai). See FM. A. D. 664. Stokes, *Tripartite Life*, Index.

33, 5, for *precedence* read *headship* (cendus).

40, 30, for *miracles* read *great wonders of piety* (diamrai crábaid).

53, 19, for *grossness* read *wiles* (tuathacht). Cf. túathe, Aisl. MeicCongl. p. 5, 24, 26. LL. 277 b, 15: mór immorro a túathi na mná. Bantúathech, LL. 137 a 19; bantuathach *witch*, Rev. Celt., XII, p. 113.

27, for *fraught with heavy toil* read *much going astray* (mór n-aistir).

58, 3, for *foreboding violence* read *that tends not to peacemaking* (nach téit taithlech).

59, 1, for *that as a flame falls on the ground* read *that cometh not on the floor of my little cell* (na taed for lár m'airiuclán[2]).

1. Batan is also a woman's name. One of the daughters of Ailill Cendnathrach, who were slain by Dunlang at Tara, was called Batan lí súla. See Comram na Cloenfherta, Rawl. B. 502.

2. This is the reading of the Brussels MS.

P. 78, 26, after *oath* insert *by Ciarán's hand* (fo láim Ciaráin).

28, for *the bacuc* read *Ambacuc.*

79, 8, for *the woman uttered a loud inarticulate cry* read *the womb of the woman roared* (géisis brú na mná).

35, read: pas, go tóin, amárach, and translate: *palmam, usque ad podicem, mane.* These are the three answers in inverse order to the three questions proposed to Becc. See the same story in LBr. p. 260 b, 12, where the answers are: trí meóir, co cruachait, ambárach, *i. e. three fingers, up to the hip*[1], *to-morrow.* — In l. 35 aithesc[2] should have been translated by *answer* instead of by *discourse,* and in l. 37 for *discourses* read *questions.*

83, 10, for *Then upon the royal hearth Ruadhan imprecated the blackness of darkness* read *Then Rúadán struck the Black (bell) of Tara on the hearth.* Cf. LBr. 260 b, 29: is and atcomaic R*úadán* in dub Themrach (.i. cloc) isin tellach. As to the custom of striking bells[3] against a person in token of his excommunication, cf. p. 82, 7: The clerics... rang (leg. struck) their bells against the king (robensat a clucu forsin ríg).

28, dele *i. e. the inhabitants* . and for *such people's brogues for them* read *their shoes.* With the whole passage compare the poem in LL.

1. cruachait or crochet « chine », Germ. Kreuz. See Stokes, Irische Texte. III. p. 188, l. 7 and the note thereon. Ib., p. 52, l 22: sliachtair croichet in eich (the crupper of the horse). A *cruachait* was the portion of the *aeltaire* and *sáer* at the feast of Tara: *ir-chruachait* that of the *mac furmid* and *fochloc*; *les-chruachait* that of the *scolaige*, *tuaise súad* and *deogbáire*; *lon-chruachait* that of the *brithem*, *sui litteri*, *muirech* and *aire forgaill*. See LL., p. 29.

2. aithesc is a word with *gegensinn*, as it may mean either *answer* or *question*. It glosses responsio, Ml. 35 c, 21. 51 b, 9. athesc-loc *oraculum*. Tog. Tr. 176, 179. In the following passage it means *address*: « Cach maith duit, a rí féne! » bar in mac bec. Aithesc da*no* cungeda neich ó neoch in t-athesc sain, LL. 64b.

3. The tongueless Irish bells were struck, not rung.

149 b, of which the first quatrain only is given here.

35, for *the speedier* read *speedy* (lúatha).

P. 87, 25, for *crop* read *stomach* (egluis) = Bret. *elas*. gésier, foie.

89, 1, for *at such epoch* read *in that wise*. The phrase in tucht sin also occurs LU. 133 b, 15. Karlsr. Gl. 36 (*Ir. Texte*. II, p. 150).

21, after *need* insert *putting her hands round her head*.

26, for *God I invoke* read *may God grant in requital for this* (co tuca Dia friss). O'Gr. reads tucu, wrongly.

38, for *Bri* read *Brec*.

90, 5, for *acceptable to any* read *of equal right with any* (comchirt-sea do neoch).

91, 6, for *gentle* read *worthy*. O'Gr. confuses *cain* (rhymes with Mumain) with *cáin*, now *caoin*.

93, 37, for *By this time the king was clothed* read *At this the king grew jealous*. O'Gr. mistranslates *de* and confuses *étaigim* « I grow jealous » with *étaigim* « I clothe ».

94, 25, after *killed* insert *they have killed none* (ní rogonsat nech).

95, 18, for *mutinied* read *committed a sin* (dorónsat imarbhas).

96, 31, for *intellect* read *wisdom* (ecna).

33, for *judicial rights* read *rocks of judgment*. In the Laud copy (Cath Finntr. p. 73) this is teora ailig anscui[ch]thi breth[e] *the three immovable rocks of judgment*. Cf. it e trénailce in sein frisastaither bretha in bethu *those are the firm rocks to which the judgments of the world are fastened*, Laws I. p. 30, 27. Ail brethri do fhacbáil forro co bráth, LL. 114 b, 46; ind ail bréthri fácbais-siu for in tír se, Silva Gad. II. 473, 7, which O'Gr. misrenders by *mocking word* (p. 518, 28).

P. 97. 8. for *with the finger's tip* read *from the top of the grass* (do barr in[d] [fh]eóir).
19. for *justice* read *proportion* (cóire).
20. for *equity* read *symmetry* (cutrumma).
97. 25. after *domination* insert *of sense and liberality, of dress and weapons* (itir chéill 7 tidnacal, itir eirred 7 arm).
101, 8, for *Culaing* read *Cú Laigen.*
11, for *... and Uadgarb* read *Riach and Ruadgarb.*
102. 30. for *she is come to the point where she must swim* read *it has come to an end of her swimming, i. e. her career* (dorala i ciunn a snáma).
103. 15. for *Heaven's distinguished one* read *the salmon of the kingdom of Heaven* (in t-eó flaithemnais).
105, 6, for *Brit* read *the Briton*, i. e. the Welshman.
106, 16, for *Eochaid* read *Eogan.*
21. for *nine days* read *three days and nights* (nómaide).
107, 22, for *we have brought — follower* read :

*We have brought Arthur with us*
*That he may enter into bonds with Finn,*
*That henceforth he may be (one) of Finn's war-*
*Until the day of his death.* [riors

109. 21. for *leaping went on and fawns were skipping* read *skipping of fawns, trouts leaping* (surdghail laeig, breca ac bedgaig).
30, after *from him* insert *southwards.*
112. last line. for *Oesan* read *Cesan.*
115. 35. for *never renounce to back thy luck* read *be not niggardly in thy bounty* (ná déna dibe[1] fád rath).
118, 1, for *Cuarnait's* read *Cuarnatan's.*
119, 6, for *variegated* read *little* (beca).
14, for *severities* read *dangers* (gáibthe).
36, for *regions* read *the sides* (táebaib).
122. 32. for *in the battle* read *on a day of danger* (i ló gáidh). Gádh .i. gabhadh, O'Clery.

1. As to the meaning of *díbe* see Aisl. Meic Congl. Ind. s. v.

P. 124, 36, for *we used not to make any halt* read *we would not hurry* (nocha dénmais dígairse[1])·

131, 27, for *he produced an almha or* « *herd of kine* » read *he put alum on the fortress* (dogab almain don dún). Cf. LL. 282 a, 41 = LU. 41 b, 30 :

dond alamain tuc da thaig,
is de atá Almu ar Almain.

133. 16, for *a certain space* read *three days and nights* (nómaide).

134. 38, for *and every sting that vexes me is but rendered the more keen by this* read *the younger thorn is always the sharper* (is áithe cach n-delg as só). Cf. Cath Finntrága, p. 85.

135. 35, dele *and*. and after *anger* insert *and through reproach* (ocus tré aitheis).

36, dele *gave me vituperation*.

41, for *chiefs* read *feasts* (na fled).

136, 28, for *áth na Boinne* read *Tara*.

137, 5, for *Thus... this was no long drawn destruction* read *I never saw any destruction like that* (ní faca urchra mar soin).

32, for *meic Néra* read *mac n-Eirc*.

33, for *Nera's son* read *Erc's sons*.

138, 29, for *path* read *slope* (leirg).

144, 14, for *with its dire energy* read *and its point* (ocus a fográin[2]).

145. 36, for *blowing of horns* read *the panting* (or snorting) *of the horses* (seitfedach na n-ech).

146, 25. after *sons* insert *from the isles of Gades* (a hinnsib Gaid).

147, 13, for *the rehabilitation* read *because* (arbithin). Perhaps Dr. O'Grady thought of *airmitin*.

1. Cf. ferr lúaithi dígairsi « better speed than hurry », LL. 345 c.
2. Cf. dar a slind 7 dar a fograin, LL. 267 b, 17 ; and see *Merugud Uilix*, Ind. s. v. fograinne.

P. 151, 6, for *a debility infected his vigour* read *his vigour vanished* (scithlim do dul ar a lúth).

153, 36, after *and* insert *Garbdaire with his weapons was found in it and* (Garbdaire cona armgaisced).

171, 4, for *pillow* read *zone.*

198, 24, for *twelve provinces* read *great fifteenth* (cf. LL. 265 b, 48).

200, 3, for *dulcet-chorded* read *nine-chorded* (nái-thédach = ἐννεάχορδος).

206, 32, for *laying out* read *washing* (tonach).

33, for *burial* read *washing* (tonach).

266, 32, for *from whom* read *'Tis from that Conaing.*

268, 31, for *never —foes* read *their armour should be on their dunghills* (a n-gaisced for a n-ottraigib).

278, 32, for *suffer... to come headlong down* read *put down*, viz. *on the hearth or fire* (léig sís). Mr John Fleming has somewhere dealt with this phrase and given the following modern examples of its use: cuir síos teine mhaith annsin *put down a good fire there;* bhí an teine shíos am' choinne *a fire was down (i. e. made) before me;* cuir síos an corcán *put the pot down, i. e. on the fire.*

285, 14, for *the shape imposed on me by Iubhdan* read *the prompting which the woman gave me* (in tecusc tuc dam-sa in ben).

287, 7, for *to rule* read *to inherit* (inforba).

13, for *sídh Chormaic* read *úaim Chormaic or Cormac's cave.*

288, 5, for *oh dear!* read *woe!* (fa).

6, for *a fellow* read *one* (in fer).

22, for [*and are there*] read *viz. Cormac gave them land in the east and the stewardship (rechtas) of Tara.*

291, 19, for *maid* read *tear.* O'Gr. reads *der*, which means « daughter », instead of *dér.*

31, for *Connacht's royal power* read *the kingship of the three Connaughts* (rige teora Connacht).

P. 354, 8, for *High time it is, father*, read *O dear father* (a báidathair). O'Gr. reads *abaid* and takes this to stand for *abaig*, O. Ir. *apaig* « ripe ».

38, for *they loosed her hold for her* read *she falls back* (do-s-cuiredar tar a cenn). O'Gr. not understanding the infixed *s*, must have thought either of *scaraim* or *scuirim*.

357, 22, for *that the love once theirs I now bestow on Maccon* read *I give miseries to Mac Con* (dobiur ingra do Mac Con). O'Gr. not understanding *ingra* (see Wind. Woerterbuch s. v. *ingor*) took it to stand for *a n-grád*.

31, 36, for *greenstuff*, read *woad*.

359, 21, for *morning* read *battle* (matan [1]).

364, 35, for *the culaite of Bregia* read *till Doomsday* (cu laithi brátha).

366, 27, for *played this trick* read *sold me* (m'athrecadsa).

373, 32, after *his seed* insert *of plebeians*, and for *sorry set of plebeians* read *badger* (broc).

33, for *made out at all* read *known*.

374, 31, after *banquet* insert *in the isle of Dornglas*.

375, 21, for *his most formidable agent in war* read *his striker in battle* (tuairgnid catha).

377, 10, for *a fitting matter with which to taunt them* read *as trophies* (i comrama).

381, 12, *Beirbhe*. This is the Irish form for Bergen in Norway, O. N. Björgvin.

393, 10, for *comical* read *delightful* (ait).

395, 12, for *product* read *cup* (biast-ain).

397, 5, for *power to hold out* read *care with which it was watched* (deithide = O. Ir. dethitiu).

398, last line, for *bulk* read *choice* (forcla = forglu).

400, 8, for *excellent* read *dauntless* (urranda).

402, 36, after *grief* insert *so that every one said:* « *Rough*

1. For this meaning of *matan* see Stokes, Rev. Celt. XIII, p. 472, and add: mórmadan Atha Buide, BB. 496.

*is this washing!* » *Hence Garb-thonach* « *Rough Washing* » *is so called.*

P. 404. 5. for *bosses of gold* read ... *of bronze* co n-acóidib creduma).

408, 8, for *Coirpre* read *Corp.*

414, 22. for *seminary of adult clerks* read *school of Clonmore.*

419. 3, for *made his plaint to them* read *began to urge them on* (atnaig 'ca n-achain).

430. 34. for *vehemently* read *incestuously* (co colach).

35. for *jealousy* read *abhorrence* (adéitchiugud).

434. 18. for *shirt of dusky red* read *blue-coloured shirt* (léine denngorm).

435. 28. for *in companionship* read *on the bench* (i forad).

437, 6, for *Enna* read *Oenu*, and so throughout.

21. for *for comfort* read *to beg for them* (dá faighde).

441, 26, for *kinsmen* read *hostile brothers* (a bráithre adbartnaigthi).

27. dele *unperceived at night*. a guess to render the misreading *adbart naigthe.*

445, 2. for *in Canterbury's ancient Abbey* read *at the synod of Canterbury* (i senad Chantabric).

511. 37. for *had to wife* read *ravished.*

511. 39. for *cauldron* read *pillar-stone* (coire, phonetic spelling for coirthe).

516, 2. for *magic spell* read *druid's fence* (airbhe drúadh).

518. 30. for *many a slaughter — after* read *grief will follow thee because of our journey* (fotlile cuma de ar ar targraid).

522. 47, for *have not attained* read *shall not attain* (cen co roosa).

523, 25, for *eóron* read *the Yew of Ross* (eó Rosa).

527. 42. for *having borrowed* read *going to* (i ndul co).

530. 39. for *the bovine product* read *cowdung* (cac na mbo).

533. 41. for *angular harps'* read *lutes'* (mennchrott. lit. « kid-harp »).

536, last line, dele *caelchéis.*

P. 537, 1, after *thither* insert *Caelchéis, viz.* — C. is the name of one of Drebrenn's swine.

There are other parts of Dr. O'Grady's work with which I have to find fault[1]. The Indices for instance are far from complete. They leave out all names both of places and persons in the poems that have not been translated. But my paper has already reached such a length that I must cease. It is easy to praise, perhaps to exaggerate the good points of Dr. O'Grady's work, and I think they have had their meed of praise. I am not blind to them. But for the benefit of those who possess the book and are themselves unable to criticise I thought it well to point out its shortcomings. My only regret is that time and opportunity have not permitted me to make my lists of corrigenda more complete. It is impossible to use the book with any degree of confidence either for linguistic or other purposes so long as all the texts are not collated and the results published. I hope to be able to do this on some future occasion, when I shall also add a glossary of the rarer words.

Kuno Meyer.

---

1. Dr. O'Grady once instructed me in the correct use of English. May I repay it by telling him that the genitive plural of *vulnus* is *vulnerum* (II, 562, l. 35), and that *das ding an sich* on p. xiv is metaphysic Irish for *die sache selbst*.

# CHRONIQUE

SOMMAIRE : I. Est-il vrai que les Gallois aient, au douzième siècle, découvert l'Amérique ? — II. Le Braz, *La Légende de la Mort en Basse-Bretagne*. — III. H. Zimmer, *Nennius vengé, Recherches sur l'origine, l'histoire et les sources de l'*HISTORIA BRITTONUM. — IV. Chansons d'amour de Connaught, publiées par Douglas Hyde. — V. Samuel Berger, *Histoire de la Vulgate*. — VI. Kovalewsky, *Coutume contemporaine et loi ancienne*. — VII. Mémoires du Rév. J.-H. Bernard sur le *Domnach Airgid* et sur l'evangile de saint Jean contenu dans le fonds Stowe de l'Académie d'Irlande. — VIII. Le pays de Galles dans *La Grande Encyclopédie*. — IX. L'abbé Duchesne, *Fastes épiscopaux de l'ancienne Gaule*. — X. L'accentuation celtique et le cinquantenaire du professeur Roth. — XI. L'Antiphonaire de Bangor publié par le Rév. F.-E. Warren. — XII. Les *Monumenta linguae ibericae* par M. H.-E. Hübner. — XIII. Meusel, *Lexicon caesarianum*.

## I.

Toutes les personnes qui se sont occupées de littérature celtique connaissent au moins de nom l'ouvrage de Thomas Stephens : *The Literature of the Kymry*, encore le meilleur ouvrage sur le sujet, quoiqu'il remonte aujourd'hui à cinquante-cinq ans.

La librairie Longmans, Green, and Co., Londres et New-York, vient de publier un ouvrage posthume de ce savant auteur. C'est un mémoire présenté par lui à l'Eisteddfod de Llangollen, le 21 septembre 1858, où un concours était ouvert « pour le meilleur essai sur la découverte de l'Amérique au douzième siècle, par le prince Madoc ab Owain Gwynedd ». Le prix devait être vingt livres, soit cinq cents francs et une étoile d'argent. Six mémoires furent envoyés. Cinq admettaient l'authenticité de la soi-disant tradition qui fait du prince gallois un prédécesseur de Christophe Colomb. Le sixième établissait ce que vaut cette prétendue tradition. Il avait pour auteur Thomas Stephens, couvert par le voile de l'anonyme. Il fut exclu du concours par cette bonne raison que sa conclusion étant négative, il ne traitait pas le sujet proposé aux concurrents : découverte de l'Amérique. Une protestation écrite de M. D. Silvan Evans ne fut pas lue à la séance : le président déclara qu'un des mémoires reçus par la Commission ne traitait pas le sujet, que, quant aux autres, les juges n'avaient pas pu se mettre d'accord sur la question de savoir lequel était le meilleur. En conséquence, il n'y avait pas de prix décerné. On ne pouvait être ni plus prudent, ni plus

économe. Le mémoire de Thomas Stephens est resté inédit pendant plus d'un demi-siècle. Il faut dire que dans cette composition critique le célèbre écrivain n'est pas toujours très aimable pour ses compatriotes. Il est, dit-il, passé presque en proverbe qu'un Gallois a de l'imagination de quoi en fournir cinquante poètes et en même temps pas assez de jugement pour un (p. 217). Il raconte l'histoire d'un certain John Evans qui, en 1792, entreprit un voyage en Amérique pour y visiter la colonie galloise conduite, croyait-il, dans ce pays, par Madoc, au douzième siècle. Aussi zélé que croyant, il supporta sans se plaindre toutes les mésaventures ; il fut, faute d'argent, obligé de se placer quelques mois comme employé chez un marchand ; il passa pour espion, ce qui le fit mettre en prison. Son énergie triompha de tous les obstacles ; il obtint le concours des Anglo-Américains et des Espagnols, et après avoir beaucoup voyagé, constata que les Gallois d'Amérique étaient introuvables et mourut de la fièvre. Il n'y a aucune preuve que Madoc ab Owain Gwynedd soit de son vivant jamais monté dans un vaisseau. Mais, comme il vivait au douzième siècle, il est certain qu'il est parti pour l'autre monde. Il y a donc quelques probabilités qu'il est monté dans la barque de Charon ou dans la barque de verre qui enleva au roi d'Irlande Cond, son fils Condla. Et voilà comment il a découvert l'Amérique.

Le mémoire de Thomas Stephens est intitulé : *Madoc. An essay on the discovery of America by Madoc ap Owen Gwynedd in the twelfth century.* Nous en devons l'édition à M. Llywarc'h Reynolds.

## II.

Parmi les sages recommandations que le fondateur d'un ordre religieux célèbre a laissées comme héritage aux membres de sa congrégation se trouve une recette infaillible, dit-on, pour immédiatement et sans manquer à la politesse, se débarrasser de tout visiteur importun. C'est de faire tourner adroitement sur la mort le sujet de la conversation. Aussitôt le visage de l'ennuyeux quidam s'assombrit et ce gênant personnage s'esquive malgré les efforts apparents qu'en homme bien élevé le prêtre ravi fait pour le retenir.

M. Le Braz n'est pas Jésuite. C'est ce qui lui a fait écrire le volume intitulé : *La Légende de la Mort en Basse-Bretagne,* un volume in-12 de 495 pages, sans compter 71 pages de préface dues à la plume de M. Marillier, son complice dans cette contravention aux principes de saint Ignace [1].

L'intérêt principal de ce volume est de montrer quelle puissance énorme exerce aujourd'hui comme dans l'antiquité sur les populations celtiques la foi dans la persistance de la personnalité après la mort. Il y a dans une grande partie des récits publiés par M. Le Braz un point de départ qui remonte plus haut que la date, déjà si ancienne pourtant, à laquelle le chris-

1. Paris, Honoré Champion, 1893.

tianisme a fait la conquête des populations celtiques. Ce ne sont pas des légendes pieuses dans le sens chrétien du mot. C'est la résultante de cette croyance païenne à l'immortalité de l'âme qui a jadis tant frappé les Romains. César a cru reconnaître en cette croyance une doctrine analogue à la métempsychose. Homme politique et guerrier, il a pensé que cette doctrine avait été inventée par des hommes politiques pour donner plus de courage aux soldats [1]. Lucain a mieux compris la théorie celtique. « Suivant « vous », dit-il en s'adressant aux druides, « les ombres ne se rendent pas « aux demeures silencieuses de l'Erèbe, et dans le royaume profond du pâle « *Dis*. La même âme commande à un corps dans un autre monde, et, si « vous savez ce que vous chantez, la mort est le milieu d'une longue vie. « Certainement les peuples que du haut du ciel l'étoile polaire contemple « sont heureux de leur erreur. La plus grande de toutes les craintes, la « terreur de la mort, est sans action sur eux. De là cette ardeur avec la- « quelle les guerriers se précipitent sur le fer ennemi, leur courage en face « de la mort ; il serait lâche d'épargner une vie qui reviendra [2] ».

Le livre de M. Le Braz peut être considéré comme un développement ou un commentaire des paroles de l'auteur latin. M. Le Braz n'ayant pas trouvé à propos de donner le texte breton des morceaux qu'il publie, je ne puis lui faire de mauvaise querelle sur la fidélité de ses traductions d'une langue que certainement il doit connaître mieux que moi. Il y a cependant, au point de vue linguistique, un détail qui, dans son livre, me choque. M. Le Braz prend souvent plaisir à intercaler dans son texte français un mot breton qu'il ne traduit pas ; ce mot est *anaon*, et notre savant auteur le fait singulier masculin. A la page 15, par exemple, il est question d'une quête faite dans une église ; l'objet de cette quête est de recueillir les honoraires du curé pour une messe de mort.

« Pour l'*Anaon !* Pour le pauvre cher *Anaon !* » crie le quêteur.

*Anaon* est un féminin pluriel. C'est la prononciation bretonne d'un celtique **ānimōnes* « les âmes », c'est-à-dire « les morts », ou, pour parler comme MM. Hatzfeld et Darmesteter (*Dictionnaire général de la langue française*, p. 83) « les âmes séparées du corps (après la mort) ». On dit en français « les âmes du purgatoire, » et le « jour des âmes » est en français une des expres-

1. Imprimis hoc volunt persuadere, non interire animas, sed ab aliis post mortem transire ad alios, atque hoc maxime ad virtutem excitari putant, metu mortis neglecto. (César, *De bello gallico*, l. VI, c. 14, § 5).

2. .... Vobis auctoribus umbrae
Non tacitas Erebi sedes Ditisque profundi
Pallida regna petunt : regit idem spiritus artus
Orbe alio ; longae, canitis si cognita, vitae,
Mors media est. Certe populi quos despicit Arctos,
Felices errore suo, quos ille timorum
Maximus haud urget leti metus. Inde ruendi
In ferrum mens prona viris animaeque capaces
Mortis et ignavum rediturae parcere vitae.
(Lucain, *Pharsale*, l. I, v. 454-462).

sions familières qui désignent le 2 novembre, lendemain de la Toussaint. De ces observations résulte que la demande du quêteur: *evit an anaon, evit ar paour-keaz anaon,* devrait être traduite : « Pour les âmes, pour les pauvres chères âmes ». Je ne comprends point par conséquent le titre du chapitre VI, p. 269 : « l'anaon », autant vaudrait dire en français « l'âmes » avec l'article au singulier et le substantif au pluriel. M. Le Braz me pardonnera cette petite critique de son intéressant ouvrage, que liront avec plaisir tous ceux qui s'intéressent aux choses celtiques.

III.

« Nennius vengé, recherches sur l'origine, l'histoire et les sources de l'*Historia Brittonum* » [1], tel est le titre d'un nouvel et savant ouvrage dû à la plume redoutable du critique belliqueux qui a écrit les *Glossae hibernicae,* les *Keltische Studien* et nombre de mémoires également retentissants publiés dans diverses revues érudites d'Allemagne. De quoi donc M. Zimmer veut-il venger Nennius, ce pauvre homme qui, délivré des soucis de notre misérable vie depuis plus de dix siècles, dort en paix dans une tombe inconnue? Vous ne savez donc pas: Nennius a été gravement insulté, et cela date d'hier. Il y a dix ans, en effet, M. de La Borderie a publié un mémoire intitulé l'« *Historia Brittonum* attribuée à Nennius », et M. Gaston Paris en a rendu compte dans la *Romania* Or, ces deux écrivains français, qui jouissent d'une si légitime autorité, se sont entendus pour adresser à la mémoire de l'auteur insulaire la plus grave injure qui puisse jamais atteindre un homme de lettres. Ils ont été jusqu'à nier qu'il eût jamais existé. Ils ont écrit — on ne peut le répéter sans indignation, *horresco referens* — que l'*Historia Brittonum* est un « ouvrage anonyme ».

Le but du livre de M. Zimmer est de démontrer que Nennius a eu la gloire d'abord de vivre — et il a eu cela de commun avec beaucoup d'autres hommes — ensuite d'écrire une partie du livre très médiocre que la plupart des manuscrits lui attribuent. Voici la conclusion à laquelle arrive le savant professeur de Greifswald:

Vers l'an 540 Gildas composa le sermon où il censure si durement la noblesse et le clergé de Grande-Bretagne. La première partie, § 3-26, de ce morceau intitulé *De excidio Britanniae,* contient un court résumé de l'histoire de cette île jusqu'en l'an 44 de la vie de Gildas, et ce résumé circula comme histoire séparée sous le titre d'*Historia Brittanniae.* En 679, une continuation y fut ajoutée. Elle va jusqu'en 679. Elle a pour auteur un Cymro du Nord bien au courant des choses bretonnes et anglo-saxonnes dans la partie de l'île qu'il habitait. Entre 737 et 758 on intercala dans cette continuation quelques indications supplémentaires concernant les faits historiques qui s'étaient produits depuis 679. De tous ces travaux résulta un ouvrage

1. Nennius vindicatus, über Entstehung, Geschichte und Quellen der *Historia Brittonum.* — Berlin, Weidmann, 1893, in-8, VIII-342 pages.

breton septentrional sur l'histoire de Grande-Bretagne jusque vers l'an 758. Cet ouvrage se composait de deux parties essentiellement différentes à tout point de vue : 1° la jérémiade écrite par Gildas vers 540 ; 2° les mémoires historiques de l'anonyme de 679 et de son continuateur, complétés par quelques additions (énumération des vingt-huit *civitates*, exposé de deux merveilles). Il parvint aux mains d'un Cymro du Sud qui vivait sur la limite de Brecknock(Radnorshire) et de Herefordshire. Ce Cymro s'appelait Nennius. S'aidant de sources irlandaises, 1° une vie de saint Patrice, 2° le livre de la conquête *(Lebor gabala)*, 3° un traité des six âges du monde ; recourant à la chronique d'Eusèbe dans l'arrangement latin de saint Jérôme complété par Prosper Tiro et à un *liber beati Germani* écrit par un Cymro du Sud, il composa un *volumen Brittanniae* où l'on pouvait distinguer cinq parties : 1° une préface (édition Stevemson, § 3), 2° les six âges du monde (§ 4-6), 3° l'*Historia Brittonum* proprement dite (§ 7-65), 4° les noms des cités de Grande-Bretagne ([§ 77] réimpression de Stevenson par San-Marte [A. Schulz] p. 80), 5° les Merveilles de l'île de Bretagne (§ 67-73). Nennius était un des adhérents zélés du parti romain en Galles. Il envoya un exemplaire de son ouvrage à l'évêque Elbodug de Bangor, dans le Nord du pays de Galles, alors chef du parti romain. Une copie de cet exemplaire fut remaniée vers l'an 810 dans l'île d'Anglesey par un élève du prêtre Beulan. Il fit dans le travail de Nennius un certain nombre de petites interpolations dont une partie est tout à fait inepte ; conformément au désir de son maître Beulan qui, en sa qualité de Gallois, n'aimait pas les conquérants germains, il abrégea fortement les § 57-65 qui contiennent les généalogies saxonnes, et il ajouta aux douze merveilles de Grande-Bretagne (§ 67-73) quatre merveilles de l'île d'Anglesey (§ 73). L'arrangement irlandais de ce livre par le savant Gilla Coemgin a été rédigé avant 1072 d'après un manuscrit de cette dernière récension. Un fragment important de l'ouvrage irlandais est conservé dans un manuscrit antérieur à 1106, le *Lebor na hUidre*. Les quatre manuscrits complets du texte irlandais sont de plus de deux cents ans postérieurs.

Je ne connais pas d'une manière assez approfondie les manuscrits de Nennius pour pouvoir émettre ici une opinion raisonnée sur la valeur du système soutenu par M. Zimmer. La nécessité où l'on est de vérifier l'exactitude des citations dans une matière aussi délicate rend fort longue la lecture de son livre. Le savant professeur de Greifswald a, lorsqu'il cite des textes irlandais d'après un manuscrit, un système qui peut se défendre, mais qui n'est pas celui que suivent en général les rédacteurs de la *Revue Celtique*. Il consiste à remplacer la leçon exacte du manuscrit par une leçon rectifiée conformément à certains principes de grammaire et de critique sur lesquels il croit souvent inutile de s'expliquer clairement. Ainsi, page 18, il veut prouver que Gilla Coemgin avait entre les mains un manuscrit de Nennius conforme aux deux manuscrits Harléien et de Cambridge et non au manuscrit du Vatican. Il s'agit de Vortigern qui, prisonnier des Saxons et menacé de mort par eux, leur aurait abandonné une partie de son royaume pour sauver sa vie, *pro redemptione animae suae* : telle est la leçon des ma-

nuscrits Harléien et de Cambridge, au lieu de *pro sua siquidem liberatione* dans le manuscrit du Vatican. La traduction irlandaise, dit M. Zimmer, est conformément à la première leçon, *darcend a anma* « pour son âme ». Afin de le démontrer, M. Zimmer renvoie au *Lebor na hUidre,* p. 4, col. 1, l. 3, où on lit *darcend a mna* « à cause de sa femme ». Cette leçon est motivée par le mariage de Vortigern avec la fille du roi saxon Hengist (§ 37 du texte latin, p. 86-89 de l'édition irlandaise). Vortigern avait obtenu cette femme en l'achetant suivant l'usage des peuples barbares, et le prix de cette vente juridique avait été le royaume, aujourd'hui comté, de Kent. Le copiste, mort en 1106, auquel on doit le *Lebor na hUidre,* a compris que, lorsque Vortigern, prisonnier des Saxons, acheta, au prix de trois provinces, Essex, Sussex et Middlesex, sa vie et sa liberté, cette acquisition nouvelle faite par les Saxons aurait été présentée comme un supplément de prix payé pour la fille de Hengist. Le scribe dont nous parlons n'a pas été seul de cet avis, puisqu'on trouve la même leçon, avec une légère variante, dans le livre de Lecan, commencement du XVe siècle, *ar daig a mna* « à cause de sa femme ». La leçon sur laquelle s'appuie M. Zimmer est fournie par deux manuscrits : l'un du XVe siècle, — c'est le livre de Ballymote, p. 211, col. 2, l. 4, 5, — l'autre, qu'on prétend remonter au XIVe siècle ou au commencement du XVe, et qui est un des fragments dont la réunion compose le recueil coté H. 3. 17 au collège de la Trinité de Dublin.

Mais j'ai dit tout cela, s'écriera M. Zimmer ; voyez plutôt dans mon livre, p. 18, *darcend a anma* « pro sua anima » (LU. 4 a, 3 ; cf. Todd, *Nennius,* p. 102). — M. Zimmer a peut-être raison, mais tout le monde n'a pas l'esprit aussi vif que lui, et il m'a fallu beaucoup de temps pour lire cette algèbre. J'ai cru d'abord que la leçon citée par M. Zimmer était celle du *Lebor na hUidre* qu'il désigne par les deux lettres LU. J'ai vérifié et trouvé avec grand étonnement une leçon toute différente de celle qu'indique M. Zimmer. Alors je me suis reporté au livre de Todd, p. 102, où j'ai vu dans le texte la leçon de H. 3. 17 : *tar ceand a anma,* traduit par « for the sparing of his life », pour épargner sa vie, ce qui est le sens. Puis j'ai lu en note : « Pro redemptione animae suae » Nennius. *Dar cenda* (sic) *mna, U. Ar daig a mna* « on account of his life *(sic)* » (à cause de sa vie) *L.* »

Cette note m'a montré comment cet excellent et respectable Todd savait l'irlandais ; elle m'a fait connaître la leçon du livre de Lecan, sans me dispenser d'aller vérifier la leçon du livre de Ballymote ; les trois lignes de M. Zimmer m'ont fait travailler une demi-journée pour arriver à conclure que *darcend a anma* « à cause de son âme » peut avoir été la leçon primitive conservée par deux mss., XIVe, XVe siècle, ou qu'elle peut être le résultat d'une correction à la leçon *darcend a mna* « à cause de sa femme », attestée par deux mss., XIe, XVe siècles, et qui serait conforme à la rédaction du traducteur ; en ce cas, l'exemple cité par M. Zimmer ne prouverait rien en faveur de sa thèse.

D'autres vérifications amènent à des résultats moins sérieux quant au sens, mais toujours agaçants. Je suis, si l'on veut, la victime d'un préjugé, mais je ne puis admettre que, systématiquement, citant un manuscrit dont

on donne la page et la ligne, on fasse disparaître de cette reproduction les signes caractéristiques de la date à laquelle le manuscrit appartient. Exemple : *Nennius vindicatus*, p. 24, M. Zimmer cite le *Livre de Ballymote*, p. 209, col. 2, l. 47 et suivantes, et il imprime : *iarsin tra dorigni Engist fleid do Gorthigernd 7 diasluag isintaig rig dianad ainm Ceretic Elemet 7 niraibi in Saxberla agnech do Bretnaib acht iconaenfear.*

Or, la leçon réelle du livre de Ballymote est : « Iarsin tra dorigni En-« gist fleidh do-Gorthigernd *ocus* di-a-shluagh i-sin-taigh righ dianadh « ainm Ceretic Elemet *ocus* ni-raibhi, in-saxbherla ag-nech do-Bretnaib « *acht* ic-on-aen-fear ». En d'autres termes, M. Zimmer a supprimé sept fois le signe graphique qui, dans le *Livre de Ballymote* et dans les manuscrits contemporains, caractérise les sonores devenues spirantes. Il a conservé ce signe pour la sourde *t* conformément à l'usage des manuscrits du IXe et du XIe siècle ; il n'en a pas tenu compte pour l'*s* de *sluag*, bien que cet *s* soit précédé du pronom possessif masculin de la troisième personne du singulier *a* et prenne dès le XIIe siècle le signe de la spirante. M. Zimmer a eu la prétention de ramener tous les textes irlandais qu'il cite à l'orthographe probable de Gilla Coemgin, XIe siècle, quelles que soient la date et la notation du manuscrit auquel il les emprunte ; et, comme nous l'avons vu à propos du roi Vortirgern, quand une modification plus grave lui paraît rationnelle, il n'hésite pas à la risquer, tout en faisant l'économie de l'encre et du papier nécessaires pour nous en prévenir. C'est un système dont l'adoption, si elle devenait générale, aurait sur la science un effet désastreux. Il est plus savant que celui de M. Standish O'Grady. M. Zimmer vieillit systématiquement les textes que M. Standish O'Grady rajeunit au hasard de la plume. Ni l'un ni l'autre ne se conforme à la vérité paléographique. Cela n'empêche pas le livre de M. Standish O'Grady d'être fort utile, et quant à celui de M. Zimmer, si je ne suis pas disposé à accepter de confiance toutes les doctrines qu'il soutient, je crois que désormais personne ne devra, sans l'avoir lu, exposer une opinion sur les questions qu'il soulève et qu'il prétend résoudre.

## IV.

M. Douglas Hyde, déjà connu par d'intéressantes publications dont la *Revue Celtique* a rendu compte, vient de faire paraître à la librairie Gill, de Dublin, un livre nouveau contenant une collection de chansons d'amour recueillies par lui en Irlande, dans le Connaught : *Abhrain grádh cháige Connacht.*

Le texte irlandais est accompagné d'une traduction anglaise, quelquefois de deux traductions, la première en vers, la seconde, plus littérale, en prose. Il y a au bas des pages, et surtout à la fin du volume, des notes grammaticales intéressantes. M. Douglas Hyde a quelquefois toutes les peines du monde à trouver dans la langue anglaise des mots qui rendent d'une manière satisfaisante à son gré certaines formules irlandaises. Ainsi, p. 22, l. 30, il y a un vers qui veut dire : « porte-toi bien jusqu'à mon retour : »

Slán beó leat no go bhfillfidh mé arís,

littéralement : « saine vie à toi jusqu'à ce que je sois de retour ». C'est un équivalent de : « portez-vous bien, au revoir ». M. Douglas Hyde a traduit (p. 23) : *Giving farewell to you, until I return again* « Vous souhaitant bonne santé jusqu'à ce que de nouveau je revienne ». Puis il a été pris de scrupules : « J'ai mal traduit », dit-il, p. 150 ; « le sens des trois premiers mots « *slán beó leat* est : « Puissiez-vous être bien tant que vous vivrez ! » *may* « *you be well while alive,* ou bien : « Portez-vous bien tant que vous vivrez », « *farewell as long as you live* ». Est-il bien sûr que ces traductions nouvelles soient préférables à la première ?

Le livre de M. Douglas Hyde intéressera ceux qui, n'ayant étudié jusqu'ici que le vieil irlandais et étant, comme le dit l'auteur, du nombre des gens qui ont puisé toute leur science dans des livres, *of the merely book-learned,* ne peuvent saisir le sens de certains idiotismes de l'irlandais moderne. Un exemple de ces idiotismes est la locution *ní'l mé mór le aonduine,* littéralement « je ne suis pas grand avec quelqu'un », c'est-à-dire : « je ne suis pas en bons termes avec lui » (p. 156). M. Douglas Hyde, qui a sur moi le très grand avantage de savoir l'irlandais moderne, n'avait pas d'abord compris le passage qui contient cette formule. Il avait d'abord écrit :

ni bfuil mé mór mar Charon,

et il avait traduit : « je ne suis pas gros et fort comme Charon » *I am not large like Charon,* au lieu de « je ne suis pas en bons termes avec Charon ». Il s'agit ici du Charon mythologique. Le morceau dont ce passage est tiré appartient, comme on le voit, à la littérature savante.

## V.

L'*Histoire de la Vulgate pendant les premiers siècles du Moyen-Age,* par Samuel Berger [1], contient plusieurs chapitres pleins d'intérêt pour les érudits qui désirent connaître les monuments de l'activité littéraire des moines irlandais au moyen âge. C'est d'abord dans la première partie, consacrée au texte primitif de la Bible latine, le chapitre III intitulé *Les Textes irlandais et anglo-saxons* et comprenant trois paragraphes : 1° anciens textes irlandais, 2° Canterbury, Lindisfarne, 3° textes mêlés. Les anciens textes irlandais sont : 1° le *Codex Usserianus,* Trinity College, Dublin, A. 4. 15, publié par M. Abbott, *Evangeliorum versio antehieronymiana ex codice usseriano,* Dublin, 1884, 2° le *livre d'Armagh,* 3° le *livre de Mulling,* également conservés au collège de la Trinité. Parmi les manuscrits qui nous offrent des textes mêlés, c'est-à-dire l'alternance de la Vulgate et de la traduction latine conservée dans les plus anciens manuscrits irlandais, on peut signaler : le *livre de Durrow,* c'est-à-dire de l'abbaye de *Dearmhagh,* Trinity College, Dublin, A. 4. 5 ; le *livre de Kells,* c'est-à-dire de l'abbaye de *Ceanannus,* Trinity College, Dublin A. 1. 6 ; le deuxième manuscrit d'Ussher, Trinity College, Dublin,

1. Paris, Hachette, 1893, in-8, XXIV-443 pages.

A. 4. 6 ; l'évangile de saint Jean qui précède le missel dit de Stowe, manuscrit de la collection de ce nom aujourd'hui conservée dans la bibliothèque de l'Académie d'Irlande. Nous signalerons aussi, dans la première partie, le chapitre IV intitulé « les Irlandais en Europe », c'est-à-dire sur le continent. M. Berger commence par nous parler de Tours, d'où provient le manuscrit de S. Gatien, Bibliothèque Nationale de Paris, nouvelles acquisitions latines, nº 1587. Il est en écriture irlandaise, a été écrit par un scribe qui portait le nom irlandais de Holcundus et daterait, suivant M. Berger, du VIIIe siècle. Vient ensuite le manuscrit nº 14 de la bibliothèque de Tours. Il provient de l'abbaye de Saint-Martin de cette ville, date du IXe siècle, parait la copie d'un manuscrit irlandais et contient, folio 180 vº, une *Confessio sancti Patricii episcopi* qui n'a aucun rapport avec la confession de S. Patrice tant de fois publiée. M. Berger passe rapidement sur les manuscrits de Würzburg ; il donne plus de détails sur ceux de Suisse, Saint-Gall, Berne, et de l'Italie du Nord, c'est-à-dire de Bobbio, aujourd'hui à Milan. Il revient sur ce sujet dans sa troisième partie intitulée « Saint-Gall et l'Italie du Nord ». Le premier chapitre est consacré aux manuscrits bibliques grecs-latins, la plupart d'origine irlandaise : Saint-Gall 17, 48, 1395, — bibliothèque royale de Dresde A. 145b, — bibliothèque de Bâle A. 7. 3, — bibliothèque de l'Arsenal à Paris, nº 8407.

## VI.

Nous sommes transportés dans un domaine tout différent par M. Maxime Kovalewsky, *Coutume contemporaine et loi ancienne. Droit coutumier ossète éclairé par l'histoire comparée* [1]. Les Ossètes, population du Caucase, appartiennent par leur langue au rameau iranien des langues indo-européennes. En lisant le livre de M. Kovalewsky on pourrait souvent se croire en pays celtique. En voici un exemple :

« Les Ossètes convaincus de la similitude de la vie future et de la vie « terrestre croient aussi que les défunts continuent à songer aux besoins « des vivants, et que, de toutes manières, ils prennent soin des intérêts de « leurs familles.

« Dans les récits populaires, un défunt demande souvent à Barastir, dieu « des morts, la permission d'aller voir ses parents qui sont sur la terre. « Cette permission obtenue, il se rend chez les siens, entreprend, de con- « cours avec eux, des incursions, puis en les quittant, leur remet gratuite- « ment sa part de butin et leur avoue, en leur disant adieu, qu'il est leur « parent. On voit, d'après ces légendes, que les âmes des défunts peuvent « revenir sur la terre ; elles n'y restent que la nuit, car il faut qu'elles soient « rentrées dans leur demeure de l'autre monde avant le lever du soleil. Les « Ossètes choisissent le soir pour se rapprocher d'eux. C'est à la lumière « des bougies que la famille fait les préparatifs solennels pour recevoir le

1. Paris, Larose, 1893, in-8, x-520 pages.

« défunt. La veuve attend pendant toute une année les visites nocturnes de « son mari ; dans ce but, chaque soir, elle lui prépare son lit sous lequel « elle met une cuvette et un pot de cuivre rempli d'eau ; elle allume une « bougie entière, s'assied et attend sa venue jusqu'à ce que le coq ait « chanté ; le matin, après s'être levée, elle prend la cuvette, le pot, l'essuie-« mains, le savon, porte tous ces objets à la place où le mari, de son vivant, « avait l'habitude de se laver, et elle y reste quelques minutes dans une « pose rappelant celle qu'elle avait lorsqu'elle lui présentait tous ces objets « de toilette » [1].

Cette page du livre de M. Kovalewsky aurait pu être imprimée à titre de commentaire dans l'introduction à *La légende de la mort en Basse-Bretagne* de M. Le Braz.

Plus loin :

« Si quelque personne consent une convention et contracte des obliga-« tions, ses parents interviennent, tantôt pour participer à la transaction, « tantôt comme témoins et comme garants. Si un particulier fait une dé-« position en justice, il corrobore son serment par le serment de ses « proches » [2].

On trouve le même principe dans le droit irlandais, qui interdit au membre d'une famille toute aliénation non consentie par ses parents, et lui donne le droit d'attaquer les contrats formés par ses parents sans son consentement [3]. Il y a entre le droit des Ossètes et le droit celtique beaucoup d'autres ressemblances que nous pourrions signaler avec détails si nous ne craignions pas d'allonger cette chronique outre mesure. Indiquons par un mot la vengeance privée, le duel, la composition pour crime, les ordalies.

## VII.

Trois mémoires du Rév. J.-H. Bernard sur deux manuscrits bibliques appartenant à l'Académie royale d'Irlande et sur les citations de l'Ecriture dans le *Leabhar Breac* nous ramènent au sujet traité par M. Samuel Berger dans le livre que nous avons annoncé plus haut, p. 130.

Ces trois mémoires viennent de paraître dans les *Transactions of the royal Irish Academy*. Le premier des manuscrits dont s'occupe l'auteur est le *Domnach airgid* littéralement « église d'argent », expression consacrée pour désigner un petit reliquaire acquis par l'Académie d'Irlande en 1847. A cette date il y avait dans ce reliquaire un manuscrit en fort mauvais état, qu'on a pris l'habitude de désigner par le nom de son contenant momentané. Ce manuscrit, qu'on suppose être du VIIIe siècle, a longtemps passé pour avoir appartenu à S. Patrice. On connaît l'histoire du reliquaire dans lequel il est arrivé à l'Académie et qui paraît avoir appartenu à l'abbaye de Clones (Clegher) dès le XIe siècle.

1. P. 54-55.
2. P. 235.
3. *Ancient laws of Ireland*, t. II, p. 282.

Suivant la légende, il aurait primitivement appartenu à S. Patrice qui l'aurait reçu du ciel pendant son voyage sur mer en allant de Grande-Bretagne évangéliser les Irlandais.

Mais l'origine du manuscrit est inconnue. Il porte aujourd'hui la cote 24. Q. 23. dans la bibliothèque de l'Académie d'Irlande. Il consiste en trente-neuf feuillets de parchemin, débris d'environ cent cinquante, qui contenaient les quatre évangiles. Il a été exposé à l'humidité, en sorte qu'une partie des feuillets subsistant est pourrie, et que jusqu'à l'année dernière ce qui restait de ce malheureux volume formait une masse compacte et une agglomération de feuillets qu'on ne pouvait séparer les uns des autres. M. Samuel Berger, dans son voyage en Irlande, n'avait pu l'étudier ; mais M. Thompson, *principal librarian* du Musée britannique, a fait détacher les feuillets les uns des autres, en sorte que le Rév. J.-H. Bernard a pu en lire une partie, et il a constaté que c'est un des manuscrits irlandais qui offrent un texte mêlé, où l'on rencontre tantôt la Vulgate, tantôt une version antérieure à S. Jérôme (cf. ci-dessus, p. 130).

Il arrive au même résultat pour le saint Jean de la collection Stowe, aujourd'hui coté D. II. 3. dans la bibliothèque de l'Académie d'Irlande, et pour les citations de l'Ecriture contenues dans les Passions et Homélies que M. R. Atkinson a publiées d'après le *Leabhar breac.*

## VIII.

La 434e livraison de *La grande Encyclopédie* contient, p. 394-403, un article intitulé *Galles* (*pays de*) rédigé par M. Ferdinand Lot, auteur déjà connu de bons travaux sur l'histoire de France et sur la littérature irlandaise. C'est jusqu'à présent le meilleur résumé qui ait été fait en France de ce que l'on sait sur le pays de Galles, à propos duquel tant de doctrines fausses sont en circulation.

## IX.

Un récent ouvrage de l'abbé L. Duchesne, *Fastes épiscopaux de l'ancienne Gaule, tome Ier*, Paris, Thorin, in-8, VIII-354 pages, montre combien a été tardif en Gaule l'établissement de la hiérarchie épiscopale :

« On peut assigner des dates approximatives à la fondation d'environ « 33 églises. Sur ce nombre, une seule, celle de Lyon, apparaît au IIe siècle. « Pour les quatre cités de Toulouse, Vienne, Trèves, Reims, on remonte « jusqu'au milieu du IIIe siècle, sans pouvoir dépasser de beaucoup cette « limite. Un peu plus tard, aux abords de l'an 300, se présentent les églises « de Rouen, Bordeaux, Cologne, Bourges, Paris, Sens. Sur les 22 autres, « bien peu ont des chances de remonter au commencement du IVe siècle. « Presque toutes paraissent être du temps de Constantin, au plus tôt. « Quelques-unes, celles d'Embrun, Digne, Grenoble, sont de la seconde « moitié du siècle. » (p. 30-31). En Grande-Bretagne, on n'a pas la preuve qu'il ait existé des évêchés avant le IVe siècle. Au concile d'Arles, 314, aigu-

rent les évêques d'York, de Londres, et probablement de Caerléon[1], et le premier évêque d'Irlande paraît avoir été Palladius, envoyé de Rome en 431 : *ad Scottos in Christum credentes ordinatus a papa Caelestino Palladius primus episcopus mittitur*[2].

## X.

Pour célébrer le cinquantenaire du doctorat du savant professeur Roth, qui enseigne à Tubingue, il a été fait une publication à laquelle M. Zimmer a collaboré par un mémoire dont l'objet est d'examiner si les règles du verbe enclitique sanscrit remontent à la période indo-européenne.

Dans ce mémoire, le professeur de Greifswald étudie à nouveau l'origine de l'accentuation dans le verbe irlandais.

On sait que M. Zimmer, dans ses *Keltische Studien*, II, a exposé, non sans talent, les règles de l'accentuation dans le verbe irlandais composé. Mais à cette exposition il a joint des théories de grammaire comparée dont la valeur est contestable. Il a prétendu, p. 27, expliquer l'accentuation du verbe composé irlandais par l'accentuation du verbe védique. Or, ces deux accentuations reposent sur des principes tout différents. L'accent irlandais est un accent d'intensité, et — ce qui est ici d'une grande importance — il frappe toujours la première syllabe du mot. L'accent sanscrit, comme l'accent grec, est musical, consiste en un certain degré d'acuité et non d'intensité ; et — ce qu'il est essentiel de faire observer ici — sa place est variable. De plus, quand il y a plusieurs préfixes, sa place ne peut remonter au delà du préfixe qu'on trouve le premier en partant de la fin du mot[3]. On a la même règle en grec. Ex. : συν-έκ-δος. C'est le contre-pied de l'usage irlandais qui, quel que soit le nombre des préfixes, met toujours l'accent sur la syllabe initiale du mot composé, c'est-à-dire sur le dernier des préfixes, si l'on compte en commençant par la fin du mot.

En certaines circonstances que la syntaxe détermine, la tmèse se produit en vieil irlandais. Le préfixe, ou de plusieurs préfixes le premier, en comptant à partir du commencement du mot, se détache du verbe, et en ce cas un pronom infixe peut se placer immédiatement après ce préfixe, avant le reste du composé ; alors l'accent frappe le second préfixe, ou à défaut de second préfixe, la syllabe initiale du verbe. Ici nous nous trouvons encore en présence d'une règle différente de la règle sanscrite : en irlandais, quand on veut déterminer la place de l'accent, la question qui se pose est de savoir quelle est la première syllabe du mot ; en sanscrit, la question est de savoir si c'est le verbe qui porte l'accent ou si c'est le groupe des préfixes,

1. Haddan et Stubbs, *Councils and ecclesiastical documents, relating to Great Britain and Ireland.*

2. *Prosperi Tironis epitoma chronicon*, dans *Monumenta Germaniae historica*, in-4. Auctorum antiquissimorum tomus IX, p. 473.

3. Whitney, *Indische Grammatik* (traduction de H. Zimmer (1re éd.), p. 377, § 1083).

car lorsque en sanscrit le verbe est accentué, le groupe des préfixes ne l'est point. M. Zimmer insiste beaucoup sur les cas dans lesquels il n'y a qu'un seul préfixe. Des verbes comme *as-beir* et comme sa variante *é-pir* « il dit », 3e personne du singulier du présent de l'indicatif, dont le second terme offre le même thème que le verbe grec φέρε-ι et que le sanscrit *bhárati*, font illusion. Dans *as-beir* l'accent frappe l'*e*; il est par conséquent à la même place que dans le verbe sanscrit orthotone, ou, plus exactement, tonique, et le préfixe est atone. Dans *é-pir*, l'accent porte sur le préfixe, et le verbe est atone ou autrement dit enclitique, on peut avoir l'illusion d'une loi identique à celle du sanscrit. Mais dès qu'on passe aux verbes qui ont plusieurs préfixes, il faut avoir un bandeau sur les yeux pour ne pas reconnaître qu'en allant du sanscrit au celtique on est entré, au point de vue de l'accentuation, dans un domaine tout différent. Un des verbes que cite M. Zimmer a deux préfixes. C'est celui dont le thème est *com-ed-scego-*[1] « changer ». Ce verbe composé se présente à nous avec deux accentuations : 1° l'accent frappe le premier préfixe, *cúm-sciget* « ils changent » ; le second préfixe, *ed*, qui, d'après les lois de la grammaire sanscrite, devrait porter l'accent, est si bien atone qu'il est tombé : l'accord avec la grammaire sanscrite consiste en un seul point, c'est que le verbe est atone. 2° nous arrivons à la forme qui, suivant M. Zimmer, devrait nous donner un exemple de verbe accentué, comme en sanscrit. Qu'avons-nous ? *con-ó-sciget*. Le verbe est atone comme dans le premier cas, tandis que, suivant la règle sanscrite, il devrait être accentué. Et quelle est la raison pour laquelle le second préfixe est accentué ? C'est qu'il est devenu initial. Ce qui prouve qu'il est devenu initial, c'est que l'*m* du préfixe *cum* dans *cúm-sciget* a été ici remplacé par un *n*, conformément à la loi celtique qui fait changer en *n* toute *m* finale : *con* est donc un mot distinct de *ó-sciget* ; *ó-sciget* est un mot composé d'un préfixe unique et du verbe.

Ce qui précède suffit pour établir que l'accentuation irlandaise n'a aucun rapport avec l'accentuation indo-européenne et que M. Zimmer a fait d'inutiles efforts pour réfuter les doctrines exposées par M. J. Wackernagel dans la Revue de Kuhn, tome XXIII, p. 457-470, où ce savant traite de l'origine de l'accent verbal en grec.

## XI.

L'Antiphonaire de Bangor que le Rév. F.-E. Warren vient de publier en photogravure avec transcription photographique et une intéressante préface, — quatrième des volumes mis au jour par la société Henry Bradshaw[2] —, est un document d'un grand intérêt pour l'histoire de la paléographie irlandaise. C'est, je crois, le plus ancien manuscrit irlandais à date certaine. Il a

1. *Keltische Studien*, II, p. 80, 81, 86, 89, 97, cf. Thurneysen, *Revue Celtique*, t. VI, p. 139, et Zimmer, *Festschrift*, p. 177.

2. *The Antiphonary of Bangor an early irish manuscript in the Ambrosian library at Milan*, edited by F.-E. Warren, B. D., F. S. A., 1893, in-4.

été écrit du temps du quinzième abbé de Bangor, Cronan, qui entra en fonctions en 680 et mourut en 691, comme nous l'apprennent les témoignages concordants des Annales de Tigernach et d'Ulster. Dans une hymne intitulée *Memoriam abbatum,* qui est écrite au verso du feuillet 36 et dernier, la cinquième strophe est ainsi conçue :

Tantis successit Camanus
Uir amabilis omnibus.
Christo nunc sedet supprimus,
Ymnos canens quindecimus,
Zoen ut carpat Cronanus.
Conseruet eum Dominus.

Suit le refrain placé à la fin de chacune des strophes précédentes, mais ici ce refrain nous offre une variante importante. Au lieu de :

Quos conuocauit Dominus
Caelorum regni sedibus.

avec le verbe *conuocare* au prétérit, on trouve ici ce même verbe, au futur, *conuocabit*. Tandis que l'entrée des premiers abbés dans le Ciel était considérée comme un événement passé, l'admission de Cronan dans la cour céleste appartenait à l'avenir quand ont été écrits la cinquième strophe et le manuscrit. Il est invraisemblable que dans un manuscrit écrit à Bangor on ait conservé, après la mort de Cronan, ces détails de rédaction qui nous le présentent comme encore vivant.

M. L. Delisle, le savant administrateur de la Bibliothèque nationale, auquel j'ai montré les fac-simile publiés par M. Warren, ne voit aucune objection à la date qui résulte de la strophe et du refrain ci-dessus.

Le texte est tout entier latin, à un très petit nombre d'exceptions près, qui nous montrent la langue déjà formée comme dans les manuscrits du VIIIe et du IXe siècle. Ainsi, folio 30, recto, on trouve, avec la désinence interne du génitif singulier de la déclinaison en *o*, trois fois *Bonchuir*, nom du monastère auquel l'Antiphonaire appartenait. Une particularité phonétique analogue s'observe dans le titre irlandais d'une oraison, folio 34, recto, *common oroit dún,* littéralement « *orate* commun pour nous ». On disait en Bretagne et en Irlande *Orate* comme nous disons *Oremus*. Dans *oroit*, on peut remarquer, outre la prononciation bretonne de l'*ā*, l'*i* interne représentant l'*e* final. *Common* représente la prononciation en irlandais du bas-latin *commonis* pour *communis :* ō = ū est très fréquent dans les manuscrits irlandais. *Dún* « pour nous » est la forme irlandaise du VIIIe et du IXe siècle dont la variante moderne *duin* apparaît déjà dans le *Lebor na hUidre*. *Munther* « famille » avec un *th* au lieu d'un *t* (folio 30, recto), comme on le trouve déjà observé dans la *Grammatica celtica,* 2e édition, p. 943, contredit la règle 64 de la *Kurzgefasste irische Grammatik* que nous devons à M. Windisch, p. 67, 68. L'Antiphonaire de Bangor remonte au siècle dans lequel le *Táin bó Cuailnge* a été mis pour la première fois par écrit. Il est postérieur d'un siècle à l'éloge de saint Columba. *Amra Cho-*

*luimb Chilli*, qui semble être le premier morceau littéraire irlandais consigné par écrit et conservé jusqu'à nous. Il est (fol. 13 v°-15 v°) un des plus anciens monuments du culte de saint Patrice.

XII.

Les *Monumenta linguae ibericae* de M. Emile Hübner [1] nous transportent dans un domaine qui n'est point celtique, mais dans lequel des mots celtiques apparaissent quelquefois. *Qntérpa* paraît être la notation ibérique du gaulois *Contrebia ; Seqprices* celle du celto-latin *Segobrigenses*.

XIII.

Je suis heureux d'annoncer l'achèvement du *Lexicon caesarianum* de M. H. Meusel, deux volumes en trois tomes in-8 publiés à Berlin chez Weber, 1887-1893, VIII pages, 1544, 2430 colonnes, 15 et 94 pages. Le plus ancien lexique de César que nous ayons est l'*Index vocabulorum omnium quae in Caesare leguntur*, qui termine l'édition des œuvres de César donnée à Paris en 1678 par Jean Godouin, professeur au Collège de France, dans la collection *in usum serenissimi Delphini*. De cette édition, il y a eu plusieurs reproductions anglaises où l'index est abrégé, mais on le trouve complet dans l'édition de Valpy, Londres, 1819. Le *Lexicon zu den Schriften Cäsars und seiner Fortsetzer mit Angabe sämtlicher Stellen* de M. Merguet, Iéna, Fischer, 1886, grand in-8, IV-1142 pages, est plus complet et fondé sur un bien meilleur texte que celui de Godouin, c'est-à-dire sur le texte de Nipperdey, Leipzig, 1847. Celui de M. H. Meusel donne les variantes des manuscrits. Il comprend, comme l'index de Godouin, les noms propres laissés de côté par M. Merguet. Godouin renvoie aux pages et aux lignes de son édition, M. Merguet aux livres et aux chapitres, M. Meusel aux livres, aux chapitres et aux paragraphes. Le système de classement du premier auteur n'est pas le même que celui des deux autres. Godouin suit l'ordre alphabétique absolu, faisant un article séparé de chaque forme du même mot et intercalant d'autres mots entre ces formes diverses si l'ordre alphabétique l'exige. Ainsi entre *clieus* et *clientes* on trouve chez lui les cinq articles que donnent cinq cas du mot *clientela*. Chez MM. Merguet et Meusel chaque mot forme un article, les différentes formes, au lieu d'être classées par ordre alphabétique, sont rangées dans l'ordre des fonctions.

Le lexique de M. Merguet et celui de M. Meusel constituent donc chacun une œuvre grammaticale de haute importance, mais la seconde a été exécutée avec plus de précision que la première. On ne peut trop féliciter l'auteur du talent et du soin avec lequel il a composé son œuvre, et cependant, comme elle est surtout un travail grammatical, les historiens pourront

1. Berlin, Reimer, 1893, in-4, CXLIV-264 p.

quelquefois, pour certaines recherches, trouver plus commode l'ordre purement matériel suivi, il y a plus de deux siècles, par Jean Godouin.

Paris, le 24 décembre 1893.

H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE.

Ces lignes étaient écrites quand j'ai reçu de M. Léopold Delisle le curieux mémoire intitulé : *Deux documents pour l'histoire du Collège de France : Discours inaugural et affiche du cours d'Alexandre-Michel Denyau, lecteur et professeur royal en médecine, juin et novembre 1669*. Dans le discours, je lis ce qui suit : « Joannes Godouin, sacrarum litterarum professor regius, ad « supremum litteraturae gradum ascendit ; mirantur omnes compendiosam « hac viam qua pueros vix bimos pura latinitate informare solet. Hac arte « auctoritatem apud magnates sibi comparando, celeberrimae Universitatis « professores longo superat intervallo, immensisque auctus illustrissimi du- « cis Mazarini liberalitate divitiis, magnificam domum habitat, splendide « vivit ; quam tamen in mente decet modestiam et frugalitate profitetur ». Ainsi Godouin avait des élèves âgés de deux ans à peine et qui déjà parlaient pur latin, il était devenu immensément riche, habitait une magnifique maison, et malgré sa modération théorique et sa frugalité pratique, son genre de vie était splendide. Je doute que la main d'un savant si éminent se soit abaissée jusqu'à écrire l'*index vocabulorum omnium* qui termine le *Caesar in usum Delphini*. Cet index doit être l'œuvre de quelque obscur maître ès arts moins favorisé de la fortune.

Au moment de donner le bon à tirer de cette feuille, j'apprends que la librairie Vandenhoeck et Ruprecht, Göttingen, vient de mettre en vente la seconde partie du *Vergleichendes Wörterbuch der Indogermanischen Sprachen* d'Auguste Fick, 4e édition. Cette seconde partie consiste dans le vocabulaire celtique, *Wortschatz der Keltischen Spracheinheit*, de MM. Whitley Stokes et Adalbert Bezzenberger, in-8, VIII-337 pages. Il sera ultérieurement rendu compte de cet important ouvrage.

Paris, le 4 janvier 1894.

H. D'A. DE J.

# NÉCROLOGIE

## I.

Nous apprenons avec un vif regret la mort de M. l'abbé Eugène Bernard, vicaire général de Quimper, ancien vice-doyen de Sainte-Geneviève de Paris. Les lecteurs de la *Revue Celtique* n'ont pas oublié sa collaboration, à laquelle nous devons la publication de la première journée du mystère breton de la *Création du Monde*, *Revue Celtique*, tome IX, p. 149-207, 322-353 ; tome X, p. 129-211, 414-455 ; tome XI, p. 254-317. M. l'abbé Bernard était docteur ès lettres et en théologie. Il est connu surtout des érudits par son livre intitulé *Les origines de l'église de Paris. Etablissement du christianisme dans les Gaules. Saint Denys de Paris*[1]. Bien qu'appartenant au clergé de Paris, il a eu le courage de démontrer dans ce livre combien est mal fondée la croyance de ceux qui confondent saint Denys l'Aréopagite avec le premier évêque de Paris. Cet ouvrage a obtenu de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres une mention honorable au concours des Antiquités Nationales en 1871. L'étude de M. Bernard sur *Les Voyages de saint Jérome, sa vie, ses œuvres, son influence*, a été couronnée par l'Académie française et a eu deux éditions, 1863, 1867. Ce laborieux érudit a publié aussi : *Les Dominicains dans l'Université de Paris ou le grand couvent des Jacobins de la rue Saint-Jacques*, 1883, etc. Né à Pontivy le 8 octobre 1833, il est mort à Quimper le 16 octobre dernier. Il préparait un travail d'ensemble sur les mystères bretons de la Bibliothèque nationale dont il avait copié plusieurs ; grâce à l'obligeance de son frère, M. H. Bernard, recteur de Kergloff, Finistère, nous espérons pouvoir utiliser au profit des lecteurs de la *Revue Celtique* une partie au moins des matériaux préparés pour un livre que nous espérions voir paraître bientôt et dont l'auteur semblait plein de vie et d'avenir quand un coup subit nous l'a enlevé.

## II.

Le 1er janvier est mort à Paris M. Emile Bouillon, second éditeur de la *Revue Celtique*. Il avait succédé en 1888 à M. F. Vieweg, son beau-père[2].

1. Paris, Jouby et Roger, 1870, in-8, XIII-557 pages.
2. Sur M. F. Vieweg, voyez *Revue Celtique*, t. IX, p. 500.

Je ne crois pas avoir jamais rencontré libraire qui ait mérité plus que lui la sympathie de ses clients d'abord et ensuite de tous les honnêtes gens. Né le 15 février 1848, en Allemagne, à Dessau, duché d'Anhalt, il appartenait à une famille française originaire de Montbéliard, et avait en 1889 recouvré la qualité de Français par application des articles 9 et 10, § 2 du Code civil. Il avait fait ses études au gymnase de Stuttgard et commencé l'apprentissage de la librairie dans la même ville chez M. Aue, son grand-père. Il avait été employé dans les maisons Laugier à Berlin, Löscher à Turin et Florence, Haart et Steinert, Baer, Vieweg à Paris, Schulz à Strasbourg avant de devenir chef de la maison où son mariage l'avait fait entrer. A une instruction plus élevée et plus complète que celle de beaucoup de libraires français, il joignait une loyauté et une élévation de sentiments qui ont été de tout temps bien rares. Il laisse une veuve et trois jeunes enfants; ces trois frais visages, mouillés de larmes, derrière le char funèbre, étaient aujourd'hui l'ornement et la plus belle couronne des funérailles paternelles, mais malgré leur douleur, ils ne peuvent pas encore comprendre — ces pauvres enfants — quelle perte immense est pour eux la mort du père qu'une impitoyable maladie vient de leur enlever.

Paris, le 4 janvier 1894.

H. D'A. DE J.

---

# PÉRIODIQUES

## I.

L'ANTHROPOLOGIE, tome IV, nº 3, mai-juin 1893. Dans un article intitulé *La famille matriarcale au Caucase*, M. Kovalewsky résume une partie des doctrines les plus intéressantes contenues dans le livre annoncé plus haut p. 131. Parmi les faits juridiques intéressants signalés par l'auteur, nous ferons remarquer la concordance entre une coutume des Tcherkesses et un vieil usage irlandais. On sait qu'en général en Irlande les enfants étaient élevés hors de la maison paternelle : les textes de droit sont là-dessus d'accord avec la légende de saint Patrice et avec la littérature épique. Or, M. Kovalewsky, dans l'article dont il est question ici, parle « d'une coutume « étrange qui, chez les Tcherkesses, est connue sous le nom d'« atalykat ». « Elle consiste en ce que l'enfant nouvellement né ne reste pas dans la » maison des parents, mais est confié aux soins d'une autre famille. La « nourriture et l'éducation de l'enfant, lesquelles ne vont pas plus loin que « de lui apprendre à manier son cheval et ses armes, sont à la charge de la « famille de l'« atalyk » (tuteur) qui parfois aussi s'occupe de lui trouver « une femme. Entre le tuteur et l'enfant confié à ses soins s'établissent les « mêmes rapports que chez nous entre le père et le fils. Le caractère famil- « lial de ces rapports est reconnu par l'usage qui défend toute union entre « la famille du tuteur et celle du pupille, étendant de cette façon à ces fa- « milles la règle exogamique qui est établie pour les rapports entre mem- « bres de la même famille et de la même confraternité. De notre temps, « la coutume de confier à des mains étrangères l'éducation de l'enfant se « perpétue de préférence dans les familles princières et nobles, et ne s'ap- « plique exclusivement qu'aux garçons ; mais dans les anciens temps, cette « coutume était générale et si sévèrement pratiquée, que la personne qui « voulait être tuteur avait le droit de s'emparer par force de l'enfant et de « l'emporter dans son « aoûl ». Pendant tout le temps que le pupille reste « dans la maison du tuteur, le père et la mère ne doivent pas, selon l'éti- « quette, s'informer de son sort, ni en général montrer la moindre inquié- « tude. Quand le pupille arrive à la majorité, c'est-à-dire quand il se « montre capable de prendre part à la guerre, l'« atalyk » le conduit triom- « phalement à son père. Le père, après avoir comblé le tuteur de présents,

« reçoit le fils dans sa famille. Cet acte est précédé d'une cérémonie sym-
« bolisant le mauvais vouloir de la famille à le laisser reconnaître pour fils.
« Bell, qui, personnellement, a été présent à la remise du fils aux mains
« du père, raconte que la troupe de cavaliers qui reconduisait le tuteur et
« son pupille subit une attaque simulée de la part de la jeunesse de
« l'« aoûl » paternel ; quelques minutes se passèrent au milieu de coups
« de fusil tirés à poudre ; enfin l'« atalyk » réussit à se frayer un passage. »

## II.

Revue archéologique, troisième série, tome XXI, nº de mai-juin 1893. M. Salomon Reinach donne la fin de son étude sur « les monuments de pierre brute dans le langage et les croyances populaires » dont nous avons parlé plus haut, p. 354. En voici la conclusion :

« L'archéologie comparée nous montre de plus en plus, d'un bout à
« l'autre de l'ancien monde, une même civilisation matérielle, pélasgique
« en Grèce, innommée ailleurs, ayant prévalu à une époque très reculée,
« qui est le début de l'ère des métaux. Plus nous étudions les monuments
« de cette civilisation, qu'on rapportait naguère si volontiers à des origines
« orientales, plus nous nous persuadons qu'elle n'a rien de commun avec
« la Babylonie ni avec l'Egypte, que les analogies qu'on a fait valoir por-
« tent sur des suggestions ou sur des emprunts et sont, pour ainsi dire,
« toutes superficielles. Si nous comparons seulement la Gaule de l'Ouest
« et la Grèce, nous voyons, de part et d'autre, de grandes constructions en
« blocs énormes, indépendantes de tout modèle oriental, des poignards
« triangulaires en cuivre, avec rivets, d'une forme qui n'est ni égyptienne
« ni assyrienne, des vases ornés d'incisions remplis d'une substance
« blanche, d'autres pourvus de mamelons perforés tenant lieu d'anses ; la
« décoration de certains vases découverts à Mycènes rappelle singulièrement
« les demi-cercles surhaussés, concentriques, gravés sur le granit de l'allée
« couverte de Gavr'inis ou sur un vase de même époque récemment tiré
« d'un dolmen près de Quiberon. D'autres considérations, empruntées les
« unes aux traditions écrites, les autres aux survivances du folklore, nous
« font entrevoir des similitudes non moins frappantes dans le domaine des
« religions primitives. Il est donc tout au moins permis de croire que plu-
« sieurs dizaines de siècles antérieurement à la grande unité réalisée par la
« conquête romaine, il a existé une autre unité dont la cause nous restera
« toujours inconnue. Faut-il, comme l'indolence en est facilement tentée,
« la mettre sur le compte des aptitudes instinctives de l'esprit humain,
« dont les premières manifestations sont uniformes, quoique indépendantes
« les unes des autres ? Faut-il faire intervenir les événements mystérieux
« dont témoignent la diffusion des animaux domestiques et des céréales,
« ou, dans un tout autre ordre de faits, la diffusion des langues aryennes ?
« N'est-on pas porté à admettre que le courant de civilisation pélasgique,
« au lieu de se mouvoir d'Orient en Occident, comme on le croit d'ordi-
« naire, ait pris naissance, au contraire, quelque part dans l'ouest de l'Eu-

« rope, pour gagner de là l'Italie, la presqu'île des Balkans, l'Asie-Mineure « et ne s'y trouver en contact que vers le XVIe siècle avant notre ère avec « le courant égypto-babylonien ? C'est à cette dernière solution que j'in- « cline, mais sans oser encore rien affirmer. Car ces questions sont de « celles auxquelles on ne peut se flatter que l'avenir même doive donner « réponse et qu'on se sent déjà quelque hardiesse à poser sans les ré- « soudre. »

III.

La ZEITSCHRIFT FÜR VERGLEICHENDE SPRACHFORSCHUNG AUF DEM GEBIETE DER INDOGERMANISCHEN SPRACHEN, tome XXIII, nouvelle série, tome XIII, 2e livraison, contient trois articles intéressants pour les celtistes.

Le premier, p. 274-284, est de M. Zimmer et a pour point de départ les gloses vieil-irlandaises du manuscrit latin de Munich 14429. Ces gloses sont sur : 1° *colostrum,* c'est-à-dire « premier lait d'une femme ou d'animaux », *nús, id est lac novum* ; 2° *inguen* (ms. *iunguis*) « aine, flanc, bas-ventre », *blen ;* 3° *intestina* « intestins », *coel chomae ;* 4° *panus* « fil de tisserand », *flesc con ail ;* 5° *vespa* « guêpe », *foich. Nús* s'explique par un primitif *nú-ass,* littéralement « nouveau lait » ; *ass* « lait » est noté *as* dans le dictionnaire d'O'Reilly et dans celui d'O'Davoren, d'où il est passé dans celui de M. Windisch. *Blén,* comme l'écrit M. Windisch, noté *bléan* chez O'Reilly, est un mot connu. On peut en dire autant de *coel chomae,* dont le génitif pluriel, *inna coilchomae* glose *intestinorum* dans le Priscien de S. Gall, et a été cité dans la *Grammatica celtica,* 2e édition, p. 73. *Flesc con áil* veut dire « baguette avec crochet », *Flesc* est un mot connu. Pour ce qui est d'*áil,* on peut consulter Ascoli, *Glossarium palaeo-hibernicum,* p. XVII, Le plus intéressant est la glose sur *vespa, foich,* qui est vraisemblablement un emprunt à un collectif brittonique **uochi,* signifiant « les guêpes » et primitivement accusatif pluriel d'un thème masculin *uespo,* identique, sauf le genre, au latin *vespa* et dans lequel le groupe *sp* s'est changé en *sc,* puis en *ch* comme dans le gallois *ucher* = vesper.

Le second article est de M. Strachan, qui dans les quatre pages 304-307 réunit quinze études étymologiques, toutes sur des mots irlandais, à l'exception d'une, qui concerne un mot gallois.

Le dernier article est de M. Whitley Stokes qui, ayant publié dans le même tome de la même revue, p. 62-80, les gloses irlandaises du manuscrit de Florence, bibliothèque laurentienne, Plut. XLV, 14, ajoute à son article des notes supplémentaires inspirées par le manuscrit de la Bibliothèque nationale, ms. latin 7960. La *Revue Celtique* doit à la bienveillance de M. Whitley Stokes une édition des gloses du ms. de Paris. Elle a paru dans le précédent volume, p. 226-235.

## IV.

Archaeologia Cambrensis, octobre 1893. Les deux articles qui, dans ce numéro, m'ont semblé les plus intéressants, sont dus à la plume de M. John Rhys, et concernent des inscriptions ogamiques. Dans le premier article, p. 285-291, le savant auteur émet une hypothèse fort séduisante. A Llandeilo Llwydarth, dans le nord du comté de Pembroke, on a trouvé la tombe d'un personnage dont le nom est écrit au génitif *Andagelli* deux fois, l'une en caractères latins, l'autre en caractères ogamiques. M. Rhys rapproche ce nom de celui du borgne Ingcél, fils d'un roi breton et associé avec des Irlandais exilés, de concert avec lesquels il accomplit plusieurs actes de brigandage. Un de ces actes de brigandage est le sujet du célèbre morceau épique irlandais intitulé *Togail brudne Dá Dergae*. M. Zimmer, dans son analyse, Revue de Kuhn, tome XXVIII, p. 558, appelle ce personnage *Ingcel* sans noter la longue, qui est cependant marquée cinq fois dans le *Lebor na hUidre*, p. 84, col. 2, l. 20, 26, 33, 36, 39, contre une fois, l. 28, où l'*apex* manque sur l'*e*. L'*e* d'Ingcél est donc long. Ce mot se termine par une seule *l*, tandis qu'il y en a deux dans *Andagelli*. Enfin *Andagelli* n'explique pas le *c* de Ingcél, qui paraît tout simplement composé de *ing* « danger », et de *cél* « bouche » et « prophétie » [1]. Pour admettre l'identité du mot breton écrit au génitif *Andagelli* avec le nom du personnage mentionné dans *Togail brudne Dá Dergae*, il faut supposer que le nom breton a été déformé en Irlande par l'effet d'une étymologie populaire. Ingcél pouvait signifier « prophétie de danger », nom bien choisi pour un brigand.

Le second article de M. Rhys, p. 355-357, consiste en une lettre précédemment insérée dans l'*Academy* du 23 août dernier. Il concerne une inscription ogamique récemment trouvée à Silchester, comté de Southampton, non loin de Winchester, par conséquent à une grande distance du pays de Galles. M. Rhys lit *Ebicatos maqi mucoi*, c'est-à-dire : « tombeau d'Ebicatus (mieux Evo-catu-s), fils du petit-fils de. . . . . ».

## V.

The Academy, 12 août, p. 132, 19 août, p. 151, 26 août, p. 174. Compte rendu très élogieux du *Nennius vindicatus* de M. Zimmer par M. Alfred Nutt.

2 septembre 1893, p. 193. Critique par M. Whitley Stokes d'une hypothèse de M. Zimmer suivant lequel il y aurait eu en vieil irlandais une traduction des odes d'Horace.

16 septembre, p. 235, note de M. F. Olden sur la mission de Palladius et sur les rapports de son apostolat avec celui de saint Patrice.

1. Dictionnaire d'O'Clery, *Revue Celtique*, tome IV, p. 383.

14 octobre, p. 321. Nouvel essai de lecture des inscriptions ogamiques irlandaises de Whitefield et de Monataggart, par M. R. A. S. Macalister. — P. 324, le père Hogan propose une correction à son édition de la bataille de *Ros-na-rig*. *Bude-chaiti*, p. 20, 217, qui, suivant lui, aurait signifié « complètement satisfait, content d'avoir mangé, rassasié », et qu'il a expliqué par *bude* « contentement », et par *chaithim* « je mange », serait la notation en moyen irlandais d'un vieil irlandais *budechu-de*, dont le premier terme est le comparatif de l'adjectif *budech*, et dont le second terme serait la particule *de*, où l'on doit reconnaître la préposition *di*, plus un pronom de la 3e personne. *De* veut dire littéralement « de cela » et s'emploie avec le sens de « d'autant plus » [1]. *Budechaiti* signifie donc « d'autant plus reconnaissant et content ».

11 novembre, p. 415. Essai d'une explication de l'inscription gravée sur la pierre de Newton, en Ecosse, comté d'Aberdeen. On sait que cette inscription est gravée partie en caractères latins, partie en caractères ogamiques. M. Nicholson ne trouve aucune difficulté à l'interprétation de ce document. L'avenir nous apprendra si parmi les gens compétents il trouve beaucoup d'approbateurs.

## VI.

A propos du livre de M. Fritz Bechtel, *Die Haupt-probleme der indogermanischen Lautlehre seit Schleicher*, j'ai indiqué plus haut (t. XIII, p. 405), combien il me semblait difficile d'admettre dans le grec ὑψηλός une exception à la loi formulée par M. de Saussure : que la gutturale vélaire ne se labialise pas en grec après *u*. J'aurais plus volontiers consenti à séparer étymologiquement ὑψηλός de son synonyme gaulois *uxello-* (dans *Uxellodunum*).

• La question a été reprise dans les Mémoires de la Société de Linguistique (t. VIII, p. 256-259), par M. Louis Duvau, qui montre, d'une part, l'impossibilité de séparer ὑψηλός, ὕψος de ὑπέρ, latin *super*, et, par suite, la nécessité de poser un prototype *ups-* et non *uk̯s* pour ces mots grecs; d'autre part, rapprochant le nom gaulois *Crixus* (gallois *crych* « frisé ») du latin *crispus*, il établit que le *ps* indo-européen devient nécessairement *ks* en celtique. Autres exemples : gallois *ucher* « soir » où *ch* représente régulièrement un plus ancien *ks*, cf. ἕσπερος, lat. *vesper*. On pourrait y ajouter *foich* « vespa » que nous citons plus haut, p. 143.

Cette hypothèse nous dispense d'admettre en grec une infraction à la loi posée par M. de Saussure et nous permet de conserver, en le précisant, le rapprochement traditionnel entre *uxello-* et ὑψηλός.

## VII.

Annales de Bretagne, tome IX, première livraison, novembre 1893.

1. E. Windisch, *Irische Texte*, 467-468. R. Atkinson, *The passions and the homilies*, p. 628. *Grammatica celtica*², p. 276.

P. 33, Le Braz, *Les saints bretons d'après la tradition populaire* (suite). — P. 53, Luzel, *Les trois chiens Brise-Tout, Passe-Partout et Plus-Vite-que-le-Vent* (fin). — P. 81, J. Loth, *La vie de S. Eliau d'après le livre de Llandaf,* premier article. — P. 86, G. Dottin, *Contes irlandais modernes,* texte et traduction (fin). Il y a un tirage à part de cette intéressante publication. — P. 120, Luzel, *Sermon evit gouel an holl zent,* sermon burlesque pour la fête de la Toussaint, texte breton et traduction.

VIII.

Folk-Lore, tome IV, vol. IV, nº 3, p. 365, rapport de M. Alfred Nutt sur les principaux ouvrages relatifs à la mythologie et aux légendes irlandaises qui ont paru pendant les années 1892 et 1893, savoir : l'édition du *Cath Ruis na Rig* donné par le Père E. Hogan, le mémoire de G. Coffey sur les tombelles de New Grange, Douth et Knowth, la *Silva gadelica* de M. St. O'Grady, le *Nennius vindicatus* de M. Zimmer et les chansons d'amour de Connaught. Tout le monde sait que M. Alfred Nutt est un des folkloristes contemporains les plus compétents, et on trouvera dans son mémoire des points de vue dont il n'est pas question dans les comptes rendus que la *Revue Celtique* a publiés des mêmes ouvrages.

Folk-Lore, vol. 4, nº 4, p. 471-497, édition par M. Whitley Stokes de la fin d'un fragment du *Dinnshenchas,* consistant en cinq feuilles de parchemin découvertes par M. H. Gaidoz à la bibliothèque des avocats d'Edimbourg et signalées par lui dans la *Revue Celtique,* tome VI, p. 113. Le texte édité par M. Whitley Stokes comprend vingt-deux articles qui font défaut dans le manuscrit d'Oxford, dont il a donné une édition dans le tome III du même journal, p. 467-516 (cf. *Revue Celtique,* tome XIV, p. 90-91).

A la suite de cet extrait du manuscrit d'Edimbourg, p. 473-492, M. Whitley Stokes a placé, p. 492-496, un autre fragment du *Dinnshenchas* conservé par le manuscrit du Musée britannique *Egerton,* 1781, folio 75, verso.

Les deux textes irlandais sont accompagnés d'une traduction anglaise et de notes aussi copieuses qu'intéressantes. C'est une importante contribution à une future édition complète d'un curieux monument irlandais.

IX.

Allmer, Revue épigraphique du midi de la France, nº 72, octobre, novembre et décembre 1893, donne le texte de deux inscriptions romaines trouvées à Chalon-sur-Saône et qui contiennent des noms propres d'hommes gaulois. Ces inscriptions sont deux épitaphes. L'une, nº 978, a été placée sur le tombeau de Samorix, Liamari *Filius* Remus, cavalier dans l'*Ala longiniana ;* l'autre, nº 979, rappelle la mémoire d'Albanus, Excingi *Filius,* dans l'*Ala Asturum* et de nation *Ubius.* Creuly avait connu ces inscriptions, mais il en a indiqué la provenance d'une manière incomplète ou inexacte.

Ainsi Liamarus, *Revue Celtique*, III, 299, et Samorix, *ibidem*, 305, sont cités d'après le carnet XV, p. 27, sans indication de lieu, et pour Excingus, Ubien, la mention fautive Chalons, avec *s* finale, accompagne le renvoi au carnet XV, p. 26, *Revue Celtique*, tome III, p. 167.

Suivant César, *De bello gallico*, l. IV, c. 3, § 3, l. VI, c. 9, § 7, les *Ubii* sont Germains ; c'est aussi la doctrine de Pline, l. IV, § 106 ; mais le nom d'homme Excingus est gaulois. On peut donc se demander si, lorsqu'il s'agit des *Ubii*, la qualification de *Germani* qui leur est donnée par César n'est pas la conséquence de ce qu'ils habitaient alors sur la rive droite, c'est-à-dire à l'est du *Rhin*, limite orientale de la Gaule, ainsi qu'il est dit au début des Commentaires *de bello gallico*. On sait que c'est Agrippa qui a transporté les *Ubii* sur la rive gauche du Rhin, Strabon, l. IV, c. 3, § 4, édition Didot, p. 161, l. 24-26. Faisons observer que dès la première des guerres de César contre les Germains, en l'année 58, les *Ubii* prirent parti pour les Romains, *De bello gallico*, I, 54. Ils jouèrent le même rôle pendant la seconde de ces guerres, en l'année 55, *De bello gallico*, l. IV, c. 16, 19, et pendant la troisième, en 53, *De bello gallico*, l. VI, c. 9 et 10. On peut donc se demander s'il n'y aurait pas à reviser la doctrine reçue : Zeuss, *Die Deutschen*, p. 87, E. Desjardins, *Géographie historique et administrative de la Gaule romaine*, tome II, p. 445, Karl Müllenhoff, *Deutsche Altertumskunde*, tome II, p. 301, considèrent, à l'exemple de César, les *Ubii* comme Germains. Cette croyance repose-t-elle sur des bases solides?

Paris, le 25 décembre 1893.

H. d'Arbois de Jubainville.

## X.

Le nº de juillet-septembre 1839 de la Revue de Philologie contient un article fort intéressant pour les études celtiques : *Betriacum, Bebriacum*, par M. Lucien Herr. En voici le résumé : deux batailles furent livrées en l'an 69 auprès d'un bourg voisin de Crémone, l'une entre les troupes de Vitellius et celles d'Othon, l'autre entre les mêmes troupes et celles de Vespasien. Le nom de ce bourg est *Bebriacum*, selon Juvénal, ou *Betriacum* (var. *Bedriacum*) selon les autres témoignages anciens. Un texte de Tacite nous permet de choisir à coup sûr entre ces deux leçons : *locus castorum nocatur*, dit-il, *Hist.*, II, 24. Il ne s'agit évidemment pas ici des Dioscures, quoi qu'en ait pensé M. Mommsen : il faut traduire par « le lieu dit des castors ».

Or, le nom est certainement celtique, le suffixe *-acum* suffit à le prouver ; son radical doit donc contenir le nom celtique du castor ; *Bebriacum* répond évidemment à cette condition : il n'en est pas de même de *Betriacum (Bedriacum)*. Le doute ne semble donc plus permis ; c'est à *Bebriacum*

qu'ont eu lieu les deux batailles de l'an 69 : *Betriacum (Bedriacum)* est une altération de ce nom, — conclusion qui, comme le fait justement remarquer M. Herr, ne nous autorise nullement à rétablir partout *Bebriacum* dans les textes l'erreur remontant aux auteurs et non aux copistes. La table de Peutinger présente *Beloriacum :* cette leçon est en tout cas plus proche de *Bebriacum* que de *Betriacum,* et peut être citée comme une preuve accessoire, l'indication de Tacite, *locus castorum uocatur,* étant en elle-même décisive.

L. Duvau.

*Le Propriétaire-Gérant :* Veuve E. BOUILLON.

---

Chartres. — Imprimerie DURAND.

# UNE PHRASE EN MOYEN BRETON

La *Revue de Bretagne, de Vendée et d'Anjou* a reproduit, dans son numéro de mars 1889, p. 211, 212, l'intéressante relation d'un voyage fait en basse Bretagne, par Ambroise Paré, l'an 1543. Une phrase bretonne enchâssée dans le récit est citée d'après la dixième édition, Lyon, 1641 ; une note ajoute la leçon d'une autre édition, sans doute plus récente.

Voici la rédaction du passage tel qu'il se trouve dans la neuvième édition des *Œuvres* d'Ambroise Paré, Lyon, 1633, p. 902 A (Bibliothèque de Poitiers). Il s'agit de la dernière péripétie d'une lutte engagée entre « vn petit bas Breton bien quadraturé, fessu et materiel », et « vn grand Datiuo magister d'eschole ».

« Ce grand Datiuo eut grand despit d'auoir esté ainsi jetté par terre par vn si petit hommet : il se releua tout en cholere, & voulut auoir sa reuanche. Ils se prindrent derechef collet à collet, & furent encore vn bien long temps à leurs prises ne se pouuans mettre par terre : en fin ce grand homme se laissa tomber sur le petit, & tombant meit son coulde au creux de l'estomach, et luy creua le cœur, & le tua tout mort. Et sçachant luy auoir donné le coup de la mort, reprint sa longue jacquette, & s'en alla la queuë entre les jambes, & s'eclipsa [1], voyant que le cœur ne reuenoit point au petit homme, pour vin, vinaigre, ny autre chose qu'on luy presentast. Je m'approchay de luy, tastay le poulx qui ne battoit nullement, alors

1. Il faudrait peut-être changer ici la virgule en un point, et le point suivant en une virgule.

dis qu'il estoit mort. Adonc les Bretons qui assistoient à la luitte, dirent tout haut en leur baragouyn, *Andraze menraquet enes rac vn bloa so abeudeux henelepe barz an gouremon enel ma moa engoustum,* c'est à dire, Cela n'est pas du jeu. Et quelqu'vn dit que ce grand Datiuo estoit coustumier de ce faire, & qu'il n'y auoit qu'vn an qu'il auoit fait le semblable à vne luitte. »

Pour me procurer les variantes antérieures de ce petit texte breton, j'ai eu recours à l'obligeance d'un de mes anciens élèves, M. J. Moreau, dont l'exactitude m'est connue, et qui m'a fourni les renseignements suivants.

La première édition, Paris, 1575, qui se trouve à la Bibliothèque Sainte-Geneviève, ne contient pas les « Voyages ».

La cinquième édition, 1598, est la plus ancienne que possède la Bibliothèque Nationale; la phrase y est écrite ainsi: *Andraze meuraquet enes rac vn bloa so abeudeux henelep e barz an gouremon enel ma hoa engoustun.*

La septième édition, 1614, et la huitième, 1628 (Bibliothèque Sainte-Geneviève) portent uniformément: *Andraze meuraquet enes rac vn bloa so abeudeux henelepe barz an gouremon enel ma moa engoustoum.*

L'édition Malgaigne, Paris, 1840-1841 (Bibliothèque Sainte-Geneviève) indique, t. III, p. 676, cet opuscule comme ayant été publié pour la première fois dans la 4e édition, en 1585. Malgaigne dit, p. CCCXXI, que cette 4e édition « n'existe pas dans les bibliothèques publiques de Paris »; cependant il l'a eue entre les mains. Si le texte breton y avait différé sensiblement de celui que portent les éditions suivantes, il est à croire que Malgaigne en eût averti ses lecteurs, ce qu'il n'a point fait.

Nos trois leçons sont fautives aussi bien que les deux autres publiées dans la *Revue de Bretagne, de Vendée et d'Anjou;* le fait n'a rien d'étonnant pour un texte de cette nature.

Débarrassons-nous d'abord des erreurs qui proviennent de la ressemblance de certains caractères comme *m* et *n*, *n* et *u*.

Pour retrouver des mots bretons, il est nécessaire de lire *abendeux, heuelep, gourenou* ou *gourennou, euel, engoustum.*

*Moa* est impossible. La variante *hoa* peut s'admettre; mais

on attendrait plutôt *uoa,* dont *moa* semble provenir plus naturellement que de *hoa.*

*Meuraquet* a *m* pour *n ;* son premier *u* sera étudié plus loin.

Après ces rectifications, le texte en « *baragouyn* » laisse encore à désirer. La glose qui le suit permet d'y constater des lacunes et des transpositions. Il devrait y avoir quelque chose comme ceci :

*Andraze neraquet ! — Enes* [*endeux groaet*] *euel ma uoa engoustum, rac vn bloa so abendeux* [*groaet*] *heuelep e barz an gourennou.*

Littéralement : « Cela ne fait pas (l'affaire) ! — Celui-là a fait comme il était coutumier, car il y a un an qu'il a fait de même dans les luttes. »

Malgré de fâcheuses incertitudes, nous avons là un spécimen intéressant, et unique en son genre, du moyen breton *parlé.* Pour nous rendre compte des conditions dans lesquelles il a été recueilli, remarquons d'abord que la scène se passait à Landerneau ou dans les environs : « Ils... me menerent auec eux iusques à Landreneau » (9e éd., p. 901 c), et que le fameux chirurgien se trouvait avec de nobles personnages bretons. Voici le curieux passage qui précède le récit des luttes (901 D) :

« Monsieur d'Estampes pour donner passe-temps et plaisir à mesdits Seigneurs de Rohan et de Laual, et autres Gentilshommes, faisoit venir aux festes grande quantité de filles villageoises pour chanter des chansons en bas Breton, où leur harmonie estoit de coater comme grenoüilles, lors qu'elles sont en amour. Dauantage leur faisoit dancer le triori de Bretagne... Il les faisoit moult bon oüir et voir. »

Il y a lieu de supposer qu'un de ces gentilshommes qui entouraient Ambroise Paré lui aura rendu le service de l'aider à écrire les quelques mots bretons qui l'avaient frappé. En tout cas, cette transcription est fondée sur l'observation directe de la langue usuelle et ne tient aucun compte de l'orthographe traditionnelle qui prévalait alors (cf. *Rev. Celt.,* XIII, 242).

Nous examinerons d'abord la liaison de certains mots dans l'écriture, puis la forme spéciale de deux autres.

*Andraze* « cette chose-là », se prononce aujourd'hui ainsi ; on écrivait au XVIe siècle *an tra se, an dra se, an drase.*

*Meuraquet,* lisez *neuraquet* « ne fait pas », a un premier *u* fort insolite. Comme aucune autre lettre n'est surabondante dans la phrase, on peut conjecturer que l'*u* est une faute pour *r*: cf. *nerraff,* je ne fais pas, Sainte-Barbe, 762, v. 5 (*arrin,* je ferai, 763). Ce n'était point l'usage de joindre, dans l'écriture, le mot *quet* « pas » au précédent. Cette orthographe se trouve constamment suivie dans l'*Explication an doctrin christen,* Guingamp, 1838: *ne gredetquet,* vous ne croyez pas, *ne gredontquet,* ils ne croient pas, *ne gredoïntquet,* ils ne croiront pas, *ne gredfac'hquet,* vous ne croiriez pas, II, 17, etc., etc.

*Engoustum* « dans la coutume » est aussi logiquement écrit en un seul mot que les deux expressions précédentes, puisqu'il y a encore ici une mutation initiale. La notation habituelle eût été *en coustum.* On voit que ce mot était du féminin ; il avait une variante *custum.* Le P. Grégoire de Rostrenen reconnaît les deux genres au breton moderne *custum,* auquel il donne un équivalent vannetais *coustum.* Le Gonidec et Troude font *kustum* du masculin seulement.

*Abendeux* « depuis qu'il a » eût probablement été écrit par un auteur breton *a pa endeux, aba endeux* ou *a pan deux.*

C'est une inconséquence d'écrire *e barz* « dans », ces deux syllabes formant un ensemble aussi bien lié que les quatre groupes que nous venons d'étudier. L'orthographe commune était, du reste, *ebarz.*

Les deux mots qui présentent des formes nouvelles en moyen breton sont *enes* et *bloa.*

*Enes* « celui-là » s'écrivait *hennez;* le *z* était dur. L'*h* est quelquefois peu sensible en léonais et en vannetais ; il s'entend fort bien en trécorois ; cf. *Rev. Celt.,* III, 55, 232. Notre texte distingue, d'ailleurs, exactement les mots de même origine *euel* et *heuelep.*

*Bloa* « année » semblerait, au contraire, un *trécorisme* pour *bloaz.* La chute du *z* doux avait commencé à se produire au XVI^e siècle, bien que les exemples écrits en soient alors assez rares. On peut citer : *bugalez,* plus souvent *bugale,* enfants; *hente* (son) proche, (son) prochain, B 759, rimes en *e,* partout ailleurs en moy. bret. *hentez;* le P. Grégoire ne signale que *hentez,* D. Le Pelletier a « *hente,* et anciennement *hentez* »;

van. *heenté,* m., Dictionnaire de L'A***; *caffoeaff,* pleurer, déplorer, *Poèmes bretons,* 80, dérivé de *cafuoez,* chagrins, *ibid.,* 5, rime *ez,* pluriel de *cafu, Middle-Breton Hours,* aujourd'hui *kañv, kaoñ,* deuil, tristesse.

D'autres exemples apparents du même phénomène ne relèvent pas uniquement de la phonétique. L'influence française est sans doute pour quelque chose dans la coexistence en breton moyen de mots comme *volontez* et *uolante,* volonté; *vertuz* et *vertu,* auxquels on peut ajouter *meurzlargiez, meurzlargez,* mardi gras, *Catholicon,* = le nom de personne *Marlargiez* en 1582, *Marlargez* en 1565, 1568, 1581, 1587, 1607, *Marlarge* en 1592, 1607, 1608, *Marlaryge* en 1607 (*Malargez* en 1630, 1631, 1640), registres de Pédernec, voir la seconde édition de mon *Glossaire moyen-breton.* Comparez les échanges de suffixes signalés *Rev. Celt.,* XIV, 309. Le bret. moy. n'a, à notre connaissance, que *paue,* pavé (vieux français *pavée*); *scourgez,* fouet, fr. *escourgée,* et *chaucer,* chaussée; mais les formes modernes *pavez,* van. *paouérr,* et van. *scourge, scourgér,* Grég., peuvent remonter aussi haut que les autres (le bret. moy. *mortez,* mortier, mod. id., Gr., van. *mortér,* l'A., est dans le cas de *tablez,* van. *tablér, Rev. Celt.,* XIV, 309)[1].

Je suis porté à attribuer à l'analogie le *z* du bret. moy. *asclez* « sein de robe » = *ascre,* gall. *asgre;* cf. mod. *Andrez,* André, rime *ez,* Sauvé, *Proverbes,* 823 (*Andre,* 825, 826); *trédez,* troisième « selon quelques-uns », d'après Le Gonidec (bret. moy. et mod. *trede*)[2], et *Rev. Celt.,* V, 127.

1. J'ai eu tort de regarder le moy. bret. *az* « de ton » comme ayant *z* doux, *Rev. Celt.,* V, 125; la prononciation *a,* pour ce mot comme pour *az* dans *me az pet, me a pet,* je te prie (voir *Dictionnaire étymologique du breton moyen,* v. *a* 9 et *a* 10) vient de ce que ces proclitiques s'unissent, dans la prononciation, à la consonne initiale du mot suivant; cf. *hoz* et *ho,* votre; *ez vihet* et *effihet,* vous serez, etc.

2. Le breton moyen et moderne est d'accord avec le cornique pour prononcer sans *z, eguile,* l'autre, *pevare,* quatrième, *pry,* argile, *quere,* cordonnier (voir ce mot au *Glossaire moy. bret.*). Il est bien probable que le léonais *claustle,* Grég., *klaoustré,* Gon., vannetais *coustelé, coustle,* gageure, f., a perdu un *z* et vient de **co-geistl-iā;* cf. le gall. *cyngeystledd,* m., gageure, et *Rev. Celt.,* VIII, 508. Le gallois même semble avoir des incertitudes: *eleni,* cette année, *erllenedd, eleynedd,* l'année dernière (léonais *helene* et *varlene,* trécorois *erlañne*); cf. Stokes, *Celtic Declension,* 44; Rhys, *Rev. Celt.,* VI, 14-16; Nettlau, *Rev. Celt.,* X, 322, 323.

Le breton moyen *oa, oae,* il était, *oe,* il fut, n'a pas perdu directement non plus le *z* qui se montre en léonais du XII^e siècle dans la phrase de Guillaume le Breton, *mech* (lisez *meth*) *oedd* « pudor fuit », citée par M. de la Villemarqué, *Poèmes bretons,* p. 236, cf. v. gall. *oid,* aujourd'hui *oedd.* Il y a eu influence d'une forme différente, *boe,* il fut, cornique *bue.*

Il y a encore une autre façon d'expliquer la forme *bloa.* Dans l'expression qui nous occupe, et qu'un auteur breton eût écrite *vn bloaz so* (cf. *Sainte-Nonne,* 103), le *z* pouvait se fondre avec le son sifflant qui suit, en un *ç :* cf. bret. moy. *dizsul* et *diczul,* dimanche, mod. *diçzul,* Grég., de *dez* + *sul ; daczon, daczorch* = *daz* + *son, sorch, Rev. Celt.,* XI, 354. Une autre combinaison analogue se montre, *Sainte-Barbe,* 191, où la seconde syllabe de *euit se* rime en *iç,* et 760, où le même fait a lieu et est confirmé par la graphie *e uicze.* L'*s* du mot *se* a dû de se conserver en breton à cette circonstance, qu'il s'appuyait souvent sur une consonne précédente ; sans quoi il serait devenu *h.*

La seconde explication de *bloa* est la plus naturelle ; elle nous dispense d'admettre dans le léonais, au XVI^e siècle, une prononciation trécoroise qui n'y existe pas encore aujourd'hui. Dans cette hypothèse, *vn bloa so* aurait été mieux écrit *vn bloaczo ;* cf. van. *guerço, guerço zou,* il y a longtemps, = *güer so, güerso,* chez le P. Grég. *guerz-so,* etc. *(Gloss. moy.-bret.,* v. *guers).*

E. Ernault.

# CONFESSION DES PÉCHÉS

## ATTRIBUÉE A SAINT PATRICE

---

La confession suivante, attribuée à saint Patrice, se lit dans le manuscrit *Angers 14* (IXe siècle, ou plutôt IXe-Xe), au folio 180 vo, à la suite du Psautier (gallican), qui est immédiatement suivi des Cantiques et d'une litanie où sont invoqués les saints du centre et du nord de la France, de Bourges et de Poitiers jusqu'à Cologne et à Liège, avec saint Boniface, saint Colomban et saint Gall. La confession de saint Patrice est suivie, au fol. 183 vo, de la *Confessio quam beatus Alcuinus composuit Domno Karolo imperatori (Dominus inaestimabilis misericordiae, Deus immensae pietatis...)*[1] et de diverses autres pièces, en particulier de plusieurs prières. Ce manuscrit paraît écrit à Tours, à en juger par la semi-onciale caractéristique des manuscrits de Tours, dans laquelle est écrite la première ligne de chaque Psautier.

### INCIPIT CONFESSIO SANCTI PATRICII EPISCOPI.

Deus, Deus meus, rex omnipotens, ego humiliter te adoro. Tu es rex regum, dominus dominantium. Tu es arbiter omnis saeculi. Tu es redemptor animarum. Tu es liberator credentium. Tu es spes laborantium. Tu es paraclytus dolentium. Tu es via errantibus. Tu es magister gentibus. Tu es creator omnium creaturarum. Tu es amator boni omnis. Tu es princeps omnium virtutum. Tu es gaudium omnium sanctorum tuorum. Tu es vita perpetua. Tu es laetitia in veritate. Tu es

1. Publiée par Martène (*De ant. eccl. disc.*, 1706, p. 647), d'après un ms. de Fleury.

exultatio in aeterna patria. Tu es lux lucis. Tu es fons sanctitatis. Tu es gloria Dei patris in excelso. Tu es salvator mundi. Tu es plenitudo Spiritus sancti. Tu sedes ad dexteram Dei Patris in throno regnans in saecula.

Ego peto remissionem peccatorum meorum, Deus meus Jhesu Christe. Tu es qui neminem vis perire sed omnes vis salvos fieri et ad agnitionem veritatis venire. Tu, Deus, ore tuo sancto et casto dixisti : In quacunque die conversus fuerit peccator, vita vivet et non morietur[1]. Ego revertar ad te, Deus, et in omni corde clamabo ad te, Deus meus, et tibi nunc volo confiteri peccata mea. Multiplicata sunt delicta mea super me, quia peccata mea numerum non habent ante oculos tuos, Domine, reus conscientia testis adsisto. Rogare non audeo quod inpetrare non mereor. Tu enim scis, Domine, omnia quae aguntur in nobis, et erubescimus confiteri quod per nos non timemus admittere. Verbis tibi tantum obsequimur, corde mentimur. Et quod .velle nos[2] dicimus, nostris actibus adprobamus. Parce, Domine, confitentibus, ignosce peccantibus. Miserere te rogantibus, quia in sacramentis tuis meus sensus infirmus est. Praesta, Domine, ut, qui ex nobis duro corde verba non suscipis, per te nobis veniam largiaris, Jhesus Christus Dominus noster.

Confitebor tibi, Deus meus, quia ego peccavi in caelo et in terra et coram te et coram angelis tuis et coram facie omnium sanctorum tuorum.

Peccavi per neglegentiam mandatorum tuorum et factorum meorum.

Peccavi per superbiam et per invidiam.

Peccavi per detractionem et per avaritiam.

Peccavi per luxoriam et per malitiam.

Peccavi per fornicationem et per gulam.

Peccavi per falsum testimonium et per odium hominum.

Peccavi per furtum et per rapinam.

Peccavi per blasphemiam et per desiderium carnis.

Peccavi per ebrietatem et per odiosas fabulas.

1. Ezéch., XVIII, 21, rendu de mémoire.
2. Lisez probablement : *non*.

Peccavi per contentiones et per rixam.

Peccavi per juramentum et iracundiam.

Peccavi per laetitiam terrenam et transitoriam.

Peccavi per terrorem et per suavitatem mentis meae.

Peccavi per dolum et per murmurationem.

Peccavi per instabilitatem mentis fidei et per dubietatis impietatem.

Peccavi per inmisericordiam et per spernationem hominum.

Peccavi per prava et per iniqua opera [et] judicia.

Peccavi per neglegentiam et per oblivionem operum Dei.

Peccavi per vagationem et per discretionem mentis meae.

Peccavi per inpacientiam et per spei inperfectionem.

Peccavi per duritiam et per cecitatem cordis vel mentis.

Peccavi per [in]observationem amoris Dei et proximi.

Peccavi per inoboedientiam et per amissionem bonorum constitutorum.

Peccavi per amissionem caelestium desideriorum et per amorem terrenarum rerum.

Peccavi per studia iniquitatis et per dolosa argumenta.

Peccavi per exempla iniqua et per humanitatis obsordes.

Peccavi per accidiam vanam et per stuporem mentis.

Peccavi per fictam humilitatem et amissionem amoris Dei.

Peccavi per maledictionem et per divinationes.

Peccavi per inperfectionem votorum meorum et per machinamenta iniqua.

Peccavi per scrutationem majestatis Dei et caelestis vitae.

Peccavi per pompas corporis et per ambitiones favorum hominum.

Peccavi per intemperantiam hilaritatis et furoris.

Peccavi per tedia et per desidiam mentis.

Peccavi per consilia iniquitatis et per redditionem mali.

Peccavi per concupiscentiam et perpetrationem libidinis.

Peccavi per consentionem et per conscientiam actuum iniquorum atque verborum.

Peccavi per dominici diei operationes et per inlecebr[os]as cogitationes.

Peccavi per tristitiam seculi et per amorem pecuniae et per ambitiones honorum.

Peccavi per inquietudinem et per amaritudinem mentis.

Peccavi per inutilem laetitiam et per scurilitatem, per dolorosa verba et per intemperantia[m] clamoris.

Peccavi per disperationem et per inpuritatem confessionis.

Peccavi per inperfectionem et neglegentiam emendationis.

Peccavi per audatiam et disperationem.

Peccavi per acceptionem munerum iniquorum et per punitiones impietatum.

Peccavi per simulationem et per memetipsi placationem.

Peccavi per silentium rectitudinis et iniquitatis et adulationis.

Peccavi per comessationem et per polluti cibi acceptionem et per suggestiones diaboli et per dilectationem spiritus et per conscientiam carnis.

Peccavi in oculis meis et in auribus meis.

Peccavi in manibus meis et in ore meo et in labiis meis et in omnibus factis meis.

Peccavi in lingua et in gutture.

Peccavi in collo et in pectore.

Peccavi in corde et in cogitationibus.

Peccavi in mente et in operationibus.

Peccavi in manibus et in pedibus.

Peccavi in ossibus et in carne.

Peccavi in medullis et in renibus.

Peccavi in anima mea et in omni corpore meo.

Si nunc erit vindicta tua super me tanta quanta in me ipso fuerunt peccata mea multiplicata, judicium tuum quomodo sustineo? Sed habeo te sacerdotem summum ad quem confiteor omnia peccata mea. Id tibi soli, Deus meus, quia tibi soli peccavi et malum coram te feci. Et quia tu es, Deus, solus sine peccato, obsecro te, Domine Deus meus, per passionem atque per signum salutiferae crucis tuae atque per effusionem sanguinis tui, quo tu concedas mihi remissionem omnium peccatorum meorum. Peto te, Domine meus Jhesu Christe, quod mihi non reddas secundum meritum meum, sed secundum magnam misericordiam tuam. Judica me, Domine, secundum judicium indulgentiae tuae. Ego te peto et adjuro, Deus meus omnipotens, ut tu in me colloces amorem

et timorem tuum. Suscita in me paenitentiam peccatorum meorum et fletum pro nomine tuo. Da mihi memoriam mandatorum tuorum et adjuva me, Deus meus, dele iniquitatem meam a conspectu tuo et ne avertas faciem tuam ab oratione mea. Ne proicias me a facie tua. Ne derelinquas me, Deus meus, ne discesseris a me, sed confirma me in tua voluntate. Doce me quid debeam non agere, quid facere aut loqui, quid tacere. Defende me, Domine Deus meus, contra jacula diaboli et contra angelum tartari suggerentem et docentem multa mala. Ne deseras me, Domine Deus meus, neque derelinquas unum et miserum famulum tuum, sed adjuva me, Deus meus, et perfice in me doctrinam tuam. Doce me facere voluntatem tuam, quia tu es doctor meus et Deus meus, qui regnas in secula seculorum. Amen.

Un connaisseur de la littérature pénitentielle pourrait sans doute dire à quelle époque remonte cette confession des péchés, qui n'a pas grande valeur au point de vue religieux, étant rédigé sans aucun ordre, quoiqu'elle soit animée d'un sentiment moral incontestable, et qui, au point de vue littéraire, est absolument sans couleur. Personne ne pensera que saint Patrice soit en quoi que ce soit intéressé à l'origine de ce document, qui est évidemment de date assez tardive. Il n'en est pas moins vrai que les livres de pénitence semblent venir d'Irlande. Sur les plus anciens que l'on connaisse ou dont on ait entendu parler, on rencontre les noms, marqués sans doute plus ou moins au hasard, de saint Patrice, de saint David, de saint Finnian et de saint Gildas, puis celui du fameux Théodore de Tarse, le premier archevêque de Canterbury, le nom de Bède le Vénérable, enfin celui de saint Colomban. Le *pénitential* de saint Colomban est, dans la série des publications analogues, le premier ouvrage dont on puisse affirmer l'authenticité. Mais notre confession est d'un tout autre caractère, et la seule ressemblance qu'elle ait sans doute avec les pénitentiaux irlandais ou autres, c'est d'être destinée à l'examen de la conscience. Encore est-ce dans une tout autre intention.

Samuel Berger.

# LES CELTES EN ESPAGNE

## INDEX

### PREMIÈRE PARTIE.

NOMS DE LIEU ANCIENS.


Abobrica. XV, 5.
Acinipo. *Voir* Acinippo.
Acinippo. XIV, 390, 391.
Adobrica. *Voir* Abobrica.
Aebura. XV, 58.
Albocela. *Voir* Albocola.
Albocola *des* Vaccaei. XV, 30, 35, 38, 39, 45.
Albocolensis. XV, 38.
Alce. XIV, 388.
*Alexandrie*. XIV, 359, 360.
Allia, *rivière*. XV, 61.
Amallobriga. XV, 35.
Anas, *fleuve*. XIV, 376, 382, 386; XV, 41.
Arabriga. XIV, 394.
Arabrigenses, *peuple*. XIV, 394.
Arandis. XIV, 393.
Arausio. XV, 37.
Arbocala. *Voir* Albocola.
Arbucala. *Voir* Albocola.
Arcobriga. XIV, 393; XV, 17.
Arcobrigenses, *peuple*. XV, 17.
Arelate. XIV, 362.
Areva. XV, 20.
Arevaci, *peuple*. XV, 7, 8, 10, 15, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 31, 33, 35, 60.
Arguela. XV, 24. Cf. Uxama.
Arialdunum. XV, 7.
Arotrebae, *peuple*. XV, 4.
Arriaca. XV, 18.
Arrotrebae, *peuple*. *Voir* Arotrebae.
Artabri, *peuple*. XV, 4, 5.
Arucci. XIV, 391.
Aruccitana civitas. XIV, 391.
Arunda. XIV, 389, 390 391.
*Asie-Mineure*. XIV, 373, 386; XV, 10.
Asta. XIV, 390, 391.
Astorga. XV, 26.
Astura, *fleuve*. XV, 36, 56.
Astures, *peuple*. XIV, 382; XV, 36, 37, 48, 56.
Asturica. XIV, 388; XV, 26, 37, 56.
Ataecina. XIV, 389.
Ateca. XV, 16.
Ategena. XIV, 389.
Atrebates, *peuple*. XV, 4.

Attacum. XV, 14, 16, 17.
Augustobona. XIV, 393.
Augustobriga *des* Pelendones. XV, 23.
Augustobriga *des* Vettones, XIV, 394.
Augustobrigenses, *peuple*. XIV, 395.
Ausetani. *Voir* Oretani.
Autra, *rivière*. XV, 33.
Autraca *des* Vaccaei. XV, 33.
Autricum. XV, 33.
Autrigonae, *peuple*. *Voir* Autrigones.
Autrigones, *peuple*. XV, 10, 11, 12, 13, 24, 33.
Autura, *rivière*. XV, 33.
Avia, *des* Vaccaei. XV, 34.
Baecula, *du Nord*. XV, 80.
Baecula, *du Sud*. XV, 50, 51, 52, 53.
Baeculo. *Voir* Baecula.
Baesucei. XV, 44.
Baetica. XIV, 376, 386, 389; XV, 7, 9, 41.
Baetis, *fleuve*. XIV, 389, 391; XV, 41, 59.
Belisama, *golfe*. XV, 12.
Belli, *peuple*. XV, 10, 19, 20, 22.
Bellovaci, *peuple*. XV, 20.
Berones, *peuple*. XV, 9, 10, 18.
Besalduno. *Voir* Beseldunum.
Besaltuno. *Voir* Beseldunum.
Beseldunum. XIV, 385, 386; XV, 9.
Besuldunum. *Voir* Beseldunum.
*Bétique*. *Voir* Baetica.
*Bétis, fleuve*. *Voir* Baetis.
Bilbilis. XV, 14, 15, 16.
Bisuldunensis comitatus. XIV, 385.
Bisalduno. *Voir* Beseldunum.
Bisuldunum. *Voir* Beseldunum.
Bletisa. XV, 40.
Boiodurum. XIV, 377.
Bracara. XV, 2.
Bracarii Lucenses, *peuple*. XV, 4.
*Bretagne*. *Voir Grande Bretagne*.
Brigaecium, *des* Vaccaei. XV, 35, 36.
Brigantia (La Coruña). XV, 4, 5.
Brigantia (Bragance). XIV, 388; XV, 1, 2.
Brigantio. XV, 3.
Brigantium. XV, 3, 4, 5.
Caeilobricoi, *peuple*. XV, 1.
Caesada. XV, 17.
Caesar Augusta. XV, 8, 19, 26, 27.
Caesarobriga. XIV, 395.
Caesarobrigenses, *peuple*. XIV, 395.
Caetobriga. *Voir* Cētobriga.
Calabria. XV, 1.
Caladunnum. *Voir* Caladunum.
Caladunum. XV, 1, 2.
Calagurris. XV, 57.
Caledonii, *peuple*. XIV, 389.
Callaici, *peuple*. XIV, 382; XV, 26, 48, 56.
Callaïci Bracarii, *peuple*. XV, 2.
Calubriga. XV, 1, 2.
Cannes. XV, 45, 46.
Cantabri, *peuple*. XV, 13, 14, 36, 48, 56.
Cantium. XV, 27.
*Capitole*. XIV, 366, 368.
Caravis. XV, 59.
Caristi, *peuple*. XIV, 373, 380; XV, 9, 10, 11.
Carpetani, *peuple*. XV, 18, 55, 57, 58.
*Carthage*. XIV, 358, 359, 361, 362, 369, 370; XV, 20, 25, 28, 31, 45, 46, 47, 48, 50, 53, 54.
*Carthagène*. XIV, 370, 371, 374; XV, 49, 53.
*Carthaginois*. XIV, 358, 359, 361, 362, 370, 371, 378, 382, 384; XV, 4, 11, 30, 43, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 54.
Cartimitana civitas. XIV, 383.
Cartimitanum municipium. XIV, 383.
Castulon. XIV, 364, 370; XV, 6, 7, 12, 41, 42, 43, 46, 50, 51, 52, 53.
Catobrica. *Voir* Cetobriga.
Cauca, *des* Vaccaei. XV, 30, 31, 32.
Caucenses, *peuple*. XV, 34.
Celtae, *peuple*. XIV, 360, 361; XV, 15, 16.

Celtiberi, *peuple*. XIV, 364, 365, 366, 367, 369, 370, 371, 374, 375, 381, 383, 384, 385, 387; XV, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 13, 16, 18, 19, 20, 22, 25, 26, 28, 30, 36, 41, 45, 46, 47. 48, 49, 50, 51, 53, 54. 56, 57, 58, 59, 60.
*Celtibérie*. XIV, 382, 383, 384, 389; XV, 5, 7, 14, 16, 17, 19, 26, 27, 28, 30, 44, 48, 50, 51, 55, 56, 58, 59.
Celtici, *peuple*. XIV, 365, 376, 381, 382, 383, 386, 387, 389, 390, 391, 392, 393, 395; XV, 1, 3, 4, 7, 17, 26, 40, 55, 56.
Celticoflavia. XIV, 395.
Celticus, *promontoire*. XV, 3.
*Celtique*. XIV, 359, 360, 365.
Cerindones, *peuple*. XV, 22.
Certima. XIV, 384, 385, 386, 389; XV, 7.
Cetobricca. *Voir* Cetobriga.
Cētobriga, *Setubal*. XIV, 393.
Clunia. XV, 7, 25, 26.
Coeliobriga. XV, 1.
Complega. XV, 58, 59.
Condabora. XV, 18.
Confluentia. XV, 26.
Consabrum. XV, 18.
Contrebia, *des* Berones. XV, 10, 18.
Contrebia, *des Celtibères*. XV, 18, 19, 58.
Contributa Julia. XIV, 391.
Corbeia. XIV, 374.
Corbio. XIV, 373; XV, 11.
Corduba. XV, 55.
Cottaeobriga. XIV, 394, 395.
Cougium, *des* Vaccaei. XV, 33.
Cunei, *peuple*. XIV, 392.
Curiga. XIV, 391.
Curigensium respublica. XIV, 391.
*Cynètes, peuple*. XIV, 386, 392, 393.
Deobriga, *des* Autrigones. XV, 11, 12, 13.
Deobriga, *des* Vettones. XIV, 394, 395.
Deobrigula. XV, 13.
Desonci, *peuple*. XV, 37, 38.
Dēva, *fleuve*. XIV, 373, 379, 380; XV, 10, 11.
Devalles, *fleuve*. XIV, 380.
Devobriga. *Voir* Deobriga.
Edetani, *peuple*. XV, 9.
Eldana. *Voir* Selmana.
Elmana. *Voir* Selmana.
Elvetii, *peuple*. *Voir* Helvetii.
Emerita. XIV, 391; XV, 27.
Emporion. XIV, 386.
Equabona. XIV, 393.
Ergavica. XV, 18, 19.
Ἐρύθεια. XIV, 358.
Esttledunum. XV, 7.
Flaviobriga. XV, 11.
Galates, *peuple*. XIV, 360, 361.
Gallaeci, *peuple*. *Voir* Callaici.
Gallaecia. XV, 3.
Gallaïcae matres. XV, 26.
Galli, *peuple*. XIV, 357, 358, 359, 360, 361, 365, 367; XV, 46, 47, 61.
*Gaule*. XIV, 364, 366, 371, 375, 376, 377, 381, 384, 386; XV, 20, 21, 22, 26, 54.
*Gaulois*. *Voir* Galli.
Germani, *peuple*. XIV, 381; XV, 6.
Gerundensis. XIV, 385.
Gesocribate. XV, 9.
Gesoriacus. XV, 9.
Gessorienses. XV, 9.
Girundensis. XIV, 385.
*Goths, peuple*. XV, 1.
Gracchuris. XV, 60. *Voir* Ilurcis.
*Grande-Bretagne*. XIV, 362, 373, 380, 381, 389; XV, 5, 12, 27, 28.
*Grecs*. XIV, 358, 359.
*Halicarnasse*. XIV, 386.
Hasta. XIV, 390.
Helmantica. *Voir* Selmantica.
Hermandica. *Voir* Selmantica.
Helvetii, *peuple*. XIV, 376; XV, 12, 25.
*Hercule (colonnes d')*. XIV, 386.

Hispalis. XIV, 387; XV, 55.
Ἴβηρες, *peuple*. *Voir Ibères*.
*Ibères*. XIV, 361, 362, 363; XV, 3, 15, 16, 48, 52, 53.
*Ibérie*. XIV, 360, 382.
Iceni, *peuple*. XV, 4.
Iliturgis. XV, 49, 52, 53, 57.
Ilucie. XV, 57.
Ilurcis, XV, 60.
Intercatia, *des* Astures. XV, 37.
Intercatia, *des* Orniaci. XV, 38.
Intercatia, *des* Vaccaei. XIV, 367, 368, 369, 370; XV, 31, 35, 36, 38.
*Irlandais*. XIV, 376.
*Irlande*. XIV, 367, 374, 375, 380; XV, 2.
*Italie*. XIV, 361, 364, 367, 375, 377; XV, 16, 39, 43, 45, 46, 47, 51.
Iturobriga. XIV, 387.
Juliobriga. XV, 14.
Κατόβριξ. XIV, 393.
Κελτοί, *peuple*. XIV, 360, 362.
Lacobriga, *des* Celtici. XIV, 393.
Lacobriga, *des* Vaccaei. XV, 34.
Laminium. XV, 44.
Laxta. XV, 19.
Leucas. XV, 10.
Leuci, *peuple*. XV, 21.
Leucomelius saltus. XV, 21.
Leucumellus. *Voir* Leucomelius.
Libisosa, *des* Oretani. XV, 41, 44.
Liccoleucus fundus. XV, 21.
Ligures. XV, 23.
Lugoves. XV, 24.
Lusitani, *peuple*. XIV, 382, 392, 394; XV, 3, 25, 48, 55, 58.
Lusitania. XIV, 376, 384, 387, 395.
Lusones, *peuple*. XIV, 367.
Lutetia. XV, 22.
Lutia. XV, 21, 22.
*Macédoine*. XIV, 368.
Malaca. XIV, 386.
*Man* (*île de*). XIV, 380.
*Marathon*. XIV, 358.
Meidubrigenses, *peuple*. XIV, 394.
Mentesa, *des* Bastuli. XV, 49.
Mentesa, *des* Oretani. XV, 41, 43, 49.
Mentissa. *Voir* Mentesa.
Meribriga. XIV, 393.
Merobrica. *Voir* Mirobriga *des* Celtici.
*Mésie supérieure*. XIV, 379.
Mirobriga, *des* Celtici. XIV, 393; XV, 40, 42.
Mirobriga, *des* Oretani. XV, 40, 41.
Mirobriga, *des* Vaccaei. XV, 39, 40, 42.
Mirobrigenses, *peuple*. XIV, 393; XV, 42.
Moenus. XIV, 378.
Munda. XIV, 384, 385, 389; XV, 7.
Murbogi. XV, 13.
Nemetobriga. XV, 1, 2.
Nemetodurus. XV, 2.
Neri, *peuple*. XV, 3.
Nertobriga *des* Celtibères. XV, 14, 15, 16, 28, 29.
Nertobriga, *des* Celtici. XIV, 387, 391.
Nerva, *fleuve*. XV, 11.
*Nerviens, peuple*. XIV, 366.
Norba. XIV, 388; XV, 24.
*Norique*. XIV, 377.
Nova Augusta. XV, 23.
Novion. XV, 4.
*Numance*. XV, 19, 20, 21, 23, 24, 25, 31, 34, 54.
*Numantins*. XV, 25.
Ocelum Duri, *des* Vaccaei. XV, 35, 38.
Octodurum, *des* Vaccaei. XV, 38.
Octodurus. XV, 8.
Octogesa. XV, 8.
Oretani, *peuple*. XIV, 364; XV, 6, 41, 42, 43, 44, 49, 50, 52, 57.
Oretum. XV, 6, 41, 42, 56.
Orniaci, *peuple*. XV, 37, 38.
Palantini, *peuple*. XV, 35.
Pallantia *des* Vaccaei. XV, 31, 32, 34, 35.

Paramica. XV, 29.
Pax Augusta. XIV, 392.
Pax Julia. XIV, 392.
Pelendones, *peuple*. XV, 22, 23, 24.
*Perses*. XIV, 358, 359.
*Phéniciens*. XIV, 357, 358, 359, 360.
Pintia *des* Vaccaei. XV, 35.
Pisoraca, *fleuve*. XV, 33.
Poeni, *peuple*. XIV, 360.
Porta Augusta, *des* Vaccaei. XV, 35.
Praesamarchi, *peuple*. XV, 3, 4.
Praestamarci, *peuple*. *Voir* Praesamarchi.
*Rhétie*. XIV, 377.
Rhoda. XIV, 383, 386.
Rauda, *des* Vaccaei. XV, 33.
*Romains*. XIV, 359, 361, 362, 364, 366, 367, 368, 369, 370, 371, 373, 382, 383, 384, 386, 387, 388, 390, 392; XV, 3, 4, 9, 10, 11, 13, 15, 18, 19, 20, 21, 24, 25, 30, 31, 32, 36, 43, 45, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 58, 59, 60, 61.
*Rome*. XIV, 361, 384; XV, 7, 20, 21, 25, 31, 32, 46, 47, 48, 54, 56, 58, 61.
*Sagonte*. XIV, 382, 386; XV, 46, 49.
Sagontia, *des* Turdetani. XV, 29.
Salaria. XV, 6, 7, 41, 43, 44.
Salica. XV, 41, 43.
Salduba. XV, 9.
Salmantica. *Voir* Selmantica.
Salmanticensis. XV, 40.
Salpensa. XIV, 390.
Sars, *rivière*. XV, 3.
Sarabis, *des* Vaccaei. XV, 35, 39.
Savia. XV, 23.
Sebeldunum, XIV, 385. *Voir* Beseldunum.
Sebendunum. XIV, 385. *Voir* Beseldunum.
Sedetani, *peuple*. XV, 9.
Segeda, *des* Belli. XV, 10, 19, 20.
Segeda, *des Celtibères*. XV, 60.
Segeda, *des* Celtici. XIV, 389, 391.
Segedensis. XIV, 389.
Segida. *Voir* Segeda *des* Celtici.
Segesama. *Voir* Segisama.
Segisama. *Voir* Segisama Julia.
Segisama Brasaca. XV, 14.
Segisama Julia. XV, 12, 13, 14.
Segisama-Julienses. XV, 13.
Segisamo. XV, 12, 13.
Segisamon. *Voir* Segisamo.
Segisamonculum. XV, 11, 12.
Segisamonenses, *peuple*. XV, 13, 14.
Segobriga, *Segorbe*. XIV, 383, 385, 386, 389; XV, 6, 13, 14, 19.
Segontia, *des* Arevaci. XV, 27, 28, 29.
Segontia, *des Celtibères*. XV, 15, 29.
Segontia, *des* Vaccaei. XV, 29.
Segontia, *des* Varduli. XV, 29.
Segontiaci, *peuple*. XV, 28.
Segontinensis. XV, 29.
Segontinus. XV, 29.
Segontium. XV, 28.
Segovia. XV, 27, 28.
Selmana. XV, 39. *Voir* Selmantica.
Selmantica, *des* Vaccaei. XV, 8, 29, 30, 39, 40, 45.
Sentica. XV, 39, 40.
Sentice. *Voir* Sentica.
Septimanca. XV, 35.
Seria. XIV, 391.
Sibaria. *Voir* Sarabis.
Sinapo. XV, 4.
Singidunum. XIV, 379.
Sucro, *fleuve*. XV, 41.
Suessation. *Voir* Suessatium.
Suessatium. XIV, 373; XV, 10, 11.
Suessetani, *peuple*. XIV, 373; XV, 11.
Suessiones. XV, 11.
Suestasion. *Voir* Suessatium.
Tagus, *fleuve*. XV, 16.
Talabriga. XIV, 394, 395.
Tamarici, *peuple*. XV, 3.
Tamaris, *fleuve*. XV, 3.
Tarraco, XV, 9.

*Tarraconaise* XV, 26, 34, 41.
Tarraconensis conventus. XV, 9.
*Tartesse, fleuve.* XIV, 357, 358; XV, 41.
*Tartesses, peuple.* XIV, 361, 362.
Tiburi, *peuple.* XV, 2.
Titthi, *peuple.* XV, 22.
Toletum. XV, 55.
Tolistobogii, *peuple.* XIV, 373; XV, 10.
Tongobriga. XIV, 394.
Tongobrigenses, *peuple.* XIV. 394.
Tridiavi, *peuple.* XV, 38.
Tugia. XV, 41, 43, 44.
Tuia. XV, 6, 7.
Turdetani, *peuple.* XIV, 382, 391, 392, 393; XV, 28, 29, 41, 50, 55.
Turduli, *peuple.* XV, 9, 41, 42. 52, 55, 56.
Turmodigi, *peuple.* XV, 10, 12, 13, 14, 29, 33.
Turibriga. *Voir* Turobriga.
Turobriga. XIV, 387, 388, 391.
Turubriga. *Voir* Turobriga.
Urbicua. XV, 58.
Uxama Arguela *des* Arevaci. XV, 12, 24, 27, 29.
Uxama Barca, *des* Autrigones. XV, 11, 12, 24.
Uxellodunum. XV, 12, 22.
Vaccaei, *peuple.* XIV, 367, 376, 378, 384; XV, 7, 8, 13, 26, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 38, 39, 40, 56, 57.
Valeria. XV, 19.
Vama. XIV, 392.
Varduli, *peuple.* XV, 29.
Varia. XV, 10.
Vascones, *peuple.* XV, 60.
Veleia. XV, 21.
Vesontio. XV, 23.
Vettones, *peuple.* XIV, 394, 395; XV, 8, 30, 39, 40, 55, 57.
Vimina, *rivière.* XIV, 378, 379.
Viminacium, *des* Vaccaei. XIV, 378, 379; XV, 34.
Viminaus. *Voir* Viminavus.
Viminavus. XIV, 379.
Vindeleia. XV, 11, 12.
Vindelici, *peuple.* XV, 12.
Virovesca. XV, 12.
Visontium. XV, 23.
Vivatia. XV, 41, 43, 44.
Zama. XIV, 368, 370.
Zoela. XV, 37, 38.

## DEUXIÈME PARTIE.

### NOMS DE LIEU MODERNES.

Afrique. XIV, 362.
Agreda. XV, 23.
Alava (province d'). XIV, 373; XV, 11, 12, 14.
Albacete (province d'). XV, 41, 44.
Albarracin. XV, 18, 19.
Alcala-de-los-Casules. XIV, 390.
Alcantara. XIV, 394; XV, 12.
Aldea-del-Muro. XV, 23.
Alegria. XV, 11.
Alemquer. XIV, 394, 395.
Alemtejo (province d'). XIV, 391, 392, 393.
Alfaro. XV, 60.
Algarve (province d'). XIV, 365, 392, 393.
Alhama, *rivière.* XV, 60.
Almaden. XV, 41.
Almeida. XIV, 395.
Alpes, *montagnes.* XIV, 366.
Ampurias. XIV, 386.
Andalousie. XIV, 364, 370, 382,

383, 384, 388, 389, 390, 391; XV, 6, 7, 41, 43, 44, 49.
Andujar. XV, 49.
Anglesey (île d'). XV, 28.
Aragon (province d'). XIV, 367, 382; XV, 5, 14, 17, 18, 57, 59.
Aranda. XV, 33, 34.
Arandilla, *ruisseau*. XV, 25.
Arcos-de-Medina-Celi. XV, 17.
Argentré, Mayenne. XV, 2.
Arlanza, *rivière*. XV, 26.
Arlanzon, *rivière*. XV, 26.
Arles, Bouches-du-Rhône. XIV, 362.
Aroche. XIV, 387, 388, 391.
Arras, Pas-de-Calais. XV, 4.
Astorga. XIV, 388; XV, 34, 35, 37, 38, 56.
Asturies (royaume des). XIV, 382; XV, 37, 56.
Badajoz (province de). XIV, 387, 389, 392; XV, 40, 41.
Baeza. XV, 41, 43, 44.
Barcelonnette, Hautes-Alpes. XV, 21.
Bavière (royaume de). XIV, 377, 378; XV, 12.
Baylen. XV, 50, 52.
Bayona. XV, 5.
Beaudun, Basses-Alpes. XIV, 386
Beauvais, Oise. XV, 20.
Beira-Alta (province de). XV, 1.
Beja. XIV, 392.
Belgrade. XIV, 379.
Benavente. XV, 36.
Besalú. XIV, 385, 386; XV, 9.
Besançon, Doubs. XV, 23.
Betanzos. XV, 5.
Bezaudun, Var. XIV, 385, 386.
Bilbao. XV, 11.
Biscaye (golfe de). XIV, 379; XV, 10, 11.
Bonn, Prusse rhénane. XV, 37.
Boulogne-sur-Mer, Pas-de-Calais. XV, 9.
Braga. XV, 2, 56.
Bragance. XIV, 388; XV, 1, 2
Bregenz, Autriche. XV, 3.
Bresles, *fleuve*. XIV, 379.
Brême, Allemagne. XIV, 379.
Briançon, Hautes-Alpes. XV, 3.
Bribiesca. XV, 12.
Burgos. XV, 13, 15, 24, 26, 33.
Burgos (province de). XV, 7, 8, 12, 13, 24, 25, 33.
Cabeza-del-Griego. XV, 18, 19.
Caceres. XIV, 388; XV, 24.
Caceres (prov. de). XIV, 394; XV, 13, 17.
Cadix. XIV, 359, 383, 385, 390; XV, 5, 29, 51, 53, 55.
Cadix (province de). XIV, 384; XV, 7.
Cadona. XIV, 364.
Cala. XV, 2.
Calahorra. XV, 57.
Calataayud. XV, 15.
Capilla, XV, 40, 41, 42.
Carnarvon, pays de Galles. XV, 28.
Carrion, *rivière*. XV, 34.
Carrion-de-los-Condes. XIV, 378; XV, 34.
Cartama. XIV, 383, 384, 389; XV, 44.
Castello-de-Calabre. XV, 1.
Castellon-de-la-Plana (province de). XIV, 383; XV, 6, 19.
Castille (Nouvelle). XIV, 367, 382, 395; XV, 6, 14, 17, 18, 29, 24, 41, 49.
Castille (Vieille). XIV, 367, 382; XV, 7, 8, 10, 12, 13, 14, 17, 18, 23, 24, 27, 30, 33, 56, 57.
Castro-de-Avellans. XV, 37.
Catalogne. XIV, 383, 385; XV, 9.
Cauca. XV, 34.
Cazlona. XV, 6, 41, 42, 43, 50, 52.
Cazorla. XV, 44.
Châlons, Mayenne. XV, 2.
Chartres, Eure-et-Loir. XV, 33.
Chelles, Seine-et-Marne. XV, 2.
Ciudad-Real (province de). XV, 41, 49.

Coa, *rivière*. XV, 1.
Constance (lac de). XV, 3.
Consuegra. XV, 18.
Corbiac, Dordogne, Gironde. XIV, 374.
Corbian, Lot-et-Garonne. XIV, 374.
Corbie, Somme. XIV, 374.
Cordoue. XV, 7, 55.
Coruña (province de). *Voir* La Coruña.
Coursegoules, Alpes-Maritimes. XIV, 377.
Cuenca (province de), XV, 6, 14, 18, 19.
Danube, *fleuve*. XIV, 377, 379; XV, 12.
Dee, *fleuve*. XIV, 380.
Deva, *fleuve*. XIV, 379.
Douro, *fleuve*. Prononciation portugaise de l'espagnol Duero.
Duero, *fleuve*. XIV, 376, 378, 394; XV, 1, 8, 13, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 29, 31, 33, 34, 35, 36, 38, 39, 42, 55, 56.
Ebre, *fleuve*. XIV, 359, 367, 373; XV, 5, 8, 9, 10, 11, 12, 14, 17, 18, 23, 39, 48, 49, 55, 57, 59, 60.
Ecosse. XIV, 380.
El-Campo-de-Munda. XIV, 384.
El-Cubo-de-la-Pierra. XV, 39.
Embrun, Hautes-Alpes. XIV, 387.
Entre Douro et Minho (province d'). XV, 56.
Escale, Basses-Alpes. XIV, 386.
Esla, *rivière*. XV, 36, 56.
Espeluy. XV, 52.
Estramadure. XIV, 382, 386 387, 388, 391, 393, 394, 395; XV, 12, 17, 24, 40, 41, 55.
Eure, *rivière*. XV, 33.
Evora. XIV, 389.
Facialcazar. XIV, 390.
Ferrol. XV, 4.
Finistère (cap). XIV, 365, 38 XV, 3, 4.
Frades-de-la-Sierra. XV, 9
France. XV, 33.
Francfort-sur-le-Main, Allemagne. XIV, 378.
Fregenal-de-la-Sierra. XIV, 387.
Fréjus (comté de). XIV, 386.
Fuenllana. XV, 44.
Fuente-de-Cantos. XIV, 391.
Galice (royaume de). XIV, 365, 382; XV, 2, 3, 4, 56.
Galles (pays de). XV, 28.
Garonne, *fleuve*. XIV, 357.
Gerone (diocèse de). XIV, 385.
Gerone (province de). XIV, 383, 385; XV, 9.
Gibraltar. XIV, 383, 386; XV, 28.
Granatula. XV, 41, 42.
Guadalajara (province de). XV, 14, 17, 24.
Guadalaviar, *fleuve*. XV, 14, 18.
Guadalete, *fleuve*. XIV, 384.
Guadalquivir, *fleuve*. XIV, 358, 389, 391, 392; XV, 6, 7, 41, 43, 44, 48, 49, 52, 55.
Guadiana, *fleuve*. XIV, 376, 382, 386, 387, 388, 389, 391, 392; XV, 3, 6, 14, 17, 18, 19, 41, 42, 48, 55.
Guipuzcoa (province de). XV, 10.
Henares *rivière*. XV, 27.
Henestrosas. XV, 13.
Hesse (grand duché de). XIV, 378.
Hita. XV, 17.
Huelva (prov. de). XIV, 387, 388.
Huermeces. XV, 13.
Huesca (province de). XV, 57.
Iniesta. XV, 19.
Inn, *rivière*. XIV, 377.
Jaen (province de). XIV, 364, 370; XV, 6, 41, 43, 49, 52.
Jalon, *rivière*. XV, 14, 17.
Jarama, *rivière*. XV, 27, 28.
Jeres-de-la-Frontera. XIV, 390.
Jucar, *fleuve*. XV, 6, 14, 19, 41, 44.
Kostolaz, Servie. XIV, 379.
La-Almunia-de-Doña-Godina. XV, 15.

La-Coruña. XV, 4, 5.
La-Coruña (province de). XIV, 365; XV, 4, 5.
Lagos XIV, 393.
La-Guardia. XV, 49.
Lamas-de-Moledo. XV, 1.
La-Mesa-de-Asta. XIV, 390.
La-Rua-de-Valle-Orres. XV, 2.
La-Solana. XV, 41, 43.
Ledesma. XV, 40.
Le Mans, Sarthe. XV, 2.
Léon. XV, 56.
Léon (royaume de). XIV, 367, 376, 378, 382, 395; XV, 8, 24, 26, 30, 31, 33, 34, 37.
Léon (province de). XIV, 388; XV, 37.
Lezuza. XV, 41, 44.
Lisbonne. XIV, 393, 394; XV, 40.
Loarte. XV, 57.
Logroño. XV, 10, 18.
Logroño (province de). XV, 57, 60.
Loire, *fleuve*. XIV, 357.
Luque. XV, 7.
Madrid. XIV, 357; XV, 6, 18, 38, 55.
Magallon. XV, 59.
Main, *rivière*. XIV, 378.
Malaga. XIV, 386, 389; XV, 44.
Malaga (province de). XIV, 383, 385, 389, 390; XV, 7.
Manzanares, *rivière*. XV, 28.
Marando-do-Douro. XV, 38.
Martigny-en-Valais, Suisse. XV, 9.
Mayence, Allemagne. XIV, 378.
Medellin. XIV, 389.
Méditerranée, XIV, 359, 383, 385; XV, 8, 9, 10, 18, 19, 41, 48, 51, 55.
Merida. XIV, 389; XV, 15, 27, 28, 34, 38, 39, 40, 41, 55.
Minho, *fleuve*. XV, 1, 2, 3.
Miranda-de-Ebro. XV, 12.
Mlava, *rivière*. XIV, 379.
Monasterio. XIV, 391.
Monesterio. *Voir* Monasterio.
Monda. XIV, 385.
Mont-Alegre. XV, 2.
Moura. XIV, 391.
Mundeo, *fleuve*. XV, 5.
Murcie, XV, 41.
Murcie (royaume de). XIV, 370, 382.
Murviedro. XIV, 382, 383.
Nanterre, Seine. XV, 2.
Nassau (duché dé). XIV, 378.
Navarre (royaume de). XV, 10.
Nervion, *fleuve*. XV, 11.
Niederbronn, Alsace. XIV, 387.
Noya. XV, 4.
Nuestra-Señora-de-Oreto. XV, 42.
Océan Atlantique. XIV, 357, 359, 366, 383, 385, 392, 393, 395; XV, 3, 4, 5, 10, 11, 14, 19, 40, 44, 48, 51, 55.
Odra, *rivière*. XV, 33.
Orange, Vaucluse. XV, 37.
Osma, province d'Alava. XV, 12, 24,
Osma, province de Soria. XX, 12, 24.
Osorno, XV, 34.
Orense (province d'). XV, 2.
Ourique. XIV, 393.
Oviedo. XV, 56.
Oviedo (province d'). XV, 56.
Palencia. XV, 31, 33, 34.
Palencia (province de). XIV, 378; XV, 24, 26, 33, 34.
Pancorvo. XV, 12.
Paris. XIV, 357; XV, 22.
Pedrosas. XIV, 394.
Pisuerga, *rivière*. XV, 33, 34, 35.
Plaisance, Italie. XV, 45.
Pontevedra (province de). XV, 5.
Portugal (royaume de). XIV, 381, 382, 388, 389, 391, 392, 393, XV, 1, 2, 8, 37, 40, 55, 56.
Puebla-de-Tribes. XV, 2.
Puente-de-Navea. XV, 2.
Puerto-de-Vega. XIV, 385.
Pyrénées, montagnes. XIV, 351, 357, 358, 363, 383, 384, 385; XV, 26, 55.
Reinosa, XV, 13, 14.

Rhin, *fleuve*. XIV, 377, 379.
Roa. XV, 33.
Ronda (province de Malaga). XIV, 389, 390.
Ronda-la-Vieja. XIV, 390.
Rosas. XIV, 383, 386.
Rueda. XV, 29.
Sado, *fleuve*. XIV, 393.
Saelices. XV, 18.
Saint-Jacques-de-Compostelle. XV, 56.
Saint-Victor de Marseille. XIV, 385.
Saint-Vincent (cap). XIV, 365, 393.
Salamanque. XIV, 375; XV, 8, 30, 33, 38, 39, 40, 45.
Salamanque (province de). XV, 33, 39.
Saldana. XV, 34.
Salvatierra-de-los-Barros. XIV, 392.
San-Jago-da-Cacem. XV, 40.
Santandar (province de). XV, 13, 14, 56.
Santarem. XIV, 388.
São-Thiago-de-Cacem. XIV, 393.
Sar, *rivière*. XV, 3.
Saragosse. XV, 5, 8, 9, 15, 18, 19, 26, 27, 28, 29, 34, 35, 38, 39, 40, 42, 44, 59.
Saragosse (province de). XV, 5, 14, 17.
Sasamon. XV, 13, 14.
Segorbe. XIV, 383 ; XV, 6, 19.
Segovia. XV, 33.
Segovia (province de). XV, 24, 33, 34.
Seine, *fleuve*. XIV, 357 ; XV, 33.
Servie (royaume de). XIV, 379.
Setenil-de-las-Bodegas. XIV, 390.
Setubal. XIV, 393.
Séville. XIV, 387; XV, 55.
Séville (province de). XIV, 390.
Siguenza. XV, 27, 29.
Sil, *rivière*. XV, 2.
Simancas. XV, 35.
Sinapo. XV, 42.
Soissons, Aisne. XV, 11.
Soria (province de). XV, 14, 17, 23, 24.
Souza. XIV, 395.
Tage, *fleuve*. XIV, 367, 387, 388, 392, 394, 395 ; XV, 1, 6, 12, 14, 16, 17, 18, 24, 27, 28, 42, 55.
Talavera-de-la-Reina. XIV, 395.
Talavera-la-Vieja. XIV, 394.
Tambre, *fleuve*. XV, 3, 4.
Tarragona. XV, 9, 14, 35, 36.
Teruel (province de). XV, 14, 18.
Tirol. XIV, 377.
Toia. XV, 41, 44.
Tolède. XV, 18, 30, 56, 57, 58.
Tolède (province de). XIV, 395; XV, 6, 14, 18.
Tordesillas. XV, 35.
Tormes, *rivière*. XV, 39, 40.
Toro. XV, 30, 48, 45.
Torre-de-Alhaquine. XIV, 384, 385, 389.
Torrecilla-de-Aldeatejada. XIV, 395.
Toul, Meurthe-et-Moselle. XV, 21.
Traz-os-Montes (province de). XV, 2, 38.
Trebujena. XIV, 390.
Trijueque. XV, 17.
Troyes, Aube. XIV, 393.
Ubeda. XV, 41, 44.
Ucles. XV, 18.
Ulla, *fleuve*. XV, 3.
Utrera. XIV, 390.
Vaison, Vaucluse. XV, 37.
Valderaduey, *rivière*. XV, 36.
Valence. XV, 18.
Valence (royaume de). XIV, 382, 383 ; XV, 6, 19.
Valera-de-Abajo. XV, 19.
Valladolid. XIV, 378; XV, 30, 31, 33, 35.
Valladolid (province de). XV, 33, 35, 39.
Vertault, Côte-d'Or. XIV, 387.
Viana. XV, 10.
Villalpando. XIV, 367; XV, 36.

Villamejia. XV, 17.
Villanueva-de-la-Fuente. XV, 41, 43, 49.
Villar-del-Pedroso. XIV, 394.
Villareal (district de). XV, 2.
Vimeu (pays de). XIV, 379.
Vismes, *rivière*. XIV, 379.
Vitoria. XIV, 373; XV, 11.
Vizeu. XV, 1.
Weser, *fleuve*. XIV, 379.
Wümme, *rivière*. XIV, 379.
Wurtemberg (royaume de). XV, 12.
Xérès. XIV, 362.
Zafra. XIV, 389.
Zamora. XV, 30, 33, 36, 38, 39.
Zamora (province de). XIV, 367, 395; XV, 8, 30, 33, 35, 39.

# TROISIÈME PARTIE.

## NOMS DE PERSONNES.

Abienus. XV, 38.
Acilius. XV, 48.
Adaegina. XIV, 389.
M. Aemilius Lepidus. XV, 31, 32, 35.
Afranius Burrus. XV, 37.
Agrippine. XIV, 391.
Allucius. XV, 50.
Ambo. XV, 19.
Amma. XV, 38.
L. Annius Placidus. XIV, 395.
Q. Antonius Severus Vamensis. XIV, 392.
Antubelus. XV, 12.
Appien. XIV, 363, 367, 369, 370, 376, 392, 398; XV, 7, 10, 15, 20, 22, 29, 31, 32, 34, 35, 36, 51, 54, 56, 59.
Apollon. XIV, 388.
Arausa. XV, 37.
Arco. XV, 17.
Arcos. XV, 17.
Arrius. XV, 18.
Artémidore. XIV, 364.
Ataecina. XIV, 388.
C. Atinius. XIV, 390.
Auguste. XIV, 361; XV, 13, 14, 36, 40, 56.
Aviénus. XIV, 358.
Barca. XV, 46, 48.
Boutius. XIV, 388; XV, 12.
Blecaenos. XV, 37.
Bodecius. XV, 37.
Boduus. XV, 37.
Baebia Crinita. XIV, 388.
Bricriu. XIV, 375.
Brigite (sainte). XV, 2.
Brutus. XIV, 395.
Burralos. XV, 37.
Q. Caecilius Metellus Macedonicus. XV, 18.
Q. Caecilius Metellus Nepos. XV, 26.
Q. Caecilius Metellus Pius. XV, 10, 15, 27.
L. Calpurnius Piso Frugi. XV, 48, 57.
Cambyse. XIV, 358.
Carmenion. XV, 16.
Caros. XV, 10, 19.
L. Cassius Vegetus Celticoflaviensis. XIV, 395.
Celer. XV, 15.
Cerdubelus. XIV, 370; XV, 12, 43, 53.
P. Charisius. XV, 36.
M. Claudius Marcellus. XIV, 377, 378.
M. Claudius Marcellus. XV, 15, 25.
G. Claudius Nero. XV, 48.
Clodius. XIV, 388.
Cloutus. XIV, 388; XV, 37.
Clutamus. XV, 37.

Cobnertus. XIV, 387.
Corbagnos. XIV, 374.
Corbis. XIV, 371, 372, 373, 374.
Corbius. XIV, 374.
Corbmacc. XIV, 374.
Corbos. XIV, 373, 374.
Cormac. XIV, 374.
Cn. Cornelius Scipio Calvus. XIV, 377, 384; XV, 46, 47, 48, 49, 51, 52.
P. Cornelius Scipio. XV, 11, 46, 47, 48, 49, 52.
P. Cornelius Scipio Africanus Major. XIV, 368, 370, 371, 372, 374; XV, 11, 43, 49, 50, 51, 52, 53.
P. Cornelius Scipio Aemilianus Africanus Minor. XIV, 369, 370; XV, 19, 20, 21, 25, 31, 32, 34, 35.
Cyrus XIV, 358.
Deos. *Voir* Devos.
De-vit XV, 30, 31.
Devos. XV, 12.
Desjardins. XV, 9.
T. Didius. XIV, 364; XV, 6.
Diodore de Sicile. XIV, 361, 362, 363, 367, 374, 376.
Dion Cassius. XV, 5.
Docius XV, 37.
Domitia Attia. XIV, 395.
Domitien. XIV, 372.
Domitius XV, 27.
Dupont. XV, 50.
Elaesus. XV, 37.
Enigenus. XIV, 377.
Ephore. XIV, 359, 360.
Eratosthènes. XIV, 359, 360.
Etienne de Byzance. XIV, 364.
Eutrope. XV, 28.
Excengolatis. XIV, 362.
Fabia Fabiana Esttledunensis. XV, 7.
Fabius Pictor. XIV, 365, 382.
Flavia Rufina Augustobrigensis. XIV, 394.
Florus. XIV, 368; XV, 3, 13, 15, 28, 36.
Frédégaire. XIV, 374.
Q. Fulvius Flaccus. XIV, 376; XV, 18, 58, 59.
Q. Fulvius Nobilior. XV, 10, 19, 30, 61.
Galba. XV, 9, 26.
Gesorius. XV, 9.
Gisgon. XV, 51.
B. Guérard. XIV, 385.
Hamilcar Barca. XIV, 359, 361, 382; XV, 48, 49, 53.
Hannon. XV, 54.
Hannibal. XIV, 364, 365, 368, 374, 382; XV, 29, 31, 39, 43, 45, 46, 47, 48, 50, 51.
Hasdrubal. XIV, 359, 362, 363, 364, 382; XV, 7, 11, 48, 51, 52.
M. Helvius. XV, 57.
Hermès. XIV, 376,
Hérodote. XIV, 358, 360, 382, 386, 392, 393.
Hirtuleius XV, 27.
C. Hostilius Mancinus. XV, 25, 31.
Hübner. XIV, 383; XV, 17.
Istolatios. XIV, 361, 362, 372.
Jules César. XIV, 361, 366, 384; XV, 4, 5, 8, 9, 21, 25, 26, 27, 28, 60.
L. Julius Capito. XV, 40.
C. Julius Reburrus XV, 14.
D. Junius Brutus. XV, 3, 56.
Junius Silanus. XV, 51.
Jupiter. XIV, 394.
C. Justeius XV, 32.
Justin XIV, 358.
Karaunios. XV, 21.
Leucimara. XV, 21.
Leuco. XV, 19, 21.
Leuconius. XV, 21.
Licinianus. XV, 16.
L Licinius Lucullus. XIV, 367; XV, 7, 30, 31, 34, 36.
Livius. *Voir* Tite-Live.
Longnon XIV, 379.
Lugaid. XIV, 376.
Lugoves XIV, 376; XV, 27.
Luguadiccus. XIV, 376; XV, 27.

Lugus. XIV, 376.
Macer. XV, 16.
Magilo. XIV, 388; XV, 37.
T. Magilius. XV, 24.
Magon XV, 11, 53.
Maître (Léon). XV, 2.
L. Manlius. XV, 27.
L Manlius Acidinus. XV, 57.
P. Manlius. XV, 28.
T. Manlius Torquatus. XIV, 368.
L. Marcius. XV, 47, 53, 54.
M. Marius. XV, 22.
Martial. *Voir* Valerius.
Mercure. XIV, 379.
Mercurius. XIV, 379.
Moenicaptus. XIV, 365, 378; XV, 47.
Mommsen. XV, 28, 33.
Muller. XIV, 380, 392.
Napoléon Ier. XV, 20.
Nemetos. XV, 2.
Néron. XIV, 391 ; XV, 4, 26.
Nertomarus. XIV, 387.
Nertovalus. XIV, 384.
Orelli. XV, 37.
Orose. XV, 4, 5, 28.
Orsua. XIV, 371, 372, 373, 374.
Ovelux. XV, 45.
Pardessus. XV, 2.
Paul-Emile. XIV, 368.
Pentilius. XV, 38.
Pentilus. *Voir* Pentilius.
Persée. XIV, 368.
Peter (Hermann). XV, 32.
Pline le Naturaliste XIV, 370, 376, 380, 381, 384, 386, 387, 389, 390, 391, 392, 393, 395 ; XV, 4, 5, 6, 7, 8, 13, 17, 19, 20, 22, 23, 26, 27, 28, 29, 31, 34, 35, 39, 40, 42, 43, 44, 51.
Plutarque, XIV, 364; XV, 6, 33, 59.
Polybe. XIV, 359, 363, 365, 368, 369, 375, 382; XV, 7, 13, 15, 22, 30, 36, 38, 39, 43, 51, 54, 55, 59, 60.
Pompée. XIV, 384; XV, 8, 26, 29, 32.
Q. Pompeius Aulus. XV, 25.
Pomponius Mela. XIV, 380, 390; XV, 3, 5, 34.
M. Porcius Cato. XV, 11, 28, 59.
Poseidonios d'Apamée. XIV, 371, 374 ; XV, 59.
L. Postumius Albinus. XIV, 384.
Prasutagus. XV, 4.
Proserpine. XIV, 389.
Ptolémée. XIV, 364, 373, 378, 379, 380, 381, 382, 385, 389, 391, 392, 394, 395; XV, 1, 2, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 13, 14, 17, 18, 19, 23, 24, 27, 28, 29, 33, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 41, 42, 43, 44, 52, 55, 56.
Ptolémée Evergète. XIV, 359.
Quintilius. XV, 38.
L. Quintus Crispinus. XV, 57.
Rectugenos. XV, 22, 24.
Renogenos. XIV, 377.
Renus. XIV, 379.
Retogenus. *Voir* Rectugenos.
Rhetogenos. XV, 21, 22.
Rodéric. XIV, 362.
P. Rutilius Rufus. XV, 32.
Samalus. XIV, 388.
Scipion. *Voir* Cornelius.
Secundus. XIV, 377.
Segovax. XV, 27.
Sempronia. XV, 60.
Ti Sempronius Gracchus. XIV, 384, 387; XV, 18, 20, 59, 60.
Sempronius Perpetuus Orniacus. XV, 37, 38.
Septime Sévère. XIV, 391.
Sertorius. XIV, 364; XV, 6, 10, 15, 22, 24, 26, 27, 29, 32, 33.
Silius Italicus. XIV, 372, 373.
Sperata. XIV, 389.
Stésichore. XIV, 357, 358.
Stokes (Whitley) XIV, 374.
Strabon. XIV, 359, 364, 365, 367, 380, 381, 390, 392; XV, 3, 4, 6, 8, 10, 13, 15, 16, 20, 23, 28, 35, 36, 42, 59.

Sulla. XV, 15, 27.
Tacite. XIV, 381.
Tarvacus. XIV, 378.
Tarvos. XIV, 379.
A. Terentius. XV, 11.
Thédenat. XIV, 387.
Théodose le Grand. XV, 34.
Théodule. XIV, 378.
Thierry II. XIV, 374.
Thurrius. XV, 18
Tibère. XIV, 372 ; XV, 6, 8.
Tite-Live. XIV, 364, 365, 368, 370, 372, 373, 384, 388, 390; XV, 10, 22, 28, 30, 32, 38, 39, 43, 48, 49, 51, 52, 58.
Turaius. XIV, 388; XV, 37.
Turens. XIV, 388.
Turo. XIV, 388.
Turos. XIV, 388.
Turrio. XIV, 388.
Turros. XIV, 388.
Turrus. XIV, 388.
Valère Maxime. XIV, 372; XV, 15.
Valerius Anno. XV, 27.
Valerius Antias. XV, 48.
M. Valerius Corvinus. XIV, 368.
L. Valerius Martialis. XV, 15, 16.
Vamba. XIV, 383.
Varron. XIV, 358, 360.
Velleius Paterculus. XIV, 369.
Vespasien XV, 11.
Viminacius. XIV, 379.
Viminacus XIV, 378.
Virdumaros. XIV, 377.
Virgile. XIV, 366.
Viriathe. XV, 25.
Vismarus. XIV, 365; XV, 47.
Zeuss. XIV, 387.
Zonaras. XV, 59.

# NENNIUS RETRACTATUS

Dans le précédent fascicule de cette Revue, p. 126-129, M. d'Arbois de Jubainville a présenté au public le nouveau livre de M. Zimmer, *Nennius vindicatus*. Son compte rendu débute par une analyse de l'ouvrage, dont les principales conclusions sont indiquées. M. d'Arbois expose ensuite quelques observations sur la façon dont M. Zimmer procède dans ses citations de textes celtiques. Quant au système de l'auteur sur les diverses recensions, les dates et les sources de l'*Historia Britonum*, il s'abstient de le discuter.

J'avais déjà idée que plusieurs des thèses du savant celtiste de Greifswald laissaient prise à l'objection, lorsque M. Mommsen a publié dans le dernier numéro du *Neues Archiv*[1] d'intéressants renseignements sur un manuscrit de l'*Historia Britonum* conservé à la bibliothèque de Chartres. M. d'Arbois et moi, nous avons pensé qu'il serait utile de publier ce texte et de l'accompagner de quelques observations sur la genèse du livre auquel M. Zimmer a rattaché, avec raison, en somme, le nom de Nennius.

## 1. — *L'Historia Britonum du manuscrit de Chartres.*

Voici donc ce texte, reproduit tel qu'il est dans le manuscrit de Chartres. Je l'ai transcrit sans y changer autre chose que les fautes qui le rendraient absolument inintelligibles ; encore

1. Tome XIX, p. 285 et suiv.

ne me suis-je pas aventuré à restituer certains passages altérés, dont la teneur primitive ne se reconnaît pas du premier coup. Quand il ne s'agit que de lettres omises, je les rétablis entre crochets; pour les autres changements, la leçon du manuscrit est indiquée en note. Les feuillets où se trouve l'*Historia Britonum* n'ont rien à voir avec le principal contenu du manuscrit; ce sont des feuillets de garde, ajoutés au commencement et à la fin; l'écriture y est du xe siècle. Dans la reproduction on a inséré entre crochets les numéros de l'édition Stevenson (San-Marte).

INCIPIUNT · EXBERTA · FIIURBAOEN DE LIBRO SC̄I GERMANI · INUENTA ET ORIGINE · ET GENELOGIA BRITONŪ · DE ÆTATIBUS MUNDI.

[**4**] A principio mundi usque ad diluuium anni Ī.CCXLII; a diluuio usque ad Abraham anni[1] DCCCCXLII; ab Abraham usque ad Moysen anni[1] D.CXLII[2]; a Moysen usque ad Dauid D; a Dauid usque ad Nabochodonosor D.CXLUIIII[3]. [**6**] Prima etas mundi ab Adam us[que] ad Noe, IIa a Noe ad Abraham, IIIa usque ad Dauid, IIIIa a Dauid us[que] ad Danielem, Ua a Danielem ad Iohanne, UIa a Iohanne usque ad iudicium, in qua dominus noster Ihesus Christus ueniet iudicare uiuos ac mortuos et seculum per ignem.

DE QUADAM PERITIA A BRITANIA· INSULE.

[**7**] Britannia insula a quodam Bruto consule romano dicta. Haec consurgit ab[4] africo boreali occidentem uersus. DCCCCtorum in longo, milium cctorum in latitudine spacium habet. In ea sunt XXUIII ciuitates et innumerabilia promuntoria cum innumeris castellis ex lapidibus et latere fabricatis[5]. In ea habitant IIIIor gentes Scothi, Picti, Saxones, Britones. [**8**] III insolas habet, quarum una uergit contra[6] Armoricas gentes et uocatur insula Gueith, IIa consita in umbilico maris inter Hiberniam et Britanniam et uocatur nomen eius Euonia, contra Maunu, IIIa sita est in extremo limite orbis Britanniae ultra Pictus et uocatur Orca; sicut in prouerbiis antiquorum

1. *annis* cod.; peut-être est-ce un résidu de *anni sunt*.
2. Le groupe CXL est écrit *exb̄ (exber)*, mais le *b* est très ouvert.
3. Ici encore le *c* a la forme d'un *e*.
4. *ab infrancoliore· ali.*
5. *fabricati sunt.*
6. *contra* est représenté ici et plus bas par le signe ↄ-C.

dicitur: Regnauit Britannia cum tribus insulis. [**9**] Sunt in ea multa flumina quae confluunt per omnes partes, id est [1] ad orientem, ad occidentem, ad aquilonem, ad meridiem. Set tamen duo sunt flumina [2] praeclariora ce-t[er]is fluminibus aliis, Tamensis et Sabrine, quasi duo brachia Britanniae, per quem olim rates uehebantur ad portandas divicias causa negociorum. Britones olisti impleuerunt Britanniam a mari usque ad mare.

DE GENELOGIA BRITONŪ.

[**11**] De [3] origine Britonum. De Romanis et Grecis trahunt ethimologiam, id est de matre Labina filia Latini regis Italie et patre Siluianiæ filii Enachi, filii Dardani, filii Dardanus, filii Saturni. Rex Gothorum perrexit ad partem Asiæ et Trous filius Dardani edificauit urbem Troie. Trous pater Priami et Anchise, Anchises pater Aenee [4], Aeneas pater Astani et Silluii. Silluius filius Eneæ et Labine filiæ Latini regis Italiae. Et de stripe Silluii filii Eneae ex Labina orti sunt Remus et Romulus et Brutus, tres filii regine sanctimonialis pro'///mī Reae, qui fecerunt Romam. Brutus consul fuit in Roma epiromanus quando expugnauit Hispaniam ac detraxit in seruit[u]tem Rome, et postea tenuit Britanniam insulam quam habitant Britones filius illi olli Siluio Posthumo. Ideo dicitur Posthumus qui[a] post mortem Eneae patris eius natus est, et fuit mater eius Labina super clandistina quando fuit praegnans. Et ideo Siluius dictus est quia in silua natus est, et ideo Siluei dicti sunt reges Romani et Britones quia de eo nati sunt. Set a Bruto Britones et de stripe Bruti surrexerunt.

[**0**] Casabellaunus [5] rex Britannicus et ipse fuit in obuiam Gaii Iulii Cesaris regis Rome qui missus ab imperatore Latino ad expugnandam Britanniae insulam. Et fregit bellum ante Cassabellaunum duobus uicibus super Gaium Cesarem ; et in tercio bello occisus est a Cesare misso ab imperatore. Haec sunt nomina imperatorum qui in Britania uenerunt : Iulius imperator primus in Britaniam uenit per Renum et Germaniam usque Tammensis bellum. Primus postea Claudias imperator qui usque ad Orcam et Eunoniam et inde Romam exiit. Tertius imperator Reuersus [6], cum quo ualidus murus factus est. Quartus Curatius tirenus [7]. Quintus Constantinus Constantini magni pater [8] uir tranquillisimus ; ille Constantinus in Britannia

1. *id est* est représenté par un K.
2. *fluminia.*
3. Ce morceau correspond, pour le fond, au c. 10 de Stevenson ; en réalité, il ne se trouve ni dans le ms. Harléien ni dans celui de Cambridge ; il figure dans celui du Vatican, où il est combiné avec le texte des autres manuscrits.
4. *Auenee* ou *Anenee.*
5. Ce développement sur les empereurs est tout différent de celui des autres mss., c. 20 fin-29 ; mais il correspond, en somme, à ces chapitres.
6. Pour *Seuerus.*
7. Il s'agit du « tyran » Carausius.
8. *pat. I. uir* etc.

morte obiit ; qui Constantinum filium ex concubina Helena creatum imperatorem Galliarum [1] reliquit ; qui in Britannia obiit. Sextus Maximus imperator in Britania ordinatur inuitus, cum quo Martinus sepe locutus est. Septimus Gracianus Valentiniani filius qui in Romam a Bretannia exiit et ibi a Maximo ocisus est : cuius sanguinem uindicauit Eu[illegible]ius [2] de Maximo et postea Eugenium occidit pro Valentiniano Graciano frater. Et in tempore Guorthigirni regis Britanie Saxones peruenerunt in Britanniam, id est [3] in anno incarnacionis Christi, sicut Libine [4] abasiae inripum ciuitate inuenit vel reperit, ab incarnacione Domini anni D. usque a kl. ian. in XII luna ut a[illegible]unt alii trecentis [5] annis a quo tenuerunt Saxones Britanniam usque ad annum supradictum.

[**18**] Britones a Bruto. Brutus filius fuit Hisscionis ; Hiscion filius Alaniae ; Alanus filius Reae Silue : Rea Siluea filia Numere Pampilii ; Numera filius [6] Ascani : Ascanus filius [7] Eneae filii Anchise, filii Troi, filii Dardani, filii Sre, filii Riuam, filii Iafeth. Iafeth uero VII filios genuit : primus Gomer a quo Galli, secundus Magog a quo Scithi et Gothi, tertius Madai a quo Medi, quartus Iuuan a quo Greci, quintus Tubal a quo Hiberei et Hispani et Itali, sextus Mosoch a quo Capadoces, septimus Tiras a quo Traces. Iafeth filius Noe, filii Lameth, filii Mathusalem, filii Enoc, filii Iareth, filii Malalehel, filii Cainan, filii Enos, filii Seth, filii Adam, filii Dei uiui altissimi.

[**11**] Quando [8] regnabat Brito in Britannia Heli sacerdos iudicabat in Hisrael, et tunc archa testamenti possidebatur ab alienigenis [9] ; Postumus frater eius regnabat aput Latinos [10].

[**17**] Tres filii Noe diuiserunt orbem terre in tres partes post diluuium : Sem in Asia, Cham in Africa, Iafeth in Europha. Ad Europham de genere Iafeth Alanus cum tribus filiis suis quorum nomina sunt Hission, Armenon, Neugo. Hission habuit quatuor filios : Francus, Romanus, Almannus, Brito. Armennon autem V filios habuit : Gothus, Ualagothus, Cebustus, Burgundus, Longobardus ; Neugo habuit [11] III filios : Uandalis, Saxo, Bogarus. Ab Hisscione autem quatuor gentes orte sunt, Franci, Latini, Almanni, Britones ; ab Arme[no ne autem Gothi Ualagothi, Cebidi, Burgundi et Longobardi ; a Nego autem Bogari, Uandali, Saxones et Turingi.

1. *Gilliarum.*
2. Je crois distinguer *Euugenius*
3. *id est* est représenté ici, comme ci-dessus, par un K.
4. Il faut, je crois, restituer : *sicut Libine abbas de Inripum ciuitate.* Il s'agit ici de la célèbre abbaye de Ripon, diocèse d'York.
5. *alii .intis. CCC. annis.*
6. *filii*
7. *filii*
8. Avant ce passage, le c. 11 offre une chronologie des premiers rois d'Albe.
9. *aligenis ;* mais le copiste a ajouté *geni* au-dessus de *genis.*
10. *lannos.*
11. *habetit*

Iste autem gentes subdivise s[unt] per totam Europam. Alanius autem filius fuit Ethebir, filius Egomuin, filius Semoin, filius Mair, filius Ethath, filius Ethieth, filius Ooth, filius Tibir, filius Ra, filius Isra, filius Tau, filius Brath, filius Iobath, fili[us] Rabuan, filii Iafeth, filius Noe, filius Lameth, filii Mathusalem, filii Enoc, filii Iareth, filii Malehel, filii Cainan, filii Enos, filii Seth, filii Adam, fili[i] Dei.

[**19**] Romani autem cum accepissent dominium tocius mundi, ad Britanos miserunt legatos ut obsides et censum acciperent, sicut acciperent ab uniuersis regionibus et insulis. Britones autem cum essent [1] tyrranni et tumidi, legacionem Romanorum contempserunt. Tunc Iulius Cesar cum accepisset singulare inperium primus et obtinuisset, iratus est ualde et uenit ad Britanniam cum LX ciulis et tenuit in occium Tamensis, in quo naufragium perpessa[e] sunt naues illius dum ipse pugnabat apud Dolobellum [2] qui erat proconsul regi Britannico qui et ipse Bellimus uocabat[ur], cuius filius erat Minoamus qui occupauit omnes insulas terreni maris, et Iulius reuersus est sine uictoria, cesis [3] militibus, fractisque nauibus [4]. [**20**] Et iterum post spacium trium annorum uenit cum magno exercitu trecentis ciulis et peruenit usque ad ocidium Tamensis, et ibi inierunt bellum, et ibi ceciderunt milites multi de equis suis, quia supra dictus consul posuerat sudes ferreos et semen bellicosum cethilou in uada fluminum [5]; discrimen magnum fuit militibus Romanorum haec ars inuisibilis, et discesserunt sine [6] in ista uice. Gestum est bellum tercio iuxta locum qui dicitur [T]rinouantum, et accepit Iulius imperium Britanie XL et VII annis a natiuitatem Christi, ab inicio mundi $\overline{\text{U}}$CCXV. [**30**] Tribus uicibus occisi sunt duces Romanorum a Britannis.

[**31**] Factum est autem post supra dictum bellum quod fuit inter Britones et Romanus qua[n]do duces eorum occisi sunt, et post occisionem Maximi tiranni, post XL annos fuerunt sub metu. Guorthigirnus regnauit in Britannia, et dum ipse regnabat urguebatur a metu Pictorum Scothorumque et a Romanico impetu necnon et a timore Ambrosii [7]. Uenerunt interea III ciule a Gasanania in exilio expulse, in quibus erant Cors et Haecgens qui et ipsi fratres erant, filii Guictils, filii Guicta, filii Gueta, filii Uuoden, filii Frelab, filii Freuduls, filii Fran, filii Folcpald, filii Geuta, qui sunt, ut aiunt, filius Dei, non Deus excercituum, set unus ex idolis quae ipsi colebant. Guorthigernus suscepit eos benigne et tradidit eis insulam quae uocatur in lingua eorum Canet, britannico sermone Ruimh. Regnante Gra[tia]no secundo cum Equicio Saxones a Guorthigerno suscepti sunt, anno CCCXLVII post passionem Christi.

[**32**] In tempore illo uenit sanctus Germanus ad praedicandum in Bri-

1. *escent*
2. La dernière voyelle est peu lisible ; ce peut être un *a*, un *o* ou un *u*.
3. *cessis multibus*
4. *manibus*
5. *fliminum.*
6. *sñ ;* il manque ensuite un mot, comme *victoria.*
7. *Ambbrosii.*

tannia et claruit apud illos multis uirtutibus et multi per eum salui facti sunt et plurimi perierunt per [1] aliquanta miracula quae per illum fecit Dominus scribenda decreui. Primum miraculum de miraculis eius.

Erat quidam [2] rex iniquus a t]que tirrannos ualde cui nomen erat Henli. Ille uir sanctus uoluit uisitare et properare ad iniquum regem ut praedicaret illi. Et ipse homo Dei uenit [3] ad portam urbis cum comitibus [4] suis; uenit portarius et salutauit eos, et miserunt ad regem. Et rex durum re[s]ponsum dedit eis et cum iuramento dixit: « Si fueri n]t uel si manserint ad finem anni non uenient umquam in urbem istam ». Et dum ipsi exspectarent ianuatorem ut nunciaret illis responsum tiranni, dies declinabat [5] ad noctem et nox adpropinquabat et nescirent quo [6] declinarent, inter ea uenit unus de familia regis de medio urbis et inclinauit se ante uirum Dei et nunciauit illis omnia uerba regis tirranni et inuitauit illos ad cassam suam. Et exierunt cum eo et benigne suscepit eos. Et ille non habebat de omnibus generibus iumentorum excepta [7] una uaca cum uitulo; et occidit uitulum et coxit et deposuit ante illos. Et praecepit sanctus Germanus ut non confringeretur de ossibus eius, et sic factum est, et in crastino uitulus inuentus est ante matrem suam sanus et uiuus incolomisque. [33] Iterum mane surrexerunt ut inpetrarent salutacionem tiranni. At ipsi cum orarent expectarent iuxta portam uel artis ciuitatis et unus uir ocurrebat [8] et sudor illius a uertice capitis usque ad plantas pedum distillabat, et inclinauit se ante illos. Et dixit sanctus Germanus: « Credis in sanctam Trinitatem? » Et respondit ille: « Credo »; et babtizauit eum et oscalatus est et dixit illi: « Vade in pace: in ista hora morieris et angeli Dei expectan[t te in aera ut cum illis ad Deum exeas cui cre[di disti. » Et ipse letus intrauit in arcem et praefectus [9] tenuit eum fami regis et alligauit; et ante tirannum ductus et interfectus est, quia nocuerat nequissimo tirranno, nam qui [10] ante solis ortum non peruenisset ad seruitutem in arcem interficiebatur [11]. Et manserunt tot die iuxta portam ciuitatis et non inpetrauerunt salutacionem tiranni. [34] Solito ex more supra dictus uir adfuit, et dixit illi sanctus Germanus: « Caue ne ullus homo manead de hominibus tuis in ista [12] nocte in arce. » Et ipsea reuersus est in arcem et eduxit filios suos quorum numerus erat UIIII, et ipse ad supra dictum hospicium cum ipso reuersi s[unt]. Et praecepit

1. Je crois qu'il faut ajouter ici *eum*.
2. *quidda*
3. *uenis*
4. *commitatatibus*
5. *decilnabat*
6. *quod*
7. *expecta*
8. *ocurrebant*
9. *profectus*
10. *quis*
11. *interfaciebatur*
12. *in ista* (bis)

sanctus Germanus manere eos ieiunos [1] [et ianuis] claussis dixit : « Uigilantes estote et quid euenerit in arcem nolite aspicere, et orate indesinenter et ad Deum uestrum clamate [2]. » Et post modicum interuallum noctis ignis de celo cecidit et conbussit arcem [3] et omnes ho[mi]nes qui cum eo tiranno erant et numquam [4] conparuerunt usque in hodiernum diem, et arce non edificauerunt usque hodie. [**35**] In crastino ille uir qui hospitalis fuit illis credidit et baptizatus est cum omnibus filiis suis, et omnis regio cum illis ; cui nomen erat Catellus. Et benedixit ei et addidit et dixit : « Non deficiet rex de semine tuo in aeternum, et rex eris ab hodierno die ». Et sic euenit ut impleretur quod dictum est per prophetam : « Suscitans de puluere inopem » et reliqua, « ut sedeat cum principibus » et reliqua ; iuxta uerbum sancti Germani rex de seruo factus est. Omnes filii eius regi facti sunt, et omnis regio Pausorum regitur a semine illorum usque in hodiernum diem.

[**36**] Factum est autem postquam metati sunt Saxones in supra dicta insula Canet, promissit rex supra dictus dari illis uictum et uestimentum absque defectione ut placuit illis, et ipsi [5] promiserunt expugnare contra inimicos eius fortiter. At illi barbar[i] cum multiplicati essent in numero, non potuerunt Britanni cybos praestare illis et uestimenta, quia multum postularent, et Britones dixerunt : « Non possumus dare uobis sicut promiserat rex quia numerus uester multiplicatus est. Recedite a nobis, non de auxilio uestro indigemus. » Et ipsi consilium fecerunt cum maioribus suis ut disrumperent pacem. [**37**] Haencgist autem cum esset uir doctus atque astutus et callidus, et cum intellexit regem inertem et gentem eius, inito consilio ad regem : « Pauci sumus, si uis mi[t]tamus ad nostram terram ut electi milites atque fortissimi regionis nostrae ueniant ad nos ad certandum pro te et pro tua gente ». Et rex imperauit ut facerent. Et miserunt legatos trans Thicam uallem et reuersi sunt cum XUIIII ciulis, et electi milites uenerunt in illis, et in una ciula earum uenit puella pulchra facie [6] atque decorosa ualde. Filia erat Hengisti. Postquam autem uenissent ciule, fecit Hengistus conuiuium Guorthigerno et militibus suis et interpreti suo qui uocabatur Cheritic, et puellam ministrare illis uinum et sinceram. Et inebriati sunt et saturati sunt nimis. Illis bibentibus intrauit Satanas in corde Guorthigerni ut amaret puellam, et postulauit eam a patre suo per interpretem suum, et dixit : « A me quod postulas....

## 2. — *Spécialités du nouveau texte.*

Le début, c. 4, 6, fait défaut dans un certain nombre de ma-

1. *ieiunuos*
2. *clamante*
3. *artem*
4. *oumquam*
5. *ipse*
6. *pulchar facitus*

nuscrits ; ceux qui le contiennent intercalent entre les deux chapitres 4 et 6 un comput (c. 5) qui, par les années de la Passion et de l'Incarnation, rejoint la date (du IXe ou du Xe siècle) à laquelle le recenseur ou le copiste vivait. De ce comput et de ses diverses formes, le manuscrit de Chartres n'offre pas trace ; nous n'avons donc pas à nous en occuper. Quant aux chapitres 4 et 6, ils n'offrent rien de notable. De telles distributions de l'espace historique se rencontrent dans toutes les chroniques, livres de comput pascal et autres ouvrages du même genre.

Ce qui suit (c. 7, 8, 9) est commun à notre manuscrit et à tous les textes de l'*Historia Britonum*. L'auteur a eu sous les yeux le livre de Gildas, auquel il emprunte plusieurs expressions ; çà et là il précise, d'après sa connaissance du pays. Un seul trait accuse une autre parenté littéraire, c'est l'explication du nom de la Bretagne, *a quodam Bruto consule romano dicta*. Ceci dépend évidemment des légendes qui suivent.

Ces légendes rattachent les Bretons[1] aux Romains par deux liens différents, l'un généalogique, l'autre politique. On raconte d'abord que les rois de l'un et de l'autre peuple descendent d'Enée par Silvius Postumus et même par Rhea, laquelle, au lieu de deux jumeaux, en eut trois, Remus, Romulus et Brutus ; celui-ci est l'ancêtre des Bretons. Plus tard, vraisemblablement, un autre Brutus, consul, vainqueur de l'Espagne, se rendit maître de la Bretagne. Celui-ci a été fourni par la chronique de S. Jérôme, qui marque à l'an 1876 d'Abraham : *Brutus Iberiam usque ad Oceanum subicit*. L'autre Brutus provient, avec toute la généalogie romano-troyenne, d'une autre source, sur laquelle nous reviendrons. Notons cependant que cette généalogie se présente, sous des formes différentes, dans les autres manuscrits. Mais ceux-ci identifient plus ou moins le Brutus ancêtre des Bretons soit avec Silvius Postumus, fils d'Enée, soit avec un frère de ce Silvius. La spécialité de notre texte c'est que ce Brutus y est abaissé de plusieurs générations

1. Je vois que les celtistes emploient plus volontiers l'expression *Cymro* ou *Kymro*. Il me semble que je me comprends mieux en disant *Breton* ; c'est du reste le terme dont se servent les écrivains latins, les seuls qui me soient accessibles.

et placé exactement à la même date que Romulus et Remus. On s'est d'abord contenté de l'égalité avec les fondateurs de Rome ; par la suite, les prétentions se sont élevées : la nation bretonne est devenue plus ancienne que le peuple romain [1].

Suit une histoire de la conquête par César et du régime impérial. Ce morceau a été fort remanié avant d'être admis dans le texte d'où dérivent les autres manuscrits : encore n'y figure-t-il pas au même endroit qu'ici. Le début sur Cassivellaunus et la résistance qu'il opposa à Jules César est tout à fait spécial au manuscrit de Chartres. Il provient évidemment des Commentaires, par quelque intermédiaire inconnu. Le reste dérive de la chronique de S. Jérôme et de sa continuation par Prosper, sauf la fin. Comment on est arrivé à compter Gratien parmi les empereurs *qui in Britannia venerunt,* c'est ce que je ne distingue pas. Après Gratien on passe tout de suite à l'invasion saxonne, qui eut lieu au temps du roi de Bretagne Vortigern, c'est-à-dire en l'an 50 de l'Incarnation « comme *Libine abbas* de Ripon l'a trouvé ; depuis ce temps il s'est écoulé 300 ans jusqu'à l'année où le 1er janvier coïncide avec le 12 de la lune ». C'est du moins ainsi que je comprends ce passage altéré. Le comput 500 + 300 nous porte à l'an 800 ; or, justement, l'an 801 nous offre la coïncidence indiquée entre le 1er janvier et le 12 de la lune.

De cette façon de dater il n'y a pas trace dans les autres manuscrits ; elle est en contradiction avec celle que l'on trouve un peu plus loin, 347 de la Passion (374 de l'Incarnation).

Il est du reste assez clair que tout ce morceau, *Casabellaunus — supradictum,* a été intercalé maladroitement à un endroit incongru. On voit en effet que la série des généalogies, interrompue par lui, reprend aussitôt après. Le c. 18 nous ramène aux ascendants de Brutus. Cette fois la lignée romano-troyenne est rattachée à la table généalogique de la Genèse : des fables classiques, où s'égarait le précédent système, on passe dans le

1. Dans le texte du *Vat. Reg.* 1964 les deux versions sont admises ; mais la nôtre a été amputée de la phrase sur les trois jumeaux, afin d'éviter un désaccord trop flagrant avec l'autre récit. Du reste le texte de Chartres lui-même, dans sa confuaion, porte trace de la légende d'après laquelle Brutus remontait jusqu'à la génération d'Ascague et de Silvius Postumus.

giron orthodoxe de l'Ancien Testament, et l'on atteint, par Noé et Adam, le Dieu vivant et très haut. Cependant, entre Brutus et Rhea Silvia s'interposent deux ancêtres, Hiscio et Alanus, qui ne proviennent ni de la Bible ni des mythes romains.

C'est que le c. 18 représente une combinaison ; son auteur a essayé d'arranger les mythes en question avec un autre système dans lequel ils n'avaient aucune place. Ce système est exposé dans le c. 17, *Tres filii Noe,* etc. Ici nous rencontrons une source connue. M. Müllenhoff a montré depuis longtemps que ce morceau n'est autre chose qu'un développement d'une table généalogique dressée chez les Francs vers 520 [1]. L'origine commune des peuples occidentaux y est ramenée à un *Alanus,* dont les trois fils, *Hisicio,* Ermeno, Nigueus, sont respectivement les premiers ancêtres des trois groupes suivants :

1° Romains, Francs, Alamans, Bretons ;

2° Goths, Walagoths, Gépides, Burgondes, Lombards ;

3° Vandales, Saxons, Bavarois, Thuringiens.

Le premier groupe correspond au royaume de Clovis ; il comprend les quatre éléments ethniques dont il se composait. Les Bretons qui s'y trouvent mentionnés sont les Bretons d'Armorique.

En reproduisant ce document, notre rédacteur le complète. D'abord, de chacun des noms de peuples, il déduit un patriarche, Francus, Romanus, Brito, Saxo, etc., dont il fait la souche des Francs, des Romains, des Bretons, etc. De plus, comme il sent le besoin de rattacher Alain et son monde à un ancêtre biblique bien déterminé, il dispose quatorze noms entre ceux d'Alain et de Javan, fils de Japhet. De là il pousse aisément, à l'aide de la Bible, jusqu'à Adam, fils de Dieu.

Les généalogies sont finies ; nous arrivons à l'histoire (c. 19). La conquête de la Bretagne par César est rapportée avec une exactitude telle quelle, mais le récit qui en est fait ici forme évidemment double emploi avec le morceau *Casabellaunus,* etc. Le narrateur dépend de Gildas (c. 5) et de la chronique de

1. *Abhandl. der Berliner Akademie,* 1862, p. 532, etc.

S. Jérôme[1]; mais c'est une dépendance purement littéraire; à ces auteurs notre « historien » n'a emprunté que des expressions. Pour le fond il suit une tradition à lui. Son récit nous conduit à l'an 47 avant Jésus-Christ et 5215 depuis la Création. C'est alors que la Bretagne fut subjuguée par César, après que, par trois fois, les généraux romains eussent été tués par les Bretons. La période romaine est à peu près passée sous silence : on arrive tout de suite au temps qui suivit la mort du tyran Maxime, au roi Vortigern et au débarquement des Saxons, auxquels Vortigern concéda l'île de Tanet sous le règne (lisez le consulat) de Gratien et d'Equitius, l'an 347 de la Passion (374)[2].

A partir d'ici (c. 32) nous entrons dans les récits empruntés à la vie de S. Germain, et notre manuscrit, pour autant qu'il continue, ne diffère plus guère des manuscrits précédemment connus.

### 3. — *La primitive Historia Britonum.*

Dans ce qui précède, c'est-à-dire dans la partie correspondant aux chapitres 10-30 de Stevenson, il en diffère beaucoup. Mais voyons d'abord jusqu'à quel point notre texte est lui-même primitif ou interpolé.

Il est clair que le morceau *Casabellaunus,* etc., est adventice. Il n'est pas à sa place au milieu des généalogies; sa chronologie est contradictoire avec celle du c. 31; il débute par un récit des campagnes de César qui fait double emploi avec celui des c. 19 et 20; enfin il contient une énumération d'empereurs qui n'était sûrement pas prévue dans le plan original. Celui-ci se révèle au début du c. 31, où Maxime et Vortigern se présentent aussitôt après la guerre entre Bretons et

1. Gildas : *Romanorum reges cum orbis imperium obtinuissent*... cf. p. 176. S. Jérôme, Abr. 1960 : *Regnat apud Romanos primus omnium C. Caesar qui primus singulare arripuit imperium.*

2. Cette note consulaire, avec le synchronisme de la Passion, dérive de la Chronique de Prosper.

Romains, c'est-à-dire la guerre du temps de César. L'auteur n'avait nullement idée de parler d'autres empereurs[1].

Ecartons donc ce développement. Il faut rejeter aussi la généalogie du c. 18, qui manque d'ailleurs dans la version irlandaise et dans plusieurs manuscrits latins. Cette généalogie a été inventée pour concilier les deux autres, la troyenne et la franque, Brutus et Brito.

Ces deux pièces écartées, la finale du c. 10, *Quando regnabat,* rejoint exactement la généalogie troyenne, dont elle forme comme le complément chronologique. Ainsi les morceaux *Casabellaunus* et *Britones a Bruto* ont été intercalés dans le texte primitif de la généalogie troyenne.

Mais que penser de celle-ci ? Peut-on la considérer comme ayant été adoptée ou dressée par le premier rédacteur de l'*Historia Britonum ?* Il faudrait le supposer bien mal avisé[2]. Cette généalogie est, en effet, inconciliable avec la table franque. Si l'une est vraie, l'autre est nécessairement fausse. Je crois donc qu'il en faut sacrifier une et, naturellement, celle que je jetterai par-dessus bord est la généalogie troyenne. Sans doute elle a une référence au commencement du chapitre 7 : *Britannia insula a quodam Bruto consule Romano vocatur.* Mais cette mention de Brutus peut fort bien provenir d'une retouche, inspirée par la généalogie troyenne. Dans les deux systèmes d'ancêtres, on distingue une influence franque. Si la table de 520 est la base de la généalogie du c. 17, les fables franco-troyennes sont le modèle sur lequel a été imaginée la légende de Brutus. Or, les fables franco-troyennes ne se manifestent pas avant Frédégaire, c'est-à-dire avant le VII^e siècle plus ou moins avancé, tandis que la généalogie franque est l'œuvre d'un contemporain de Clovis. Du moment où il y a lieu de choisir entre deux imitations, il est naturel de préférer celle qui s'inspire du plus ancien modèle. Du reste, il a fallu un certain temps, un certain développement de fausse culture

1. Dans les éditions, le c. 30 est tout entier interpolé, sauf la première phrase.

2. Les rédacteurs postérieurs insèrent sans doute plusieurs généalogies discordantes ; mais ils ont soin d'avertir le lecteur qu'ils reproduisent des traditions diverses.

littéraire pour arriver à ces sottises sur Enée et Brutus, tandis qu'avec la généalogie franque le premier clerc qui avait une Bible sous la main pouvait imaginer le système du c. 17.

Ces éliminations faites, le c. 17 des éditions rejoint immédiatement le c. 9. C'est ce qu'a bien vu M. Mommsen [1].

A partir du c. 19, le manuscrit de Chartres ne présente plus de traces d'interpolation ; il n'en est pas de même des autres. Les éliminations précédentes dans le manuscrit de Chartres ont pour effet de supprimer dans les autres les c. 10, 11 (sauf la fin), 12, 13, 14, 15, 16, 18. Il faut maintenant, suivant l'indication du manuscrit de Chartres, sacrifier encore la fin du c. 20, *Iulius igitur,* etc., et les chapitres suivants [2], 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, même le c. 30, sauf la première ligne : *Tribus vicibus occisi sunt duces Romanorum a Britannis*. Les c. 21-29 ne sont autre chose qu'une édition revue et augmentée du morceau *Haec sunt nomina — Gratiano frat(re),* ci-dessus, p. 176-177. Quant au c. 30, ce n'est qu'une mauvaise explication de la phrase *Tribus vicibus*... L'interpolateur s'est inspiré ici de Gildas, en rapportant au temps de l'occupation romaine ce que Gildas raconte des temps qui suivirent l'abandon de la Bretagne par les Romains. Il parle de gouverneurs assassinés par les Bretons, *propter gravitatem imperii,* et croit ainsi expliquer l'assertion *occisi sunt duces*. Mais le début du c. 31 montre bien qu'il s'agit de généraux tués à la guerre, et il ne peut être question d'autre guerre que celle de la conquête.

Ainsi l'*Historia Britonum,* pour la partie antérieure à l'apparition de S. Germain, se trouve diminuée des deux tiers. Il ne reste qu'un petit prologue géographique (c. 7, 8, 9), une généalogie (c. 17), un court récit de la conquête romaine et de l'arrivée des Saxons (c. 19, 20, 31).

1. *L. c.*, p. 290.

2. Avec le c. 22 disparaît du texte primitif l'histoire du roi Lucius. M. Mommsen (*l. c.*, p. 291-293) a montré, contre M. Zimmer, que cette fable est bien d'origine romaine, comme je l'ai établi ailleurs (*Lib. pont.*, t. I, p. CII) et que l'*Historia Britonum* l'a empruntée au *Liber pontificalis*. J'ajoute que l'emprunt ne peut être direct et que la date de 167, inconnue au *L. p.*, mais commune à Bède et à l'*Historia Britonum,* paraît bien indiquer que le recenseur de celle-ci (celui qui y a introduit les c. 21-29) s'est inspiré ici de l'*Hist. eccl.* de Bède.

Ici il faut en revenir au titre. On nous y annonce : 1° des *Excerpta*[1] *de libro S. Germani ;* 2° des *Origines Britonum ;* 3° une *Genealogia Britonum.* Les *Excerpta,* c'est le c. 32 et ce qui suit, car, au delà même de l'endroit où s'arrête le manuscrit de Chartres, nous trouvons le livre de S. Germain cité encore dans le c. 47. La *Genealogia,* c'est le c. 17. Ce titre partiel est répété dans notre texte ; il se présente justement en tête des parties interpolées. Celles-ci ont en outre un titre spécial, *De origine Britonum,* qui correspond évidemment à la deuxième partie du titre général. Ainsi ce titre est bien celui qui convient à la compilation telle que la présente le manuscrit de Chartres. Pour la forme primitive, ou du moins antérieure, il aurait dû être *Excerpta de libro S. Germani inventa et genealogia Britonum.* Encore ce titre semble-t-il laisser en dehors les parties préliminaires, la chronologie générale (c. 4, 6), qui, du reste, a, dans notre manuscrit, un titre particulier, *De aetatibus mundi,* et la géographie (c. 7, 8, 9), pourvue aussi d'une rubrique à elle : *De quadam peritia a Britannia insule.*

En somme, l'ouvrage paraît bien se caractériser comme étant surtout l'abrégé d'une légende de S. Germain. Je serais fort tenté de croire qu'il n'était pas autre chose à l'origine.

Pour être plus au clair sur cette question, il faudrait que le copiste du manuscrit de Chartres nous eût fait la grâce d'aller jusqu'au bout de son texte. Sur la fin de celui-ci on ne peut faire que des conjectures plus ou moins plausibles.

On n'hésitera guère, je crois, à penser que ce texte comprenait les chapitres 38-48. Je ne sais que dire du c. 49 qui contient une généalogie des rois de Buelt et Guorthigirniaun, ni du c. 56 sur les exploits d'Arthur, ni des *Mirabilia* et des *Civitates.* Mais les généalogies saxonnes me paraissent devoir être exclues ; le titre, en effet, n'aurait pas manqué de les mentionner. On peut en dire autant des extraits de la vie de S. Patrice (c. 50-55). Outre le silence du titre, silence d'autant plus significatif qu'un autre document hagiographique est

1. Je ne sais ce que veulent dire les lettres *Fiiurbaoen* qui se lisent après *Excerpta.* On a pu voir que le manuscrit est plein de fautes, notamment qu'il omet souvent des lettres, de sorte qu'il n'est pas aisé de conjecturer.

formellement indiqué, il faut tenir compte de ce fait que, dans le manuscrit du Vatican, ces extraits sont placés après le c. 56 et non avant. De plus, on doit constater que, dans le manuscrit de Chartres, pourtant interpolé, il n'y a pas la moindre trace de ces récits ou traditions sur l'Irlande et les Irlandais qui occupent tant de place dans la compilation de Nennius.

### 4. — *Les sources irlandaises.*

C'est maintenant le moment de parler un peu de ces récits et de marquer en quoi mon appréciation sur leur origine diffère de celle de M. Zimmer.

Les chapitres sur S. Patrice dérivent manifestement des pièces hagiographiques conservées dans le Livre d'Armagh[1], je veux dire la vie du saint par Muirchu Maccumactheni et le recueil de Tirechan. La première de ces deux pièces remonte aux dernières années du VII^e siècle ; la seconde est, je crois, plus ancienne de quarante ou cinquante ans. Si des extraits de ces écrits, à peu près datés, avaient figuré dans notre compilation dès sa première origine, nous aurions une limite chronologique. Mais ce point n'est nullement assuré, comme on l'a vu.

Les légendes sur le peuplement de l'Irlande manquent, celles-ci sans aucun doute, au texte de Chartres. Dans Nennius, elles se présentent sous deux formes : la seconde (c. 15) est rattachée expressément à la tradition irlandaise : *sic mihi*

1. Je ne puis me dispenser de protester ici contre l'usage que M. Zimmer fait du livre d'Armagh et, en général, contre sa façon d'entendre l'histoire des origines chrétiennes en Irlande. Il est sûr que le clergé d'Armagh a cultivé la tradition de saint Patrice, mais il ne l'a pas créée. Contester l'authenticité de la *Confession* et de la *Lettre à Coroticus* me semble très aventuré. Quant à Tirechan, c'est l'interpréter arbitrairement que d'en faire un champion de la mission romaine de Patrice : comme l'auteur de la *Confession*, il voit dans la mission de l'apôtre irlandais une inspiration divine, sans aucune attache ecclésiastique. C'est la plus ancienne tradition. Avec Muirchu, on est déjà sur le chemin de Rome, où parviendront les légendaires postérieurs ; en fait, on s'arrête à Auxerre. Saint Germain était, de par les légendes bretonnes et de par les traditions gallicanes (Prosper, Constance) un ancêtre très enviable. Mais ni Tirechan ni Patrice n'ont senti le besoin de se recommander de lui.

*peritissimi Scotorum nunciaverunt ;* l'autre (c. 13, 14) ne se réclame pas de cette autorité. Considérons d'abord celle-ci. Les Irlandais sont des émigrés d'Espagne ; ils sont arrivés dans leur île par bandes successives. La première colonie, débarquée sous la conduite d'un certain *Partholom*, est enlevée par une épidémie ; une autre, celle de *Nemeth*, fils d'Agnomen, est jetée sur la côte d'Irlande par un naufrage ; mais elle n'y demeure pas longtemps ; au bout de quelques années elle revient en Espagne. C'est à la troisième tentative que le succès commence. Trois fils d'un certain *miles* d'Espagne (le Milé des légendes) conduisent une nouvelle émigration, qui disparaît presque entièrement dans une expédition merveilleuse ; il n'en reste que la trentième partie. De ce résidu provient la plus ancienne couche de population irlandaise. D'autres colonies vinrent ensuite d'Espagne renforcer le noyau primitif ; la dernière est celle de Damhoctor. Ainsi fut peuplée l'Irlande ; la population déborda même sur certains points de la Bretagne, le pays de Dalrieta (côtes sud-ouest de l'Ecosse), l'île d'Eubonia (Man), le pays de Demeta (Galles du sud), et quelques localités voisines ; mais les Scots furent chassés par le roi Cuneda et ses fils.

Ces origines, on le voit, ne sont guère prétentieuses ; on ne remonte ni à l'antiquité biblique ni aux héros profanes. Il y a bien un peu de merveilleux dans un épisode accessoire, mais c'est tout. Le reste est tellement ordinaire que l'on serait tenté de l'accepter comme tradition plausible, si la linguistique ne soulevait pas, contre ces origines espagnoles, des objections insurmontables. En tout cas, il y a lieu de soupçonner que nous avons ici, sur l'origine des Scots d'Irlande, des récits accrédités chez les Bretons et non des traditions nationales irlandaises.

Avec l'autre version (c. 15), celle que Nennius dit avoir recueillie sur les lèvres des Scots, nous entrons dans le domaine de la fantaisie. Une famille de Scythie *(Scythia, Scotia)* est établie en Egypte au temps de l'Exode. Pendant que les fils d'Israël s'enfuient vers le désert du Sinaï, ces Scythes prennent le chemin de l'ouest. Ils s'avancent par terre, en suivant la côte, jusqu'aux colonnes d'Hercule ; de là ils passent en Espagne, où ils se multiplient ; enfin, 1002 ans après l'Exode,

ils franchissent la mer et débarquent en Irlande, la peuplent et s'étendent jusqu'au pays de Dalrieta.

Ce récit repose sur la même donnée que le précédent ; les habitants de l'*Hibernia* viennent du pays des *Hiberi*. Comme on veut des ancêtres lointains, on imagine un exode sur le modèle de celui des Hébreux. Les fugitifs d'Egypte sont qualifiés de Scythes, parce que, dans l'ensemble des peuples anciens connus des bons auteurs, c'est le seul dont le nom ait quelque rapport avec celui des Scots.

En somme, on délire déjà, mais sobrement. Où la mesure est dépassée, c'est dans le *Lebor Gabala* ou *Liber occupationis,* dont M. Zimmer nous présente un texte « du temps de la Renaissance irlandaise », laquelle commence au déclin du xe siècle ; en fait, ce texte est connu par des manuscrits du xiie siècle avancé ; c'est tout ce qu'on peut affirmer sur son âge. Ici on remonte à Magog, Japhet et Noé. De la tour de Babel où *Fenius,* l'ancêtre lointain des Fenians, a conduit ses deux fils, Noennual et Nel, on passe en Egypte. Nel, qui a profité de son séjour dans la plaine de Sennaar pour apprendre les soixante-douze langues du monde, a été appelé à la cour de Pharaon où il devient majordome. Pharaon le marie avec sa fille *Scota,* de laquelle il a un fils appelé *Gaedel.* On arrive ensuite à l'exode scotique, lequel se complique d'une expédition en Scythie, où l'on a beaucoup d'aventures. Enfin, après de longues navigations, on arrive en Espagne. Les Scots ont alors pour chef un certain Bregon, lequel bâtit, sur la côte nord de la Galice, la fameuse tour d'où, comme chacun sait, on peut, dans les temps clairs, apercevoir l'Irlande. Cette bonne fortune échoit à Ith, fils de Bregon. Dès lors, il n'y a plus moyen de l'arrêter ; il équipe des navires et s'en va vers la Terre promise. Ainsi le *Lebor Gabala* nous offre une version singulièrement embellie du récit irlandais recueilli par Nennius ; j'ajoute qu'il y intercale les autres expéditions racontées par celui-ci, non sans les agrémenter beaucoup.

Dans cet état des documents les personnes sages se diraient que le plus sobre des récits est vraisemblablement le plus ancien ; elles seraient confirmées dans cette appréciation par ce fait que Nennius écrivait au temps de Charlemagne, tandis que le

rédacteur du *Lebor Gabala* peut fort bien n'être que du XIe ou du XIIe siècle. M. Zimmer pense, au contraire, que Nennius dérive du *Lebor Gabala,* non pas, il est vrai, de celui que nous avons encore, mais d'un autre, d'un texte très ancien, qui a pu exister avant Nennius. Ce texte très ancien, j'attendrai, pour y croire, qu'on me le fasse voir [1].

Outre les vies de S. Patrice et le *Lebor Gabala,* une troisième source irlandaise est assignée par M. Zimmer à l'*Historia Britonum*. C'est un traité *De sex aetatibus mundi,* dont l'existence est constatée au Xe siècle ; il ne me paraît pas remonter beaucoup plus haut. C'est de là, nous dit-on, que provient la généalogie du c. 17, celle que j'ai signalée comme étant la plus ancienne. Pour affirmer cette provenance, M. Zimmer se fonde sur la ressemblance de cette généalogie avec le traité irlandais et sur le fait que l'*Historia Britonum,* ayant mis à contribution d'autres livres irlandais, il est naturel qu'elle ait aussi usé de celui-ci.

En ce qui regarde les autres livres irlandais, c'est-à-dire le *Lebor Gabala* et les vies de S. Patrice, on a vu ce qu'il en est. Quant à la ressemblance invoquée, elle n'est nullement frappante. Le *De sex aetatibus* dérive de la table franque, comme la Généalogie du c. 17 ; mais on va voir que sa parenté avec la Généalogie est celle d'un collatéral, non d'un ascendant. En effet, le document franc nous est parvenu en deux rédactions bien caractérisées [2] : la Généalogie dérive de l'une, le *De sex aetatibus* dérive de l'autre. Et ici il est bon de noter que le texte suivi par la Généalogie est celui du plus ancien manuscrit connu de la table franque [3]. Mais il faut voir ce qu'est devenue

1. Dans toute cette affaire, il est curieux de voir à quel degré les Irlandais s'en sont laissé conter par les Bretons. La vérité sur leurs origines respectives, c'est que les Irlandais sont plus anciens en Irlande que les Bretons en Bretagne. Mais ceux-ci ont su faire croire à leurs voisins qu'ils étaient venus d'Espagne, et cela mille ans après l'Exode. Quant à eux, comme ils étaient de la race d'Enée et que Brutus, fils ou petit-fils de celui-ci, ne tarda pas à s'établir dans la grande île, il est clair qu'ils la possédaient longtemps avant que l'Irlande fût habitée.

2. Zimmer, N. V. p. 232.

3. Carlsruhe, *Reich.* 229, de la fin du VIIIe siècle ou du commencement du IXe.

cette table dans le remaniement irlandais. J'ai énuméré ci-dessus les peuples qu'elle mentionne ; ce sont tous des peuples germaniques, sauf les Romains et les Bretons, qui n'y ont place que comme sujets des rois francs. Des Irlandais, pas la moindre trace. Pour un Irlandais c'était là une lacune inconcevable : aussi s'est-on empressé de la combler. Dans l'adaptation du *De sex aetatibus,* l'Europe est peuplée par deux fils de Magog, fils lui-même de Japhet. L'aîné fait souche d'Irlandais ; les autres Européens descendent du cadet. Paddy, comme on le voit, s'est attribué la meilleure place.

Ceci ne ressemble guère à notre c. 17. Poursuivons. Entre Alain et Japhet, le généalogiste breton a intercalé quinze générations : dans le traité irlandais, elles se réduisent à deux. Dans le texte breton, c'est par Javan que l'on descend de Japhet ; dans le texte irlandais, c'est par Magog. Que vient-on après cela nous parler de ressemblance entre ces deux documents ? La seule parenté qu'ils aient, c'est celle qui résulte de la dépendance où ils sont l'un et l'autre par rapport à la table franque.

### 5. — *Nennius.*

Ainsi, dans la compilation primitive, telle qu'elle se déduit du manuscrit de Chartres, il ne paraît avoir été fait usage d'aucun document de provenance irlandaise ou même se rapportant aux origines ou aux saints d'Irlande. Il n'y était question que des Bretons, et cela presque uniquement d'après Gildas et la vie de S. Germain. L'origine des Bretons était expliquée par la Généalogie franque, où, grâce à leurs confrères d'Armorique, ils se trouvaient avoir une petite place.

Cette première *Historia Britonum* fut bientôt supplémentée. Le manuscrit de Chartres nous la présente enjolivée déjà par l'accession de la légende de Brutus et complétée par quelques détails sur l'histoire romaine, tirés des chroniques latines. Cependant il ne présente encore aucun élément irlandais ou anglo-saxon.

C'est ici que Nennius intervient. Dans sa préface il décrit

lui-même la tâche qu'il s'est imposée et catalogue les documents dont il s'est aidé.

Il a, dit-il, transcrit certains extraits, *aliqua excerpta scribere curavi,* que l'ignorance des Bretons avait négligés ; il a rassemblé aussi tout ce qu'il a trouvé dans les annales des Romains, dans les chroniques de Jérôme, d'Eusèbe, d'Isidore, de Prosper et aussi dans les annales des Scots et des Saxons. Les « annales des Romains » avaient déjà été mises à contribution par Gildas ; l'auteur du morceau *Casabellaunus,* etc., s'en était également servi ; il est clair qu'elles ont été de nouveau feuilletées pour les chapitres 20 (fin)-29. Ce que Nennius appelle les « annales des Scots » ce sont sans doute les éléments de ses chapitres 13-15 sur l'origine des Irlandais et 50-55 sur la vie de S. Patrice. Quant aux « annales des Saxons », nul doute qu'il ne désigne ainsi les généalogies 57-65. A vrai dire, ces annales des Saxons ne mentionnent jamais les Saxons, mais seulement les Angles et les Jutes. Au contraire, dans les autres parties de la collection, les Saxons sont souvent nommés, comme du reste dans le manuscrit de Chartres. Ce sont des Saxons qui sont accueillis par Vortigern ; c'est contre les Saxons que luttent Vorthemir et Arthur ; ce sont des Saxons qui fondent, dans les régions cédées par Vortigern, les royaumes d'Essex et de Sussex.

Ceci est une indication : les généalogies dites saxonnes viennent bien de la Northumbrie ; le reste est d'un pays où les Saxons étaient plus en vue.

M. Zimmer a fort bien établi que les rapports des manuscrits latins entre eux et avec la version irlandaise obligent à distinguer deux recensions de l'*Historia Britonum,* l'une représentée au mieux par le manuscrit Harley (3859) et par celui du Vatican (*Reg.* 1964), l'autre attestée par la version irlandaise et par les retouches introduites dans un certain nombre de manuscrits latins. A cette seconde recension est demeuré attaché le prologue original de Nennius (c. 3); l'autre recension, quoique à certains égards plus conforme que la précédente à la rédaction originale, a cependant subi des modifications dans la première partie (c. 10-31) et perdu le prologue. Suivant M. Zimmer, cette recension, abstraction faite des modifications

postérieures, est l'œuvre même de Nennius, lequel aurait écrit dans le royaume de Powys, aux confins de la Mercie. Le texte pourvu du prologue, c'est-à-dire celui d'où provient la version irlandaise, serait un remaniement opéré dans l'île d'Anglesey, vers 810, par un clerc anonyme, lequel se qualifie[1] de disciple du prêtre Beulan et dit avoir été en rapports personnels avec l'évêque de Bangor Elbodug.

A mon avis, ce disciple de Beulan est la même personne que Nennius. Il parle des choses qu'il a apprises auprès de l'évêque Elbodug ; Nennius se qualifie de disciple du même évêque. Les deux recensions de l'*Historia Britonum,* celle d'Anglesey et l'autre, peuvent fort bien être sorties de la même plume. Beulan ne tenait pas aux généalogies saxonnes ; pour lui complaire, Nennius les abrégea dans l'exemplaire qu'il lui destinait. Diverses autres choses ont été modifiées d'une recension à l'autre. Celle d'Anglesey paraît offrir, pour le commencement, une forme plus primitive ; on l'aura modifiée pour l'ordonner comme le sont les manuscrits de l'autre recension. Une modification intentionnelle est plus vraisemblable que toute l'histoire de feuillets décousus et recousus que M. Zimmer a imaginée pour rendre compte des différences entre les deux textes. Si la recension d'Anglesey a seule conservé le prologue et le nom de Nennius, ce peut être l'effet d'un accident ; mais il est également possible que celui qui a donné à la compilation sa dernière forme, notamment dans les chapitres 10-31, où l'ordre est si différent du primitif, soit un autre que Nennius et que, non content d'avoir retouché l'œuvre de celui-ci, il ait supprimé la préface, sans pourtant revendiquer le livre pour lui-même.

En somme donc, tous les manuscrits latins ou irlandais dérivent d'un texte constitué à deux reprises par un certain Nennius, contemporain de l'évêque de Bangor Elbodug[2], et qui

1. Stevenson, c. 63 ; v. aux variantes.

2. Je ne vois pas très bien pourquoi M. Zimmer fait intervenir, à propos d'Elbodug et de Nennius, les querelles pascales des Bretons et des Romains, c'est-à-dire des Anglo-Saxons. Dans toute la compilation, sous quelque forme que ce soit, il n'y a pas la plus légère allusion à ces différences de rite et aux autres particularités analogues.

vivait dans le diocèse de celui-ci, plus précisément du côté de Bangor et d'Anglesey, c'est-à-dire dans le nord-ouest du pays de Galles.

Mais Nennius n'a fait que coudre ensemble des morceaux antérieurs à lui. L'*Historia Britonum* existait déjà ; elle avait déjà subi les interpolations que présente le manuscrit de Chartres, quand elle lui tomba entre les mains. Il semble bien la désigner quand il parle de ces *Excerpta* transcrits par lui ; en divers endroits de son texte il se réclame d'une tradition bretonne antécédente : *Hanc peritiam inveni ex traditione veterum qui incolae in primo fuerunt Britanniae,* dit-il, après avoir reproduit la généalogie du c. 17. De même, après avoir énuméré ses sept empereurs, et au moment d'en ajouter deux autres, d'après « les Romains », il constate que *in veteri traditione seniorum nostrorum septem imperatores fuerunt a Romanis in Brittannia.* Ces deux traits correspondent au contenu du manuscrit de Chartres.

Ici il faut tenir compte d'un fait, déjà remarqué, mais sur lequel les recherches de M. Zimmer ont jeté plus de lumière, c'est que la seconde partie du livre, celle où l'on trouve de si larges emprunts à la légende de S. Germain, paraît provenir non du royaume gallois du nord (Vénédotie), mais du Powys ou des bords du golfe de Bristol, aux environs des bouches de la Saverne et de la Wye.

C'est dans le même pays qu'ont été recueillis la plupart (c. 67-74) des *Mirabilia Britanniae* qui figuraient sûrement dans les deux recensions de Nennius. Ceux qui concernent l'île d'Anglesey et l'Irlande (c. 75, 76) ont tout l'air d'avoir été ajoutés après coup : M. Zimmer l'a très bien fait voir. Et ici il est à noter que Nennius dit expressément que ces *Mirabilia,* il les a trouvés déjà rédigés, avec la liste des cités bretonnes : *de civitatibus et mirabilibus Britanniae insulae.*

En somme, voici comment je me représente la formation de l'*Historia Britonum.*

1° Elle a été composée d'abord dans le sud du pays de Galles. Dans sa forme primitive elle ne contenait que des choses ayant rapport aux Bretons, c'est-à-dire à la géographie

de la Bretagne, à son ethnographie, à sa condition pendant la période romaine et aux premières luttes contre l'invasion saxonne. Les sources littéraires sont au nombre de trois, le livre de Gildas, la Généalogie franque et la légende de S. Germain[1]. Tout le reste, l'auteur a pu le tirer de son propre fond, sauf peut-être le catalogue des vingt-huit cités.

2° Plus tard on sentit le besoin de rattacher les origines bretonnes aux fables troyennes et de suppléer, surtout d'après la chronique de S. Jérôme, aux lacunes du texte primitif en ce qui concernait le temps des empereurs romains. Le manuscrit de Chartres nous rend l'aspect qu'offrait, dans sa première partie, l'*Historia Britonum* à la suite de quelques interpolations de cette nature.

3° Elle passa ensuite dans le nord du pays de Galles, où Nennius (± 800) lui adjoignit divers appendices relatifs aux Pictes et aux Scots, à ceux-ci surtout, et la combina avec un recueil de généalogies royales constitué, vers la fin du VII^e siècle, dans le royaume de Strathcluyd, mais complété par diverses retouches, dont la dernière est de 796.

Comme cet appendice n'intéressait pas son maître Beulan, il l'abrégea dans l'exemplaire qu'il exécuta pour lui. Cet exemplaire est la souche de la version irlandaise. Les autres manuscrits, quels qu'ils soient, dérivent d'un texte où la première partie (c. 10-31) avait été retouchée, soit par Nennius lui-même, soit plutôt par quelque autre, qui ne s'est pas soucié de conserver le nom du compilateur.

Ainsi ni le nom de Nennius, ni la date qu'il comporte, n'a quoi que ce soit à voir avec l'*Historia Britonum* primitive. Rien n'empêche que celle-ci soit beaucoup plus ancienne que le IX^e siècle ; sa date flotte entre le déclin du VI^e et la fin du VIII^e.

La limite supérieure est donnée par le contenu même du livre et par l'usage qui y est fait du *Liber Querulus* de Gildas. La légende de S. Germain porterait à descendre un peu plus

1. Ce qui provient des chroniques de saint Jérôme et de Prosper peut fort bien n'en pas avoir été tiré directement. Cependant je ne veux pas exclure l'hypothèse d'une consultation directe.

bas. Saint Germain est mort en 448 ; pour que son histoire ait pu être transformée comme nous le voyons ici, il semble qu'il lui ait fallu flotter longtemps dans les imaginations. Mais ici nous avons affaire à des imaginations celtiques, plus actives que beaucoup d'autres : un siècle a fort bien pu suffire.

Je dois cependant constater que le livre de Gildas n'offre pas la plus légère trace de S. Germain, ce qui porterait à croire que ses voyages en Bretagne furent oubliés de bonne heure dans ce pays. Des deux ouvrages qui les mentionnent, la chronique de Prosper et la vie du saint, rédigée par Constance, puis remaniée à Auxerre, le second ne paraît pas, autant qu'on peut voir, avoir exercé la moindre influence sur la légende galloise. Reste la chronique de Prosper. Celle-ci fut connue en Irlande dès la seconde moitié du VII^e siècle, car c'est évidemment elle qui a forcé Muirchu Maccumachteni à se préoccuper de Palladius et l'a sollicité à rapprocher Patrice de Germain [1]. Mais quel rapport y a-t-il entre cette apparition de la chronique en Irlande et la notoriété dont elle a pu jouir dans les régions bretonnes de la grande île ?

Il n'y a donc rien à tirer de ces considérations ; tant qu'on ne produira pas un document nouveau, il ne sera pas prudent de préciser beaucoup plus que je ne l'ai fait la date de la primitive *Historia Britonum*.

L. Duchesne.

---

1. Cf. *Bulletin critique*, 1888, p. 284.

# THE FRAGMENT OF THE

# TAIN BÓ CUAILNGE

IN MS. EGERTON 93 (*ff. 26 a 1-35 b 2*).

(Suite [1]).

---

140[140]. Andsi*n* bhácresa acheltair choi*m*ghi thairis do*n*tl*acht* idhalta thiri tairngiri dob*re*thea i*n*asgaidh dho—[f. 33 a 1.] son o Mha*n*an*n*an*n* m(a)c Lir orígh na Sorcha.

141. Saítir achulbhodh chai*n* chorcord*er*g arurcho*m*air aghnuísi. lér dhóso*n* cach seci 7 t*re*thi 7 tairsi 7 nighontáso*n* seci náthréthi náthairsi.

142[142]. Is an*n*sin doriasdadh 7 dorolon*n*aigheadh i*m*a*n*ríghnia .i. i*m*Choi*n*c(u)l(ainn) *con*d*er*na uáthbhásach nilr*ech*tach na*n*aichnidh dhe. rochrithnaighEdh achairmi uimi am(ail) chran*n* résruth *no* am(ail) bhoig ibhi*n*d arlár srothu gach ball 7 gach nelt 7 gach ni*n*d 7 gach naighidhe obho*n*d gobhaithis 7 rolaí shæbhgléo dibhergi dháchurp i*m*edho*n* achrocui*n*d.

143[143]. Tangadar ashála 7 aoircni 7 aEsgada go*m*bádar dhaés. Tangadar tarbhéthi aorca*n* go*m*bádar artulaibh alurga*n* go*m*bá medithir re mældorn mílEdh gach mEcu*n* dímhesraighthi dirímhi dhibhsidhe*n* 7 doérgheadar tollthéthi amhullaigh go*m*bádar arcoich amhui*n*eoil gomba medithir cEnd m(i)c midhaísi gach mulchnoc dímhor dhibhsidhég.

1. Voir *Revue Celtique*, t. XIV, p. 254; t. XV, p. 62.
140. LU. 79 b, 21-23. — *LL.* 77 *b*, 19-22.
141. LU. 79 b, 23-28. — LL. 77 b, 22-29.
143. *LU.* 79 *b*, 29-35. — *LL.* 77 *b*, 30-37.

144. Adráchtadar aghloi*n*mi go*m*bádar gáoibh.

145[145]. Dorighni cúar *ce*ra dhaghnuís 7 da aighidh fair go*m*aslughman*n* i*n*darna suil dó i*n*achEnd 7 is(edh) amhodh nachtairseadh fiadhchorr toghrai*m* uirri alár aghrúaidhi 7 aíarthur achloigni. gombásEsgai*n*g asédchi go*m*bai f(or)aghruaídh sEchtair.

146. Go*m*bo médethir ré coiri cægdhuir*n* gon—[f. 33 a 2]—d*e*rna d*e*rg ru*am*anda di réchEnn a*m*aigh anEchtair.

147[147]. Saiais abhél gorurdhlocht.

148[148]. 7 sEngais i*n*fcoil do*n*fhidhbhaidh chnamha go*m*dar i*n*égnaigh agi*n*chrais. Tangadar asgamha 7 athro*m*a go*m*bádar aretealaigh aruacht*ar* achraís 7 ab*r*aighed. Bea*n*ais be*m* nulgai*m* léomhai*n* do*n*charbad uachtarach bhara*h*aircli go*m*bámédithir ré molt chraicEnd téora bl(iadn)a gach smalach derg te*n*tidhi te*n*nsEdar afhíacla i*n*abhél asabraighid.

149[149]. Adclos blosg bhe*m*nEch a chraidhi ré chlíabh am(ail) gloi*m*nigh nárcho*n* ifathoch *no* a*m*(ail) leo*m*a*n* agte*ch*t fómhathgha*m*naibh.

150[150]. Adchessa nacoindli bodhbha 7 nacithnélla ne*m*i 7 nasboi*n*g cibhli te*n*Edh triche*m*ruaídhi arlasadh 7 arloi*n*dregudh úasa.

151[151]. Dochasnaigh atholt i*m*acheana*n* am(ail) chraibheach nd*e*rg sgíach i*m*be*r*naidh athfhalda i*m*chu*m*ai*n*g. Iss(edh) ahodh dhaeroitéa righabhall fárighthorudh osachi*n*d náchroiseadh ubhull dibh talmhai*n* tairis 7 dothoiriseadh ubhull arbarr gach ænfhi*n*da re*f*ithchasadh na*f*ergi adracht díafhult uasa.

152[152]. Ad*r*acht alon*n* laíth osaedun.

153[153]. airdithir re*m*ithir dírgithir tailcithir tre*s*ithir réséolchra*n* p*r*imhlui*n*gi moíri ice*r*tairdi i*n*buin*d*i dírEch don*n*fhala. at*r*acht dochleth achi*n*d 7 acheandmhullaigh ice*r*tairdi co*n*der-

143. *LU. 79 b. 30-39. — LL. 77 b. 38-42.*
147. LU. 79 b 40 m. — LL. 77 b 42-43.
148. LU. 79 b 40-80a. — LL. 77 b 43-50.
149. LU. 80 a 1-3. — LL. 77b 50-52.
150. LU. 80 a 3-7. — LL. 78 a 1-4.
151. LU. 80 a 7-12. — LL. 78 a 4-9.
152. LU. 80 a 12. — LL. 78 a, 9-10.
153. LU. 80 a. 15-20. — LL. 78 a. 11-17.

na dubhchiaigh ndraidhEchta dhe am(ail) chiaigh dorígh bhruidhi*n* trath tig righ dhíatín*n*EsgurifEsgur | f. 33 b 1 | inlaithi ghemrEta.

154[154]. Andsi*n* bharEblai*n*g i*n*earr ghaisgidhsi*n* i*n*acharbad tshErdha *con*aearraibh íarnaidhibh 7 *con*afhæbhraibh tanaidhi *con*achro*m*ánaibh 7 bhaca*n*aibh 7 bhirinibh 7 bhirchruaídhibh

155. g*or*bhabhirfog*us* rifoi*n*iudh 7 gach *con*air ledartha duini gach urball 7 gach nalt 7 gach ni*n*d 7 gach naíghi icurp dhuini íarche*n*a odá*ber*radh goboi*n*iudh

1g6[156]. *con*aairbhiribh níadh 7 *con*acLEs urshloicthi 7 *con*atarngaibh gæthi bídís f(or)fertsibh 7 iallaibh 7 fhidhisibh 7 fholo*m*naibh i*n*charbaidsi*n* retesgadh chean*n* 7 cholan*n* barag 7 mhédhi 7 mhu*n*el.

157[157]. Andsi*n* dob*er*tsu*n* toran*n*chLEs ch(et) f(or)acharbad 7 tora*n*dcLEs dá c(et) 7 tor(anncles) *tri* c(et) 7 tor(annches) chethri c(et) 7 tarrasdair aigi arthor(anncles) i*n*coi*g*eadh c(et) uair nirbhuraíl lesi*n*n i*n*airedsi*n* dothotim les dached chuin*n*-sgléo chatha dochethri coígeadhaibh Er(enn) dó dhíghail nam(a)craidhi forro 7 Fhollo*m*ai*n* m(i)c *Con*chobhair 7 doluidh fo*n*ni*n*dasin doi*n*dsaighidh ana*m*ad.

158[158]. Andsi*n* tugasdairsiu*n* séol trom f(or)sa*n*carbad

159[159]. 7 dothaéd mórthi*m*chell .iiii. nollchoigEdh nEr(enn) amaigh anEchtair

160[160]. g*or*bho lór dho dhu*n* 7 dho dhai*n*gea*n* doíbh febh dhochuadar rotha iarnaidhi i*n*charbaidsi*n* shís 7 sELsEchtair 7 ad*ra*chdadar léo claidhi 7 coirthi 7 cairgi 7 taithLEca i*n*talmha*n* 7 amuirg*ri*anaird i*n*aird risnarothaibh iarnaidhibh súas sELsechtair.

161. Isan*n*si*n* focherdsu*n* afhál—|f. 33 b 2|—mbodhbha 7 achircull mbodhbha i*n*imthi*m*chell chethri nollchoígEdh nEr(enn)

154. LU. 80 a, 21-24. — LL. 78 a, 18-21.
156. LU. 80 a, 24-26. — LL 78 a 21-24.
157. LU. 80 a, 39-41. — LL. 78 a 24-29.
158. LU. 80 b, 1-2. — LL. 78 a, 31-32.
159. (LU. 80 b 7-9). — (LL. 78 a, 37-39).
160 LU. 80 b 3-7. — LL. 78 a 33-37.

162[162]. 7 is aire focherdsu*n* i*n*circull mbodhbhasi*n* mórthi*m*chell chethri choígedh nEr(enn) arnátechtais uadha ar techedh *no* ari*m*gubhail 7 nachsgaildís ui*m*i 7 *con*astairsedh réthen*n*ta íad dodhíghail nam(a)craidhi forrtho.

163[163]. Rothæd chucu an*n*u*n*d armedho*n* asaaithli 7 tugasdair fobairt bhidhbhadh f(or)bhidhbhadhaibh fortho 7 failghis falbhaighi móra dochollaibh abidhbhadh 7 anámhadh 7 ae*cht*ra*n*d ma*n*cath se*cht*air godrochradar les bo*n*n f*ri* médhe 7 médhe f*ri* bo*n*n 7 doid f*ri* doid 7 uillin*n* f*ri* huillin*d* 7 airbhi f*ri*hairbhi gurbhalin*n*ti fola f(or)dhergi f(or)ani*m*thighdís

164[164]. go*r*bhachuma cú 7 ech 7 duíní les

165[165]. isi*n*bhresligh mhoír i*m*uigh M*ur*the*m*ni i*n*aidhchisi*n* agdighail nam(a)craidhi archethri *coig*edhaibh Er(enn).

166[166]. Cidh *tra acht* nífhétar arim 7 níthoill aaire*am* naafhaisnés gachandrochair les docho*m*airium righ 7 ruirech churadh 7 chathmhiledh chliathb*er*nadh c(et) 7 fer f*erai*n*d* ge*n*mótait a*m*ais 7 ar*m*aigh 7 óglaígh 7 oígthighirn 7 dæsgarshlúagh dímhai*n*each fer nEr(enn).

167[167]. *Acht* atá nícheana *con*ruidhbither co*m*airem arrígh 7 ataíseach ac*ur*adh 7 acathmhileadh acliathb*er*nadh c(et) 7 afer feraind

| | | |
|---|---|---|
| .i. Da Chruaidh | dha Shecheall | .iiii. Foda |
| dá Chaladh | t*ri* Cruind | .iiii. Furechair |
| da Chir | t*ri* Cu*r*aidh | .iiii. Cois |
| dá Chíar | t*ri* Co*m*airchi | .iiii. Curaidh |

| f. 34 a 1 |

| | |
|---|---|
| .u. Ce*r*maid | sé Dai*m*íaich |
| .u. Cobhthaigh | .uii. Rochthaigh |
| sé Saschai*n* | .uii. Ro*n*ain |
| sé Duaích | .uii. Ruirirthigh |
| sé Dairi | ocht Cairpthig |
| sé Du*n*chaidh | ocht Cobhthaigh |

162. LU. 80 b, 7-11. — LL. 78 a 37-41.
163. LU. 80 b, 11-16. — LL. 78 a, 42-47.
164. LU. 80 b 22. — LL. 78 b 1.
165. (LU. 80 b, 19-20). — (LL. 78 a 50).
166. LU. 80 b, 24-26. — LL. 78 b 2-3.
167. LU. 80 b, 26-38. — LL. 78 b, 3-16.

ocht nUlchaigh .x. Féc
.ix. nDairi .x. Fiachra
.ix. nUrlaigh .x. Fedhlimidh

168[168]. *gor*ub .ix. rígh deg arnaí fichtibh doch*om*anman-*n*aibh rígh 7 taisech 7 fear f*er*ai*n*d is(edh) rosbith Cuchul-(ainn) isi*n*bhresligh moír i Muigh M*ur*the*m*ni i*n*aidhchisi*n*.

169[169]. dírími arche*n*a a*n*drochair les doeachaibh 7 doch*on*-aibh 7 do dhuínibh.

Cidh t*ra acht* nithernó intres fear dhfheraibh Er(enn) uádha ga*n*chned *no* ga*n*chrecht *no* ganghlas *no* ga*n*d*er*g *no* gan chnoc *no* ga*n*cho*m*artha *no* ga*n*mhaidhm lesi *no* lairgi *no* lurga*n* *no* leth-chi*n*d *no* lethshula *no* ga*n*bhithai*n*ibh trébhithu bratha 7 betha fair

170[170]. 7 bholuidhsiu*n* i*m*shla*n* uaíthibh ga*n*thuilegudh ga*n*thoird*er*gadh air fe*n* náaraaraidh ná araechaibh

171[171]. *gor*ube i*n*carbad serrdha *con*igisi*n*. finid a*m*e*n*. f.

172[172]. Andsi*n* doérigh Cuch(u)l(ainn) gomoch arnamharach dothaidhbhriudh i*n*tloigh 7 dothaisbhe*n*adh achrotha ailghin alai*n*d domhnaíbh 7 dobhantrochtaibh da*n*ribh 7 di*n*ghen-aibh diledhaibh 7 dáes dána uair nírmíadh 7 nírmhaisi les i*n*-duábhar dhelbh disgir d*ra*idhe*cht*a tarfás doíbh air i*n*aidhchi ría*m* re*m*e.

Is airisi*n* da(no) thai*n*ig siu*n* dothais—[f. 34 a 2]—elbhadh achrotha ailgí*n* alai*n*d i*n*lasi*n*.

Alai*n*d amh i*n*m(a)c thai*n*ig an*n*si*n* dothaisealbhadh achrotha do*n*aslúaghaibh .i. Cúchul(ainn) m(a)c Suáltaigh

173. m(a)c[a] ... m(a)c ... m(a)c ... m(a)c ... m(a)c ... m(a)c ... m(a)c ... m(a)c ... m(a)c ... m(a)c ... m(a)c ... m(a)c ... m(a)c ..... m(a)c .. ...]é 7 bá shér a*m* esiu*n* gibé dibhsi iarndlíghiudh ríghdha.

168. LU. 80 b, 39-40. — LL. 78 b 12-16.
169. LU. 80 b, 40-44. — LL. 78 b, 17-21.
170. LU. 80 b, 44-46.
171. (LL. 79 b 3).
172. LU. 81 a, 1-9. — LL. 78 b, 22-30.

a. All the names following the 14 *m(a)c* have been erased.

174[174]. Tri fuilt bádar f(or)*in*fhirsi*n* .i. do*n*d fri tui*n*d achi*n*d 7 cmhurd*e*rg arin*n*mhedo*n* mi*n*d órdha nothuighithir. Cai*n* congairsi infhuilt si*n* *con*cuirthir téora sretha i*m*chlais achúlaidh go*m*basa*m*alta 7 orshnath gach fi*n*du fathman*n*ach f(or)sgailti f(or)ordha dighrais dúalfhodha d*er*sgnaighthe dathálai*n*d tarafhor*m*na.

Céd chairchis chorcorghla*n* dodergór orlasrach i*m*ábhraighid suaithe do charrmhogol chu*m*asgdha iti*m*tha*ch*t fri*á*chend. cethti thibhri ce*ch*tar dhadhá ghruádh .i. tibhri buidhi 7 tibhri uaini tibhri gorm 7 tibhri corcra. .uii. ngema doolochta nale tha*m*ros[g] ce*ch*tar dhadhaghrúaidh .uii. méoir cechtar dhadhachos 7 .uii. ce*ch*tar adhala*m* go*n*urgabhail ingni gríuin 7 gongre*m* ingni sebhaic bhar gach naí fóleth dibh.

175[175]. Gabhaidhsiu*n* da(no) adhillaid nænaig uimi inlási*n*. bai daedghudh uimisiu*n* .i. fúan cai*n* corcorghla*n* delg fi*n*margaid isi*n*brut osabhanbhrui*n*di *con*achcu*m*gaidis suíli daíni adésgai*n*arghléord *n*ó*t* 7 arghlai*n*idhecht.

176[176]. Isamhlaidh dobisé 7 cliabi*n*ar sirig fri achnes arnai*m*thacnaisi dhochrisaibh 7 dochi*m*saibh 7 dochorrtharaibh oir 7 airgid i*n*ai*m*thimcheall

177[177]. Sgíath dighrais do*n*dchorc*ra* dathalai*n*d fair.

178[178]. Cloidhe*m* ordhuirn*n* indtlaísi f(or)achlíu.

179[179]. Dashlegh chrúadhacha chuigrenda i*n*adhslai*m*.

180[180]. Naí ci*n*d isi*n*darnalai*m* dhó 7 decheinn isi*n*laimh araill.

181. faidhbh fir i*n*abrédibh etarru.

182[182]. Andsi*n* doaitchedar mná fer nFer(enn) atógbhail arléchleanndaibh sgiath 7 ósgluaillaibh f(er) óglach dathaidhbhriudh chrotha *Chon*c(u)l(ainn).

183. 7 roataigh bea*n* Dubhthaigh atógbhail dothaidhbhriudh chrotha *Chon*c(u)l(ainn).

174. LU. 81 a, 9-23. — LL. 78 b, 31-46.
175. LU. 81 a 24-29. — LL. 78 b 47-79 a 1.
176. (LU. 81 a, 29-31). — LL. 79 a, 2-4.
177. LU. 81 a 32-33. — LL. 79 a 5-7.
178. LU. 81 a, 33-55. — LL. 79 a 8.
180. LU. 81 a 37-38. — LL. 79 a 10.
182. LU. 81 a 39-41. — LL. 79 a, 13-16.

184[184]. Odchúala Dubhthach i*n*nisi*n* gabhais éd 7 ealcmhair*echt* é 7 dorad *com*airli bhraith 7 t*r*egthi *Chon*cul(ainn) dfhEraibh Er(enn).

185[185]. 7 asb*er*t inlaídh and :

186[186]. Masa é seo i*n*ríasdarthe táthsad laich dháluin*n*isiu*n*

187[187]. bedid eghmhi fairisiu*n* bedid bui*n*d fáb*ru*in*n*isiu*n*.

188[188]. Biaíd coirthe f(or)ale*cht*aibh bidh f(or)mach dorígh-martaibh

189[189]. nímaith *con*fighEd i*n*cath ari*n*lerg f*r*isi*n*æ*n*ach.

190[190]. Masa éseo i*n*ríasdardhe bidh marbhtha dui*n*e uaídhe.

191[191]. bedid colla fóchosaibh bed bruit | f. 34 b | bhána fódhosaibh.

192. Adchíu cruth i*n*æ*n*Ellaigh .ix. ci*n*d i*n*achuilse*n*aibh adchiu fodhbh les i*m*bredaibh .x. ci*n*d i*n*arothedaibh.

193[193]. Biaíd sluaígh ni*m*e dogachleth dia*m*adh mé badh cho*m*arledh

194[194]. arg*or*ghairdighdís aré masaé seo i*n*ríasdarthé. Masa .e.s.

195[195]. Et adchúala F*er*gh*us* i*n*nisi*n*. 7 roerigh ealla bághi an*n* 7 tag tuin*n*igléo tairpthEch dáchois uádha id*er* *con*astarla rébuidhin anechtair é.

196[196]. Olc lea*m* aDhubhthaigh ar F*er*gh*us* co*m*airli bhraith 7 t*r*egthi *Chon*c(u)l(ainn) dothabhairt duid d*er*aibh Er(enn)

197[197]. 7 adb*er*t nab*ri*athrasa an*n*.

198[198]. Más é Dubhthach Dæltenga arcúl naslúagh bhásrenga nochod*er*na ria*m* dho mhaith odgheoghai*n* i*n*inghenraith.

184. LL. 79 a 19-21.
185. LU. 81 a 43. — LL. 79 a 22.
186. (LU. 81 a 44). — (LL. 79 a 23).
187. LU. 81 a 1. — LL. 79 a 23-24.
188. LU. 81 a 2. — LL. 79 a 25-26.
189. LU. 81 b 3. — LL. 79 a 27.
190. (LU. 81 a 44). — (LL. 79 a 23).
192. LU. 81 b 4-5. — LL. 79 a 27-29.
193. LU. 81 b 8. — LL. 79 a 30.
194. LL. 79 a 30-31.
195. (LU. 81 b 26-27). — LL. 79 a 34-37.
197. LU. 81 b 9. — LL. 79 a 39.
198. LU. 81 b 10-13. — LL. 79 a, 40-44.

Ferais echt nduáibhsech ndobhail gui*n* Fhíachaigh m(i)c *Con*chobhair 7 nibohaᴍro dho guin Dairi m(i)c Fhedhli*m*theo.

199[199]. Nímaith réloi*n*gis Uladh gui*n* am(a)c nach ac*ur*adh cosdudh Ul(adh) arbáhí cosai*n*sed a*ni*ndilí.

200[200]. B*er*thar f(or) rig*ra*idh afad rehUltaibh *acht* go*n*érsed bedid echta sgeoílmhara bedid righna dermhalla.

201[201]. Adchíu bharríghai*n* imaí*n* níerghend do*ni*ᴍarbhaigh nimhairend gaisgedh nágart m(a)c Lughdhach *con*alæchdh*acht*. treríghdha ruaíᴍnedh renna más é Dubhthach Dǽltenga. M.s.

202[202]. Andsi*n* rahiᴍraídhedh agf*er*aibh Er(enn) cíabhadh choír dó cho*m*lon*n* 7 docho*m*rag re Coi*n*c(u)l(ainn) 7 dádhi*n*gbhaíl díbh aráth réhuaír namaidni muichi arnabhárach.

203[203]. Is(edh) ad*er*eadh gach fear dhíbh nochomhisi nocho—|f. 35 a 1|—mhisi nocho mhe thrá asmo dhaighin ní dlEghar cimidh do*m*che*n*él 7 gianodlighthéa níbhadh mhé dhob*er*daís tarasceann icimidh*echt*.

204. 7 níbhómé rachas docho*m*lo*n*d nádhoch*om*rag ré Coi*n*cul(ainn) gob*ru*in*n*i b*ra*tha 7 bEtha dháés.

205[205]. Andsi*n* *con*ate*cht* Meadhbh f(or) Fherg*us* m(a)c Roígh i*m*thecht docho*m*lond 7 docho*m*rag ré Coi*n*c(u)l(ainn) 7 dadi*n*gbhaíl dibh aráth réhuaír namaidni muichi arnamhárach.

206[206]. Nírcho*m*adhais arádhsi*n* ri*m*sa aile bhar F*er*gh*us* co*m*lon*n* náchomrag dhodhe*n*amh dho*m* re*m*dhalta fén 7 rédalta Ul(adh) 7 réglu*n*dalta *Con*chobhair 7 i*n*gilla asachræbhrúaidh.

207[207]. Andsi*n* rogabhadh a eocho dhFhergh*us* 7 dohin*n*leadh acharbad 7 taí*n*ig remhi goháth i*n*cho*m*lai*n*d 7 i*n*cho*m*raig gohairm i*m*baí Cuch(u)l(ainn).

208. Mochea*n* doth*echt* 7 dothor*acht*ai*n* amofoba aFhErgais f(or) C(u)ch(ulainn). Tairisi li*n*d i*n*failti bhar F*er*gh*us*. Tairisi

199. LU. 81 b, 16-17. — LL. 79 a, 47-48.
200. LU. 81 b 18-19. — LL. 79 a, 49-50.
201. LL. 79 a 53-79 b 2.
202. (Cf. LL. 79 b, 42-44).
203. LU. 82 b 2-4. — LL. 79 b, 44-45.
205. LU. 82 b, 5-6. — LL. 79 b, 46-47.
206. LL. 79 b 47-49.
207. (LU. 82 b 7). — LL. 79 b 52-54.

duidsiu *on* aFherghais bhar C(u)ch(ulainn) 7 rodfia suaighidh-eacht aidhchi sun*n* a*n*ocht. Rodfia buaídh 7 b*enacht*ai*n* adhalta*n* bhar F*er*gh*us*. nidaighidheacht ort ta*n*agsa *acht* is do cho*m*lo*n*d 7 docho*m*rag rit

209[209]. Is foll i*n*fedh*m* duidsiu te*cht* i*m*cho*m*dhailsea a*m*o-phoba aFhergais bhar C(u)ch(ulainn) 7 ga*n*dochloidhe*m* i*n*-ai*n*d*t*iuc.

210[210]. Is cu*m*a li*m*sa si*n* chEna f(or) F*er*g*us* ar gia nobheth claid(ebh) ann ni b[□]d[□□□□] duidsiu 7 níhi*m*érthar [ortsa]. ar fir dhoghoili 7 dogaisgidh [arse] Telg t*ro*ighidh damsa.

211[211]. 7 telgfedsa t*ro*ighidh ro*m*udsu í*n*am nobiad cne— | f. 35 a 2 —dhach c*re*chtach c*ro*li*n*tEch trEtholl tu arcath mhór Thána Bo Cuailghni 7 othechfEdsa i*m*æ*n*ur ro*m*udsu techfidid fir Er(enn) uili.

212[212]. Is lEsg li*m*sa si*n* bar Cuch(u)l(ainn) .i. techEdh ré-næ*n* fhEr aslúaighEdh mhór Th(ana) B(o) C(uailgne).

213[213]. Andsi*n* bholuidh C(u)ch(ulainn) i*n*acharbad uadha.

214[214]. datecheadh ro*m*ud aFherghais bhar M(edb). nátíad díd natiad did aFherghais a lea*n*na*n* bhar M(edb). aich o*n* u*m* aile bhar F*er*gh*us* gidh bEg techidh tug*us*a air nithugsabhairsi cethri *coigi*dh Er(enn) aurdail air ar Tai*n* Bó Cual(gne).

215. Gurub é Ba*n*cho*m*rag F*er*gh*us*a artánaidh *con*nigisi*n* 7 is uimi ad*er*ar bánchom*r*ag ris doigh ṁbhí fuil f(or) fébhur dhe.

216[216]. Is(edh) doraidhsEdar fir Er(enn) nachbhadh chalmu Cúch(u)l(ainn) nagach fer ele d*er*aibh Er(enn) *acht* gonE-darsgartha aarm chlétin ris. clEs i*n*gnadh a*n*aichnidh ése*n* da-bhi aigisiu*n* asafairghEdh cach

217[217]. 7 isí co*m*airli dari*n*di Medhbh REdhg cui*n*ti dochur dathchui*n*gidh i*n*chleti*n* chleasa gohairm imbaí Cúch(u)l-(ainn)

209. LU. 82 b, 8-10. — LL. 79 b 54-80 a 2.
210. LU. 82 b 11-12. — LL. 80 a 7-10.
211. (Cf. LU. 82 b 9-10). — LL. 80 a, 12-14.
212. LL. 80 a, 10-11.
213. (LU. 82 b 14-16). — LL. 80 a 14-17.
214. (LU. 82 b 16-18). — LL. 80 a 17-23.
216. LU. 70 b 1-2. — LL. 73 b, 36-39.
217. LL. 73 b 39-41.

218[218]. 7 tainig Readhg remi gohairm i*m*bai Cúch(u)l(ainn) diarraidh i*n*chleti*n*chleasa fair 7 nithard Cúchul(ainn) fochedoír dho é 7 doluidh remhi [□□□□]i*m*da 7 dahailesdair Cúchul(ainn) Readhg dhá æradh 7 da egnach inaegmais *acht* minithughadh i*n*cletin chleas do.

Andsi*n* guinnasdair Cuchul(ainn) i*n*cles do achuladhaibh gorghabh urrai*nd* [□□]beolo thrid | f. 35 b 1 | go*n*drochair marb ga*n*anmai*n* and.

219[219]. riseasguing aumha do*n*chletin gurub Uma Sruth fos ainin i*n*trotha. Doígh isuimi adearar umha sruth ris doig risesguing aumha dho*n*cleti*n* chleas an*n*.

220[220]. Bai léch amra do *Chonacht*aibh f(or) indarba asathír o Oill(ill) 7 o Mhedhbh Ferchu Loi*n*gsech do Loc Ce baseadh acho*m*ai*m*m 7 nidheachaidh Meadhbh toisg læi *con*aidhchi otaigh féu riam nach biadhso*n* agdodh 7 aglosgudh acoígidh dahés.

221[221]. Adchualaidhsin*n* æ*n*oglach igfosochudh chethri nollchuigead nEr(enn) onlúa*n* resamhai*n* gusa*n*cedai*n* arni*m*bulg 7 ag marbhadh fhir arath dibh gach laei.

222[222]. Cidh as fherr [□□□□] dhoghenmais aile bhar F[erchu Loings]each nátocht dodhingbhail i*n*firud de*r*aib Er(enn) 7 doghebhu*m* sith Oilella 7 Mhedbha tharacend.

223. Derbh lesidhe*n* dathæthsad Cuchul(ainn) lais go*m*adh le*s* fe*n* crích oirthir *Chonacht*.

224[224]. Trí fir *deg* baseadh alin.

225[225]. tangadar rompo gohath aladh armuigh Murthemhni 7 orangadar adchon*n*cadar inaine*n*fhir 7 tugadar aichni air gorbhé Cuchul(ainn) e 7 dalaiseadh na t*ri* fher ghadhegair anenfeacht 7 anænuoir.

226[226]. | f. 35 b 2 | gotarladar asleagha gambolgainibh isi*n*sgiath 7 tugsu*n* achloidhea*m* asathin*n*tigh bhodhba dhaind-

218. LU. 70 b 3-7. — LL. 73 b 41-46.
219. LU. 70 b 8-10. — LL. 73 b, 49-50.
220. (LU. 82 b 20-21). — LL. 80 a 24-28.
221. LL. 80 a, 29-32.
222. LL. 80 a, 33-38.
224. LU. 82 b, 21-22.
225. LL. 80 a, 39-41.
226. (Cf. LU. 82 b 21). — (LL. 80 b, 41-42).

shaighidh 7 daghabh asgathadh nanarm dhí ní edtrumughadh asgéth fair 7 gumfaí fríu inadheaghaidh sair 7 síar bhadheas 7 bhathúaidh 7 faisgis adacEnd dég dhíbh 7 ferais co*m*lond fich-dha fuileach 7 fobartach ré Ferchoin fén ahaithli amhui*n*tiri dhomharbhadh 7 nirfhoghaín gofada dFearchoin aimlaidhi uair adrochair fadéoidh re Coinculaind gan chundtabairt

227. gurub airisi*n* asbeart Cuc(hu)l(ainn) :

Fearchú Loingseach nirbéag bed nadhafhear dheg nar-thimh adrochradar si*n* isdaig lem laímh agáth aladh fhi*n*d.

228[228]. 7 dobean acheand dFhearchoin anoir inatha gurub Ceann Fearchon 7 Cingid Fearchon idearar risi*n* inadsi*n*

doigh is uimi idearar Cin*n*id Fherchon ría. Doíg dafhágaibh Fearchú 7 adhafhear deg acind 7 acosgo[d] 7 acomaidhiumh and

229. *con*adi Aididh Fhercho*n* madgonigi si*n*.

230. Comrag Cailitin gona cloind aḍ neasu su*n*d

231. 7 Comrag Firdiad asnEsu dhósiden.

ↄ ↄ ↄ ↄ ↄ ↄ ↄ ↄ ↄ C ↄ C ↄ Cↄↄ.

Max Nettlau.

---

228. (LU. 82 b, 22-23). — (LL. 80 a, 43-44).

1. It may be of interest to print here Calatín' and his sons' fight with Cuchulainn from Ms. H. 2, 16 (Leabhar Buidhe Lecain) as this part of the Taín is lost in L.U. and as it is immediately followed by the Fight of Fer-diad of which I have already published the Y.B. of Lécan-text in R. Celt., X, p. 330 sqq.

H. 2. 16, col. 609 : Foidis Medb arnabarach .uii. firu fich(et) ara ceand ingrellaich *Conc*(ulainn). fuil iarum aai*n*m inagrellcha friath Firdead desiu. .sraitis a .ix. ńgai fichet fair fochetoir .i. Gaili dana *con*a .uiii. m(a)caib fichet 7 m(a)c adeirbsethar .i. Glas m(a)c Delgna. intan iar(u)*m* rigset lama uili diaclaidmib Tic Fiacha m(a)c Febe inandedhaid asi*n*dunad. fócheirdd bedg asacharp(at) intan at*con*dairc allama uill ici*n*d *Conc*(ulainn) 7 benaid anai rigthi fichit dib. isand asb(ert) C(u)c(hulainn) is cobar in*n*eímb em andorighnis. Ambesa ol Fiacha istarcotach dui*n*di arnUlltaib diari neach dib andunad. regmani art*ri*chait cet fogi*n* claid(ibh). Tongu 7rl- intan do-relced mo anal da*m*sa or C(u)c(hulainn) ni*con*ricfa fer dibseo*m* ambeathaid. Gonais C(u)c(hulainn) iarsin an IX. fir fichit dollotar doimb*er*t ac(u)*m*aiṅg fr*i*si*n*slog ise agni*m* insai*n* forsintain collotar donchath laCoi*n*chulai*n*d. Ata isi*n* cloich imedo*n* i*n*datha lath rath tele insceth 7 adorn*n* 7 aglui*n*e 7 rola-tha anai coirthi fichit andsi*n*.

*Then follows :* Comrac Firdiaid 7 C(on)c(hulainn) so. *etc.*

# L'ESPAGNE CHEZ HOMÈRE

A l'époque où ont été composées l'*Iliade* et l'*Odyssée*, les Grecs n'avaient pas encore franchi la mer Ionienne, et la Sicile était pour eux le pays de la légende et des rêves. Ils avaient cependant acquis, par l'entremise des marchands phéniciens, quelques notions exactes sur certaines parties de l'Europe occidentale, par exemple sur les Iles-Britanniques. Karl Müllenhoff l'a établi [1]. Le mémoire suivant de M. Th. Reinach tend à démontrer que par la même voie le nom d'une localité d'Espagne et la célébrité des mines d'argent de ce pays sont arrivés à la connaissance des Grecs dès la période homérique. Quelques-unes de ces mines d'argent devaient un jour tomber entre les mains des Celtes, déjà maîtres probablement des Iles-Britanniques. Nous pensons que les lecteurs de la *Revue Celtique* liront avec intérêt le travail de M. Reinach qui est un complément des savantes études de Karl Müllenhoff.

H. D'A. DE J.

## I.

Dans le catalogue des alliés de Priam par lequel se termine le second livre de l'*Iliade*, on lit ces deux vers, entre la mention des Paphlagoniens et celle des Mysiens : [2]

Αὐτὰρ Ἁλιζώνων Ὀδίος καὶ Ἐπίστροφος ἦρχον,
τηλόθεν ἐξ Ἀλύβης, ὅθεν ἀργύρου ἐστὶ γενέθλη.

L'un de ces chefs des Halizônes, Hodios, reparaît au livre V pour tomber sous les coups d'Agamemnon [3]. De l'autre, il n'est plus jamais question.

1. *Deutsche Altertumskunde*, t. I, p. 5-7, 212-223.
2. *Iliade*, II, 856-7.
3. *Iliade*, V, 39 : ἄρχον Ἁλιζώνων, Ὀδίον μέγαν, ἔκβαλε δίφρου.

Ce couplet a déjà donné bien de la tablature aux commentateurs anciens. Où fallait-il placer ce mystérieux peuple des Halizônes et ce pays d'Alybé, « patrie de l'argent », que ne mentionnait aucun périple ? Les opinions les plus diverses avaient cours à ce sujet, et Strabon, dans un passage qui paraît emprunté en grande partie à Démétrius de Scepsis [1], nous en a laissé l'énumération intéressante. La plupart des critiques, guidés par le contexte, cherchaient ces localités énigmatiques dans l'Asie mineure antérieure : les uns dans la Phrygie hellespontienne, près d'Apamée Myrleia, de Cyzique, de Zéleia ou de Scepsis, d'autres en Éolide, près de Cymé, ou en Ionie, près de Magnésie du Méandre. Quelques-uns allaient jusqu'à Pallène en Macédoine, ou s'égaraient chez les Scythes et les Hyperboréens. D'ailleurs, pour justifier toutes ces identifications, souvent inspirées par le patriotisme local, on avait recours aux corrections de texte les plus arbitraires : Ἀλύβης devenait Ἀλόβης ou Ἀλόπης, Ἁλιζώνων se changeait en Ἀλλιζώνων, Ἀλαζώνων ou Ἀμαζώνων, et même l'hémistiche ὅθεν ἀργύρου ἐστὶ γενέθλη en ὅθ' Ἀμαζονίδων γένος ἐστί ! Il est clair qu'en refaisant ainsi les vers d'Homère il devenait assez facile de les expliquer [2].

Strabon, qui rejette à bon droit toutes ces interprétations de fantaisie, en propose une à son tour qui ne vaut guère mieux [3]. L'Alybé d'Homère serait le pays des Chalybes ou Chaldéens, peuplade de pêcheurs et de forgerons qui habitait dans la région montagneuse du Pont oriental. Ἄλυβες ou Χάλυβες, dit Strabon, c'est à peu près la même chose, et l'histoire offre des exemples certains de changements de noms

1. Strabon, XII, 3, 20-27.

2. Aux auteurs cités par Strabon — Hécatée de Milet (fr. 202 Müller), Ménécrate d'Elée (fr. 3), Ephore (fr. 87), Callisthène (fr. 29, chez Strabon, XIV, 5, 28 ; il paraît avoir placé les Halizônes entre les Paphlagoniens et les Leucosyriens ; voir la note de Westermann chez Müller, *Scriptores Alexandri*, p. 21), Paléphate, Démétrius de Scepsis, Apollodore — il faut ajouter Hellanicus (chez Etienne de Byzance, v. Ἀλύβη), qui faisait d'Alybé un lac du Pont (c'est-à-dire de la Russie méridionale). L'article Ἀλύβας (λίμνη, λεγεται ἐν Ὑπερβορέοις) d'un lexique anonyme (Bekker, *Anecdota*, I, 380) est rapporté par Crusius (Roscher, *Lexicon*, I, 2826, n° 3) à Hécatée d'Abdère.

3. Elle avait été prévue et réfutée d'avance par Démétrius de Scepsis.

encore plus profonds. A la vérité, les Chalybes exploitent des mines de fer et non d'argent ; mais qu'est-ce qui empêche de croire qu'il y eût des mines d'argent dans ce pays au temps d'Homère ?

Ce raisonnement, tant soit peu puéril, n'a pas convaincu l'historien Arrien. Si Strabon, en sa qualité de natif d'Amasie, avait voulu placer les Halizônes dans le Pont, Arrien, natif de Nicomédie, les transporte en Bithynie : les Halizônes, c'est-à-dire les hommes entourés par la mer, ce nom ne convient-il pas à merveille aux habitants de la presqu'île baignée de trois côtés par le Pont-Euxin, le Bosphore et le golfe de Nicomédie ?[1]

L'opinion d'Arrien a eu moins de succès auprès de la postérité que celle de Strabon. Chose piquante, le Bithynien a, sans le vouloir, fourni lui-même des armes aux partisans du Cappadocien : Arrien, dans son *Périple* de la Mer Noire[2], mentionne, en effet, une localité du nom d'Argyria, située non loin de Tripolis ; de ce nom on a conclu à l'existence d'une ancienne mine d'argent dans ces parages, et le voyageur Hamilton assure en avoir retrouvé des traces[3]. Mais, outre qu'il est bien extraordinaire que Strabon, à l'affût d'arguments en faveur de sa thèse, n'ait pas allégué celui-là, cette mine paraît avoir toujours été beaucoup trop insignifiante pour mériter au temps d'Homère la réputation légendaire qu'atteste le vers de l'*Iliade*. En outre, l'Argyria d'Arrien et d'Hamilton est située non chez les Chalybes, mais chez les Tibarènes. Troisièmement, l'assonance très approximative Ἀλύβη — Χάλυβες, a d'autant moins de valeur qu'Alybé est pour Homère un nom de localité et non pas de peuple : « les Alybes » sont une invention de Strabon. Enfin, comme l'a très bien vu Arrien, le nom Ἁλίζωνες, par son étymologie transparente — ἅλς,

1. Arrien, fr. 45 Müller (Eustathe sur *Il.*, II, 857.
2. § 24 (*Geog. min.* Didot, I, 391).
3. Hamilton, *Researches in Asia Minor*, I, 259. Le témoignage d'Hamilton a entraîné l'adhésion de la plupart des auteurs modernes à la théorie de Strabon : ainsi Ed. Meyer (*Geschichte Pontos*, p. 12), Schrader (*Sprachvergleichung und Urgeschichte*, p. 264-5), et moi-même (*Mithridate Eupator*, p. 231, note 3). *Dies diem docet.*

ζώννυμι — indique clairement que les Halizônes d'Homère sont un peuple non seulement maritime, mais insulaire ou péninsulaire, condition à laquelle ne satisfont ni les Chalybes, ni aucune autre tribu de cette région.

La théorie de Strabon doit donc être écartée, comme toutes les précédentes; celle d'Arrien, dictée par des motifs d'amour-propre national analogues, ne mérite pas plus de considération : il faut chercher autre chose et plus loin — τηλόθεν — sans torturer le texte, sans imaginer des changements phonétiques invraisemblables.

## II.

Dans la *Description de la Terre* de Denys le Périégète — poème du commencement de l'époque romaine, mais puisé, comme tant d'autres ouvrages de ce genre, à des sources beaucoup plus anciennes — on lit ce qui suit, à propos de l'Espagne : [1]

ἐν δὲ οἱ ἄκρη
στηλάων Ἀλύβη κεῖται μία· τῆς δ' ὑπένερθεν
Ταρτησὸς χαρίεσσα, ῥυηφενέων πέδον ἀνδρῶν.

« Dans ce pays (celui des Ibères) est un promontoire nommé Alybé, l'une des colonnes d'Hercule. Au-dessus de ce promontoire est la riante Tartessos, terre d'hommes opulents à l'excès. »

L'excellente leçon Ἀλύβη, que des éditeurs trop pressés ont voulu corriger, est confirmée notamment par un fragment de l'historien et mythographe érudit Charax de Pergame : « La colonne sur la côte d'Europe, dit Charax, est appelée Calpé par les barbares et Ἀλύβη par les Grecs ; celle de Libye est appelée la colonne de la chasse (κυνηγετική) par les Grecs, et Ἄβεννα par les barbares. » [2] Suidas écrit à son tour : Ἀλύβη· ὄνομα στήλης [3].

1. Denys Périég. v. 335-7 (*Geogr. min.*, Didot, II, 122-3).
2. Charax, fr. 16 Müller (F. H. G. III, 640) = Scol. sur Denys v. 64 (*Geog. min.* II, 434).
3. Même leçon chez Tzetzès (*Chil.* II, 339, cité par Müller sur Denys), et Eustathe sur Denys v. 64 (*Geogr. min.* II, 228).

D'après cela, il est hors de doute que la colonne d'Hercule située en Europe s'appelait chez les Grecs Ἀλύβη, et comme ce nom géographique ne se rencontre, à ma connaissance, nulle part ailleurs, il est naturel d'identifier, jusqu'à nouvel ordre, l'Alybé de l'*Iliade* avec la seule Alybé réelle, la seule Alybé connue, le promontoire situé sur la côte européenne du détroit de Gibraltar[1]. Cette identification, imposée par le nom, est confirmée de la manière la plus éclatante par la mention, qui suit dans le texte d'Homère, de mines d'argent. Nous voyons, en effet, chez Denys, qu'immédiatement au-dessus d'Alybé commençait le pays de Tartessos, c'est-à-dire l'antique royaume espagnol baigné par le Guadalquivir, dont les mines d'argent attirèrent de très bonne heure les navigateurs phéniciens[2]. Pour l'antiquité tout entière, l'Espagne en général, et Tartessos en particulier, est le pays argentifère par excellence : aucune autre contrée ne pouvait mériter du poète le nom de patrie de l'argent, ἀργύρου γενέθλη. D'ailleurs la réputation de ces mines espagnoles pénétra très vite chez les Grecs : déjà Stésichore, poète du VI^e siècle, parle des « sources inépuisables, à racine d'argent, du fleuve Tartessos », c'est-à-dire du Guadalquivir[3]. Le rédacteur du Catalogue, qui vivait probablement un siècle auparavant, est moins bien informé : il ne connaît pas encore le nom Tartessos[4], mais il a entendu parler, par les marchands phéniciens et leurs clients, du pays lointain (τηλόθεν) d'où vient le brillant métal, que les Grecs

1. Conjecture déjà émise, mais non appuyée ni démontrée, par Movers, *Phönizier*, III, 1, 37, note 47. Movers ne connaît pas le texte de Denys le Périégète, mais seulement celui de Charax (qu'il attribue à tort à Arrien) fr. 16. « Da dieselben Fabelsagen der alten Griechen bald am Pontus oder im fernen Osten, bald in Tartessus oder an den atlantischen Küsten spielen so ist es wohl gedenkbar, dass der fabelhafte Silberort der ältesten griechischen Sage aus dem Westen in den Osten verlegt worden ist. »

2. Diodore, V, 35 (texte capital) ; Strabon, III, 2, 14. La navigation remontait jusqu'au delà de Cordoue (III, 2, 3), qui est en pleine région minière.

3. Stésichore (fr. 5) chez Strabon, III, 2, 11 : Ταρτησσοῦ ποταμοῦ παρὰ παγὰς ἀπείρονας ἀργύρου ῥόους.

4. Strabon, qui savait que les Phéniciens ont occupé l'Espagne avant Homère (III, 2, 14), veut retrouver le Tartessos dans le Tartare du poète (ib., 12).

ne savaient pas encore extraire des riches minerais de leur propre pays.

Le seul terme géographique de cette région qui lui soit connu est le nom, peut-être sémitique, du redoutable promontoire, Ἀλύβη, qui défend l'entrée de la mer extérieure ; il en fait le nom du pays tout entier. Quant au peuple, il n'a pas d'autre nom qu'une épithète de situation : ce sont des hommes entourés par la mer, ceints par les flots : Ἁλίζωνες, épithète qui convient merveilleusement à l'Espagne, mais qui, dans la pensée du poète, désignait sans doute une île plutôt qu'une péninsule. Quant aux noms purement grecs des chefs des Halizônes, Hodios et Epistrophos, ils s'expliquent par de simples jeux de mots : Hodios, de ὁδός, est celui qui fait une longue route, Epistrophos, de ἐπιστρέφω, celui qui revient. Ce dernier nom a été forgé par un motif transparent : Hodios, étant tué dans l'*Iliade,* n'avait pas pu ramener son corps de troupes à Alybé : il fallait donc lui adjoindre un collègue chargé de faire la route de retour.

Resterait à expliquer la présence, au premier abord singulière, de ce peuple lointain parmi les alliés de Priam. On est habitué, en effet, à chercher ces alliés dans une zone beaucoup plus restreinte autour de la Troade, et les commentateurs anciens posaient même en principe qu'aucun d'eux ne venait d'au delà du fleuve Halys. Mais cette conception rationaliste, qui a présidé déjà à la dernière rédaction du Catalogue, n'est pas celle des plus anciens aèdes. Pour eux la guerre des Achéens contre Troie est une lutte gigantesque qui englobe le monde tout entier ; c'est le grand duel de toutes les nations helléniques contre tous les peuples barbares : car la notion de cet antagonisme séculaire est presque aussi claire chez Homère que chez Hérodote, quoique les noms précis manquent pour l'exprimer.

Dès lors, tous les peuples barbares, voisins ou lointains, bien connus ou à demi fabuleux, devaient figurer parmi les alliés de Priam, et de fait nous y voyons, soit chez Homère, soit chez les cycliques, les Ethiopiens et les Lyciens, peuples vagues et à moitié imaginaires, dont les noms purement grecs — ils signifient le « peuple de la lumière » et « du soleil brûlant » — ont été localisés beaucoup plus tard dans les contrées

historiques qu'on s'est habitué à appeler Ethiopie et Lycie[1]. Les Halizônes et le pays d'Alybé ne sont pas déplacés en pareille compagnie ; ils forment le pendant exact des Lyciens — c'est le peuple du soleil couchant opposé à celui du soleil levant, — et, en fait, les deux vers qui les mentionnent correspondent presque mot pour mot au couplet que le Catalogue consacre aux Lyciens :

> Σαρπηδὼν δ' ἦρχεν Λυκίων καὶ Γλαῦκος ἀμύμων
> τηλόθεν ἐκ Λυκίης, Ξάνθου ἄπο δινήεντος[2].

Le dernier rédacteur du Catalogue, qui vivait probablement au VIII^e siècle, sinon au VII^e, était déjà fort loin de cette géographie à demi mythologique. Son horizon plus resserré, mais plus précis, ne dépasse pas les limites de la mer Egée, et c'est pourquoi il s'est efforcé de faire rentrer les Halizônes dans ce cercle étroit, en les colloquant au hasard entre les Paphlagoniens et les Mysiens. Les anciens, dont la critique était dans l'enfance, n'ont pas su s'affranchir de la tyrannie du texte, ou plutôt du contexte consacré. Mieux informée, la science moderne doit prendre et interpréter le témoignage d'Homère en lui-même. Ainsi compris, il nous fournit la plus ancienne mention de l'Espagne dans la littérature européenne.

Théodore Reinach.

---

1. Cf. Dieterich, *Nekyia*, p. 25. (Dieterich aurait pu ajouter que *Xanthos*, nom du fleuve des Lyciens, n'est aussi à l'origine qu'une des nombreuses appellations de l'Océan, fleuve du soleil). Le mot Phénicie a, d'ailleurs, une histoire toute semblable.
2. *Iliade*, II, 876-7.

# LE CELTIQUE *BROGA* EN ROMAN

On connaît cette précieuse remarque d'un ancien scholiaste de Juvénal : « Ideo dicti *Allobrogæ* quoniam *brogæ* Galli *agrum* dicunt, *alla* autem *aliud*[1]. » Le passage a depuis longtemps attiré l'attention des celtisants, et je n'ai pas qualité pour intervenir dans le commentaire qu'on en peut faire au point de vue purement celtique. Je me placerai donc d'emblée sur le terrain de la philologie romane, pour présenter quelques remarques à ce sujet. Dans la phrase du scholiaste, on peut s'étonner que *brogæ* soit donné comme correspondant au latin *agrum :* cette forme me paraît une étourderie de scribe due au voisinage de *Allobrogæ,* et je lirais : « *brogam* Galli *agrum* dicunt. » Cette légère correction ne repose pas sur une vue *a priori :* nous pouvons affirmer en effet qu'il a existé dans le latin vulgaire de la Gaule un substantif féminin de la première déclinaison, *broga,* dont l'origine celtique est maintenant assurée grâce au scholiaste de Juvénal[2].

Le latin vulgaire *brōga* est devenu régulièrement en ancien provençal *broa*[3]. Raynouard cite un exemple unique de ce mot (II, 261) ; mais il s'est absolument mépris sur le sens en le

1. Je cite d'après Holder, *Alt-celtischer Sprachschatz,* v° *Allobroges,* col. 97.

2. Le *Glossarium* de Du Cange donne *broga* d'après le scholiaste de Juvénal. M. Kœrting, dans son *Lateinisch-romanisches Wœrterbuch,* ne donne pas *broga,* mais il enregistre le celtique *brog-, brogi-* comme souche des nombreux mots romans de la même famille que le français *breuil.*

3. La chute du *g* latin après *o* ou *u* est la règle en provençal, aussi bien après qu'avant l'accent tonique : cf. *rua,* ride, de *ruga; coroada,* corvée, de * *corrogata ; roazos,* rogations, de *rogationes ; nualha,* paresse, de * *nugalia.*

rapprochant du bas-latin *braga* et en le traduisant par *braie,* terme de pêche[1]. Voici cet exemple, emprunté à une charte de 1294 : « Sobre la *broa* del Tarn que es sobre los molins. » Le mot s'est conservé dans presque tout le midi de la France sous les formes *bro, brovo, brouo, brouvo, broue,* ou, avec un *a* ou *o* prosthétique, qui n'est que la voyelle de l'article féminin, *obro, obrouo,* en Rouergue et en Bas-Limousin, *abroue,* à Marseille. Le *Tresor dou Felibrige* de Mistral le définit ainsi : « Bord, rive, orée, lisière d'un champ garnie de broussailles, talus inculte qui sépare deux champs sur le penchant d'une montagne ; haie de broussailles, haie, en Dauphiné ». Parmi les exemples qu'il cite on peut relever : « *a la bro d'un rieu, a la bro de l'aigo,* au bord d'un ruisseau, au bord de l'eau ». Ces exemples ne laissent aucun doute sur le sens de l'expression *la broa del Tarn,* si mal interprétée par Raynouard.

Mistral rapproche du provençal moderne *bro* un mot catalan *brua* que l'on ne trouve pas dans le dictionnaire catalan-espagnol de Labernia et dont l'existence est douteuse ; il en rapproche aussi, mais à tort, le bas-latin *broga* (primitif du français *broussaille*), et l'italien *proda,* qui est le lat. vulgaire **proda* pour *prora,* proue, où le sens de « bord » s'est développé d'après l'expression classique *terræ advertere proram,* aborder.

Entre le *broga* du scholiaste de Juvénal et le *broa* de 1294 cité par Raynouard, les textes bas-latins ou provençaux doivent offrir maint exemple de la forme *broa*[2]. Il y en a plusieurs dans Du Cange[3] ; je me borne à relever le plus ancien : il vient du Limousin et se trouve dans une charte de 1165, où on lit : « Mansum de Albar cum *broa* et foreste ». Car-

1. L'erreur de Raynouard n'a été relevée ni par M. H. Sternbeck, dans son mémoire intitulé : *Unrichtige Wortaufstellungen und Wortdeutungen in Raynouard's Lexique Roman* (Berlin, 1887), ni par M. E. Levy dans son *Provenzalisches Supplement-Wörterbuch* (Leipzig, 1892) en cours de publication.

2. Cette forme figure à trois reprises dans des chartes du XIIe siècle, sans date d'année, du cartulaire de Conques, n° 528, 530 et 534 de l'éd. Desjardins. On la trouve aussi dans une charte non datée du cartulaire de Beaulieu, du Xe ou du XIe siècle, n° 187 de l'édit. Deloche.

3. Quelques-uns me paraissent suspects, comme celui qui est cité sous *broa* 3 et celui qui est cité sous *brua.*

pentier estime que dans ce texte *broa* est synonyme de *brolium :* cela est vraisemblable, puisque *broga* contient le même radical que *brogilum.*

Il serait intéressant de déterminer l'aire géographique de *broga* en France et en particulier de savoir jusqu'où son domaine s'étend vers le nord. Comme mot de la langue commune, il ne franchit pas la limite septentrionale de la langue d'oc ; c'est à peine même s'il l'atteint.

Dans la Corrèze[1] on emploie encore *obro* « le bord de quelque chose » et son dérivé *broual,* variante *brial* « petite éminence, bord d'une terre, d'un champ qui est élevé, qui domine sur un autre ». De même dans la partie du département de la Creuse qui confine à la Corrèze : à Gentioux, par exemple, *bro* (avec un *o* très ouvert), subst. fém., signifie « haie vive », et *brau,* masc. « tertre surplombant le lit d'un ruisseau ». Je ne sais si *bro* est encore vivant dans la région centrale et septentrionale du département, mais cela me paraît peu probable[2]. Du moins les noms de lieux sont-ils là pour attester que *broga* a été usité autrefois dans cette région. Il y a dans la commune de Vallière un hameau appelé officiellement *Labrot,* que je trouve dans une charte de 1395, dont je possède l'original, sous la forme *La Broha ;* dans la commune de Mainsat, autre village de *Labrot ;* plus au nord encore, dans la commune de Pionnat, le village de *Labrouas* trahit mieux encore l'ancienne forme, au pluriel, *Las Broas.*

Dans la Vienne, l'excellent *Dictionnaire topographique* de Rédet nous montre encore le mot *broga,* mais seulement dans

1. *Dict. du patois du Bas-Limousin,* ouvrage posthume de M. Béronie.

2. Voici à ce sujet quelques renseignements qui proviennent soit d'une information personnelle, soit d'obligeantes communications de MM. Germouty, maître adjoint à l'Ecole primaire supérieure de La Souterraine, et Gasne, étudiant à la Faculté des Lettres de Paris. A Saint-Yrieix-la-Montagne, le mot *bro* est tombé en désuétude et remplacé au sens de « haie vive » par le mot *gorse ;* cependant on l'emploie encore dans quelques villages éloignés du chef-lieu de la commune, notamment au Cloux-Vallereix. Il est encore usité à Mainsat et à La Serre-Bussière-Vieille. A Saint-Oradoux-de-Chirouse, qui confine à la Corrèze, on prononce *brouo,* et le mot désigne la lisière d'un champ et non la haie. En revanche, *bro* est absolument inconnu à Bénévent, à Fursac, à la Celle-Dunoise et à Saint-Sébastien, c'est-à-dire dans la partie ouest et nord-ouest du département.

la partie méridionale du département, celle qui confine à la Charente. Quatre hameaux en tirent leur nom : *La Broue,* commune de Charroux ; *La Broue,* commune du Vigean ; *Les Broues,* commune de Saint-Gaudent ; *Les Brouées,* autrefois *Les Broues,* commune de Voulême. Il n'y a donc aucune témérité à voir un dérivé du même mot dans le nom du célèbre port du *Brouage,* en Saintonge (Charente-Inférieure), d'autant plus que dans le voisinage, commune de Saint-Sornin, se trouve le hameau de *Broue,* appelé *Broa* au XI^e^ siècle.

Il n'est peut-être pas inutile de dire en terminant que le latin vulgaire *brūca,* conservé dans sa forme primitive par beaucoup de patois du midi de la France, et, sous une forme dérivée, dans le mot français *bruyère,* est tout-à-fait distinct de *broga,* encore que l'on puisse admettre une variante * *brŭca,* à côté de *brūca,* et qu'il y ait bien des vraisemblances en faveur de l'origine celtique de *bruca.*

A. Thomas.

# MÉLANGES

## I.

## A PROPOS DE *GUOHI* ET *UCHER*.

Dans le dernier fascicule de la *Revue Celtique* (XV, janvier 1894, pp. 143, 144), M. D'Arbois de Jubainville cite un article de Zimmer établissant que *-sc-* celtique s'est changé en *-cs-*, puis, comme ce dernier groupe, en *ch* en brittonique; un autre de M. Duvau montrant *ps-* indo-européen devenant *-ks-* en celtique. Cette question a été justement traitée par moi, à propos du mot *guohi* sur lequel repose la théorie de Zimmer, dans mon vocabulaire vieux-breton. Je transcris: « *guohi* = « **vox-i*, vocab. cornique *guhienn* « vespa ». Ce mot est spé- « cialement apparenté au lith. *vapsà*, à l'anc. haut-all. *wafsa*, « slav. *vosa* (j'aurais dû ajouter = **vopsā*). *Guohi* suppose un « thème **vox-*. L'*x* donne une aspirée en breton: cf. *uhel* « « élevé » = *uxello*. Le *p* est devenu *c* et il y a eu métathèse « comme dans les langues du nord. De même pour *ucher*, « vespera ».

J'ai repris la question de *-sc-* *intervocalique* dans mes *Mots latins en brittonique*, p. 23. J'y établis que, au moment du fort des emprunts latins, le groupe celtique *-cs-* avait évolué déjà sur la voie qui le menait à *ch* en passant vraisemblablement par *-cc-*. En note, j'ajoute : « *sc* celtique dans l'inté- « rieur du mot représente *dc*, *tk*, *tq* (*hesc* et *hesp*, en armori- « cain, *stérile*, = **sitqo-s*); *c* + *sc* (*mesca*, armor. *mysgu*, gal- « lois, *mêler*. Représente-t-il réellement *sc* indo-européen ? Il « est d'abord étrange de ne trouver le suffixe *sco-* que dans le

« groupe consonne + *sc* (*mesca*), lorsqu'il existe en gaulois « en toute situation. De plus, l'évolution de *sc* en *cc* et en *ch* « paraît certaine pour certains mots : gall. *beich*, arm. *bec'h*, « fardeau = **bhascio-* (Thurneysen, dans ses *Keltoroman.*, « fait également venir *baich* de **bhasci-*)[1] ; cf. *fascis* et grec « φάσκωλος ; *ucher*, soir = **ouscero-*, cf. slavon *vecerŭ*. Il est « probable que *sc* lui-même avait évolué en *cc*, *quelle qu'ait* « *été la marche du phénomène*. C'est peut-être *sc* qui s'est dérobé « jusqu'ici dans les fréquentatifs gallois comme *chwennychu*, « désirer, et dans certains noms d'agent. Là où *sc* moderne « paraît primitif, il est probable qu'il était précédé d'une « consonne (*losci*, brûler, par exemple, est probablement pour « *loc-sc-i* de *lŭc*, lumière) ».

Je ne fais de réserve que sur le *processus* qui a amené *-sc-* intervocalique à *-ch-* néo-brittonique. Zimmer veut que *-sc-* ait évolué anciennement en *-cs*. C'est très possible. Mon travail sur *guohi*, ma dissertation sur *cs* et *sc* lui ont sans doute échappé, car dans son article il me cite seulement à propos de l'infection exercée en vieux-gallois et breton par *ī* conservé sur la voyelle de la syllabe précédente. Je n'en tirerai qu'une conclusion, c'est que Zimmer est souvent distrait quand il me lit.

J. Loth.

## II.

## *DOLMEN, LEACH-DERCH, PEULVAN, MENHIR, CROMLECH.*

Dans l'article de notre savant collaborateur, M. Salomon Reinach, sur la *Terminologie des monuments mégalithiques*, il s'est glissé quelques erreurs graves, imputables non à l'auteur, mais aux autorités qu'il a suivies (*Revue archéologique*, XXI, 1893, p. 34 et suiv.).

Dolmen. — M. Reinach, après avoir cité Latour-d'Au-

1. M. Whitley Stokes, dans ses *Middle-bret. hours*, p. 67, fait également venir *c'h* breton de *cs* et même pour *bec'h* de *sc*.

vergne qui, dans ses *Origines gauloises* (1796, p. 24), appelle *dolmin* une table « soutenue par trois énormes quartiers de rocher » à Locmariaker ; et Legrand d'Aussi qui écrivit *dolmine,* ajoute (page 36-37) : « je ne connais pas d'exemples plus anciens du mot *dolmen, qui est plutôt gallois que bas-breton.* » Le mot ne peut pas être gallois. Le gallois ne connaît pas la forme *dol.* Il a emprunté à *tabŭla* le mot *tafol,* balance, à *tabella, tafell,* tartine de pain, pièce mince de bois, de cuir. De *tab'la* est venu le mot gallois du sud *tafal,* avec *a* irrationnelle, balance ; le dérivé *tafl-en,* tablette, tableau, vraisemblablement *tafl-u,* et *tawlu,* lancer, *tawl-bwrdd,* jeu d'échecs, breton-armoricain *taoli,* lancer. Si on avait en gallois un terme équivalent à *dolmen,* on aurait *tafl-faen* ou *tawl-faen* (*f* = *v* français) et, avec l'article *y dafl-faen* ou *y dawl-faen.* Le mot *dolmen* est breton et devrait s'écrire, en léonard *taol-vean* et ailleurs *tolven,* avec l'article *an daolvean, taol* étant féminin. Latour-d'Auvergne écrit la forme en construction syntactique, sans penser à la forme indépendante. Aujourd'hui, également, demandez à beaucoup de Bretons la traduction de *table,* ils vous diront *daol* ou *dôl.* La forme *mîn* pour *mean* ou *mên,* est haute-cornouaillaise. Il m'a été donné une seule fois dans ma vie d'entendre appliquer par un paysan, au genre de monuments mégalithiques connus sous le terme de *dolmen,* le terme adopté par les archéologues (*Annales de Bretagne,* tome IV, juillet 1889, page 634). Visitant un *dolmen* très curieux du village de Kergoet, en Langoelan, canton de Guémené-sur-Scorff (Morbihan), je demandai au paysan qui m'accompagnait sous quel nom il était connu : « On l'appelle *en dolvein* », me répondit-il. *Mein* est la forme bas-vannetaise de *mean.*

Leac'h-derc'h. — (P. 39). « Le mot *ladère,* aujourd'hui inusité, désignait, au commencement de ce siècle, une table de dolmen (de *lac'h,* pierre, et *derc'h,* debout), note 11. Fréminville interprète *leach-derch* par « pierre plate sacrée ». Fréminville a raison de traduire *leac'h* par *pierre plate ;* c'est bien son sens en gallois et c'était bien là aussi, au témoignage de Dom Le Pelletier, ce qu'on entendait en Léon par *lec'h,* où *lec'h* désignait de grandes pierres plates un peu élevées de terre, sous lesquelles on peut être à couvert. Quant à *derc'h,* il a le

sens de *qui est en évidence, remarquable, beau,* vieux-breton *erderb,* glosant *euidentis* (Gloses d'Orléans).

Peulvan. — M. Reinach décompose le mot en *peul,* poteau, et *maen,* pierre (p. 41). M. Reinach cite Le Gonidec qui n'en peut mais. Voici ce que je lis à *peulvan :* « pierre longue, élevée perpendiculairnment en guise de pilier ou de pieu. Colonne brute que l'on croit un objet du culte des druides. Ce mot est composé de *peul,* pieu, pilier, et de *mân,* apparence, figure, personnage. » L'interprétation de Le Gonidec est exacte ; le sens qu'il donne à *-van* seul est faux. *Peul ;* gallois *pawl* = *palus* (J. Loth, *Mots latins en britt.*), et d'un suffixe *-man,* en construction *-van,* anciennement substantif : cf. *goël-van,* lamentations. Le terme de Quiberon, *palvçn* que j'ai entendu pour désigner un *peulvan,* pourrait bien, en revanche, être arrivé, par étymologie populaire, à contenir le mot *mçn,* pierre.

Menhir. — *Menhir* est bien formé de *men, maen,* pierre, et de *hir,* long. C'est un composé ancien. Il apparaît comme nom de lieu, villa *Maenhir,* en 1270 ; en 1252, villa *Menhir (Annales de Bretagne,* VIII, juillet 1893, page 732).

Cromlec'h. — M. Reinach (p. 35) ne connaît pas d'exemple plus ancien de *cromlech* que celui de la première traduction de la Bible en gallois (1588) où se rencontre l'expression *cromlechydd y creigiau,* trous, creux des rochers (Isaïe, 7, 19 ; 57, 5). Etymologiquement, le mot est composé de *crom,* courbe, arqué, formant creux, convexe (cf. O. Pughe, *Welsh-engl Dict.*. et Silvan Evans, *Engl-welsh Dict.* au mot convex), et de *llech,* pierre plate. Le mot *llech* est féminin, et *crom,* en gallois, s'accorde en genre avec ce mot, la forme masculine étant *crwm.* Le mot *cromlech* apparaît comme second terme d'un nom de lieu cornique, dans une charte attribuée à Ædelstan et datée de l'an 943 : *Rescel-cromlegh.* Rescel est probablement une mauvaise lecture (Kemble, *Codex diplom. aevi saxon.,* V, p. 278). Voir *Annales de Bretagne,* VIII, juillet 1893, p. 731.

J. Loth.

## III.

## *WALATR, VALFAȜIR.*

Il est reconnu que le suffixe *-ter-* et ses équivalents phonétiques n'est pas demeuré productif dans les langues celtiques et est resté figé dans quelques termes de parenté (Brugmann, *Grundriss*, II, p. 364). Les noms gallois en *-awdr-* viennent de formes latines en *-ātor,* les noms en *-adur* de mots en *-atōrem* ou *-atúra,* comme *creawdr* = *creātor, pechadur,* pécheur, = *peccatórem, creadur,* breton *crouadur* = *creatúra*. Il est donc invraisemblable que le mot gallois *gwaladr,* chef, régulateur, ordonnateur, dont le sens et la forme sont assurés par différents passages de la littérature galloise moderne et de celle du moyen âge, contienne le suffixe *-tr-* des noms d'agent. Ce terme n'existe plus en breton, comme nom commun, mais on le retrouve comme second terme dans d'anciens noms propres (les formes *walart* et *walatr* alternent) :

| | |
|---|---|
| *Cat-uualart* | *Reit(h)-uualart* |
| *Hael-uualart* | *Res-uualart* |
| *Hin-uualart* | *Rit-uualart* |
| *Hoel-uualart* | *Roen-uualart* |
| *Iarn-uualart* | *Tut-uualart* |

(IXe siècle).

Ecclesia sancti *Ri-uallazri* (1262), aujourd'hui *Tre-Livalaire* (= *Tre-Rivalaer),* près Quimperlé.

Un saint du nom de *Bran-walatr,* mentionné dans un document anglo-saxon du XIe siècle (*Revue Celtique,* XI, p. 491), a donné son nom à *Saint-Brolade,* dans l'ancien évêché de Dol, à Sainte-Brolade, en Jersey, à *Loc-Brevalaire,* au XVIe siècle, *Loc-Brevalazre* (*e* muet), dans l'ancien évêché de Léon) [1].

Le nom de *Catwaladr* est un des plus connus de la littérature galloise. *Wal* existe dans de nombreux composés comme

1. J. Loth, *Chrestomathie,* p. 171, 207.

*Tut-wal*, *Ri-wal*, etc., dans des dérivés comme *waloe* dans *Ri-uualoe*, *Win-waloe*, *Hoel-uualoe*. Si *walatr* ne peut guère être expliqué par la dérivation, peut-il l'être par la composition ? Une épithète fréquemment appliquée au dieu scandinave Oðinn, celle de *Val-faðir*, *Val-föðr* (Vigfusson et Powell, *Corpus poeticum boreale*, I, 197, 574, II, pp. 623, 426) me semble appeler la comparaison avec *walatr*. *Val-faðir* remonte à un vieux-germanique **valu-faðēr ; walatr* remonterait à un vieux-celtique * *valū-(p)atir*. Quel est le sens de *valu-* ? Suivant Schade, *Altdeutsches Wörterbuch*, 2e éd., p. 1082, col. 1, *walu-* désignerait les cadavres des guerriers tombés sur le champ de bataille ; *väl*, anglo-saxon, a le même sens, et désigne de plus un seul tué ; le vieux-norrois, *valr*, de même. *Valfaðir*, appliqué à Oðinn, voudrait dire qu'il est le père adoptif, en quelque sorte, des héros tués, ses enfants adoptifs *(Osca-synir)* ; il est leur protecteur et leur père nourricier dans son palais céleste où il les introduit. Schade, comme Kluge *(Etymolog. Wörterb.* au mot *Wahlstatt)*, sont d'accord pour repousser tout rapprochement avec le gothique *valjan*, choisir, allem. *wählen*. Pour eux, le sens primitif de la racine *wāl* est *ruine (Schade :* lieu de ruine où tout est sens dessus dessous, où la désolation et la destruction règnent) : v. h. all. *wuol*, niedergang ; anglosax. *wōl*, peste, épidémie (Kluge, à *wahlstatt)*.

Pour plus de lumières, j'ai eu recours à l'amitié et à la science de M. Ferdinand de Saussure. Il m'écrit que s'il s'agit de savoir exactement la valeur attribuée dans le milieu skaldique à *valfaðir*, il se récuse, mais que dans sa valeur simplement étymologique et germanique, le mot ne présente pas d'obscurité. * *Walu-* est à séparer de *waljan* et signifie : la *collectivité de ceux qui ont succombé sur le champ de bataille.* » L'équivoque, avec l'idée de *choisir*, viendrait : 1° de ce que le sens de **walu-* fait penser à une élection, à un choix : c'est l'*élection funèbre*, l'élection de la mort dans une bataille. Une autre raison de cette équivoque, ce serait que les lexicographes allemands jouent sur les mots, ou du moins qu'il y a impossibilité de savoir ce qu'ils entendent avec *wahl- :* il y a, en effet, un premier *wahl* signifiant *l'élection, le vote*, et un

deuxième mot *purement savant, wahl,* par lequel on rend précisément le germanique **walu, l'hécatombe du combat,* par exemple dans *wahlhalle* = *walu-halla,* la salle de ceux qui sont morts à l'ennemi. M. de Saussure se demande si, lorsqu'on traduit *valfaȝir* par *wahlvater,* on veut dire le *père de l'hécatombe* ou le *père par option,* et conclut qu'il n'y a aucun moyen de le savoir, quoique les deux choses n'aient pas du tout de rapport certain. Pour lui, le premier sens seul est fondé.

Si, comme je le suppose, *walatr* est identique à *valfaȝir,* il s'ensuivrait que chez les Germains comme chez les Celtes, il a existé un personnage mythologique, un dieu, *père des guerriers morts.* Ceci ne saurait nous surprendre. Nous n'avons qu'à nous reporter au célèbre passage de César (*De bello Gall.*, VI, c. 18) : Galli se omnes ab Dite patre prognatos praedicant, idque ab Druidibus proditum dicunt. Ob quam causam, spatia omnis temporis non numero dierum, sed noctium finiunt; dies natales et mensium et annorum initia sic observant, ut noctem dies subsequatur. » Comment de ce sens primitif est-on arrivé, chez les Germains, au sens de père adoptif, chez les Bretons à celui d'ordonnateur, régulateur ? Pour les Germains, c'est peut-être par une confusion, provenant de synonymie, de *walu-* avec la racine de *valjan,* peut-être aussi par une évolution dans les attributions et le caractère d'Oȝinn devenant un dieu protecteur et soutien de la partie la plus noble de la race, celle qui tombe sur le champ de bataille. Chez les Bretons, l'évolution s'explique de soi, ce terme ayant dû s'appliquer d'abord, si on admet le témoignage de César, au dieu père de la race. En outre, il a pu y avoir confusion avec *gwal,* vieux-gallois **wal,* qui a dû, comme le dérivé *gwely,* armoricain *gwele,* avoir non seulement le sens de *lit, gîte,* mais encore celui de *clan, tribu.*

Il est regrettable qu'en irlandais on ne trouve pas d'équivalent de cette curieuse épithète.

L'épithète *walatr* avait perdu, pour les Bretons, de très bonne heure, la valeur d'un composé, ce qui s'explique facilement par la disparition de *atr,* comme mot courant, de la langue. Aussi, comme nous l'avons vu, le trouvons-nous

comme second terme dans les noms composés, avec le sens de chef, régulateur. Je ne vois guère qu'un nom propre où *walatr* paraisse s'appliquer à un personnage mythologique. C'est *Bran-walatr,* nom d'un saint, et aussi d'un héros mystérieux des Mabinogion. (Sur *Bran,* v. J. Loth, *Mabinogion ;* cf. Rhŷs, *Celtic Heathendom*). On remarquera que *walatr* n'apparaît jamais comme premier terme dans les composés, ce qui est un souvenir de l'époque où il formait une épithète indépendante et suivait le nom propre.

J. Loth.

## IV.

## *CNAU, NUSS.*

Je lis au mot *nuss,* dans l'*Etymologisches Wörterb.* de Kluge, que l'allemand *nuss,* v. h. all. *nuz,* v. norrois *knot,* anglo-saxon *hnutu,* anglais *nut,* n'a aucun équivalent dans aucune langue indo-européenne. Que Kluge se reporte au tome I des *Beiträge* de *Kuhn* (1858), p. 461, il verra que M. Whitley Stokes a rapproché de l'allemand l'irlandais *cnú,* en citant, il est vrai, le génitif *cnodh* (Windisch, *Ir. Texte,* cite, à côté du nom. plur. *cnoi, cnódha corcra*).

La forme sincère du mot irlandais est précisée par le gallois *cnau,* noix, bas-vannetais *canow,* haut-vannet. *queneu* (prononcez *kenèü*) collectif, ailleurs *craoñ, craouñ* avec finale nasalisée. L'irlandais *cnú* est au gallois *cnau,* comme l'irlandais *crú,* sang, au gallois *crau* = **qrou-* (cf. *cruor,* κρέας).

Le breton, comme le gallois, demande *-ov-* (cf. les pluriels en *-au,* breton *-aou, ou* = **ov-es ;* cf. en revanche *clú* = gall. *clyw.* Le germanique **knud-* est au celtique *cnov-,* comme le *clyw* = **clévos* à (gur)-*clut* = **clŭ-to-s :*

Pour *cn-* vieux-celtique, donnant en vannetais *c*n-* et ailleurs *cr-,* cf. armoricain moyen *knech,* colline, vannetais *qenec'h,* ailleurs, *crec'h,* excepté en noms de lieux, et quelques formules comme *d'an nec'h (cnec'h),* en haut; cf. gall. *cnaif,* toison, vannet. *canèü,* ailleurs *créoñ.*

J. Loth.

# BIBLIOGRAPHIE

---

**Le Mirage oriental,** par Salomon Reinach.

M. Salomon Reinach a publié dans l'*Anthropologie* (1893, nos 5 et 6), deux articles intitulés *Le Mirage oriental,* qu'il a réunis depuis en brochure[1]. La thèse principale qu'il a soutenue, c'est que les plus anciennes civilisations de l'Europe sont bien européennes et que l'influence de l'Orient, tant aryen que sémitique ou kouschite, c'est-à-dire de l'Inde, de la Chaldée et de l'Egypte, a été, jusqu'à présent, fort exagérée.

L'auteur rappelle d'abord les résultats d'une série de recherches, poursuivies surtout entre 1880 et 1890, qui ont eu pour effet d'atténuer ou même de détruire ce qu'il appelle « la forme indo-iranienne du mirage oriental ». Il a été prouvé : 1° que le sanscrit n'est pas la mieux conservée des langues aryennes ; 2° que la littérature de l'Inde ne remonte pas à une très haute antiquité ; 3° que l'Avesta ne renferme pas « le bulletin de marche de l'immigration aryenne à ses débuts » ; 4° que le panthéon aryen est une illusion. D'autre part, on a reconnu que le centre de diffusion des langues aryennes devait être cherché en Europe plutôt qu'en Asie et que la civilisation aryenne primitive n'avait guère dépassé le stage néolithique.

Abordant ensuite le terrain de l'archéologie, l'auteur cherche à établir, contre MM. Bertrand, de Mortillet et la plupart des savants contemporains, la fausseté des propositions suivantes : 1° les animaux domestiques, les céréales et les plantes textiles ont été importés d'Orient en Occident ; 2° les haches en jade

1. En vente au musée de Saint-Germain-en-Laye, au prix de 0 fr. 50.

néphrite, en jadéite, en chloromélanite, ainsi que les perles de callaïs, attestent, dans les stations lacustres et sous les dolmens, l'arrivée d'immigrants orientaux ; 3° les stations lacustres, échelonnées depuis la Suisse jusqu'au Caucase, témoignent d'un courant d'immigration caucaso-danubien.

M. Reinach n'admet pas davantage la thèse universellement enseignée, d'après laquelle les métaux, en particulier le bronze, auraient été transmis à l'Occident par des conquérants et des commerçants venus d'Asie. L'existence d'un âge du cuivre, aujourd'hui bien constaté dans l'Occident de l'Europe, lui semble prouver que le passage de la pierre au métal n'a pas été brusque, que le progrès s'est accompli sur place. M. Reinach réfute la théorie de M. de Mortillet sur l'origine indienne de la métallurgie du bronze, comme celles de MM. F. Lenormant et Bertrand sur son origine caucasique. Dans l'état actuel de nos connaissances, rien ne permet d'affirmer que les peuples méditerranéens aient connu un autre étain que celui de l'Europe occidentale. L'étain, comme l'ambre de la mer du Nord, est arrivé dans l'est du bassin de la Méditerranée vers le XXX^e^ siècle avant J.-C., non par mer, ni par des caravanes, mais par un commerce de proche en proche à travers le centre de l'Europe. M. Bertrand fait commencer l'âge du bronze occidental vers l'an 1500 avant J.-C. : cette date serait, suivant M. Reinach, trop basse d'une quinzaine de siècles.

Niant d'une façon absolue l'influence de l'Orient sémitique ou kouschite sur l'Europe centrale, septentrionale et occidentale, tant à l'époque néolithique qu'au début de l'époque des métaux, M. Reinach concède qu'elle s'est fait sentir à partir du XIII^e^ siècle environ. Mais on l'a beaucoup exagérée : ainsi M. Bertrand a eu tort de faire venir d'Assyrie les casques coniques des Gaulois de la Marne ; M. Undset s'est trompé en attribuant à l'Egypte l'origine de l'épée de bronze européenne. En revanche, M. Reinach affirme l'origine européenne et occidentale de la fibule, qui paraît d'abord dans la civilisation mycénienne et qui n'a été connue ni de l'Egypte ni de l'Assyrie. Un fait qui doit dominer, suivant lui, toute la discussion, c'est qu'*aucun* objet égyptien ou chaldéen ne s'est jamais rencontré ni dans un dolmen, ni dans une station lacustre, ni

même dans un des nombreux dépôts de l'âge du bronze en Gaule, dans les îles Britanniques et en Scandinavie.

La seconde partie du travail de M. Reinach concerne presque exclusivement la civilisation mycénienne. « La civilisation mycénienne, écrit-il, qui n'est qu'un épisode de la civilisation égéenne, est entièrement européenne d'origine : elle s'est seulement orientalisée, à la surface, au contact des civilisations de la Syrie et de l'Egypte ».

L'auteur rappelle comment les archéologues attribuèrent d'abord à des influences orientales les civilisations primitives de Troie et de Mycènes, illusion contre laquelle réagirent MM. Newton et Milchhoefer. M. Heuzey montra, par l'étude de la céramique de Chypre, que l'art grec, dès le VI^e siècle, avait exercé une *action en retour* sur l'art de l'Orient ; M. Reinach pense que cette influence du monde grec sur le monde oriental est beaucoup plus ancienne et qu'elle s'est fait sentir à plusieurs reprises depuis le second millénaire avant J.-C., avec des alternances révélées par l'archéologie. L'analogie frappante entre certains monuments de l'Italie du Nord, de la Grèce et de la Phrygie, comme aussi du Nord et de l'Occident de l'Europe, ne doit pas, à l'époque reculée dont ils sont les vestiges, être attribuée au commerce phénicien ; elle atteste une civilisation d'origine européenne qui a rayonné en éventail et qui, au contact des civilisations orientales qu'elle a pénétrées, a atteint, en Grèce et sur la côte d'Asie, un niveau beaucoup plus élevé qu'ailleurs. C'est pourquoi, en Espagne, nous trouvons une civilisation apparentée à la civilisation troyenne, tandis que le Mycénien est un dialecte local, particulier à la région orientale de la Méditerranée.

M. Reinach admet, avec M. Flinders Petrie, que les Egéens, ancêtres des Mycéniens, avaient déjà des établissements dans la vallée du Nil vers 2500 av. J.-C. L'Egypte a exercé de l'influence sur le monde mycénien, mais non sans avoir subi elle-même son influence. En Grèce, la conquête dorienne, en affaiblissant l'élément hellénique, produisit une sorte de recul pendant lequel les influences orientales prirent le dessus. Puis elles cédèrent de nouveau devant la renaissance du génie grec, pour redevenir dominantes après l'époque alexandrine, à

la faveur de la décadence du monde gréco-romain. « Dans l'ouest de l'Europe, dit M. Reinach, le mouvement des peuples (celto-scythiques ?), qui a dû se produire assez longtemps avant l'époque dite de la Tène, a présenté sans doute le même caractère. J'incline même à croire qu'il y a connexion entre ces faits, que les *Celtes de l'histoire* ont été, dans l'Europe centrale et occidentale, ce que les *Grecs de l'histoire* étaient en Grèce, et que si le moyen âge grec a bientôt pris fin, grâce au voisinage de l'Orient civilisé, le moyen âge occidental a duré jusqu'à l'époque de la conquête romaine dans ces régions et même au-delà ».

Dans le premier numéro de l'*Anthropologie* paru en 1894, M. Reinach a commencé la publication d'une série d'articles faisant suite à ceux que nous venons de résumer et qui ont pour sujet les débuts de l'art plastique en Europe avant les influences helléniques. Il essaie de montrer que ces œuvres primitives elles-mêmes attestent l'existence d'un courant de civilisation dirigé de l'Occident vers l'Orient, l'action en retour de l'Orient ne s'étant produite que plus tard.

***

# CHRONIQUE

SOMMAIRE : I. Vocabulaire du celtique primitif par M. Whitley Stokes. — II. Recherches étymologiques sur les noms de lieu d'Ecosse, par M. Herbert Maxwell. — III. Contes populaires de l'Irlande occidentale recueillis par M. William Larminie. — IV. Mélanges d'archéologie gallo-romaine, par M. A. Blanchet. — V. Nouvelle édition, par l'abbé Lejay, du livre Ier de la *Pharsale*. — VI. Cinquième livraison du Trésor vieux-celtique de M. Holder. — VII. Inscription gauloise inédite. — VIII. Publication nouvelle de MM. Kuno Meyer et Alfred Nutt. — IX. Martyrologe de Maelmaire O'Gorman. — X. La conservation de la langue irlandaise.

## I.

Dans la dernière livraison, à la fin de la Chronique, p. 138, j'ai annoncé le « Vocabulaire de l'unité linguistique des Celtes », *Wortschatz der keltischen Spracheinheit*, de MM. Whitley Stokes et Adalbert Bezzenberger. Un second titre, plus exact, de ce volume, est « Vocabulaire de la langue celtique primitive », *Urkeltischer Sprachschatz*, — par Whitley Stokes, — traduit, retouché et édité par Adalbert Bezzenberger. C'est un volume in-8 de VIII-337 pages qui forme la seconde partie du « Dictionnaire des langues indo-européennes », *Worterbuch der indogermanischen Sprachen*, publié par August Fick, 4e édition, Göttingen, librairie Vandenhoeck und Ruprecht. Ce volume n'a encore ni table ni index et sera beaucoup plus commode à consulter, quand, la quatrième édition du dictionnaire des langues indo-européennes étant terminé, l'index général de l'ouvrage paraîtra. Quoi qu'il en soit, pour le moment, la publication de MM Whitley Stokes et A. Bezzenberger comble une lacune considérable. La troisième édition du grand ouvrage de Fick, 1874-1876, donnait très peu de place au celtique. Des huit dictionnaires qui ont fourni la matière des trois premiers volumes : I, langue fondamentale indo-européenne ; II, langue arienne ; III, Unité européenne (tome Ier) ; IV, Unité gréco-italique ; V, Unité slavo-germanique ; VI, Unité celto-slave ; VI bis, Unité prusso-lettique (tome II); VII, Unité germanique (tome III), deux dictionnaires seulement, le troisième et le quatrième, contiennent des mots celtiques, et, dans le quatrième volume, qui renferme les index de ces huit dictionnaires, les deux index celtiques occupent huit pages en tout sur trois cent quatre-vingt, moins d'un quarante-

septième. Dans le tome Ier de la quatrième édition qui contient un remaniement des deux premiers dictionnaires : I, langue fondamentale indo-européenne ; II, unité arienne avant la séparation des Ariens en Indous et Iraniens ; plus, III, un dictionnaire nouveau, celui de l'unité linguistique des Européens occidentaux, le celtique a conquis une place importante ; on le trouve souvent mentionné dans le dictionnaire I dont la troisième édition le traitait en quantité négligeable ; et il figure dans le sous-titre du dictionnaire III : par unité linguistique des Européens occidentaux, il faut entendre, suivant ce sous-titre, une langue qu'auraient parlée jadis les ancêtres des Grecs, des Italiotes, des Celtes et des Germains, à l'exclusion des Slaves, des Lettes et des Prussiens compris avec eux dans l'unité européenne telle que la concevait il y a vingt ans M. A. Fick quand il a publié le dernier des trois dictionnaires qui forment le t. Ier de sa troisième édition. Enfin, le nouveau vocabulaire de l'unité linguistique des Celtes, avec ses 327 pages, est presque aussi volumineux que celui de l'unité germanique qui forme le tome III de la troisième édition, 366 pages.

Voici l'ordre alphabétique suivi par M. Whitley Stokes :

| | | | |
|---|---|---|---|
| A, Á, | p. 1 | T, | p. 120 |
| E, É, | 24 | D, | 139 |
| I, Í, | 44 | B, | 159 |
| O, Ó, | 46 | N, | 189 |
| U, Ú, | 53 | M, | 196 |
| R voyelle, | 56 | J, | 222 |
| L voyelle, | 56 | R consonne, | 225 |
| Q, | 57 | L consonne, | 236 |
| K, | 64 | V, | 259 |
| G, | 104 | S, | 288 |

C'est l'ordre adopté par M. A. Fick, tome Ier, p. 345 et suiv., à quelques différences près. M. Fick, p. 373, met l'*i* entre l'*o* et l'*u*, tandis que M. W. St. place l'*i* entre l'*e* et l'*o*. M. W. St. fait de l'*r* voyelle et de l'*l* voyelle une classe à part qu'il met à la fin des voyelles comme dans l'alphabet sanscrit, tandis que chez M. Fick les formes réduites où apparaissent ces voyelles sont l'accessoire des formes pleines où la consonne correspondante s'appuie sur un *e* ; un certain nombre de mots qui offrent en celtique des formes réduites ne pouvaient être classés autrement que ne l'a fait M. Whitley Stokes, le celtique n'offre aucun exemple de la forme pleine des racines dont ces mots sont dérivés.

De l'intérêt qu'offre le livre de M. Whitley Stokes je citerai deux exemples seulement :

« Bodios, jaune, irl. *buide*, jaune, bai, latin *badius*, bai ; de là peut-« être le premier terme de *Bodio-casses*, Pline ». Ce nom de peuple, plus tard *Ba[d]io-casses*, aujourd'hui Bayeux (Holder, *Altkeltischer Sprachschatz*, p. 458), aurait un *a* dans sa première syllabe, parce qu'avant la fin de l'empire romain (*Notitia occidentis*), on aurait dans le premier terme substitué à

l'adjectif gaulois son équivalent latin *badius*. A comparer *Dīvona*, nom latinisé chez Fortunat, du celtique *Dēvona*, nom de Cahors chez Ptolémée. Mon explication du premier terme de *Bodio-casses* par le substantif *bōdi* « victoire » doit probablement être rejetée; elle explique difficilement l'*a* de Bayeux; l'*o* de la première syllabe persiste dans « boyau » de *botellum*.

« Seiqanâ, Séqano-s, nom de fleuve; gaulois *Sēquana, Sēquani*, sanscrit « *secana*, acte de verser, répandre, épancher; cf. *sincati*, il répand, épanche; « grec ἰκμάς, humidité. Douteux. Le maintien du *q* dans le mot gaulois « n'est pas encore expliqué ». K. Müllenhoff, *Deutsche Altertumskunde*, t. III, p. 179, a fait observer qu'au temps de l'empire romain le ligure n'avait pas comme le gaulois changé en *p* le *q* primitif, exemples : *Quiamelius*, nom propre de personne, *Quariates*, nom de peuple. *Sēquana*, d'où *Sēquani*, semble donc être ligure et non gaulois. L'intéressante hypothèse de M. Loth, *Rev. Celt.*, XV, 98, paraît contredite par le gaulois *epo-* « cheval » = skt. *açva-*.

## II.

Le livre de M. Herbert Maxwell sur les noms de lieu d'Ecosse, *Scottish land-names, their origin and meaning*[1], paraît fort bien fait. Ce qu'il y a de plus curieux peut-être dans la toponomastique moderne d'Ecosse comme dans celle d'Irlande, c'est la rareté des composés celtiques formés suivant l'usage ordinaire antique, qui met le déterminant avant le déterminé; elle offre cependant quelques exemples de cette disposition archaïque: tel est *Morrach* = *Mor-magh* = **Mori-magos*, formation comparable aux *Druso-magus, Rigo-magus*, etc., du continent, et aux *Caesaro-magus, Novio-magus* de Grande-Bretagne, tandis que la formation la plus fréquente dans les noms modernes des Iles-Britanniques, quand ils sont d'origine celtique, nous est offerte par Dumbarton = **dūno-n Brittŏnòn* « forteresse des Bretons »; comparez *Lugu-dunum, Augusto-dunum*, etc., sur le continent, *Camulo-dunum* en Grande-Bretagne qui offrent l'ordre antique. Les noms de lieu d'origine germanique conservent l'ordre primitif des termes du composé, tel est Edimbourg, *Edin-burg*, en gaélique *Dún-edin, Dún Aidain* = **dūnos Aiduani*, « forteresse d'Aiduanos ».

Pour cette ville nous avons deux noms, tous deux régulièrement formés et de sens identique en deux langues. Ailleurs on a trouvé plus commode de modifier légèrement un terme celtique pour lui donner en anglais un sens — erroné : — le gaélique *allt*, d'abord « rive », puis « ruisseau » (comparez le français rivière, de rive, *ripa*) est devenu l'anglais *old*, vieux; *lann* « lieu consacré au culte » s'est transformé en un adjectif anglais *long* identique à l'adjectif français qui a la même orthographe.

L'auteur paraît bien connaître son sujet. Aussi est-ce avec surprise qu'on le voit, p. 60, considérer comme identiques le substantif *dubr* = *dubro-n*

1. Chez Blackwood and son, à Londres, petit in-8, 219 pages.

« eau », et le substantif *tiobar* « source », en vieil irlandais *tipra* = **di-od-breuṇt-s* (Revue de Kuhn, t. XXX, p. 156), ou **do-ate-breuant-s*, d'une racine BREU qui, sauf métathèse de l'*r*, est identique à la racine BERU, BHERU, de l'irlandais *berbaim* et du breton *berzann* « je bous », en latin *ferveo* (Whitley Stokes, *Urkeltischer Sprachschatz*, p. 172).

III.

Les contes populaires de l'Irlande occidentale, *West-Irish Folk-tales and Romances*, recueillis et traduits par M. William Larminie [1], donneront sans doute lieu dans le monde des folkloristes à une foule de rapprochements intéressants. Ce qui m'a le plus frappé dans ces contes, c'est le maintien des traditions mythologiques les plus anciennes de l'Irlande. Les paysans irlandais n'ont pas oublié le dieu Manannan, fils de la mer, *mac Lir* (p. 6-9, 64-84). Une partie des récits légendaires réunis dans le morceau intitulé « bataille de Mag Tured », publié par M. Whitley Stokes, *Revue Celtique*, t. XII, p. 52 et suivantes, se racontent encore en Irlande ; on n'a pas oublié le tyran mythologique Balar le fort frappeur [2], membre de la triade Bress, Balar, Tethra, dont le chef Bress, confondu avec Balar par le conte moderne, se fit construire un palais par un autre dieu, par Gobaun saer dans le conte moderne, par Dagda dans un texte plus ancien [3]. Comparez le Laomedon homérique auquel le dieu Poseidôn bâtit les murs de Troie (*Iliade*, XXI, 446-447, cf. VII, 452-453). Balar, tué par Lug, son petit-fils, vit encore dans la mémoire populaire. Le nom de Lug = *Lugu-s*, surnommé aux « talents multiples », *sam-il-dánach* [4], est fort corrompu dans le texte de M. Larminie, c'est Dul Dauna, mais son père, le gendre de Balar, s'appelle Cian = *Cenos* « lointain », comme dans les plus vieux textes mythologiques irlandais [5]. Y a-t-il une parenté entre le mythe celtique du meurtrier de Balar et le mythe grec du meurtrier de Belleros, Βελλερο-φόντης [6]? Βελλερο-φόντης serait doublet d''Αργει-φόντης, épithète d'Hermès, qui est le *Lugu-s* grec.

IV.

On peut se demander si un des sujets traités par M. A. Blanchet dans le premier fascicule de ses *Mélanges d'archéologie gallo-romaine* [7] est une

1. Londres, Eliot Stock, in-8, 258 pages.
2. Balar Balc-beimnech, Livre de Leinster, p. 9, col. 1, l. 45, col. 2, l. 2, 7; p. 11, col. 1, l. 32. Balar Beimann dans le conte moderne.
3. *Revue Celtique*, t. XII, p. 64 et suiv.
4. *Revue Celtique*, t. XII, p. 74-79.
5. Livre de Leinster, p. 10, col. 1, ligne 2.
6. Une autre explication est offerte chez Roscher, *Ausführliches Lexicon der griechischen und römischen Mythologie*, t. I, col. 707-708, 2383-2388; elle est considérée comme acceptable par Brugmann, *Grundriss*, t. II, p. 1133.
7. Paris, Leroux, 1893, in-8, 61 pages et 5 planches.

forme donnée sur le continent au mythe de Balar sous l'empire romain. Balar le fort frappeur serait le dieu au maillet des monuments figurés gallo-romains. Dans deux bas-reliefs trouvés en Hongrie, à Varhely, l'antique *Sarmigetusa,* on voit alignés un enfant, une femme, un homme armé d'un marteau; ce dernier pourrait être Balar, la femme serait Ethne, sa fille, l'enfant représenterait Lugus, fils d'Ethne. Balar aurait été confondu avec le Dispater romain [1].

## V.

On sait que le livre premier de la Pharsale de Lucain renferme, vers 392-465, une très instructive description de la Gaule. Elle nous donne, par exemple, la quantité de bien des noms propres dont sans Lucain nous ne distinguerions pas avec certitude les longues et les brèves: le *Gĕnăbos* pour *Cēnăbum* du vers 440 ne peut être reproché à Lucain, puisque ce vers est interpolé. M. l'abbé Lejay, dans son édition du premier livre de Lucain [2], accompagne le texte latin de notes aussi intéressantes qu'instructives. Il n'a pas établi son texte exactement comme M. Hosius dans l'édition donnée par la maison Teubner. Ainsi, au vers 398, il rétablit l'accusatif *Lingŏnăs* auquel M. Hosius avait substitué le nominatif *Lingŏnĕs (Revue Celtique,* t. XIV, p. 253). Les éditeurs nouveaux de Lucain feront bien de lire la préface du savant auteur, notamment son étude sur la classification des manuscrits, p. LXXXV et suivantes.

## VI.

Nous recevons à l'instant la cinquième livraison, col. 1025-1280 du Trésor vieux-celtique de M. Holder, qui atteint déjà sa quarantième feuille d'impression. Cette livraison contient la fin de la lettre *c* et le commencement de la lettre *d*. On sait que la première livraison a paru en 1891. On ne peut trop admirer l'activité avec laquelle le savant auteur conduit ce gigantesque travail qui sera pour les celtistes l'équivalent de ce qu'est pour les médiévistes le *Glossarium mediae et infimae latinitatis* de Ducange.

## VII.

Dans une des séances du Congrès des Sociétés savantes à la Sorbonne, il a été donné lecture d'un mémoire fort bien fait de M. Charles de Langardière, vice-président de la Société des Antiquaires du Centre, sur une inscription gauloise trouvée récemment à Genouilly, près de Graçay, Cher, et aujourd'hui au musée de Bourges. Cette inscription est la seconde de deux

1. Sur Dispater et Aerecura, laquelle serait Ethne, voyez Roscher, *Ausführliches Lexicon der griechischen und römischen Mythologie,* t. I, col. 1185-1186.

2. Paris, Klincksieck, 1894, in-8, CIV-94 pages.

épitaphes gravées sur la même stèle. La première, en haut de la stèle, rappelle la mémoire d'un certain ...tos Virilios, c'est-à-dire Octos (?), fils de Virilos; elle a été gravée par les soins d'un certain Aneunos. Elle consiste en quatre lignes : la première en caractères latins, les trois autres en caractères grecs :

OS VIRILIOS
ΤΟϹ ΟΥΙΡΙΑΛΙΟ
ΑΝΕΥΝΟϹ
ΕΠΟΕΙ

La seconde a été faite par Elvontiu pour Aneunos, fils d'Oclos, et pour Luguris, fils d'Aneunos. Elle consiste en quatre lignes écrites en caractères latins :

ELVONTIV
IEVRV · ANEVNO
OCLICNO · LVGVRI
ANEVNICNO

On remarquera que les désinences casuelles des substantifs *Aneuno, Oclicno, Aneunicno*, ont été latinisés ; la grammaire celtique exigerait *Aneunu, Oclicnu, Aneunicnu* avec un *u* final comme pour *Elvontiu* qu'un Romain aurait écrit *Helvontio*.

## VIII.

Un volume de textes inédits irlandais va paraître à la librairie David Nutt, de Londres, qui se crée chaque jour des droits plus grands à la reconnaissance des celtistes. Ce sont : le voyage maritime de Bran, fils de Febal, et les récits relatifs à Mongan, fils de Fiachna. L'éditeur est notre savant collaborateur, M. Kuno Meyer, et l'introduction a pour auteur M. Alfred Nutt, dont les lecteurs de la *Revue Celtique* connaissent la compétence en matière de Folklore.

## IX.

M. Whitley Stokes va publier aux frais de la fondation Bradshaw le martyrologe de Maelmaire O'Gorman. Sur ce document, qui date de la seconde moitié du douzième siècle, on peut voir ce qu'a dit O'Curry, *Lectures on the manuscript materials*, p. 361, 362. On sait avec quel succès M. Whitley Stokes a édité le martyrologe d'Oengus. Tout le monde se félicitera de voir le martyrologe d'O'Gorman en aussi bonnes mains.

## X.

D'un rapport présenté à la Société pour la conservation de la langue irlandaise, 6, Molesworth Street, Dublin, par son zélé secrétaire, M. J.-J. Mac

Sweeney, il résulte que le nombre des élèves qui, en Irlande, ont passé l'examen pour l'irlandais, après avoir été stationnaire de 1889 à 1892, où le minimum a été de 512 et le maximum de 531, s'est sensiblement élevé en 1893, où le chiffre atteint a été 609.

Le rapport de M. Mac Sweeney est daté du 27 février dernier. Un mois plus tard, s'est réuni à l'hôtel de ville de Dublin, sous la présidence du lord-maire, un congrès destiné à soutenir les intérêts de la langue irlandaise. Un congrès semblable avait déjà eu lieu en 1882, grâce à l'initiative prise par la Société pour la conservation de la langue irlandaise. Parmi les motions adoptées par le congrès de 1894, nous signalerons celle du comte Plunkett, qui a demandé que tous les gens capables de parler ou d'écrire l'irlandais fussent invités à se servir exclusivement de cette langue dans leurs communications entre eux, et que tout candidat à une fonction élective dût prendre l'engagement de soutenir le mouvement linguistique irlandais. Cette motion a été adoptée. A été adoptée également celle du père Murphy, S. J., demandant que l'irlandais, jusqu'ici admis dans l'enseignement secondaire et supérieur, mais très peu étudié, y fût traité sur pied d'égalité avec les autres langues anciennes et modernes.

En Irlande, suivant un rapport fait au congrès par M. David Fagan, il y a 66,140 personnes qui ne parlent pas d'autre langue que l'irlandais, et à côté d'elles 787,500 autres qui savent également s'exprimer en irlandais et en anglais. Ces deux catégories se répartissent par comtés ainsi qu'il suit :

| | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|
| Antrim, | 30 | 2.500 | Londonderry, | 10 | 3.500 |
| Armagh, | 50 | 7 000 | Louth, | 10 | 5.500 |
| Cavan, | 10 | 7.000 | Meath, | 10 | 5.500 |
| Clare, | 2 500 | 62 000 | Mayo, | 9.000 | 138.000 |
| Cork, | 5.500 | 168.000 | Monagan, | 10 | 6.500 |
| Donegal, | 12.000 | 60.000 | Roscommon, | 100 | 21.500 |
| Galway, | 24.000 | 32.000 | Sligo, | 2.300 | 24 000 |
| Kerry, | 7.000 | 93.000 | Tipperary, | 300 | 23.000 |
| Kilkenny, | 50 | 9.000 | Tyrone, | 20 | 9.500 |
| Leitrim, | 50 | 9.500 | Waterford, | 3.000 | 48.500 |
| Limerick, | 200 | 32.000 | | | |

Je n'ai pas vérifié l'exactitude de ces chiffres dont j'admire la précision rigoureuse et que je reproduis respectueusement d'après l'*Irish daily Independant* du 28 mars dernier.

Paris, le 15 avril 1894.

H. d'Arbois de Jubainville.

# PÉRIODIQUES

## I.

Annales de Bretagne, livraison de janvier 1894. — Les études celtiques prennent dans ce recueil une place de plus en plus considérable. M. A. de la Borderie y a publié, p. 189-209, la traduction d'une partie de la préface mise par Reeves en tête de son édition de la vie de saint Columba par Adamnan ; il s'agit de la règle de saint Columba et du genre de vie mené par les moines irlandais au VI^e et au VII^e siècle. M. Planiol édite, avec commentaire, p. 216-237, trois documents du IX^e siècle qui constatent une donation faite à l'abbaye de Saint-Maur-sur-Loire, par le breton Anouuareth; de ces trois pièces une était inédite, c'est un fragment de chronique conservé par un ms. de la Bibliothèque nationale, la bible de Saint-Maur, fol. 404 v^o. M. Le Braz continue ses études sur les saints bretons dans la tradition populaire. M. Luzel donne la traduction d'un conte breton : L'enfant qui fut à l'école chez le diable, ou l'apprenti magicien. M. J. Loth reproduit, d'après le Livre de Llandaf, la vie latine de saint Teliau sur laquelle il a déjà écrit un article (voir plus haut page 146 où l'on a par erreur imprimé saint Eliau).

## II.

Annales du midi, octobre 1893, janvier 1894. — Savante étude de M. J.-F. Bladé sur la géographie politique du sud-ouest de la Gaule pendant la domination romaine. Sera continué.

## III.

Archaeologia Cambrensis, janvier 1894. — Mémoire du colonel W.-L. Morgan sur deux chambres sépulcrales mégalithiques trouvées sous un tumulus en 1893 à Gower, comté de Glamorgan : la première est longue de 8 pieds anglais sur 3 pieds 6 pouces de large, la seconde a 8 pieds 6 pouces de long sur une largeur de 3 pieds. — Note apprenant que la pierre où est gravée l'épitaphe *Curcagni fili Andagelli* vient d'être déplacée et se trouve maintenant dans le cimetière de Cenarth, comté de Cardigan. Cette inscription est le n^o 55 de Rhys, *Lectures on welsh philology*, 2^e édition,

p. 388 ; elle manque chez Hübner, *Inscriptiones Britanniae christianae.* Ici une planche en donne le dessin. Un autre exemple du nom d'Andagellus a été relevé par M. Rhys dans une inscription ogamique du comté de Pembroke. Voir ci-dessus, p. 144.

## IV.

Romania, octobre 1893. — Article intéressant de M. H. Ward sur la légende de Merlin. Jocelin a écrit à la fin du XIIe siècle une vie de saint Kentigern, mort au commencement du septième siècle, en 612 suivant les *Annales Cambriae,* en 603 ou 614 suivant les calculs de l'évêque Forbes [1]. La dernière édition de ce document a été publiée par M. Metcalfe, *Pinkerton's Lives of Scottish Saints,* 1889 t. II, p. 1-96 ; on y voit, c. 45, que Kentigern était évêque de Cambrie, c'est-à-dire du territoire situé entre le mur de l'empereur Sévère et la rivière de Forth, et qu'à la cour du roi de ce pays, au moment où Kentigern cessa de vivre, se trouvait un fou, *homo fatuus,* appelé Laloecen. Laloecen prédit que le roi mourrait dans l'année. Le ms. Cottonien Titus A XIX, fol. 76-80, contient une vie incomplète de Kentigern. Elle a été rédigée quelques années plus tôt que celle que Jocelin a composée : l'édition la plus récente a été donnée par M. Metcalfe t. II, p. 99-109 de l'ouvrage cité ci-dessus. Il n'y est pas question de Laloecen, mais M. Ward a trouvé dans le même ms. Titus A. XIX, fol. 74-75, un document inédit jusqu'ici concernant les relations qu'aurait eues Lailoken (sic) avec saint Kentigern et avec le roi de Cambrie : on y lit ces mots : *qui Lailoken vocabatur quem quidam dicunt fuisse Merlynum qui erat Britonibus quasi propheta singularis, sed nescitur.*

Le document découvert par M. Ward est probablement la source où Bower, auteur du *Scotichronicon,* terminé en 1447, a puisé ce qu'il dit des relations de Kentigern et de Lailoken identifié par lui d'une façon absolument affirmative avec Merlin. L'anonyme qui, à la fin du XIIIe siècle, a interpolé les *Annales Cambriae* connaissait la légende qui considère Merlin comme le même homme que le fou Laloeken ou Lailocen ; sous la date CXXIX, c'est-à-dire 573 de J.-C., après les mots *Bellum Armterid,* il a inséré ceux-ci : *inter filios Elifer et Guendoleu filium Keidiau in quo bello Guendoleu cecidit,* Merlinus insanus *effectus est* [2]. On a cherché à concilier la chronologie qui fait vivre Laloecen ou Lailoken = Merlin jusqu'au septième siècle avec celle qui, d'après Geoffroi de Monmouth, l'identifie avec Ambrosius, l'enfant sans père que voulut faire périr Vortigern au Ve siècle [3]. C'est en l'année 449 de notre ère que, suivant Bède, livre I, c. 15, Vortigern introduisit les Saxons en Bretagne, et la quarante-quatrième année après cet événement

1. *Calendars of Scottish Saints,* p. 372.
2. Ms. B., écrit probablement en 1286, édition de John Williams ab Ithel, p. xxv, 5.
3. Praecepit rex Ambrosio Merlino. *Historia regum Britanniae,* l. VII, c. 3. San Marte, *Die Sagen von Merlin,* p. 20.

eut lieu l'*obsessio montis Badonici* (Bède. l. I, c. 16) qui, par conséquent, date de 492. Dans l'intervalle entre l'arrivée des Saxons et l'*obsessio montis Badonici*, donc entre 449 et 492, Ambrosius Aurelius ou Ambrosius Aurelianus, à la tête d'une armée bretonne, battit les Saxons (Gildas, c. 25, 26; Bède, l. I, c. 26). Ambrosius Aurelius avait donc au moins vingt ans en 492, il était né en 472 au plus tard : il était identique à l'enfant sans père que Nennius appelle Ambrosius et qui, suivant lui, fut roi des Bretons. Or, si l'on en croit Geoffroy de Monmouth, il faut confondre Aurelius Ambrosius avec le Merdin (francisé en Merlin) de la poésie galloise que des documents, soi-disant historiques, gallois, identifient avec le Lailoken ou Laloecen de l'hagiographie encore vivant en 603. De 472 à 603, il s'est écoulé cent trente ans. Mais les difficultés chronologiques, qui n'ont jamais embarrassé au moyen âge les auteurs des légendes irlandaises hagiographiques et autres, n'ont pas non plus semblé insolubles en Galles. On s'en tire ici en donnant à Ambrosius cent trente ans de vie. Pourquoi pas? La légende irlandaise fait bien vivre cent vingt ans saint Patrice.

On a cru retrouver le nom de Lailoken ou Laloecen dans la pièce intitulée *Kyvessi Myrdin a-Gwendyd y-chwaer* « Dialogue entre Myrdin et « Gwendyd sa sœur »[1]. On y est arrivé par des procédés étymologiques qui valent le procédé chronologique dont nous venons de parler. Treize fois Gwendyd appelle son interlocuteur « frère », *braut*, en accompagnant ce substantif d'épithètes variées ; une fois, chose à remarquer, cette épithète est *un* « unique ». Gwendyd dit : « unique frère » : *un braut*[2]. Quinze fois elle remplace le mot *braut* « frère », par un équivalent : *llallawc*, dérivé de *llall* « autre », et qui semble être un synonyme affectueux de *llall*. « Je suis l'une, tu es l'autre », semble dire la sœur à son unique frère. Une fois Gwendyd emploie un diminutif de *llallawc*, c'est *llallogan* qui, prétend-on, signifierait « frère jumeau » et serait le même mot que Lailocen ou Laloecen[3]. Owen Pughe, dont le dictionnaire gallois date de 1803, traduit *llallawc* et *llallogan* par *twin*, c'est-à-dire « jumeau », mais c'est sous forme de sens dérivé :

LLALLAWG. Being other ; being fellow, or accompanying part... Another that accompanies, another that is twin.

LLALLOGAN... Another that accompanies, a fellow or comrade, a twin.

*Twin* « jumeau » est une signification arbitraire comme le dit avec raison M. Ward. Davies, dans son *Dictionarium britanniso-latinum*, 1632, laisse *Llallogan* sans traduction et propose à titre d'hypothèse *honor* pour traduction de *Llallawg*. *Llallogan* et Lailoken ou Laloecen ne sont pas phonétiquement le même mot ; et la traduction de *llallawc* et *llallogan* par *twin*-

1. Voir le texte chez Skene, *The four ancient Books of Wales*, t. II, p. 218-333 ; la traduction, *ibid.*, t. I, p. 462-478.

2. Strophe 123, t. II, p. 232, la dernière ligne de la page ; cf. t. I, p. 476.

3. *Kyvarchaf ym llallogan* « je demanderai à mon *llallogan* », strophe 3, t. II, p. 218 ; comparez la formule plusieurs fois répétée *Kyvarchaf ym clotlew llallawc* « je demanderai à mon illustre lion *llallawc*.

*brother* « frère jumeau » est très hypothétique, quoique Skene l'ait adoptée. Le mot gallois pour « jumeau » est *gefel* = *gemellus* [1], au pluriel *gefelliaid* [2],

Du reste, la question de savoir si *llallogan* veut dire « jumeau » n'a qu'une importance secondaire. Ce qui est surtout à faire remarquer, c'est que le nom propre Laloeken ou Lailocen étant un mot différent de Llallogan ne peut servir de trait d'union entre la légende du fou connu par saint Kentigern et le poème prophétique intitulé « Dialogue entre Myrdin et Gwendyd sa sœur », *Kyvoessi Myrdin a Gwendyd y chwaer.*

## V.

The Academy. Janvier, février et mars 1894. Nous avons parlé, p. 145, d'une note de M. E. W. B. Nicholson sur les inscriptions qu'il appelle pictes du Nord, et qu'il prétend traduire et expliquer.

Après avoir entamé ce difficile sujet dans le numéro du 11 novembre dernier, p. 415, 416, il a continué à s'en occuper dans les numéros du 6 janvier, p. 13-15, du 27 du même mois, p. 81-82, et du 31 mars, p. 269-270. Il a trouvé de très sérieux contradicteurs dans les personnes de MM. A.-L. Mayhew et Gilbert Goudie, numéro de janvier, p. 58-59. M. Mayhew a même écrit une seconde attaque dans le numéro du 3 février, p. 105-106. Signalons enfin l'intervention du comte de Southesk qui, dans les numéros du 8 février, p. 103, et du 17 mars, p. 229-230, traite la question de savoir quelle est la valeur du signe ogamique X. M. Nicholson, qui paraît avoir décidément la main heureuse, non seulement comprend les difficiles inscriptions dont il s'occupe, mais a découvert un ouvrage inédit de saint Adamnan, et il expose sa trouvaille dans le numéro du 10 mars, p. 210-211. Cf. le numéro du 17 mars, p. 229.

Une note sur la valeur de laquelle il nous est plus facile de nous former une opinion est celle de M. Whitley Stokes sur une ancienne posture dans la prière. Cette posture consistait à se tenir les bras tendus en croix. D'un texte d'Eusèbe, *Histoire ecclésiastique,* l. VIII, c. 7, le savant celtiste rapproche plusieurs textes irlandais, dont le plus ancien paléographiquement parlant nous est offert par le folio 138 a, glose 2 du célèbre manuscrit de Milan, édition Ascoli, p. 575. La posture en question y est désignée par l'expression *cros-figell*, qui serait en latin *crucis vigilia,* veille de la croix. Cf. Windisch, *Irische Texte,* t. I, p. 548, au mot *figell.*

## VI.

Literaturblatt für germanische und romanische Philologie, XV^e année, 1894. — M. H. Schuchardt, rendant compte de deux savants mémoires de notre confrère, M. John Rhys, publiés l'un dans la *Scottish Re-*

1. Loth, *Les mots latins dans les langues brittoniques,* p. 173.
2. Traduction galloise de la *Genèse,* XXV, 24; XXXVIII, 27.

*viète* d'avril 1890 à juillet 1891, l'autre dans les *Proceedings* de la Société des Antiquaires d'Ecosse, t. XXVI, p. 263-351, paraît considérer comme prématurés les rapprochements que proposent entre le basque et d'autres langues quelques érudits d'ailleurs fort distingués qui, dominés, croit-il, par le désir si légitime de faire des découvertes historiques, cessent d'appliquer la méthode scientifique avec le calme et la prudence auxquels nous ont habitués tous leurs autres écrits. Cf. *Revue Celtique,* t. XIV, p. 215-355.

Je regrette vivement l'oubli qui m'a empêché de mentionner l'année dernière dans la *Revue Celtique* l'instructive étude publiée par le même M. Schuchardt dans le *Literaturblatt fur germanische und romanische philologie,* XIV^e année, 1893, p. 94-105, sur l'utile et savant ouvrage de M. Loth, *Les Mots latins dans les langues brittoniques.* Depuis M. Loth, M. Schuchardt est le linguiste qui a le plus complètement traité cet intéressant sujet.

## VII.

The Journal of the royal Society of Antiquaries of Ireland, 5^e série, vol. IV, 1894. — P. 45-46. Description par M. William Gray d'un souterrain artificiel entre l'église de Tyrella et le château de Rathmullan, comté de Down. Une galerie haute de six pieds anglais, large de trois, longue de près de cent et subdivisée par des cloisons en trois chambres longues de seize, trente-trois, quarante-deux pieds et demi, mène à une chambre perpendiculaire à cette galerie. Cette chambre, haute de six pieds comme la galerie, a quatorze pieds de long et cinq de large. L'article ne donne aucune indication sur la sépulture que cette chambre a dû contenir.

P. 54-64. Etude par M. W.-F. Wakeman sur une tombelle située à Old-Connaught, près de Bray, comté de Dublin, et qui couvrait une sépulture par inhumation.

## VIII.

Revue archéologique. — Ce périodique contient, t. XXI, p. 253, 389, et XXII, p. 390 (1893), la *Revue des publications épigraphiques relatives à l'antiquité classique,* par M. R. Cagnat, 132 numéros. Il s'y trouve quelques noms gaulois intéressants, tel est n° 31, Moritex, *cognomen* dans une inscription de Cologne : signalons aussi à Bonn l'épitaphe n° 33, du cavalier Rectugenus Magilonis f|ilius| Segontilie|n|ses *(sic)* : à Lanchester, une dédicace *deae Garmangabi,* n° 96. La *Revue des publications épigraphiques* écrite par M. Cagnat est insérée depuis plusieurs années dans la *Revue archéologique.* Il y en a un tirage à part.

## IX.

Neues Archiv der Gesellschaft für ältere Geschichtskunde, t. XIX (1894), p. 436-443. — M. Zimmer expose que le Psautier de Cassel, aujourd'hui perdu, a été écrit sous le règne de Brian Boruma, roi su-

prême d'Irlande, 1002-1014, qu'il contenait entre autres documents une chronique attribuée à Cormac mac Cuilennain, évêque de Munster, mort en 903. Or, dans l'histoire d'Irlande de Keating, 1629, il y a, dit M. Zimmer, deux citations du Psautier de Cassel, qui s'accordent exactement avec Nennius; l'une de ces citations concerne le meurtre des gouverneurs romains commis trois fois par les Bretons (Nennius, éd. San Marte, § 30), et dans cette citation l'autorité de Cormac est invoquée. L'autre citation a pour objet la colonisation de l'Irlande par le légendaire Partholon (*ibid.*, § 13); et dans cette seconde citation Nennius est nommé comme source originale. Donc, Cormac, mort en 903, a connu Nennius. Ainsi raisonne M. Zimmer. Mais la seconde citation, celle qui renvoie à Nennius, ne dit pas que le passage de Nennius se trouve dans la chronique de Cormac; la source que cette citation indique est Nennius dans le Psautier de Cassel, or le Psautier de Cassel ne contenait pas seulement la chronique de Cormac. Donc nous ignorons si le passage de Nennius cité par Keating d'après le Psautier de Cassel a été emprunté à la chronique de Cormac. Il n'est par conséquent pas prouvé que Cormac, mort en 903, ait connu Nennius; la chose est simplement possible, comme tant d'autres que M. Zimmer croit et expose savamment, mais que nous ne sommes pas toujours obligés de croire avec lui.

Paris, le 24 avril 1894.

H. d'Arbois de Jubainville.

---

## ERRATUM

Au bas de la page 173, ajoutez le nom de l'auteur de l'index : P. Le Nestour.

*Le Propriétaire-Gérant :* Veuve E. BOUILLON.

Chartres. — Imprimerie Durand.

# VIE DE SAINT GUÉNOLÉ

## MYSTÈRE BRETON EN DEUX JOURNÉES ET QUATRE ACTES

---

La Rédaction de la *Revue Celtique* doit à une gracieuse attention de M. l'abbé Bernard, recteur de Kerglof (Finistère), les manuscrits de M. E. Bernard, ancien vicaire général de Quimper, mort récemment, dont le zèle pour les études celtiques était si connu et si apprécié[1].

Parmi ces manuscrits se trouve la copie d'un mystère, ou, pour lui donner son titre exact, d'une « *Vie de saint Guénolé* » en vers bretons. L'original est à la Bibliothèque Nationale, fonds celtique, collection Penguern, n° 97. M. de la Villemarqué[2] et M. Ernault[3] ont déjà attiré l'attention sur une *Vie de saint Guénolé* en vers, qui remonterait au moins à la seconde moitié du XVI^e^ siècle et dont Le Pelletier a tiré parti pour son dictionnaire breton-français. En 1889, M. Luzel a, de son côté, publié une « *Vie de saint Guénolé* » qui offre avec la nôtre de si grandes ressemblances qu'il n'est pas douteux que l'auteur de l'une n'ait eu l'autre sous les yeux.

Le Mystère de saint Guénolé que possède la Bibliothèque Nationale est divisé en deux journées de deux actes chacune, avec prologue pour tous les actes et épilogue après chaque journée. Il est écrit en vers alexandrins entre lesquels sont intercalées quelques tirades en vers de huit syllabes.

1. *Revue Celtique*, t. IX-XI.
2. *Bulletin de la Société archéologique du Finistère*, t. XV, 1888.
3. Dictionnaire moyen-breton publié à la suite de son *Mystère de sainte Barbe*, Paris, Thorin, 1888.

Il ne faudrait pas chercher dans cette œuvre de savants procédés de composition. Le poète qui l'a écrite n'avait qu'une assez vague idée des exigences de l'art dramatique. Les traits de ses personnages ne sont qu'ébauchés, l'attitude est le plus souvent raide et sans grâce. La pièce n'a pas d'intrigue. L'auteur s'est contenté de prendre Guénolé avant sa naissance et de le conduire jusqu'à sa mort, suivant, en historien fidèle, le récit le plus autorisé et quasi-officiel de la vie du saint, celui que nous a conservé le cartulaire de Landévennec.

Toute préoccupation artistique semble donc avoir été étrangère à notre poète. Il a d'ailleurs conscience de son inexpérience et s'en excuse au début de son œuvre : il n'a songé qu'à glorifier Dieu et à édifier ses auditeurs. « Ecoutez-moi avec « patience, leur dit-il dans son premier prologue ; le profit « en sera pour vous, et non pour nous. » Ce qui domine dans la pièce, c'est donc le sentiment religieux, et ce désir du poète de contribuer au salut des spectateurs en soumettant à leurs méditations pieuses la vie d'un homme qui fut un modèle de toutes les vertus. Dès les premiers vers on sent que le mystère est l'œuvre d'un croyant, d'un de ces Bretons des vieux temps à la foi profonde et sereine comme celle des premiers chrétiens. Mais dans cette foi naïve, dans cette confiance inébranlable en la bonté de Dieu, notre poète a puisé souvent des accents d'une touchante simplicité.

Le début de la pièce nous transporte en Grande-Bretagne, au milieu d'un peuple que le bien-être et les jouissances matérielles ont jeté dans la discorde et le crime. Tout dans l'île n'est plus que pillage, viol, massacre. Seule, une famille s'est conservée pure au milieu de cette corruption : c'est celle de Fragan. Dieu se décide à punir d'une façon terrible tant de forfaits. Mais il ne veut pas frapper les innocents en même temps que les coupables. Il ordonne à Fragan de fuir au plus vite avec tous les siens ce peuple criminel sur lequel son bras va s'appesantir, et pour le consoler de la perte de ses terres et de ses trésors, il lui fait annoncer par son ange la naissance d'un fils qui sera l'orgueil de son père et la gloire du nom chrétien.

« Pars soudain, mon ange blanc, descends en toute liberté

« sur la terre, jusqu'à Fragan, qui est nuit et jour dans la « peine. Hâte-toi d'aller le saluer ; que son esprit se réjouisse. « Dis-lui de partir en toute hâte pour l'Armorique. »

Le premier ange entre et dit sur l'air du *Vexilla.*

Fragan entre

« Fragan, que ton cœur se réjouisse ! Voici les ordres de « Dieu, roi du ciel. Pars, quitte ce pays. Un grand miracle « arrivera : ta femme mettra au monde un fils qui s'appellera « Guénolé ; fils heureux et béni, chéri de Dieu, créateur du « monde..... »

Fragan fait voile aussitôt pour l'Armorique et débarque à l'île de Bréhat. Il y trouve son cousin Grallon, souverain de Petite-Bretagne, qui, prévenu de son arrivée, est accouru en toute hâte pour lui souhaiter la bienvenue et l'assurer de sa royale protection.

« Mon cher cousin Fragan, dit le roi, venez ici, débarquez. « Prenez garde de vous blesser aux rochers. Vous, sa femme « et ses enfants, descendez à terre, car le roi Grallon assuré- « ment vous aime. »

Puis, ému au récit des malheurs du fugitif :

« Courage, mon cher cousin, dit-il, réconfortez-vous. Suivez « toujours le chemin de la patience. Et vous, aussi, Alba, « ainsi que vous, enfants, prenez courage. Il est toujours ex- « cellent d'avoir confiance en Dieu. Je vous donnerai un bel « emplacement à l'endroit convenu. Il sera exempt de toute « redevance, comme je l'ai ordonné. Voici des prairies, de la « terre et de grands bois, des *maisons (?)* et des fontaines. »

Puis le roi proclame Fragan gouverneur du pays et retourne à *Is,* sa capitale.

Ce récit fait assez voir combien notre auteur connaissait mal son histoire de Bretagne. Mais qu'importe après tout qu'il n'ait pas su l'histoire ! Nous excusons nos plus grands poètes tragiques de l'avoir volontairement oubliée ; serions-nous plus exigeants pour l'humble auteur de mystère ?

Voilà donc Fragan en possession de ses nouveaux domaines et d'une dignité à laquelle il n'aurait pas osé prétendre. Un dernier événement vient le consoler de son exil : c'est la naissance du fils que Dieu lui avait promis et qu'il attendait im-

patiemment. Dès lors le nouveau-né va occuper à lui seul toute la scène. A peine est-il baptisé que l'Enfer tout entier s'agite. Satan, qui « frémit de colère » en songeant que cet enfant sera pour lui un ennemi redoutable, assemble ses démons pour conjurer avec eux le péril dont il est menacé :

« A moi, démons ! s'écrie-t-il. Venez deux, trois, quatre !
« Je suis fou de colère... Que sur tous les chemins courent
« des démons, ennemis de Dieu. Je suis le vieux Satan, plein
« de *malice (?)*, votre roi. Apprenez bien de moi avec hon-
« neur votre *Maledicite* et votre *Confiteor*. »

Et il récite à ses démons, dans un latin macaronique des plus amusants, un *credo* sacrilège sur lequel il compte beaucoup pour combattre l'influence de Guénolé.

C'est une scène fort curieuse que celle de cette infernale assemblée. On y trouve pêle-mêle des allégories et des tirades de satire sociale qui rappellent la manière du Moyen-Age. Le style et la versification de ce morceau portent également la marque d'une époque reculée. Aussi ne serions-nous pas loin de penser que cette scène est plus ancienne que le reste du poème, empruntée peut-être à la *Vie de saint Guénolé* dont Le Pelletier possédait un exemplaire. Nous ne nous y arrêtons pas : on la retrouve dans le Mystère publié par M. Luzel, avec cette différence que dans ce dernier ouvrage le style et la versification ont été complètement rajeunis.

La lutte s'engage donc dès la naissance de Guénolé entre l'Enfer et lui, lutte sans merci, qui se prolongera jusqu'à la mort du saint, mais dont celui-ci sortira vainqueur, grâce à sa piété et à sa fermeté d'âme. La protection divine ne lui fait d'ailleurs jamais défaut. L'enfant n'a pas encore quitté l'école que Dieu a déjà fait pour lui un premier miracle.

Fragan avait rêvé de faire de son fils un chevalier vaillant et redouté, le « champion à la guerre » de toute la Bretagne. Mais Dieu, qui avait d'autres vues sur Guénolé, ordonna à Fragan de confier l'éducation de son fils au saint homme Budoc, dont l'école était alors en grand renom. Un jour que Budoc s'était retiré dans la solitude pour y prier, deux de ses élèves, vrais Bretons indisciplinés et batailleurs, se prirent à lutter, malgré la défense de leur maître. Leur désobéissance

devait être cruellement punie : au plus fort de la lutte, l'un d'eux tomba si malheureusement qu'il se brisa la jambe. Hurlements de douleur du blessé, désespoir de ses camarades, qui redoutent le « fouet » de Budoc. Mais Guénolé est là qui les rassure : « Priez Dieu et la Vierge, leur dit-il, et ne voyez pas plus loin. » Puis, se jetant à genoux :

« Seigneur Dieu, s'écrie-t-il, vous avez créé tout ce qu'il y a « en ce monde, vous avez souffert les plus grands maux pour « racheter les pécheurs par votre passion et votre mort. Votre « amour a été grand pour notre rédemption. Faites marcher « ce malheureux, qui est infirme, hélas ! Par les mérites de « votre mort, Dieu puissant, nous vous en supplions. Prenez « pitié de nous et exaucez notre prière. Grands et petits, nous « vous le demandons, ô Dieu souverain. » Puis se tournant vers le blessé : « Donne-moi ta main gauche et lève-toi. Au nom du Père, du Fils et de l'Esprit Saint, lève-toi, viens. »

Et le blessé se lève et marche.

Ainsi commence toute une série de miracles sur lesquels nous nous en voudrions d'insister. Le récit en deviendrait rapidement fastidieux. On les trouve d'ailleurs racontés tout au long dans la Vie de saint Guénolé que nous a transmise le cartulaire de Landévennec.

Notre auteur a bien senti qu'une succession ininterrompue de miracles renouvelés des Evangiles, guérisons d'aveugles, de paralytiques, résurrections de morts, ne tarderait pas à paraître monotone. Il a compris qu'il lui fallait jeter un peu de variété dans cette partie de sa pièce, et cette variété il l'a demandée à quelques scènes comiques, à des apparitions de démons, enfin au récit du sacre de Guénolé et de la fondation de son abbaye à Landévennec. Nous n'oserions prétendre qu'il ait toujours atteint le but qu'il se proposait. Malgré tous les efforts du poète, cette partie du mystère risquerait d'être trouvée bien longue par des lecteurs modernes. Ils n'en jugeaient peut-être pas ainsi les spectateurs simples et croyants devant qui fut représentée cette *Vie de saint Guénolé*. Ils durent, bien au contraire, se complaire grandement au spectacle de toutes ces pieuses merveilles.

Hâtons-nous d'ajouter que, malgré bien des longueurs, se

dégage même aujourd'hui de ces peintures naïves d'une ferveur d'un autre âge je ne sais quelle impression de grandeur qui nous charme encore. La figure de ce saint, qui passe à travers le monde en faisant bénir partout le nom de Dieu, est belle malgré son uniforme simplicité. Elle l'est à la façon de ces images pieuses du Moyen-Age, si majestueuses dans leur extatique raideur.

Qu'on se rassure d'ailleurs : si toute cette première journée de notre mystère manque un peu de mouvement et de vie, on n'en saurait dire autant de la seconde. Le poète a fermé pendant quelque temps le cartulaire de Landévennec qu'il avait eu jusque-là sous les yeux, et ne s'est plus inspiré que de sa propre imagination.

Dans la première partie de son œuvre il avait tout sacrifié à sa piété et à celle de son public. Mais si le sentiment religieux tient une grande place dans l'âme bretonne, il ne l'occupe pas tout entière. Le Breton naît batailleur ; il a la passion des combats. Aujourd'hui encore il n'est guère de grand *pardon* qui ne se termine par des mêlées sanglantes, et plus d'un pèlerin s'en retourne chez lui les membres brisés ou la tête fendue. La seconde journée de notre mystère était bien faite assurément pour plaire à ces Bretons querelleurs. On n'y entend guère parler que de luttes et de massacres. Deux armées s'y livrent sous les yeux des spectateurs une bataille digne des temps épiques. Seule la grande figure de Guénolé se dresse tranquille et sereine au-dessus de cette scène agitée. C'est elle qui ramène le calme après ces tempêtes et qui rend à la fin du Mystère ce caractère religieux qu'elle avait déjà donné à la première journée.

« Je suis un roi généreux, opulent, redouté dans toutes les « provinces qui sont au monde en long et en large. Grâce à « ma vaillance et à mon cœur partout on tremble devant « moi. Je suis le roi de Barbarie. Il n'est pas de royaume « aussi beau que le mien ni aussi bien pourvu en guerriers « vaillants. On ne trouverait pas sous les astres du ciel un « homme assez audacieux pour me résister. J'ai des princes « valeureux qui sont toujours à mes ordres, des soldats coura- « geux et de nombreux capitaines. »

C'est ainsi que se présente le « Roi barbare » dont notre auteur a oublié de nous donner le nom. Ce redoutable personnage déclare que, lassé de voir ses dieux reniés et maudits par les Chrétiens, il veut exterminer les ennemis de sa foi. Le conseil en est pris : il va faire la guerre à Grallon. Il ordonne à ses vassaux de se rassembler en armes sous sa bannière. Tous, depuis le connétable jusqu'au dernier soldat, lui prêtent serment de fidélité et jurent de détruire la race maudite des Bretons chrétiens. On envoie un messager à Grallon pour le défier, lui et ses sujets.

« Grallon, roi des Bretons, dit le héraut, je suis envoyé ici « par les gens de Normandie[1] pour vous défier. Mettez-vous, « si vous le voulez, en ordre de combat. Cinq ducs, cent « comtes vaillants et nombre de soldats sans tarder longtemps « viendront ici vous voir. Toute votre puissance ne peut rien « contre eux : il vous faudra vous rendre. Ils sont cent mille « soldats en armes. Prenez garde : ils sont grandement irri- « tés. » — « Dis au chien sans baptême, réplique fièrement « Grallon, que je lui réponds sans peur. Je le défie hardi- « ment et ne le crains pas. »

Puis, sans perdre de temps, il mande son « cousin bien-aimé » Fragan, gouverneur de Léon, auquel il confie le commandement de son armée. Fragan assemble la noblesse bretonne. Celle-ci n'est pas médiocrement effrayée en songeant qu'il lui va falloir combattre de si redoutables ennemis. Mais Guénolé paraît et sa présence raffermit les courages ébranlés. Il exhorte les siens à la vaillance et leur indique les dispositions à prendre pour le combat. « Les Barbares, dit-il, viendront par « mer. Laissez-les débarquer et choisir leurs positions de ba- « taille. Puis, au nom de Jésus, courez tous sur eux pour les « détruire. »

Les Païens débarquent, en effet, plus fiers et plus résolus que jamais. Les deux armées vont en venir aux mains. Mais avant le moment fatal Guénolé est encore là. Il adresse aux

1. Les Païens, on le voit, sont des Normands. Il semble que l'auteur de notre mystère ait eu connaissance de l'invasion normande qui, au XIe siècle, compromit l'existence même de la Bretagne.

siens les derniers encouragements, et à Dieu une suprême prière au nom de toute l'armée chrétienne à genoux sur le champ de bataille.

« Marchez hardiment, gens vaillants, s'écrie le saint. Ayez « confiance en Dieu... Vous triompherez, croyez-moi, au nom « du Roi du Ciel. Jetez-vous tous à genoux ; que chacun fasse « sa prière. De mon côté, je prierai Jésus, notre capitaine. »

Ils se mettent tous à genoux. Guénolé continue:

« Seigneur, qui avez créé le monde, aujourd'hui écoutez nos « prières, par amour pour votre peuple, que vous avez racheté « de votre sang et de vos souffrances. O Dieu souverain, « exaucez Guénolé, qui vous implore pour vos enfants. Hélas! « Seigneur, voici les Bretons en danger de mort. Abaissez les « yeux sur eux pour leur donner la victoire et les fortifier dans « votre foi. Mon Dieu, mon Jésus, donnez-nous la force et le « courage de fouler aux pieds les idoles pour que l'on vous « rende toute la gloire, tout le respect et tout l'honneur qui « sont dus au Créateur du ciel et de la terre. »

N'est-ce pas un beau spectacle que celui de toute cette armée á genoux sur le champ de bataille, implorant le Dieu pour lequel elle va verser son sang ? Toute cette scène fait songer à certains des plus beaux morceaux de nos vieilles chansons de gestes. Ces guerriers bretons rappellent étrangement les vingt mille braves qui entourent Roland à Roncevaux et qui luttent, eux aussi, contre les Païens, toujours plus nombreux et plus forts. Mais, plus heureux que les chevaliers Français, les héros Bretons verront leur foi et leur vaillance récompensées par la victoire. La bataille se livre bientôt, en effet ; les Barbares sont exterminés malgré leur nombre et leur audace. Les Bretons, à genoux, entonnent un *Te Deum* de reconnaissance au milieu des cadavres de leurs ennemis, et le premier acte de la seconde journée se termine sur ce triomphe de la valeur et de la foi bretonnes.

Au début du second acte de la deuxième journée, nous sommes à Is, la capitale du roi Grallon. Celui-ci, à la nouvelle de la victoire, mande en toute hâte Fragan et Guénolé, et pour leur témoigner sa reconnaissance, il leur offre des richesses et des titres de noblesse. Mais Guénolé refuse tous ces

honneurs. Il fait fi des richesses et n'a d'amour que pour Dieu. C'est la passion des biens terrestres qui a fait de Grallon un roi impie et de son peuple d'Is un peuple criminel. Puisse le roi ne pas marcher plus longtemps sur le « chemin de l'Enfer » ! Grallon, touché des conseils de son neveu, promet de prendre une voie meilleure et prie Guénolé d'aller prêcher son peuple.

Nous ne nous attendions guère, il faut l'avouer, à voir Grallon et ses sujets si impies, non plus qu'à assister à une si rapide conversion. Mais toute cette scène, qui nous surprend tout d'abord, était nécessaire pour amener la légende de la destruction d'Is, qui occupe une partie du dernier acte. Guénolé va évangéliser la ville criminelle. Mais ses sermons ne convertissent personne. Le saint, irrité, attire sur Is la colère du Ciel. La ville est engloutie par les flots. Tous ses habitants périssent. Seul, Grallon échappe à la destruction générale, grâce à Guénolé, qui l'arrache à grand'peine à la mer envahissante. Toute cette légende de la destruction d'Is est trop connue pour que nous nous y arrêtions. Cette partie du poème est d'ailleurs moins intéressante que les scènes correspondantes du mystère publié par M. Luzel, où nous trouvons une peinture fort animée de la débauche et des crimes qui ont attiré sur Is la colère de Dieu.

Après le récit de la destruction d'Is, notre auteur, dont l'acte précédent avait sans doute épuisé l'imagination, a rouvert son Cartulaire de Landévennec et l'a suivi pas à pas à travers une nouvelle série de miracles qui a le tort de rappeler trop la première journée du mystère.

Mais la fin de Guénolé est proche. Un ange vient annoncer au saint qu'en récompense de toutes ses vertus Dieu lui a réservé une place dans le Ciel et qu'il ait à se préparer à bien mourir. Guénolé assemble une dernière fois ses disciples pour leur annoncer sa mort prochaine et leur adresser l'adieu suprême. Puis, revêtu de ses ornements sacerdotaux, il monte à l'autel pour dire sa dernière messe. C'est là qu'il meurt entre les bras de ses disciples, comme un général à son poste de bataille au milieu de ses soldats.

Ainsi se termine notre *Vie de saint Guénolé*. Nous n'avons nullement cherché à en dissimuler les imperfections. Ce mys-

tère assurément n'est pas un chef-d'œuvre ; il a pourtant son intérêt. Il possède à nos yeux deux avantages : le premier est de ne pas ressembler à la plupart des mystères bretons qui nous restent, traductions ou imitations de vieux mystères français, et de constituer une œuvre essentiellement bretonne tant par son sujet que par la manière dont ce sujet a été traité.

Le second de ses mérites est son antiquité relative.

Nous ne pensons pas que ce mystère soit celui dont Le Pelletier avait une copie de 1580. Nous nous sommes en effet reporté aux fragments de la *Vie de saint Guénolé* cités par le savant bénédictin [1]. Il n'est pas un de ces fragments, que nous reproduirons plus tard, qui ne puisse trouver place dans une des scènes de notre poème. Mais nous n'avons pu retrouver dans celui-ci aucun des vers cités par Le Pelletier. Quoi qu'il en soit, notre *Vie de saint Guénolé* est une œuvre relativement ancienne. Le manuscrit que possède la Bibliothèque Nationale n'est que de 1767. On y lit en effet : « Ce livre apartien à moy, Yves Balcon de Camlez, fait ce jour 15 octobre 1770 », et à la fin du mystère : « fait en mil sept cent soixante sept, commencé à écrire le 3 novembre ». Mais il est aisé de reconnaître à la structure, à l'orthographe et surtout à la versification de ce mystère que le manuscrit de la Bibliothèque Nationale n'est que la copie d'un original beaucoup plus ancien.

Sa structure, on l'a vu, est celle de nos plus vieux drames, avec sa division en journées, ses prologues et ses épilogues.

Le manuscrit date d'une époque où la réforme orthographique du Père Mannoir était depuis longtemps le plus souvent adoptée, où, par conséquent, les mutations des consonnes initiales se représentaient déjà graphiquement. Pourtant, dans notre manuscrit, les règles de ces mutations ne sont guère observées que dans la moitié des cas. On en pourrrait peut-être conclure que le copiste a reproduit un texte sur lequel les mutations initiales n'étaient pas indiquées. Il aurait voulu réformer l'orthographe de ce texte d'après la méthode nouvelle et aurait écrit la moitié environ des mutations initiales. C'est

1. Voir de La Villemarqué, *Bulletin de la Société archéologique du Finistère*, t. XV, 1888.

par négligence, par un de ces oublis communs à ceux qui corrigent un texte, qu'il aurait laissé l'autre moitié des mutations sans les transcrire.

Mais ce qui prouve d'une manière beaucoup plus certaine l'antiquité de notre mystère, c'est le système de versification d'après lequel les vers en ont été construits.

Dans les vers bretons les plus anciens, la versification ne repose pas uniquement, on le sait, comme celle des poèmes modernes, sur la rime finale et le nombre des syllabes. Il est une chose que les poètes bretons négligent complètement aujourd'hui, mais qu'ils recherchaient autrefois avec le plus grand soin : ce sont les rimes internes. Pour qu'un vers fût bon, il fallait qu'il renfermât un certain nombre de syllabes assonant entre elles. Ce principe, qui compliquait beaucoup la versification, a trop souvent amené les poètes bretons à remplir leurs vers de chevilles, à sacrifier le fond à la forme. Mais cette répétition d'un même son à l'intérieur du vers n'était pas sans harmonie. Elle n'avait le plus souvent rien de monotone, car le poète se réservait en général une assez grande liberté dans le choix de la place et du nombre des syllabes assonantes. Ce système savant de versification ne s'est guère conservé au delà de la première moitié du XVII^e siècle. Dès lors, en effet, les poètes bretons se mettent à copier plus exactement la forme du vers français. Notre *Vie de saint Guénolé* a dû être composée tout entière d'après ce système ancien de versification.

Dans un très grand nombre de vers nous retrouvons encore des traces évidentes du procédé primitif. Beaucoup de ces vers, assurément, sont altérés. Un grand nombre n'offrent plus de traces de ces rimes internes. Beaucoup n'ont conservé que deux assonances. Mais on ne peut guère admettre que ces assonances n'aient pas été voulues : elles se rencontrent toujours à des places déterminées. Tantôt c'est la syllabe finale du premier hémistiche qui assone avec la huitième ou la neuvième syllabe du vers, comme dans les exemples suivants :

Panavert da am*brouc,* boet *croug* es rodello. —
A hui, guerches V*ari,* ma *spi* a ma study. —
Red eo d'in tesq*uin* da veu*lin* nos ha de. —

Tantôt, et c'est le cas le plus fréquent, elle assonne avec l'avant-dernière syllabe du vers.

Ac enny dé a *nos* certen e repo*s*an. —
Prest eo sûr dre amb*uch* ho lesen dis*tru*jet. —
Simoni, ma merch *vad,* a roïs d'ar pre*lad*et. —

Nous avons enfin retrouvé un nombre de vers assez important où les assonances sont plus fréquentes et où le système de versification apparaît avec netteté. Dans ces vers, la sixième syllabe assonne régulièrement à la fois avec la huitième ou la neuvième et avec la onzième syllabe :

Chetu men en gla*har* d'an dou*ar* dis*car*et. —
Autro Doue an *Tat,* hui so *mat* dreist *nat*ur. —
Unan a guelan f*all* ac un *all* so *dall*et. —
Evit an tri laer *man* a so *an* di*an*es. —
Me so sot, me so *dal*l, Rivo*al,* a ne *hal*lan. —
D'ach hui e tisco*an* bre*man* ma paou*ran*te. —
Disquet i d'an dut *vat* en pep *stat* nos *a* de. —
Usur, ma merch jo*lis* a ro*ïs* d'ar vour*his*ien. —
Te veo prins guiri*on,* mig*non,* d'ar glou*ton*i. — Etc.

---

## ACTE II.

### Scène V.

Le Boiteux entre.

Allas ! me a so cam ! Me so stang gant anquen !
Ne allan flach cammet ; ne cafen den d'am ren :
Contraignet [on] certen da vervel er plas man.
N'em eus tam da dibrin, aa querset ne allan.
Ma vige beo ma phriet, so neve interet,
Me voa sur a cher vat, a sicour da querset :
Me crigne ar pout yot pa voa em compagnon[es :]
Me voa joaus ma fas, n'em boa nep dienes.

Il est évidemment impossible d'admettre que ces assonances soient dues à un simple hasard. Aussi ne croyons-nous pas qu'il soit téméraire de le prétendre : elles suffisent à prouver que notre mystère remonte à la première moitié du XVII^e siècle. On peut même fixer à sa composition une date plus ancienne si l'on veut tenir compte des altérations évidentes qu'il a subies. Sans parler des vers où nous ne retrouvons plus les rimes internes, mais où il serait facile de les rétablir en remplaçant certains mots français par les mots bretons qui les traduisent, il est un nombre assez grand de passages où le texte n'a pas été copié fidèlement parce que l'auteur du manuscrit ne comprenait plus le sens des mots qu'il avait sous les yeux.

Mais nous ne pouvons tirer de ces considérations que des hypothèses plus ou moins vraisemblables. Nous croyons pouvoir dire avec certitude que la *Vie de saint Guénolé* que nous avons étudiée ici a été composée au plus tard vers l'année 1650.

La scène que nous en publions est tirée du second acte de la première journée. C'est incontestablement la plus gaie du mystère. Nous laissons au lecteur le soin d'apprécier le goût de certaines plaisanteries que nous n'avons pas cru pouvoir nous dispenser de traduire fidèlement.

---

Le Boiteux entre.

Hélas! je suis boiteux, je suis accablé de douleur.
Je ne puis faire un pas et je ne trouve personne pour me conduire.
Je suis sans doute condamné à mourir ici.
Je n'ai rien à manger, et je ne peux pas marcher.
Ah! si j'avais encore ma femme, qui est nouvellement enterrée!!
J'étais sûr de trouver bonne chère et secours pour marcher,
Je mangeais le gratin du pot à bouillie, quand ma femme était en ma com-
Mon visage était joyeux; je ne connaissais pas la misère. [pagnie.

Bepret enne godel e vige pep sort mat,
Bara, crampoes a yot, ac esquern da crignat,
A pa vanque a[l] lart da ober ar souben
E queten bepret stag ous e hotillionen.
Coulsan pourveres ameus sivoas! collet!
Achu eo ma bue gant glahar a regret.
Pa ario an nos, ne on pellech logan:
Aman en creis an hent breman e reposan.
Ma vige beo flejou e voa d'in pourveet:
Ur guele var ben nos d'imp on daou da cousquet:
Evit plous mat a foen bepret bep nos on be;
Aisetoch eneum caten evit prins na roue;
[Ar guele voa dister, mes ar plous ac ar foen] [1]
A rentay ur hoes vat, agreabl da pep den,
A soulage ma hallon pep heur durant an nos,
Gand odeur [2] ar guevallen a voa stag ous e bros.
Neuse a pep tu d'imp courtinet on guele
Gant ar *goenat* queuneut a pep sort vanite.
Pa deuan da songal em amser tremennet,
Ac em hiny presant, em hiny da donnet,
Ma hallon a ma ners a fatic a ma langaich...
Me ya em varivel, mar gallan, eneum flaig.

L'Aveugle entre.

Le Boiteux parle et continue.

Piou eo a quers ase? Men sant anter cousquet.
Guel neun a ra meurbet couls a me a querset.
Me gret a en guellet eo dal an den man.
Ep tardan me voelo. E teu voar an tu man.
Ma car ma hariguellat bete Landevenec
Evit cafet iehet me ancoay ma groec
Ma hallemp eneum cafet gant an abat Guenole,
E vemp lamet a poan gantan, dre gras Doue.

L'Aveugle dit.

Piou a ententan me o coms a Guenole?
Me so en eur poan vras d'e cafet, dre ma fe.

1. Ce vers n'est pas de la même écriture que le reste du mystère, auquel il semble avoir été ajouté à une époque récente pour réparer une omission du premier copiste.
2. Le texte porte *ardeur;* nous n'avons pas cru devoir conserver ce mot, absolument impropre ici.

Dans son sac il y aurait toujours toutes sortes de bonnes choses :
Du pain, des crêpes, de la bouillie, des os à roucher,
Et si la graisse manquait pour faire la soupe,
J'en trouverais toujours de collée à ses cotillons.
L'excellente, l'incomparable pourvoyeuse que j'ai perdue !
Ma vie se termine dans l'affliction et le regret.
Quand vient la nuit, je ne sais où me loger ;
Pour le moment, je me repose ici, au milieu du chemin.
Ah ! si elle vivait encore ! Nous trouvions toujours des lits :
Oui, un lit pour la nuit, pour y dormir tous deux.
Pour de bonne paille et du foin, toujours nous en aurions pour la nuit.
Je me trouvais alors plus à l'aise qu'un prince et qu'un roi.
Le lit n'était pas riche, mais la paille et le foin
Exhalaient un parfum des plus agréables
Et soulageaient mon cœur à chaque heure de la nuit.
Ajoutez à cela l'odeur de soupe dont était imprégnée sa robe,
Alors notre lit avait pour courtines de tous côtés
Une . . . . [1] de bois de toute sorte de vanité.
Quand je me prends à songer au temps passé,
Au présent, et à l'avenir,
Mon cœur et ma force défaillent, je perds la parole.
Je vais dans ma brouette, si je le puis, en me traînant.

L'aveugle entre.

Le Boiteux parle et continue.

Qui est celui qui va là ? Je sens sa présence, bien que je sois à moitié en-
Il marche beaucoup mieux que moi. [dormi.
Il me semble, à le voir, que cet homme est aveugle.
Sans tarder je le saurai, car il vient de ce côté.
S'il veut me traîner dans ma brouette jusqu'à Landevennec,
Pour que j'y trouve la santé, j'oublierai ma femme.
Si je pouvais rencontrer l'abbé Guénolé,
Il me tirerait de peine, par la grâce de Dieu.

L'Aveugle dit.

Qui est-ce que j'entends parler de Guénolé ?
Je suis en grande peine de le trouver, par ma foi.

1. Nous n'avons pu comprendre ni trouver nulle part le mot *goenat*.

Le Boiteux dit.

Allas ma mignon coant, me so stang gant an anquen.
Ne allan querset camet, na cavet den d'am ren.
Ma hallen cavet eur re en deve charite
Am sicoure da vonet bette an abat Guenole
Evellasse d'am mempro so pel so en anquen!
Pan deo maro ma phriet, n'em eus den d'am souten.

L'Aveugle dit.

Me so sot, me so dal, Rivoal, a ne hallan,
Evel ma aprechant, guelet ma hent quentan.
M'am be ar sclerigen certen diant Doue,
M'es casse te a me da vellet Guenole.

Le Boiteux[1] dit.

M'es quelenno, ma car, a na ve quet diec.
Quemer scan da travel ma hravas rodellec.
Enny te am casso dreist ar poullado dour,
Var boesic ma diou vrech, on daou d'en um sicour.
Pan out dal te querzo, a me as instruo
Dimes ma rodello ahan tro var zro:
Bette Landevennec nin en eum rento on daou,
Rac me as quelenno da vont dre an hinchou.
Nebon, mes quelenno, nes po nemert sentin,
Croc prout er gariguel, groa doustadic ouin.

L'Aveugle dit.

Certen ferm, ma mignon, me a so coutant bras
Er rin ma assistans d'es sicour en pep plas.
Mar queres rain anseign dre da comso bepret,
M'es renno dre an hincho gant enor a respet.
Mes quentan eo ret, Rivoal, mar permettet,
Er gravas rodellec ma veet ayreet:
Ret eo o accomodin enny a fesson vat:
Me ho laccay a het, hep grevin o taou troat.
Mar teuet da coean, e hallet bean blesset,
An hinchou a so rust, ma na ve amarret.

1. Le texte porte *Le Manchot*, et ce *lapsus calami* a été plusieurs fois répété dans le reste de la scène.

Le Boiteux dit.

Hélas, mon cher ami, je suis accablé de douleur.
Je ne puis faire un pas, ni trouver personne pour me conduire.
Ah ! si je pouvais rencontrer quelqu'un qui eût la charité
De me secourir pour aller jusqu'à l'abbé Guénolé, [lades !
Lui demander la guérison de mes membres, qui sont depuis longtemps ma-
Maintenant que ma femme est morte, je n'ai personne pour me soutenir.

L'Aveugle dit.

J'en suis incapable, je suis aveugle, Rivoal, et je ne puis,
D'aussi près que je regarde, reconnaître mon chemin.
Certes, si Dieu m'avait donné de voir,
Je t'amènerais avec moi jusqu'à Guénolé.

Le Boiteux dit.

Je t'apprendrai, mon cher, et ce ne sera pas long.
Prends légèrement ton fardeau, ma brouette,
Tu m'y porteras par-dessus les flaques d'eau.
Je me soutiendrai de mes deux bras ; nous nous entr'aiderons.
Puisque tu es aveugle, tu marcheras, et je te conduirai
Du haut de ma brouette, à travers le pays.
Nous nous rendrons tous deux à Landévennec,
Car je t'apprendrai à aller par les chemins.
Ne crains rien, je te dirigerai, tu n'auras qu'à m'obéir.
Prends vite la brouette. Va doucement pour moi.

L'Aveugle dit.

Assurément, mon cher, je suis très content
De te prêter assistance en tous lieux.
Si tu veux me guider sans cesse par la parole,
Je te mènerai par les chemins avec honneur et respect.
Mais d'abord il faudra, Rivoal, si vous le permettez,
Que vous soyez attaché à la brouette.
Il faudra vous y installer à l'aise.
Je vous y coucherai sans blesser vos pieds.
Si vous veniez à tomber, vous pourriez vous faire mal,
Si vous n'étiez attaché, car les routes sont dures.

Le Boiteux dit.

Delch ebars en avel vis, bepret e avisi:
Ractal en creis da fas en remarqui.
Et courant ous an traon. Evit commansamant
On eus heut dereat, a so d'imp aisamant.
Olla var da goregues ! Ari omp er bouillen
Holla! hoas eur veach! Dalch ar gariguel ten.
Me cret, herve vellan, o heus hoant da teri
Ma gouzouc a ma corf, quent evit monet dy.
  Cos sot, tra didalve, hars ar hravas se ten.
Certen, em ber termen te am tollo e len.
Depeg a distro, a retorn alesse,
Pe ezomp miserabl, certen, a te a me.

L'Aveugle dit.

Mogré d'ar sot billitr! Me so stang gant anquen.
Mar am folles nemeur, m'es tollo er bouillen,
Da terrin da gouzouc pe da vean lahet.
Re a commanderes a gafan so guenot.
Lavar d'in pe voar tu, pot fal, eo da study!
A coms a fessou vat pe voar tu monet dy?

Le Boiteux dit.

Derhel en avel vis ameus d'it lavaret,
Ac e eo er coutrel e teus an quemeret...
E coean er voes man, ma na lequet eves
Michans dal, ignorant. Paoues cren a ma les.

L'Aveugle dit.

Ne ran fors a avel na nep sort goabrenno[u]:
Ma quellen faciloch, cos tortu, tat al laou.
A clen ac a deou eo d'it lavaret d'in
Distrein ar gariguel, na pe voar tue hin;
Rac evit coms d'ime dimes a avel vis,
Ne roes netra tout nemert crignat sottis.
Pan deo dindan da teot, lav[ar] d'in comso pront;
Evit gloriustet na caffes tam da cont.

Le Boiteux dit.

Sent ouin, ma den quer, ha mes croay dibreder:
Em fe da den onest, me ray d'it cals a cher,

Le Boiteux dit.

Tiens-toi au vent du Nord-Est. Fais-y toujours bien attention:
Fais en sorte qu'il te souffle au milieu du visage.
Descends en courant. Pour commencer
Nous avons un chemin commode et agréable.
Holà! va doucement! Nous voilà dans la boue.
Holà encore une fois! Retiens bien la brouette.
Je crois, à ce que je vois, que tu as envie de me briser
Le cou et le corps avant que nous ne soyons là-bas.
Vieil imbécile! Propre à rien! Arrête donc la brouette!
Avant longtemps, sans doute, tu me jetteras dans l'étang.
Hâte-toi de détourner. Reviens ainsi.
Nous sommes assurément bien malheureux toi et moi.

L'Aveugle dit.

Maudit soit le sot bélître! Je suis accablé de douleur.
Pour peu que tu m'affoles, je te jetterai dans la boue;
Tu te casseras le cou et te tueras.
Je trouve que tu me donnes trop d'ordres.
Dis-moi, fou que tu es, de quel côté il faut que je me dirige,
Et quand tu m'indiques le chemin, parle d'une façon convenable.

Le Boiteux dit.

Je t'ai dit de te tenir au vent du Nord-Est.
C'est la direction opposée qu'il a prise.
Je tombe cette fois, si tu n'y prends garde,
Méchant aveugle, ignorant. Laisse-moi me reposer.

L'Aveugle dit.

Je me moque bien du vent et de tous les nuages.
Instruis-moi mieux, vieillard tortu, père des poux.
Il faut me dire de faire tourner la brouette
A gauche, à droite, et m'indiquer de quel côté je dois aller.
Pour me parler du vent du Nord-Est
Tu ne fais que ronger des sottises.
Quand tu as à dire quelque chose, dis-le vite
Et ne viens pas faire le vantard.

Le Boiteux dit.

Obéis-moi, mon cher, et je te traiterai largement.
Foi d'honnête homme, je te donnerai bonne chère.

A mar beet fallaer, disleal em audret,
Te collo ar beutin a hoas bean cannet.
Sent en pep honestis, ha me ray d'it ur som,
Ha gouin ru delicat, em fe, ous da ezom.

L'Aveugle dit.

Gorto hoas un nebeut, quen am beo clevet.
Me cret ez eo pillat e teus te parlantet?
Ne vo quet te, paour ques, a ouffe, a credan,
Dre nep sort violans donnet, sur, d'am cannan.
Guel vige d'it tevel... Me ray d'it quent ar fin,
Goulen ou-in allies da vue evit gouin.
Te coms a pillat den, ha te na oufes quet
Remuin da vempro d'it, tra discoeltret.

Le Boiteux dit.

Pardon a houllenan, mar em eus d'ach comset
Dimes a quement se, evel ma leveret.
Me promet d'ah certen eo ep e songal
Emeus an lavaret, rac ne deuran tam scandal.
Nebon, quemer couraig, quent evit pen taer heur
Nin veo quit a poan a dimeus on malleur,
Ac as lacay quer meo gant guin, ma mignon coant,
Er retorn ny danso, on daou, joaussamant.
Me na vanquan james d'ar pes a me larret
Na fache quet re vuan: demp are un neubet.

L'Aveugle dit.

Mogré d'ar gariguel gant ara o vouiguiourat!
Terrin a ra ma fen, commans a ran fallat.
Memeus aon ne torro gant ara o travel:
Orib e ha buan. Mar hars nin yel a pel.
Cepannant croget ferm bepret er costeyou:
Lequet eves na dorre nepret an amarou...
Pa promettes d'in guin a souben ar hol pour,
Na vanquin birviquen, mar gallan, d'as sicour.
Mes me veso quit a truaig ar chervat,
Na pen quet, certen, ep quen un dinerat.

Le Boiteux dit.

Penos? Ac ober goab a res ahannonme?
Na pei netra tout? Te vo eta ar roue?

Si tu es faux et déloyal envers moi,
Tu perdras la récompense, et de plus tu seras battu.
Obéis-moi en toute honnêteté et je te donnerai de l'argent.
Et du vin rouge délicat, par ma foi, autant que tu en voudras.

L'Aveugle dit.

Attends encore un peu, que j'aie bien compris.
Je crois que tu as parlé de me battre.
Ce n'est pas toi, pauvre malheureux, qui pourras, je crois,
Me battre, quelque violence que tu essaies.
Mieux vaudrait te taire. Je te ferai, à la fin,
Me demander plus d'une fois de racheter ta vie pour du vin.
Tu parles de battre les gens et tu ne saurais
Remuer les membres, pauvre ébranché.

Le Boiteux dit.

Je vous demande pardon, si je vous ai parlé
De la façon que vous me dites.
Je vous assure, sans mentir, que c'est sans réflexion
Que je l'ai dit, car je n'aime pas le scandale.
Allons hardi! prends courage: avant trois heures
Nous serons hors de peine et de malheur.
Et je t'enivrerai bien avec du vin, mon cher ami.
En revenant nous danserons tous deux joyeusement.
Moi, je ne manque jamais à ma parole.
Ne te fâche pas trop vite. Allons encore un peu.

L'Aveugle dit.

Maudite soit la brouette avec ses grincements.
Ma tête se brise, je commence à défaillir.
J'ai peur que votre voiture ne se casse, tant elle crie.
Elle est horrible et rapide. Si elle résiste, nous irons loin.
Cependant, tenez toujours ferme dans les côtés.
Veillez à ce que les amarres ne se brisent pas.
Puisque vous me promettez du vin et de la soupe aux poireaux,
Je ne manquerai pas, si je le puis, de vous secourir.
Mais je n'aurai pas à payer la bonne chère.
Je ne paierai assurément pas un denier.

Le Boiteux dit.

Comment! te moques-tu de moi?
Tu ne paieras rien? Tu seras donc le roi?

Gant quement diaoul so en puns an Iferniou,
Ehues sur da guentan, ep quet laret ur gaou;
Bette un dinner bihan, te beo couls a men
Evit da ol outraig, mar groes nep cher guenen.
Panaverdon, cocquin, ne ouffes quet monet,
Hoas eout arogant, ne ousout gras abet.
Mar as pe, te peou drouc a mat vo d'as tent
Allons! que adare er fesson diagent.

L'Aveugle dit.

Ac evelse, den fal, el leveres te dime
Goude quement a poan a soufran guenide?
Pa voan var lein ar mene, pa'm bige.....
M'en boa toret da gouzouc. ha te en dour striqquet.
Paneverdon, brema ahan nen dahes,
Evit da oll outraig, ur cammet ne flaches:
Panevert da ambrouc, boet croug es rodello,
James n'en daes dy, roster, tat al laou.
Ansave ar guirionme, mar guelles e cavet:
Mam be hoant ahan ur pas ne flaches quet.

Le Boiteux dit.

Brigant! ep ma quellen, te a comso asc;
Mastin, qui disleal, en dour te a veusfe
Er reviero donnan, so ledan ha profond,
A hoas, dal milliguet, e fel dit ober grond
Carret ahanon ferm, certen, en pep termen,
A dleffe, te vige reuseudic birviquen.

L'Aveugle dit.

Sel ar mastin mihiec, cheleo an ifrontet,
Penos he tiscour-an, ar marmous dipoellet.
Ne credan quet, diot, ne ra avis d'ide
Ez eo te am condu gant ar garigelse?
Taou, nebon, mihiec, Janfoutre mellennec,
Quent evit ma arrivin var dro Landevenec,
Da que e fabourso, var dro e demeurans,
Me raï d'it coms gant pep sort reverans:
Men tou da den onest, truant, lavennec fal,
Mes tisco var da goust da parlant en guis al,
Rac mes tollo breman, te ha da gariguel,
Er rivier man a het, que nouffes coms guel.

Avec tous les diables qui sont dans le puits des Enfers
Tu iras certainement tout d'abord, sans mentir,
A un petit denier près tu paieras autant que moi
Pour tous tes outrages, si tu fais bombance avec moi.
Sans moi, coquin, tu ne pourrais aller,
Et tu fais l'arrogant, tu ne me sais gré de rien.
Si tu as le diner, tu paieras, que ce soit bon ou mauvais pour tes dents.
Allons, marche encore comme tout à l'heure.

L'Aveugle dit.

Et c'est ainsi, fou, que tu me parles,
Après toute la peine que je me donne pour toi?
Quand j'étais au haut de la côte, si je l'avais [voulu]
Je t'aurais brisé le cou, et je t'eusse jeté dans l'eau.
Sans moi, maintenant encore, tu ne partirais pas d'ici
(Pour tous tes outrages:) tu ne peux faire un pas.
Si je ne te conduisais dans ta brouette, gibier de potence,
Jamais tu n'irais là-bas, rustre que tu es, père des poux.
Avoue la vérité, si tu peux la reconnaître :
Si j'en avais envie, tu ne saurais faire un pas hors d'ici.

Le Boiteux dit.

Brigand! Si je ne t'avais dirigé, parlerais-tu là?
Mâtin, chien déloyal, tu serais dans l'eau,
Dans la rivière. . . . qui est large et profonde.
Et encore, aveugle maudit, tu as envie de faire du tapage!
Tu devrais bien m'aimer assurément de toute façon.
[Sans moi] tu serais malheureux à jamais.

L'Aveugle dit.

Voyez-moi ce mâtin morveux. Ecoutez l'effronté.
Comme il parle, le singe pelé.
Je ne crois pas, imbécile, que tu sois dans ton bon sens.
C'est toi, dis-tu, qui m'as conduit avec cette brouette.
Tais-toi donc, morveux, Jean-Foutre maudit.
Avant d'arriver aux environs de Landévennec,
Aux murs de ses faubourgs, auprès de ses demeures,
Je te ferai parler avec toute sorte de respect.
Foi d'honnête homme, truand, mauvais *plaisant(?)*,
Je t'apprendrai à tes dépens à parler d'autre sorte,
Car je te jetterai maintenant avec ta brouette
Dans cette rivière-ci, tout de ton long, pour t'apprendre à mieux parler.

Vattan, laer, que bars... Re a trous so guenet,
Ef ur bannach dour dous da terren da sehet.

Le Boiteux dit.

Fors a crian varnout! Chetu men drouc trelet
Gant an dal disleal, den excommuniquet!
Fors a ma ten ahan, pe me ray da crougan,
Rac ezon o veuin. Ep dalle e varvan...
N'em les pelloch aman, mastin : ma lam er mes...
Te a vo crouguet, ac as po dienes.

L'Aveugle dit.

Lavar d'in a gallon : ar guin ha te peou
Ep fotribinat fal a breman m'es tenno.
A lavar guirionne ; ne deuran quet ar guevier,
Rac ne arifes hoas en evelep afer.
Ma na res, me bromet, aman te a vanno
Sur, en despet d'as parou daouist piou am crougo.

Le Boiteux dit.

Jannic coant, ma nis hoec, groa d'in mont er mes,
Ac em fe da intanve, me ray d'it ur pret es :
Evit gouin ha souben, bara goen avo,
Quic mat a diservig, per mat ac avallo.
Depeche prout ma tennan eus an dour ac ar pry
A so yen diremet, contrel d'am fantasy,
Rac a gos beuet on ; panevert ma couraig.
Ne oufen quet laret pelloch nep sort langaig.

L'Aveugle dit.

Deus er mes, en hanno Doue, pa promettes pean.
Me fiou hoas ennout evit ar vitag man.
Bette Landevennec demp on daou da yahat.
Me veo fidel d'it mar am be coffat mat.
Less an hardy aman : quent evit ma vanquen,
M'es tougue var ma chouq, palamour d'ar guin guen,
Mar am be eur peutrinat, que na renquin termal,
Neuse te am clevo o cannan cordial.

Le Boiteux dit.

Arry omp er voes man dirac Landevenec,
Demp quentan ma ellomp dirac ar guir vellec.

Va-t-en, voleur, va, tu fais trop de bruit.
Bois un peu d'eau douce pour te casser la soif.

Le Boiteux dit.

A la force sur toi! Me voilà maltraité
Par l'aveugle déloyal, homme excommunié,
A la force! et tire-moi d'ici, ou je te ferai pendre.
Je vais me noyer. Sans tarder je vais mourir,
Ne me laisse pas plus longtemps ici, mâtin, fais-moi sortir.
Tu seras pendu, et tu auras de la peine.

L'Aveugle dit.

Dis-moi franchement: tu paieras le vin?
Parle sans mauvaise foi. S'il en doit être ainsi, je vais te tirer à l'instant.
Ne mens pas (je n'aime pas les mensonges,)
Si tu ne veux pas t'attirer de nouveau pareille histoire.
Si tu ne le fais pas, je te le promets, tu [mourras ici]
En dépit de tes amis, on verra qui me pendra.

Le Boiteux dit.

Mon cher petit Jean, mon tendre neveu, fais-moi sortir d'ici,
Et, foi de veuf, je te donnerai un bon repas.
Pour du vin, de la soupe, du pain blanc, il y en aura.
Ainsi que de bonne viande et des desserts, de bonnes poires et des pommes.
Hâte-toi de me tirer de l'eau et de la vase,
Qui est horriblement froide et contraire à mon goût.
Je suis à moitié noyé. Si je n'étais si courageux,
Je ne pourrais dire un mot de plus.

L'Aveugle dit.

Sors, au nom de Dieu, puisque tu promets de payer.
Je me fie encore à toi pour cette fois.
Allons tous deux jusqu'à Landévennec pour nous guérir.
Je te serai fidèle si je dois avoir le ventre bien plein.
Laissons hardiment la brouette ici. Plutôt que de manquer,
Je te porterais sur mes épaules, pour l'amour du vin blanc.
Si mes poumons ne me faisaient haleter,
Tu m'entendrais chanter de bon cœur.

Le Boiteux dit.

Nous voici cette fois arrivés devant Landévennec.
Allons d'abord si nous le pouvons devant le vrai prêtre.

Pa veomp antreet, eneum trincomp d'an daoulin
Da adorin da guentan ar vajeste divin.
A pedomp assambles an abat Guenole,
Ma ray ennon andret bersut dre gras Doue.

---

Puisque nous sommes entrés, jetons-nous à genonx
Pour adorer tout d'abord la majesté divine.
Et prions ensemble l'abbé Guénolé
De faire pour nous un miracle par la grâce de Dieu.

P. Le Nestour.

---

# THE PROSE TALES

IN THE

# RENNES DINDŠENCHAS

---

The Dindšenchas is a collection of stories *(senchasa),* in Middle-Irish prose and verse, about the names of noteworthy places *(dind* [1]*)* in Ireland — plains, mountains, ridges, cairns, lakes, rivers, fords, estuaries, islands, and so forth. And the Rennes Dindšenchas is a copy of this collection preserved in the library of Rennes in ff. 90-125 of the Irish MS. so fully and accurately described by M. Dottin in the *Revue Celtique,* XV, 79-91. The part of the codex which contains the Dindšenchas was probably written in the fourteenth or fifteenth century; but the collection may have been made in the eleventh or the first half of the twelfth. Portions of it may, to men of the second half of the nineteeth, seem silly or obscure. But its value to students of Irish folklore, romance (sometimes called history) and topography has long been recognised by competent authorities, such as Petrie, O'Donovan and Mr Alfred Nutt. Celtic philologists, also, will find in it some rare words and interesting forms, though the etyma with which it abounds are, as a rule, absurd.

Six other copies of the Dindšenchas are known, viz. LL., the copy in the *Lebar Laignech* or Book of Leinster, a

1. In Sg. 63[a] 13 oppidum is glossed by *aṅdind,* where *aṅ* is the neuter article: *dind* is cognate with the Old Norse *tindr* « spike, tooth, mountain-peak » A.S. *tind,* Old High German *zint.*

MS. of the middle of the twelfth century, of which a lithographic facsimile, in which some leaves are misplaced, was published in 1880. Here most the tales are told both in prose and verse. But the prose versions are scattered through pp. 30, 159, 160 and 165-170, and the poems are in pp. 151-158, 161-164 and 191-216. If, as seems likely, the tale about *Emain Macha* (edited in O'Curry's *Lectures* 526-528) is part of the Dindšenchas we may add, for the prose p. 20 and for the verse p. 21[a].

BB., the copy in the Book of Ballymote, a vellum of the end of the fourteenth century, pp. 349-410 of the photographic facsimile published in 1887. A folio (which doubtless contained the articles *Mag Lena, Cletech, Cerna, Cloenloch* and *Iraros)* is missing after p. 406.

H., the copy in H. 3. 3, a double-columned vellum in quarto, ff. 36, in the library of Trinity College, Dublin, written in the 15th century. Page 70 is much faded and p. 72 is illegible.

Lec., the copy in the Book of Lecan, a MS. in the library of the Royal Irish Academy, pp. 461-525. This copy begins with the end of the article *Dún Gabail,* and has therefore lost the introduction and the first twenty-two numbers. On the other hand, it contains twenty-four articles which are not in the Rennes MS.

Bodl., the unfinished copy in the Bodleian MS. Rawl. B. 406, ff. 11-15. This contains only fifty-two articles, which have been printed, with translations and notes, in *Folklore,* vol. III, pp. 469-515.

Ed., the imperfect copy in the Edinburgh MS. XVI Kilbride. This copy contains only fifty-five articles, of which the last twenty-two do not occur in Bodl., and were therefore printed, with translations and notes, in *Folklore,* vol. IV, pp. 473-492.

Of these, the Rennes copy, BB., H. and Lec. belong to one recension, and LL., Bodl. and Ed. to another.

There is, moreover, said to be a copy of the Dindšenchas in the *Book of Hy-Maine*[1], one of the Stowe MSS. now in the

1. See O'Reilly's *Irish Writers,* p. cxxiii. Petrie (*Ordnance Survey of the*

library of the Royal Irish Academy. Dr Kuno Meyer (*Rev. Celt.*, XI, 436) has found copies of five of the tales in another of those MSS. now marked D. 4, 2. The articles *Slige Dala* and *Dún Másc* are found in Laud 610 (a MS. in the Bodleian) fo. 84[b]. And the articles *Loch Cé, Mag nDumach* and *Cnucha* occur in Egerton 1781 (a codex in the British Museum), fo. 75[b], whence they have been edited in *Folklore,* IV, pp. 492-496.

The Rennes copy (hereinafter denoted by R.) has lost a leaf between fo. 114 and fo. 115. Comparison with BB. and Lec. shews that this leaf contained the articles *Loch Rí, Loch nÉrne, Ess Ruaid* and *Druim Cliab.* In the following edition of the prose tales in R. these articles are supplied from Lec. The last page of R. is now illegible. It must have contained the articles *Dún mac Nechtain Scéne* and *Bile Tortan.* Of these the former is supplied from Lec., with the various readings of LL. and BB. The latter, being wholly in verse, does not fall within the scope of the present undertaking.

This number of the *Revue Celtique* contains the introduction to the Dindšenchas and the first thirty-two articles. The number for October will contain articles 33-80. That for January 1895 will contain articles 81-130. If our Director thinks fit, I will edit in the *Revue* for April 1895, the twenty-four articles found in the Book of Lecan, but not in the Rennes manuscript. Celtologues will then have all, or nearly all, the material available for the study of one of the most curious relics of mediaeval literature.

W. S.

---

*County of Londonderry,* p. 223) mentions another vellum in Trinity College, written about the year 1560 for John O'Mulconry.

# CONTENTS.


Introduction, R. fo. 90a 1
1 Temair, 90a 1
Dindgnai Temrach 90b 1
2 Dumae n-Eirc, 92a 2
3 Ráith Ésa, 92b 1
4 Dindgnai in Broga, 92b 2
5 Inber nAilbine, 93b 1
6 Ochonn Midi, 93b 2
7 Mide, 94a 2
8 Druim Dairbrech, 94b 1
9 Laigin, 94b 2
10 Slíab Bladma, 94b 2
11 Fid nGaible, 95a 1
12 Mag Lifi, 95a 2
13 Berba, 95a 2
14 Móin Gai Glaiss, 95b 1
15 Fafaind, 95b 1
16 Adarca Hua Failgi, 95b 2
17 Aillend, 96a 1
18 Carman, 96a 2
19 Bóand, 97a 1
20 Nás, 97a 2
21 Ceilbe, 97b 1
22 Liamain, 97b 2
23 Dún Gabail, 98a 2
24 Belach nDuirgein, 98b 2
25 Bairend Cermain, 98b 2
26 Duiblind, 99a 1
27 Fornocht, 99a 2
28 Áth Cliath Cualann, 99b 1
29 Benn Étair, 99b 2
30 Dún Crimthainn, 100a 2
31 Ráith Cnámrossa, 100b 1
32 Maistiu, 101a 1
33 Róiriu, 101a 2
34 Mag Mugna, 101a 2
35 Belach Conglais, 101b 1
36 Áth Fadat, 101b 1
37 Belach Gabráin, 102a 1
38 Slíab Mairge, 102a 1
39 Ard Lemnachta, 102a 2
40 Loch Garman, 102b 1
41 Loch Dacaech, 103b 1
42 Port Lairge, 103b 1
43 Mag Roigne, 104a 1
44 Mag Femin, 104a 2
45 Tond Clidna, 104b 1
46 Carn húi Néit, 105a 1
47 Crotta Cliach, 105a 2
48 Cenn Febrat, 105b 1
49 Cenn Cuirrig, 106a 1
50 Temair Lúachra, 106a 2
51 Slíab Mis, 106b 1
52 Tipra Sengarman, 106b 2
53 Findglais, 107b 1
54 Srub Brain, 107b 1
55 Loch Léin, 108a 1
56 Carn Feradaig, 108a 2
57 Luimnech, 108a 2
58 Slige Dala, 108b 2
59 Sinann, 109b 1
60 Slíab n-Echtga, 110a 1
61 Áth Cliath Medraigi, 110a 2
62 Mag n-Aidne, 110b 1
63 Maenmag, 110b 2
64 Loch Dergderc, 111a 1
65 Ráith Crúachan, 111b 1
66 Áth Lúain, 112a 1
67 Turloch Silinne, 112b 1
68 Findloch Cera, 112b 2
69 Mag nAi, 112b 2
70 Mag Mucraime, 113a 1
71 Dumae Selga, 113a 2
72 Mag Luirg, 113b 2

73 Loch Néill, 114a 1
74 Loch Con, 114a 1
75 Loch nDechet, 114a 2
76 Mag Muirisc, 114b 1
77 Coronn, 114b 2
78 Carn Conaill, 114b 2
[79 Loch Rí, Lec. 499a
80 Loch nÉrne, Lec. 498a
81 Ess Ruaid, Lec. 498b
82 Druim Cliab, Lec. 497b]
83 Neimthend, R. 115a 1
84 Dubthir, 115a 1
85 Mag Slecht, 115a 2
86 Crechmáel, 115b 1
87 Lia Nothain, 115b 2
88 Carn Furbaidi, 116a 1
89 Ard Fothaid, 116a 2
90 Mag nEtha, 116a 2
91 Ailech, 116b 1
92 Carraic Leithderg, 117a 2
93 Mag Coba, 117a 2
94 Ard Machae, 117b 1
95 Lecht Oenfir Áife, 118a 1
96 Carn Máil nó Carn Luigdech, 118a 2
97 Ráith mór Maige Line, 118b 1
98 Benn Boirche, 118b 2
99 Tailtiu, 119a 1
100 Slíab Fuait, 119b 2
101 Slíab Callann, 119b 2
102 Sruthar Matha, 120a 1
103 Odba, 120a 1
104 Inber Cichmaine, 120a 2
105 Móin Tire Náir, 120b 1
106 Fich mBúana, 120b 1
107 Loch Gabar, 120b 2
108 Lusmag, 120b 2
109 Benn Codoil, 121a 1
110 Tlachtga, 121a 1
111 Mag Breg, 121b 1
112 Mag Lena, 121b 2
113 Odras, 122a 1
114 Cleitech, 122b 1
115 Cerna, 122b 1
116 Cloenloch, 123a 1
117 Airarus, 123a 1
118 Mag Finnabrach, 123b 1
119 Lia Lindgatain, 123b 2
120 Gairech, 123b 2
121 Luibnech, 124a 1
122 Lecc Thollchind, 124a 1
123 Indber mBicni, 124a 2
124 Loch Sétna, 124a 2
125 Traig Tuirbi, 124b 1
126 Brí Léith, 124b 1
127 Tethba, 124b 2
128 Loch Aindind, 125a 1
129 Druim Suamaich, 125a 2
[130 Dún mac Nechtain Scéne, Lec. 522a]

R. fo. 90[a].

SENCHAS DIND EREND INSO DORIGNE AMORGein mac Amhalgha[da] in fili dona Déisib Temrach. Ba file séin Diairmada mic Cearbaill. is é dorad áilges f*or* Findtan mac Láimíach hi Temhraigh, día mbái mordáil f*er* n-Er*enn* im righ Temrach, im Díarmait mac Cerbaill 7 im Fland Febla m*ac* Scandláin com*arba* Pad*r*aicc 7 im sái fer n-Er*enn* im Cend fóeladh mac Oilella m*ic* Eog*ain* m*ic* Neill, 7 im Fhindtan m*ac* Laimhíach ardsenóir Eirend, 7 coro t*r*oisc Amhorghein t*r*i láa 7 teora hoidhci f*or* Findtan hi fiadhnaise bfer n-Erend scéo mac 7 ingen hi Temraigh[1] *co n*-écsed do senchasa dind Erend fódéigh rolad cach duine 7 ca*ch* díne dí o aimsir Cesra ingeine Beatha — is hé cétna rogab Ere — co flaith Díarmada m*ic* Cerbaill, *co n*-eipirt inso :

[1. TEMAIR]

§ 1. TEMAIR di*diu*, ol Amorgein, múr Tea ingine Luig*dech* m*ic* Itha dia luidh co Geidhe n-Ollgothach. Is ina flaith séin ba bind[ith]ir la ca*ch* nduine i n-Ére guth aroile bedis téda mende*r*ot ar méd in sídha 7 na cairdine bói la cách díaroile ind Ére. *Con*idh aire is sruithiu[2] ca*ch* múr in múr sin, fobith hit é cétnæ saorchu[i]r Érend, c*uir* Tea inghine Luig*dech* fri Geidhe n-Ollgothach.

§ 2. *Nó* Temhair .i. Teipe múr .i. múr Teiphis ingine Bachtir rí Espainía, is hí bai ac[C]anthon mac [C]aithmend rí B*r*eatan *con*id romarb occo si, 7 doradudh Heithiurún idhal na mB*r*etan f*r*ia taisecc go mba béo nó marb. Rucc*ad* sidhe iar*um* iarna bás co hEspain *co n*dernadh múr impe and .i. Teipe múr, At*con*nairc Tea di*diu* ben Eirimoin insin .i. múr Te-

1. Temraidh R.
2. sruithem R.

phis. Luid-sidein co hEirind le fear 7 dob*ered*h [fo. 90[a] 2] dí c*ach* tul*ach* toghadh in Eir*inn, con*id le iar*um co*narnecht múr am*ail* múr Tephis [1], *con*id inde rohadhnacht. Un*de* Tem*air* dicitur [2].

§ 3. Temhair 7 D*r*uim Cáin 7 Liathd*r*uim 7 Cathair C*r*o-[f]ind, D*r*uim nDéscin .u. anmanda Temrach indsin.

§ 4. Vel ita: Tem*air* a uerbo graeco *temorio* quod latine interpretatur conspicio. Huius oppidi quod Temoriam uocamus nomen esse deriuatum auctores affirmant; omnisque locus conspicuus et eminens, siue in campo, siue in domo, siue in quocumque loco sit, uocabulo quod dicitur Tem*air* nominari potest. Sic in prouerbio scotico reperitur, ut dicitur tem*air* na tuaithi et Tem*air* in toighi, quam sententiam in suo Silentio Cormaccus de hóc nomine disputando possuit. Hoc [3] igitur oppidum multorum sibi commune uindicat, nunc cunctis enim Hibernensibus oppidis excellens congruenter eorum commune uocabulum possidet, quippe cum huius rector usque [hodie] totius insolae Scotorum monarchiam sortitur [4].

This is the story of the notable steads of Ireland, which Amorgein mac Aulay, the poet to the Dési of Tara, composed. He was Diarmait son of Cerball's poet. Tis he that made demand of Finntan son of Lamech at Tara, when there was a convention of the men of Erin round the king of Tara, Diarmait son of Cerball, and round Fland Febla son of Scandlán a successor of (Saint) Patrick, and round a sage of the men of Ireland, Cenn-foelad son of Ailill, son of Eogan, son of Niall, and round Finntan son of Lamech the chief elder of Ireland. And Amorgein fasted on Finntan for three days and three nights, in the presence of the men of Erin and boys and girls at Tara, so that Finntan might declare to him the stories of the noteworthy steads of the island of Erin, because Finntan had dismissed from it every person and every generation from the time of Cessair daughter of Bith — 'tis he who

1. múr Tep ainm múr, R.
2. d*ixit* R.
3. Sic BB. Haec R. I have here corrected the spelling of some of the Latin words.
4. A similar preface is also in BB. 349.

who first occupied Ireland — till the reign of Diarmait son of Cerball. So he said this :

A similar introduction is contained in BB. 349[a] and Bodl. 11[a] 1. It is quite unhistorical, the writer (e. g.) synchronizing Diarmait mac Cerbaill, who reigned from A.D. 539 to 558, with Fland Febla, who died A.D. 704.

Fintan, here called son of Lamech, is elsewhere made son of Bochra. He is fabled to have survived the Deluge and died in the seventh century after Christ. For the « fasting » upon him compare the dindsenchas of Carn Conaill (infra, no. 78), the note in the Tripartite Life, p. 500, and the Brahmanic practice *prāyopaveçana*, now commonly called *dharna*.

Cessair is said to have been a granddaughter of Noah and to have died A. M. 2242.

As to Cennfoelad see O'Curry's *Lectures* pp. 47-49.

## [I. TEMAIR]

§ 1. TE-MAIR then, quoth Amorgein, is the *múr* « rampart » of *Tea* daughter of Lugaid son of Ith, when she wedded Geide the Loud-voiced. Tis in his reign that every one in Erin deemed the other's voice as sweet as strings of lutes would be, because of the greatness of the peace and the friendship that each man had for the other in Ireland. Therefore, then, is that rampart more venerable than every rampart, because these are Erin's first free covenants, the covenants of Tea daughter of Lugaid with Geide the Loud-voiced.

§ 2. Or *Te-mair*, that is *Teipe-múr*, that is the rampart of Tephe daughter of Bachter king of Spain. Tis she that lived with Canthon son of Cathmenn king of Britain, till she died with him, and Heithiurún, the idol of the Britons, had been given as security) for her return (to Spain) whether alive or dead. So after her death she was brought to Spain, and there a rampart was built around her to wit, *Teipe-múr*. Now Tea Eremon's wife saw that, to wit, the rampart of Tephis. She went to Ireland with her husband, and every hill she would choose in Erin was given to her, and afterwards she designed [on the hill of Tara] a rampart like the rampart of Tephis, and therein she was buried. Hence it is called Temair.

§ 3. *Temair* and *Druim Cain* « Beautiful Ridge » and

*Liathdruim* « Grey-ridge » and *Cathair Crofinn* « Crofinn's city » and *Druim nDéscen* « Prospect Ridge » those are Tara's five names.

§ 4. Or thus : *Temair :* Authors affirm that the name of this town which we call *Temoria* is derived from the Greek word θεωρέω which in Latin is interpreted *conspicio ;* and every conspicuous and eminent place, whether on a plain or in a house or wherever it may be, may be called by this word *Temair*. Thus it is found in this Scotic saying, *temair na tuaithe* or *temair in toige,* which sentence Cormac, when treating of this name, has inserted in his Glossary. This town, therefore, claims for itself what is common to many [i. e. the name *Temair*], and as it now surpasses all [other] Irish towns, aptly possesses their common name, for its ruler even to this day obtains the sovranty of the whole island of the Scots.

§ 1 is also in LL. 159[a] and Bodl. 60 11[a]: §§ 1, 2, 3, 4 also in BB. 349[a], whence they have been published with translations and notes by Petrie (*Tara*, pp. 104-107) and Crowe, Journal of the Kilkenny Archaeological Association, July 1872, pp. 140-143.

## [DINDGNAI TEMRACH INSO SÍS] [1]

§ 5. Nemnach [2] .i. tipræ fil ocon tsidh ind oirrt*ber*tuaisc*er*t na Temrach. Glais do*no* teid a Nemnaigh [3] .i. Nith a hainm. Is fuirre ata in c*é*tna muilend doronadh ind Ere la Ciarnait cumhail [4] Corm*a*i*c*.

§ 6. Lathrach tighi Mairisen fil osin tsidh f*r*i Nemnaigh atuaidh, 7 t*r*i clocha becca [imbe]. Is amlaidh rosuidh[ig]edh in tech sin, lar ard 7 túaradh airiseal. Mairiseo do*no* bant*r*eabtach bæ i comré [5] f*r*i Corm*a*c. Cach tech suidig*thir* in tucht sin ni ba duaibseach 7 ni bia cen ana and.

§ 7. Raith Loeg*uir*e m*i*c Neill f*r*i sodhoin atúaidh. *Cethri*

1. From LL. 30.
2. Nenmach R.
3. Nenmaigh R.
4. Ciarnaid cumhal R.
5. Sic LL. 30[a]. im coræ R.

doirrsi ca*ch* ardæ indti, 7 rosuidig*ed* [corp] Læg*uir*e fo sciathgaisgiudh f*r*isin clodh imechtrach n-airt*her*deisc*ertach* na righratha Loeg*ui*re hi Tem*raig* 7 a aghaidh[1] fodes ic cathug*ud* f*r*i Laighniu .i. f*r*i claind B*r*easail Bricc.

§ 8. Ata hi táob ratha Loeg*ui*re anairdes lecht Níata morglondaigh .i. am*us* brat*ber*tach robai hi fail Corm*ai*c. Robad*ar* lá ann cethrar[2] óccłóech ic cluichi[3] hi taob ratha Loeg*ui*ri anoirdes. Foeruirim Níata a .iiii. dar cuimgib al-les hi talamh.

§ 9. Rath rí*g* hi tæb ratha Læg*ui*ri atuaidh. Atát t*r*i decc*r*a i suidhiu .i. lathrach tighi Corm*ai*c ind ort*her*desc*ert* na ratha il-leith f*r*i raith Læg*ui*ri fodes: lathrach in f*or*raid hi tæb lathraige[4] tigi Corm*ai*c anoir. Mur Tea [eturru] il-leith fodes, *con*id dosam rohainmnig*ed* Tem*air* .i. Tea múr .i. in cnoc becc fil *eter* na da múr i l*eith* buddes is and ata.

§ 10. Caprach Corm*ai*c .i. tip*r*a fil fo tæb *Ratha* na rí*g* anoir; 7 t*r*i hanmand fuirre .i. Liaig 7 Tip*r*a bo finde 7 Derc dub. Is de ata « ni tæt a læg go líaigh » [.i.] indara n-áoi a Tem*raig* soir 7 aroile a Tem*raig* siar.

§ 11. Duma na Bo .i. glass[5] Tem*rach* f*r*i duma [na n Giall] aníar.

§ 12. Duma na nGiall f*r*i lathrach in f*or*raidh inairtuaidh.

§ 13. Fal hi taeb Dumæ na nGiall atúaid .i. in cloch no geiss*ed* fo chosaib ca*ch* rí*g* nogeibedh H*é*rinn. [p. 90[b] 2] Fal ainm na cloichi sin .i. fo-ail .i. ail fo righ.

§ 14. Lecht Con 7 Cethin[6] isin leitir hi comard*us* R*atha* na rí*g* síar. Atat *dí* cloich and, l*echt* Con indara n-ói, lecht Cethin[6] aroile, *con*id gnathfoc*u*l « domgniis Cú 7 Cet*hen* » .i. Cú romarb Cet*hen* rondaire Corm*ai*c ar lár in tighi, coro gaib [each]ndírghi *iarsain* fo digais na Tem*rach* síar, *co n*arr*us* and, co[nid] ro marb brathair in fir romarbsum, 7 atb*er*t Corm*ac* na romarbtha Cú 7 ni tarr*us* ædarghaire co romarbaid simul[7].

1. adhaigh R.
2. cethtrar R.
3. cluithi R.
4. lathraide R.
5. glais R.
6. Sic LL. Cethen R.
7. andis, LL.

§ 15. Ata tob*ur* isin comfán o Le*cht* Ceth*in* fotúaidh. Loegh a hainm : síar ca*ch* ndírgha bruindes.

§ 16. Ata lathrach cuchtrach Corm*aic* f*or* a brú isin leitir os Læg anoir.

§ 17. Raith na Senadh hi comhuir Dumhæ na nGiall. R*aith* Senaid f*r*i Fál atúaidh.

§ 18. Lathra*ch* Pupaill Adhamhnain[1] isin raith sin, 7 a c*h*r*o*s arbeloib na ratha sin soir, 7 a suidhe 7 a duma f*r*i c*r*ois andes.

§ 19. L*echt* Maine m*e*ic Munrem*uir* f*r*i R*aith* na rígh anoir.

§ 20. Ata lathra*ch* in tighi roloisc*ed* for Benen gilla Pat*r*aicc 7 f*or* Lucad Mæl d*r*ai Læg*uiri*, ed b*e*c o c*h*r*o*is Adhomhnain sairdes .i. hi toeb na conaire anair a bic[2].

[§ 21. Ataat teora clocha beca i tæb Ratha na Senad tuaid .i.] teora[3] clocha roláit[h]i f*or*sna dru[id]ib, hit é a n-anmand .i. Móel 7 Blocc 7 Bluicne. Moel soir 7 Blocc fodes 7 Bluicne fotuaidh.

§ 22. Ata Le*cht* ind Abaic f*r*iu anoir. Is aml*aid* ata in cubat, sairdes 7 síardes. T*r*i t*r*oigthi nama a tom*us* 'na escaid bicc tis[4]. Is aml*aid* ata in lighi 7 cloch becc fo talmain ina íart*hur* 7 aroile ina oirt*her*. Fogabt*ar* t*r*i traigidh[5] ind indara fe*cht*, a t*r*i co leith in f*echt* n-aile.

§ 23. Atat *dá* dhumhæ f*r*isín cub*at* atúaidh .i. Dall 7 Dorchæ .i. Dall teas [leg. tiar?] 7 Dorchæ tîar [leg. toir] 7 ca*ch* romarb aroile dib, 7 ni fuil múr atarru 7 na clocha 7 in cubat.

§ 24. Múr na t*r*i cogar i fail Luinge na mBan.

§ 25. Lia na fian f*r*i slighe[6] anoir arbélaib Ratha Senaidh.

§ 26. Ata Long na mBan .i. Tech Midhcuarta on dumhæ oirrt*her*ach soirtúaidh. Is aml*aid* rosuidhig*ed* lathra*ch* in tighi sin .i. leith[red] fóa fotúaidh 7 a urard anes 7 comturgbáil múir ime anoir 7 aníar. Is fillti bicc in leith túaisc*er*t de, fotúaidh 7 fodes ata [a] cóir. Fuath tighi fota *co* ndib doirrsib

1. Adhamhanain R.
2. Sic LL. hi táob a ratha atúaidh R.
3. Tri R.
4. Esc bec this, LL.
5. traididh R.
6. slidhe R.

*déc* fair *nó* a *cethar déc* .i. [fo. 91[a]] a *secht* siar 7 a *secht* soir, 7 is*ber*ad is annsin domeilti feis Temrach. D*e*thb*ir* sin ar notallfad forgla[1] fer nEr*enn* and do dóinib, 7 is é sin [in] tech mór milib am*us*.

§ 27. Ata dumæ [becc] *fri* lathrach [in taige] anairdess[2] isin oircend deis*cer*taigh .i. Dumæ na mBanamhus [a ainm][3].

§ 28. Ata comfot Cælc[h]on 7 a arad[4] hi comardus in cind túais*cer*taig[5] do Luing na mban. Cælchu andsin m*ac* Loairnd m*ic* Rúaidh m*ic* Corm*aic* Cais di Eog*anacht* Caisil, is dia síl Tuath-fis oc Temhraigh[6].

§ 29. Tredumæ Neisi *ingine* Ech*ach* Salbuide math*ar* *Con*cob*air* isin cind air*ther*ach tuais*cer*taigh hi comard*us* cind oir*ther*tuais*cer*taigh Luingi na mBan.

§ 30. Rath *Con*cob*air* m*ic* Nesa hi taeb in Tredumi[7] atúaidh 7 a dorus soir a comard*us* Cor*us*a cind 7 meide *Con*cul*ainn*.

§ 31. Ata lathr*ach* Sceith *Con*cul*ainn con*a Thul hi comard*us* na méidi sairtúaidh. [I]s aml*aid* ata raith, cut*r*ama cosmail *fri*sin talmain 7 cnocán becc 'na m*edón* lán na telach di úir.

§ 32. Ata Sescand Tem*rach* hi comard*us* Luinge na mBan siartuaidh .i. sescand salach becc fil hi táob Cairnn na m*a*craidhe andes.

§ 33. Ata Raith G*r*ainne o Seiscend Tem*rach* aníar f*or* f*or*ard na telca.

§ 34. Atá Foth*ad* Ratha G*r*ainne atúaid fo [Fán] na Carp*at* hi comard*us* na Clænf*er*tæ túaiscertaighi[8] sair.

§ 35. Atat na di Clænf*er*tai *fri* Raith G*r*ainne aníar. Isin Cloenf*er*tæ desc*er*taigh ro ort in ingen*rad* la Laighniu día samhnæ. Issin Clænf*er*t*ai* tuaiscer*taig* ruc Lug*aid* in ngúbr*eith* isin glaisin do orgain dona cáirchib.

§ 36. Ata Carnn [na] m*a*craidhe Laighen hi tæb sescaind Tem*rach* atúaidh.

1. noticallfad *for*gladh R.
2. Sic LL. indnoirndes R.
3. Sic LL.
4. Sic LL. rath R.
5. túaiscertaidh R.
6. temhraidh R.
7. hi treidiu R.
8. tuaisc*er*taighídh R.

§ 37. Atúaid at*á* C*r*os F*ergus*a noebailit[h]ir, is é fil hi Carraic Cluman hi tæb Cairnn na m*ac*raidhe.

§ 38. [Ata Dessel Temra et*ir* in da Charn na maccraide] .i. *etir* in carnn deisc*ertach* 7 in carnn tuaisc*ertach*.

§ 39. At*á* Carnn m*acr*aidhe H*úa* Neill hi táob Deisil na Tem*rach* atúaidh.

§ 40. Raith Colman m*ic* Faolcon o Carnn M*acc*raide H*ua* Neill sairtúaidh .i. in carnn tuaisc*ertach*.

§ 41. Ata Dumhæ ind Luchduinn hi tæb Ratha Colman m*ic* Fæl*chon* aniar.

§ 42. Ata Adlaic 7 Diadhlac hi comhard*us* Ratha Col*main* sairtúaid .i. hi táob leit*r*ech f*r*isin raith anáir-[fo. 91[a] 2]-túaidh .i. di tip*r*aid indsin, Adlaic indara n-ói 7 Di-adlaic[1] aroile, acht[2] ni uil deochair eturra.

TARA'S REMARKABLE PLACES, THIS BELOW.

§ 5. *Nemnach*, a well which is at the elf-mound in the north-eastern part of Tara. Out of Nemnach comes a stream named Nith. 'Tis on this that the first mill was built in Ireland for the benefit of Ciarnait, Cormac's bondmaid.

§ 6. The site of *Mairisiu's House* is over the elfmound to the north of Nemnach, and there are three small stones about it. Thus was that house settled: its floor high and its *túarad*[3] (?) very low. Now Mairisiu was a widow contemporary with Cormac. Every house that is settled in that wise will not be gloomy and will not be without treasures in it.

§ 7. To the north of that is the *Fort of Loeguire son of Niall*. Therein are four doors facing the cardinal points, and Loeguire's body, with his shield and spear, was set in the outer south-easterly rampart of Loeguire's royal fort at Tara, with his face to the south, fighting against Leinster, to wit, the clan of Bresal Brecc.

1. Sic LL. dia adlaic R.
2. Sic LL. ar R.
3. tuard LL.

§ 8. Beside the Fort of Loeguire on the south-east is *the Grave of Niata* of the Mighty Deeds, a plundering (?) soldier who lived with Cormac. One day four warriors were playing beside the Fort of Loeguire on the south-east. Niata pressed down the four of them into the ground above the narrows of their haunches.

§ 9. The *Kings' Fort* beside the Fort of Loeguire on the north. In this are three strange things, to wit, the site of *Cormac's House* in the south-eastern part of the Fort on the side to the south of Ráith Loeguiri: the site of the *High-seat* beside the site of Cormac's House on the east; and between them *Tea's Rampart,* from which was named Temair, i. e. *Tea-múr,* that is, the hillock between the two ramparts on the southern side it is.

§ 10. *Cormac's Caprach (?),* a well under the eastern side of the Kings' Fort. And it has three names, to wit, *Leech* and *The White Cow's Well* and *Dark Eye.* Hence is (the saying) « Its Calf[1] does not go to its Leech »; one of the two (wells respectively called Calf and Leech) being east of Tara and the other west of Tara.

§ 11. The *Mound of the Cow,* that is, the green of Tara to the west of the Mound of the Hostages.

§ 12. The *Mound of the Hostages* to the north-east of the site of the High-seat.

§ 13. *Fál* beside the Mound of the Hostages on the north, to wit, the stone that used to roar under the feet of every King that would take possession of Ireland. Of that stone the name was *Fál,* i. e. *fo-ail* « under-stone », i. e. a stone under a King.

§ 14. The *Monument of Cú and Cethen* on the hillslope as high as (?) the Kings' Fort on the west. Two stones are there, one of them Cú's monument, the other Cethen's; and there is a proverb: « Thou hast acted for me Cú and Cethen ». That is, Cú killed Cethen, Cormac's spencer, in the midst of the house, and thereafter went straight under the height of Tara westward, and there he was overtaken, and a kinsman of the

1. See infra § 15.

man whom he had slain slew him, and Cormac had said that Cú should not be killed, but no interposition was found until they — Cú and Cethen — had both been killed.

§ 15. There is a well in the slope northwards from Cethen's monument. *Calf* is its name, and it springs due westward.

§ 16. The site of *Cormac's Kitchen* is upon its brink on the hillslope over » Calf » to the east.

§ 17. The *Fort of the Synods* overagainst the Mound of the Hostages (§ 12). The *Fort of a Synod* to the north of Fál (§ 13).

§ 18. The site of *Adamnán's Pavilion* is in that fort, and his Cross before that fort to the east, and his Seat and his Mound to the south of (his) Cross.

§ 19. The *Monument of Maine* son of Munremor to the east of the Fort of the Kings.

§ 20. The site of the house which was burnt over Benén (Saint) Patrick's servant, and over Lucat Moel, (King) Loeguire's wizard, is a short distance to the south-east of Adamnán's Cross, beside the path a little to the east.

§ 21. Beside the Fort of the Synods to the north stand three small stones, to wit, the stones that were set over the wizards. These are their names: *Moel* and *Blocc* and *Bluicne*. Moel to the east, Blocc to the south and Bluicne to the north.

§ 22. To the east of them is the *Monument of the Dwarf*. Thus stands the grave, south-east and south-west *(sic!)* Three feet only is its measurement in its little quagmire below. Thus is the grave: a small stone under ground to the east of it and another to the west. Three feet are found in it at one time and three and a half at another time.

§ 23. North of the (Dwarf's) grave are two mounds, namely *Dall* « Blind » and *Dorchae* « Dark »: Dall to the south [leg. west?] and Dorchae to the west [leg. east?], and each of them [i. e. the persons buried under them] killed the other, and there is no wall between them and the stones (§ 21) and the grave (§ 22).

§ 24. The *Rampart of the Three Whispers* is near the House of the Women (see infra, § 26).

§ 25. The *Stone of the Fians* is to the east of a road in front of the Fort of the Synod (§ 17).

§ 26. The *House of the Women*, that is Tech Midchuarta is north-east from the eastern mound (§ 23). Thus was the site of that house settled, the lower part to the north and its high part to the south, and the erection of a wall about it to the east and west. The northern side of it is a little bent: north and south it ought to be. It has the form of a long house with twelve doors, or with fourteen, that is seven to the west and seven to the east. And men say that there the Feast of Tara was consumed. That was reasonable, for the choice of the men of Erin would fit therein, and this is the Great House with a Thousand Soldiers:

§ 27. There is a small mound to the south-west of the site of the House in the southern angle. The *Mound of the Woman-soldiers* is its name.

§ 28. The *Grave of Caelchu* and his fort near the northern end of the House of the Women. Caelchu is there, son of Loarn, son of Ruad, son of Cormac Cass of the Eoganacht of Cashel. Of his seed is the Tuath-fis at Tara.

§ 29. The *Triple Mound of Ness* daughter of Eochaid Yellow-heel and mother of Conchobar is at the north-eastern end near the north-eastern end of the House of the Women.

§ 30. The *Fort of Conchobar Mac Nessa* beside the Triple Mound with its door in the east, near the Adjustment of Cúchulainn's Head and Neck.

§ 31. The site of *Cúchulainn's Shield* with its Hollow is in the neighbourhood of the Neck in the north-east. Thus is the fort, level like the ground and in the midst thereof a little hillock which was the full of the Hollow of clay.

§ 32. *Tara's Moor* is near the House of the Women in the north-east, a dirty little moor which is beside the Cairn of the Children in the south.

§ 33. *Gráinne's Fort* is from the Moor of Tara from the west on the summit of the hill.

§ 34. *The foundation of Gráinne's Fort* is from the north under the Slope of the Chariots near the northern Cloenfertae (« inclined grave »).

§ 35. The *Two Cloenfertaes* are to the west of Gráinne's Fort. In the southern Cloenfertae the girls were slain by the Lein-

stermen on the day of *samain* (Nov. 1). In the northern Cloenfertae Lugaid (Mac con) passed the erroneous judgment regarding the woad destroyed by the sheep.

§ 36. The *Cairn of the Children of Leinster* is beside the Moor of Tara to the north.

§ 37. To the north are the *Cross of Fergus* a holy pilgrim: 'tis he who is (i. e. whose remains are) in Carraic Cluman beside the Cairn of the Children.

§ 38. The *Dessel of Tara* is between the two Cairns of the Children, that is, between the southern cairn and the northern cairn.

§ 39. The *Cairn of the Children of the Húi Néill* is beside the Dessel of Tara to the north.

§ 40. The *Fort of Colmán* son of Faelchu is from the Cairn of the Children of the Húi Néill to the north-east, i. e. the northern cairn.

§ 41. The *Mound of the Luchdonn (?)* is beside the Fort of Colman son of Faelchu to the west.

§ 42. *Adlaic* « Desire » and *Diadlaic* « Great Desire » are near Colmán's Fort north-east, that is on the side of the hill-slope to the north-east of the Fort. Two wells are those, *Adlaic* is one of the two, and *Diadlaic* the other; but there is no difference between them.

Also in LL. 30 and BB. 349$^{b}$ 33 – 350$^{b}$ 49.

§ 5. As to Cormâc and Ciarnait see BB. 351, ll. 18-25, and *Lives of Saints from the Book of Lismore,* p. 361.

§ 7. Loeguire son of Níall overking of Ireland temp. Patrick. His burial in armour with his face to his lifelong foes is also mentioned in Lebor na hUidre, p. 366, cited and translated in the Rolls edition of the Tripartite Life, pp. 566, 567.

§ 8. *Níata* « heroic » is *Mata* in LL. and BB.

§ 13. As to *Fál,* whence two of the bardic names for Ireland, *Mag Fáil* and *Inis Fáil,* see also LL. 9$^{a}$, lines 13-22, BB. 350$^{a}$ lines 17-20, and Rev. Celtique, XII, 56, § 3.

§ 20. For an account of the fiery ordeal here referred to, see the Tripartite Life, p. 58.

§§ 29. 39. As to Ness (or Nessa) and her son king Conchobar see LL. 106 and Lives of Saints from the Book of Lismore, pp. xxxiv-xxxv.

§ 31. Compare LL. 121$^{b}$ 37-41 : Benair a lám dói da*no* di Choinculainn dia digail. Documlat ass iarum in tsluaig 7 doberat leo cend Conculainn 7

a laim dói co tancatar Tem*raig*, conid and atá otharlige a chind 7 a láime doi 7 lán lainne a scéith di úir « So Cúchulainn's right hand is struck off him to avenge Lugaid's. Then the hosts march thence, taking with them Cúchulainn's head and his right hand, till they came to Tara, and the grave of his head and his right hand is there, and the full of the cover (?) of his shield of mould ».

§ 35. As to the first *cloenfertae*, where the thirty princesses and their attendants were killed by Dunlaing son of Enna Nia, see *Revue Celtique*, XIII, 51, and Rawl. B. 502, fo. 73[b] 1. As to the second *cloenfertae* and Lugaid's false judgment see *Rev. Celtique*, XIII, 460-462.

## 2. Dumae n-Eirc.

Dumhæ nEirc, canus rohainmnighedh ?

Ní *ansac*. Eare mac Cairp*ri* Níafer mac sen Rosa Ruaidh rí Laig*en*, 7 is é Eare robean a cenn do Coincul*ainn*. Fedlem do*no* Noc*hr*othach ingen Concob*uir* mic Nesa, bean Cairp*ri* má*thair* Eirc 7 Aicli, como tuidchidh *Con*all Cernach do*no* do díghail *Conculainn* for Erc, co torch*air* and Erc,[7]co tuc*cad* a cend co Tem*air* fri taiselbadh, co tainic Acall a derbsiur a hUllt*aib* oa fiur .i. o Glan mac Carb*aid*, do cháiniudh a brá*th*a*r*, co mbai .ix. trath [oc] an guba, gor' cnomuidh a cride indti, 7 adbert a adnacol 7 a dumhæ air[m] on faicfidhe adnacul Eirc 7 a dumæ. Unde[1] Dumha Eirc 7 Dumha Aicle nomina[n]tur.

Dumae nEirc, « Erc's mound », whence was it named ?

Not difficult[2]. Erc was son of Carpre Nia-fer son of Ross the Red, king of Leinster and 'tis he that struck off Cúchulainn's head. Now Fedelm the Fresh-formed (Conchobar mac Nessa's daughter and Carpre's wife) was the mother of Erc and Acall. So when Conall Cernach came to avenge Cúchulainn upon Erc, and Erc fell in the duel, his head was taken to Tara to be exposed. Then his sister Acall left her husband Glan son of Carbad, and came out of Ulster to bewail her brother. For

1. *R. inserts* dicitur.
2. To save space, this formula will hereafter be omitted.

nine days she kept at the lamentation, till her heart broke in her like a nut[1], and she said that her grave and her burial-mound should be in a place from which Erc's grave and burialmound would be seen. Hence are named *Dumae n-Eirc* and *Dumae n-Aicle*.

Also in BB. 352[b] and H. 5[b].

*Dumae nEirc* has not been identified. *Dumae nAicle* was perhaps on the Hill of Acall now, according to O'Curry (M. and C., II, 106), the Hill of Screen, near Tara, in Meath.

According to the Book of Leinster, Erc instigated the beheading of Cúchulainn, but the actual headsman was Lugaid : see Revue Celtique, III, 182.

The sentiment of the tale of Acall is somewhat modern. Modern too is the treatment of the heart as the seat of affection not of thought or wisdom. See Windisch, *Ueber den Sitz der denkenden Seele* and 1 Kings, III, 12.

## 3. Ráith Ésa.

Raith Easa, canas rohainmnig*ed?*

Ni *ansa*. Esa ingen Each*ach* Oireman 7 Étáine, dalta Midhir Bri Leith, is lé tucc*ad cét* ca*ch* indile co Midhir iar mbreith Édaine o Eoch*aig* ar aithedh a F*r*emaind, 7 ni feas cia ros-fuc *nó* cía hairm i[2] rucc*ad*. *Co n*-ep*er*t Codhal C*r*ín-cichech *nó* [Crín-] cosach : « Ros-fucc Midhir i[2] mBrí Leith ». Bói da*no* Eoch*aid* .ix. mblia*dna* hi f*o*rbais f*or* Brí Léith 7 nocoilled Midhir in toghail, 7 co tuc Midhir i mBrí Leith iar*um* tri *fich*ti ban *co* ndeilb Étaine do Eoch*aig*, 7 Esa a ingen feisin et*ar*ru. *Con*id annsin doreguinn-sium dib uile a ingin fesin, *con*id si rucc Mes-Buachalla, m*áthair* sein *Con*aire.

Luid do*no* Eoch*aid* aitherrach do cuingid a mná 7 a érca co Midhir, 7 dob*er*t do a mnói 7 an eraic *co n*-auttaigh .i. tochar t*ar* Moin Lam*raige* 7 fid t*ar* Breifne 7 diclochadh hi Mide, 7 Luach*air* tar Tebtha : *con*id iar*um* dorat Ech*aid* dia ingin

1. cnómhoidh, no do chnómhoidh .i. dobhris amail chnáoi, O'Clery.
2. a R.

a rogha, cia suidiug*ud* cosa mb*er*ta si úadh, *con*id and doroegha sin Raith n-Esa .i. airm a faicb*ed* na t*r*i dinna [.i.] Síd in B*r*oga 7 Duma na nGiall hi Temr*aig* 7 Dun C*r*imt*bainn* i n-Étar. Unde R*áith* E*sa* dicitur.

Ésa daughter of Eochaid Airem and Étáin and fosterling of Mider of Bri Léith, 'tis by her that a hundred of every (kind of) cattle were brought to Mider after Etáin had been carried off from Eochaid in elopement out of Fremann, and it was unknown who had carried her off, or into what place she was taken, until Codal of the Withered Breast or Withered Feet said: « Mider has taken her into Bri Léith. » Then Eochaid was for nine years beleaguering Bri Léith, and Midir was spoiling the destruction [1]. And (after Eochaid had conquered [2],) Mider brought into Bri Léith to Eochaid three score women with Etáin's form, and amongst them Ésa Eochaid's own daughter, and then from them all he chose his own daughter, and she brought forth Mes Buachalla, who afterwards was Conaire's mother.

Then Eochaid went again to Mider to ask for his wife and his eric (compensation), and Mider gave him his wife and the eric which he demanded, to wit, a roadway over Móin Lamraige, and a wood over Brefne, and a *dielechad (?)* in Meath, and a rushry over Tebtha. Whereupon Eochaid gave his daughter her choice as to what seat she should be taken to from him. So then she chose Ráith Ésa, a place from which she would see three noteworthy steads, namely Síd in Broga « the Elfmound of the Plain », and Duma na nGiall « the Mound of the Hostages » in Tara, and Dún Crimthainn on Howth. Hence is said *Ráith Ésa*.

Also in BB. 353ª and in H. 6ᵇ. Versified, LL. 163ª 26.

As to Mider and Etáin see LU. 131, 132: Windisch, Irische Texte, I, 115: Egerton, 1782, fo. 118. d'Arbois de Jubainville, *Cycle mythologique irlandais,* pp. 310-322. O'Curry, M. and C., II, 192-194. III, pp. 162, 190. King Conaire was the hero of the tale of the *Togail Bridne Dadergha*. As to the places here mentioned see nos. 4, 1 § 12, and 30.

1. i. e. injuring the siege-works? The corresponding line of the poem in LL. 163ª 39 is Midir ocondoloim sin ic admilliud na opre.

2. iar togail in tšída sin, LL. 163ª 40.

## 4. Dindgnai in Broga.

Do dingnuib in B*r*oga inso.

.i. Long i*ngine* Fo*r*aind. Le*cht* in Daghda. Mur na Morrígna. Lecht in Mate, is dia colptha[1] rai*ter* Indb*er* Colpta. Barc C*r*imt*hainn* Nia Nair[2], ar is ann roadna*cht*. Fert Feidl*imth*i Rechtmair. Carngal[3] Cuind Cetcathaig. Com[f]ot Cairbre Lifechair. Fulacht Fiachaigh Sraibtine 7rl.

Sencus do*no* in Brogha beos :

IMdaei in Daghda cetamus. Da Cich na Morrígna *iarsain*[4]. Airm i[5] ngenair Cermaid Milbeoil m*ac* in Daghda. Firt mBoinne[6] mna Ne*cht*oin m*eic* Núa[d]at. Is i tuc [le] in coin [mbig] diarbo ainm Dabilla un*de* Cnoc Dabilla d*icitur*. Duma T*r*es[c]. F*er*ta Escláim br*eth*emon in Daghda f*r*isa n-apar F*er*ta P*atr*aic indiu. Cir 7 Cuirreill mna in Daghda .i. da cnoc. F*er*ta Áodha Luirgnigh[7] m*eic* in Dag*da*. D*er*c mBua[i]lcc mbicc[8]. Le*cht* Cell*aig* m*eic* Maile Coba. Le*cht* gab*r*a Cinóeda m*eic* Irgal*aig*. Carcar Leith Machæ. Glend in Máta .i. seilc[h]i sin, ut alii dicunt. Líag Buidhe m*eic* Muiredha, airm i[5] fuil a cend. Leac Ben[d] .i. lecht f*or*sa torc[h]air in Matæ *secht fich*it cos lais 7 *secht* cind. Duma na Cnám. Caisel Aongusa m*ic* Crundmail. Rout sula Midhir 7rl.

Of the remarkable things of the Brug, this :

The House (Bed ?) of Forann's daughter. The Monument of the Dagda. The Rampart of the Morrígain. The monument of the Máta : from its *colptha* (shinbone) Inber Colptha in

1. *R. inserts* conid de
2. *R. inserts* ar
3. carnail BB.
4. post R.
5. a R.
6. *in*Boinne R.
7. Síd Æda lurgnich, LL. 211ª 15.
8. derc *m*Babuilc bil, LL. 211ª 3.

called[1]. The Palace of Crimthann Nia Náir, for he was buried therein. The Tomb of Fedlimid the Lawgiver. The Cairn of Conn of the Hundred Battles. The Grave of Cairbre Lifechar. The Cooking-place of Fiacha Sraibtine, etc.

The story of the Brug still :

The Bed of the Dagda in the first place. Thereafter the Two Paps of the Morrígain. The place wherein Cermait of the Honey-mouth, son of the Dagda, was born. The Tomb of Boind wife of Nechtán son of Nuada. 'Tis she that brought with her the little hound named Dabilla, whence « Dabilla's Hill » is so called. The Mound of Tresc. The Tomb of Esclam the Dagda's brehon, which is today called *Ferta Patraic*. The Comb and Casket of the Dagda's wife, i. e. two hills. The tomb of Aed Luirgnech the Dagda's son. The Cave of Buale the Little. The Monument of Cellach son of Mael-coba. The Monument of the steed of Cinaed son of Irgalach. The Prison of Liath Machae[2]. The Glen of the Máta, that was a tortoise[3], as some say. The Stone of Buide son of Muirid, the place where his head is. The stone of Benn (?), that is, the monument on which the Mata fell : seven score feet had he and seven heads. The Mound of the Bones (of the Mata). The Stone-wall of Oengus son of Crundmael. The Shot of Mider's Eye, etc.

Also in BB. 353[a] 49 and H. 7[a]. Versified, LL. 164[b] 211[a]. Printed from BB. with a translation (by O'Donovan ?) in Petrie's *Round Towers*, pp. 102, 193 « as an example of the class of monuments in use in Ireland during the sway of the Tuatha de Danann race, as well as subsequently ».

*Brug maic ind Óc*, otherwise called *Brug na Boinde*, near Slane on the northern bank of the Boyne.

*Mor-rigain* (gl. lamia), Regina 215, fo. 101, one of the Tuatha dé Danann, reoccurs s. vv. *Mac Brug*, *Boiba*, etc. and plays a part in the *Táin bó Cualnge*.

We shall meet the *Mata* again, infra no. 28. A poem ascribed to Mongan son of Fiachna and Colomb cille (LL. 194[b] 23) gives it only four heads.

1. See infra, No. 28.
2. The Grey of Macha, one of Cúchulainn's horses.
3. Cf. *muir sell le* cited by K. Meyer (Rev. Celt., XI, 434) from *Tochmarc Emire*.

## 5. Inber n-Ailbine.

INber n-Aillbine, can*as* rohainmnig*ed?*

Ni *ansa*. Rúad m*ac* Rigduind m*eic* rig F*er* Muirigh tarclam lu*cht* .iii. noad do te*cht* tar muir do acallaim a comaltæ [.i.] m*eic* ríg Lochlainne. [Feb] amluidset co leth lenna feimidset imram na*ch* leth am*al* nos-fast*ad* ingir. Imluid iar*um* Rúadh t*ar* luing amach ar co fesad cid dia mbói aní nos-mert[1] 7 nomsáoi fái. Atchí iar*um* .ix. mna cóimiu do mnáib [domain] 'ga fostad, t*r*iar fo[2] cach nóadh. Rucsat leo Ruad do*no* co fáoi .ix. n-oidhci la ca*ch* mnoi f*or* tir tartha *nó* f*or* longaib credumai. Cor[o] toirrci áon díb úaidhib, 7 rogell af*r*ithisi a tiachtoin andochum ma roised a set.

Luid do*no* Rúad co tech a comalta 7 fái lais .uii. mbli*adn*a, 7 luid f*or*cúla, 7 ni rofir a dáil, co tor*acht* Magh M*ui*righ. Luidset [didiu] na nói mná *cus*in m*ac* 7 ros-fucsat léo dia [te]-tarr*acht*, 7 ní mon-airnic doib. Marb*aid* do*no* a m*áth*air a m*ac* fein annsin, 7 æn mac Rúaid, 7 foc*er*d urc*hur* [dó] dia chind, *con*id and asb*er*t cách amail bid o oengen: « Is ollbine, is oillbine! » Un*de* d*icitur* Inb*er* n-Oillb*ine*.

Rúad son of Rígdonn, son of the king of Fir Murig, mustered the crews of three ships to go over sea to have speech with his fosterbrother the son of the king of Lochlann. When they had got half way across they were unable to voyage in any direction, just as if an anchor was holding them. So then Rúad went out over the ship's side that he might know what it was that was stopping them, and he turned under the vessel. Then he sees nine women, the loveliest of the world's women, detaining them, three under each ship. So they carried Ruad off with them and he slept for nine

1. Sic BB. inde nosmb*er*t, R. andi not-fosd, H. Cf. *arrumertus* gl. statui, Ml. 58c 9, 58d 17.
2. Sic BB. *for* R.

nights, [one] with each of the women, on dry (?) ground or on beds of bronze. And one of them became with child by him, and he promised that he would come again to them if he should perform his journey[1].

Then Ruad went to his foster-brother's house and stayed with him for seven years, after which he returned and did not keep his tryst truly, but fared on to Magh Muirigh. So the nine women took the son (that had been born among them), and set out (singing, in a boat of bronze[2],) to overtake Ruad, and they did not succeed. So the mother then kills her own son and Ruad's only son, and she hurled the child's head after him; and then said every one as if with one mouth, « It is an awful crime! It is an awful crime! » Hence *Inber n-Oillbine*.

Also in BB. 355[a] and H. 8[a]. An unsuccessful attempt to publish the text of BB. will be found in the *Atlantis*, IV, 235, 236, where, however, there is a good translation by O'Curry.

The *Oilbine* or *Ailbine* is now (according to O'Curry) « the river Dilvin, which falls into the bay of Malahide, in the county of Dublin », ibid., 191 note.

As to the detention of ships by submarine folk, see R. Köhler in the *Zeitschrift fur deutsches Altertium*, XXIX, 456-458, and Child, *English and Scottish Popular Ballads*, IV, 510.

## 6. Ochonn Midi.

Ochund Midhe, canas rohainmniged?

Ni *ansa*. Dia ndech*aid* Niall Nóigiall*ach* m*a*c Each*ach* dar muir n-Icht[3] bói do*no* intansin Eoch*aid* m*a*c [fo. 94[a] 1] Enna Ceindsel*aig* tair f*or* tafund iar marb*ad* Laidgeind m*ei*c Boircheda, *con*id é tuc in chomairle dona mnaibh .i. cuingi[d] deilbe rig in domoin do taidbsin doib, coro taiselb iar*um* iarna

1. Literally, attain his way: cf. dús in roised marbad Cáic, *Irische Texte*, 2te Serie, 1 Heft, p. 4.
2. So in the metrical version.
3. dar muir co r*iacht* muir n-Icht, BB.

dietgudh doib. Bói do*no* Eoch*aid* am*al* ca*ch* mnoi [i]na trechumasc co cruisigh[1] fob*r*ide fo[a]choim, *con*id di *con*gegne in rí[g] on deirc ochsaile co'roile .i. Niall, 7 atb*er*t airm a clannfai[de] a le*cht* co n-arleicthi a geill and 7 *con*[s]níad[2] n*er*t caich giallu dó.

Tucad da*no* corp Neill anair[3] 7 mebsat *secht* catha riam, 7 do[m]b*er*tsat co hOchoind, coro hadhn*acht* and hé. *Con*id de ata Ochan mor muindt*ir*i Neill airm ir-roscar cach o aroile 7 i n-arlaicit geill Er*enn* i suidiud. Unde Ochonn [Midi] d*icitur*.

When Niall of the Nine Hostages, son of Eochaid (Muidmedón), went over the Ictian sea, then was Eochaid son of Enna Cennselach in the east in exile after killing Laidgenn son of Boirchid (Niall's wizard). So he (Eochaid son of Enna Cennselach) advised the women (of France) to ask that the king of the world's form might be shewn to them[4]. Wherefore, after undressing, Niall displayed himself to them. Now Eochaid, like any woman in their crowd (?), was there with his javelin under his garment, So with it he transfixed the king, Niall, from one armpit to the other. And Niall said (when dying) that his hostages should be released where his monument should be made, and so that the strength of every power should be gained by him.

So Niall's body was brought (to Ireland) from the east, and his troops routed their foes in seven battles, and took him to Ochan, and there he was buried. And the great lamentation (*ochán*) of Niall's household is where each parted from the other and where the hostages of Erin were released. Whence « Ochonn of Meath » is said.

Also in BB. 355[b] and H. 10[a]. Versified LL. 154[a] 10. The translation of the last sentence but one is conjectural. Compare LU. 51[a] 39: Niall im*morro* iss and roadnacht i n-Ocháin. *Con*id de atá Ochain *for*sin telaig .i. och cáini .i. ind ochfad 7 ind écáini dodrónsat fir Her*enn* oc caini Neill and.

*Muir n-Icht* the Channel between France and England.

1. cruisidh R.
2. Sic H. *co*niad R. Cf. consniat [coinsneadh, P. O'C.] .i. cosnam O'Dav. 69.
3. Sic BB. aniar R.
4. So in the *Tain bó Cúalngi* Cúchulainn displays himself to the women and poets, L.U. p. 81[a].

There are some rare words and forms in this tale: *diétgud, trechumasc, fobride, congegne* (= *congeogoin*, H., *congegna*, BB.) *consniad*, and *ar-laicit*.

Niall of the Nine Hostages is said to have been overking of Ireland from A.D. 377 to 404. Of his nine hostages, five, according to Keating, were from Ireland and four from Alba. But the metrical version mentions hostages of the Saxons, Franks and Romans:

Firian focul atb*er*t Niall dia ṅgoet f*or*sind rían cen rún,
aitt i clanta ilad Néill col-liṅgtís a ṅgeill f*or* cúl.
Aire sin raleicthea ass dar gaeth[1] ṅglass, ba trom a thress,
geill Saxan, ba mórdál [mass], *géill* Fraṅc, *géill* Roman an[d]es.

## 7. Mide.

Mide, canas ro*ainmniged?*

Ni *ansa*. Midhe m*ac* B*r*atha m*eic* Deatha, c*ét*narofhado tene f*or* clannaib Nemedh i nEr*inn*, 7 robói *sé* bli*adna* f*or* lasad, *con*id on tene sin rohadnad ca*ch* p*r*imtene i nH*érinn*, *con*id de dliges a comorba miach la muic ca*ch* oen cleithe i nEir*inn*, *co* n-erb*r*adar d*r*ai[d]e H*érenn*: « Is mí-dé dun in tene-si rohadnad isin tir ». Co ro tinolait dr*uid* H*érenn* ind oentech, co tallaid a tengt[h]a asa cennaib t*r*ia comairle Mide, cor*us*-adnaic hi talm*ain* Uisneich, 7 *co* ndesid Mide p*r*imd*r*ai 7 p*r*imsench*aid* H*érenn* uaisib. Atb*er*t Gairech ingen Gumoir, muime Mide: « Is uais nech dofilt*er* sund innocht[2] ». Un*de* Uisne*ch* 7 M*ide*.

Mide son of Brath, son of Deoth, was the first to light a fire in Erin for the clans of Nemed, and it was six years a-blaze, and from that fire was kindled every chief fire in Erin. Wherefore Mide's successor is entitled to a sack (of corn) with a pig from every house-top in Ireland. And the wizards of Ireland said: « 'Tis an evil smoke (*mí-dé*)[3] for us, this fire that hath been lit in the land ». So the wizards of Ireland were collected into one house, and, by Mide's advice, their tongues were cut out of their heads, and he buried them in the ground

1. gaoth .i. fairge, O'Cl.
2. For *innocht* R has inneoch dofil sunn ano*cht*.
3. Midhe .i. droichtheine, O'Cl.

of Uisnech, and Mide, chief wizard and chief historian of Ireland, sat above them. Then said Gairech Gumor's daughter, Mide's fostermother: « Sublime (*uais*) is one (*nech*) who is here tonight ». Whence *Uisnech* and *Mide*.

Also in BB. 356b, H. 6a : Bodl. no. 7 (*Folklore*, III, 575-6) and Ed. 2a 2. Versified LL. 199b 34. See also O'Curry, Manners and Customs, II, 191, and *Silva Gadelica*, II, 520-521. 475, where it is edited from BB.

*Mide* now Meath. *Uisnech* now Usnagh Hill in Westmeath. Brath son of Death (or Deoth) was father of Breogan, BB. 12a. *The Clans of Nemed* the second colonists of Ireland.

## 8. Druim nDairbrech.

Druim nDairbrech, canas ro*ainmniged?*

Ni *ansa*. Dairb*r*e D*e*rg[1] m*a*c Lulaig m*e*ic Ligmuine do Aithechtuath*aib*[2] H*é*renn, co tuairsi Ligmuine 7 Fer mBolg 7 Fer nDomnand targlamsat cath Comuir[3] do Tuathal. Doluid da*no* Tuath*al* 7 Fiach*a* Casan 7 Findmall a b*r*ath*air* don cath sin. Dairb[r]i D*e*rg, [immorro] 7 Eoch*aid* Oilech f*o*rsin leith n-aill. Fegair iar*um* in cath 7 cloit*hir* f*o*r Eoch*aig* n-Oilech, 7 marbt*hair* Dairb*r*e fora drumainn. Un*de* Druim n*Dairbrech*. *Vel* ita : D*r*uim nAirbre, f*r*i Bri Ele anair ata. Un*de* d*icitur* Fothairt Airbre .i. fothairt filet f*r*i Bri anoir.

Druim nDairbrech, whence was it named?

Not difficult. Dairbre the Red son of Lulach son of Ligmuine, of the Peasant-tribes of Ireland, with a remnant of Ligmuine and the Fir Bolg and the Fir Domnann, gathered (forces to deliver) the battle of Commar to Tuathal (Techtmar). So Tuathal and Fiacha Cassan and Findmall his brother went to that battle. Dairbre the Red, however, and Eochaid Oilech were on the other side. Then the battle is fought, and

1. Drechderg LL. 192a 22.
2. each. tuathaib, R.
3. commair, LL. 192a 29.

Eochaid Oilech is defeated, and Dairbre is killed on his Ridge[1]. Whence *Druim nDairbrech* « Dairbre's ridge ». *Vel ita :* Druim n-Airbre i. e. to the east of Brí Ele it is. Whence is said *Fothairt Airbre* i. e. Fotharts that are to the east of Bri.

Also in BB. 356b 47 and H. 16a. Versified LL. 192a 15.

*Druim nDairbrech* is perhaps the *Druim Dairbhreach* mentioned by the Four Masters, A.D. 1063, where O'Donovan translates the name by « Oak-hill », and says that it is now unknown.

As to the Aithechtuatha and Tuathal Techtmar see BB. 255a 34, the Four Masters, A.D. 76, 106, 1258, note i, and *Lives of Saints from the Book of Lismore,* Preface xxxvii.

## 9. Laigin.

Laigin, canas ro *ainmniged ?*

Ni *ansa*. Laigin a laginis .i. ona laignib lethnoib tucsat leo na Dub-gaill a tirib Gall. Da *cét* ar dib milib a lín. moaroen re Labr*aid* Loing*sech* [.i.] Moen mac Oil*ell*a Áine, dolot*ar* in fiallach sin.

*Nó* it laig*in* cum láigti oir 7 airg*it* tucsat cerda H*é*r*enn* do Labr*aid* Loings*ech* .i. Maen, dia du[d]ch*aid* 7 Ernolb m*ac* righ Danmarg diar'ortsat in rig*raid* im Cobt*hach* Coelbreg i[2] nDind Rig.

*Nó* is Laig*in* quasi laig-fine .i. fine[3] sil Laegaire Luirc: lurcon enim *gracce* auid*us* deuorator interp*retatur* la*tine* : lorc di*diu* angbaid *nó* lainn*for*diuclandtaid.

*Tri* anmann doib .i. [Fir] Domnann, Gaileoin, Laigin ; 7 Gail*eoin* roalsat Labr*aid* *for* a loinges hi tirib Gall.

IT Gail*eoin* *immorro* iar n-aimsir mair bat*ar* i[c] cobr*aid* Oi*l*ella m*a*i*c* Rosa *for* Tain bo Cuailgne. Un*de* d*icitur* T*r*icha c*ét*

1. i. e. the ridge named after him : *drumainn*, which should apparently be *drummaim* in the dat. sg. So infra No. 11 *roteclann* is written for *rotéclaim*.
2. caol a, R.
3. Sic H. laigfir .i. fir R.

Gaileoin, 7 nidat Galenga, ar is cian már ría Corm*a*c Gaileng rof*er*ad Tain bo Cuailnge.

Docechnat*ar* d*r*ai[d] Er*enn* f*or* Gal*eon*u co roeb[d]ad*ar* uile inge mad bec, 7 an dotuaraid dib ros-dibaid Tuath*al* T*echtmar*. Is clann Labr*ada immorro* Laigin uile *acht* Lai[g]si 7 Fothairt Domnann im*morro* ros-dilgend Tuath*al*.

*Laigin* from *laginae*, that is from the broad spears which the Black Foreigners brought with them from the lands of the Gauls. Two thousand and two hundred was their complement. Along with Labraid the Exile, that is Moen son of Ailill ot Aine, that army went.

Or it is *laigin* « spears » adorned with gold and silver which the craftsmen of Ireland gave Labraid the Exile, that is Moen, when he and Ernolb son of the king of Denmark came and destroyed the kings round Cobthach Coelbreg in Dind Ríg.

Or it is *Laigin* quasi *laeg-fine* the family of the seed of Laegaire Lorc, *lurcon* [leg. lurco ?] enim graece [leg. latine ?] is interpreted « a greedy devourer », *lorc* then means ruthless or an eager devourer.

Three names had they (the Leinstermen) to wit, Fir Domnann, Gaileoin and Laigin, and it was the Gaileoin that nourished Labraid during his exile in the lands of the Gauls.

'Tis the Gaileoin, moreover, who after a great while were helping king Ailill son of Ross on the Táin bó Cualnge. Whence is said « thirty hundred Gaileoin », and they are not the Galenga, for the Driving of the Kine of Cualnge happened long before Cormac Galeng.

Ireland's wizards sung spells on the Galeoin so that all perished save a few, and what remained of them Tuathal Techtmar destroyed. All the Leinstermen are Labraid's children save Laigsi and Fothairt Domnann which Tuathal exterminated.

Also in LL. 159[a]: BB. 357[a]: H. 16[b]: Bodl. no. 4. Ed. 1[b] 2 (incomplete). See also *Silva Gadelica,* II, 455, 500.

*Laigin* now Leinster. *Dinn Rígh* one of the two royal seats in Leinster, near Leighlin Bridge to the west of the Barrow. See LL. 22[a] 2, 48[b] 10, 192[a] 37 and 269[a].

As to Loegaire Lorc, Cobthach Coelbreg and Labraid Loingsech see O'Mahony's Keating pp. 250–254.

*Cormac Gaileng*, see Cormac's *Glossary*, s. v. *Gaileng*, and LL. 329c.

## 10. Sliab Bladma.

Sliab Bladma, cid diata?

Ni *ansa*. Bladma *nó* Blod m*ac* Con, m*eic* Cais Cloth*min*, mic Uachaill, romarb Bregmæl gabaind Cuirce m*eic* Snithe rig Erota[1]. Doluid iartain ina noedin co rogaib a feronn a sliab. Un*de* Sliab Bl*adm*a.

*Nó* is Blad mac Breog*ain* ba marb ann do tám, et a quo mons nominatur. *Nó* it bleda mara .i. biasta mara, ruiseda a n-anmann, 7 bit i n-uiscib 7 i tirmaib, 7 it he f*or*uidbet na cran*na* [fo. 95' 1]. Un*de* « Sliab bledach Bledma »; 7 Ros Náir m*eic* E[d]licon he prius.

Bladma or Blod son of Cú, son of Cas Clothmín, son of Uachall, killed Bregmael the smith of Cuirce, son of Snithe king of Iruaith. Thereafter he went in his boat and took his land on the mountain. Whence is *Sliab Bladma*.

Or 'tis Blad son of Breogan, who died there of pestilence. And from him the mountain is named. Or they are sea-*bleda* i. e. sea-monsters named *ruiseda*, and they live (equally well) in waters and on dry grounds, and 'tis they that destroy the trees. Whence « monsterful Sliab Bledma [*Félire*, April 7], and it was previously called Ross meic Edlicon.

Also in LL. 159b 17 : BB. 357b 23 : H. 17a : Bodl. no. 11 : Ed. 2b 2.

*Sliab Bladma*, now Slieve Bloom, on the border of King's and Queen's counties.

## 11. Fid n-Gaible.

Fid nGaible, canas ro *ainmniged?*

Ni *ansa*. Gaible m*ac* Etadoin m*eic* Nuadat Airgetlam tall

1. ríg hua Fuata *nó* rig Muada, LL.

*gr*inne Ainge ingine in Dag*da* roteclann si do denam d*r*ochta di, ar an d*r*ochta fognid in Dagda ni anad do tinnsaidsin ce*n* nobíd muir f*or* tuile, 7 ni tucta banna as cen ba aithbi and. Tarrlaicc ercor don g*r*inne sin a Belach Fualasc*cach* co ro fas Finncoill as, *con*id de ata Fid nGaillbe *nó* nGaible n*unc*.

*Nó* comad Gabal ainm na haband dotáot t*r*it. Un*de* dixit[1] B*er*can :

IS inmain in gabalsa
bid uaithi ainmnegad
f*or* leth in fiadaso,
a rad ni ro.
in gemsa carrmocaill
in u*cht* na cluanaso
tall[2] sluagh, mor fo.

*Nó* comad hi Gabal Gairechtai*n* ingen Guill, ben Óirc m*ei*c Ingoir ri Atha cliath *no*baidte isin abaind sin iar marb*ad* a fir la Ai*l*ill m*ac* Æda Roin i n-Ath Orc. Un*de* d*icitur* Fid nGaible 7 Gabal 7 At[h] Orc.

Gaible son of Ethadon son of Nuada of the Silver Hand, stole a bundle of twigs which Ainge the Dagda's daughter had gathered to make a tub thereof. For the tub which the Dagda had made (for her) would not cease from dripping while the sea was in flood, but not a drop was let out of it during the ebb. He hurled a cast of that bundle from Belach Fualascach and (in the place where it alighted) a fair wood grew thereout. Hence it is now (called) Fid nGaibli, « Gaible's wood ».

Or it may be (from) *Gabal* « Fork », the name of the river that flows through it. Whence Saint Berchan said : « Dear is this Fork : from it is the appellation on the half of this word : to say so is not overmuch. This gem of carbuncle in the breast of this lawn carried off a host : great good. »

Or it may be from Gabal Gairechtach daughter of Goll wife of Orc son of Ingor king of Dublin, who was drowned

1. dicitur R.
2. talla R.

in that river after her husband was killed by Ailill son of Aed Rón at Áth Orc. Whence is said *Fid nGaible* and *Gabal* and *Áth Orc* « Swineford ».

Also in LL. 159ᵃ 50: BB. 357ᵇ 33: H. 17ᵃ: Bodl. no. 6: and Ed. 2ᵃ 1. Edited from LL. in *Silva Gadelica,* II, 476, 523.

*Fid nGaible,* now Feeguile, the name of a wood in Leinster, in which S. Berchán built the church of Clonsast.

## 12. Mag Lifi.

Mag Life, canas ro *ainmniged?*

Ni *ansa*. Life[1] *ingen* Cannain Cruth*nig* doluid la Deltbanda m*ac* Druchta, dailemoin *Con*aire Moir rig Tem*ra*. A Sid Buidb ar Femen do. Fodes di*diu* o Tem*raig* gab*sat,* ar rop aloind lee in mag darsa tanic *co n*datig a hainm fair. [Conna ro dáil Deltbanna do feraib Herenn coro ainmnigthe in mag út o anmum a mná[2].] Un*de* Mag L*ifi*.

*Nó co m*bad[3] Fea an ainm 7 li oni ba laind le ina faca.

Life, daughter of Cannan the Pict went with (i. e. wedded) Deltbanna son of Drucht, the spencer of Conaire the Great, king of Tara. Out of the Elfmound of Bodb on Femen was he. South of Tara they set up, and because the plain over which she came seemed beautiful to her, she asked that her name might be on it; and Deltbanna dealt out no more (liquor) for the men of Erin until yon plain was called by his wife's name. Whence *Mag Lifi*.

Or may be *Fea* was the name and *Li-* because what she saw seemed bright to her.

Also in LL. 159ᵃ 26: BB. 358ᵃ: H. 17ᵇ: Bodl. no. 4. Edited in *Silva Gadelica,* II, 482, 530.

*Mag Lifi* or *Liphi* (ad campum Lifi, Book of Armagh, fo. 15ᵇ 1, in campo Liphi, ibid. 10ᵃ 1, 10ᵇ 2) a plain in the county of Kildare, through

1. Sic H. Lipti R.
2. Sic LL.
3. ɔbat R.

which the river Liffey winds. *Femen* a plain near Cashel, co. Tipperary: Flaith Femin find, LL. 129.

*Conaire Mór*, v. supra, no. 3.

## 13. Berba.

Berba, canas ro *ainmniged?*

Ní *ansa*. Meiche m*a*c na Morrigna is and robat*ar* na t*r*i c*r*i-deda, corot-marb M*a*c cecht im-Maig Mechi[1]. Mag Fertaigi da*no* a ainm in maige co sin[2]. Amlaidh badar na c*r*ide sin, co ndelbaib t*r*i nathrach treithib. Meni tors*ed* da*no* bas do Mechi arforb*er*tais na nathracha ind 7 focnafed ana faigbet béo i nH*ér-inn*. Roloisc ia*rum* M*a*c c*echt* in[na] c*r*ide sin im-Maig Lua-th*at*, coro la al-luaith lasin sruth, *con*id romarb eas in tsrotha, [7] coro marb ca*ch* n-anmanda roboi ann, 7 coro m[b]erb. *Nó* combad i n-Aird Luaithrid [noloisc[3]]. Un*de* B*er*ba d*icitur* 7 Mag Meche 7 Aird Luaithrid.

*Nó* coma[d] Berba .i. b*er nó* bir 7 ba .i. balb. Un*de* B*er*ba d*icitur* .i. us*ce* balb.

Meche son of the Mor-rigain, in him were the three hearts till Mac Cecht killed him on Mag Mechi, which till then had been named Mag Fertaigi. Thus were those hearts, with the shapes of three serpents through them. Now if death had not befallen Meche the serpents in him would have grown, and what they left alive in Ireland would have wasted away. Then Mac cecht burnt those hearts on Mag Luathat « Plain of Ashes », and cast their ashes with the stream, whereupon the rapids of the river stayed, and every creature therein died and boiled.

Or maybe it was on Ard Luaithrid « Height of Ashes » that he burnt the hearts; whence *Berba* is said, and *Mag Méchi* and *Ard Luaithrid*.

1. methi R.
2. This sentence is misplaced in R.
3. Sic BB. leg. roloisc.

Or *Ber-ba* may be (a compound of) *ber* or *bir* « water » and *ba* « dumb ». Whence is said *Berba*, that is, « dumb water ».

Also in LL. 159b 40 : BB. 358a : H. 17b : Bodl. no. 15 : *Silva Gadelica*, II, 477, 523-524.

*Berba* now the sluggish, silent river Barrow. *Mag Luadat* supposed by O'Donovan to be near Newtown Stewart, co. Tyrone.

*Mac ceki* one of the Tuatha dé Danann kings or, more probably Conaire's champion. See LU. 89a, 97b, 98a.

## 14. Móin Gai Glaiss.

Moin Gai Glais, canas ro*ainmniged ?*

Ni *ansa*. [Gae] Glas m*ac* Luinde m*eic* Loga Liamna, nia sin Fiach*ach* Sr*abtine*. As do dorig*ne* an goba in gæi dot[h]ec*uisc*. Doluid [andeass[1]] Culdub m*ac* Dein dia samna do cuingid gona duine ecin, co[2] roguin Fidrad m*ac* Dama Duibe, a quo Ard Fidraid. Dochuaid Gæ Gl*as* ina iarmor*acht*, co tarlaic fair in sleg dogena in goba do t*ri* dr*ai*[d]*echt*, co ndech*aid* t*ri*a Culdub isin monaid, 7 ni frith in[t]sleg sin iar*um*, *acht* oen tuarascbail fosfuair Mæl Odarn m*ac* Dimai Croin dia ngegna di Ait[h]ceda ri H*uu* Mail iar mbeith Mæl odrain blia*dain* hi talmain, diar' cachain som in rand so :

IMlech Ech
i Moin da Ruad ar c*ach* leth,
ci[a] ron-maid enech ron-bi
nirbo dui, a Aithechdai.

Ba si sin in Carr Bel*aig* Duirgein, is i nomarb*ad* [in] *trichait* mbuiden. Am*laid* nobid, 7 gobal fo bragaid, 7 nis-luaidhed nech *acht* demon. Hi cein bess in sleg 7 a rind[3] fodess ni fo*r*-b*r*isfidir n*er*t Leithe Cuind o Laignib.

Gae Glas son of Luinde son of Lug Liamna was Fiacha Srabtine's champion. 'Tis for him that the smith made the intractable

1. Sic H.
2. cia R.
3. raind R.

spear. From the south Cúldub son of Dían went on the day-of *samain* (Nov. 1) to seek to slay some one, and he slew Fidrad son of Dam Dub, from whom *Ard Fidraid* is called. Then Gae Glas went a-following him and hurled at him the lance which the smith had made for him by magic, and it passed through Cúldub into the bog, and that lance was never found afterwards save once[1], when Mael-Odrán son of Dimma Cron, after he [leg. it?] had been a year in the ground, found it and slew therewith Aithechdae king of Húi Máil. Whereof he sang this stave: *Imlech Ech,* etc[2].

This lance was the *Carr*[3] of Belach Duirgen: 'tis it that would slay the thirty bands. Thus it was, with a fork under its neck, and none save the Devil would move it. So long as the lance is with its point southwards the strength of Conn's Half (the North of Ireland) will not be broken by Leinster.

Also in BB. 358[b] and H. 18[a].

Mael-odráin son of Dimma Crón is mentioned by the Four Masters, A.D. 647, and in Rawl. B. 512, fo. 115[b] b 1. In Rawl. B. 502, fo. 73[b] 2 he is called *hua Dimmae Chroin.*

*Méin Gai Glais* « Grayspear's Bog », not identified. *Belach nDuirgen,* see infra no. 24.

## 15. Fafaind.

Fafaind canas ro *ainmniged?*

Ni *ansa*. Broc*caid* m*ac* Bruic. do Gailianaib Labradha Loingsig, is do ba m*ac* Faifne file 7 Aige a ingen. A m*áthair* Liber ingen Luit. Badar foirmdig dáini doib. Fodailsed siabra andochum co rodelbsad Aigi in lǣg n-all*aid* cor' cuir cuaird fo cethair timcoll Er*enn,* co ros-marbsat fian Meilge m*ac* Cobthaig[4] ri H*érenn,* 7 ni frith di *acht* bolg us*ci,* 7 mos-laisen isan abaind, *con*id uaide ainmnigth*ir* Aigi.

1. A mere guess: *oen tuarascbail* literally « one description ».
2. I can make no sense of this quatrain.
3. carr .i. sleagh, O'Cl.
4. Cobtaid R.

Luid iar*um* Faifne a bráthair[1] do ainmed rig H*érenn* [fo. 95[b] 2] ina digail, coro tuarcbadh t*ri* boleca fair. Rohirgab*ad* iar*um* in file la Melgi ar ba dicinaid i n-oided[2] Aici, 7 romarb*ad* he i Fafaind ison aire rig Tem*ra*, 7 inde roadn*acht*, 7 *con*aitt*echt* ina marbtai, mo ainm do bith i nduma sin dogrés[3] .i. Duma Faif*ne*.

Luid Lib*er* dia cumaidh corus-baidh isin Lib*er*, *conid* uaide arsegar. Rotamlaig[4] Broccaid ir-Raith m*eic* Bruic.

Broccaid son of Broc of the Gaileoin of Labraid the Exile had a son, Faifne the poet, and a daughter Aige. His mother was Liber daughter of Lot. Folks were envious of them: so they loosed elves at them who transformed Aige into a fawn and sent her on a circuit all round Ireland, and the fians of Meilge son of Cobthach king of Ireland, killed her, and of her nought was found save a bag of water, and this he threw into the river, so that from her the *Aige* is named.

Thereafter Fafne her brother, in order to avenge her went to blemish the king of Ireland, and upon him three blotches were raised (by Fafne's satire). Then the poet was arrested by Melge, for he, Melge, was guiltless regarding Aige's death. And Fafne was killed on Fafaind, for satirizing the king of Tara, and therein he was buried; and while they were killing him he entreated that his name might be for ever on that mound, to wit *Duma Faifni*.

Liber went to her woe and drowned herself in (the river) Liber, so that from her it is (so) called. Broccaid died of disease in Ráith meic Bricc.

Also in LL. 160[b] 9: BB. 358[b] 33. Versified LL. 191[b] 1.

The transformation of Aige into a bag of water reminds one of Geirhild the witch, in the Landnámabók, who turned herself into the shape of a leathern sack full of water.

« Cobthach King of Ireland » was doubtless Cobthach Coelbreg, slain at Dind Rígh, A. M. 4658, according to the Four Masters. *Fafaind*, the *Aige*,

1. abran R.
2. oig*ed* R.
3. semper R.
4. Rotamlaid R.

the *Liber, Duma Faifni, Ráith meic Bricc* not identified. *Fafaind* is mentioned in the following tale.

## 16. Adarca Hua Failgi.

Adarca H*ua* Failge, canas ro *ainmniged ?*

Ní *ansa* .i. Iuchna Echbel qui et Iuchna Ciaba*n*ach rigb*r*iugaid bæ fri Fafaind atuaid anair i Fán in Briugad[1] .i. Machad Bri[g]de. Ba he a besad, alt*r*om 7 imtocebail sotha a tighe co mba blia*dain*, coro carsat [fo. 96[a] 1] a cethre hé. Intan [immorro] ba marb he documlaiset a cethr*i* adochum con fasad t*r*i la 7 teura haidche[2] 'mo cholaind. Am*al* na tuitcid leo m*us*luid cach dib i[3] tuaim in aroile, 7 fodailet[4] Iuchna co a n-adarcaib, 7 focerdad an gléo cor' lasat a n-adarca co mbat*ar* dumæ dib isna tabcaib[5] (?), *con*id dib dob*er*tar Adharca. Mosluadat iar*u*m do díl a n-itad co Boinn, 7 fos-dailed co Almain, comdar mairb ina n-almaib inti, et un*de* dicitur Almu.

Almu di*diu ingen* Bécain briug*ad*, ben Iuchna [Ciab*aig*. Imsai iar mbas Iuchna] ind diaidh a halaim co maigin a hath*ar*, *co* n-ap*ad* n-and do chumaid Iuchna 7 do dith a ceithre[6], et a qua Almo d*icitur*.

*Vel* ita. Almu Almóin .i. fri moin aniar ata, ut d*icitur* Airbri fri Bri Eile anoir.

*Vel* Almu .i. ail mo, id est .i. ail os moin, *nó* i moin, *nó* all mou, *nó* ollmou.

Iuchna Horsemouth, who was also called Iuchna the Hairy, a royal hospitaller who dwelt to the north-east of Fafaind on Fán in Briugad « the Hospitaller's Slope », that is, Machad Brigte. This was his custom, to rear and bring up the offspring (calves) of his house till they were yearlings; wherefore his cattle loved him. Now when he died his cattle came

1. a fan an briugaid R.
2. Sic H. t*r*i hoidche R.
3. a R.
4. fodailed R.
5. tuacaib BB.
6. ceil*i* R.

together to him, and round his body spent three days and three nights. As he did not come away with them, each of them goes against the other[1] and they rend Iuchna with their horns, and their fight was fought till they cast their horns, which became mounds in the..., and from them (the name) *Adarca* is given. When they went to the Boyne to quench their thirst they were dispersed to *Almu* and there they died in their *almai* « herds ». Hence is said *Almu*.

*Almu*, again, daughter of Bécan the hospitaller, wife of Iuchna the Hairy, after Iuchna's death returned, following her herd, to her father's stead, and there she died of grief for her husband and for the destruction of her cattle. From her *Almo* is named.

Or thus : *Almu, Al-móin*, to the west of a bog (*móin*) it is as *Airbri* is to the east of Bri Eile.

Or Almu .i. *ail-mo*, that is, a rock (*ail*) over a bog (*móin*) or in a bog. Or *all-mou*, or *oll-mou*.

Also in LL. 160b 36 : BB. 359a 32 : H. 18b and *Silva Gadelica*, II, 483, 531. The casting of the horns is better explained in LL. thus :

Intan tra ba marb é tancatar a bóchethra uile issin cnocc út, co mbatar tri la 7 tri aidche ic immarbad isin chnucc sin ic cainiud Iuchnai, co torchratar a n-adarca díb.... Co ndechatar assa aithle do díl a n-íttad co Boind « So when he, Iuchna, was dead all his cattle came to yon hill, and for three days and three nights they were there killing each other, bewailing Iuchna, so that their horns fell off them... and afterwards they went to the Boyne to quench their thirst ». So in the Panjab : « Dear, dear, dear », cried the buffalo, « how very sad! I must mourn too. » So she immediately cast her horns and wept and wailed. After a while she went to drink water in the river. (*Folklore in the Panjab*, Indian Antiquary, June 1882, p. 170.)

## 17. Aillend.

Aillend, canas ro *ainmniged ?*

Ni *ansa*. Crem Marda rucc ingin Luig*dech* rí[g] Laig*en* ar aithiud. Aillenn di*diu* a hainm. Aillbe a hainm a hoirce, 7 adbath Aill*enn* ar naire oice, 7 asna aball t*r*ena lighe — is [di] as-

1. tuaim .i. éadan no aghaidh, a front or face, P. O'C.

b*er*ar Aball Ail*linne,* 7 atbath a hoirce ina diaidh[1] sidhe, 7 rofás ibar t*r*itside. Is de asb*er*ar Ib*ur* Baile .i. Ailbe t*re* delidín, ut dicitur

Aball Aillinde arda Ibar Baile, bec f*or*ba,
cia asberar a láide nis-tucait dáoine borba.

Art Mes-delmand m*ac* S*ét*na cedna *con*acclaid m*úr* n-Ail*linne*. Fiach di*diu* 7 Buirech 7 Urur*us* roscl*æ*dar fadéoid[2]. Buirech do*no* foc*er*d asin clud in cloich fil indti, dia n-eb*air*t « Ail and », 7 is*ed* ainm nos-bía. It imda di*diu* a hanmand iar*u*m, ut alius dixit[3] :

Aillend aenach diar n-ócaib, etc.

Crem Marda abducted a daughter of Lugaid king of Leinster. Aillenn was her name and Ailbe the name of her lapdog. And Aillenn, being in Crem's possession, died of shame, and through her grave grew an appletree which is called « Aillenn's Appletree ». And after her died her lapdog, and up through him a yewtree grew. Of this is said « the Yewtree of *Baile* » that is *Ailbe* by transposition of letters, as is said « The Appletree of lofty Aillenn, the Yewtree of Baile — little profit. Though their lays are uttered rude men understand them not. »

Art Mes-delmand son of Setna was the first who excavated the rampart of Aillenn. Fiach then, and Buirech and Ururus dug it finally. 'T was Buirech too, that out of the ditch cast the stone that is (still) at Aillenn, and said: *Ail and* « a rock there », and this is the name it shall have. Many names besides it hath, as some one said:

« Aillend an assembly for our warriors, etc. »

Also in BB. 379[b] : H. 18[b], *Silva Gadelica*, II, 483, 531.

*Aillend* « the ancient name of a large fort on the hill of Cnoc Ailinne, anglicè Knockaulin, near Kilcullen, in the county of Kildare », O'Donovan, *Four Masters*, A.M. 4169, note c.

1. diaigh R.
2. fadéoigh R.
3. ailius dr. R.

As to the technical term *delidin* see Cormac's Glossary s.vv. *Delidin* and *Nascu,* where *ref* (for *fer*) and *ne* (for *en*) are given as examples.

## 18. Carman.

Carman, canas ro *ainmniged?*

Ni *ansa*. Triar fear tancadar a hAthin, 7 oenb*en* léo .i. tri m*eic* Dib*aid* m*eic* Doirci m*eic* Áincis iad .i. Dian 7 Dub 7 Dothur a n-anmand, 7 Carmean ainm a m*áthar*.

Tria b*richtu* 7 dicetla 7 cantana nolúited in math*air* cach maigin : tria fogail 7 esindruc*us*, im*morro*, romilldis na fir.

Dolod*ar* do*no* co Her*inn* ar ulc re Tuaith dé D*anann*, do coll etha na hindsisea for*ro*. Olcc iar*um* la Tuatha dé D*anann* indsin. Doluid Ái m*ac* Oll*oman* o file*dain*, 7 Cridenbel o cáintib, 7 Lugh Læbach o dr*ai*[d]*ib*, 7 Be cuille ona bantuathaib do cetol for*rosum*, 7 ni ro scars*at* friu cur' cuirset in triar fer tar muir, 7 fac[ab]sat a ngiall[1] afus .i. Cairmen a math*air*, arna tisdais co H*érinn* afrithisi, 7 tucsat dia cind in sechta[2] nos-fognad na ticfaidis airet beith muir im H*érinn*.

Ba marb af*us* a m*áthair* sin do cumaid ina giallacht[3], 7 rocuindig for Tuaith de D*anann* airm i n-adnaicfidea co n-agtais a hænach and, 7 co mbad hé a hainm nobeith an ænach sin 7 in maigin semper. Un*de* [fo. 96[b] 1] Carmuin 7 aoenach Car*muin*, 7 fogniset[4] Tuatha dé D*anann* hindsin aireat bad*ar* i nH*érinn*.

*Vel* ita. Sen-gairmun tainic indeg*aid secht* n-erca[5] nEch*ach* [Bélbuide] tuc Lena m*ac* Mes-reoda 7 Ucha ingen Oxa Rige*er*ta a m*áthair* in m*eic* sin, 7 ba b*en* sen Mesgeag*ra* m*eic* Dato rig Laig*en* iar*um*. Bat*ar* do*no* maráon la Lena ic sethad in buair sin hic Sen m*ac* Duirb 7 Lochar Luath m*ac* Smiraig[6] 7 Gunnait m*ac* Sucait 7 Altach m*ac* Duilb 7 Mothur m*ac* Largaig[7].

1. ngilla, R.
2. Sic BB. snechta R. cetharda H.
3. ngiall*acht* R.
4. foghnitis H.
5. n-erc H., erc BB.
6. smiraid R.
7. largaid R.

Fos-fuair Sengar*man* ic Raith Bic *fri* Dún m*aic* Datho an[d]es. Marbt*har* Ucha iar*um con*a bandt*r*ocht 7 in milid tucsat in mbuar, 7 tuc[1] Sengarman leis a búar co Mag Mesca ingine Buidb iarna breith dos*um* a Sidh Findch*ada* i Sleib Monaid i n-Alb*ain, co n*-a[t]bath Mesca ar naire isin magin sin, 7 foclas a fert and .i. f*er*t Mesca ingine Buidb, 7 rucesat .iiii. m*eic* in Dátó .i. Mes *seda* 7 Mes *roeda* 7 Mes d*eda* 7 Mes d*elmon, for* Sengarmun isin maigin sin, 7 doc*er* Sengarman and, 7 foclass[2] a f*er*t and, 7 *con*aite*cht* ænach nguba do gnim and, 7 co mbeit[h] a ainm in aenach sin 7 in maigin sin dogres, et un*de* Carmun 7 Sen-carmun d*icuntur,* 7 fognidis Laigin insin ar treb-aib 7 ar tellaigib[3] co Cathair Mor. Ni farlaic Cathair im*morro* acht[4] [d]o tellaigib[5] fodesin 7 remt*us* la sil Rosa Failge, a f*or*-gabail 7 an deoraid i lurg in aenaig[6], ut sunt Laigsi 7 Fothairt.

*Secht* ng*r*aifne and 7 *secht*main f*ri* agad bretha 7 cocerta a cuigid f*ri* blia*dain*.

Is and fognídis Laig*in* Desgab*ur* in laithi déidenach[7] de. Is de adb*er*ar echt*r*es Osraige[8]. Forud [a rig for deis ri(g) Carmun : forud[7]] ri[g] H*ua* Failge f*or*a clíu, 7 is aml*aid* a mna.

Hi kall*aind* aug*uist* notéigdis ind, 7 hi sexid aug*uist* noticdis as, 7 ca*ch* t*r*es blia*dain* fognídis, 7 da blia*dain* fria tairecc.

[.Lxxx. 7 .d.][9] blia*dan* o rognid in cetna aenach and c*us*andara blia*dain cethorchat flatha* Ochtauin Augusti ir-rogeinir Cr*ist*.

Ith 7 bli*cht* doib ara denom, 7 cen f*or*ran coigid in[10] H*é*rinn f*or*aib, 7 fir riglaig[11] leo [7 mna *m*etha][12] 7 suba la cach sain-t*r*eb, 7 ca*ch* meas mar taidbsin, lína lana o usc*i*b, 7 meth 7 mochléithe [ocus] rig occa doib mene denad insin.

1. tucsat R. and BB.
2. Sic H. foclasa R.
3. tellaigedhaib R.
4. at*r*it (?) R.
5. tellaidib R.
6. ænaid R.
7. deigenach R.
8. os*r*aide R.
9. Sic BB. and H.
10. .m. R.
11. riglaeich H.
12. Sic LL. 213ª 27 : for *metha* leg. *maetha*.

There were three men who came from Athens and one woman with them, [their mother]. The men were the three sons of Díbad son of Doirche, son of Aínces, (« Extinction son of Darkness son of Ailment »), and their names were Dian and Dub and Dothur. (« Violent, Black and Evil »), and the name of their mother was Carman.

By spells and charms and incantations the mother ruined every place. By plundering and dishonesty the men destroyed.

So they went to Ireland to bring evil on the Tuatha Dé Danann by blighting the corn of this island upon them. To the Tuatha Dé Danann that seemed ill. So Ái son of Ollam of their poets, and Cridenbél[1] of their lampooners, and Lugh Laebach of their wizards, and Bé cuille[2] of their witches went to sing charms upon them, and they parted not from them till they had driven the three men over sea. And the men left their mother Cairmen here as a pledge that they would not come again to Erin, and they also gave the Seven Things which they served (as security) that they would not come so long as sea surrounded Ireland.

Their mother died of grief here in her hostageship, and she asked the Tuath Dé Danann to hold her fair (*oenach*) at her burial-place, and that the fair and the place should always bear her name. And the Tuatha Dé Danann performed this so long as they were in Erin. Hence *Carman* and *Oenach Carmuin*.

Or thus : Old-German followed Eochaid Yellowmouth's seven cows which had been carried off by Lena son of Mesroeda. Ucha daughter of Oxa king of Certa (?) was Lena's mother, and she was wife of Mes gegra son of Dath King of Leinster.

Now along with Lena in driving those cattle were Sen son of Dorb, and Lochar the Swift son of Smirach, and Gunnait son of Sucat, and Altach son of Dolb, and Mothur son of Largach. Old Garman found the cows at Ráith Becc to the south of Dún m*eic* Datho. Then Ucha with her women is killed and the soldiers who carried off the cows. And Old-German took his cows to the Plain of Bodb's daughter Mesca whom

1. See Revue Celtique, XII, 65, 67.
2. Ibid. 93.

he had carried off from Síd Findchada on Sliab Monaid in Scotland. And Mesca died of shame in that place, and there they dug her grave, even the grave of Mesca daughter of Bodb. And Dath's four sons overtook Old German at that place, and [by them] there Old German fell, and there his grave was dug. And he begged them to establish there a « fair of Lamentation », and that the fair and the place should always bear his name. Hence *Carman* and *Sen-charman* are so called.

And the Leinstermen used to hold that fair according to habitation and hearths down to (the time of) Cathair the Great. Cathair, however, left it to his own hearths only, and precedence with the race of (his son) Ross Failge, their dependent branches, such as the Laigsi and the Fothairt, and their exiles in the track of the fair.

There were seven horse-races there, and a week for promulgating the judgments and laws of the province for a year (rectius three years).

'T was on the last day thereof that the Leinstermen of South-Gabur i. e. the men of Ossory, held (their horserace). Thence is said « Ossory's horse-contest ». Their king's high-seat was on the right of the King of Carman : the high-seat of the king of Húi Failgi was on his left. Thus, too, were their wives.

They entered the fair on the kalends (i. e. the first) of August and left it on the sixth of the ides (i. e. the eighth) of August. Every third year they held it, two years being given to preparing it.

From the holding of the first fair there down to the 42d year of the reign of Octavian Augustus when Christ was born, are 580 years.

For holding it the Leinstermen (were promised) corn and milk, and freedom from control of any (other) province in Ireland : that they should have men, royal heroes ; tender women : good cheer in every several house : every fruit like a show (?) : and nets full (of fish) from waters. But if it was not held they should have decay and early grayness and young kings.

Also in BB. 360ᵃ 8 and H. 19ᵃ. Partially in LL, 215ᵃ 1-30. Versified LL. 215ᵃ 31-216ᵃ. Edited and translated in O'Curry's *Manners and Customs*, II, 39-41 ; III, 526-529.

The Fair of *Carman* (now Wexford) was, according to O'Curry, revived A.D. 718, by Dunchadh King of Leinster, and last celebrated A.D. 1023 by Donagh mac Gillapatrick.

## 19. Bóand.

Bóand[1] cid diata?

Ni *ansa*. Boand ben Nechtain m*e*i*c* Labrada dodech*aid* docum in tobair diam[air] bui i n-urlaind in Sídha Nechtain. Ca*ch* óen fodriced ni ticed uad can maidsin a da rosc *acht* min[i]ptis hé Nech*tan* 7 a tri déogbaire .i. Flesc 7 Lam 7 Luam a n-anmand.

F*echt* and m*us*luid Boand la dim*us* do cobfis cum*acht*a in tobair, 7 asb*er*t nad búi cum*acht*a diamair *com*nis*ed* cumac a delba, 7 imsói tuaithbel in tob*uir* fo*th*ri, 7 máidhid t*r*i tonna tairsi don tob*ur*, 7 fosruidbed a sliasait 7 a [leth]laim 7 a lethsuil. Imsói di*diu* f*or* tech*ed*[2] a haithisi co fairgi 7 an uis*ce* anadiaidh co hInb*er* mBóinne, 7 ba hísin m*áth*a*ir* Oeng*us*a m*ei*c in Dag*da*.

*Vel* ita: Bó ainm in [t]srotha 7 Find aband Sl*ébe* Guaire, 7 dia comr*a*c mole is ainm Boand (rectius Bófind).

Dabilla ainm a hoirce, un*de* Cnoc Dabilla, Sl*iab* in Cotaig hodie.

Bóand wife of Nechtán son of Labraid went to the secret well which was in the green of Síd Nechtaín. Whoever went to it would not come from it without his two eyes bursting, unless it were Nechtán himself and his three cupbearers, whose names were Flesc and Lám and Luam.

Once upon a time Bóand went through pride to test the well's power, and declared that it had no secret force which could shatter her form, and thrice she walked withershins round the well. (Whereupon) three waves from the well break over her and deprive her of a thigh and one of her hands and one of her eyes. Then she, fleeing her shame, turns seaward,

1. Bodand R.
2. teth*ed* R.

with the water behind her as far as Boyne-mouth, [where she was drowned]. Now she was the mother of Oengus son of the Dagda.

Or thus : *Bó* the name of the stream [of Síd Nechtain] and *Find* the river of Sliab Guairi, and from their confluence is the name *Bóand* [= Bó + Find].

*Dabilla* was the name of her lapdog, whence *Cnoc Dabilla* (« D.'s Hill »), today called *Sliab in Cotaig* « the Mountain of the Covenant ».

Also in BB. 361ᵃ 49 : H. 9ᵃ : Bodl. no. 36. Silva Gadelica, II, 474, 519. Versified, LL. 191ᵃ 27-54.

*Bóann* Ptolemy's Βουούινδα, now the river Boyne, which rises at *Síd Nechtain* a hill in the barony of Carbury, co. of Kildare.

*Sliab Guairi,* now Slieve Gorey in the co. of Cavan.

*Cnoc Dabilla,* v. supra, no. 4.

## 20. Nás.

Nas, cid diata ?

Ni *ansa*. Eoch*aid* Garb m*a*c Duach r*í* H*éren*n is é ro escair f*or* firu H*éren*n tictu f*ri* selgad Caille Cuan co laignib 7 bacaib 7 belaib leo ar anóir a mna .i. Tailtine ingine Magmoir[1]. Sle*cht*sat do*no* Caild Cuan f*ri* mis, *con*id e in mag sin Ænach Tailten. IMfocht i mbái nech do f*er*aib H*éren*n f*ri*a hobair immuig[2]. F*r*isrogart Bri Brúglas, echl*ach* Tailltine : « Failet t*ri* rathmuige H*éren*n .i. Nas 7 Ronc 7 Ailest*ar*, t*ri* m*ei*c Dorcland[3]. » Marb*tar* ind, » ar Taillti. « Ni haml*aid* », ar Eoch*aid*, « is ferr a mbeath*u* *indás* a mbas ; *acht* denat rath-[fo. 97ᵇ 1]-muighecht[4] béos ». « Bid aml*aid* », ol Taillti : « claidet[5] t*ri* ratha damsa. »

Is and *con*claid Nas a raith, 7 is é a ainm d*us*fil .i. Nás, 7 r*aith* [for]foirb nGaind m*ei*c Dela .i. *cóic*ed *Concub*u*ir* indiu.

Cl*aid*is do*no* Runc a raith .i. R*áith* Ruinc la Dal Ar*aid*e. is

1. Tailtiu ingen H.
2. Sic BB. amuig R.
3. Dorchlaim LL. 194ᵃ 40. Dorclann BB.
4. rathmuidhecht R.
5. claided R. claiet H.

edh a ainm d*us*fil, .i. [leg. 7] *raith* f*or* foirb nGenaind m*eic* Dela .i. *cóic*ed Oi*le*lla m*eic* Mata indiu.

Is ann *con*[a]clai[d] Al*estar* a *raith* f*or* Sleib Collan .i. Sli*ab* Leitrech indiu : is de asberar *raith* Cluana Alest*air*. .i. raith [for] foirb Sengaind m*eic* Dela — .i. *cóic*ed Coi[r]p*ri* aniú [1].

Unde R*áith* Ruinc 7 Nas 7 R*áith* A*lestair*.

*Vel* aliter : Nas 7 Bói da ingin Ruadri [2] m*eic* Taite [3] ri B*re*tan, .ii. mnói Loga m*eic* Scail Bailb. Nás da*no* m*áthair* Ibic m*eic* Logha. Is and adbath Nás, 7 roadna*cht* i Nás, *con*id de asberar Nás. Marb iar*um* a siur foc*é*toir .i. Bói, dia cumaid, cor*us*-adnacht i Cnucc Bæ, *et* un*de* Cnuc Bái d*icitur* .i. Cnoc Bua. Targlaim Lug [4] slogu Gaidel leis o Taill*tin* co fiad in B*r*oga do cained na mban sin im k*al*a*ind* au*guist* c*acha* bliadna, *con*id de bai nas*ad* Loga. un*de* Lugn*as*ad .i. comarc Loga *nó* cuimniug*ud nó* aithmed *nó* feil bais.

Eochaid the Rough son of Dua king of Ireland, 'tis he that made a proclamation to the men of Erin to come and cut down the Wood of Cuan, with *laigin* (broadbladed lances) and bill-hooks and hatchets, in honour of his wife Tailtiu daughter of Magmor. So in a month they cut down the wood, and that plain is (now) Oenach Tailten. He asked whether any of the men of Erin had shirked the work. Bri Brú-glas, Tailtiu's messenger, answered : « There are Ireland's three rath-builders, Nás and Ronc and Ailestar, three sons of Dornela. » « Let them be killed for this », quoth Tailtiu. « Not so », says Eochaid, « 'tis better they should live than die. But let them keep on building raths. » « So be it », replied Tailtiu : « let them build three raths for me. »

Then Nás dug his rath, and this is its name, *Nás*, and a rath on the heritage of Gand son of Dela, which today is Conchobar's province (Ulster).

Ronc also dug his rath, to wit, Ráith Ruinc in Dalaradia,

1. In R and BB. these words (from *.i. raith* to *aniú*) come next after *damsa*.
2. Ruadrach, LL. 194a 20.
3. Caitti LL. 194a 17. Aitte H.
4. Iuid R.

this is the name it has, and a rath on the heritage of Genand son of Dela, that is, today, Ailill mac Mata's province (Connaught).

Then Alestar dug his rath on Sliab Collan now Sliab Leittrech. Hence it is called the rath of Cluain Alestair, a rath on the heritage of Sengann son of Dela, today called Coirpre's province.

Whence *Ráith Ruinc* and *Nás* and *Raith Alestair*.

Or otherwise: Nas and Bói two daughters of Ruadri son of Caite (?) king of Britain, were the two wives of Lugh son of the Scál Balb « the Dumb Champion ». Now Nás was the mother of Ibec son of Lugh. There Nás died, and in Nás she was buried, hence it is called *Nás*. Her sister Bói died straightway of grief for her, and was buried on Cnogba, whence that name *(Cnogba = Cnochua)*. Lugh gathered the hosts of the Gaels from Tailtiu to Fiad in Broga « the land of the Brugh », to bewail those women on the first day of August in each year: so thence was the *nasad* « assembly » of Lugh, whence *Lugh-nasad* « lammasday », that is Lugh's commemoration, or remembering, or recollection, or deathfeast.

Also in BB. 362[a] 15 and H. 34[b]. Versified LL. 194[a] 17. As to *lugnasad* see Cormac's Glossary, s. v., and LU. 52[a]: óenach Tailten cech lugnasaid.

*Nás* now Naas in the co. of Kildare. *Sliab Collan* a mountain in Clare.

As to the five sons of Dela see LL. 7[b] 35, 127[a] and *Four Masters*, A. M. 3266.

## 21. Ceilbe.

Ceilbe, canas ro *ainmniged ?*

Ni *ansa*. Find File m*a*c Rosa Ruaid dochuaid do tig Bea [fo. 97[b] 2]Gelenis ingine Coirp*r*i Niafer. Boi di*diu* coirmfleid ar cind a hath*ar* 7 ni[s]tarfaid do brath*air* a ath*ar*, ciarba filid 7 ri ind oenf*er*, 7 ni f*r*ith dó *ach*t as 7 arbur, *con*id and asb*er*t Find Filid:

Nit-raib brig do buanseilbe,
a Be bailc gan brathirsi,

aithbi oll a[r] [t]h'airmitne.
ni turcbat*ar* sáorflatha
arbeloib do brondfine
saoghal sund a[1] sentaine
*acht*[2] rat[h]aib [nit-raib].

Rogab iar*um* att in ingen comba lan 7 rodún a comlaid *conustacht*[3] a hanail, *co n*-apad de, 7 rohadn*acht* i[si]n airm-[sin], *con*-aprad a claide[4]: « sunda fo ceil Be and ». Un*de* d*icitur* Celb*e*.

Alit*er* : Cairp*re* m*ac* Rosa, Cairp*re* Colbi air 7 Niafer. is é ro-adn*acht* sáorgiall Temrach beo and, *con*id[d]e asb*er*ar Colbeo *nó* Ceilbeo, 7 un*de* Celbe.

*Vel* ita : Dallan m*ac* Machacan[5] m*eic* Echtigirn, sui H*érenn*[6] ind eicsi 7 i fil*idecht*. Doluid do tig Gelbe iagine Cerb*aill* m*eic* Muirecain ri Laig*en*. Is é rotoimsedh each ndicelta. Luid in ingen do failti f*r*is 7 c*r*aeb d*r*oighen *con*a hairnib fo coim, 7 asb*er*t : « Cid fil fom coim, a Dall*áin ?* »

Dixit[7] Dallan :

Focuirim firt faitsine
la faedh[8] fesa findecsi
armbad fochraib faillsiges
faitsine bas tui.
donndos d*r*oigin delgtigi
fo dubarnib diballa
fail fot coim, a caoming*en,*
not-cuireb fo cúi.

*Con*tuaisi Gelbe la sodhain[9] 7 asb*er*t in fil*i* : « doriarut[10] ar dogensa t'ainmed ». « Ni tó », ol an ing*en,* « bid lat in maig-

1. co LL. is BB. na H.
2. for LL.
3. condostacht LL.
4. claibtid LL. claididh BB.
5. Machaden BB.
6. Sic BB. im*morro* R.
7. d*icitur* R.
8. sic BB. æod R.
9. soghain R.
10. dor iar ut, BB.

en *cou*rancamair, *acht* m'ainmsi[1] fuirre .i. raith Gelbe, 7 un*de* Ceilbe.

Find the Poet son of Ross the Red went to the house of Bé Whiteskin daughter of Coirpre Niafer. Now there was an ale-feast ready for her father and she shewed it not to her father's brother, though there were in his single person a poet and a king. And nought was found by him save milk and corn. Whereupon Find the Poet said « Have thou no worth of thy goods, O strong Bé, without brotherhood! may thy honours ebb utterly! : noble lords are not upraised before thy womb-family[2] », etc.

Then a tumor seized the damsel, so that she was swollen, and it closed her door, and choked her breath so that she died thereof, and she was buried in that place (Ceilbe), and her gravedigger said : « Here under concealment (*ceil*) is Bé ».

Otherwise : Cairpre son of Ross had the by names Cairpre *Colbi* and *Niu fer*. 'Tis he that there buried alive (*beo*) the free hostage of Tara, wherefore he is called *Col-beo,* or *Ceil-beo,* and hence is *Cel-be*.

Or thus : Dallán son of Macachán son of Echtigern, a sage was he in wisdom and in poetry. He went to the house of Gel-be daughter of Cerball son of Muirecan King of Leinster. 'Tis he that used to divine[3] everything concealed. The damsel went to welcome him, and she had under her garment a branch of thorn with its sloes. She said : « What is under my garment, O Dallán ? » Dallan replied : « I apply a miracle of prophecy, with a cry of knowledge of white wisdom that near may be what a prophecy that is silent (?) manifests. A brown bush of spiky thorn bearing ignoble (?) black sloes there is under thy garment, thou dear damsel. I will make thee wail (?) ».

Thereat Gel-be was silent, and the poet said : « Thy... for I will blemish thee ». « Nay », says the damsel : « thou shalt

1. mainimsi, R.
2. I cannot translate the last two lines.
3. *toimheasaim* I conjecture, augur, O'R.

have the place where we met, only let it bear my name, to wit, Ráith Gelbe. » And hence is *Ceilbe*. »

Also in BB. 362[b] 22 and H. 33[a]. The first three paragraphs also in LL. 200[a] 29-41.

*Ceilbe* not identified.

## 22. Liamuin.

Liamoin, cid diata?

Ní *ansa*. Liamoin Lendcáin 7 F*or*cartoin 7 Mianach 7 Truistiu, *cethri* hingena Dubtaig Dubtaire m*e*ic F*or*gnæ rí Deisi Breg. co ros-carsat cet*hri* m*e*ic Áic[h]ir Cirr m*e*ic Ech*ach* Ondat do Érnaib M*u*mon, do sil Mogha-lama[1], m*e*ic Luig*dech* m*e*ic Coirp*ri* C*r*omcinn, co tancat*ar* ceit*hr*i meic Áichir[2] aníar co tech nDubt*haig* .i. F*or*dub, F*or*noc*ht*, Roimp*er* 7 Fomu a n-anmann, co ro lasat a curu blia*dain* fri Dubt*hach*. Bat*ar* ic cuingid a n-oth*ar* iarsain[3], 7 ni tuc Dubt*hach* co mbidis mís fri blia*dain* oca, ar is *ed* [Dubthach] rotuill mís fri faichill 7 combuit*echt* mbliadne. Doluid Dub*thach* f*or* creich i Laig*nib*. Leic-id-si*um* gal*ur* f*or*ro, arna tisdais leis. Dotáot Dub*thach* ia*rum* 7 claid-sium da eis 7 cet*hri* hingena Dubt*haig* leo, co comarnaic Dub*thach* friu i Laig*nib*, *cœrus*-marb a n-o*cht*ar .i. Fomu fer Liamna, Roimp*er* fer F*or*cartana, F*or*noc*ht* fer Mianca, Fer-dub la Truistiun[4]. Romarbaid di*diu* uile .i. F*er*dub ic Dub-athaib Mas*ten*, F*or*noc*ht* ic F*or*noc*ht*, Roimp*er* i-nGlais Rom-pair, Foma a Foma, Liamain f*or* Liamo, in Mianach i n-Acuil, F*or*car*tain*, Truistiu f*or* Ath [Truistenn].

Doluid do*no* aniar a m*áthair* .i. Luachair Bairennach a hainm, 7 a Boirind Corcumruad di, co fuair fis bunaid marbta a ceit*hr*i mac, co romaid a cridhe indti. Is di asberar Luachair Bairendach.

Doluid Aic[h]er co n-apad hi Cnuc Duma Aichir ind Uib[5] Felmeda. *Con*id dia derb*ad* sin rocachoin in filid [fo. 98[a] 1] Dingnai Laigen, lith ngaile, 7rl.

1. modha lama R.
2. Aithir R.
3. post R.
4. leg. Truistinn?
5. ua F., aibh H.

Liamain Fair-robe and Forcartain and Mianach and Truistiu, four daughters of Dubthach Dubthaire son of Forgnae king of the Dési of Bregia, were loved by the four sons of Ácher Cerr son of Eochaid Andot of the Érnai of Munster of the race of Mogh Lama son of Lugaid, son of Cairpre of the Bowed Head. So Áicher's four sons came from the west to Dubthach's house, and their names were Fordub, Fornocht, Romper and Fomu. For a year they worked out their contracts (of service) with Dubthach, and then they were demanding their wage; but Dubthach would not give it till they should have been with him a month in addition to the year, for 'tis he, Dubthach, that always added a month as against a year's hire and partnership.

Dubthach went on a raid into Leinster. In order not to go with him they feign sickness. Then Dubthach starts (without them), and when he had gone they make off with his four daughters. But in Leinster Dubthach came across them and killed the eight of them, to wit, Fomu Liamain's man, Romper Forcartain's man, Fornocht Mianach's man, and Ferdub with Truistiu. So they were all killed: Ferdub at the Black Fords of Maistiu, Fornocht at Fornocht, Romper in Glas Rompir, Fomu in Fomu, Liamain on (Dún) Liamna, Mianach in Achaill, Forcarthain at Forcarthain, and Truistiu at Ath Truisten « Truistiu's Ford ».

Then from the west came their mother Luachair — Boirennach was her name, and from Boirenn in Corcomruad was she — and she found full knowledge of her sons' slaughter, and her heart brake within her. From her *Luachair Boirennach* is named.

Áicher went and died on Cnoc Duma Áichir (the Hill of Áicher's Mound) in Húi Felmeda. And to certify that the poet sang, *Dindgnai Laigen,* etc.

Also in BB. 362b-363a: H. 36a; and *Silva Gadelica,* II, 479, 526, where *Liaman* is said to stand for *Dún Liambna* now Dunlavin.

## 23. Dún nGabail.

Dun nGabail, canas ro *ainmniged?*

Ni *ansa*. Gabal ingen Guirt [Glais m*eic* Fedlimid, co tainic Lut*air*] m*ac* Luirgnigh dia cuingid, co rofái leis. Aml*aid* boi di*diu* Lut[air], 7 *secht* cind déc fair. Airdiu ca*ch* ralaig [é], cæca cubat ˙na gabul, 7 a leth na leithe. Fer ele di*diu* coa cuingid, Fuit*er* m*ac* F*or*duib a ainm, co tainic sein anair, 7 Labraid Laimd*er*g leis, 7 Brodar m*ac* m*eic* Sciach 7 Ibar mac Sciach 7 [fo. 98[b] 1] Glas m*ac* Sgairb, co[r˙]gabat*ar* tech f*uir*re, 7 rogab Gablach Fuit*er* ar gail, co torch*air* le; 7 ni terno nech dona tainic anoir do cosnum ingine Guill. Unde[1] Dún nGabail nominatur.

Gabal was daughter of Goll Glas son of Fedlimid, and Lutair son of Luirgnech came to ask her, and she slept with him. Now thus was Lutair: seventeen heads upon him: higher than any oaktree was he: fifty cubits in his fork and half (i. e. 25) in his shoulderblade. Now there was another man a-seeking her. Fuiter son of Fordub was he called, and from the east he came accompanied by Labraid Redhand and Brodar son of Sciach's son and Ibor son of Sciach and Glas son of Searb. And they stormed the house in which she was, and Gabal challenged Fuiter to fight, and by her he fell, and none escaped of those that came from the east to strive for Goll's daughter. Hence *Dún nGabail* is named.

Also in BB. 364[a], H. 37[b], Versified LL. 197[b] 60.

*Dún Gobail*, as the name is spelt in LL. is there said to be in Cuthraigi. Not identified.

## 24. Belach nDuirgein.

Belach nDuirgein, canas ro*ainmniged?*

1. unde dicitur, R.

Ní *ansa*. Duirgein ingen Luaith m*ei*c Lomgluinigh[1] m*ei*c. Lomaltaig m*ei*c Lathraig do sil Mercill m*ei*c Smirduib 7 Ercad ingen T*r*esc*a* siúr sidhe Léige ingine T*r*easca. No fæd do*no* Ercad la mugaidh t*ar*cend Luaith, *conus*-fuair Dúirgin, 7 atféta sén dia hath*air* am*ail con*airn*echt* in gnim. Luid iar*um* Erc*ad* i mbáigh[2] Indigh m*ei*c De[ad] Domnann, ar [ba] brath*air* di se, co comtisadh le do digail a sceoil f*or* D*ui*rgin. Luid di*diu* Indech le co Belach da mBend, ar ba hé a *cét*na hainm, 7 f*or*forbairt[3] Indech a bandail, 7 ni f*or*faem Dúirg*in* dó, 7 *con*oga[i]b a armu 7 imsói f*r*i hIndech, 7 imsói-si*um* f*r*iae se, 7 oirgis Indech in mnai di sodhoin, 7 ferais D*uirgein* .l. crecht fair-sium.

Hi cuic*ed* blia*dain* dec flaithiusa Nuadat Airgetlam is and do*no* nobith ic slait 7 ic sírorg*uin* f*or*sin mbelach út, *con*idh dia bás 7 dia b*eth*aidh rohainmnig*ed* in Belach.

Duirgein was daughter of Luath son of Lomglúinech (son of Lomaltach son of Lathrach, of the race of Mercell son of Smirdub) and of Ercad daughter of Tresc (she was a kinswoman of Liag daughter of Tresc). Now Ercad used to lie with a slave instead of Luath, and Duirgein detected it (i. e. her mother's adultery) and told her father how the act was discovered.

Then Ercad went to speak to Indech son of Dea Domnann, for he was a kinsman of hers, and get him to come with her to take vengeance on Duirgein for her tale. So Indech went with Ercad to Belach dá Bend — for that was the former name of the pass — and entreated (?) Duirgein for a tryst. Duirgein refuses it, lifts her weapons and turns against Indech. Indech turns against her and slays the woman, but (not till after) Duirgein had inflicted fifty wounds upon him.

In the fifteenth year of the reign of Nuada Silverhand folk were plundering and constantly slaying at that Pass; and from Duirgein's death and life the Pass was named.

1. lomglinnig m. lomaitig R.
2. ambaidh R.
3. inforbairt, Lec.

Also in BB. 364[b] 3 : H. 38[a] : Lec. 461[a]. Versified LL. 194[a] 15.
*Belach nDuirgein* not identified.
As to *Nuada Airgetlám*, king of the Tuatha Dé Danann, see Revue Celtique, XII, 128.

## 25. Bairend Cermain.

Bairend Cerman can*as* ro*ainmniged ?*

Ni *ansa*. Cerman Caladcend m*a*c hUarg*us*a m*ei*c Doltaigh[1] 7 Digais Dibartach ingen Etarbaidh a bean, *secht* m*ei*c 7 *cóic* ingena leo. Casan 7 Fuilech 7 Fledhach 7 Liath 7 Dímoin 7 Scal [7] Dornmár anmand na s*ec*ht m*a*c sin. Capach 7 Mala 7 Bresa 7 Bairend 7 [C]liath na cóic ingena indsin. Dlomais [Digais] doib 7 asb*er*t Cerman f*r*iu ara ng[n]itis [fo. 99[a] 1] f*r*i heri mías, 7 fodailset iar*u*m cach ina *con*air úadib .i. Casan co Glend [Cuill], Fulach co Glend Smoil, Fledhach co Der[g]-moin, Lia*th* co Gl*end* F*ind*leit[h], Di*main* co Carraic [n]D*r*o-beoil, Scail co Scairb Indech, in Chappach[2] co Glenn Cappaige[3], Mal*a* f*or* Malain, B*er*sa ina Muig. Bairend [aroen] re athair i Coilliu Cermain 7 ic Babluan .i. no*men* amnis f*r*isn-ab*ar* Bairenn, Cli*ath* ig B*er*nai na Cleithi, Digais a m*áth*a*i*r f*or* Sl*éib* Dig*a*sa.

Cerman Hardhead (son of Uargus, son of Doltach), and his wife Digais Dibartach daughter of Etarbad had seven sons and five daughters. Cassán, Fuilech, Fledach, Liath, Dímain, Scál and Dornmár were the names of these seven sons : Capach, Mala, Bernsa, Bairend and Cliath, these were the five daughters. (Their mother) Digais refused (food) to them, and Cerman told them that they should lessen the burden of feeding them[4]. So then they separated from them (their parents), each

1. doltaidh R.
2. carp*ach* R.
3. carp*aige* R.
4. Literally « that they should act against [the burden of dishes ». LL. 194[b] 6 has : fognad dúib ag is ernbas « let battle and sword-death serve you ».

by his or her path — to wit, Cassán to Glenn Cuill « Hazel-valley », Fuilech to Glenn Smoil « Thrush-Valley », Fledach to Dergmóin « Red Bog », Liath to Glenn Findléith, Dimain to Carric Drobeoil, Scál to Scarb Indech, the Cappach to Glenn Cappaige, Mala on Malain (?), Bernsa on her plain, Bairenn along with her father in Coille Cermain and at Babluan (i. e. the name of a river now called Bairenn), Cliath at Berna na Cléthe, and their mother Digais on Sliab Digasa.

Also in BB. 364b 37: H. 38a: Lec. 461b. Versified LL. 194a 58.
The places mentioned in this tale are said by Prof. Atkinson (*Book of Leinster,* Contents, p. 50) to be in Leinster.

## 26. Duiblind.

Duiblind, canas ro*ainmniged*?

Ni *ansa*. Dub ingen Roduib m*ei*c Cais m*ei*c Glais Gamna ben [Enna] m*ei*c Nois m*ei*c side a F*or*cartain, ben ele do [Enna .i.] Áidhe ingin Oichinn m*ei*c Cnucha, co ro étaigh[1] Dub fria [in uair rofitir, uair ba drai 7 ba banfile isi Dub,][2] co tu-[d]caid la taob in mara co comor t*r*eibe Ocind. Dochachain bricht mara, coro baithedh isin t*r*eib sin co lín a fual*ais,* cor*us*-rathaig Mairgine gilla Ocinde, 7 imsói fría, 7 foceird cér clis asa tabaill 'na dochum, co *rus*-tascuir [fo. 99a 2] dia *con*oir 7 cor*us*-bruidh, 7 co torch*air* isin lindigh. Un*de* Duiblind d*icitur*.

Dub daughter of Rodub son of Cass, son of Glas Gamna, was wife to Enna son of Nos, an elf out of Forcartan. Enna had another wife, namely Áide daughter of Ochenn son of Cnucha, and when Dub discovered this, for she was a druid and a poetess, she grew jealous of Áide, and she went beside the sea as far as opposite Ochenn's house. There she chanted a sea-spell so that Áide was drowned in that house with all her family.

1. étaidh R.
2. Sic Lec.

Mairgine, Ochenn's gillie, saw Dub, and turns against her, and casts a *caer clis* out of his sling towards her, so that he struck her off her path, and shattered her, and she fell into the pool (*lind*). Whence *Dub-lind* is said.

Also in LL. 160[a] 1 : BB. 364[a] 29 : H. 38[b] : Lec. 462[a] : and Bodl. no. 38. Translated (from Lec.) in O'Curry's *Manners and Customs*, II, 288-289.

*Duib-lind* (now corrupted into *Dublin*) « probably that part of the River Liffey which in later times was known by the name of *Poll* or the hole or pool ». O'Curry, ubi supra.

## 27. Fornocht.

Alit*er* F*or*no*cht* .i. Uince Ochurbel, 7 is de asberar Ochurbel fo bith aroile f*er* bo ach*ur*beoil ic labraid dia sun, daig ni[1] labr*ad* Uinci *acht* t*r*i lai 7 t*r*i haidche ria samain 7 iar samoin ca*cha* bliad*ne*, 7 adfed dia muindt*ir* lergnima na bli*adne* be*us* am*ail* ca*ch* faith. Fer ar *fich*it a lin dog*rés*.

Doluid di*diu* Uinci o cath Atha Chind mara rofecht la Finn, co tuidchid co Dun D*r*oma Dean .i. d*r*uim *etir* dó en .i. u*sce* f*r*is dia anoir 7 dia aniar, *con*id desin asrubrad D*r*uim nDen de prius[2], et do*no* ba fidbad tu*nc*. Ecmaic Uinchi inadochum in duine sin 7 rorand[3] a t*r*ib sechtaib .i. t*r*ian f*or* tamnad fedha 7 in t*r*ian ele f*r*i machtadh ndæne 7 in t*r*es t*r*ian f*r*i losc*ud* in duine 7 in denm*us*a olchena, *con*a farcobsat f*or*máol f*or*no*cht* fon samla sin.

Amsói aniar Find iar mbliad*ain* co faca a dun f*or*no*cht*, cen díaidh, cen tech, cen tenidh, 7 sé f*er*a*ch* f*or*no*cht*, 7 imsoat andíaidh Uinchi co hAth ind Uinci .i. Find 7 Oísine 7 Cailti, 7 dofuit Uinchi léo .i. morses*er* la ca*ch* fer 7 Uinci la hOisine 7 la Cailti, ar dofubad Find cohanbal isin aurg*ail* sin. *Con*id desin asb*er*ar Ath ind Uince 7 F*or*no*cht*.

Otherwise *Fornocht*, that is Uinche Keymouth, and hence

1. Sic BB. dogni R.
2. Sic BB. Lec. quibus R.
3. norand R.

Keymouth is said, because of a certain man whose lips were locked when he was spoken to. For Uinche only spoke for three days and three nights before *samain* (Nov. 1) and after *samain* in every year, and he would announce to his household the full deeds of the year like any prophet. One and twenty men was always his complement.

Now Uinche went from the battle of Áth Cinn Mara which he had fought with Find, and came to the foot of Druim Den, that is, a *druim* (ridge) between two waters (*dá en*), a water to the east thereof and a water to the west — hence it was formerly called *Druim Den* and there was also a wood then. Uinche chanced to come to that fort and he divided his men into three sevens, to wit, a third for felling the trees, and another third for slaughtering the people, and the third third for burning the fort and the other buildings. So in that wise they left it quite bare, quite naked (*fornocht*).

After a year Find returned from the east and saw his fort quite naked, smokeless, houseless, fireless, — grassgrown, too, quite naked. And they, to wit, Find and Ossian and Cáilte, pursue Uinche to Áth ind Uinchi, and (there) Uinche fell by them, to wit, seven by each man and Uinche by Ossian and Cáilte, for Find had been badly wounded in that encounter. Whence *Ath ind Uinchi* and *Fornocht* are so called.

Also in LL. 193[a] 13 : BB. 365[b] 1 : H. 20[b] : Lec. 462[a].

*Fornocht* perhaps Farnagh near Moat in Westneath, Four Masters, A.D. 1339. But see Revue Celtique, XIII, 113.

## 28. Áth Cliath Cualann.

Ath Cliath, can*as* ro *ainmniged?*

Ni *ansa* .i. cliatha caol*aig* doriginset Laigin hi flaith Misgegra fo cosaib caorach Aitherne Ailgesaigh[1] 'ca n-adnacal co Dún n-Étair airm i ragbad allaind Étair f*or* occaib Ul*ad*, du

1. ailgesaidh R.

docear Mes-ded*ad*[1] m*a*c Amarg*in* do laim Mes-geg*r*a ri Laighen. *Con*id dona cliathaib sin rohainmnig*ed* Ath Cl*iath*.

*Vel* ita[2]: Ath cliath[3] .i. dia robruiset fir Erenn baill in Matæ roslas i[4] mBrug M*ei*c in Óic f*or* Lig Bend, co ro lasat iar mballaib i mBoind co ria*cht* a[5] colpta co hIndb*er* Colp*tha* et un*de* Indb*er* Colptha dicitur, 7 comlaid cliath a comblaid iar muir lam f*r*i Heir*inn*, co ro tor*acht* cosin ath ucat. Unde Ath Cliath d*icitur*.

Hurdles of wattling the Leinstermen made in the reign of Mes-gegra under the feet of the sheep of Athirne the Importunate when delivering them to Dún Étair at the place in which Allaind (?) Étair was taken from the Ulaid's warriors, where also Mes-dedad son of Amargen fell by the hand of Mes-gegra king of Leinster. So from those hurdles *Áth Cliath* « the Ford of Hurdles » was named.

Or thus: *Áth cliath:* When the men of Erin broke the limbs of the Matae, the monster that was slain on the Liacc Benn in the Brug maic ind Óc, they threw it limb by limb into the Boyne, and its shinbone (*colptha*) got to Inber Colptha (the estuary of the Boyne), whence *Inber Colptha* is said, and the hurdle of its frame (i. e. its breast) went along the sea coasting Ireland till it reached yon ford (*áth*); whence *Áth Cliath* is said.

Also in BB. 363[b] 42: H. 20[b]: Lec. 462[b]. The latter half is versified in LL. 194[b] 18-34 (in line 27 of the facsimile *sinnach* should obviously be *'sin n-ath*).

*Áth cliath* (Cualann or Duiblinne) now Dublin. *Étar* Howth.

As to Athirne see LL. 114[b] and Revue Celtique, VIII, 48-55. Messdead's death is mentioned ibid. p. 57.

We have already met with the *Mátae* and the *Liacc Benn* and the *Brugh Maic ind Oc* supra no. 4.

1. mesdeg*ad* R.
2. ata R.
3. cliach R.
4. a R.
5. co R.

## 29. Benn Étair.

Bend Édair, canas ro*ainmniged?*

Ni *ansa*. Etar ben Gaind m*eic* Deladha, an coicedh ri Fer mBolg, is í sin an *cét*na b*en* atbath do cumaid a fir sund p*rius,* 7 is and roadn*acht,* i mBeinn Étair.

Alit*er* Etar .i. o Ét*ur* m*ac* Etgaith robói a clemn*us* Manandain, is é atbath do seirc Aine, *co n*-acladh a fert isin beind ucat.

Dún mBrea da*no* 7 D*r*uim Ing 7 Áei Cualand 7 Sliab[1] Lecgach, canas ro*ainmnigthe?*

Ni *ansa*. Dia tudchaidh Partal*on* tuc leis Brea m*ac* Senbotha, an *cét*na fer lasa nd*er*nadh tech 7 coire 7 com*rac* óeinfir artus a n-Eir*inn,* 7 is é *con*gab Dun mBrea 7 in inber ucat, 7 is and rohadn*acht*.

Óe Cualand im*morro:* cath dob*er*t Cuala 7 Ing m*ac* Doirb Glais[2] do C*r*imt*hann* Sciathbel .i. do rig Laig*en,* co ro marb*ad* Cuala and, 7 coro fuirmed a cend f*or*sin sliab, 7 in cloch forsar'[3] fuirmed in cend sin is í in Óe Cual*ann* sin, 7 dorocha*ir* Ing f*or* Drumaind. Un*de* d*icitur* [Druim] Ing.

Lecga im*morro,* dia tu[d]cadar t*ri* m*eic* *Con*mind m*eic* *Con*m*aic*, *tri* hui [Duind] Désa, oidhci samna, do tigh D*eir*g do gabail Bruidne da D*er*ga f*or* *Con*aire com*us*-tor*acht*ad*ar* hi sl*éib* lecca, *co n*-ebeart Lomna Druth f*r*iu, cloch c*ach* fir do f*uir*medh isin tsl*éib,* ar co fesdais a lín ac dul, 7 co fesdais a tesbuide ic tuidecht on togail[4] sin, 7 facbait cloch cach mairb ann.

Un*de* Bend Ét*air* 7 Dún B*rea* 7 D*r*uim I*ng,* Óe Cual*ann* 7 Sliab L*eccach* nominantur.

Étar wife of Gand son of Dela, the fifth king of the Fir

1. sleib R.
2. He is called Ing mac Dobgaid dorbglais in LL. 194[b] 44.
3. Sic Lec. in loc *for*rofuirmed R. in cloc *for*arfuirmed H.
4. Sic Lec. tocbail R.

Bolg, she was the first woman that here formerly died of grief for her husband, and where she was buried was on Benn Étair.

Otherwise *Étar*, that is from Étar son of Etgath who was Manannan mac Lir's son-in-law. 'Tis he that died of love for Aine, and his grave was dug on yonder peak.

*Dún mBrea*, also, and *Druim Ing* and *Oc Cualann* and *Sliab Leccach*, whence were they named?

Not difficult. When Parthalon came (to Ireland) he brought with him Brea son of Senboth, the first man who in Erin built a house, made a caldron[1] and fought a duel; and 'tis he that took Dún mBrea and yon estuary, and there he was buried.

*Oc Cualann*, now, Cualu and Ing son of Dorb-glas gave battle to Crimthann Shieldmouth, King of Leinster, and therein was Cualu slain, and on the mountain his head was laid, and the stone whereon that head was laid is the *Oc Cualann*. And Ing fell on a ridge (*druim*), whence is said *Druim Ing*.

As to *Lecca*, when the three sons of Conmenn son of Conmac, three descendants of Donn Désa, marched on the eve of *samain* (Nov. 1) to Derg's house to take Da Derga's Hostel on Conaire, they reached Sliab Leccach, and Lomna Druth said to them that a stone for each man (of their force) should be laid on the mountain, so that they might know their number when going to, and their losses when coming from, that Destruction; and there they leave a stone for every dead man.

Whence *Benn Étair* and *Dún Brea* and *Druim Ing*, *Oc Cualann* and *Sliab Leccach* are named.

Also in BB. 366[a] 27: H. 21[a]: Lec. 463[a]: the second and third paragraphs are edited (from BB.) in *Silva Gadelica*, II, 475, 521. Versified LL. 191[c] 35. There is also a poem about Etar son of *Ethith* in LL. 160[a]. As to the *Fir Bolg* see O'Mahony's Keating, chap. 8. As to Partholon, ibid. p. 83, 114.

The incident of warriors making a heap of stones of which each contributed one, in order to compute their subsequent losses in battle, will be found in the *Tegail Bruidne da Derga*, Lebar na hUidre, p. 86[b]-87[a]. See

1. an *iron* caldron LL.

also the dindšenchas of Carn Máil, LL. 170b 20, and infra no. 94. Perhaps the latest instance of this practice is the cairn built by the Farquharsons before marching, in 1745, to their death at Culloden. See *Ionica,* London, 1891, p. 49. A similar practice (each man casting an arrow into a common basket) was pointed out by the late sir Samuel Ferguson in Procopius, *De Bello Persico,* lib. i, c. 18 (Dindorf's ed. t. I, p. 97).

## 30. Dún Crimthainn.

Dún Crim*thainn,* canas ro *ainmniged?*

Ni *ansa.* Dun *con*rót*acht* la Crimt[h]an m*ac* Luig[d]ech i mBend Etair, qui et Nia [.i.] fer Naire dicebatur: *tredec*im an*nos* reg*navit.*

IS é docuaid i n-echt*ra* a Dun Cremt[h]ainn *nó* a Dail Uisnigh, ut ip*se* d*ixit*, la Nair tuaidhigh in bansidhe, coma fæ caictighis ar mís [and], dia tub*air*t na seotu imdai, imon carpat n-oir 7 imon fi[d]chill n-óir 7[1] imon cétaigh Crimt*hainn* .i. lend sainem*ail,* 7 aroile séotu imda olchena; 7 atbath *iarsain* ahaithle a echt*ra* im-maig[2] Étair, 7 roadn*acht* ina dún.

A fort which was constructed on Benn Étair (Howth) by Crimthann son of Lugaid who was also called Nár's *nia* i. e. man, and who reigned thirteen years.

Tis he that went on an adventure from Dún Crimthainn or from Dál Uisnig, as he himself said[3], with the witch Nár the banshee. With her he slept a month and a fortnight. And to him she gave many treasures including the gilt chariot and the draughtboard of gold, and Crimthann's *cétach,* a beautiful mantle, and many other treasures also. And afterwards, after his adventure, he died on Mag Étair and was buried in his fort.

Also in BB. 367a 20: H. 12b: Lec. 464a.

*Dún Crimthainn* « was situated on the hill of Howth, and its site is oc-

1. .i. R.
2. amuig R.
3. i. e. I suppose, in his poem *Má-dochodh a n-cachtra n-áin* « well I fared on a splendid adventure », which O'Donovan says is contained in the *Leabhar Gabhála* of the O'Clerys.

cupied by the Bailie's lighthouse ». O'Donovan, *Four Masters*, A.D. 9. Our tale (if I rightly understand it) agrees with the Annals of Clonmacnois in treating the treasures as love-tokens. The Four Masters and Keating make them the spoils of an expedition to foreign lands, on which it is said that Crimthann was accompanied by his fairy-queen Nar. She, according to LU. 51b, was of the Tuatha Dé (ar ba do Thuaith Déa ben .i. Nár).

## 31. Ráith Cnámrossa.

Rath Cnamrossa, canas ro*ainmniged*?

Ni *ansa*. Mac cecht m*ac* Sloide Seich*ed* do *Connacht*aib roalt Lee Fer Flatha m*ac* *Con*aire. Is é rotesairg a[c] togail Bruidne[1] da D*e*rga cona f*o*rruim[2] i[3] cobraid a sceith in m*ac*, 7 rom-brui 7 rom-baid t*ur*t*ur* 7 t*r*einimteacht in miledh [fo. 100b 2] 7 tæscad 7 tesbach a fola, corondecca hi Corraib Ednecha, 7 ni fuair *acht* carnail cnam comai[g]de 7 top*acht*a a cobraid dia scieth, 7 fosceird in cnamfros sin inde, 7 ros-adn*acht* iarsodoin, et [unde] Cnamros d*icitur*.

Alit*er* Cnamros. Mæ*r* b*en* B*er*sa a B*er*ramain dorad seirc do Find m*ac* Cumaill, co ro delb nái cna Segsa co n-ept[h]ib seirce indib, 7 focart hIbuirni m*ac* Deduis dia n-adnacol do Find, 7 asb*er*t f*r*is a teinm 7 a tomoilt. « Ni tó », ol Find, « ar nidat cna rois, *acht* is cna amrois, 7 ni fes cid dia filet *acht* dolba[d] f*r*i hol s*er*ci annso », 7 ros-adn*acht* Find t*r*aig i[4] talmain, et unde Cnamros d*icitur*.

*Vel* ita : Cath Cnam[rosai] rocloi Bresal Belach f*or* Cairp*re* Lif*echair* *con*a cl*aind* 7 f*or* Fiach*aig* Sraibtine [7] f*or* Eoch*aig* Doimlen nonb*ur* 7 .dccc. 7 .ix. mile a n-esb*aid* 7 t*u*caid a f*r*ossa cnam issin rathaid ut. Un*de* [Ráith Cnámrossa].

Mac cecht son of Slaite Seched of Connaught fostered Lee Fer Flatha son of Conaire. 'Tis he that at the Destruction of Da Derga's Hostel rescued the boy and laid him in the hollow

1. bruigne R.
2. Sic H. feraib R, foraim Lec.
3. Sic BB, a R.
4. a R.

of his shield, wherein the *turtur (?)* and vehement going of the soldier, and the pouring forth and heat of his blood shattered and drowned the boy, so that he died in Corra Ednecha, and of him Mac cecht found in the shield-hollow nought save a heap of broken and severed bones. So in the rath he lays down that bone-shower (*cnám-fros*), and afterwards buried it. Whence *Cnámros* is said.

Otherwise *Cnámros :* Maer wife of Bersa of Berramain fell in love with Find son of Cumall, and she formed nine nuts of Segais with love-charms, and commanded Ibuirne son of Dedos to deliver them to Find, and told Find to cut and eat them. « Nay », says Find, « for they are not nuts of knowledge, but nuts of ignorance (*cnu-amrois*), and it is not known for what they are, unless an enchantment for drinking love ». So Find buried them a foot deep in the earth. Whence *Cnámros* is said.

Or thus: Bresal Belach won the battle of Cnámros from Cairpre Lifechair and his children, and from Fiacha Sraibtine and Eochaid Doimlen. Nine thousand, nine hundred and nine was their loss, and their shower of bones (*cnam-frossa*) were brought into yon rath. Whence *Ráith Cnámrossa*.

Also in BB. 367b 21 : H. 22a : Lec. 464b. The first story is referred to in the *Togail Bruidne da Derga*, LU. 97b. The second story is also in LL. 200a.

*Cnámbross* i. e. « Wood of the Bones ». This, says O'Donovan, was probably the ancient name of Camross, near Barry's Cross, in the county of Carlow. *Four Masters,* AM. 2859.

*Segais* is a name of the elfmound in which the Boyne is said to rise, H. 3. 18, p. 636c, and see O'Clery's Glossary.

## 32. Maistiu.

Maistiu [1], canas ro*ainmniged ?*
Ni *ansa*. Maistiu id est mes-du, du baile i mbidh mes, ut dicitur

Ba fidbaid aimser robói, 7rl.

1. Maistiud R.

Alit*er*: Maistiu ingen Oeng*us*a m*eic* Umoir dos-fuc[1] Daire D*er*g m*ac* Each*ach* Táobfota a *c*rich Comal, a háonach Óeng*us*a co comfarnaic f*r*ia G*r*is banlicerd ingin Ricisi f*or* lar in muigi [Maisten] *con*agaib ailges di 7 r*us*n-esert *co* nglamaib aimnechaib *co n*-apaid reim[p]e de. Roléic Daire a urch*ur* [for Gris] do nertlic[2] miled bói leis, *co* ndeirgeine bruar dia chind f*or* lar in maighi, co n[d]ceillig i Sruth*ar* Snuaidhe, *con*id G*r*is ósin alle.

*Vel* ita[3]: Maistiu ingen Oeng*us*a m*eic* Umoir, band*r*uinech Oeng*us*a[4] in M*eic* Óicc. Is i rochum delb *c*rossi p*rius* i nEr*inn* hi corth*air* brollaig[5] inair Oeng*us*a, ar ros-tadban Oeng*us* di isin maighin [sin]. Un*de* M*ag* M*aisten* d*icitur*. Emon do*no* *Con*old m*ac* Oeng*us*a 7 Máor, a qua[6] Ath Maire 7 Ath Mara hodie, 7 atbath Máor 7 Maistiu do *cu*maid *Con*oild Cáoil m*eic* Oeng*us*a. Un*de* Maistiu 7 Ath Mara.

Maistiu, that is *mes-dú* « mast-place », a stead wherein was mast (of beech and oak), as is said « It was a wood in time gone by ».

Otherwise: It was Maistiu daughter of Oengus son of Umor that Daire the Red son of Echaid Long-side carried out of Crich Comul, out of Óenach Óengusa. In the midst of the plain Gris the female rhymester daughter of Richis met her, did not get what she, Gris, demanded of her, and so maltreated her with blemishing lampoons that she died thereof before her. With a soldier's battlestone[7] that he had, Daire hurled a cast at Gris, and in the midplain made fragments of her head, which fell[8] into the stream of Snuad, thenceforward called *Gris*.

Or thus: Maistiu daughter of Oengus son of Umor, the em-

1. dosfucad R.
2. Sic H. don sleig R.
3. ata R.
4. *R inserts* meic Umoir.
5. brollaid R.
6. quo R.
7. Literally « strength-stone ».
8. Literally « lay down ».

broideress of Oengus mac ind Óc, 'tis she that formerly made in Ireland the shape of a cross on the breast of Oengus' tunic, for Oengus had shewed it to her in that place. Whence *Mag Maisten* « Maistiu's Plain » is said. Now Conoll the Slender son of Oengus and Maer (from whom *Áth Maere,* today *Áth Mara*) were twins, and Maistiu as well as Maer died of grief for this Conoll. Whence *Maistiu* and *Áth Mara.*

Also in BB. 368[a] 21 : H. 22[b] and Lec. 465[a]. Edited in *Silva Gadelica,* II, 482, 530, where *Gris banlicerd* is rendered by « *Gris ban* the worker in jewels », and *cona gaib ailges de* by « conceiving a jealousy at her ».

*Maistiu* now Mullaghmast, a fort situate on a hill of the same name, about five miles to the east of Athy, in the county of Kildare.

Whitley Stokes.

*(A suivre).*

# ÉTUDES BRETONNES

## IX.

### SUR L'ARGOT DE LA ROCHE.

(Suite [1].)

14. En octobre 1893, je me suis attaché à compléter les informations exposées aux paragraphes qui précèdent [2]. Je vais passer en revue les expressions recueillies dans cette nouvelle enquête, en les groupant d'après la nature de leurs origines, au moins vraisemblables, de cette façon :

1° Acceptions et combinaisons de mots déjà connus (§ 15-18) ;

2° Formes se rattachant à ces mêmes mots, par dérivation, etc. (§ 19-22) ;

3° Mots tirés du breton (§ 23-27) ;

4° Mots pris ou imités du français (§ 28-29) ;

5° Termes dont chacun provient de la fusion de deux mots (§ 30) ;

6° Onomatopées et mots d'origine obscure (§ 31).

Je présenterai ensuite quelques remarques sur les rapports du breton et de l'argot.

1. Voir *Revue Celtique*, XIV, 267.

2. Ma principale source a été Yves-Marie Cathou, dit *Bloñiq*, couvreur à Saint-Clet.

15. L'argot rochois a un vocabulaire assez restreint, mais il le met en œuvre de façon à exprimer toutes les pensées familières à ceux qui le parlent, sans que des auditeurs non initiés puissent y rien comprendre; ce qui est le but et la raison d'être des langages de ce genre. Il n'est pas nécessaire, pour cela, qu'il possède un mot propre à rendre exactement chaque idée.

Parfois il emploiera, suivant le précepte littéraire de Buffon, « les termes les plus généraux », à la place des mots spéciaux qui lui manquent; il dira *water* « de l'eau », pour « de la pluie »; *rufan* « du feu », pour « des éclairs ». Ces emplois sont, du reste, suggérés par le breton, qui dit volontiers *ober ra dour* « il fait de l'eau », et *ober ra tan ha luc'het* « il fait du feu et des éclairs ».

Mais ce qui frappe surtout, c'est la facilité avec laquelle un mot rochois peut prendre des acceptions souvent fort diverses, et qui sont déterminées par le contexte ou par les circonstances. *Rufan* ne veut pas dire seulement « du feu » et « des éclairs »; il signifie également « du bois », même celui qui ne sert pas à faire du feu; on dit, par exemple, *c'houiler rufan* « travailleur de bois », menuisier (breton *artizan koat*). *Añbrelhin* « fils, ami », signifie aussi « frère ». *Gourdajen* « chose », supplée, au besoin, tout substantif dont l'absence se fait sentir. Le sens des mots, en argot français, est également assez élastique : *plombe* veut dire à la fois « heure » et « année » (comme le grec ὥρα, qui n'y est sans doute pour rien).

16. Un remarquable exemple de ces fonctions multiples nous est fourni par le verbe *tunikañ,* dérivé de *tuniq,* f. « messe » (quand on parle d'un prêtre), mais aussi « prière » en général : *laret i duniq,* dire ses prières. Contrairement à l'explication proposée *Revue Celtique,* VII, 50, je crois ce mot de la même origine que *tunodo,* argot rochois, propos en argot, cf. *Rev. Celt.,* XIV, 282. Voir plus loin, § 22.

*Tunikañ* signifie : parler, dire, chanter; demander; écouter. La distinction de ces emplois se fait quelquefois par la syntaxe : *n'eñ ket moñd da dunikañ d'o ches,* je ne vais pas vous dire, = bret. *da laret d'ac'h; ... da dunikañ gañt o ches,* vous

demander, = *da c'houlen ganac'h*[1]. Mais l'occasion seule peut montrer si *tunik ta !* veut dire : « parle donc ! » ou « écoute donc ! »

Ce dernier sens est provenu d'un phénomène familier au langage des enfants et connu dans bien d'autres langages, « le renversement des rapports ». « A quatre, à cinq ans encore », dit E. Egger[2], « l'enfant prendra l'une pour l'autre les idées corrélatives, comme celles de *prêter* et d'*emprunter*... Il distingue plus facilement entre *prêter* et *donner*... La différence des deux idées pourrait, en effet, pour ces cas de corrélation, s'exprimer dans les langues anciennes par deux flexions du même radical : δανείζω, en grec, signifie *je prête*, δανείζομαι, *je me fais prêter*, et, par conséquent, *j'emprunte*... Bien plus : ἀγνώς et ἄγνωστος, en grec, ont tour à tour le sens actif et le sens passif ; de même *ignarus* et *ignotus* en latin ».

C'est ainsi qu'en français nous disons *consultant* pour celui qui demande une consultation comme pour celui qui la donne ; *hôte* veut dire « celui qui reçoit » et « celui qui est reçu », etc.

En breton on a, par exemple, *dleañ*, je dois, = vieil irlandais *dligim*, j'ai droit à ; *plijot, hetot*, veulent dire à la fois « vous plairez » et « il vous plaira », *Rev. Celt.*, XI, 471 ; *piaou* « (il) possède »[3] et « (cela) appartient », *Rev. Celt.*, XI, 477 (cf. IX, 265, 266, etc.).

17. On peut mentionner ici quelques changements de catégories grammaticales (cf. § 6) :

*Tyara*, nom pris adjectivement : *eur wamel dyara*, une vieille femme.

*Vreoz* au sens de « grand » : *rup vreoz*, grand monsieur ; *raton vreoz*, synonyme de *raton gourd* « grand prêtre », curé.

1. En trécorois, où *laret* « dire » s'emploie aussi pour « promettre », *lared 'm eus moñt* = j'ai promis d'aller ; *lared 'm eus d'añ moñt*, je lui ai dit d'aller. Pour « je lui ai promis d'aller », on est obligé de tourner autrement, si l'on garde ce verbe : *lared 'm eus d'añ 'hachen*, je lui ait dit que j'irais.

2. *Observations et réflexions sur le développement de l'intelligence et du langage chez les enfants*, 3e éd., Paris, 1881, p. 44, 45.

3. Ce sens est né avant l'autre, dans ce mot qui provient du pronom interrogatif et relatif. Voir les articles de M. Strachan et de M. Rhys, dans es *Beitræge* de Bezzenberger, XVII, 292, et XVIII, 268.

Ces expressions proviennent d'injures scatologiques comme « En despit soit fait du beau marchand de marde ! » *Nouveaux complimens de la place Maubert*... 1644 (cité par Ch. Nisard, *Etude sur le langage populaire ou patois de Paris et de sa banlieue*, Paris, 1872, p. 321), cf. Littré, qui donne un exemple du XVI^e siècle, etc. Elles ont été prises ironiquement à l'origine ; d'ailleurs, comme l'a remarqué M. Quellien, *L'argot des nomades*... 42, l'ironie est au fond de toute cette langue populaire.

*Miniq*, ordinairement adjectif : *rup miniq*, petit monsieur, *miniq e zousilh* « la boisson est petite », il n'y a guère à boire, etc., est devenu substantif dans *miniq Korniq kos* « petit du vieux cornu, fils du diable », ramoneur.

18. Souvent le rochois a recours à un autre expédient, la périphrase : *boulañjer miniq* « petite horloge », montre ; *c'houez zousilh* « maison de boisson », auberge ; *pod* ou *gwamel ar c'houez zousilh* « l'homme » ou « la femme de la maison de boisson », l'aubergiste ; *pod c'houez Doue* « l'homme de la maison de Dieu », le sacristain ; *rup ar vilach* « le monsieur du bourg », le maire ; *dañnve i wamel* « sa future femme », sa maîtresse ; *amzer miñson* « mauvais temps », hiver ; *zousilh da zousilhañ* « boisson pour s'enivrer », rhum ; *eur flitour d'em zariagen* « un lit pour ma pipe », un porte-pipe ; *bilhez c'hourd* « bonne fille », demoiselle ; *journe gourd* « bonne journée », année, etc.

L'emploi de ce procédé cher à Delille est favorisé par le sens souvent vague et indécis des mots rochois, qui se prêtent avec complaisance à toutes sortes d'extensions, de restrictions et d'applications diverses. Le breton en présente, d'ailleurs, plus d'un exemple, que l'argot de La Roche n'a qu'à suivre plus ou moins littéralement : *amzer c'hourd* ou *journe gourd* « beau temps, beau jour », printemps, bret. *amzer neve* = « temps nouveau » ; *pierezen c'hlaz* « pierre bleue », ardoise, bret. *men glaz*, cf. *Rev. Celt.*, V, 223. Le déterminant peut se supprimer, quand les circonstances le font suppléer aisément. Ainsi un couvreur que son aide laisse manquer d'ardoises lui dira simplement : *voari ket pierezeno 'ta, miñsoner?* tu n'apporteras donc pas de « pierres », imbécile ?

Par une abréviation du même genre, *lagad ijen* (œil de bœuf), cinq francs, se réduit à *lagad*, dans *eur pez pevar lagad* (une pièce de quatre yeux), vingt francs.

Cette pénurie du vocabulaire, exagérée d'ailleurs dans les premiers travaux dont le rochois a été l'objet, ne l'empêche point de mériter le titre d'argot spécial, qu'on a eu la velléité de lui contester (*Annales de Bretagne*, I, 458). C'est un trait commun à toutes les langues secrètes, bien qu'elles ne soient nullement des gueuses fières, et qu'elles s'enrichissent sans scrupule, comme ceux qui les ont faites. Il faut mettre à part le *shelta* ou *ogham* irlandais, qui est d'une opulence lexicographique surprenante, ce qui ne l'empêche pas de recourir aussi à la périphrase[1].

19. — Les terminaisons grammaticales dont se sert le rochois ne diffèrent pas de celles du breton.

Pluriels en *o* : *boucho*, chèvres, *flitouero*, lits, *c'houéjo*, maisons (*c'houiler c'houéjo* « travailleur de maisons », maçon), *om jezo, om jejo*, nous (cf. *Rev. Celt.*, XIV, 269, 270; on lit *mon gniasse*, je ou moi, en argot français, *La Chanson des gueux*, 81, 177, 287; Ch. Virmaitre, *Dictionnaire d'argot fin-de-siècle*, Paris, 1894).

Pluriels en *et* : *dovergnet*, chevaux (*rub* ou *pod an dovergnet* « le maître » ou « l'homme des chevaux », charretier), *grifoñnet*, chiens, *kriped*, gendarmes (*rup ar griped* « le maître des gendarmes », brigadier), *ruped*, messieurs.

Pluriels en *ien* : *turgnerien*, cochons (singulier *turgner*).

Féminins : *rupes*, dame, plur. *rupezet ; igrekeres*, vieille femme avare, acariâtre ; *poeñseres*, voleuse, *grefieres*, chatte. Voir § 21.

*Kelien* (mouches) n'est donné par M. Quellien qu'au sens de « gare ! voilà quelqu'un ! » cf. *Rev. Celt.*, VII, 44, XIV, 277, et dans *kelien minik*, enfants. Il est probable que ces deux

1. « The tinkers' language... is copious enough to express all the everyday needs of a material existence. It contains words for most of the principal nouns, pronouns, adjectives, verbs, adverbs, and prepositions, the less important grammatical particles being either expressed in English or Gaelic, or, as is more usually the case, altogether omitted. Compounds, too, are largely used to express ideas for which there are no Shelta words ». John Sampson, dans le *Journal of the gypsy lore Society*, octobre 1890, p. 215.

expressions, dont l'une fait allusion aux *mouchards* et l'autre aux *moucherons* (cf. *moucheron*, enfant, L. Larchey ; enfant, apprenti, L. Rigaud) sont les plus anciennes ; mais on ne s'en est pas tenu là ; la locution *ar c'heyen miniq* « les enfants », interprétée assez naturellement « les petits hommes », a fait donner à *keyen* le sens général de « gens, hommes » ; de même pour le singulier *keyenen*, f. (mouche), homme : *eur geyenen zo tortet*, un homme a été tué ; *ar c'heyen tortet*, les morts.

20. Pour la dérivation, le rochois possède en propre un petit nombre de suffixes, qui d'ailleurs n'ont guère de force d'expansion. Ce sont :

*-at*, *Rev. Celt.*, XIV, 274, v. *lugnerato*, et *-od*, 282, v. *tunodi*, pris à l'argot français, et usités chacun avec une seule racine ;

*-aoñ* dans *pistaon*, qu'on peut soupçonner d'avoir eu un similaire, voir *Rev. Celt.*, XIV, 284, v. *cran*. Cf. la terminaison du petit trécorois *luteq fernaoñ*, chandelle de résine, équivalent moqueur de *luteq*, *Rev. Celt.*, IX, 258, où *fernaoñ* est sans doute une variante de *Pharaon*, d'où le breton *laou Pharaon* « poux de Pharaon », morpions, *Rev. Celt.*, VII, 251. Cette articulation finale est rare en trécorois, on peut citer pourtant *maoñ*, m., ver, insecte, mot usité à Trévérec, cf. le normand *man*, m., larve de hanneton, ver blanc, que M. Joret tire de **madonem*, vieux haut allemand *mado*, ver (*Mémoires de la Société de Linguistique*, IV, 159). Ce mot se lit en français dans le texte suivant : « Il faut faire la guerre aux mulots, aux taupes, aux courtilières, aux mans, aux chenilles, aux fourmis, aux limaçons ; que sais-je ? à mille animaux qui nous mangeroient tout, si on n'avoit soin de les détruire ou de les écarter ». *Le religieux et le jardinier*, dans les *Nouvelles histoires et paraboles, par l'Auteur du Catéchisme pratique* ; Paris, chez Onfroy, nouv. éd., 1788, p. 112 (l'approbation est de 1785) ;

*-eouz*, *eoz*, *aos*, dans *bilheoz*, *bilhaos*, argent, *billeouzi*, payer, *Rev. Celt.*, VII, 42, XIV, 272 ; *vreoz*, *freouz*, *freouzi*, VII, 43, du franç. *-oux*, très fréquent dans l'argot français, cf. le breton d'origine argotique *plous*, paille, *Rev. Celt.*, VII, 252, XIV, 277, 283. J'ai eu tort d'expliquer, *Rev. Celt.*, VII, 46, *lanteoz*, beurre, par le bret. *lard teuz*, saindoux, en trécorois *lard teu*.

Ce mot doit contenir notre suffixe, qui n'existe en breton que sous la forme *ouz* (cf. *Glossaire moy. bret.*, v. *libonicq*), mais qui en rochois s'est adjoint une voyelle *e*, probablement par l'influence de *freouz* = l'adjectif bret. *foerouz*. La syllabe *eoz*, *eouz*, inconnue en trécorois, se retrouve d'ailleurs dans l'expression rochoise fort employée *war ar beoz*, (être) sur le pavé, etc., *Rev. Celt.*, XIV, 278, cf. le bret. moy. *beauselenn* « fiente de beste menue » (vannetais *bouzile*, franç. *bouse*). Voir § 24. *Lanteoz* s'expliquerait par une forme **lentoux* ou **lentouze*, dérivée de *lent* pris au sens du provençal *lènt, lant*, humide, moite, Mistral, cf. vieux français *lentif*, onctueux, Godefroy ; en argot français « beurre » se dit *fondant*, F. Michel, etc. Un semblable dérivé d'adjectif se montre dans l'argot *verdouse*, pomme, en fourbesque *verdosi*, porreaux, en germania *verdosos*, figues, F. M., de **viridosus*.

On peut signaler encore le suffixe *-ouer*, *-ouar*, *-our* (du fr. *-oir*, *-oire*), qui est commun au breton et au rochois, mais que ce dernier affectionne particulièrement : *flit* et *flitouar (flitour, flitouer*, pl. *flitouero)*, lit, *Rev. Celt.*, VII, 43 ; *tortour*, cimetière ; *vreozour*, pot de chambre, latrines. Cf. *trimoire*, jambe, *Le jargon de l'argot*, de *trimer*, cheminer, etc. *Klang, klangouren*, bouche, est un mot rare selon M. Quellien ; j'ai entendu *klañk*, langue, et *klañkour*, bouche : *eur pez klañkour roget*, une grande bouche. *Klañk* est, je crois, le français *clenche* « pièce principale d'un loquet, laquelle, reçue par le mentonnet, tient la porte fermée », Littré ; autrefois *clenque*, normand du Bessin *cllanque* « loquet d'une porte », Joret, *Mém. de la Soc. de Ling.*, III, 401. Pour le sens, on peut comparer l'emploi populaire, en basse Normandie, de *déclencher, déclancher*, pour « parler » ; Littré en donne cet exemple (au *Supplément*) : « Il est resté là une heure sans déclencher [sans desserrer les dents] ». Cette association d'idées me paraît plus probable que celle que suggèrerait le provençal *clanco* « sonnaille de forme aplatie », cf. franç. *clinquant, clinquaille*. Le sens de « claquement » n'apparaît pas dans les mots bretons de même origine : *klenkañ*, ajuster, mettre en ordre, mettre de côté, *klenk*, juste, bien adapté, en petit Tréguier, *a glenk a goste*, qu'il met de côté, *Histoarieu*, Saint-Brieuc, 1857, p. 9, etc.,

*klinka,* apprêter, arranger, Sauvé, *Proverbes,* 308, *kincla,* orner, parer, ajuster, embellir, *kincl, kencl,* propre, paré, orné, D. le Pelletier, *qincla,* agencer, attifer, *qinqla,* orner, parer, P. Grégoire, *kiñkla,* Le Gonidec, Troude, cf. *Rev. Celt.,* IV, 159 (où la comparaison de *kleteun* n'est pas justifiée).

Mentionnons enfin *añgoluch,* absinthe, qui a une terminaison bien connue en argot français : cf. *dabuche,* roi, *Le jargon de l'argot,* maîtresse, mère, L. Larchey, etc.

21. Par ailleurs, on se sert en *tunodo* des mêmes suffixes qu'en breton.

Diminutifs : *eltris grineq* = *eltris grin, eltrezen grin,* pain d'orge, *Vañchiq moan,* un pauvre (du nom d'un ancien Rochois), M. Quellien donne *Fanch ar moan.*

Noms d'agent : *chifoñner,* chiffonnier (cf. *chifoñnein,* chercher des chiffons, *Rev. Celt.,* XIV, 276) ; *moriser,* paresseux, fém. *moriseres* (de *ober moris,* travailler mollement) ; *ouser bras,* grand mangeur ; *rufañnier eltris* « chauffeur de pain », fournier.

La même terminaison se trouve dans le nom de chose *taryager,* m., pipe (cf. *Rev. Celt.,* XIV, 275), de *taryek,* tabac. J'ai mal expliqué ce mot, *Rev. Celt.,* VII, 49 ; il doit venir du français *thériaque.* Cf. bret. *tryacql, tryacq,* thériaque, P. Grégoire de Rostrenen, vannetais *tiriac,* Dictionnaire de l'A. ; bret. *tryacqlèr,* vendeur de thériaque, charlatan, Grég., en franç. *triacleur,* saltimbanque, l'A. Voir *terk,* au § 24.

Noms s'appliquant à des personnes : *rupianet,* messieurs, *rupianezet,* dames.

Noms de choses : *morizaden,* f., partie de plaisir, moment de repos ; *vreozaden* = *louf, bram* (cf. *zousilhaden,* la goutte) ; *miñsonardaj,* chose mauvaise, bêtes en général : *miñsonardaj baz er water 'meint tulodein are,* voilà encore les grenouilles qui coassent dans l'eau.

*Bachezet,* vaches, contient le suffixe féminin de *bilhezet,* filles, cf. *Rev. Celt.,* XIV, 268, 272, 276. Mais on a tiré de là le singulier *eur vachézen,* une vache, d'après les singulatifs comme *pierezen,* f., pierre (pl. *pierezeno*), du pluriel français *pierres,* voir *Rev. Celt.,* XIV, 275. Cf. *ar guiozen,* la chienne, *Fables choisies...* par P. D. de Goësbriand, Morlaix, 1836, p. 9.

Verbes : *peyad eur vilhes* = *peilla*, *L'argot des nomades*, 41 ; *poeñsiñ*, voler ; *puloc'hi*, frapper, cf. *Rev. Celt.*, XIV, 281 ; *rufaniañ*, chauffer, *rufaniañ rufan*, allumer des allumettes, faire du feu.

Le simple de *gamelad*, écuellée, *Rev. Celt.*, VII, 251, est *eur gañmel*, une écuelle ; cf. van. *gamel*, f. gamelle, *gamelle*, s. v. *bidon*, l'A. Celui de *Huoniq*, le soleil, est *Huon*, id., on dit aussi *Huoñ dë Bourboñ*. *Huonic* existe en Tréguier comme nom de famille.

22. Variantes diverses de mots rochois connus :

*bruañterez* (pondeuse), poule.

*krip* (gendarme), le diable.

*krip Judaz*, synonyme de *krip Jezuz*, gendarme.

*laten* (langue), bavard.

*voari*, *voareiñ*, se promener : *moñd dë voari an noter*, aller se promener le soir ; apporter, fournir (cf. § 18) ; aller : *voaret 'n o koañze*, asseyez-vous (en breton *et 'n o koañze*) ; courir : *voar 'ta*, cours donc ! *voari war ar beoz*, se hâter, courir ; *voared e war ar beoz*, il est parti, ou il est tombé ; *voari miñson krachet*, se permettre à tort de cracher (où il ne faut pas). C'est un dérivé du breton *foar*, foire, cf. le rochois *divoarein*. Aux sens de ce dernier donnés *Rev. Celt.*, XIV, 276, il faut ajouter l'expression *divoares ket*, ne le dis pas.

Au lieu de *tunodo*, argot de La Roche, j'ai entendu *tulodo*, et de même, pour le verbe *tunodi*, *tulodein* : *tulodein miñson*, parler mal, ou dire de mauvaises choses ; crier, en parlant des animaux, cf. § 21. La priorité de l'*n* est assurée par l'étymologie et par les autres dérivés mentionnés § 16.

Il faut y ajouter, je crois, l'expression *tuniq zo taniq* « cela m'est égal, je m'y résigne », qui, bien que connue hors de La Roche, par exemple à Saint-Clet, trouve en *tunodo* seulement une explication plausible. Pour le sens, elle revient à peu près à « c'est bonnet blanc et blanc bonnet ». *Tuniq* a pu signifier « mot, façon de dire », d'après ce que nous avons vu au § 16 ; *taniq* est une simple répétition de *tuniq*, avec une variante créée sur le modèle d'autres formules de ce genre ; cf. le bas cornouaillais *cu-a-ca*, ric-à-ric, au plus juste, précisément, D. Le Pelletier. En petit Tréguier, on dit *jeu ha jao*, jeu et tu-

multe ; *jao* est de même une variante arbitraire de *jeu,* inusitée par ailleurs. C'est une manière commode de produire l'allitération qui est recherchée dans des locutions comme le moyen breton *na cuff na car,* ni ami ni parent. On peut comparer les associations de mots rimés étudiées *Mélusine,* IV, 494-497 ; pet. trec. *na oar na sâ na lâ,* il ne sait rien de rien, ni *a* ni *b,* etc.

M. Virmaitre explique *tuner,* mendier, par une apocope de *importuner,* ce qui n'est guère probable. A propos de *Tune,* que Delvau avait traduit : « Bicêtre, l'ancien refuge naturel des sujets du roi de *Thunes* », il dit aussi que le vrai mot est *tunobe,* et que « la prison de la Force, démolie en 1850, était ainsi appelée par les prisonniers ». La terminaison de *tunobe* n'a rien à faire avec celle du rochois *tunodo ;* elle provient de *Tunebée,* synonyme de *Tune,* que F. Michel décompose en *Tune* + *b,* initiale de *Bicêtre ;* cf. la formation de *larguepé,* F. M., et *Rev. Celt.,* XIV, 279.

23. — Le rochois ne peut se passer de la langue bretonne; il en conserve le matériel grammatical, et, en grande partie, le vocabulaire. Mais il lui arrive bien des fois de faire de ce vocabulaire un usage original, soit en détournant les mots de leur signification ordinaire, soit en les combinant pour en former des périphrases souvent railleuses, des sobriquets. Ici la ligne de démarcation entre les deux idiomes peut devenir difficile à établir, parce que tout langage familier ou populaire se sert plus ou moins des mêmes procédés.

M. Loth a écrit à ce propos, *Annales de Bretagne,* I, 458 : « On ne peut guère... voir de l'argot dans certaines expressions métaphoriques ; parlons-nous argot parce que nous appelons *four* une bouche ouverte avec trop d'indiscrétion ou que la nature a trop largement fendue ? » Il y a là, évidemment, une question de mesure ; chaque cas particulier demanderait à être examiné avec soin, encore ne serait-on pas sûr d'arriver toujours à une solution certaine. Si le breton influe sur le rochois, le rochois déteint aussi sur le breton ; et puis, tous les deux peuvent s'être rencontrés, par un hasard fort explicable, ou avoir puisé séparément à une source commune.

Ainsi, j'ai entendu en rochois *vorn,* grande bouche ; et l'on

dit en trécorois *heñ 'n euz eur génoñ vel eur vorn* « il a une bouche comme un four », et *dioret 'n euz i vorn,* il a ouvert sa grande bouche. Il peut se faire que rochois et trécorois aient, indépendamment l'un de l'autre, tiré cette expression du français. Ou bien l'un des deux l'a passée à l'autre ; mais lequel a la priorité ? Ce n'est pas facile à décider. En règle générale, j'ai laissé de côté les mots de ce genre, comme n'étant pas assez caractéristiques de l'argot rochois.

Il est juste, pourtant, de tenir compte d'une nuance très appréciable, dans l'emploi de certains élements communs au breton et au rochois. Des expressions qui chez le premier ne sont usitées que par raillerie ou en manière de plaisanterie, sont normales et courantes chez le second. La distinction n'a pas échappé à M. Quellien ; par exemple, après avoir donné comme de l'argot rochois *kiger* (boucher) au sens de « médecin », il ajoute (p. 26) : « Ce terme n'est pas particulier aux Rochois, mais il leur est très familier ». Avant de décider comment il prendra cette appellation en elle-même peu flatteuse, un docteur fera sagement de distinguer, selon qu'elle aura été exprimée en breton ou en rochois. Dans le premier cas, c'est une injure ; dans le second c'est, malgré l'étymologie, un simple équivalent du mot « médecin » ; équivalent d'autant plus inoffensif, que « boucher » ne se dit pas en rochois *kiger,* mais *marchañ niqol* (voir § 26). Cf. *boucher,* médecin, dans l'argot des voleurs, A. Delvau, *Dictionnaire de la langue verte,* nouvelle édition... augmentée d'un supplément par G. Fustier ; *boucher,* chirurgien, dans le jargon du peuple, L. Rigaud ; *boucher,* chirurgien ; on dit aussi *charcutier,* Virmaitre. Littré donne à *boucher* le sens de « chirurgien inhabile et maladroit » ; cf. La Fontaine, *Le Cheval et le Loup* (*Fables,* V, 8) :

> Tu veux faire ici l'arboriste,
> Et ne fus jamais que boucher.

Il est bon aussi de rappeler la judicieuse remarque de M. L. Havet, *Mémoires de la Société de Linguistique,* VI, 244, à propos d'une « locution vulgaire, très ou trop vulgaire si l'on veut, appartenant à une variété spéciale du langage qu'on

pourrait appeler le *demi-argot ; demi* seulement, car les enfants le parlent avec candeur. Le demi-argot ne doit pas être dédaigné par le linguiste ; c'est en lui que la force novatrice du langage réside ». On peut dire que les argotiers de La Roche sont enfants aussi par la gravité comique de leur ironique langage ; l'habitude a émoussé pour eux la saveur du burlesque qu'il contient à haute dose (cf. l'emploi de *vreoz*, au § 17).

Nous verrons plus loin (§ 27) que le rochois a des titres particuliers à la possession de quelques mots parfaitement bretons de droit, mais qui ne le sont pas de fait, du moins en pays trécorois.

24. Mots détournés de leur sens :

*Babien*, f., pl. *babi* (guigne), clou ; *babi du* (guignes noires), clous-pointes pour les ardoises, en bret. *tacho men glas ; babi gwen* (guignes blanches), pointes pour les planches. Les dictionnaires ne donnent que *babu*, guignes ; mais on prononce *babi* dans plusieurs localités trécoroises, par exemple à Saint-Gilles-les-Bois ; cf. le haut breton « des *badies* » et « des *badues* ». Le *Nomenclator* donne, p. 68, *babu bras* « carmaignole », et p. 69 *babü* « grinche, lat. *cerasum actium* ». Le vieux français *badeolier*, sorte de cerisier, Godefroy, est resté dans le haut breton *badolier*, cerisier, cf. *badiolet*, confiture de cerises sauvages, Sébillot, *Traditions ... de la Haute-Bretagne*, II, 310 ; au Mans et à Alençon *babiole*, f., petite cerise sauvage, merise, normand *baguiole*, id., Viez, *Rev. de philol. franç. et prov.*, VII, 200 ; en petit Tréguier, *babiòles* veut dire « de petites cerises ».

*Bastroulh*, f. : *eur vastroulh*, une bonne. Troude donne comme cornouaillais et vannetais *bastrouill*, barbouillé, et *Mari vastrouill*, femme malpropre ; van. *bastroüilheiñ*, barbouiller, Grég. Cf. *trouille*, domestique malpropre, femme du peuple rougeaude et avachie, Delvau ; provençal *mastroui, mastroul*, action de patrouiller, visage sale, *mastrouia, mastroulha*, manier malproprement ou maladroitement, patrouiller, Mistral, etc.

*Berlich*, m., liqueur mélangée ; *berlich Moñtroules*, mélange de vin et d'eau-de-vie ; = *berlig*, étoffe commune, *An disput choquant*, v^e Le Goffic, str. 18 ; *berleige*, m., tiretaine, l'A. (drap moitié fil et moitié laine) ; *bélinjé*, serge, du Rusquec ;

en petit Tréguier *berlach*, toile grossière, moitié fil et moitié coton ; du v. fr. *berlinge* (cf. *Rev. Celt.*, VIII, 526).

*Blêwen*, f. (cheveu) ; *mougañ eur vlêwen* (étouffer un cheveu), prendre un verre.

*Brañskellat* (se balancer) ; *moñd da vrañskellat*, aller se pendre.

*Faiañs* (faïence), pot de chambre, et aussi berger ; voir *pod ë gañb*.

*Gweñkle* (grands ciseaux), boiteux.

*Gwignqer* (celui qui gigotte), tisserand.

*Holen* (sel), sucre.

*Jalot* (chaudronnier), gourmand. On lit *jalot*, chaudronnier, P. Maunoir, *jalort*, *chalort*, cornouaillais *jalot*, *chalot*, Pel., *jalod*, Grég., id. ; vann. *jalott*, gredin, maraud, pl. *jalodètt*, marauds, canaille, l'A. ; *jalot*, pl. *jalodet*, gueux, *jalotag'*, gueuserie, Chal. *ms.* ; en petit Tréguier *jalod bras* veut dire « grand sot ». Cf. *jalo*, chaudronnier, dans l'argot des voleurs, Delvau.

*Kites*, f., pl. *kitezo*, couteau ; *eur gites viniq*, un petit couteau. C'est sans doute le bret. *kites*, quitte, (nous sommes) quittes.

*Krañk*, m., pl. *ed* (cancre), marin.

*Lañdon* (courroie), chemin ; *lañdon houarn*, chemin de fer ; *lañdoñni*, aller en route. Cette métaphore a été suggérée par la devinette publiée *Rev. Celt.*, IV, 65 (n° 23) ; voir *milin*. Le mot vient du français : normand du Bessin *landon*, courroie, en poitevin lisière, etc. ; voir Godefroy, s. v. *landon*.

*Lañperien* (sauteurs) : *zouben lañperien*, soupe aux pois, ou en général soupe où surnagent des légumes, etc.

*Liwañ* (teindre), mentir : *o ches so liwañ are*, vous mentez encore ; cf. bret. *liwañ gevier* « teindre des mensonges », leur donner une couleur de vérité ; *couleur*, menterie, conte en l'air, dans l'argot du peuple, Delvau.

*Milin* (moulin), les dents ; *malañ* (moudre), manger : *malañ eltris*, manger du pain. Cf. *malet gañt eur vilin eskern* (avoine) moulue par un moulin d'os, dans une devinette du petit Tréguier, citée *Rev. Celt.*, VII, 45 ; voir *lañdon*. On connait l'anecdote de l'avare disant à ses valets qu'il trouve en train de manger : « Quand donc vos vieux moulins cesseront-ils de moudre ? » — « Quand il n'y aura plus de grain ». Ceci

rappelle la réflexion de Don Quichotte, 1re partie, chap. 18 : *la boca sin muelas es como molino sin piedra,* une bouche sans dents est comme un moulin sans meule. Cf. ces vers de Rutebeuf, cités par F. Michel :

> Pain sec lor convendra moldre,
> Sans plus, au moulin de leurs dens ;

argot franç. *mouloir,* dents, F. M. ; bouche, dent, L. Rig. ; *meules de moulin,* les dents, principalement les molaires, dans l'argot du peuple, Delvau ; latin *mola,* moulin et mâchoire ; *molaris,* dent molaire ; irlandais *tomailt,* manger, etc.

*Minist* (ministre), âne (franç. id., Rolland, *Faune pop.,* IV, 207).

*Mougañ* (étouffer), boire, comme *taga, Rev. Celt.,* VII, 49.

*Mous* (mousse), aide-maçon. Ce mot breton semble inconnu ou dédaigné des lexicographes ; mais on lit *ur mous,* un mousse, *Rimou ha goulennou,* 24 (*eur seurt mous,* un pareil mousse, p. 21 d'une autre édition). Une poésie vannetaise de *Doué ha mem bro* (1844), p. 28, intitulée *Er moussik bihan,* le petit mousse, a été traduite en trécorois, sur une feuille volante qui contient deux autres chansons (Lannion, veuve Le Goffic) ; le mot *mousik* est resté dans cette traduction. Pour l'acception rochoise, cf. *mousse,* apprenti commis, dans l'argot des *calicots,* Delvau ; dernier employé du magasin (s. v. *rouffion*).

*Mudes,* f. (muette), bouteille.

*Ofiserien* (officiers) : *eur garg ofiserien,* beaucoup de poux.

*Otro* (monsieur), taureau ; pl. *otrone,* poux.

*Pal,* f. (pelle), cuiller.

*Paluden,* f., pl. *o* (marais), toit ; *paluden c'hlaz* « toit bleu », toit d'ardoises, bret. *toen c'hlaz ; paluden deil* « toit de fumier », toit de chaume, bret. *toen zoul ; c'houiler paludeno* « travailleur de toits », couvreur en ardoise.

*Perchen,* f. (perche), homme de haute taille.

*Pod ë gañb* (pot de chambre), berger, en bret. *pod zaout* « garçon de vaches ». Cette substitution provient de l'homonymie de *pod,* pot, et *pod, pot,* pour *pautr,* garçon ; elle est cause, à son tour, du changement de sens dans *faiañs.* Voir le suiv.

*Pod zaont* (berger), pot de chambre. Voir *pod ë gañb ;* les deux expressions ont échangé leur sens.

*Prezidañt* (président), âne.

*Roben* (robe), pluche de pomme, de pomme de terre ; cf. le franç. « pommes de terre en robe de chambre ».

*Roliq,* marteau ; diminutif du breton *roll,* rouleau (à tasser la terre, etc.).

*Sal* (salle), prison : *bos, eur poeñser moñd d'ar zal,* tiens, regarde ! un voleur qui va en prison. Cf. franç. *salle de police.*

*Skoa* (épaule), bossu.

*Tad kos* (grand-père) : *An Tad kos,* le Saint-Père.

*Teat* (théâtre) : *mañ 'n erlikin war i deat* (l'arlequin est sur son théâtre). la crépière est sur le feu ; plaisanterie amenée par le sens littéral du rochois *erlikin.* M. Quellien donne, p. 31, *Eman ann erlikin war he dron* « l'arlequin est sur son trône ».

*Terk,* argile qui sert à crépir ; terre en général : *c'houiler terk* = bret. *labourer douar,* cultivateur ; voir *turgner,* au § 30. On dit aussi, dans le premier sens, *taragoñ* et *tara.* Ce sont les mots bretons *teurk, taragen,* tique, cf. *Rev. Celt.*, V, 224. L'emploi de *terk* a été peut-être influencé par le français *terre.* Les idées paraîtront moins disparates, si l'on observe que le sang de la tique forme une colle tenace. Quelques enfants bretons s'en servent pour tricher au jeu de noix : ils remplacent l'intérieur par de la terre et ressoudent avec une tique écrasée les deux moitiés de la coquille. On pourrait penser aussi à rattacher *terk* au vieux français *tercq, tereque, tarc, terquoy,* de la poix, en haute Normandie *terc,* espèce de brai avec lequel on marque les moutons, God. ; mais la ressemblance semble plutôt fortuite, comme celle de la locution normande *nez-au-terque,* celui qui prise beaucoup, God., avec le rochois *taryek,* tabac, voir § 21.

*Tousek* (crapaud), avare. Cf. Sauvé, *Proverbes,* n° 325, avec la note, et *Rev. Celt.*, III, 247.

*Tousek* ou *tousek war lein* (crapaud par dessus), navet ; pl. *touseget.*

*Vagot* (fagot), bois : *batimañcho vagot,* comme *batimañcho koat,* sabots, bret. *boto koad.*

*Velc'h* (rate, et non fiel, *Rev. Celt.*, XIV, 271), argile.

*Tourbilhoñ,* danse, *Rev. Celt.*, XIV, 276, n'est pas inconnu en breton, où il désigne une danse spéciale.

25. Expressions composées, sobriquets (non individuels) :

*Brizilhono 'n otro Doue* (clochettes du bon Dieu), chapelet ; *hijañ brizilhono 'n otro Doue* (secouer les clochettes du bon Dieu), dire son chapelet (*grisilhon,* grelot, petite sonnette, Grég.).

*Bugale koñt 'Gerveur* (les enfants du comte de Kerveur), corbeaux, parce qu'il y en a beaucoup à Kerveur.

*C'hoari boulo* (jeu de boules), le tonnerre.

*Deber hiñcho* (mangeur de chemins), soldat. On dit aussi : *boufer kilomet* (mangeur de kilomètres), et *kaser mein* = le franç. vulgaire « pousse-cailloux ».

*Dever glaou* (brûleur de charbon), maréchal ferrant.

*Gromer rac'hed* (celui qui gourme les rats), couvreur en chaume.

*Juj a beuc'h* (juge de paix), chat.

*Kapital 'stoup* (la capitale de l'étoupe), *Ker gabital* (la ville capitale), La Roche-Derrien.

*Kaz : bed e'r c'haz gañd al lard* (le chat a enlevé le gras), il est midi.

*Kernevad : gwinis kernevad* (froment de Cornouaillais), seigle ; de même, avec un mot rochois, *eltris kernevad* (pain de Cornouaillais), pain de seigle. Cf. *orange de Limousin,* pomme de terre, L. Rig., *escarpins de Limousin,* sabots, Delv., *craie d'Auverpin* (c'est-à-dire d'Auvergnat), charbon, Virm., etc.

*Kloc'h forsaded* (la cloche des forçats), le coup de midi, heure où recommence le travail.

*Koz : an ini koz* (le vieux), du rhum.

*Laer gwenan* (voleur d'abeilles), homme chauve. Je suppose que la plaisanterie est fondée sur un double sens du mot *gwenan,* qui aura été désigné pour remplacer *keyen,* mouches, appelé à d'autres fonctions (voir § 19) ; cf. « *skating à mouche :* la tête. Les mouches, quand l'homme est chauve, y patinent à leur aise (Argot du peuple) », Virm.

*Lakes : treid lakes* (pieds de faquin) ou, avec le pluriel, *pifo likijer,* gros pieds.

*Losto hir* (longues queues), rats.

*Ma breur* (mon frère), ou *ma c'hinderv* (mon cousin), âne.

*Ma zoñton Jañ* (mon oncle Jean), le diable ; pet. Trég. *an toñton, Mélusine,* VI, 64.

*Mal zaout* (garçon de vaches), berger, en bret. *pod zaout. Mal,* mâle, *Catholicon,* Grég., n'est pas spécial à La Roche dans le sens de « garçon, homme » : *ur mâl iaouank,* un jeune homme, *Gwerz. Br.-Iz.,* I, 154, etc. ; mais je n'ai pas entendu ailleurs cette expression *mal zaout.*

*Marc'h glaz* (cheval vert), la mer ; cf. *ar gazek c'hlaz* « la cavale verte », id., en cornouaillais, *Barzaz Breiz,* p. 230, v. 8.

*Marc'hadour ogroio* (marchand d'orgues), bossu ; cf. *ogro, Rev. Celt.,* XIV, 275, et « il a un orgue de Barbarie dans le dos », Virm., v. *boulendos.*

*Palhpluñ : beañ dinañn palhpluñ* (être sous le parapluie), être ivre.

*Pen,* tête, sert dans de nombreuses locutions. On fait sur un chauve cette aimable plaisanterie : *Hénez zo bet kerc'het pen barz er garniel,* il a été chercher une tête au cimetière. On l'appelle aussi *pen loue kignet* (tête de veau écorché), cf. *tête de veau,* individu chauve, L. Rig., et *pen irvinen* (tête de navet), cf. bret. *qer moal evel un irvinen,* aussi chauve qu'un navet, P.-D. de Goësbriand, *Fables,* 7 ; *pen picher* (tête de pot).

La surdité donne droit aux désignations suivantes : *pen balin* (tête de drap ?), cf. bret. *ballin, pallin,* couverture de lit, et grand drap sur lequel on crible le grain au vent, Le Gonidec ; *pen beus* (tête de buis), en argot franç. *tête de buis* veut dire « crâne dénudé », L. Rig. ; *pen bilien* (tête de caillou), *pen plom* (tête de plomb). Le second élément peut être rochois dans le synonyme *pen bouqin.* J'ai proposé, *Rev. Celt.,* XIV, 271, d'expliquer *bouqin,* qui a le même sens, par une déformation du bret. *bouzar, bouar ;* sur le suffixe *-quin,* en argot français, on peut voir, *Mém. de la Soc. de Ling.,* VII, 41, 42 ; sur les mots qui sont tronqués avant de recevoir un suffixe, *ibid.,* 46, n. 2. Mais il est possible aussi que *bouqin* soit le français *bouquin,* vieux bouc.

Il n'y a pas de doute sur la nature argotique du second mot

dans *pen bouch* (tête de chèvre), fille légère, cf. *Rev. Celt.*, XIV, 272.

Dans le blason populaire breton, on se sert de *pen,* suivi d'un nom de poisson, pour désigner les habitants de diverses localités d'après leur nourriture habituelle : *penn-sardinen,* têtes de sardine, *penn-éog,* têtes de saumon, *penn-merluz,* têtes de merlus, Brizeux, *Furnez Breiz (Euz ar vroiou),* cf. Sauvé, *Proverbes,* 951, et Troude, *Dict. bret.-fr.,* v. *penn-sardin, penn-merlus.* Ceci rappelle l'argot franç. *tête de choucroute,* Allemand, L. Larchey, Delv., Virm.

*Pevar lagad* (quatre yeux), lunettes. Cf. *Gloss. moy.-br.,* v. *lagat ; quatre-yeux,* yeux doublés de lunettes, L. L., *quatre-z-yeux,* homme qui porte des lunettes, dans l'argot du peuple, Delv.

*Pot ë gwiniz du* (l'homme au blé noir), charbonnier ; cf. *boulanger,* id., L. L.

*Pot i voto-ler stoup* (l'homme aux souliers étoupés), le Trépas (bret. *an Añko,* m.), qui survient sans bruit.

*Priñsipal 'golech* (principal de collège), chat.

*Ragout penbas* (ragoût de bâton), bouillie, parce qu'on la tourne avec un bâton (cf. *jus de biton,* coup de bâton, Delv.).

*Skouarn goat* (oreille de bois), sourd.

*Vilyor i baeron* (le filleul de son parrain), le diable.

*Vornier an ivern* (fournier de l'enfer), charbonnier.

26. Nous pouvons faire un groupe à part des noms propres employés comme noms communs. Tels sont les suivants :

*Goneri* et *Koneri* (Goneri), homme qui a la langue bien pendue.

*Izabel* (Isabelle), lièvre (le bret. *gad,* lièvre, est féminin).

*Jan Maï* (Jean-Marie), pourceau.

*Jouasin,* et par abréviation *jouas* (Joachim), mélange d'argile et de paille, en bret. *koure.*

*Kaim,* avare, qui ne veut rien donner ; = moy. bret. *Caym,* Caïn.

*Katerin, Kato* (Catherine), lièvre ; voir *Izabel.*

*Kerborz* (Kerbors, nom de lieu) : *moñd da Gerborz,* se marier.

*Labir,* personne de grande taille. C'est le nom de *Labire,*

un des valets du jeu de carte, qui a été interprété par l'article français *la* et l'adjectif breton *hir,* long. *Le Hir* est un nom breton bien connu. Notons en passant qu'il est naturel d'attribuer à l'influence de ce même jeu la mention d'Hector et d'Alexandre, comme types de guerriers invincibles, dans une strophe de *Buhez mabden* (H. de la Villemarqué, *Poèmes bretons*, p. 18).

*Manùel* (Emmanuel), Dieu.

*Olier* (Olivier), coq.

*Tregloz* (nom d'homme), bossu.

*Vañchiq* (petit François), lapin ; *Vañchiq bren* (le petit François au son), pourceau.

Nous pouvons ajouter *Zañta Maria,* expression empruntée aux mots latins *sancta Maria,* de l'*Ave : Te glevou ma zañta Maria,* tu m'entendras gronder !

Peut-être est-ce à cette catégorie qu'appartient *dovergn,* cheval, cf. *Rev. Celt.,* VII, 43, 250 ; il y a en Bretagne un nom de famille *Dauvergne.*

De même *grallik,* répit, sieste, *L'argot des nom.*, 39, 45, doit être un nom propre, diminutif de *Grall* (P. de Courcy, *Nobiliaire et Armorial de Bretagne*), d'où *Abgrall,* cf. *Rev. Celt.,* II, 72. *Ober grallik,* prendre du répit, est ainsi formé comme *ober Moris,* flâner, faire le fainéant, de *Maurice.*

J'ai rapproché *Landelo,* pays lointain, de *Landerneau, Rev. Celt.*, XIV, 273 ; il est plus simple d'y voir une autre localité du Finistère, *Landèleau*, mentionnée en 1420, *Archives de Bretagne,* VI, 13 ; cf. *Rev. Celt.,* II, 215. Le nom de saint Theleau est en breton *sant Thêlo ;* cf. *Annales de Bret.,* VIII, 632, 633.

L'association d'idées signalée, *Rev. Celt.*, XIV, 286, pour le petit trécorois *judas,* celui qui crache au visage de quelqu'un, se retrouve dans ces vers de V. Hugo (*Les Contemplations*, édition définitive, II, 345) :

> Hérode, c'est l'osier des berceaux vagissants ;
> L'âme du noir Judas, depuis dix-huit cents ans,
> Se disperse et renaît dans les crachats des hommes.

27. Il y a en rochois des éléments bretons qui ne provien-

nent pas de la langue trécoroise telle qu'on la parle dans le pays, mais qui ont dû y exister autrefois. En retenant des mots qui tombaient en désuétude dans le langage ambiant, le rochois ne faisait que garder son bien légitime, en même temps qu'il obéissait à cette tendance naturelle qui le pousse à se distinguer du breton ordinaire. Cet instinct conservateur s'observe, du reste, dans les autres argots ; cf. Lombroso, *L'homme criminel,* p. 460, 461 de la traduction française.

J'ai retrouvé en tunodo deux des mots bretons qui m'avaient paru d'origine argotique, et qui, étant inconnus dans cette partie du domaine trécorois, doivent s'expliquer, ou par l'archaïsme, ou par l'influence d'un autre dialecte.

C'est d'abord *kaïmañten,* voleuse ; cf. bret. *caymand,* bélître, gueux qui mendie par pure fainéantise ; *caymandès,* gueuse, mendiante qui est friponne et voleuse, Grég. ; *Rev. Celt.,* XIV, 283, et, pour le suffixe, III, 59 ; IV, 152.

Le second mot est *kouer,* paysan, étudié *Rev. Celt.,* XIV, 283, 284. Le P. Grégoire donne à *pauvre* une acception défavorable qu'il explique ainsi en français : « coir, gueux des foires et des pardons », ce qu'il traduit par *corcq,* pl. *ed,* fém. *corcqès,* pl. *corcqesed.*

Un autre archaïsme rochois est *kalc'h* = moy. bret. *calch* « veretrum ». Il a survécu au breton moyen, mais peu de temps sans doute, et ailleurs qu'en trécorois. Troude le donne comme suranné, du moins dans cette acception ; bien que D. Le Pelletier l'ait révoquée en doute, je ne suis pas convaincu que le mot ait jamais eu l'autre sens que lui attribuent Pel., Le Gonidec et Troude (cf. *Rev. Celt.,* VIII, 36). On dit en rochois *pod e galc'h,* mâle, taureau ; *pod e galc'h c'houez miñson* « le mâle puant », le bouc ; cf. *puant,* bouc, en argot français (Lombroso, 451).

L'hypothèse d'emprunts à d'autres dialectes bretons me semble peu probable ; je n'en vois, du moins, aucun qui soit certain.

On pourrait soupçonner une influence vannetaise dans *brañk,* m., sou, d'où *pod e vrañk* « l'homme au sou (par jour) », le soldat : *Krañk e i jes ? o miñson, pod e vrañk e.* Est-il marin ? Non, c'est un soldat ; cf. *petit bonhomme d'un sou,*

jeune soldat, Delvau. Le vannetais *blañk,* sou, est d'ailleurs un des mots de ce dialecte qui frappent le plus les autres Bretons voyageant dans le Morbihan. Mais il faut observer que *blañk* ne semble pas encore tout à fait inusité en trécorois (*Rev. Celt.,* VIII, 527); cf. les *Soniou Breiz-Izel* de MM. Luzel et Le Braz, II, 154. Voir plus loin, § 30.

*Drañm,* des pois, doit être le bret. *dram,* pl. *ou,* van. *ëu* « dragme » (8e partie d'une once), Grég., que Troude ne donne que sous la forme vannetaise *drammeu,* médicaments. *Trotach boulijer drañm,* soupe de pois, paraît signifier littéralement « soupe aux boulets d'une drachme »; cf. « *boulots,* haricots ronds, dans l'argot des bourgeois », Delvau. Peut-être y a-t-il eu influence de l'homonymie de *pois* et *poids* en français.

Il pourrait y avoir également en rochois des archaïsmes de prononciation. *Bëogal,* crier, d'où *bëogal buo lukan* (crier près du nez), éternuer, paraît être une variante d'un ancien **baegat,* bêler, d'où le moy. bret. *baeguelat,* mod. *béyat,* Grég., *bëgiat,* Le Gonidec; pour le rapport des deux diphtongues, cf. *beotès,* bette, Grég., *bëôtez,* Gon., à côté du moy. bret. *baetes.*

28. — M. Quellien évalue à une trentaine les mots français empruntés en rochois, et ajoute qu'ils sont rarement détournés de leur sens originel (p. 53). C'est pour cette raison sans doute qu'il les a laissés à peu près entièrement de côté. Voici ceux que j'ai recueillis en dernier lieu; leur traitement phonétique dénonce le plus souvent un emprunt tout récent :

*armoâr,* armoire.

*bordé : moñd en bordé* (aller en bordée), faire la noce, s'enivrer.

*brëbi,* brebis.

*chañ,* champ.

*choû,* chou, plur. id. : *kalz a choû,* beaucoup de choux.

*fromañ,* du froment, du blé.

*jiraf : tam jiraf* (morceau, espèce de girafe), homme de grande taille. Cf. prov. *girafo,* personne de grandeur démesurée, Mistral; Littré donne à *girafe* le sens populaire de « femme grande et qui a un très long cou ».

*kastor* (castor), chapeau; cf. *eun toc castor,* un chapeau de castor, *Ann. de Bret.,* V, 482, *eun tok kastor, Gwerz. Br.-Iz.,*

II, 422. Littré cite comme familier l'emploi de *castor* pour « un chapeau quelconque, vieux, fripé, même un chapeau de femme ».

*krapô,* crapaud.

*keûr,* cœur. Ce mot existe en petit Tréguier, mais seulement en terme du jeu de cartes. *Eû* a le son fermé.

*kulot,* culotte.

*lahou* (la houe), homme de haute taille.

*lumier,* lumière ; voir § 30.

*malat,* malade ; (chien) enragé, comme en breton *klañ.*

*marchañ,* marchand ; *marchañ eltris* (ou *pod an eltris*) boulanger ; *marchañ niqol,* boucher.

*marchañ,* marcher.

*nave,* navet.

*palh,* de la paille.

*poch,* poche.

*souri,* une souris.

*Bosu,* bossu, peut être dans le même cas ; mais le moyen breton avait *bozcu, boczu,* mot resté en vannetais : *bossu,* l'A. ; voir le paragraphe précédent.

29. Il y a aussi des emprunts moins littéraux ou plus anciens, comme ceux qui suivent.

*Biqo,* m., chevreau, cf. franç. *biquet.*

*Chaoules,* de la chaux ; cf. fr. *chaux, chauler.*

*Charuo,* chariot ; *charuo gourt* (bon chariot), voiture.

*C'houibës,* poux, du v. fr. *wibez,* moucherons, cf. *Rev. Celt.,* V, 222, v. *hibe.*

*Jargilh,* ventre ; *jargilh raton,* gros ventre. Cf. argot franç. *gargouille,* gosier, L. Larchey ; franç. *gargouille, gargouiller, jargouiller ;* en morvandeau *garguille,* cou, gosier, gorge, de Chambure, *Glossaire du Morvan* ; v. franç. *jargueil,* pie de mer : « a le jargueil le gosier moult grand, large et robuste », Belon cité par God.

*Kañbre,* fou, sot ; *tremenet buo Kañbre,* id., litt. qui a passé par Cambrai. M. Virmaitre cite, s. v. *mailloché,* ce « dicton populaire pour qualifier un être déséquilibré : — Il a passé à Cambrai, il a reçu un coup de marteau ». Cf. cette phrase de Le Duchat, citée par P. Jannet, *Les quinze joyes de mariage,*

2e éd., 1857, p. 99 : « *Martin* et *Martine* sont les noms qu'on a donnés à deux figures qui, chacune avec un *marteau* dont elles frappent les heures, servent de Jaquemars à l'horloge de Cambray ».

*Kaplañs,* tailleur ; du plur. fr. *capelans,* nom de poisson, en bret. *kaplañted.* Voir *zardin.*

*Kataflam,* bouillie ; cf. argot fr. *cataplasme,* soupe très épaisse, L. Rig. Littré mentionne la prononciation *cataplâme.* Pour le changement de *p* en *f.*, cf. trec. *nafles,* = léon. *naplez,* Gon., « le mal de Naples ».

*Kinkinañ,* sucre, du fr. *quinquina.*

*Kouchet kik,* battre quelqu'un, litt. « *coucher,* tasser de la chair » ; cf. *eur c'houchad den,* un homme trapu, à Saint-Mayeux, *Rev. Celt.,* IV, 159.

*Mañsarden ar c'hriminal,* tablette de la cheminée, du fr. *mansarde.*

*Mariajet, maliajet,* marié : *eur wamel maliajet,* une femme mariée ; du fr. *mariage.*

*Pieriq,* café, diminutif du fr. *Pierre* (cf. *Pipi du, Rev. Celt.,* VII, 48) ; *Pieriq paregzañp* (petit Pierre par exemple), café avec eau-de-vie à discrétion.

*Pilon : hénez 'n eus bet tok pilon,* il a eu un coup de marteau, il est fou ; du fr. *pilon.*

*Poeñter,* coureur de filles, du fr. *pointer.*

*Tablen,* f., table ; *eun dablen d'ousañ,* une table à manger ; *tablen c'houes Doue* (table de la maison de Dieu), autel ; *tablen ar rufan* (table du feu), foyer ; du fr. *table.* Le vannetais a *tablen* au sens de tableau, image (*Doue ha mem bro,* 30).

*Taboren,* f., coup ; *rein tabor,* donner des coups, *tabori,* frapper ; cf. fr. *tambour,* anciennement *tabor ; taborer, tabourer,* frapper, God. ; prov. *taboura, taboula,* tambouriner, cogner, tapoter, *tabourado, taboulado,* roulée de coups, Mistral. Peut-être faut-il rapporter à la même origine le trécorois *taoulet* (habits) usés, (pommes) mûres ; *lakad avalo da daouledein,* mettre des pommes dans une armoire, pour qu'elles achèvent de mûrir, cf. *De l'urgence d'une exploration philologique en Bretagne,* p. 11 ; *Rev. Celt.,* IV, 167.

*Tok,* coup, dans *hénez 'n eus bet tok pilon,* ou *tok morzol,* il a

eu un coup de marteau, il est fou ; *tok-tok,* fou, de l'argot fr. *toc-toc,* cf. *Rev. Celt.*, XIV, 281.

*Trafiqyoñner,* bourrelier ; cf. fr. *trafiquant.*

*Zardin,* tailleur, du fr. *sardine,* en bret. *zardinen, zaldrinen.* On dit également *zardin-kaplañs* dans le même sens. Voir *kaplañs.*

La locution *eomp da welet ar pap* (allons voir le pape), pour « boire du rhum », vient de l'argot fr. *pape,* verre de rhum, L. Rig.

30. — Le rapport de *brañk,* sou, à *blañk* (§ 27) n'est pas de nature phonétique ; *blañk* a été altéré par assimilation au mot breton *brañk,* m., branche. Des contaminations de ce genre sont fréquentes ; cf. *noter,* nuit, d'après le bret. *noz,* nuit, *noter,* notaire, *Rev. Celt.*, VII, 47 ; *boloñjer,* horloge, d'après le bret. *balançzer,* Gr., *balancér,* l'A., balancier, et *boloñjer,* boulanger, *Rev. Celt.*, XIV, 272 ; *lañp,* année, d'après l'argot fr. *plombe,* année, et le bret. *lamp,* saut.

*Taouen,* poux, misère, du bret. *laouen,* pou, *Rev. Celt.*, VII, 49, XIV, 275, doit sans doute son *t* au bret. *teurk,* tique.

*Trotach,* soupe aux légumes, *Rev. Celt.*, VII, 50, est le français *potage* (bret. *podaich,* Gr.), mais combiné avec le bret. *treut,* maigre ; cf. *zoubenn dreudt, qevalenn dreudt, tynell dreudt,* soupe d'avare, soupe maigre, Gr. M. Quellien explique ainsi *trotach* (p. 33) : « soupe (surtout la soupe aux choux, aux légumes, la soupe des malheureux) ». Cela n'empêche pas qu'on dit, par extension, *trotach boubou,* soupe de bœuf ; *trotach niqol,* soupe de viande fraîche, aussi bien que *trotach charles,* soupe au lait, etc. Les mots rochois se dépouillent, à la longue, de leur sens dépréciatif (cf. § 15, 17, 23).

*Turgner,* pourceau (d'où, par apocope, *turgn*), = « tourneur, fouilleur (de terre) », en breton *turier,* pour le sens, cf. *Rev. Celt.*, VII, 50 ; mais, pour la forme, il doit son *gn* à un autre mot breton, *turgner,* tourneur, celui qui façonne du bois au tour, mot que le P. Grég. écrit *tuirgnèr, teurgnèr.* Le double sens du fr. *tourner* a peut-être contribué à l'association des deux mots bretons ; elle a eu lieu encore ailleurs qu'à La Roche : on dit à Pleudaniel *turniadur goet,* à Lohuec *tergnadur goet,* taupinée, *Rev. Celt.*, IV, 169, cf. *turgner-douar* « fouilleur de

terre », laboureur, *Soniou Breiz-Izel*, II, 298. L'emploi de *c'houilañ*, fouiller, pour « travailler », en rochois, vient peut-être de ce que *c'houiler terk* (§ 24), synonyme exact de *turgner-douar*, a aussi pour équivalent *labourer douar*, « travailleur de terre ».

Il faut mettre sur le compte du hasard la ressemblance de *turgn* avec le français *truie* (de *Troja*) et avec le breton *tourc'h*, verrat, irl. *torc* qui paraît venir de *to-* + *orc* = lat. *porcus*. Cf. moy. bret. *Touaren, le Douarain*, mod. *douaren*, petit-fils, de *to-* + **ouar-*, gall. *wyr* = lat. *puer*, *Gloss. moy. br.*, v. *douaren, tarauat*; bret. moy. *tamoesenn*, épi de blé, pour **taffoesen*, **taoesen* (par l'influence de *tamoes*, **taffoes*[1], tamis), trécorois *taoñzen*, van. *toezen*, gall. *tywysen*, *twysen*, = **t(o)-ēss-in*, de *do* + **acs-inā*[2], cf. grec ἄχνη de *ἀξνᾱ[3]; et gall. *trwyn*, nez, = *to-* + **srocn-i*, cf. v. irl. *srón*, nez, gall. *ffroen*, bret. *froan*, narine ?

*Lugna*, regarder (j'ai entendu *lugnañ* et *lugnet*) rappelle le fr. *lorgner*, *Rev. Celt.*, VII, 250; mais il doit peut-être son *u* à *reluquer*, considérer, regarder, F. M. Le vendômois *lunotter*, regarder minutieusement, P. Martellière, *Glossaire du Vendômois*, 1893, doit être différent; cf. normand du Bessin *luné* « regarder avec étonnement, bayer », Joret, *Mém. de la Soc. de Ling.*, IV, 157, verbe neutre, comme le petit trécorois *beañ en lun*, qui a le même sens, cf. franç. « être dans la *lune* », être absorbé, distrait.

J'ai entendu des mots nouveaux où ce procédé apparaît plus ou moins clairement :

*Gweganen*, f., abeille, pl. *gwegan*; *c'houes gwegan* « maison d'abeilles », ruche; du bret. *gwenanen*, pl. *gwenan*, id., et du nom propre *Gwegan*.

*Kriminal*, m., cheminée, du bret. *chiminal*, id., et *kriminal*, criminel.

1. Cette forme est prouvée par le dérivé *taffoessat*, à côté de *tamoesat*, sasser : elle subsiste, d'ailleurs, en vannetais : *tañoüés* et *tamoés*, Grég.

2. Pour le changement d'*a* en *e*, cf. *comecid*, Oxf. 2, gall. mod. *cyfegydd*, pioche, de **com-aci-*, (lat. *acies*); pour le traitement de *cs*, cf. bret. moy. *a vz*, au-dessus de, écrit aujourd'hui *a uz*, v. irl. *ós*, de **ucs-*, grec ὕψι; *esuezaff*, être absent, *dissiuout* « cuydance », *disiuout*, opiner, etc., de *ecs-*.

3. L'irl. *días*, en deux syllabes, *Irische Texte*, I, 478, = *do* + *ac-s-*, cf. lat. *acus*, gothique *ahs*; pour l'*í*, cf. *diarailiu*, à l'autre, *Ir. T.*, I, 487.

*Lumieraton, lugneraton,* lumière, œil; *pao al lumieraton* « pied de chandelle », chandelier; *an eil lugneraton a lar vreoz d'egile,* pet. trée. *an eil lagad a lar koc'h d'iben* « un de ses yeux dit bran à l'autre », il est louche; une expression semblable est donnée par M. Virmaitre, s. v. *œil,* comme appartenant à l'argot du peuple. Mélange des mots rochois *lumier,* lumière, et *lugnerato,* yeux. *Rev. Celt.,* XIV, 274. J'ai entendu le verbe *lugneratein,* regarder.

*Luroñn,* juron, blasphème, *luroñni,* jurer, blasphémer; du fr. *juron* et du trécorois *luc'het,* blasphèmes.

*Tortein,* casser (par exemple une jambe), du bret. *torein,* casser, et *tort,* bossu.

Ces combinaisons analogiques sont en usage dans l'argot français; ainsi *madrin* est le mot *malin* influencé par *madré,* etc.

On peut soupçonner qu'un certain rapport de son est parfois la cause de la substitution d'un nom propre à un nom commun (cf. *gwegan,* abeilles). Ainsi la ressemblance de la dernière syllabe a pu faire choisir *Madelen* pour remplacer *holen,* sel, et *Charlez* pour *lez,* lait; *Nikol,* viande, rappelle en argot *crignolle,* id., F. Michel, *crinolier,* boucher, L. L., et aussi *niorte,* viande, Delvau. Mais il vaut mieux ne pas multiplier ces sortes d'hypothèses. Le rapport du mot à la chose peut être aussi de nature « historique »; ainsi M. Quellien suppose, p. 31, qu'un nom moderne de l'eau-de-vie, *Izabel,* a été celui de quelque ivrognesse célèbre. Rappelons-nous le conseil prudent de Littré (*Dictionnaire fr.,* au *Supplément,* s. v. *sabler*): « En fait de locution, la moindre tradition vaut mieux que la plus belle conjecture ». L'argot de l'*X,* c'est-à-dire de l'Ecole Polytechnique, sur lequel les renseignements de ce genre ne font pas défaut, témoigne du rôle important de l'élément historique dans les jargons spéciaux; cf. Sarcey, *Annales politiques et littéraires* du 15 avril 1894, p. 226.

31. — L'onomatopée est évidente, dans le mot bizarre *pertamtitamteq,* tisserand.

L'origine des mots suivants m'échappe:

*dordakes,* sourd. La fin de ce mot rappelle *takezen,* pl. *takez,* la dernière crêpe, qui est ordinairement ou trop cuite ou trop petite; imbécile, en Tréguier, selon M. Moal.

*klakes,* bouillie. Cf. *claquer,* manger, allusion au claquement des mâchoires, L. L ?

32. — Le P. Grégoire traduit « argot, le langage des gueux » par *luhaich,* qu'il répète au mot « narquois »; à « jargon, langue factice, ou langage particulier, comme l'argot, etc. », il donne *luhaich* et *gregaich,* van. *gregach;* à « jargonner », *luhaichi* et *gregaichi*, van. *gregageiñ;* à « baragouiner », *luhaicha,* van. *gregageiñ;* à « baragouin, langage qu'on n'entend pas bien », *luhaich,* van. *gregach.* Le Dictionnaire de L'A. ne connaît que la seconde de ces expressions: *grigage, gregage,* m., jargon, *gregagein,* jargonner, *grigage crouanouétt,* narquois, argot, jargon des gueux; *grigage,* argot des mendiants (au *Supplément*); *grigage,* baragouin, *grigagein,* baragouiner.

Le Gonidec a, dans son *Dictionnaire breton-fr., luc'hach* ou *luach,* m., baragouin, langage corrompu; M. de la Villemarqué ajoute: « jargon, argot, particulièrement celui des tailleurs ». Je crois que ce mot est le trécorois *luc'hach,* éclat, vernis, faux brillant, manières affectées, de *luc'ha,* luire; c'est ainsi que l'anglais *flash,* éclat, a pris le sens d' « argot, jargon à la mode, *slang* ». Troude donne comme trécoroise, dans son dictionnaire français-breton, l'expression *nep a lavar luc'haich,* débauché en paroles, peut-être par confusion avec un autre mot; cf. *Rev. Celt.,* IV, 161, v. *loegach.*

Le dictionnaire de Le Gonidec n'a *grègach* que dans le sens de « grec, la langue grecque »; mais on peut comparer *gragachat,* dégoiser, parler plus qu'il ne faut et avec volubilité, addition de M. de la Villemarqué. Cf. *gregache ar biked,* les pies caquetaient, *Barzaz Breiz,* 237.

Faut-il identifier *gregaich,* argot, etc., avec *gregaich,* van. *gregach,* le grec, *gregaichi,* van. *gregageiñ,* parler grec, Grég. ? Au point de vue de la forme, rien ne s'y oppose. Mais *gregaich, gregach,* argot, peut tenir de près au français *grec,* aigrefin, qui, d'après M. Schwob, *Mém. de la Soc. de Ling.,* VII, 305, est d'origine argotique et n'a rien de commun qu'une fâcheuse homonymie avec le peuple des Grecs. On peut voir également, *ibid.* 311, sur cette glose argotique: « ung breton c'est ung larron », un essai d'explication qui mettrait l'honneur des Bretons hors de cause. Il faut pourtant

remarquer que les argotiers ne se gênent point pour tourner en injure bien d'autres ethniques; cf. Lombroso, 454.

33. Il est impossible de séparer l'argot *quimper,* tomber, gâter (de l'eau), du gall. *cwympo,* tomber, abattre, bret. *skoemp,* glissant, scabreux; mais la priorité de ces deux derniers mots n'est pas prouvée. L'origine commune pourrait être un bas latin **coimpere,* issu par dissimilation de *coinquere* (*arbores,* cf. gall. *cwympo coed*), comme le sarde *chimbe* de *quinque.*

L'argot *esgourne,* oreille, rapproché du breton *skouarn, Rev. Celt.,* VII, 50, a une variante *esgouverne,* L. L., qui rappelle plutôt le gallois *ysgyfarn,* mais aussi le français *gouverner, gouverne.* M. Virmaitre donne le pluriel *esgourdes.*

34. Voici quelques additions à la liste donnée, § 12, des mots bretons dont l'histoire peut être éclaircie par la comparaison de divers argots français.

*Bulari,* m., pl. *eu,* agitation, commotion, embarras, tracas, l'A., trée. *ambloari,* bret. moy. *amloary,* peine, souci; cf. *boulvari, boulevari,* m. vacarme, tumulte excessif, Delvau; vendômois *boulvari,* hourvari, bruit, tapage, Martellière; franç. *hourvari* « cri des chasseurs pour ramener les chiens qui sont tombés en défaut »; grand bruit, grand tapage, Littré.

*Cascarat, cascalat,* danser la danse des gueux, se frotter les épaules en les agitant, Pel.; *cascaret,* homme sans importance, de mine malheureuse ou d'apparence chétive, argot du peuple, Delvau; écu de trois livres, L. L.

*Fil,* intelligence, idée, ruse, en petit Trég.; *fil,* adresse, habileté, dans l'argot du peuple, qui assimile l'homme à un couteau, Delvau; *avoir le fil,* être adroit, finaud, rusé, dans le jargon des voyous, L. Rig.

*Fouillezet,* (bien) dissipé, *Rev. Celt.,* XI, 197; *fueilles,* pièces de monnaie, Villon, *Le jargon ou jobelin,* v. 166, 215 (*Œuvres complètes de François Villon,* publiées ... par Auguste Longnon, Paris, 1892); cf. « ilz appellent argent ... *puille* », *Le jargon des Coquillars en 1455, Mém. de la Soc. de Ling.,* VII, 180? En tout cas, c'est de *feuille* que vient *feullouze,* bourse, *ibid., felouse, foüillouse,* poche, *Le vice puni,* 108, *fouilleuses,* poches, argot du peuple, Virmaitre, cf. le fourbesque *foglia,* bourse, F. M. 170, 429.

*Gaia,* ennuyer, *gai,* sot (mots très vulgaires), pet. Trég., à Saint-Mayeux *kai, Rev. Celt.,* IV, 154; *gailleurs,* trompeurs, tricheurs, Villon, *Le jargon* 52, *gayeux,* id., 130; v. franç. *galier, galiier,* v. act., se moquer de, God., *galier, galler, gallier,* se réjouir, s'amuser, se régaler..., battre, étriller, tromper, surprendre, Roquefort, *Glossaire de la langue romane,* 1808; M. Longnon cite, p. 269, d'après M. Vitu, un vieux provençal *galiador,* trompeur. Un composé de même origine est *engayeur* « complice qui attire... la foule pendant que son complice explore les poches des badauds », argot des camelots, Virmaitre. Je suppose qu'on prononce *en-ga-yeur* et non comme dans le français *égayer;* c'est ainsi que M. Virmaitre écrit *gaye,* cheval, = *gail,* L. L.

*Gréañ,* habiller; *gréet,* bien mis; *gréañ eun añnval,* harnacher un cheval, *gréach,* harnais, petit Trég.; *se gréer* « s'habiller, dans l'argot des ouvriers qui ont servi dans l'infanterie de marine », Delvau.

*Grimandell,* dans un casuiste breton « rossignol de serrurier », instrument de fer, servant de fausses clefs, pour ouvrir les portes, armoires, etc., Pel. Bien que Le Gonidec donne *grimandel,* m., pl. *ou,* passe-partout, rossignol, je ne suis pas convaincu qu'il ait connu par l'usage ce mot, qui serait probablement devenu *grimañdel.* Les variations de Troude à ce sujet sont significatives. Son dictionnaire français-breton porte: « *grimañdell,* m. Le P. »; nous avons donc ici l'aveu implicite que, n'ayant jamais entendu ce terme, il en a suppléé arbitrairement la prononciation et le genre. Au dictionnaire breton-français, il donne encore *grimañdell,* p. 253 et 711; mais la première fois il lui attribue le genre féminin, et au second passage, il en fait un mot vannetais! Le témoignage de D. Le Pelletier semble donc unique. Il est permis de se demander si le texte qu'il avait sous les yeux ne contenait pas une faute bien fréquente, *n* pour *u.* * *Grimaudel* serait, en effet, le correspondant régulier, en ancien français, de l'italien *grimaldello,* crochet, rossignol, que je soupçonne d'être d'origine argotique, comme *rossignol.* Ces sortes d'instruments ont reçu des voleurs les noms pompeux de *monseigneur, pince-monseigneur, dauphin, monseigneur le dauphin, roi David, Mém. de la*

*Soc. de Ling.*, VII, 320; *grimaldello* peut donc être allié au fourbesque *grimaldo*, père, vieillard, *grimo di sant'occhio*, pape, F. M. 429 (de l'ital. *grimo*, ridé); il est à remarquer que, dans le même argot, *rossignolo* veut dire « cardinal ».

*Grippy*, nom burlesque du diable; griffon, animal fabuleux, Grég., voir *Rev. Celt.*, XIV, 286. Le dictionnaire breton-français de Troude a le cornouaillais *Gripin* « un des noms que l'on donne au démon »; cf. *grispin*, *grispis*, meunier, Halbert, cité par L. L. *Le jargon de l'argot* porte *gripie*.

*Grullu*, blé noirci intérieurement, voir *Rev. Celt.*, XIV, 286. L'argot *grelu*, blé, doit être d'une autre origine que *grenu*, qui tient à *grenuse*, farine, F. M., *grenafe*, grange, *Le jargon de l'argot*, de *granum*. Delvau tirait *grelu* de l'adjectif *grêle*, par « allusion à la gracilité de cette graminée »; je crois plutôt que le mot est identique au vendômois *grelu*, prononcé *gueurlu* « rempli, couvert de: un arbre gueurlu de fruits », Martellière, et que celui-ci dérive de *grêle*, f. « sorte de crible qui n'est plus en usage. C'était une grille serrée, inclinée à 45°, surmontée d'une trémie dans laquelle on versait le grain. Les grenailles passaient à travers les mailles, et le blé nettoyé glissait au pied de la grêle », Martellière. Ce vieux mot, de même origine que *grille* et *gril*, a passé en breton: van. *grêlle*, crible le plus clair, *grêllein*, *grêllatt*, cribler, l'A. L'affinité de son sens avec celui de l'argot *grelu* est évidente; il n'en est pas de même pour l'adjectif vendômois *gueurlu*, que M. Martellière fait suivre de la mention: origine inconnue. Ce qui m'engage à voir dans *gueurlu* un dérivé de *grêle*, c'est qu'en petit Tréguier *grilhet*, *griyet* a exactement la signification de *gueurlu*, et se rattache, pour la forme, au fr. *gril*, *grille*: *ar wéen ze zou vreus barz ken hé griyet*, cet arbre est tout couvert de fruits, littéralement « tout *criblé* »; cf. « pierres tumulaires criblées de chiffres romains », A. Daudet, *Numa Roumestan*, p. 68 (chap. IV); criblé de dettes, de ridicules, etc.

*Oustilh*, m., gaillard qui aime à s'amuser, pet. Trég., = *ostilh*, outil, Grég., v. fr. *ustil*, *ostil*, id.; cf. *outil*, terme de mépris, argot du peuple, Virmaitre; maladroit, gauche, Fustier.

*Rigouignat*, grincer des dents, etc., *Rev. Celt.*, XIV, 288.

L'argot *rigougnard* cité à cet endroit, vient de *rigouillard*, drôle, plus fort que *rigolo*, argot du peuple, Virm., cf. *rigolard* (chose) très amusante, *ibid.* Cf. le rapport de *babigner*, parler, Villon, *Le jargon*, 28, 41, 111, à *babiller*, id., ibid. 40.

*Sablér*, gésier, en vannetais, Grég., *sabler*, Pel.; *sable*, estomac, *Le jargon de l'argot;* L. L.; Littré donne, avec un exemple de La Bruyère, l'expression « jeter en sable », avaler un verre de vin (le *sabler*).

*Trut*, m., (savoir la) manière de s'y prendre, le secret, la finesse, pet. Trég.; *truc*, manière de voler, F. M., L. L., tromperie, malice, argot du peuple; connaître le truc, connaître le secret d'une chose, Delvau. F. Michel cite le titre d'une brochure de 1609, sur « *un sorcier nommé Gimel TRUC, natif de Leon en Bretaigne* »; M. L. Larchey donne quatre vers du XIVe siècle, tirés d'une chronique du duc de Bretagne Jean IV, où se trouve la forme *trut*, finesse, qui rime en *ut*. *Trut* était le nom d'un jeu de cartes, cf. F. M., v. *grec*.

E. Ernault.

*(A suivre.)*

# MÉLANGES

## I.

## ENCORE *SEQUANA*.

Dans le dernier numéro de la *Revue Celtique* (p. 214), M. d'Arbois de Jubainville observe que « *l'intéressante hypothèse de M. Loth* (*Revue Celtique*, XV, 98), paraît contredite par le gaulois *epo-* « cheval », = skt. *açva-* ».

Il me semble qu'il n'y a pas d'analogie à établir entre les deux faits. *K* palatal dans **ekvo-* était dès l'époque indo-européenne suivi immédiatement de *v* : *kv* s'est transformé en *p* à la même époque que la vélaire indo-européenne devenue en celtique *qv-* a opéré cette transformation. *Sequana* (*Sequani* aussi), a pu, a dû se prononcer, dans mon hypothèse, **Secuwana* ou **Seco-wana* bien longtemps après cette transformation, à l'époque romaine même. *K* n'était pas en contact direct avec *w*. Comment un Romain aurait-il transcrit une prononciation *secuvana* autrement que par *Sequana ?*

L'inscription gauloise d'Alise-Sainte-Reine nous offre deux exemples d'une forme tout à fait analogique à Sequana : *Ucuete, Ucuetin* (accusatif). Je ne sais ce que peut être *Ucuete,* pas plus d'ailleurs que je ne connais l'étymologie de *Sequana* ou *Sequani*. Je veux simplement montrer qu'il n'y a rien à conclure de faits de ce genre. Un Romain eût écrit sans doute *Uquete, Uquetin*.

J. Loth.

## II.

## REMARQUES SUR LE LIVRE DE LLANDAF.

Je crois avoir suffisamment prouvé que Gaufrei de Monmouth ne pouvait pas être l'auteur du Livre de Llandaf. M. G. Evans s'appuie, à défaut d'arguments tirés d'une étude même superficielle de l'ouvrage qu'il a si bien reproduit *diplomatiquement,* sur la rubrique à la version de la vie de saint Teliau du ms. Vesp. A. 14 : *Incipit vita S. Teliavi episcopi a magistro Galfrido fratre Urbani Landavensis ecclesiae episcopi dictata.* On ne connaît qu'un frère à Urban, du nom d'Esni. Il serait assez singulier, d'après M. Evans, qu''il y ait eu en même temps à Llandaf deux Galfrid de cette importance : pourquoi pas ? Ce que M. Evans n'a pas vu et ce qui m'étonne de la part de ce *vir oculatissimus,* c'est que au-dessus de *Galfrido* on lit cette correction absolument décisive : *.i. Stephano.* Le compilateur serait donc Etienne, frère d'Urban.

J'arrive à un point plus important : M. G. Evans prétend que les vies de Dubricius, Teliau, Clitaucus, du ms. *Vespas.* A. 14, ne sont que des transcriptions plus ou moins correctes du texte du Livre de Llandaf. Or, il résulte clairement des variantes du *Vespas.* données par l'éditeur en appendice, que si la vie de S. Teliau remonte à la même source que celle du *Vesp.,* cette dernière reproduit plus fidèlement la version primitive. Teliau n'y porte pas le titre d'*archiepiscopus* qui lui a été donné pour fortifier les prétentions du siège de Llandaf, mais bien d'*episcopus.* Le long et curieux récit, manifestement interpolé, du séjour de Teliau en Armorique, n'y figure pas.

A la page XLVI (*Notes on extracts,* 1-8), à propos des extraits du *Codex Lichfeldensis,* je lis que l'extrait 2 est une copie d'un document du temps de Teilo. Je me précipite, et je lis : *Surrexit Tutbulc...* (suit un texte en grande partie gallois et qui n'en est pas pour cela plus limpide, malgré les ingénieuses conjectures de M. Rhŷs, le gallois ne peut être antérieur au IXe siècle). Voici la suscription : *Teliau* testis, *Gurgint* testis, *Cinhilinn* testis, *Sp's* testis, *tota familia Teliaui,* de laicis *Numin,* etc. Je

me suis longuement et vigoureusement frotté les yeux pour trouver là dedans une raison quelconque de reporter ce document au temps de Teilo. Je n'en vois pas d'autre que la signature *Teliau,* testis ; *tota familia Teliaui* indique le monastère de *Teliau,* c'est-à-dire *Llandaf,* comme le prouve la suite : de *laicis*. Pages 3 et 4, il y a un signataire qui donnerait à ces précieux documents une bien autre importance : 3 *Deus* testis ; 4 *Deus omnipotens,* testis.

Sans commentaire.

J. Loth.

## III.

## LE MOT DÉSIGNANT LE CUIR EN GERMANIQUE ET EN CELTIQUE.

Dans son *Etymologisches Wörterbuch der deutschen Spr.,* Kluge, au mot *leder,* cuir, avance que ce mot est particulier au groupe germanique. Or, en gaélique comme en brittonique, le même mot existe, supposant la même forme en vieux-celtique qu'en pré-germanique. L'irlandais *lethar*, gall. *lledr,* breton moyen *lezr,* bret. mod. *lêr* romontent à **lĕtrŏ-*. L'allemand *leder,* anglais *leather,* v. norr. *leþr* supposent un gothique **lithra-* et un pré-germanique *létrŏ-m* (Kluge, *Etymol. Wört.*). Il y a identité de forme et de sens. Le mot est-il emprunté par l'une des deux langues ? Laquelle est l'emprunteuse ? Il me paraît certain que le mot a été emprunté par les Germains aux Celtes.

En grec comme en latin, et en d'autres langues, le même mot a le sens de *peau* et de *cuir,* ce qui n'a rien de surprenant : πέλλα, en grec, *corium, scortum,* en latin ; σκῦ-τος a le sens de peau et de cuir (lat. *scū-tu-m,* allemand *haut* = **kūtí-s ;* cf. πέλτη). La racine qui a donné πέλλα et *pellis,* l'all. *fell,* me paraît avoir également donné naissance, en celtique, au prototype de *lethar, lledr :* **lĕtrŏ* = **pĕlĕ-trŏ-* ou **plĕ-trŏ-* (cf. irl. *scél,* gall. *chwedl* = **sqve-tlo-*, de la racine *seq- :* cf. φέρε-τρο-ν, φέρ-τρο-ν). Le mot **(p)lĕ-trŏ-m* aurait été emprunté par les Germains, après la chute du *p,* en celtique.

J. Loth.

# BIBLIOGRAPHIE

---

Corrigenda in the *Agallamh na Senórach* and other texts in
**Silva Gadelica.**

By the kind permission of the Duke of Devonshire I had an opportunity during the Christmas vacation of collating the greater part of Dr. O'Grady's edition of the *Agallamh na Senórach* with the original in the Book of Lismore. Mr. Whitley Stokes completed the collation and very kindly placed the results at my disposal. He also collated the other texts in *Silva Gadelica* from the same MS. and allowed me to add his list of corrigenda to mine.

The following list contains corrections of all misreadings that either affect the sense or involve serious grammatical mistakes. Mere mispellings such as *hionnsma* for *hindsma*, *táirnios* for *táirnes* — forms unknown to the Book of Lismore — are not noticed; nor have I included the numerous mistakes in accentuation as *féis* for *feis*, *airfídech* for *airfidech*, etc. The following mistakes, which occur throughout, are here noticed once for all: for *reanabar* read *renabar* throughout, for *esba* read *esbaid*, for *atchualaid* read *atchuala*, for *éradh* read *éra*, for *muinnterdhas* read *muinteras*, for *fuacradh* read *fuacra*, for *ar a ái* read *arái*, for *comdhalta* read *comalta*.

March 1894.

Kuno Meyer.

| | | Dr. O'Grady. | MS. |
|---|---|---|---|
| P. 66, | 2 | Cerbeoil | Cerb*aill* |
| 67, | 15 | feoididh | feoid*igid* |
| | 25 | rechtairiu | re*cht*airi |
| 68, | 16 | nach | na |
| 69, | 10 | biadh | beth |
| | 16 | aithcheol | aithch*eod* |
| | 28 | *dele* ocus a fhlaithi | |
| 70, | 20 | Temair | tein*id* |
| | 26 | beidhit | beitit |
| | 36 | dna | na |
| | 37 | duire | duine |
| 71, | 14 | tonnaigh | tonnaid |
| 87, | 24 | ro thinnad | nofinnad |
| | 31 | theighidís | theigdis |
| 88, | 9 | domon | dom*uin* |
| | 16 | allaid | all*taibh* |
| 89, | 14 | fó | fon |
| | | co bfoghnum | do foghnum |
| 94, | 14 | *after* fhetar *insert* ón | |
| | 22 | *after* ríg *insert* mhara | |
| 99, | 39 | ar in | isin |
| 100, | 2 | comba | curba |
| 104, | 36 | *after* cnuas *insert* ar Patraic | |
| 105, | 26 | *dele* ón is ón Becan | |
| 106, | 6 | fleide r]ia | cor]ma |
| | 22 | Finn | f*éinne* |
| 107, | 35 | *after* thuarascbail *insert* ar Patraic | |
| 110, | 25 | sluag | sluaigh |
| | 31 | d'iarrais | do iarais |
| | 38 | mbiadh | mb*eth* |
| 111, | 17, 26 | is | *ocus* |
| 112, | 20 | inmedh | imnedh |
| | 30 | do | ro |
| 113, | 28 | d'innisis | do innisis |

| | Dr. O'Grady. | MS. |
|---|---|---|
| P. 114, 34 | *after* Patraic *insert* ocus | |
| 116, 10 | maighin sin | inag*aid* sin (rectius adaig) |
| 117, 33 | gombud | gomba |
| 118, 17 | do díthaig | rodíth*aig* |
| 37 | *(et passim)* bennachtain (acc. sg.) | b*ennacht* (nom. sg.) |
| 119, 10 | *after* atbert *insert* Cailte | |
| 120, 19 | *after* brat *insert* corcra | |
| 122, 8 | *after* roised *insert* tus [1] | |
| 123, 2 | *after* duine *insert* galair | |
| 124, 3 | damsa | fad*e*redh |
| 125, 43 | r]oime | uime [2] |
| 126, 32 | Néira *(sic)* | Néircc [3] |
| 134, 7 | muig as | muig m*h*as |
| 11 | gin go mbiadh | gingub*eth* |
| 16 | i ndruim | ag d*ru*im |
| 135, 4 | nímléicfe | níamléicfe |
| 16 | Cáilte ocus in naenbar | Cáilte in naenbar |
| 29 | Mhodairn | Mhoduirn *(and so throughout)* |
| 31, 35 | ro díobaidh | rodhighbh*adh* |
| 33 | Fionn | sinn |
| 39 | comlann | coml*ín* |
| 136, 20 | r]oth | r]od |
| 29 | hóirdne de | hoirdne urg*ra*n*n*a d*he* |
| 137, 6 | brat corrtharach | brat corc*ra* corrtharach |
| 29 | mac Smaile | Mucsmaili *(and so throughout)* |
| 138, 7 | dno | no |
| 26, | nír chlos | ní clos |
| 139, 13 | cesd | ceisd |
| 20 | do iadsat | ro iadsat |
| 140, 27 | Eithne ollardha | Eithne oll*am*dha *(and so throughout)* |

1. O'Gr. is right in reading *mar aen* in l. 14 of this page. It is the Rawl. MS. that has *maille*.
2. Instead of *do hoscladh* O'Curry supplied 7 *rodhech*.
3. O'Gr. mistook the *cc* for *a*.

| | | Dr. O'Grady. | MS. |
|---|---|---|---|
| P. 141, | 1 | tibrinn í | tibrinn duit hi |
| | 2 | ina | an |
| | 33 | ann | inn |
| 142, | 39 | do bí | bui |
| 143, | 29 | canastáncabair | canas a táncab*air* |
| 144, | 9 | Muma | Muma*n* |
| | 15 | chaithem | chaithimh |
| | 38 | duthchas | duth*aig* |
| 145, | 12 | subach sobrónach | sub*aigh* sobrón*aigh* |
| | 26 | con | com... |
| | 28 | mullach | i mulluch |
| | 35 | fecad | facad |
| | | i | a |
| 146, | 14 | tar féig | tar lin*n* feig |
| | 21 | *dele* ocus | |
| | 26 | do chuimhnedsa | docuimn*ged*sa |
| | 29 | fer gualainn | fer gual*ann* |
| | 32 | é | é fein |
| 147, | 9 | go noslaiced | gunosl*aic*i |
| 148, | 2 | biad | b*h*eth |
| | 22 | *read* bidh ... a c*e*nn ... isin gl*e*nn | |
| | 23 | *dele* acht | |
| | 32 | nái bfichit | *deich fich*it |
| 149, | 32 | a r[ígfhlaith] | a a[rdflaith] |
| | 37 | fir Eirenn | f*or* Eir*inn* |
| | 41 | rebraide | treab*aid*i |
| 150, | 22 | trícha | *teor*a |
| | 23 | secht | *deich* |
| | 28 | mac Trénmóir | m*aic* Trénmóir |
| | 38 | legh | leagh (*i. e.* liagh) |
| 151, | 1 | nElga | Ealga |
| | 10 | faisnéis ina | a faisnéis 'na |
| | 30 | sáithe | si*n* |
| 152, | 8 | áit a mbiaid Maedóc fedba | ait ambia Moædóc fedhbha |
| | 25 | fá raibe | icaraib*h*i |
| | 31 | ro bíodh | nobíth |

| | | Dr. O'Grady. | MS. |
|---|---|---|---|
| P. 153, | 1 | ann | inn |
| | 2 | thainic | thairnic |
| | 7 | ro cháiestar | rocháisetar |
| | 8 | guin | gni*m* |
| | 9 | flatha Finn | flatha f*éinne* |
| | 18 | annsan | annsa |
| | 22 | gair .. ann | gar .. inn |
| | 36 | riagam | rag*h*am |
| 154, | 16 | fó | fa |
| | 34 | Mongaig | Mo*n*gai*n* |
| 155, | 4 | óg ilarmach | óg n-ilarmach |
| | 14 | anos | anosa |
| | 16 | shádhaidh | sháth*aidh* |
| | 25 | tulach | tul*cha* |
| 156, | 7 | trí cét | *ceithri cét* ocl*ach* |
| | 31 | Conaing | Conang |
| 157, | 31 | Truag an gníom ón tr. an g. | IS truag an gni*m* |
| 158, | 8 | innisin | innisi |
| | 11 | tiomnas | timnais |
| | 33 | gach bídh | gacha bídh |
| 159, | 15 | nó go | nogo |
| 160, | 25 | bí | bhoi |
| | 28 | sul | suil |
| | 36 | Otchonncadar | Atchonncadar |
| 161, | 6 | deithber | deithb*ir* |
| | 14 | Muman | Muimnech |
| 162, | 13 | combud móide chreitfios | comba moidi creitfes |
| 163, | 9 | scríbtar | scríbthar *(and so throughout)* |
| | 12 | Rudraide tonn Rudraide | Rudr*aig*e renabar tonn Rudh-*raige* |
| | 23 | bud | dob*udh* |
| | 35 | in dá ríg | in da*n*a righ |
| 164, | 5 | rachaidh | rach*a* |
| | 9 | isin dúnad | isin ndunad |
| 165, | 6 | bfiort | bhf*er*t |

| | | Dr. O'Grady. | MS. |
|---|---|---|---|
| P. 166, | 9 | theinned | *th*ein*neda* |
| | 13 | ingen | ingen út |
| | 28 | féin | sein |
| 167, | 2 | haitnid | haithn*id* |
| | 5 | ar a gcluinmit | ar cluinmit |
| | 19 | airem | arim*h* |
| | 24 | thuaith | thuath*aib* |
| | 28 | trí fichet | trí *fich*it |
| | 30 | friusan | friu sin |
| | 35 | sisi | isi |
| 168, | 13 | uaine | uaine uime |
| | 41 | *read* gérbo [forlán in fo]rod | |
| 169, | 17 | toirrchim | toirrthim *(and so throughout)* |
| | 18, 25 | bruiden | bruig*en* |
| | 36 | Adhnuaill | Adhnuall |
| 170, | 14 | *after* do *insert* Cháilte | |
| | 25 | *after* anam *insert* a Cháilte | |
| 171, | 3 | *after* lucht *insert* de*nma* | |
| | 11, 12 | bhiadh | bet*h*, b*h*et*h* |
| | 15 | róchreidem | roicredim |
| | 19 | sléchtus | slechtais |
| | 26 | atáthai | itáithe |
| | 27, 29 | mhéith | mhéth |
| | 30 | biadh | bia |
| | 38 | fétaitis | féttais |
| 172, | 34 | *after* acat *insert* duin | |
| 173, | 32 | dothoglaide | dithog*h*laidi |
| 174, | 11 | comdlúthta | com*h*d*h*lutta |
| | 13 | *after* atbert *insert* Cáilte | |
| | 34 | a[c] | ag |
| | 35 | nainches | ainces |
| 175, | 7 | dfiarfaigid | dfiafraigid |
| | 38 | dhál | dháil |
| 176, | 1 | déchsain | déchai*n* |
| | 11 | fótbaig | fótbuigh acu |
| 177, | 6 | le a mbud | le b*h*ud*h* |
| | 7 | *dele* sib | |

| | | Dr. O'Grady. | MS. |
|---|---|---|---|
| P. 177, | 13 | a caradrad | a cuman*n* 7 a caradrad*h* |
| | 20 | do bheimís | nobeimis |
| | 37 | buabaill | buaball |
| 178, | 7 | comaithche | comhaigthi |
| | 8 | dogníod | roneth |
| | 13 | mhaithedh | mhaite |
| | 20 | ecal | ecail |
| | 39 | senanm | senainm |
| 179, | 18 | do adhar in long dna | d'adhar in long da*no* |
| | 23 | d'fiarfaigis díom | do f*h*iarf*aig*is dím |
| 180, | 8 | adertai | aderthi |
| 181, | 11 | do'n aen | donte |
| 182, | 5 | *after* naenchumaid | *insert* friut |
| | 24 | chuicedachaib | cuic*ed*a*ib* |
| 183, | 10 | is ann | iss*ed* |
| | 35 | cumasach | cum*acht*[ach] |
| 184, | 14 | tecaidh | teacaim |
| 185, | 26 | deinmnedach | deib*er*eadhach |
| 186, | 6 | *the second* mhóir | *is* mhór *in MS.* |
| | 11 | deifir | deit*h*b*ir* |
| 187, | 8 | *dele* ocus | |
| | 15 | Uai rí | Uiari |
| | 21 | Inbeir | Inber |
| 188, | 30 | *after* do ghébsa | *insert* ar ant airfid*ech* |
| 190, | 26 | *after* Fionn | *insert* annsin |
| | 32 | bud thruime | ba t*rui*me |
| | 35 | do bí | 7 dobhi |
| 191, | 39 | gilla | gialla |
| 192, | 4 | gach | g*ach*a |
| | 29 | *dele* sin | |
| | 31 | aírfídech | nairfidech |
| | 39 | *after* ocus | *insert* is amlaid roboi in baili 7 |
| 193, | 7 | ro | do |
| | 8 | *dele* sin | |
| | 22 | delg | irdealg |
| | 26 | bidbada | bidhb*aid*h |

| | | Dr. O'Grady. | MS. |
|---|---|---|---|
| P. 194, | 8 | cetri | fet*h* |
| | 19 | biadh | beth |
| | | ina hionnsma | ga hindsma |
| | 23 | anmann | anmanna |
| | 36 | taisced | taiscid*h* |
| | 38 | ocus ro | ocus o ro |
| 195, | 4 | immaraen | maraen |
| | 20 | crét tinnscra | cr*é*t in tinnsc*ra* |
| | 39 | do | ro |
| 196, | 7 | háith | hait |
| | 19 | nái céd | *deich cét* |
| | 22 | bhiadh | b*eth* |
| 197, | 35 | fhedarsa | fhedar |
| | 39 | tóichesdal tuaithe | tocesdal ac t*úaith* |
| 198, | 10 | alé | ille |
| | 13 | *after* fichit *insert* so | |
| | 19 | an esbaid | an t*re*as esbuig*h* |
| | 24 | Fhidaige | F*h*id*h*uig*h* |
| | 29 | in nuathad | a nuathad |
| | 37 | *after* éirgedar *insert* ar m*a*dai*n* | |
| 199, | 2 | díol | d*h*ib*h* |
| | 5 | fichet | *fich*it |
| | 7 | dabhaige | Du*m*aig |
| | 16 | Aball | Ubal |
| | 32 | *after* tsída *insert* uile | |
| | 37 | *after* faithche *insert* amach | |
| 200, | 6 | amne | imne |
| | 22 | fhuin | f*h*uin*ed* |
| | 27 | *for* [dogénam *read* is ail lib do... | |
| 201, | 4 | chro | c*r*oa |
| | 28 | dechad | dech |
| | 37 | mac | macsa |
| 203, | 10 | in tabach | in t-ab*a*c |
| | 18 | *after* Finn *insert* da innsaig*id* | |
| | 30 | roéirig | ad*r*acht |
| 204, | 7 | Adnuaill | Adnuall (cf. 169, 36) |
| | 8 | Féruaine | Fer uaine |

| | | Dr. O'Grady. | MS. |
|---|---|---|---|
| P. 204, | 28 | cen co ninnisi | gingubin*n*isi |
| | 24 | re a náirim | renairimh |
| 205, | 3 | uim | uime |
| | 11 | co mbiadh | co m-b*e*th |
| | 20 | *after* so *insert* ita | |
| | 28 | teichium | teich*ed* |
| | 30 | tairmthecht | tairimth*echt* |
| | 34 | fherais | fearais |
| | 38 | fó | f*or* |
| 206, | 16 | is é | is*ed* |
| | 29 | ráith | tul*aig* |
| | 36 | um | i*m*m |
| 207, | 5 | *after* dingebatsa *insert* fein | |
| | 13 | bhiam | bem |
| | 20 | chuingedh | chuing*idh* |
| | 35 | do'n lionn | do linn |
| | 36 | tabair | tabh*ur* |
| 208, | 14 | leochuillechta | leochaill*ech*ta |
| | 33 | denngar | denng*ur* |
| | 7, 13 | feimen | feimin |
| 209, | 13 | atáit | atat |
| | 39 | do fholaig | rofol*aig* |
| 210, | 11 | ar bli*ad*ain | is bliad*ai*n |
| | 16 | *after* Cháilte *insert* ar ri M*uman* | |
| | 17 | *after* bádar *insert* ar C*ailte* | |
| | 20 | gilladh | gilla |
| 211, | 4 | *before* muna *insert* acht | |
| | 11 | *after* grian *insert* ticim | |
| 212, | 6 | shecht | *hocht* |
| | 28 | do thiced | coticed |
| | 31 | craebchorcra | c*ra*eb*ach* corcra |
| 213, | 12 | tulaig | tul*aig* si |
| | 18 | Degaid | Deg*ad* (*leg*. Dedad) |
| 214, | 25 | t'imdhell | t'i*n*deall |
| | 31 | sin.. dno | soin.. no |
| | 36 | bud áil | bo háil |
| | 38 | *dele* a *after* Aillinn | |

| | | Dr. O'Grady. | MS. |
|---|---|---|---|
| P. 214, | 38 | *dele* maith | |
| | 39 | cót | coat |
| 215, | 2 | duit | riut |
| | 22 | mhallghuba | m*aic* Allgub*h*a |
| 216, | 5 | Circall | C*er*call |
| | 8 | Eothaile | Eothgaili |
| | 26 | Tairrsig nó | Tarsidh L*aigen* |
| | 27 | *after* Thréduirn *insert* | m*aic* T*r*enmhoir |
| | 34 | mbiadh | mb*eth* |
| 217, | 5 | déise | ndéisi |
| | 12 | *after* Glas *insert ocus* | |
| | 14 | [bhíodh] | nobhídh |
| | 20 | Buacachain | Buadacha(in) |
| | 22 | macám | m*a*cæm*h* *(et sic passim)* |
| | 24 | *dele* dhá | |
| 218, | 12 | dhligmit | dhl*eg*mait |
| | 33 | tánac | t*h*ánac |
| 219, | 21 | catha | cath*aig*thi |
| | 23 | *before* in fer *insert* ar se | |
| | 27 | *after* sceith *insert* conducuidh trit | |
| 220, | 8 | cá | gá |
| | 18 | saermhacámdacht | soerm*a*cand*acht* |
| | 29 | d'éirgedar | do éirgh*edar* |
| | 31 | gach | g*acha* |
| | 37 | dáined | daine |
| 221, | 14 | soichios | so roiches |
| | 32 | *after* doníthi *insert* | ar C*áilte* |
| | 33 | *after* comraicthi *insert* | ambliad*ain* |
| | 34 | sibse | sib*h* |
| 222, | 8 | lebad | leab*aid* |
| | 17 | scéios | sceeas |
| | 24 | *omit the first* Ocus | |
| | 25 | fuibrechta | fuilr*ech*ta |
| | 31 | scél | sc*éith* |
| 223, | 18 | ná.. inam | n*ach*... innum |
| | 38 | *after* Moduirn *insert* | le |
| | 39 | roshúigestar | ro*s*uidhighi*us*tar |

| | | Dr. O'Grady. | MS. |
|---|---|---|---|
| P. 224, | 2 | shlán slemainch-réchtach | slem*un* sl*ánchr*echt*a*ch |
| | 16 | a fer's a mban de ceol | amban sa f*er* dhe ceoil |
| | 29 | mhaithedh | mhaite |
| | 34 | mbiadh | mb*eth* |
| | 40 | órbhuide | oir bhuidhi |
| 225, | 26 | *after* luga *insert* annso | |
| | 34 | no | ro |
| | 37 | Oscar ocus Oisín | Oisin 7 Oscar |
| 226, | 12 | ar chlannaib | ar cl*ainn* |
| | 25 | maithem | maithimh |
| | 39 | bus | ib*h*us |
| 227, | 6 | dtecht | t*h*echt |
| | 12 | chaemchruthach | chaemh cruthach |
| | 17 | mac F. | m*ei*c Fh. |
| | 21 | do bíodh | roboi |
| | 29 | uada | uadh |
| | 38 | gab | geib*h* |
| 228, | 6 | dúnaib | duintib*h* |
| | 7 | d'éirig Etrom | do éirig*h* Etrum |
| 229, | 16 | *after* fiach *insert* t*h*' f*h*ailti | |
| | 31 | *after* ollam *insert* t*úath* d*é* d*anann* | |
| | 35 | créd | cid*h* |
| | 36 | bud | ba |
| 230, | 9 | for forfholum | a forfolum*h* |
| | 11 | táncamar | tancamarne |
| | 23 | nim | neim |
| | 33 | d[tú] i sraithid | dtú fiaf*rai*ghidh |
| | 35 | innis | innisead*ur* mór d'f*h*is 7 d'eolus |
| | 38 | gin go mbiadh | gingub*eth* |
| 231, | 18 | labairt | lab*ra* |
| | 19 | senóire | senor*aig* |
| | 25 | Fionn | f*or* |
| 232, | 8 | *after* óclách *insert* grádha | |
| | 35 | *dele* a *before* fothracad | |
| | 37 | acat | acatsa |

| | | Dr. O'Grady. | MS. |
|---|---|---|---|
| P. 232, | 38 | acam | acamsa |
| 233, | 16 | ningnad | hingn*a*d |
| | 19 | *dele* ocus *before* a chur | |
| 321, | 39 | dogníthe | ragnithe |
| 322, | 13 | trebar | teabr*aid* |
| 323, | 25 | sáiter | sáittir |
| 327, | 32 | cland Bairinn | cl*uana* B. |
| 343, | 5 | cur hinnrad | cur hindr*eded* |
| | 26 | do órdaig | ro ord |
| 345, | 17 | loin | eoin |
| | 28 | gharbglórach | gharbh glórach |
| | 40 | biadh | b*eth* |
| 346, | 12 | tíre | tíri tog*ai*di |
| | 14 | uchtuainecda | us*ci* uainecdha |
| | 27 | robud chuma is | robo cuma *ocus* |
| 347, | 9 | aes athghaeta | óic athghaetta |
| 351, | 27 | lembud | lemba |
| 352, | 21 | othair | aes uthair |
| 353, | 15 | nábud | ná ba |
| | 24 | no biadh | no beth |
| 354, | 32 | Líban | Lí ban *(and elsewhere)* |
| 355, | 10 | -fiafraigse | -fiafraigseat |
| 356, | 25 | ina arrthaist | na narrthaisd |
| 357, | 11 | deibidech | deib*er*idech |
| | 20 | ro | do |
| 358, | 11 | naimdid | naimhdighi |
| 359, | 4 | áilne | áilli |

**Supplément lexico-grammatical au Dictionnaire pratique français-breton du colonel A. Troude** (édition 1869) en dialecte de Léon, par J. Moal, aumônier à Brest. Landerneau, chez Desmoulins, 1890; 1 vol. gr. in-8, vi-525 p.

1. L'auteur nous explique, p. 4, 5, que, né en Léon, il a vécu longtemps sur les confins du Tréguier et de la Cornouaille ; qu'il s'est pénétré « de la pureté, de la richesse et

de l'originalité » de l'idiome breton tel qu'on le parle dans les campagnes, et qu'il a pris dans l'usage toutes ses règles et tous ses exemples.

Cependant il déclare aussi (p. 3-4) que son livre « a été fait conformément aux données de l'érudit et regretté M. Roudaut, curé de Ploudiry, qui a fixé plusieurs règles de construction, ou de tournure celtique, dans un ouvrage assez connu des philologues bretons ». Le choix d'un pareil guide était dangereux ; car si l'abbé Roudaut s'est montré un excellent connaisseur de la langue moderne, dans le *Supplément aux dictionnaires bretons* auquel M. Moal fait allusion, il y a donné aussi à ses compatriotes le fâcheux exemple de digressions de tout genre sur des sujets qu'il n'avait pas étudiés sérieusement, et d'énormes hérésies philologiques, dont un critique fort compétent, Charles de Gaulle, a relevé des spécimens significatifs, *Revue Celtique,* II, 266, 267.

L'œuvre de M. l'abbé Moal ne mérite pas au même degré ces reproches. Ce n'est pas que les excursions sur le domaine linguistique y présentent un caractère plus scientifique ; mais elles sont beaucoup moins longues et moins fréquentes.

2. Les 96 premières pages contiennent divers renseignements, parmi lesquels on peut signaler d'abord une table des noms de baptême (p. 12-18), et une liste des paroisses de Quimper et de Léon, suivie de remarques à ce sujet (p. 19-30).

Il y a là un assez grand nombre d'observations neuves et intéressantes.

Nous voyons, par exemple, p. 29, 30, que le suffixe pluriel *-iz,* qui s'ajoute au nom d'une localité pour en désigner les habitants, peut, en bas-Léon, se mettre après le premier terme des composés géographiques : *Kerberiz* et *Keriz-Perr,* les gens de *Kerberr* (Saint-Pierre-Quilbignon) ; *Santiz-Mark* pour *Sanmarkiz,* ceux de Saint-Marc ; *Plouizdider,* ceux de Plouider ; *Guitaliz-Mede* (p. 24, 30), ceux de *Guitelmeze* (Ploudalmézeau). On attendrait * *Guigiz-Telmeze,* quasi *vicenses Telmedoviæ,* cf. *Rev. Celt.*, V, 438, 439 ; mais il est probable que *Telmedovia* renferme en effet deux mots, dont le premier se retrouve dans le vieux breton *Tel-chruc, Telgruc.* On peut comparer *Plouegiz ar mor d'ho fatronez,* les habitants de *Plouek ar mor* (Plouezec)

à leur patronne ; titre d'un cantique imprimé à Tréguier chez Le Flem.

Cette manière d'infixation rappelle le breton moyen *Breizis isell* « les gens de Basse-Bretagne », dans un texte léonais, cf. *Rev. Celt.*, XI, 358, aujourd'hui *Breiz-Izeliz*. Par un procédé inverse on a dit *Kermäis* « les gens de cette ville », D. Le Pelletier, = petit trécorois *Kéris-me* (*Gloss. moy. br.*, v. *ren*, *guers*).

Relevons encore, p. 29, l'ethnique féminin *Montroulezenn*, une Morlaisienne ; le suffixe n'y est pas *-ezenn*, comme le dit l'auteur, puisque le nom de la ville est *Montroulez*, mais *-enn*; cf. *Rev. Celt.*, III, 59 ; IV, 152.

3. Vient ensuite une *Introduction* divisée en trois chapitres. Le premier (p. 49-65) est une énumération de détails relatifs aux mutations initiales. Les faits ont été patiemment recueillis, mais leur classement n'était pas chose facile, et l'auteur n'a pas toujours réussi à dégager les lois qui régissent une question si complexe.

On peut trouver à redire, par exemple, à ces passages de la page 61 : « Quand deux mots tendent à se fondre en un seul », la consonne muable initiale du second s'adoucit. Exemples : « *a du vad*, disposé à ; *dour buill*, pluie abondante ; *labour vad*, bon ouvrage ; *ar Vikel Vraz*, le Grand Vicaire ; *tra vad*, bonne action ; *ober vad*, faire du bien (c'est comme si on disait : *ober tra vad*) ; dans ces exemples les mots sont... du genre masculin... Le mot *mad*, par une licence grammaticale, adoucit son initiale en beaucoup de cas ; ex. : sans aucun profit, *hep vad ebed* ».

Le principe posé d'abord est trop vague pour être pratiquement utile ; et il s'appliquerait aussi bien, en théorie, à une mutation quelconque. En effet, toute mutation initiale a pour cause, en dernière analyse, une composition ancienne qui faisait que l'initiale apparente devenait médiale et était traitée comme telle. La question, pour le grammairien breton, est de savoir dans quels cas se produisent aujourd'hui ces groupements de mots ; la tâche du linguiste consiste à en remonter autant que possible l'histoire et à en déterminer les conditions primitives.

Si nous entendons la règle au sens restreint que M. Moal y

attache sans doute, c'est-à-dire en l'appliquant aux *mots composés* dans l'acception française de cette expression, nous arrivons à quelque chose de partiellement exact. On peut trouver une certaine ressemblance entre *vikel vraz* et le français *grand-prêtre*. Je crois que la mutation dans *vikel vras* est une extension de celle qui est régulière dans les surnoms comme *Per vraz* = Pierre-le-Grand, le grand Pierre ; cf. *azen gornek*, « âne cornu », ignorant, expression injurieuse qui s'est peut-être fixée sous la forme du vocatif (= *asine *cornāce*), voir *Rev. Celt.*, XI, 365, 366 ; *an uzulier vras*, le grand usurier, *Collection Penguern*, Bibliothèque Nationale, ms., f. celt. n° 91, f° 163 (2 fois) [1].

4. Les autres exemples cités par M. Moal me semblent différents. Lui-même constate que la forme *vad* a souvent supplanté le radical *mad ;* et dans son dictionnaire il le prouve par des exemples, sous *amélioration, bien, bienfait ;* cf. *seis gwas vad*, sept hommes forts, *Gwerziou Br.-Iz.*, II, 528. On peut comparer en léonais *va* pour *ma*, mon, en vannetais *vennein* pour *mennein*, vouloir, etc., cf. *Rev. Celt.*, VII, 42.

L'auteur explique par l'ellipse de *tra*, chose, la locution *ober vad*, faire du bien, où M. Loth voit un archaïsme, *Rev. Celt.*, XI, 208 ; ces deux théories me paraissent peu probables.

On peut supposer que c'est l'emploi fréquent de l'adverbe

1. Le titre de cette chanson est *Uzulier bras ;* on lit aussi *an uzulier bras*, fol. 163, 164 et 165. M. Luzel l'a publiée, *Annales de Bretagne*, V, 494-499, en mettant uniformément *ann uzulier braz*. Il y a, du reste, dans cette reproduction, d'autres inexactitudes plus graves. Ainsi les deux derniers vers de la p. 496,

*Hounès a zo mad d'am liennan,*
*Dra da uzulerienn er bed-man*

traduits, p. 497, « celui-là est bon à m'ensevelir, (à mettre) autour des usuriers en ce monde », sont écrits dans le texte (fol. 164) :

*— Ounez a zo mad da liana*
*Dra da uzulierez er bed man,*

ce qui signifie : « celui-là est bon à t'ensevelir, à cause de ton usure en ce monde ». *Dra* est une erreur pour *dre*, cf. le vers 7 du même folio, *Ne kredan ked va naonegez vras*, où *va* est mal écrit pour *ve*, et que M. Luzel a transcrit *Na gredan ket e ve naonerès vraz*. *Da liana* pour *daz liana* est une prononciation fréquente, cf. *Rev. Celt.*, XV, 153.

*'vad* pour *a-vad, er-vad,* qui a déteint sur l'adjectif et le nom *mad ;* cf. *mervad,* je sais bien, de *me oar er-vad,* etc. La forme adoucie a également gagné du terrain dans des mots de sens voisin : petit trécorois *vi qe well,* tu ne seras pas mieux ; *waz 'ze d'it,* tant pis pour toi, au lieu de *gwell, gwaz.*

Mais l'expression *ober vad* n'est point isolée : on trouve de même *ober van,* faire mine, faire semblant, P. Grég., Troude, *né ra vân é-bed,* il ne fait aucun signe, Le Gonidec, en petit Tréguier *ober vañn ;* et comme ceci vient du nom féminin *man, ar van,* il est naturel d'expliquer *ober vad* par une extension de l'emploi de la forme adoucie dans le substantif *mad :* on lit *ar vad,* le bien, *Gwerz. Br.-Iz.,* I, 54 ; *Sonjit er-vad,* par G. Milin, 1866, p. XII, etc. Cette prononciation spéciale a l'avantage pratique de distinguer *ober mad,* faire bien (adverbe) de *ober vad,* faire du bien, et *hep ober mañn,* sans rien faire, de *hep ober vañn,* sans faire mine.

5. La prononciation *tra vad,* bonne chose, ne me semble avoir rien de particulier, puisqu'on dit de même *tra gaer, tra vraz,* belle chose, grande chose, etc., et aussi *eun dra,* une chose. Ce que ce nom a d'extraordinaire, c'est que, féminin dans ces circonstances, il prend les adjectifs numéraux masculins *daou, tri, pevar*[1], deux, trois, quatre. M. Loth a cherché la cause de cette bizarrerie dans la survivance d'un ancien neutre, *Rev. Celt.*, XV, 96 ; mais il est bien possible que le phénomène ne soit pas dû à une cause morphologique. En français *quelque chose* n'a-t-il pas aussi les deux genres ; et la contradiction entre *eun dra* = « une machine » et *daou dra* = « deux machins » est-elle plus illogique que celle qui sépare en latin *una dies* de *duo dies ?*

L'hypothèse d'un mot neutre *tra* en breton ne peut guère être appuyée par le gallois *deigr,* larme, expliqué comme un ancien pluriel neutre = **dacrū, Rev. Celt.*, XV, 95. Car *deigr* représente plus naturellement un pluriel masculin **dacrī,* aussi peu primitif que les pluriels comme **latrī,* **dracī,* **spadī,* d'où *lleidr,* voleur, *draig,* dragon, *dy-sbaidd,* eunuque, selon l'explication de M. Schuchardt. De même le pluriel gallois

1. On lit pourtant *péder zra* dans un proverbe cité *Ann. de Br.*, VIII, 411.

*cyrn,* cornes, breton *kern,* = **cornī,* masc., et non *cornū,* neutre; cf. gall. *cyrff,* les corps, *eirf,* les armes, = **corpī,* **armī ; cestyll,* châteaux, = **castellī,* bret. *qestyl, qestell, Rev. Celt.,* XIV, 307 ; *erydr,* charrues, = **aratrī,* bret. *ælezr, ærezr,* vannetais *érér,* P. Grégoire de Rostrenen ; *terydr,* tarières = **taratrī* (le van. *terér,* sing., Grég., est probablement un ancien pluriel, comme le gall. *deigr*).

6. *A du vad* n'est pas dans le même cas que les autres expressions qui contiennent l'adjectif *vad ;* il semble ici que *a* ait fait adoucir à la fois les deux initiales de *tu mad,* bon côté. On peut comparer la locution *da di Vari,* chez Marie, signalée par M. Moal, s. v. *chez,* à côté de *ti Mari,* la maison de Marie. En petit Tréguier on dit non seulement *haũ dë di Vari,* je vais chez Marie, mais aussi, dans le même sens, *haũ ti Vari,* d'où, par extension, *hoñ ti Vari,* je suis chez Marie ; *ti bî 'teus prened ze,* chez qui as-tu acheté cela ?

7. Reste *dour buill,* qui aurait au moins autant de droit que *tra vad* à l'explication discutée § 5, puisque *dour* répond au neutre gaulois **dubron,* cf. *Vernodubrum.* Mais je verrais plutôt ici une prononciation abrégée de *dour a-buill* « de l'eau abondamment » ; dans ces sortes d'expressions adverbiales l'*a* se supprime très souvent : *ia 'vat,* oui certes, etc.

On pourrait expliquer de même *dour vor,* eau de mer (van. *dëur mor*) et *dour vammenn,* eau de source, Grég., pour *dour a vor,* etc. ; cf. *dèn a vor,* un marin, Grég., *den a vor, Gwerzion Breiz-Izel,* II, 180 ; *oviçzer a vor,* officier de marine, *oviçzer-vor,* marinier, officier marinier, Grég. Mais il y a encore à tenir compte ici de plusieurs analogies possibles.

C'est, d'abord, l'influence réciproque du singulier et du pluriel. Ainsi *oviçzer-vor* était favorisé par le pluriel régulier *oviçzeryen-vor,* Grég. ; et inversement le pluriel *trompilhou vor,* trompettes marines, Grég., a dû suivre le singulier *trompilh vor* (fém.).

Il est assez naturel aussi que la règle qui veut l'adoucissement du second terme d'un composé à la façon ancienne ait été étendue parfois à des formations nouvelles où les termes sont dans l'ordre inverse. On disait régulièrement *mor-vleiz,* Grég., et *bleiz mor,* loup marin ; *bleiz-vor,* Grég., serait une sorte de compromis entre ces deux formations diverses. L'ana-

logie est d'autant plus admissible que parfois un même composé pouvait rentrer à volonté dans l'une ou l'autre catégorie. Ainsi D. Le Pelletier donne « *den-bleiz,* loup-garou, c'est-à-dire homme-loup », cf. van. *un deen bleydet,* Grég., *un deen bleidet,* Chalons *ms.,* littéralement « homme changé en loup »; mais Grégoire a *den-vleiz,* qui peut s'entendre « loup qui est un homme », cf. vieil irlandais *rígfáith* « roi-prophète », litt. « prophète qui est roi », prophète royal, gaul. **rīgovātis.* M. Moal explique, p. 56, *dour-vel,* hydromel, par « eau de miel », tout en le classant par inadvertance dans les composés dont le premier terme est régi logiquement par le second. En ce cas *dour-vel* serait « miel à l'eau » et viendrait d'un gaulois **dubro-meli-* qui n'a d'ailleurs rien d'impossible, cf. grec ὑδρόμελι.

Les expressions à sens possessif sont pour la langue une autre cause d'hésitation. On dit *eun dén pengam,* un homme à tête penchée, = **pennocambos,* gall. *pengam* (littéralement « qui a une inclinaison de tête »), cf. grec κεφαλοβαρής « qui a une lourdeur de tête », mais *eun dén pen gwen,* un homme à tête blanche, = *pennos vindos,* malgré le gallois *penwyn,* = gaulois Πεννοουινδος; il est clair que l'usage aurait pu en décider tout autrement.

Enfin il ne faut pas oublier que le genre est quelquefois instable en breton; la mutation ne peut point toujours le suivre pas à pas. M. Moal note, p. 56, qu'on dit *bran-vor,* cormoran, bien que le mot soit masculin. C'est qu'il a commencé par être féminin.

Un composé de *dour* qui ne donne pas prise au même doute que *dour buill,* c'est *dour dom,* eau chaude. On dit aussi *dour zom,* Grég., etc., et cette dernière forme, où Troude voyait un caprice inexplicable de la langue *(Dictionnaire français-breton,* v. *eau),* montre avec certitude qu'elle a traité *dour* + *tom* comme un seul mot; cf. *leur-zi,* sol, plancher du rez-de-chaussée d'une maison, Troude, etc., *Rev. Celt.,* V, 126; *leur-guær,* van. *leurhé* (avec chute de l'*r* par dissimilation), aire d'une ville, Grég. *Dour tom* existe également, comme en français *vin aigre* à côté de *vinaigre*[1].

1. J'ai essayé de montrer, *Revue Morbihannaise,* I, 195, que *penbas,* bâton

8. Le deuxième chapitre (p. 65-87) est intitulé « De quelques celticismes et règles de construction ». On y trouve d'utiles remarques sur la dérivation et sur différents faits de grammaire, par exemple sur les nuances de signification que peuvent exprimer certaines formes du verbe, p. 75, 76.

Les pages 69-92, sur le superlatif, contiennent la plus ample collection de ces expressions intensives qui donnent tant de cachet et de force au langage breton familier. On doit savoir gré à l'auteur d'avoir établi cette liste, quoique encore incomplète, et parfois mal distribuée. Mais l'examen de cette question aussi attrayante que difficile nous entraînerait trop loin en ce moment, je le réserve pour un prochain chapitre des *Etudes bretonnes*.

9. Les sons *j* et *ch* sont présentés, p. 65, comme nouveaux en breton, et amenés par une prononciation défectueuse de *z* et *s*. Cette assertion, empruntée à l'abbé Roudaut, qui d'ailleurs avait pu la prendre lui-même chez Le Gonidec, *Grammaire celto-bretonne*, 1807, p. 4, 5, est des plus inexactes. Par exemple, M. Moal dit que *sench*, changer, se prononce souvent *chench ;* en réalité, ce mot, qui vient du français, commençait toujours par le son *ch* en moyen breton, comme il est facile de s'en assurer *(Dictionnaire étymologique du bret. moy.*, s. v. *chang)*. C'est *sench* qui est une altération moderne de *chench*. D'ailleurs, pour être logique, il eût fallu poser comme forme correcte **sens*. L'auteur a instinctivement reculé devant cette conséquence d'un purisme de fantaisie ; mais c'est encore trop d'avoir posé un principe si dangereux. Il aurait dû lui suffire d'avertir, par exemple, qu'en Tréguier *kroazio*, des croix, devient souvent *kroajo*, comme *kroasiou* en Léon, *kroachou ;* et, s'il y tenait, de mettre en garde les écrivains contre l'abus de cette prononciation. Mais c'est un abus autrement grave, de recommander des formes corrompues comme *sakrilaz* pour *sakrilaj*, sacrilège, qui, si elles existent, sont dues à un zézaiement à coup sûr fort peu répandu.

à gros bout, est proprement *pen bas* « bout de bâton », cf. le diminutif *bazig-pennek*, *Gwerz. Br.-Iz.*, II, 88, 90, et que *peulvan*, pilier, n'est pas composé de *mean*, pierre, mais dérivé comme *tremenvan*, passage.

A quoi bon faire la guerre à un son très fréquent dans tous les dialectes bretons, et dont l'introduction dans la langue date d'au moins huit siècles, comme l'a montré M. d'Arbois de Jubainville, *Rev. Celt.*, III, 222-228? C'est comme si les auteurs français se mettaient à écrire *zuzer*, pour faire plaisir aux habitants de la Cannebière, sous prétexte que le vulgaire son *j* ne remonte pas au français primitif, puisqu'il était étranger au latin. Les inventeurs de cette prétendue réforme du breton ont négligé de s'enquérir si le *z* français, par lequel ils veulent remplacer le malheureux *j*, est plus celtique que lui, et plus ancien en armoricain. Les témoignages réunis par M. d'Arbois de Jubainville, *Etudes grammaticales sur les langues celtiques*, I, 44, pourraient leur inspirer des doutes à ce sujet[1].

10. La fin de ce chapitre est gâtée par des fantaisies étymologiques : *arvor*, bord de la mer, est donné comme une corruption abusive de *var vor*, p. 86, puis il est question, p. 87, de « quelques philologues » (!) qui voient dans cet *ar* le latin *area* et l'hébreu *aram*.

Le chapitre III, intitulé « Additions », est encore plus répréhensible à cet égard. Il y a, par exemple, p. 88, un nouvelle explication de *arvor* par *arz-mor*, qui est aussi peu sérieuse que les précédentes ; p. 92, une généalogie étonnante de mots bretons qui n'ont d'autre rapport réel que de commencer également par la syllabe *mou*, etc.

Ces préoccupations n'ont pas seulement pour effet fâcheux de fournir au lecteur des notions erronées sur le sanscrit, par exemple (p. 88), ou sur le russe (p. 92) ; elles amènent l'auteur, p. 91, à brouiller le breton et l'hébreu dans une prétendue règle relative aux adjectifs numéraux.

Heureusement, encore une fois, de tels écarts sont excep-

1. Il ne faudrait pourtant pas en conclure que les Bretons n'aient pas eu le son français du *z* avant le XIXe siècle. D. Le Pelletier le mentionne, p. 9 de son dictionnaire: « Les Bretons ont trois sortes de S. ...La seconde ne vaut que Z entre deux voyelles, & après l'article, si elle commence le nom, comme en François & en Latin, selon notre prononciation ». Au XVIIIe siècle, l'*s* intervocalique alterne parfois avec *z* : *frenesy* et *frenezy*, frénésie, *Nouelou* ; ce *z* devait avoir le son français. Cette prononciation paraît même remonter au XVIe siècle, puisque Ambroise Paré a écrit *andraze*, cette chose ; mais ce ne devait être encore qu'une mode nouvelle et peu répandue.

tionnels ; et la plupart du temps ces erreurs relatives à l'histoire de la langue bretonne restent sans effet sur l'exposé des faits actuels, qui est le seul vrai sujet d'un travail en somme consciencieux et estimable.

11. Dans la partie lexicographique, qui commence p. 97, le fléau de l'étymologie arbitraire ne sévit que de loin en loin ; par exemple aux mots *abri*, *altéré*, *an*, *curieux*. Les éléments d'origine latine ou française en breton sont parfois assez bien distingués ; voir, entre autres, le mot *adversité*.

L'auteur a pourtant gardé de l'abbé Roudaut des idées préconçues sur l'âge de certains termes tout récents ; ainsi il qualifie de « vieux » *nulli*, annuler, *sagrin*, chagrin, et regarde comme possible l'origine bretonne de *trankil*, tranquille !

Une autre critique qu'on peut lui adresser, c'est que d'ordinaire il ne cite pas ses sources. Je crois pourtant qu'il a admis quelques mots qu'il n'a pas entendus ; tels sont *milgi*, limier, et le prétendu vannetais *marounad*, chant funèbre. Il les a pris aux recueils de Troude, mais avant de les donner ainsi sous sa propre responsabilité, il eût bien fait d'en vérifier la présence dans la langue usuelle.

12. Ces taches n'ont qu'une importance secondaire ; il est juste d'ajouter que, dans la grande majorité des cas, le nouveau lexicographe breton parle pertinemment de faits réels, dont quelques-uns sont intéressants au point de vue linguistique.

Ainsi le cornouaillais *dirik*, (vache) en chaleur, est l'adjectif dont le manuscrit du *Catholicon* présente le verbe dérivé *dirigaez* « estre en sault » (en gallois *terica ;* cf. *Glossaire moyen-breton*, v. *taer, lech)*.

Le cornouaillais *ludik*, (truie) en chaleur, est pour **leudic* (cf. *Rev. Celt.*, XIV, 313), = gall. *llodic*, dérivé de *llawd* « subatio », irlandais *láth*, rut, que M. Bezzenberger rapproche du slave primitif **lêti*. *Ludic* présente une ressemblance trompeuse avec le vendômois *lut,* m., « état des chèvres qui sont en chaleur », cf. le verbe *lutter,* qui « se dit des animaux qui s'accouplent », P. Martellière, *Glossaire du Vendomois,* 1893 ; et avec le mot du bas-Gâtinais *lidoire, ridoire* « truie en rut », C. Puichaud, *Revue de philologie française et provençale,* VII, 109, 127.

L'expression *e-leal-ia !* eh bien oui ! (s. v. *bien*) confirme l'explication de *nealia*, non certes, donnée *Rev. Celt.*, XIII, 354, 355.

*Poulifren*, f., miette, zeste, rien, existe en petit Tréguier : *eur boulifen*, (pas) un brin. L'origine doit être la même que celle du morvandeau *poul*, *poulite*, bouillie de farine d'avoine, de sarrasin, etc. « Dans quelques textes de basse-latinité, la *polenta* semble être une mesure à l'usage des meuniers... Cette mesure indiquait vaguement la quantité de farine nécessaire pour donner une portion de bouillie, une quantité à peu près équivalente à une poignée », E. de Chambure, *Glossaire du Morvan*. Quant au suffixe de *poulifren*, il est identique à celui de *engoulifrer*, cf. *engouler*, manger goulûment, dans l'argot du peuple ; A. Delvau, *Dictionnaire de la langue verte*.

Un synonyme de *poulifren* est *grinsen*, zeste, que M. Moal écrit aussi *krinsen*, miette, rien, et qui doit répondre au morvandeau *griche*, f. « gouttelette, reste de liquide, petite quantité en général » ; E. de Chambure cite à ce mot le genevois *grisse*, gruau ; cf. allem. *gries*.

13. Il serait, naturellement, possible de donner un supplément à ce « *Supplément aux dictionnaires français-bretons et surtout au dictionnaire pratique de Monsieur Troude* » (c'est le titre que porte la partie lexicographique, p. 97). Je vais essayer de le faire pour un seul article : *automne*.

Cette idée a en breton une riche synonymie, et elle jouit du privilège peu commun d'un dicton lexicographique (Brizeux, *Œuvres complètes*, 1861, t. I, p. 378). Troude avait donné les mots suivants :

*dilost-hanv*, *dilost-hañ*, m. ;
van. *dilost hag er ble*, m. (il faudrait *ag*) ;
*dibenn-eost*, van. *dibenn-est*, m. ;
*dianeost*, m. ;
*rageost*, m. ;
*diskar-amzer*, m. ;
tréc. *here ;*
van. *er mizeu du*.
M. Moal en supplée deux :
*raz-arc'h ;*

*skub-deliou.*

On peut ajouter :

*hañ-goañ*, m., mot qui se trouvait dans le *Dictionnaire français et celto-breton* de Troude, Brest, 1842 ; cet auteur a eu tort d'y renoncer, il est employé dans un proverbe cité par Grég., s. v. *hiver*, cf. Brizeux, I, 378, 380 ; *han-goanv*, Sauvé, *Proverbes*, 828. Le dictionnaire français de Le Gonidec a aussi *hañ-goañ*, m. ;

*ar mizyou du*, forme léonaise de *er mizeu du*, citée par Grégoire de Rostrenen, s. v. *octobre ;*

*mare scub-delyou*, Gr., litt. « l'époque du balayage des feuilles » ; selon D. Le Pelletier, *scub-deliou* est la grande marée de l'équinoxe de septembre ;

van. *guenol*, *gunol*, m., Chal. *ms.* On lit, s. v. *autonne :* « er guenol queru mais selon Mr Ing. er guenol signifie septembre et non l'autonne » ; et s. v. *proposer :* « er gunol ma, cet autonne ». Queru veut dire Quervignac et Ing. Inguiniel, cf. *Rev. Celt.*, XI, 360 ; voir aussi XIV, 225 ;

*calon-gouàn*, *Vocabulaire nouveau...*, sixième édition, Quimper, chez la veuve Blot, 1778, p. 9 ; par confusion avec *calon*, cœur, pour *kalan-goanv*, la Toussaint, cf. Sauvé, *Prov.*, 816, 817, 818, *quel an gouà* « le jour de tous les saints », *Nomenclator* de 1633, p. 226, van. *Kalan-Gouyan*, id., *miss-Calan-gouian*, novembre, Dictionnaire de L'A*** ; *Calan-Gouyan*, novembre, *Officeu*, Vannes, 1870, p. 921, etc. Le proverbe donné par Brizeux, I, 378, où *kala-goan* est traduit « automne », paraît un arrangement du gallois ; cf. H. de la Villemarqué, *Les Bardes bretons*, 2e éd., p. 178 ;

*maro-amzer* en Goello et Tréguier, *Rev. Celt.*, IV, 162 ;

*koz-amzer*, à Saint-Mayeux, *Rev. Celt.*, IV, 162 ;

*divez-amser*, *Introduction d'ar vuez devot*, par Le Bris, XVIIIe siècle, ancienne édition, p. 330 ; *divez amser*, éd. de Quimper, chez Y.-Y.-L. Derrien, p. 330 ;

*penn ar bloaz*, Brizeux, I, 378 ;

*autom*, *Nomenclator* de 1633, p. 223. Voilà un mot qui prouve que les langues n'empruntent pas seulement par besoin ! C'est pourtant la seule expression que fournisse le Nomenclator.

*Saison diüehan*, litt. « dernière saison », premier équivalent breton que donne Chalons *ms.* pour le français *autonne,* paraît être plutôt une définition qu'une traduction.

« Nos Bretons », dit D. Le Pelletier, s. v. *raz-arch,* « n'expriment ni le Printems, ni l'Automne en un seul mot ». En ce qui concerne cette seconde saison, la remarque est démentie par le trécorois *hére.* Le plus ancien témoignage à moi connu de cette acception est celui de Le Brigant, avocat à Tréguier, qui, dans ses *Elémens de la langue des Celtes,* Strasbourg, 1779, donne, p. 50 : « *an éré,* l'automne » ; mais elle doit remonter bien plus haut, comme l'indique le gallois *hydref.* En petit Tréguier, *hére* désigne l'époque des semailles ; on en a tiré le dérivé *hérees : ober ra hérees val vid bla,* c'est-à-dire *amzer val vid an hére,* il fait mauvais temps pour les semailles, cette année. A Gommenec'h, *héries* se dit de la mue des oiseaux (cf. *De l'urgence d'une exploration philologique en Bretagne,* Saint-Brieuc, 1877, p. 8) ; à Trévérec on emploie *hére* dans ce sens : *'mañ 'yîr ober o hére,* les poules font leur mue.

L'autre partie de l'assertion de D. Le Pelletier est aussi contredite au même passage de Le Brigant, qui rend « le printems » par *an anv,* et « l'été » par *an est.* Ceci est plus exact qu'on ne le croirait tout d'abord. Le P. Grégoire traduit « paquerete » par *boqedou hañ, bocqedou an hañ* et *bocqedou an névez-amser,* ce qui veut dire également « fleurs du printemps », et non « fleurs d'été », comme Troude explique *bokejou-hañv.* Dans l'usage du petit Tréguier, *bokodo 'n hañ* ne s'applique pas aux pâquerettes, mais aux primevères, fleurs essentiellement printanières, comme leur nom français. Et il ne saurait y avoir de doute sur cette attribution : les enfants trécorois connaissent fort bien la primevère vulgaire, dont ils mangent la fleur avec plaisir.

La confusion entre le printemps et l'été semblerait avoir provoqué, inversement, l'emploi de *amzer neve* au lieu de *hañ,* dans ce vers du *Barzaz Breiz* (p. 433) :

*Erru ann amzer neve endro gand miz even,*

littéralement « voici le printemps de retour, avec le mois de

juin » ; exagération contraire à celle que s'est permise Boileau, *Satire III,* v. 83 :

> Point de glace, bon Dieu ! dans le fort de l'été !
> Au mois de juin [1] !

Mais il est bien possible que, dans la chanson bretonne, la mention de juin ait remplacé celle d'un autre mois ; cf. les passages similaires cités *Revue Morbihannaise,* I, 377.

Quant à l'emploi de *est* « août », pour « été », il n'a rien d'invraisemblable ; comparez, par exemple, la formation des deux noms de l'automne *dilost-haŭ* « la queue, la suite de l'été », et *dibenn-eost, dibenn-est,* le bout, la suite de l'août (ou de l'été). Cette dernière expression nous a conservé le correspondant armoricain du gallois *dyben,* fin, conclusion.

E. Ernault.

---

1. Littré distingue l'été astronomique de l'été météorologique ; ce dernier « qui est le véritable été dans le sens populaire », « commence du 10 au 15 mai, et va jusqu'au 15 ou 20 août ».

# CHRONIQUE

SOMMAIRE : I. Le P. Hogan, *Todd Lectures*, vol. V. — II. Joyce, *Old Celtic Romances*, 2e édition. — III. Cameron, *Reliquiae Celticae*, t. II. — IV. Jusserand. *Histoire littéraire du peuple anglais*. — V. Nominations de celtistes. — VI. M. Anscombe et la chronologie irlandaise. — VII. Haverfield, *Roman inscriptions in Britain*. — VIII. Réunion annuelle de l'association cambrienne d'archéologie.

## I.

Le Père E. Hogan, *fellow* de l'Université royale d'Irlande, vient de publier, aux frais de l'Académie d'Irlande, un volume de 140 pages, *Todd Lectures*, vol. V, dont le prix modéré, 2 shillings 6 pence, soit 3 fr. 10, est à la portée des bourses les plus modestes d'étudiants ; dans l'enseignement ce livre pourra être fort utile ; chaque page est divisée en deux parties : en bas un texte hagiographique latin, en haut la traduction de ce texte faite en irlandais du XIe au XIVe siècle.

Un résultat de la comparaison du texte latin avec le texte irlandais sera de faciliter — aux étudiants qui savent le latin — la préparation du texte avant le cours. Cette comparaison, en outre, pourra fournir de temps en temps au professeur le moyen d'égayer la leçon aux dépens de ces bons prêtres irlandais du XIe au XIVe siècle, fort vertueux sans doute, mais qui n'étaient pas aussi savants que leurs prédécesseurs, les contemporains de nos rois mérovingiens, de Charlemagne et de Charles le Chauve. Un passage typique est celui où, p. 87, *Martinus* [*S*]*abariae Pannoniae oppido oriundus fuit* est rendu par *Martain do Frangcaib a chenel*, « Martin était français de nais- « sance ». Celui qui a écrit ces mots ne savait pas ce que c'était que la Pannonie, mais on ne l'ignorait pas en Irlande au IXe siècle, Dicuil en est témoin[1].

Les traducteurs irlandais reproduits par le Père Hogan connaissaient la langue latine mieux que la géographie, cependant leur procédé de traduction peut être discuté. Un exemple se présente à la première page, dès la

1. Rhetia minor, Noricus, Pannonia, Illiricum, Dalmatia, Liburnia finiunt ab oriente Dardania, ab occidente flumine Rheno, a septentrione flumine Danubio, a meridie mari Adriatico. *Dicuili liber de mensura orbis terrae*, édition Parthey, p. 9, l. 11-13.

troisième ligne du texte irlandais et du texte latin imprimé au-dessous. Dans le texte latin se trouve l'accusatif singulier *comitem,* rendu en irlandais par *imchomet.* Tout le monde sait que le latin *comes, comitis* est un nom d'agent signifiant « compagnon ». *Imchomet,* mieux *imchomét,* a le mérite d'offrir à peu près le même son que le mot latin, mais c'est un terme abstrait, en irlandais moderne *iomhchoimhéd,* qu'O'Reilly rend par *guarding, protecting ;* ce mot est composé : 1° du préfixe *im,* qui a ici valeur augmentative (*Grammatica celtica*², p. 877), 2° du substantif *coméit, comét ;* or l'irlandais *comét* glose le latin *custodia* dans le célèbre ms. irlandais de Milan, VIIIe siècle, fol. 139 *c*, 7, édition Ascoli, p. 564. Ce substantif sert d'infinitif à un verbe dont le thème est *com-ō-* — probablement pour *com-ăṷŏ-, com-àṷē-* — qui veut dire *servare, custodire,* sur lequel on peut consulter Ascoli, *Glossarium palaeo-hibernicum,* p. CIX, CX ; Thurneysen, *Revue Celtique,* VI, 139; Windisch, *Irische Texte,* t. I, p. 441. Du reste *imchomét* est identique au mot *imchoimét* rendu par *guarding,* p. 758 du glossaire qui termine l'édition des Passions et Homélies irlandaises donnée par M. R. Atkinson.

Naturellement le Père Hogan ne cite pas la traduction de *comitem* par *imchomet* comme un exemple des cas où la traduction de M. Whitley Stokes — ici « le garder » *to guard him* (*The tripartite Life,* t. I, p. 29, l. 14 ; cf. p. 28, l. 11), — doit être corrigée par la comparaison avec le texte latin.

Toutefois, sans songer à contester l'intérêt que présente la publication du Père Hogan et son utilité, je crois que le savant auteur s'exagère la valeur de quelques-unes des rectifications qu'elle lui semble autoriser à faire aux traductions proposées avant lui. Dans le *Liber Angueli* conservé par le *Livre d'Armagh,* fol. 20, *b.* 2, saint Patrice parle des « quelques élus », *quosdam electos,* qui se produiront un jour en Irlande. M. Whitley Stokes a publié ce texte, *The tripartite Life,* t. II, p. 353, l. 5. L'écrivain irlandais auquel on doit la *Vie tripartite* a rendu le latin *electi* par *maicc bethad* (édition Whitley Stokes, t, I, p. 234, l. 9), et M Whitley Stokes a traduit *maic bethad* par « fils de vie », *sons of life.* La même formule irlandaise, *mac bethad,* se trouve dans le même ouvrage irlandais, *ibid.,* p. 84, l. 20, et a été rendue de la même façon par le savant anglais, *ibid.,* p. 85. Suivant le Père Hogan, M. Whitley Stokes a dans les deux cas dépassé son droit de traducteur. Il aurait dû écrire *elects* « élus ». De même, M. Atkinson, dans son livre intitulé *The Passions and the Homilies,* rencontrant l'expression opposée : *a meic in báis,* p. 109, l. 2426, l'a rendue, p. 354, par : *o son of death* « ô fils de mort ». Erreur, dit le Père Hogan, l'expression irlandaise est la traduction du latin *impius,* « *impious* », « impie ». M. Atkinson aurait dû imprimer *impious.*

Je ne suis pas convaincu que cette critique soit fondée. Si l'auteur irlandais de la *Vie tripartite* avait voulu rendre littéralement le latin *electus,* il aurait écrit *toghtha,* participe passé passif du verbe *toghaim,* « *eligo* » ; mais il avait désiré donner à sa traduction quelque chose de littéraire qui manquait à l'original. Voilà pourquoi il a écrit *maicc bethad* « fils de vie », s'inspirant d'une formule employée par saint Paul, *Première aux Thessaloniciens,* c. V, v. 5 : *Vos filii lucis estis et filii diei.* L'exclamation *a maic bais* « ô fils

de mort », est également une forme élégante substituée à l'expression incolore *impius,* en irlandais *ciontach* ou *neimhdhiadha.* Ainsi la critique du Père Hogan effacerait impitoyablement ce qui fait la valeur littéraire du texte irlandais.

Il y a d'autres circonstances où l'on peut douter du mérite des traductions nouvelles que le P. Hogan propose sur la foi du texte latin. La vie latine de sainte Brigit attribue une seconde vue à cette vierge merveilleuse. Brigit, se trouvant avec l'évêque Erc et avec plusieurs autres personnes, lui aurait dit un jour : « Il y a maintenant une guerre entre ta famille et une autre », *nunc bellum geritur inter tuam gentem et aliam.* Elle voyait un combat à une distance qui le rendait invisible pour toute autre personne. Les mots correspondant à *aliam gentem,* dans la traduction irlandaise, sont *a comaithgiu,* Whitley Stokes, *Three middle-irish Homilies,* p. 70, et le savant anglais a rendu cette expression par *its neighbours* « ses voisins ». M. Ascoli a placé le mot *comaithech* dans son *Glossarium palaeohibernicum,* p. L ; et il le traduit par *vicinus, proprie qui una vel contigue agros conducit.* Il y a, suivant moi, dans cette indication du sens propre du mot une légère erreur de droit. On appelait *comaithech* ceux qui tenaient du même chef non pas des terres, mais des bestiaux, un cheptel. Or habituellement ces vassaux du même chef étaient voisins les uns des autres ; de là le sens dérivé *vicinus* « voisin », *neighbour.* Le sens de « voisin » est évident au t. I, p. 260, l. 10 des *Ancient laws of Ireland,* où il est question des quatre *comaithchiu* d'un champ : deux joignent sur les côtés, deux touchent par les bouts. En rendant *aliam gentem* par *comaithgiu,* l'auteur irlandais de la vie publiée par M. Whitley Stokes dans ses *Three middle-irish Homilies* a prouvé qu'il était un arrangeur et non un traducteur, et ceux qui voudront se convaincre qu'il n'était pas seul à entendre son rôle de cette façon n'auront qu'à se reporter au passage correspondant chez le même M. Whitley Stokes, *Lives of saints from the Book of Lismore,* p. 90, l. 1669, où le latin *aliam gentem* n'est pas traduit du tout. Brigit dit à l'évêque Erc : « Il y a bataille entre les gens de ta tribu », *itir do thuaith-si.*

De ces critiques et de quelques autres [1] que je pourrais y ajouter, on aurait tort de conclure qu'il n'y ait rien de nouveau à apprendre dans le livre du Père Hogan. Je suis d'une opinion tout opposée, sans partager cependant sur tous les points la manière de voir de l'érudit auteur.

Je terminerai en disant un mot des observations qu'à la p. VII de sa préface, il adresse à M. Kuno Meyer à propos de la critique faite par ce savant, *Revue Celtique,* t. XV, p. 114, des traductions contenues dans le tome II de

1. Ainsi, préface, p. XI, le Père Hogan dit qu'il ne faut pas traduire *úasaldecon* par « archidiacre », « *archdeacon* » ; or, dans son texte, p. 1, l. 5, *huasaldecon* (*The tripartite Life,* t. I, p. 30, l. 13) est la traduction irlandaise du latin *archidiaconus,* même page, l. 15 (*The tripartite Life,* t. II, p. 272, l. 15). Dans quelques cas *uasal decon* doit être rendu par « illustre diacre », mais il est un peu hardi de s'exprimer sur ce point d'une façon absolue et sans exception.

la *Silva Gadelica* publiée par M. Standish O'Grady. Suivant le Père Hogan, M. Standish O'Grady aurait rendu *breith aithrige* par « pénitence », *penance,* et M. Kuno Meyer se serait trompé en donnant la traduction « jugement de pénitence », *judgment of penance.* Cette critique de la critique est peut-être un peu hâtive. M. Standish O'Grady, dont le Père Hogan prend la défense, a imprimé, t. I, p. 5, l. 35, *bruth aithrige* pour *breith aithrighe,* et t. II, p. 6, l. 4, il a traduit par « dure pénitence », *sore penance,* cette locution mal lue par lui, et dont le sens littéral est « jugement de pénitence ». Au t. I, p. 11, l. 23, M. Standish O'Grady avait laissé dans le fond de son écritoire le mot *aithrige,* « de pénitence », qui, dans le manuscrit, suit immédiatement le mot *breithemhnas* « jugement », et dans sa traduction, t. II, p. 12, l. 7, on trouve *judgment,* « jugement », et naturellement *aithrige* « de pénitence », *of penance,* n'est pas traduit. Ainsi le Père Hogan fait à M. Standish O'Grady l'honneur d'une traduction exacte qui n'existe pas et qui était impossible, par l'effet d'inexactitudes dans la transcription du manuscrit ; je ne vois pas comment M. Kuno Meyer s'y serait pris s'il avait voulu exposer d'une façon plus brève et plus littéraire, comme le prétend le savant jésuite, les rectifications qu'exige la publication de M. Standish O'Grady. M. Standish O'Grady, *Silva Gadelica,* t. II, p. 4, l. 16, en traduisant par *lay on him a penance* « lui imposer une pénitence », la formule *breithemnas aithrige do chengal air,* t. I, p. 4, l. 8, 9, s'est exprimé avec plus d'élégance qu'un des collaborateurs de la *Revue Celtique,* t. XV, p. 84, l. 12 « jugement de repentir lier à nous » (*lisez* moi). Je l'admets volontiers. Mais ce que l'auteur français de ce membre de phrase voulait nous donner était un mot-à-mot et non une traduction.

Ces observations ne m'empêchent pas de croire que le livre du Père Hogan pourra dans l'enseignement rendre de grands services.

## II.

M. Joyce a fait paraître en 1879 la première édition de ses *Old celtic romances.* C'est un recueil d'une incontestable valeur littéraire et dont, par ce motif, M. H. Gaidoz a fait avec raison un compte rendu bienveillant qu'on peut relire dans la *Revue Celtique,* t. IV, p. 279. M. Joyce vient de donner une seconde édition de ce livre à la librairie David Nutt, de Londres. Pour attester un succès, il n'y a pas de meilleure preuve. Toutefois, je regrette que l'auteur n'ait pas profité de l'occasion qui se présentait pour remanier sa préface et lui donner un caractère un peu plus scientifique. M. Joyce a publié deux livres qui montrent en lui un véritable érudit : *The Origin and History of Irish Names of Places,* et *Keating for Students of Gaelic.* Mieux que personne, il sait que parmi ses « vieux romans celtiques », *Old celtic romances,* il y en a un dont l'auteur était contemporain de Voltaire et de Rousseau et vivait au milieu du siècle dernier, c'est le poème intitulé *Oisín ar thír na n-óg,* composé par Michel Comyn, auteur aussi du roman de Torolbh mac Stairn, comme l'a expliqué M. Brian O'Looney dans une lettre

datée de 1858 et publiée l'année suivante dans le tome IV des *Transactions of the Ossianic Society*, p. 229-232[1].

La plus grande partie des contes publiés par M. Joyce ne remonte pas beaucoup plus haut que *Oisín ar thír na n-óg*. Je ne parle pas de la langue qui pourrait avoir été remaniée, mais il faut n'avoir qu'une pratique très superficielle de la vieille littérature irlandaise pour s'imaginer que des contes comme celui des fils de Ler et des fils de Turenn soient de même date que par exemple la légende de Derdriu et des fils d'Usnech. Autant vaudrait nous donner pour contemporains de la *Chanson de Roland* les derniers romans de la geste de Charlemagne et la Bibliothèque bleue. Brian, Iuchar et Uar ou Iucharba, qui sont les trois fils de Turenn dans le conte traduit par M. Joyce, ont pour père Bress et pour mère Brigit dans la plus ancienne littérature de l'Irlande qui fait d'eux trois dieux (*Livre de Leinster*, p. 30, col. 4, l. 40-42, et p. 187, col. 3, l. 55-59). Dans cette vieille littérature Turenn s'appelle Turill Picreo, meurt à la première bataille de Mag Tured et on ne lui connaît pas d'enfants (Livre de Leinster, p. 11, col. 1, l. 24). Tout ce qui dans cette ancienne littérature s'accorde avec le conte moderne, c'est que Brian, Iuchar et Uar ou Iucharba ont tué Cian, père du dieu Lug, et que le dieu Lug a vengé cette mort par la leur, *Livre de Leinster*, p. 11, col. 1, 2, l. 28 ; col. 2, l. 2, 3. A leur sujet, M. Joyce renvoie au glossaire de Cormac, où il n'est question d'eux que dans le commentaire anglais et dans les notes ajoutées à la traduction anglaise d'O'Donovan dont la publication est due à M. Whitley Stokes.

Le livre de M. Joyce est expurgé comme les éditions classiques du père Jouvency. La mère peut en permettre la lecture à sa fille. Je recommande à ceux qui voudront s'en assurer le début de la pièce intitulée « Voyage de Maelduin » (M. Joyce écrit Maildun), p. 112, et le chapitre XXVIII du même morceau, p. 152, où sont racontées les aventures du héros et de ses compagnons dans une certaine île. Il faut comparer le récit de M. Joyce avec le texte publié par M. Whitley Stokes, *Revue Celtique*, t. IX, p. 452-455, et t. X, p. 63 et suivantes. Le « Voyage de Mael Duin », traité à la façon de M. Joyce distraira innocemment les oisifs : on leur recommandera sans danger les *Old celtic Romances* ; quant aux érudits, ce livre pourra souvent les égarer, s'ils acceptent sans contrôle les renseignements qu'il fournit.

Dans sa préface, M. Joyce donne des indications sur les éditions antérieures auxquelles le lecteur pourra se reporter s'il a le sens critique. Mais cette bibliographie n'est pas complète. M. Joyce paraît ignorer, par exemple, qu'en 1892, M. St. O'Grady a publié dans sa *Silva Gadelica*, t. I, p. 233, le texte original du « Débordement de Lough-Neagh », avec une traduction anglaise, t. II, p. 265 ; qu'en 1893, le voyage des *Hui Corra* a paru dans la

1. L'édition donnée par la Société ossianique est précédée, p. 228, d'un avertissement qui commence ainsi : « The Council of the Ossianic Society do not hold themselves responsible for the authenticity or antiquity of the following Poem ; but print it as an interesting specimen of the most *recent* of the Fenian Stories.

*Revue Celtique,* t. XIV, p. 22, grâce à M. Whitley Stokes. Il ne sait pas, semble-t-il, que les Aventures de Condla ont été insérées par M. Windisch dans sa *Kurzgefasste irische Grammatik,* p. 118, en 1879; de là l'erreur qui lui fait donner à ce personnage le surnom de *cáin* « joli », au lieu de *cam* « bossu », etc., etc.

Le livre de M. Joyce est amusant, mais aussi — on le dira, je crois, sans blesser M. Joyce — il est peu scientifique, et ce défaut — ou cette qualité — a été voulu par l'auteur, qui aurait pu donner à son œuvre un tout autre caractère, si cela lui eût convenu : mais il aurait trouvé moins de lecteurs — surtout moins de lectrices — et d'acheteurs, et il n'aurait probablement pas la gloire d'une seconde édition.

## III.

La *Revue Celtique* en 1892, t. XIII, p. 408, 409, a annoncé l'apparition du premier volume des *Reliquiae celticae, texts, papers, and studies in gaelic literature and philology,* laissés par feu Alexandre Cameron et mis au jour par MM. Alexandre Macbain et John Kennedy (Inverness, chez l'éditeur du *Northern counties Newspaper*). Nous avons reçu le second volume de cette intéressante publication.

Il contient 660 pages et on y peut distinguer trois parties. La première et la plus considérable consiste en reproductions de manuscrits gaéliques d'Ecosse du dix-septième et du dix-huitième siècle. La seconde comprend un recueil de proverbes actuellement usités et de traductions toutes récentes d'hymnes religieuses anglaises. La troisième consiste en leçons faites à Glascow de 1868 à 1884 et en divers mémoires, le tout concernant le vocabulaire et la grammaire gaéliques d'Ecosse.

Disons d'abord quelques mots de la première partie. Le premier document publié est le livre de Fernag, recueil de poésies lyriques écrit en 1688 et les années suivantes. Le second est le Livre de Clanranald, conservé par deux manuscrits, le Livre rouge et le Livre noir, tous deux du dix-huitième siècle : une portion, rédigée en prose, paraît avoir un grand intérêt pour l'histoire moderne d'Ecosse, le reste est en vers. Le troisième est le manuscrit Turner, n° XIV de la Bibliothèque des avocats d'Edimbourg, recueil de morceaux lyriques du dix-huitième siècle. Le quatrième consiste en deux versions de l'histoire de Derdriu et des fils d'Usnech : l'une, celle du manuscrit 56 de la Bibliothèque des avocats d'Edimbourg, l'autre celle du n° 53 du même établissement. Ces deux versions ont déjà été publiées, 1° la seconde en entier par M. Whitley Stokes dans les *Irische Texte,* seconde série, deuxième livraison, p. 122 et suivantes, 2° la première en partie par le même, *ibid.,* p. 110 et suivantes, p. 142 et suivantes.

Voici les principaux sujets des leçons et mémoires : les plus anciens livres imprimés en gaélique ; histoire et littérature du gaélique ; Dumbarton et Arran, études de toponomastique ; l'orthographe gaélique ; l'*n* final en gaélique ; étude philologique sur le livre de Deer (cf. Whitley Stokes, *Góide-*

*lica*, 2e éd., p. 108, 109) ; les verbes irréguliers en gaélique; recueil d'étymologies gaéliques.

Dans ces leçons et mémoires, il n'y a pas, me semble-t-il, beaucoup de nouveau, mais l'auteur paraît s'être tenu au courant du mouvement scientifique. Quant aux manuscrits publiés, il est regrettable qu'en Ecosse on ne sache nous donner en fait d'inédit que des textes aussi récents. Je ne comprends pas que les érudits écossais aient laissé à la *Revue Celtique*, t. XIV, p. 450 (1893), l'honneur de publier avant eux la version du *Cennach ind Rúanado* conservée par le manuscrit 40 de la Bibliothèque des avocats d'Edimbourg. M. Kuno Meyer leur avait cependant signalé cette pièce importante dès 1887 dans le *Celtic Magazine*, t. XII, p. 215-218. Les textes irlandais inédits que M. Kuno Meyer a indiqués dans la même revue d'après le même manuscrit présenteraient un intérêt beaucoup plus général que les textes gaéliques modernes édités avec tant de zèle depuis quelques années [1].

IV.

M. J.-J. Jusserand vient de publier à la librairie Firmin Didot un fort intéressant volume intitulé : *Histoire littéraire du peuple anglais, des origines à la Renaissance*. M. Jusserand y donne une place à l'épopée irlandaise et aux *Mabinogion*. L'auteur y parle du *meurtre des fils d'Usnech*, de la *maladie de Cúchulainn*, du *cochon de Mac Dáthó*, de la mort de Cúchulainn, de la légende de Manawyddan, fils de Llyr. Il cite en notes les noms de plusieurs des celtistes contemporains, MM. Whitley Stokes, Windisch, Rhys, Kuno Meyer, Nettlau, Zimmer, J. Loth, F. Loth, Duvau. On voit avec satisfaction pénétrer dans le grand public le résultat d'études qui n'avaient été jusqu'à présent connues que dans un petit cercle d'érudits [2].

V.

Trois de nos collaborateurs ont obtenu des honneurs que nous sommes heureux d'annoncer aux lecteurs de la *Revue Celtique* : M. J. Loth, vient d'être nommé pour la seconde fois doyen de la Faculté des Lettres de Rennes. Ses travaux sur les dialectes bretons méritaient cette distinction à laquelle applaudiront tous les celtistes. Ils applaudiront également à la décision de l'Académie d'Irlande, qui a réélu le P. Hogan *Todd lecturer*, et à la récente promotion de M. Kuno Meyer à l'université de Liverpool, où de *lecturer* il a été élevé au grade de professeur.

VI.

Je reçois de M. Alfred Anscombe deux mémoires imprimés, l'un sur la

1. Sur la Bibliothèque des avocats d'Edimbourg voir aussi une notice de M. Gaidoz, *Revue Celtique*, t. VI, p. 113.

2. Le *Journal des Débats*, no du mardi soir 26 juin 1894, dans un feuilleton signé Augustin Filon, rendant compte du livre de M. Jusserand, donne d'après ce livre un extrait du *Meurtre des fils d'Usnech* et du *Cochon de Mac Dáthó*.

date de la mort de saint Columba, l'autre sur saint Gildas de Ruys et sur la chronologie des rois d'Irlande au sixième siècle [1]. Le premier de ces mémoires est une critique d'une étude du révérend D. Mac Carthy sur le même sujet. Il a déjà été dit un mot de cette polémique dans la *Revue Celtique*, t. XIV, p. 92. Je n'ai pas fait de la chronologie irlandaise une étude assez approfondie pour avoir une opinion arrêtée sur la question qui divise les deux savants, pas plus que pour apprécier la valeur du second mémoire.

VII.

La brochure de M. F. Haverfield, *Roman inscriptions in Britain*, III, 1892-1893, mentionne quelques noms celtiques lus dans des inscriptions récemment découvertes ou dans des inscriptions déjà connues, mais dont l'auteur propose de nouvelles lectures : *Pertacus*, nom d'homme à Silchester, p. 7; *Brica*, *cognomen* féminin à York, p. 13; la dédicace *Apollini Anextlomaro*, à South Shields, p. 22 (cf. Holder, p. 153); une dédicace à Jupiter par la *cohors equitata Lingonum*, à Wallsend, p. 22, 23 avec une planche hors texte, etc. L'auteur, p. 15, au lieu du nom divin *Marrigae* proposé par M. Hübner (*C. I. L.*, VII, 263 *a*) propose *Mar[ti] Rigae*.

VIII.

Une jolie brochure de quarante-huit pages annonce la réunion annuelle de l'Association cambrienne d'Archéologie qui se tiendra à Carnavon le mardi 17 juillet et les quatre jours suivants, et à laquelle s'associera la Société royale des Antiquaires d'Irlande. Le futur dont je me sers sera remplacé par le passé quand cette chronique arrivera aux mains des lecteurs ; mais la brochure conservera son intérêt. Elle contient une sorte de guide archéologique du voyageur aux environs de Carnavon ; elle est ornée de belles planches, parmi lesquelles deux représentent des pierres funéraires datant des premiers temps qui ont suivi la fin de l'empire romain en Grande-Bretagne ; ce sont celles qui ont les légendes : *Aliortus Elmetiaco hic iacet* (Rhys, *Lectures on Welsh Philology*, 2e édition, p. 367), p. 19; *Fili Lovernii Anatemori* (Rhys, *ibid.*, p. 368), p. 25 [2]. Citons encore les plans de deux vieilles forteresses bretonnes : *Craig-y-ddinas*, p. 23 ; *Dinas Dinorwig*, p. 43. Je souhaite le beau temps aux excursionnistes que je regrette de ne pouvoir accompagner.

Paris, le 14 juillet 1894.

H. d'Arbois de Jubainville.

1. Ces mémoires datés l'un d'avril, l'autre de juillet 1893, portent chacun la mention : *Published by Alfred Anscombe* at 28, Carlingford road, West Green, Tottenham.

2. M. Hübner, *Inscriptiones Britanniae Christianae*, lit *Alhortu Seimetiaco hic iacet*, nº 146; et *Anatemori fili Lovernii*, nº 147. Dans la première les noms propres semblent peu commodes à lire, et il est difficile de faire un choix entre la leçon de M. Rhys et celle de M. Hübner. J'ignore pourquoi dans la seconde inscription M. Hübner a pris sur lui d'intervertir l'ordre suivi par le lapicide.

# PÉRIODIQUES

## I.

Sitzungsberichte der Königlich-preussischen Akademie der Wissenschaften zu Berlin, t. XIX, 1894, p. 331. — Mémoire lu par le savant épigraphiste, M. Otto Hirschfeld, le 12 avril dernier, sur la question de savoir si c'est bien à Timagène que Tite-Live a emprunté le récit de l'invasion celtique en Italie qui commence par les mots : *Equidem haud abnuerim* (livre V, c. 33, § 4), sur lequel on s'est longtemps appuyé pour dater cette invasion de l'an 600 avant J.-C. au lieu de 400 environ, conformément à la doctrine de Polybe et d'autres historiens grecs. Au nom de Timagène proposé par K. Müllenhoff, M. Otto Hirschfeld veut substituer celui de Cornelius Nepos qui est, comme on sait, antérieur à Tite-Live ; Cornelius Nepos a écrit un traité de géographie au plus tard vers l'an 64 avant J.-C. et un ouvrage intitulé *Chronica* quelques année après, en tout cas en 59 au plus tôt. Il y a de sérieuses vraisemblances en faveur de l'hypothèse de M. Otto Hirschfeld.

## II.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Compte rendu des séances de l'année 1893, 4e série, t. XXI, p. 243. Dans un mémoire lu le 25 août 1893, M. de Barthélemy fait observer que les monnaies des Longostalètes, Λογγοσταλητῶν, sur une partie desquelles on trouve les noms des chefs Λουκότικν[ος], Βόκιος, ont été recueillies surtout dans le département de l'Aude qui est par conséquent leur pays d'origine. Le savant académicien pense que la colonie romaine de Narbonne a été fondée dans le territoire des Longostalètes.

## III.

Neues Archiv, t. XIX, p. 667. Dans trois manuscrits de l'histoire des Bretons attribuée à Nennius, on lit en marge :

*Sic inveni tibi, Samuel, id est infans magistri mei, id est* Beulani *presbyteri in ista pagina scripti.* (Edition San Marte, p. 33, note 8 ; Petrie, *Monumenta historica britannica,* p. 55, note 21).

Des mss. qui ont fourni cette phrase les deux plus anciens datent du XIIIe siècle : l'un appartient au chapitre de Durham, l'autre auquel on suppose la même origine porte le no CXXXIX dans la bibliothèque du Corpus Christi College, à Cambridge, le 3e (MS. Burney, 310) est du XIVe siècle.

Dans le second et le troisième des mêmes mss., le texte contient la phrase suivante : *Sed, cum inutiles magistro meo id est* BEULANO *presbytero visae sunt genealogiae Saxonum et aliarum gentium, nolui eas scribere* (Edition San Marte, p. 73, note 8 ; Petrie, p. 76-77).

Ces mots manquent dans tous les anciens mss., Xe, XIIe siècle, et dans l'édition irlandaise. M. Zimmer croit que le Beulan mentionné dans ces deux phrases latines habitait l'île d'Anglesey. Voici ses raisons : Holyhead dans l'île d'Anglesey s'appelle en gallois Caer Gybi et a une église dédiée à saint Cybi. Or, saint Cybi, en latin *Cepius,* a eu un disciple appelé Peulan, et ce disciple avait, suivant la tradition : 1o une sœur, sainte Gwenvaen qui a donné son nom à une chapelle et à une source situées dans l'île d'Anglesey ; 2o un frère, saint Gwyngenau, auquel est dédiée une chapelle située à Holyhead, enfin il y a dans l'île d'Anglesey une localité appelée *Llan-Beulan,* qu'on peut traduire par « église de Peulan ».

M. Zimmer a peut-être sur tous ces saints personnages des renseignements qui ne sont pas à ma disposition, et qu'il ne donne pas. Mais les Iolo-mss. et la *Mycyrian Archaeology* qu'il cite sont en général des recueils de documents trop modernes pour avoir grande autorité : Robert William, *A biographical Dictionary of eminent Welshmen,* p. 88 : Rees, *An Essay on welsh Saints,* p. 266-267, n'indiquent aucune vie de saint Cybi. Je n'en trouve pas de mentionnée chez Potthast, *Bibliotheca historica medii aevi.* En fait de critique hagiographique, M. Zimmer témoigne souvent d'une foi naïve, qui, dans certaines circonstances, est une vertu, mais dont ici la valeur scientifique pourrait sembler un peu contestable. Je ne veux pas dire par là que son article soit moins intéressant.

Sur saint Peulan, voyez Rees, p. 237, et Robert Williams, p. 403. De ce personnage on ne parait guère savoir de certain qu'une chose, c'est qu'on a mis sous son vocable une église située dans l'île d'Anglesey et appelée, comme nous venons de le dire, *Llan-Beulan.*

La conclusion de M. Zimmer est qu'une récension de l'*Historia Britonum* a été faite dans l'île d'Anglesey. Il ne nous explique point par quel phénomène phonétique le *Beulanus* de l'*Historia Britonum* aurait dans la tradition remplacé son *B* initial par un *P*, ou pourquoi, si le *Beulanus* de l'*Historia Britonum* est bien celui qui a donné son nom à une paroisse de l'île d'Anglesey, cette paroisse ne s'appelle pas *Lan-Peulan.*

## IV.

REVUE DE PARIS, p. 138 et suivantes. — Article de M. Gaston Paris sur la légende de Tristan et Iseult.

« Le nom de Tristan parait picte d'origine ». C'est la doctrine de M. Zimmer (*Revue Celtique,* XII, 397). Il en effet incontestable que le nom de

Drostán, dérivé de Drust, et celui de Drust, ont été portés par des personnages pictes. M. Zimmer l'a établi par divers passages des Annales de Tigernach, exemple, année 724 : *Clericatum Nechtain regis Pictorum, Druxst post eum regnat* (édition d'O'Conor, p. 234), des Annales d'Ulster, exemple, année 728 : *Exactatores Nechtain ceciderunt hoc est... Finguine mac Drostain... Bellum inter Oengus et Drust regem Pictorum* (édition Hennessy, p. 182), etc. Le Nechtan de Tigernach et celui des Annales d'Ulster sont évidemment le même personnage, malgré la différence des dates, vu l'incertitude chronologique des textes irlandais du temps. Toutefois, le nom de Drust a été aussi gallois. La préface du *Parce Domine* (Whitley Stokes, *Góidelica*, 2e éd., p. 96), parle d'un certain *Drust, rex Bretan*, qui avait une fille appelée Drusticc et qui était contemporain de Finnen Maige Bile, lui-même contemporain de Diarmait, roi suprême d'Irlande, mort en 558. Par conséquent, le nom de ce Tristan, dont le fils Auel fut témoin d'un acte de l'évêque de Llandaf, Hergualdus, 1056-1104 (Livre de Llandaf, édit. de Gwenogfryn Evans, p. 279), n'est pas isolé dans le pays de Galles. C'est au XIe siècle un diminutif du Drust constaté au VIe siècle, et il est parallèle au Drusticc du même temps. D'autre part, le nom de Drostán semble avoir été irlandais ou *scott* tout aussi bien que picte ou gallois. Le plus ancien monument du gaélique d'Ecosse, le livre de Deir, IXe siècle, donne à saint Columba, VIe siècle, un élève appelé Drostan mac Cósgreg (Whitley Stokes, *Góidelica*, p. 108). Cósgreg est le génitif de Cosgrach, variante de l'irlandais *coscorach*, adjectif qui veut dire « triomphant » et qui est ici employé substantivement. Il n'y a donc pas à s'étonner de ce que Forbes, *Calendar of scottish saints*, p. 326, traduisant le bréviaire d'Aberdeen, a écrit que saint Drostan était de la race royale des *Scoti*, c'est-à-dire des Irlandais établis dans la partie septentrionale de la Grande-Bretagne.

Le nom de Tristan peut dériver d'une forme réduite de la racine qui est pleine dans le nom gaulois * Drousos, écrit par les Romains Drausus, Drūsus (Whitley Stokes, *Urkeltischer Sprachschatz*, p. 156), et sa forme primitive Drustan paraît avoir été usitée aussi bien chez les Irlandais et chez les Gallois que chez les Pictes [1]. Mais tout ceci est secondaire.

La question principale que se pose M. Gaston Paris à propos du roman de Tristan et Iseult est de savoir quelle est l'origine de la donnée qui en forme le fonds. Suivant lui, cette origine est celtique. « En résumé, une « conception de l'amour telle qu'elle ne se trouve auparavant chez aucun

1. On peut admettre que Drostan soit phonétiquement, d'origine picte, comme M. Zimmer semble l'avoir prouvé, sans conclure de là que ce nom n'ait pas été très anciennement adopté par les Gallois et les Irlandais. En tout cas il n'est nulle part question d'un Drostan picte qu'un sentiment amoureux ait distingué. Le seul Drostan picte qui ait une légende est un druide qui guérissait par un bain de lait les blessures des guerriers. Ce récit appartient au *Dimsenchus* d'Ardlemnacht d'où il a pénétré dans le *Lebar Gabala* (Livre de Leinster, p. 196, col. 1, ligne 23 et suivantes ; cf. p. 15, col. 1, l. 22-30) et dans le *Nennius* irlandais (Livre de Ballymote, p. 203-204).

« peuple, dans aucun poème, de l'amour illégitime, de l'amour souverain, « de l'amour plus fort que l'honneur, plus fort que le sang, plus fort que « la mort, de l'amour qui lie deux êtres l'un à l'autre par une chaîne que « les autres et eux-mêmes sont impuissants à rompre ou à relâcher, de « l'amour qui les surprend malgré eux, qui les entraîne dans la faute, qui « les conduit au malheur, qui les amène ensemble à la mort, qui leur cause « des douleurs et des angoisses, mais aussi des joies et des ivresses telle- « ment incomparables et presque surhumaines que leur histoire, une fois « connue, resplendit éternellement au ciel du souvenir d'un éclat doulou- « reux et fascinant, cette conception est née et s'est réalisée chez les Celtes « dans le poème de Tristan et Iseut, et forme une des gloires de leur race. »

Malgré tout le talent littéraire de l'éloquent et sympathique auteur, je ne crois pas un mot de tout cela. Je voudrais qu'on me trouvât cette folle peinture de l'amour dans la littérature des Celtes avant le XIIe siècle. La plus ancienne littérature irlandaise nous présente la fiancée fidèle à son fiancé, la femme fidèle à son mari, la veuve qui le regrette et lui reste fidèle, tandis qu'à côté de la fille et de la femme modèles beaucoup d'autres sont de mœurs moins sévères. Mais le type de l'amour illégitime, tout-puissant, comme on le trouve dans le roman de Tristan et Iseut, est une création française du XIIe siècle, et sa naissance est le résultat spontané du milieu où elle s'est produite[1]. C'est au XIIe siècle que dans le monde français, tant sur le continent qu'en Angleterre, les femmes commencent à hériter des fiefs et même de la royauté. Des femmes apportent à la maison d'Anjou le duché de Normandie, la couronne d'Angleterre, le comté de Poitiers, le duché de Guyenne, et font ainsi du petit comte d'Anjou l'égal du roi de France, son suzerain. Je me borne à cet exemple. Les femmes ont pris dès lors dans le monde féodal une importance inconnue jusque-là. Avant cette époque, on n'avait écrit de romans que pour les hommes, c'est-à-dire pour des rois et des barons, principalement occupés de guerre. On leur racontait des guerres dans lesquelles l'amour ne fournissait que de courts épisodes. Ces récits ennuyaient les femmes, mais qu'importait ? Ce n'était pas elles qui payaient les auteurs. Quand une révolution dans le droit les rendit riches et puissantes, on écrivit pour elles. On créa pour elles des récits d'amour agrémentés par un merveilleux que la légende celtique fournissait à flots et qui, bien que souvent enfantin, avait pour les imaginations féminines un prodigieux attrait. Des noms d'origine celtique ajoutèrent à l'intérêt par leur nouveauté. Certains maris même prirent plaisir à faire lire ces récits à leurs femmes. Quand on avait épousé une héritière pour son fief ou

1. Dans la vieille littérature irlandaise il est souvent question du charme appelé *gei* ; c'est une prohibition magique, qu'on est libre d'enfreindre, mais l'infraction est punie par un châtiment redoutable. Dans cette littérature je ne connais pas d'exemple d'enchantement supprimant la liberté, comme a été supprimée dans le roman français la liberté de Tristan et d'Iseut. Il y a là une thèse philosophique qui sent l'école et qui est étrangère au cercle d'idées dans lequel se meut l'intelligence du vieux conteur irlandais.

pour sa couronne, on ne pouvait pas le lui dire brutalement comme le jurisconsulte romain Paul, quand dans son commentaire sur l'édit du préteur, il écrivait : « *Rei publicae interest mulieres* dotes *salvas habere,* PROPTER QUAS NUBERE POSSUNT. On parlait d'amour à la femme, à la riche héritière, et on lui faisait croire qu'on éprouvait ce sentiment d'une façon irrésistible. Si elle doutait, on lui faisait lire Tristan et Iseut. Faute d'avoir employé ce procédé, Louis VII, traité de moine par sa femme, a perdu le Poitou et la Guyenne, qu'Eléonore, divorcée, a été porter au comte d'Anjou, bientôt roi d'Angleterre.

Ce que nous savons de la littérature galloise à propos de Tristan est exclusif de l'idée que l'amour de ce personnage pour Iseut ait été connu en Galles avant le roman français. Dans le *Songe de Rhonabwy* (édition de Gwenogfryn Evans, p. 159, l. 27, J. Loth, t. I, p. 311), Drystan est un des conseillers d'Arthur. Les triades du *Livre rouge* font de lui un porte-diadème (G. Evans, p. 303, l. 4, 5; J. Loth, t. II, p. 131), un bon ouvrier (Evans), p. 304, l. 24; J. Loth, t. II, p. 238). La seule relation que suivant ces vieilles triades il y ait eu entre Tristan et Iseut aurait consisté en ce que Tristan aurait gardé les cochons de March, fils de Meirchion, pendant que le porcher allait en message vers Essylt (Evans, p. 307, l. 13, 15; Loth, t. II, p. 247). C'est seulement dans les triades toutes récentes de la *Myvyrian Archæologie,* p. 397, Loth, II, p. 260, 261, qu'on voit apparaître l'amour de Tristan pour Essylt, femme de son oncle March Meirchiawn. Cette notion nouvelle est empruntée aux romans français.

## V.

BULLETIN DE CORRESPONDANCE HELLÉNIQUE, p, 569, article de M. Henri Weil sur de nouveaux fragments d'hymnes accompagnés de notes de musique découverts à Delphes par l'école française d'Athènes. Deux de ces fragments semblent appartenir à un hymne, προσόδιον, composé vraisemblablement pour la fête des Σωτήρια instituée d'un commun accord par les Athéniens et les Etoliens sous l'archontat, dans Athènes, de Polyeucte, troisième année de la cent-vingt-cinquième olympiade, 278 av. J.-C., un an après la victoire remportée sur les Gaulois qui avaient pillé du temple de Delphes, 279, et en mémoire de ce succès. L'établissement de cette fête est connu par deux inscriptions que je reproduis ici, parce qu'une partie de ceux qu'intéresse l'histoire celtique peuvent en ignorer l'existence.

[Ἐ]πὶ Πολυεύκτου ἄρχοντος ἐπὶ τῆς Αἰγεῖδος ἐνοίτης πρ-
[υ]τανείας ᾗ Χαιρεφῶν Ἀρχεστράτου Κεφαλῆθεν ἔγρα-
[μ]μάτευεν· Ἐλαφηβολιῶνος ἐνάτει μετ' εἰκάδας τριακο-
[στ]εῖ τῆς πρυτανείας· ἔδοξεν τῷ δήμῳ. Κύδέρνις Κ-
[υδ]ίου Ἀλιμούσιος εἶπεν· ἐπειδὴ τὸ τῶν Αἰτ-
[ωλ]ῶν ἀποδεικνύμενον τὴν πρὸς τοὺς θεοὺς εὐσέβειαν
[ἐψ]ήφισται τὸν ἀγῶνα τὸν τῶν Σωτηρίων τιθέναι τῷ Δι-
[ὶ τ]ῷ Σωτῆρι καὶ τῷ Ἀπόλλωνι τῷ Πυθίῳ ὑπομνῆμα τῆ

[ς μ] άχης τῆς γενομένης πρὸς τοὺς βαρβάρους τοὺς ἐπισ-
[τ]ρατεύσαντας ἐπί τε τοὺς Ἕλληνας καὶ τὸ τοῦ Ἀπόλλωνος ἱε-
ρὸν τὸ κοινὸν τῶν Ἑλλήνων, ἐφ' οὓς καὶ ὁ δῆμος ἐξέπεμπε-
[ν] τούς τε ἐπιλέκτους καὶ τοὺς ἱππεῖς συναγωνιουμέν-
[ους] ὑπὲρ τῆς κοινῆς σωτηρίας, καὶ περὶ τούτων τὸ κοι-
[νὸν τὸ] τῶν Αἰτωλῶν καὶ ὁ στρατηγὸς Χαρίξενος ἀπεσταλκα-
[σι πρὸς τὸ]ν δ[ῆμο]ν πρεσβείαν τὴν διαλεξομένην ὅπως

*Corpus inscriptionum atticarum*, t. II, n° 323, p. 147.

Il faut comparer à cette inscription, celle que M. Haussoulier a publiée dans le *Bulletin de correspondance hellénique*, t. V, 1881, p. 300 et suivantes. Comme celle qui précède, elle est datée de l'archontat de Polyeucte et elle a le même objet :

. . . . . .
ἐψήφισθαι τὸν ἀγῶνα τὸν τῶν Σωτηρίων τιθέναι τῶι Δι-
ι τῶι Σωτῆρι καὶ τῶι Ἀπόλλωνι τῶι πυθίωι, ὑπόμνημα τῆ-
ς μάχης τῆς γενομένης πρὸς τοὺς βαρβάρους τοὺς ἐπισ-
τρατεύσαντας ἐπί τε τοὺς Ἕλληνας καὶ τὸ Ἀπολλωνος ἱε-
ρὸν τὸ κοινὸν τῶν Ἑλλήνων.....

Le nom des Gaulois dans les fragments d'hymnes récemment découverts à Delphes appartient à un passage malheureusement mutilé. On y lit cependant les mots Γαλαταᾶν ἄρης. C'est une formule équivalente au Κελτῶν ἄρης de l'épitaphe des jeunes filles de Milet mortes victimes de l'invasion gauloise en Asie Mineure, 278 (*Anthologia graeca*, VII), 492, et du Κελτῶν ἄρηα de Callimaque, Εἰς Δῆλον, v. 173, un des plus anciens documents que nous ayons sur l'expédition gauloise à Delphes. Dans la dédicace du bouclier de Cydias, Pausanias, l. X, c. 31, § 5, Κελτός est remplacé par Γαλάτης et se trouve aussi associé au substantif Ἄρης ; seulement ce substantif y désigne le dieu grec de la guerre et non l'ardeur belliqueuse des Gaulois :

Εὖτ' ἐπὶ τὸν Γαλάταν ἤκμασε θοῦρος Ἄρης.

L'hymne delphique dans l'inscription nouvellement mise au jour est accompagné de notes musicales que M. Théodore Reinach a traduites, et qu'il a fait exécuter plusieurs fois à Paris cet hiver avec succès devant des auditoires nombreux d'amateurs et de savants.

## VI.

Hermine, revue littéraire et artistique de Bretagne, 5e année, 1894, t. X, p. 183-184, article de M. Louis Tiercelin. Dans un ouvrage du siècle dernier, *Eléments succincts de la langue des Celtes gomérites*, dont la première édition est datée de Strasbourg, 1779, on lit un couplet d'une chanson languedocienne, et Le Brigant, auteur de cet ouvrage, donne de cette chanson une traduction bretonne en six vers, qu'on retrouve avec des variantes à peu près insignifiantes dans le *Barzaz-Breiz*, 6e éd., 1867, p. 465.

VII.

THE ACADEMY, p. 480. — Vendredi 1er juin dernier, M. Whitley Stokes, dans une séance de la Société philologique, a lu un mémoire du professeur Strachan sur l'histoire du verbe déponent en irlandais. — P. 456. Le vendredi suivant, 8 juin, M. Rhys a dû faire à *Jesus College*, Oxford, une leçon publique dont le sujet était « Les anciens Bretons ».

VIII.

HERMES, t. XIX, p. 317, article de M. Zimmer, qui propose une correction au *stigmata* d'Ausone, *Ludus septem sapientium*, v. 13 :

Pone obelos igitur primorum *stigmata* vatum [1].

On doit, suivant lui, rétablir, d'après les manuscrits, *stemmata*. Il s'appuie sur l'autorité des *Hisperica famina*, édition Stowasser, Vienne, 1887 (on peut ajouter Migne, *Patrologie latine*, t. XC, col. 1185 et suivantes), et sur celle du fragment de Luxembourg publiée par M. Rhys dans le t. I de la *Revue Celtique*. Je constate avec étonnement — étant donné l'esprit de contradiction qui fait le fond de mon caractère — qu'ici M. Zimmer me semble avoir raison sans restriction. *Stemmata* « couronnes » veut dire « étoiles », et par extension « astérisques » dans une langue bizarre qui, vers l'époque où succomba l'empire romain d'Occident, paraît avoir été spéciale à quelques pédants chez les Celtes romanisés.

IX.

THE IRISH ECHO. — C'est le titre d'une revue qui paraît à Boston (Etats-Unis), et dont on vient de m'envoyer deux numéros, ceux de février et de mars-avril 1894.

Dans le premier, se trouve l'annonce d'un volume qui a récemment paru à Dublin chez Patrick O'Brien, 46, Cuffe Street, et dont la *Revue Celtique* n'a rien dit. Le titre de ce volume est *Bláithfhleasg na Mhilseanaib na Gaoidhelge* « Guirlande de douceurs irlandaises ». Le principal des morceaux contenus dans ce volume est un ouvrage bien connu, mais inédit jusqu'ici, de Michel Comyn, auteur d'*Oisín ar thír na n-óg* « Ossian dans la terre des jeunes » ; je veux parler des « Aventures de Turlogh, fils de Starn, et de ses trois fils » ; *Eachtra Thoirdealbhaig mhic Stairn maille le h-eachtradhaibh a thriur mhac*, écrites vers 1750. On y trouve aussi une pièce approximativement de même date : « Le château enchanté d'Eochaid Beac le rouge », *Bruighean Eochaidh Bhig dheirg*, qui appartient au même cycle que *Oisín ar thír na n-óg*.

1. Edition Schenkl, p. 104.

Le numéro de mars-avril contient un article de M. T. O'Neil sur les débris de l'ancienne littérature irlandaise. On y lit que l'Allemagne est la terre *par excellence* (en français) des études celtiques, et que cependant M. Whitley Stokes, sans être d'origine allemande, est incontestablement le plus grand des Celtistes vivants.

L'*Irish Echo* publie des vers irlandais, un abrégé du dictionnaire irlandais-anglais dû à Thomas de Vere Coneys, 1849, une grammaire irlandaise par M. John O'Daly ; il y donne des nouvelles des sociétés philo-celtiques de Boston et de Philadelphie.

## X.

Il y a aussi une société philo-celtique à New-York, je l'apprends par un journal de cette ville, The Irish Republic. Suivant le nº du 28 avril dernier, la Société philo-celtique de New-York est le « pionnier du mouvement linguistique irlandais » ; en effet, cette Société a donné le 20 avril un concert, *féis éol*[1], où l'on a exécuté des morceaux de musique irlandaise avec un succès qui a dépassé toutes les espérances.

## XI.

Boletin de la real Academia de la historia, Madrid, mai 1894, t. XXIV, p. 384-405, Mémoire de M. Antonio Blasquez sur « les côtes d'Espagne pendant l'époque romaine ». On sait qu'en Espagne il y avait sous l'empire romain des populations celtiques sur les côtes de l'Atlantique : par conséquent un certain nombre de noms de lieu celtiques figurent dans ce travail qui est accompagné d'une carte.

## XII.

Annales du Midi, nº de juillet 1894, 6e année, p. 257, Fin du mémoire de M. Bladé sur la géographie politique du sud-ouest de la Gaule pendant la domination romaine.

## XIII.

Annales de Bretagne, t. IX, livraison d'avril 1894. — Ce recueil continue à donner nombre de mémoires intéressants pour les personnes qui s'occupent d'études celtiques. Nous citerons : Introduction à la géographie historique du département de la Loire-Inférieure, par M. Léon Maitre,

1. Je connais fort mal l'irlandais moderne, mais il me semble que j'écrirais *féis éoil* ou *eiuil*, comme on disait *féis Temrach*. Il existe à Paris une société irlandaise dont la devise est : *Erin go bragh* (sic). On peut être très patriote à New-York, à Paris et ailleurs, sans savoir beaucoup de grammaire ni d'orthographe.

p. 360. Fin de l'étude de M. de La Borderie sur les monastères celtiques au VIe et au VIIe siècle, p. 379. — Fin de la légende de l'apprenti magicien, traduite du breton par M. F.-M. Luzel, p. 409. — Etymologies bretonnes par J. Loth : Menez-Bré, p. 429, — Bré = *briga ;* — Lesneven, p. 430, Neven = *Numin,* d'où Numinoe; — Braon, p. 431, *Braon* veut dire « meule de moulin ». — Chanson bretonne, le *pillaouer* « chiffonnier » publiée avec traduction par M. Le Lay, p. 433. — Suite de la vie de saint Teliau publiée par M. J. Loth d'après le Livre de Llandaf, p. 438.

## XIV

The journal of the Royal Society of Antiquaries of Ireland, nº de juin 1894, 5e série, vol. IV, p. 105 et 115, deux mémoires fort intéressants sur la plus ancienne histoire de l'Irlande. L'un a pour objet la comparaison du mode de construction des habitations lacustres en Irlande avec celui des habitations analogues en Grande-Bretagne et sur le continent ; l'auteur est M. Robert Munro, qui continuera cette étude savante dans le nº prochain. Le second mémoire a été écrit par M. Goddard H. Orpen, il concerne les renseignements géographiques relatifs à l'Irlande dans la géographie de Ptolémée ; on y trouve un certain nombre d'identifications nouvelles de noms anciens avec des noms modernes. Une carte accompagne ce travail.

Paris, le 17 juillet 1894.

H. d'Arbois de Jubainville.

*Le Propriétaire-Gérant :* Veuve E. BOUILLON.

---

Chartres. — Imprimerie Durand, rue Fulbert.

# ESVMOPAS·CNVSTICVS

Dans la salle des bronzes gallo-romains au Musée de Saint-Germain est conservé un buste en bronze, de style indigène, portant le n° 22299. La notice de l'inventaire manuscrit le signale comme il suit : « *Magasins. Enregistrement de pièces anciennes qui n'ont pas été enregistrées en leur temps ou dont les numéros sont perdus. 26 février 1875. Tête en bronze avec inscription. Esumus. Evreux.* »

Ces lignes, de la main de M. G. de Mortillet, suffisent à prouver que l'objet dont il s'agit est entré au Musée avant 1867, époque où mon prédécesseur commença à rédiger les inventaires, avec une exactitude dont feu Beaune, le premier attaché du Musée (1863-1868), n'avait malheureusement pas donné l'exemple.

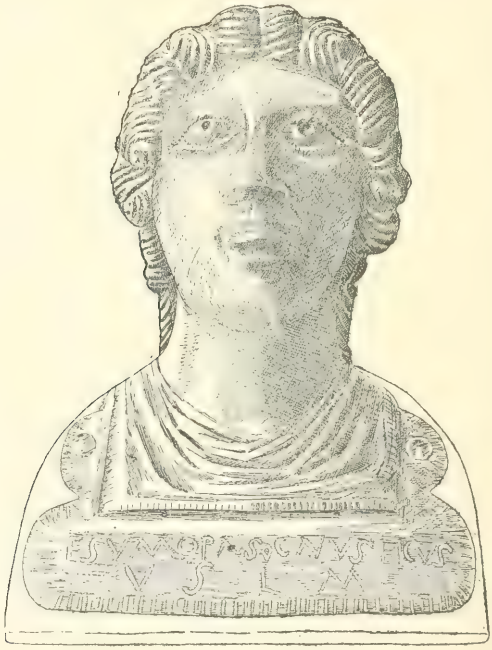
Dans son *Mémoire sur la collection de vases antiques trouvée à Berthouville,* publié dans le tome VI des *Mémoires de la Société des Antiquaires de Normandie,* Aug. Le Prévost a signalé notre buste comme découvert en 1830 dans les fouilles de la forêt de Beaumont-le-Roger, près d'Evreux [1]. Des ouvriers, au mois de février de cette année, avaient rencontré quatre cents médailles sous un chêne ; le propriétaire de la forêt fit alors commencer des fouilles, qui mirent au jour les restes de quatre constructions gallo-romaines rustiques. M. de Stabenrath publia à ce sujet un mémoire, que je n'ai pas vu, dans le *Recueil d'agriculture, sciences et belles-lettres de l'Eure,* juillet 1830 (p. 245) ; la fig. 5 de la pl. II est une gravure du buste. « C'est,

1. *Mém. cité,* p. 59. Je dois cette indication à l'amitié de M. Héron de Villefosse.

dit Le Prévost, un ex-voto du travail le plus misérable ; les traits sont forts et encadrés d'un bourrelet de cheveux. » Il lut l'inscription ainsi :

ESVMOPAS· CNVSTICVS· VSLM

et tandis que Stabenrath avait admis l'existence d'une divinité *Esumopas,* il préféra croire que le dédicant s'appelait *Esumopas*



*Cnusticus.* Les archéologues normands n'étaient pas non plus d'accord sur l'interprétation du buste : tandis que le propriétaire y voyait un Mercure, Stabenrath croyait la tête féminine et Le Prévost y reconnaissait un portrait du donateur.

En 1860, Bonnin, conservateur du Musée d'Evreux, publia ses *Antiquités gallo-romaines des Eburoviques,* ouvrage très rare, où sont enfouis des documents que l'on chercherait vaine-

ment ailleurs. A la pl. III du fascicule VIII, il y donne de médiocres gravures d'après les objets découverts dans la forêt de Beaumont, à savoir le buste avec l'inscription (n° 1), deux casseroles (n^os 2 et 3), deux fragments d'inscriptions (n^os 5 et 6) et le pied de la seconde casserole (n° 4). La pl. I est un plan de la section de la forêt de Beaumont où ont été faites les découvertes ; sur la pl. II sont réunis les tracés des édifices décrits par Aug. Le Prévost. Dans la légende (p. 24), l'inscription gravée sur le buste est donnée comme il suit :

ESVMOPASOCMVSTICVS.V.S.L.M.

Cette transcription très incorrecte est conforme à la gravure, qui ne l'est pas moins : il faut lire :

ESVMOPAS ∘ CNVSTICVS
V S L M

Le point circulaire après ESVMOPAS a été pris par Bonnin pour un O ; il a également lu et dessiné un M à la place de l'N, qui est très distinct dans le second mot.

« Ces fragments, aujourd'hui frustes, ajoute Bonnin, sont reproduits ici tels que les auteurs de la découverte les ont donnés. Les objets 1, 2, 3 [le buste et les deux casseroles] appartiennent aujourd'hui à M. Chevalier, percepteur à Harcourt (Eure). Un moule en plâtre du n° 1 se trouve au Musée d'Evreux. »

Les premiers dons et les premières acquisitions qui ont formé le noyau du Musée de Saint-Germain remontent à 1862. La même année, MM. Louis Passy et Léopold Delisle rééditèrent la *Notice historique et archéologique sur le département de l'Eure,* publiée en 1833 par Aug. Le Prévost ; à la p. 44 de cette réimpression, il est question des fouilles de la forêt de Beaumont, mais sans indication sur le sort des objets découverts : « Les bâtiments dont on a retrouvé les fondations sont au nombre de quatre ; trois sont des lieux d'habitation quadrangulaires, et le quatrième un *sacellum* rustique circulaire. On a recueilli dans les décombres deux patères en bronze, re-

marquables par les cercles concentriques de leur surface inférieure, une inscription votive très fruste sur une pierre calcaire, *un buste de Mercure, avec une autre inscription plus complète,* des fragments d'enduit peint à fresque, des tuiles antiques, quelques médailles et beaucoup d'autres objets. »[1] Au mot *Médailles* se rapporte une note ainsi conçue : « C'étaient des Antonin, des Faustine mère, une Crispine (grand bronze), des Constantin (moyen petit bronze), une Hélène (moyen bronze), un Tetricus (petit bronze). » Le Prévost ajoutait dans le texte : « Un grand nombre de médailles d'argent ont été trouvées en bloc sous les racines d'un chêne, à peu de distance ; toutes celles qu'on a pu déchiffrer appartenaient au IIIe siècle. »

D'après l'inventaire du Musée, les deux casseroles gravées dans l'ouvrage de Bonnin ont été achetées au mois de mars 1870 à l'antiquaire Charvet, un des principaux collectionneurs d'antiquités gallo-romaines à cette époque. La notice manuscrite du n° 13692 (casserole provenant de la forêt de Beaumont-le-Roger, 1830), indique qu'il a figuré, sous le n° 754, à l'*Exposition universelle* de 1867. Il est possible que Charvet ait également vendu le buste, après l'avoir acheté au percepteur d'Harcourt, qui le possédait en 1860.

Cet objet a été signalé en passant dans mon *Catalogue sommaire du Musée de Saint-Germain,* publié en 1887 (p. 31) ; mais je crois qu'il est resté généralement ignoré des archéologues et philologues celtisants, car j'en ai vainement cherché une mention dans les ouvrages suivants :

1° L'index de la *Géographie de la Gaule romaine,* d'E. Desjardins ;

2° L'*Onomasticon,* de V. de Vit ;

3° La *Liste des noms supposés gaulois,* publiée par le général Creuly, *Revue Celtique,* t. III, p. 167 ;

4° Les suppléments à cette liste publiés par M. l'abbé Thédenat, *ibid.,* t. VIII, p. 384 ; t. XIII, p. 311.

1. *Mémoires et notes de M. Auguste Le Prévost, pour servir à l'histoire du département de l'Eure,* recueillies et publiées par MM. Léopold Delisle et Louis Passy. Tome Ier, Evreux, janvier 1862.

Un dessin du buste de Beaumont-le-Roger, conforme à celui que nous donnons ici, vient de paraître dans le catalogue illustré des bronzes gallo-romains du Musée de Saint-Germain. Le *Catalogue sommaire,* d'accord avec l'ancienne étiquette, le qualifie d'« ex-voto au dieu gaulois Esumus », mais il est certain que cet Esumus est ce que M. de Longpérier appelait « un faux dieu. » Dans l'inscription, qui est très lisible, le point est parfaitement net après ESVMOPAS; mais il n'y a aucune séparation entre ESVMO et PAS. Du reste, nous connaissons déjà deux noms gaulois analogues à *Esumopas,* à savoir *Urupas* et *Agedomopas* ou *Acedomapas*[1]. Dans *Esumopas,* il faut probablement séparer *Esu-mopas, Acedomopas* devant être rapproché d'*Aceto-dunum (Agedunum)* et d'*Agedo-virus.* On peut toujours supposer que le nom du dieu Esus entre en composition dans ce mot.

Le buste est imberbe, c'est tout ce que l'on peut dire : rien ne permet d'affirmer qu'il soit féminin, bien que ce soit plutôt mon avis. Le travail en est mauvais, mais très intéressant à cause de l'analogie qu'il présente avec une série de têtes en bronze, *toutes découvertes dans la Gaule orientale,* qui sont étroitement apparentées entre elles et avec certains produits de l'art scandinave. Comme j'aurai l'occasion de publier bientôt une collection presque complète de ces monuments, il me suffit d'en indiquer ici l'importance ; le buste de Beaumont *est le seul monument de cette série qui porte une inscription* et le caractère tout à fait indigène de cette épigraphe justifie les conclusions auxquelles je suis arrivé, d'autre part, par l'étude du style. Ce n'est pas de l'art gallo-romain ; c'est de l'art gaulois sous la domination romaine.

Salomon Reinach.

---

1. Cagnat, *Revue Celtique,* t. IX, p. 82 ; Espérandieu, *Epigr. rom. du Poitou et de la Saintonge,* p. 264. Ces deux auteurs citent le nom *Esumopas,* sans indiquer leur source d'information. Voir aussi Holder, *s. v. Agedomapas.*

# THE PROSE TALES

IN THE

# RENNES DINDŠENCHAS[1]

---

## 33. Róiriu.

(R. 101[a] 2).

Roiriu i[2] n-Uib M*uir*edaigh, canas ro*ainmniged?*

Ni *ansa*. Roiriu m*ac* Senain m*eic* Setna m*eic* rig *Connacht* docer i[2] cath ann la Laig*niu*, 7 is and ro adn*acht*, ut ali[i] d*i*-*cu*nt, 7 Roiriu ingen Rarain[3] rigfil*ed* rig Laig*en*, co t*uc* di [a] ath*air* tul*aig* Dotoad[4] ina tír, cor*us*-ait*r*eb, 7 *con*id inde roadn*acht*, et de q*uib*u*s* Duma Rærend d*icitur*.

Róiriu son of Senán son of Setna, the son of a king of Connaught, fell there in battle by the Leinstermen, and there, as others say, he was buried. And also Róiriu daughter of Raran the king of Leinster's chief poet, to whom her father gave Tulach Dotoad — [as it was then called —] in his country, and there she dwelt and therein she was buried. From which (two Roirius) *Duma Róirenn* « Roiriu's Mound » is called.

Also in BB. 368[b] and Lec. 465[b]. Translated in Silva Gadelica, II, 529. In LL. 200[a] 55, for the sentence about Róiriu daughter of Raran (or Ró-

1. Voir *Revue Celtique*, XV, 272
2. a R.
3. Ronain BB· Lec.
4. Dagoadh BB. docoad Lec.

nan), we have a statement that the princesses Fithir and Dairine were buried in that rath. See the Boroma, Rev. Celtique, X, 37-39.

*Roiriu*, gen. *Roirenn*, now anglicised *Reerin* and *Reelion*, is a hill near Athy in the co. of Kildare: see O'Donovan, *Four Masters*, A.M. 3549, note 5, and *Goidelica*, p. 178.

## 34. Mag Mugna ocus Brechmag.

Mag Mugna, canas ro*ainmniged?* Ni *ansa*, 7 Brechmag?

.i. Brechmagh, is andsin rosernad *cét*na selg Laig*en* .i. enach selga [.i.] dam n-all*aid* 7 eilit 7 læg 7 con all*aid* 7 in cú fodiuid, 7 Abach fil*i* nodos-gair sic, b[r]acem in dam, bru in eleit, baigliu in læg, brech an cú all*aid*, ut di*citur*:

At*con*na[r]c braichem is[1] brú
*ocus* baigliu et*arr*u,
soch*aide* rodech a mmag[2]
*ocus* br*e*ch aca marbad.

Mug*na* do*no* moo gnoe e .i. moo báiscnib[3].

*Nó* Mug*na* moo gnia .i. mo m*a*caib sethar, quia fit[4] gnia m*a*c seth*ar*, ut di*citur* i[5] mBr*eth*aib Neimedh gnia seth*ar* .i. m*a*c seth*ar*, mac som di*diu* caera dona cæraib dob*e*rt tr*e*fuilngid tr*e*orach f*or* a c*r*aeb. Tr*i* toirrthi fair [.i.] dercu 7 uball 7 cnu, [7] intan dofuited in *cét*na torad nofasad torad aroile. Bói di*diu* re cian i[5] ndiclith co gein Chuind C*étchathaig*. Ni-n[i]ne eces *immorro* ro[s]tr*a*scair i n-aimsi*r* Dom*naill* m*e*ic M*ur*ch*ad*a ri[gh] Er*enn*. Is é *con*gaib ailges do. Coimlethan a barr 7 in mag. *Nó* comad i n-aimsir m*a*c n-Aeda Slaine[6] dofuitet moraen 7 Bile Tortan. *Tricha* ed a tacmacc 7 *tri cét* ed a airde, 7 a duille fair dogrés[7]. [Unde] M*ag* M*ugna* di*citur*.

*Brechmag* « Wolf-field », otherwise *Enach selga*, « the Moor

1. sic H. 7 R.
2. in mag Lec., immach LL, in cath H, in a cath R.
3. abáiscnib R.
4. pit R.
5. a R.
6. slainge R.
7. sem*per* R.

of the Hunt » : 'tis there that Leinster's first hunt was scattered (loosed ?), to wit, a stag and a doe and a fawn and a wolf, and the wolf pursuing them. Abach the poet called them thus : the stag *brachem,* the doe *brú,* the fawn *baigliu* and the wolf *brech.* As he said : I beheld a *brachem* and a *bru* | and between them a *baigliu* | — a multitude saw the plain — | and a *brech* killing them ».

*Mugna,* then, greatest (*moo*) of noteworthy things (*gnoe*) was it, to wit, greatest of oaks (or « sacred trees »)[1].

Or Mugna from *moo-gnia,* that is, greatest of sister's sons, because *gnia* means a sister's son, as is said in the *Bretha Nemed* (« Judgments of the Notables ») *gnia sethar,* that is a sister's son. He[2] was indeed a son. Berries to the berries the strong (guiding ?) Upholder put upon his tree. Three fruits upon it, namely acorn, apple and nut, and when the first fruit fell another fruit used to grow. Now it was for a long while hidden until the birth of Conn of the Hundred Battles (when it was revealed). Ninine the Poet cast it down in the time of Domnall son of Murchad King of Ireland, who had refused(?) a demand of Ninine's. Equally broad were its top and the plain (in which it stood »). Or it may have been in the time of the sons of Aed Sláne that this tree and the *Bile Tortan* fell together. Thirty cubits was its girth, and its height was three hundred cubits, and its leaves were on it always. Whence *Mag Mugna* « the Plain of Mugna », is said.

Also in BB. 368b 26: H. 23a: Lec. 466a. The part about *Brechmag* is also in LL. 200a 63, and in the Félire of Oengus, Dec. 11, there is a note on the tree of Mugna. See also LL. 200a 12, where four other famous trees (including the *Bile Tortan*) are named.

*Mag Mugna* seems from the note just mentioned to have been in the east of Leinster on the brink of the river Barrow.

*Brechmag* (anglicised *Breaffy*) : there are places so named in Connaught and Tirconnell. This *Brechmag* must have been in Leinster.

1. The *eo Mugna* here referred to, was an oak (*dair*) : see LL. 200a 12.

2. Christ apparently is referred to. His Virgin mother is called « our sister » in the Félire, Dec. 14, and in Cormac's Glossary, s. vv. *niae* and *sethor*. The *Trefuilngid treorach* « strong upholder », seems an alliterative kenning for God or Christ.

*Conn Cétchathach* was overking of Ireland from A.D. 123 to 127: Domnall son of Murchad from A.D. 739 to 758: the two sons of Aed Sláine (Diarmait and Blathmac) from A.D. 657 to 664.

*baigliu* « fawn », seems cognate with Gr. φάγιλος « lamb », root φαγ to eat.

## 35. Belach Conglais.

Bealach *Con*glais, canas ro*ainmniged?*

Ni *ansa*. Glas in *sechtmad* mac Duind Desa, dalta do Et*ir*scel Mor do rig Er*enn*, 7 i[1] Temr*aig* roalt in Glas, 7 is é ba toisech *con*airti la hEt*ir*scél 7 la *Con*aire. Intan iar[u]m dochuad*ar* a braithre f*or* dib*eir*g co hIngcel[2] luid-sium lia conu i mag Temr*ach, con* tarla fiadmuc do, *co n*dech*aid* reime fodess c*us*in mbelach n-ucut, co torch*air* an[d in] mucc 7 in *con*art 7 Glas, un*de* B*elach Con*gl*ais*.

*Secht* me*ic* Duind Desa di*diu:*

Fear gair f*r*isin f*or*csin,
Fer lée f*r*i cloistecht,
Fer rogain f*r*i hairdmes,
Lomna [druth] f*r*i d*r*uidecht,
Fer rogain[3] f*r*i nasc*ad* níad .i. f*r*i galu t*r*enfer,
Fer gel f*r*i galaib óeinfir,
Fer glas f*r*i *con*cairecht,

ut d*icitur* de no*min*ib*us* et moirib*us* et f*act*is eor*um* isin Duil [Laech-]sloindti Laig*en*.

Glas was the seventh son of Donn Desa and a fosterling of Etirscel the Great, King of Ireland. In Tara Glas was reared and 'tis he that was Master of the Hounds both with Etirscel and Conaire. Now when his (six) brothers went a-reaving to Ingcél, Glas proceeded with his hounds into the plain of Tara, and there he met with a wild pig which went away before him southwards as far as yon Pass, and there fell

1. a R.
2. haingel R.
3. rogair R.

the pig and the hounds and Glas (himself), whence *Belach Conglais*.

Donn Desa's seven sons; Fer gair for the look-out, Fer lée for hearing; Fer rogair for judgment: Lomna druth for wizardry: Fer rogan for tying up champions, i. e. for champions' fights. Fer gel for duels: Fer glas [= Glas, supra] for managing packs of hounds. [*concairecht*, an ἅπ. λεγ.]

Also in BB. 369a 5: H. 23a: Lec. 466a. Versified, LL. 195b 16, from which it appears that there were more pigs than one, that they were fashioned by magic (*mucca delbda druidechta*), and that, in fact they were the Red Swine of Drebrenn (*mucca derga Drebrinne*), as to which see no. 71 (*Duma Selga*), no. 73 (*Loch Neill*), and no. 77 (*Corond*).

*Belach conglais* now Baltinglas, co. Wicklow. Fer gair, Fer lee and Fer rogain occur in the *Togail bruidne Da Derga*, LU. 84b. For Conaire and Ingcél see the same tragic tale.

## 36. Áth Fadat.

Áth Fadat, canas ro*ainmniged?*

Ní *anse*. Imairecc t*u*csat córaid[1] Laig*en* et*u*rru[2] .i. Etan Cen[n]d*e*rg m*a*c Cocca *con*a threblu*cht* 7 Liath Daire Leith H*ua* Falge o Loch Lurgan *con*a cl*a*i*nd* [fo. 101b 2] .i. Fadat a m*a*c, Dóec 7 Cæchne a dí ingin, im toradh na B*e*rba, co torch*air* in Liath isin chomruc. Tinoilset cl*and* in Leith la sodhoin 7 marbtar Fadat f*or* a áth isin imairec tan*aise*. Lenaid [iarum] na da ingin iarsin Étan [co]a rath 7 nomarbaid inde. 7 un*de* R*áith* Etain. Luidset na hingena arcul, *co n*-apaid Dæe ic Lindid Dæe f*or* B*e*rba 7 Cæchni f*or* a cluain. Un*de* Ath Fadat 7 R*áith* Etain 7 Cluain Cæchni 7 Lind Dæe 7 Daire in Leith.

Etan cecinit quod sequitur[3].

Monúar ni-f*or*-táthaig[4]
ni ba deoch do blathaig,

1. corcaid R.
2. sic LL. l.se R. is meant for *inter se*.
3. senciu*ertur*, R.
4. sic LL. ni fortathaid R.

ni b*é*ra f*or* m*áthair*
m*ac* o sund [immach][1].
Fadat o Loch Lurgan,
adb*eir* f*r*ib in t-augtar[2]
dofæth do gæ bulgach
f*ri* Laigniu hi cath.

Fadat: Ticfa Doe[3] ni dineoch
co leind is co m[i]leoch,
*co n*-arm daigrech direoch,
do[4] cur coscair cruaid:
ticfa[5] Cæchni cabsaid
*co* n-arm agm*ar* arsaid,
ragaid dar bar n-amsaib,
issí[6] ber*as* buaid.

Etan: IS e a fir na*ch* fet*ar*
ni-dam-gebend ecal
dom leud *nó* dom led*r*ad[7]
i cath claidbech cruaid.
dofaethsaid dom tathluib,
is dofæth f*or* mb*r*ath*air*,
rosia co f*or* m*áthair*,
is me b*ér*as[8] buáid.

Fadat: He do dil, a dærfir,
ni doncoiscfed Gæidil,
do claideb[9] fein fændil
tescf*as* dit do chend.
dotrua Doe[10] na ndonnbrat
*ocus* Cæchni comnart
is Fadat fer fondbalc,
bid comrac t*ri*[1] tend.

1. sic LL.
2. sic LL. antucat*ar* R.
3. sic Lec. Ticfad dæe R.
4. sic Lec. di R and BB.
5. ticfai Lec. ticfaid R.
6. ísi R.
7. sic BB. led*r*ag R.
8. sic LL. b*er*is R.
9. sic BB. claidem R.
10. sic BB. do crua Dæ R.

Etan: IS misi [in] cur *cét*ach
co slog adbal echtach,
am draicc dine d*r*echtach,
derb is dam is dual.
tuc*us* mor do cathaib,
ní gebat f*r*ium athaigh,
doroch*air* f*or* n-ath*air*,
toeth [2] in m*a*c, monuar.

Monuar ni [3]

Ailit*er* Ath Fadhat: Liath Daire Leith *teora* hingena lais, Doe [4] 7 Cæchni 7 Fadhat. Luidset dia fothrucc*ud* hi Linnigh na Tarb, 7 m*ar* do sillset f*or*aib fodesin bat*ar* i ndelbaib *tri* f*er* cona n-ulchaibh [5]. Amsói Fadhat co torc*hair* ic Áth Fadhat 7 Dæ co Lind Dóe co torch*air* ann. Luidh di*diu* Cæchni co Sinsinc[h]ell 'na thigh, 7 audb*r*ais dó a baile f*or*a híc. Un*de* Cl*uain* Cæchni. Síc in Mirabilib*us* duorum Sincellor*u*m.

Champions of Leinster fought a combat between themselves, to wit, Etan Redhead son of Cocca, with his household, and Liath of Daire Léith « Liath's Oakwood » from Loch Lurgan, with his children, namely Fadat his son and Dóe and Caechne his two daughters, concerning the produce of the (river) Barrow (i. e. its fish). Liath fell in that combat. Thereat Liath's children gathered together, and in the second combat Fadat is killed. So then the two daughters follow Etán to his fortress *(ráth)*, and therein they kill him. Whence *Ráth Etáin*. The girls retreated, and Dóe perished in Lind Dóe on the Barrow, and Caechne on her lawn [i. e. Cluain Caechne]. Whence *Áth Fadat* and *Raith Etain* and *Cluain Caechne* and *Lind Dóe* and *Daire in Léith*.

Etan sang what follows:

Alas he, Liath, haunteth you not: there will not be (even) a drink of buttermilk [6]. Henceforward your mother will bear

1. sic BB. t*r*e R.
2. tæth BB. taoth R.
3. .m. R.
4. sic BB. Dæ R.
5. sic BB. *co*ndulchaib R.
6. Perhaps « a drink to a woman »: *blathach* .i. bean, P. O'Connell.

no son. Fadat from Loch Lurgan, the author declares to you, will fall by a bulging spear in battle against Leinstermen.

*Fadat:* Dóe will come, not a healing draught[1], with a mantle and a brooch, with a fiery, straight weapon to cause hard slaughter. Caechne the constant will come with a warlike ancient weapon, she will overthrow your soldiers, 'tis she that will carry off victory.

*Etan:* This is a truth thou knowest not, that I shall have no fear of being wounded or mangled in sworded hardy battle. Ye will fall by my slingstone (?), and your brother will fall: he will betake himself to your mother: 'tis I that shall carry of victory.

*Fadat:* Woe's thy fate, thou base man! the Gaels will not check us: thine own straying sword will cut off thy head. Dóe of the dun mantles will come to thee, and vigorous Caechne, and Fadat a strong-soled (?) man: there will be a conflict with three stark ones.

*Etan:* 'Tis I am the hundreded champion, with an army vast (and) deedful. I am the dragon of numerous generations: 'tis certain it is meet for me. I have delivered many battles, giants will not prevail against me; your father has fallen: the son will fall, alas!

Otherwise: *Ath Fadat:* Liath of Daire Léith had three daughters, Doe and Caechne and Fadat. They went to bathe in Linn na Tarb « the Pool of the Bulls », and when they looked at themselves they were in the shapes of three bearded men Fadat turned and fell at Áth Fadat, and Doe to Linn Dóe and there she fell. Then Caechne went to Sinchell Senior in his house, and for curing her she offered him her stead. Whence *Cluain Caechne*. Thus it is in *the Miracles of the Two Sinchells*.

Also in LL. 195b 25: BB. 369a: H. 23b, and Lec. 466b.

*Áth Fadat* « Fada's Ford » now Ahade: co. Carlow. See O'Curry, *Manners and Customs* III, 404.

As to the two Sinchells see *Fél. Oeng.* March 26, June 25, the Four Masters, A.D. 548 and 982, and Colgan, *Acta Sanctorum Hiberniae*, pp. 747, 748.

1. *dineach* salutary liquor or drink, P. O'C.

## 37. Belach Gabrain.

Belach Gabran, canas ro ai*nmniged ?*

Ni *ansa*. Gabrán *cú* Failbe Fla[i]nn dodech*aid for* lurg Lurgan .i. muc bói ind D*r*uim Almoine, 7 ni fuáir a hinadh leis *co* ndech*aid* fo thalmhoin í Monaidh Almaine, *con*id de asberar Loch Lurgan i Monaid Alinn. Uair na tarthaidh in cú in fiadh, 7 ná ron-ela na*ch* fiadh riam diand*e*rgadh *nó* diangaradh, imsáe día thig arcúlu, co roemidh[1] a *c*ridhe andsin f*or*sin be*lach*. Un*de* B*elach G*a*brain*.

Gabrán, a hound of Failbe Flann's, went on the track of Lurgan, a pig that haunted Druim Almaine, « the Ridge of Allen », and had no place (of rest) from the hound, till it rushed under ground in the Bog of Allen. So from it is called Loch Lurgan in the Bog of Allen. Since the hound did not overtake the quarry, and no quarry of his had ever before escaped rapid reddening or rapid warming[2], he turned back homeward, and his heart broke there on the pass (where he was buried). Hence *Belach Gabráin* « Gabrán's Pass ».

Also in BB. 369b 47: H. 24a: Lec. 467a: Sílva Gadelica, II, 534. Versified in LL. 196a: from which it appears that the pig was grey and blind of an eye. *Belach Gabrain* now Gowran Pass in the co. of Kilkenny.

## 38. Sliab Mairge.

Sliab Mairgi, comas ro*ainmniged ?*

Ni *ansa*. Marg m*a*c Giusoigh m*ei*c Lodoin Leith Luac*h*ra, re*ch*taire rig Fomoire .i. Cendt*ar*cluais a ainm .i. *cét*cluasta. Eocha da*no* Munisti f*or cóic*id Gailian ann. Targlamsat Laig*in* a cís re*ch*taidhe do co Belach Ne*m*ed. Rainic da*no* a biad 7 ni comarnaic a deogh níadh. Rongab deine im tomoilt in tirmcarna co ndecmaic tart b*r*áighit do, co tathaim de 7 a cenn fri cenn in tsleib. [Unde] Sliab M*airge*.

1. sic BB. arculadh corofeimidh, R. The poem in LL. 196a 9 has *ra chnómaid* « broke like a nut ».
2. « being killed or cooked », O'Grady.

Marg son of Giusach son of Lodan the Grey of Luachair was the steward of the Fomorians' king whose name was « Century-ear », that is, having a hundred ears. Now Eocho Muniste was then over the province of the Gailians (Leinster). The Leinstermen brought together the lawful tribute to him to Belach Nemed (on Sliab Mairge). Now his food arrived, but his champion's drink did not meet him. Eagerness as to eating the dry flesh seized him, and drouth attacked his throat, so that he died thereof with his head against the head of the mountain. Whence *Sliab Mairge,* « Marg's Mountain ».

Also in LL. 160a 12 : BB. 370a 16 : H. 24a : Lec. 467b ; Bodl. no. 39.
*Sliab Mairge* now Slieve Margy in Queen's county. *Belach nemed* (*Belach Edinn* in LL., *B. Eidind.* Lec.) not identified.
As to the Fomorians see O'Mahony's Keating. pp. 116, 124, 126, 142, and Rev. Celtique, XII. 58, 129.

## 39. Ard Lemnachta.

Ard Lemn*acht*a, canas ro*ainmniged?*
Ni *ansa*. Cath t*u*c C*r*imt*hann* Sciathbel ri Laig*en* do Tuathaib Fidhgha 7 Fochmai*n*d. N*e*rt *cét* ca*ch* fir dib. Atbailedh [inti] fora nd*er*gdáis, 7 ni gabdais renda no fæbra f*r*iu.
Tuc da*no* C*r*imt*hann* cl*ai*nn Cruithnig do cobraidh cu*cu,* 7 doruaichill foirb F*er* Fidh[gh]a doib dia mbidis coscraigh [1]. As ann isb*er*t Trostan drai C*r*uith*nech :* « Tomlactaiter [2] .lll. lulga*ch* n-æenndatha i n-æn clasaig, 7 nan-gonfat Fidhghaide [3] fothraic*ther* sin lemna*cht* sin, 7 atré slan o neimib a n-arm. Ana slaidfider dibseom im*morro* dichnetar uile. »
Fognid saml*aid* 7 ba cosc*r*ach C*r*imt*hann* 7 tor*c*radar Tuatha Fidhga. Un*de* Ard Lemn*acht*a.

Crimthann Shieldmouth delivered battle to the Tribes of Fidga and Fochmann, of whom each man had the strength of a hundred. He whom they wounded would perish, and neither points nor edges used to hurt them.

1. coscraidh R.
2. sic BB. Tamlachtain R.
3. nongonfat fighdhaide R.

Now Crimthann brought the clan of Cruithnech (the ancestor of the Picts) to help his men, and promised them, if they were victorious, the heritage of the Men of Fidga. Then said Trostan a Pictish druid: « Let thrice fifty milch-kine be milked into one trench, and let him whom the Men of Fidga shall slay be bathed in that milk, and from the poisons of their weapons he shall arise healed. But let those of them that shall be slain lose their heads. »

Thus was it done, and Crimthann was victor, and the Tribes of Fidga fell. Whence *Ard Lemnachta* « the Height of the New-milk. »

Also in BB. 370[a] 38: H. 24[a]: Lec. 467[b]. Versified, LL. 196[a] 12-32. See O'Curry's *Lectures,* p. 450, O'Mahony's Keating p. 215, Skene, *Chron. Pict.* 450, and *Ir. Nennius* ed. Todd, pp. 122, 124, lxviii:

*Ard Lemnachta* must be in the barony of Forth co. Wexford, where the *Tuatha Fidga* (infamous for their use of poisoned weapons) formerly dwelt. They were, according to LL. 15[a] 25 and Lec. cited in Ir. Nennius, lxviii, a tribe of Britons.

## 40. Loch Garman.

§ 1. Loch Garman, cid diata?

§ 2. Ni *ansa.* Garman Glas m*a*c Deg*ann* rohadn*acht* ann, 7 intan foclas a fert is ann romeb*aid* in loch fo tír. Un*de* L*och* G*arman* et c*uius* erat f*rater* Dea m*a*c Degann, a q*uo* Inber nDed*a* i C*r*ich Cual*ann* et r*eliqua*.

§ 3. Alit*er* Loch Garmon .i. Garmun Garb m*a*c Boma leice robáided and la Cath*áir* Mór hi tip*r*aid Puirt Cælranna, ar ba hé a c*é*tainm, 7 is and meb*aid* in loch t*unc*. Feis Temra fognit[h]e la Cath*áir* ar samoin, t*ri* laithi riam 7 *tri* iar*um,* cen gait is gan guin, gan aidbriud, gan athg*abáil,* gan eccraiti, gan aithed, *con*id ann dofall Garmun minn óir mna Cath*áir* iar mb*eit*h don tslog ar mesce. M*us*luid Garmon le mind óir na rigna 7 m*uinter* Cath*air* freis co ruc*cad* fair ic tip*r*ait Cælcenda. *con*id aca bá[d]ad romeb*aid* in loch. Un*de* Loch Garmon.

§ 4. O Slainge m*a*c Dela, o ríg Fer mbolg ainmnigt*her* in

1. sic BB. a R.
2. a tosaig R.

aband .i. Slaine 7 Inb*er* Slaine. I n-aimsir Cath*áir* im*morro* ainmniug*ud* an locha am*ail* asb*er*t hi[1] fis Cath*áir*.

§ 5. Fecht i tosach[2] a beth*ad* do Cath*áir* ina codlad co facca ingin[1] in briug*ad* [cétaig] co ndeilb cáin 7 ca*ch* dath ina timtaig 7 si torrach. Dccc. bl*iadan* di saml*aid* co ro tæ gein m*ac* 7 ba treseam olda a m*áthair* in laithe rofucc*ad*. Cuirit glíaid, 7 ni fuair a m*áthai*r inad dia imgabail *acht* te*cht* tre me*dón* in ma[i]c. Cnocc ocibind osa cind[2] dib línaib, airde ca*ch* tu*laig* co slogaib and. Bile et*r*ocht am*ail* ór[3] isin cnuc, cosnied co niula ara airde. Cach ceol ina duillib. Brechtais a torrthea in talam [intan] nom-benad gæth. Rogha toraid do ca*ch* oen.

§ 6. Mos-duisci[4] la sodoin *con*agart a drúi .i. Brii mac Bairceda, inadochum 7 atfet scela do. « Eirnifetsa insin, » ar Bríi. « Is í in ingen .i. in abann diana[d] comainm Slaine. IS íat [fo. 102[b] 2] na datha ina hétgud, óes ca*ch*a dana cen inand*us*[5] fodla no aiste. IS é in briug*a* [cétach] ba hath*air* di .i. talum t*r*iasa ta c*é*t ca*ch* genem*ain*. IS é in m*ac* bói 'na broind .dccc. bl*iadan*, loch geinfes a sruth*ar* na Slaine 7 id lind-siu m*us*luidfe. T*r*eisi in m*ac* olda a m*áthai*r, in lá genfes in loch baidfidh in aband uile. Sloigh imda, cach 'ga hol-si 7 'ga ol-som. IS é in cnoc mor osa cind[6], do n*er*t-sa os cach. IS é in bile *co* ndath óir *con*a tort[h]aib, t*us*a os Banba ina fl*aithius*. IS é ceol bói hi mbarraib in bile, h'urlabra hi coma 7 ic coicert breath nGæidel. IS é gæth *no* t*r*asc*r*ad in toradh[7], h'inech-sa f*r*i fodail[8] *sét* 7 moine; 7 rotoimli », ar Brii, « breith na fisi-se », 7 rl.

§ 1. *Loch Garman,* whence is it?

§ 2. Easy to say. Garman Glas son of Dega was buried there, and when his grave was dug then the lake burst throughout the land. Whence *Loch Garman*. His brother was Dea son of Dega, from whom (is called) *Inber Dea* in Crích Cualann, etc.

§ 3. Otherwise: *Loch Garman*. Garman the Rough, son of

1. sic BB. facaid ingen R.
2. sic BB. chind R.
3. óir R. or BB.
4. mosduisced R.
5. coninind*us* R.
6. sic BB. chind R.
7. sic BB. toraidh R.
8. sic BB. fogail R.

Boimm Lecc, was drowned there by Cathâir the Great in the well of Port Coelrenna » the Harbour of Narrow-point », for that was its first name, and 'tis there then that the lake burst forth. The Feast of Tara was held by Cathâir at *samuin* (Nov. 1), three days before and three after, without theft and without slaying, without reproof, or reprisal, or enmity or elopement. But there German stole the golden diadem of Cathâir's wife, the assembly being then intoxicated. Off went Garman with the queen's golden diadem, (and) with Cathâir's household at his heels, till he was overtaken at the well of Coelrind, and when they were drowning him the lake burst forth. Whence *Loch Garman*.

§ 4. From Slainge son of Dela, from the king of the Fir Bolg, the river Slaney is named, and also Inver Slaney. In Cathâir's time was the naming of the lake, as he said in *Cathâir's Vision*.

§ 5. Once in the early part of Cathâir's life, as he was asleep, he saw a hundreded hospitaller's daughter with a beautiful form, and every colour in her raiment, and she was pregnant. Eight hundred years she was thus, until she brought forth a manchild, and on the day he was born he was stronger than his mother. They begin to fight, and his mother found no place to avoid him save by going through the midst of the son. A lovely hill was over the heads of them both: higher than every hill, with hosts thereon. A shining[1] tree like gold stood on the hill: because of its height it would reach to the clouds. In its leaves was every melody; and its fruits, when the wind touched it, specked the ground. The choicest of fruit was each of them.

§ 6. Thereat Cathâir awakes and summoned his wizard, Brí son of Baircid, and tells him his tales. « I will rede that », says Brí, [« if I have a guerdon therefor ». « Thou shalt have », says the king, « every thing that thou mayest demand »]. « This », [says the wizard,] « is the damsel, the river which hath the name of Slaney. These are the colours in her raiment, artists of every kind without same-

1. Literally « beginning ».

ness of distinction or peculiarity. This is the hundreded hospitaller who was her father, the Earth through the which come a hundred of every kind. This is the son who was in her womb for eight hundred years, the lake which will be born of the stream of the Slaney, and in thy time it will come forth. Stronger the son than his mother, the day that the lake will be born it will drown the whole river. Many hosts there, every one a-drinking from the river and the lake. This is the great hill above their heads, thy power over all. This is the tree with the colour of gold and with its fruits, thou over Banba (Ireland) in its sovranty. This is the music that was in the tops of the tree, thy eloquence in guarding[1] and correcting the judgments of the Gaels. This is the wind that would tumble the fruit, thy liberality in dispensing jewels and treasures. And now, « says Brí, « thou hast partaken of the rede of this vision ».

Also in BB. 270b 26: H. 24b: Lec. 468a. Paragraphs 2 and 3 are also in LL. 159a 37 and in Bodl. no. 5. The whole is versified in LL. 196a-197a. Crowe has edited the tale in prose and verse (from Lec. and LL.) in the Journal of the Kilkenny Archaeological Association for January 1872. There is much fancy in the account of Catháir's Vision.

*Loch Garman* now Wexford Harbour. *Inber Dea* the mouth of the Vartry. *Catháir Mór* overking of Ireland from A.D. 120 to 123.

The *briugu cétach* or « hundreded hospitaller », was a landholder legaliy bound to entertain travellers and his chief's soldiery, and to possess a hundred slaves and a hundred of each kind of domestic animal.

## 41. Loch Dacáech.

Loch Dacáoch, canas ro*ainmniged?*

Ni *ansa*. Dacaech ingen Cicuil Glicergluin m*eic* Tuathmair o Sleib Admoir .i. Cicul dori*acht* .ccc. fer f*or* oencosaib 7 f*or* oenlamaib 7 ænsuilib 7 a m*áthair* amaille fris. .i. Lot Luamnach, 7 Fuata Bé-Fail a bean, 7 is é fath a a n-imluaid, do chosnam Er*enn* fri macu[2] Mil*ed*.

1. *comadh, comhadh,* from *com, comh* .i. coimhéud a guarding, watching, keeping, P. O'C.
2. frine a quo R.

Amlaid don[o] bói Fuata, 7 hí torrach, 7 dori*acht* a ham, 7 rotuisim oen ingin[1] daill .i. Dacæch a ainm. M*us*lúi uaidhe gan fuirech asin purt isin loch, *co*ros-baide and. Un*de* L*och* Dacæch. Figset cath iar*um* f*r*i cl*aind* Mil*ed*, 7 doroch[r]ad*ar* uile hi sunn.

Dacaech was the daughter of Cicul Glicerglun son of Tuathmar from Sliab Admor. Cicul came with three hundred men, each using only one leg and one hand and one eye, and his mother Lot Luamnach, along with him, and his wife Fuata Bé Fáil. And this is the cause of their journey, to contend for Ireland with the sons of Míl.

Thus then was Fuata, with child. And her time came, and she brought forth one blind daughter, named Dacaech, who fled from her mother without delay out of the mansion[2] into the lake, and drowned herself therein. Hence *Loch Dacaech.* They fought a battle against the Children of Míl and in it they all fell.

Also in BB. 372a 42: H. 26a: Lec. 470a. Still more meagre versions are in LL. 169b 10-14 and in Bodl. no. 57. See also Silva Gadelica, III, 513.

*Loch Dacaech* is now Waterford Harbour. « Sliab Admoir » is in the following poem S. *Amhoir.*

In the men « on single feet and on single hands and single eyes » we seem to have a reference to a magical process: see Revue Celtique, XII, 99, and add this from the *Togail Bruidne Da Derga:* For óen choiss 7 óen láim 7 oen anáil rachain dóib insin. « On one foot and one hand and one breath she sang that to them », LU. 86a ».

In *Bé Fáil* « woman of Ireland » *bé* (ex **bepes*) is a neuter stem in *s,* which Lidén connects with the *kebs* in German *Kebsfrau.* See *Ceilbe* supra p. 318.

## 42. Port Lairgi.

Port Lairge, can*as* ro*ainmniged?*

Ni *ansa.* Fect*as* dolúidh Roth m*ac* Cithaing m*eic* rígh Indsi Aíne a tirib íat[h] Fomórach lá hairceing[3] tire do cuairt coi-

1. ingen R.
2. *port* a palace or royal seat: any great building, P. O'C.
3. haircind Lec. and BB., seems = Welsh *arbenn.* P. O'C. has *áircheann, óircheann* a nobleman, a chieftain.

crich, co cuala anní, dord na m*ur*duchann do Muir Icht. Roímráidh f*or*sin fairgi co comfarnaig f*r*iú. Iss*ed* fuath atcondairc ann, na m*ur*duchaind .i. ingena macda*ch*ta as coeme c*r*uth 7 den*um*, co mongaib buidhe, co c[n]essaib gela úas uíscib léo. Méitit*hir* oen na tula*ch* da*no* in t[1]-íchdar broth*ur*luibnech biastaide[2] dofil léo fo uísgib. Cechnadar dord n-am*r*a do Roth, co rotuil súan, com*us*-dailsed na piássda ína dóchcum 7 nambrethed í n-aigib, 7 faidhid in muir a láairg [hi]sunda, 7 notalladh ól *cét* a mael a chnamha. Un*de* P*ort* Lairg[e] 7 assin rofoillsig Maen mac Étna:

Cur crod*er*g cet n-ilach
bréo dána bár níad
iath Aine truagh[3] airle
te*ch*t turthaid céim[4] cechaing
fe*ch*t f*or*dail goth nath*ur*
bas bosgill forc guba.
fit m*uir*bri*n*d ceol tuilsi[5]
os Ich[t]-muir dord duchand
drecht nurgart dith n-ænm*aic*
c*r*uaidh Cithaing Roth comainm
t*r*iath araich min[a]airlech
codh m[b]íasda tonn turchur
iath nElga[6] colt mbodba[7]
mul macha sorb[8] sulmer
slis comfat tocht t*r*oimfer
lón lairci lecht mil*ed*
dian magus[9] port curadh.
[coir ceachaing ar cach bac*ur*.] Cur.

Once upon a time Roth son of Cithang, son of the king of Inis Aine, went from the lands of the Fomorians' countries, with the chieftain of the land to go round his boundary, when he heard somewhat, the burden of the mermaids of the Ictian

1. ní R.
2. sic BB. bíasdáighe R.
3. t*r*uadh R.
4. *céin R.
5. duilsi*us* R.
6. ndelga R.
7. mbadha R.
8. slorb R.
9. sic BB. and Lec. madhar R.

Sea. He rowed on the sea till he met them. This is the apparition that he beheld there, the mermaids, to wit, grown-up girls, the fairest of shape and make, with yellow hair and white skins above the waters. But huger than one of the hills was the hairy-clawed bestial lower part which they had beneath. They sang a wonderful burden to Roth, so that he slept a sleep. Then the monsters flocked towards him, and they carry him off in joints, and the sea sends his thigh here (to Port Láirge), and the drink of a hundred would fit on the flat of its bone. Hence *Port Láirge* « Port of the Thigh », and 'tis that which Maen son of Étain made manifest [in the following poem :]

A bloodred champion of hundreds of paeans, the bold flame of your heroes », etc. [1].

Also in BB. 372[b]: H. 26[a] and Lec. 470[a]. A variant in LL. 169[a] 11 and Bodl. no. 24.

*Port Lairge* now Waterford. *Muir nIcht* the Channel between England and France. *Inis Aine* not identified.

*Murduchainn.* A synonymous *samguba* occurs infra. In the description of the mermaids and the effects of their song, the Dindšenchas agrees with Physiologus; see *Medieval Lore,* 1893, p. 136.

## 43. Mag Roigni.

Mag Roighne, canas ro *ainmniged ?*

Ni *ansa*. Roighne Romanach dodech*aid* a hEtail[2] co Gailia Narbonem i[3] F*r*ancaib, co mbói ic Torinis. Bac 7 ráma 7 túagh lais. T*r*i dána dob*er*tsat slóg na Galia fair [.i.] uir do tarradh [leg. tharraing ?], 7 muighi a fedhaib, 7 scaileadh m*ur*gabla[4] srotha Ligir do tæb Toirinsi, 7 fogni-sim sin f*r*i teoraib laithi, 7 adaigestar obair n-aile do tab*air*t fair. M*us*tetlai uaidib co Her*inn* iar*um* co ndeisid[5] i n-Imliuch Mecond,

1. The rest of this production is by me untranslateable.
2. hadail R.
3. a R.
4. murgablaib R.
5. deisig R.

ar ba d*r*uim fidbaidhe tunc[1], coro selaigh[2] Roighne co mba mag. Un*de* M*ag* R*oigni* d*icitur*.

Alit*er*: Roigne Roscadhach m*ac* Ugaine, m*eic* Each*ach* Bua-d*aig*, m*éic* rí*g* Er*enn*, ba seadh a forba lia ath*air* in magh sin, *et* un*de* M*ag* R*oigni* d*icitur* et h*oc* carmen[3]:

Atcuala daigfer ndamach, 7 rl.

Roigne the Roman went out of Italy to Gallia Narbonensis in France and dwelt at Tours. A billhook and a spade and an axe he had. Three tasks[4] the people of Gallia imposed upon him, to wit, drawing mould, and (clearing) a plain of trees, and letting out an inlet[5] of the river Loire from the side of Tours. All this he did in three days, and (then) he feared that another work would be imposed upon him. So then he fled from them to Ireland and settled at Imliuch Meconn, for it was then a wooded ridge. This did Roigne clear (of trees) so that it became a plain. Whence *Mag Roigni* is said.

Otherwise: Roigne Roscadach son of Ugaine, son of Eochaid the Victorious, son of the King of Ireland, had that plain as his heritage from his father. Hence *Mag Roigni* is said, and also this poem:

I have heard of a hostful noble, etc.

Also in LL. 159[b] 28 (whence *Silva Gad.*, II, 481, 528): BB. 373[a] 25: H. 26[b] and Lec. 482[b]. *Mag Roigni* is a plain in the barony of Kells, co. Kilkenny. *Imliuch Meconn* not identified.

## 44. Mag Femen, Mag Fera, Mag Fea.

Mag Fem*en* 7 M*ag* Fera 7 M*ag* Fea, canas ro*ainmniged?*

1. n*unc* R.
2. selaidh R.
3. corm*ac* R.
4. dan .i. obair, Lec. Vocab.
5. lit. a sea-inlet: *murghabhal* .i. *gabhal mara* a creek or harbour, P. O'C. pl. n. *muirgobuil* Ml. 45[d] 12, Old-Bret. *morgablou*, gl. aestuaria.

Ni *ansa*. T*ri* m*eic* Mogaich m*eic* Dachair do cl*aind* Bratha m*eic* Deatha [.i. Femen 7 Fera 7 Fea]. T*u*cad túag 7 bac 7 rama et*ur*ra. Intan nobid Fem*en* ic fuilgeth [nobid] Fera[1] ic bacad 7 Fea ic tamnug*ud*. Intan do*no* nobíd Fea ic bacad [nobíd] Fera ic fuilged [7] Fem*en* ic tamnug*ud*. Foceirdedh ca*ch* uaidib dia celi clæchludh er*n*naid dar in mag beo*us*, coro tslechtsa[t] t*ri* muigi .i. M*ag* F*emin* 7 M*ag* F*era* 7 M*ag* F*ea*.

Alit*er*: da dam Dile ingine Lugmanrach adbathat*ar* ann, Fe 7 Maen a n-anmann, et un*de* Mag Fem*en* *com*ponit*ur* 7 [Mag Fea .i.] Fea ingen Elcm*air*e.

Fem*en*, F*er*a, fír fatha,
do sil delbglan deg-Datha,
Is iad[2] roslic*ht*sat na maig[3]
Fe[r]a is Fem*en* a fídb*aid*.

Three sons of Mogach (Mogad? Inogach?) son of Dachar of the clan of Brath son of Dëath, namely Femen and Fera 7 Fea. An axe and a billhook and a shovel they brought between them. When Femen was shovelling Fera was hacking and Fea lopping. But when Fea was hacking Fera was shovelling and Femen lopping. Over the plain each of them kept throwing a change of tools to the other: so they cleared three plains, namely *Mag Femen* and *Mag Fera* and *Mag Fea*.

Otherwise: two oxen of Dil daughter of Lug-mannair died there, to wit Fe and Mæn were their names, and thereof (the *Fe-men* in) Mag Femen is compounded; and Mag Fea (takes its name from) Fea daughter of Elcmaire (and wife of Nét mac Indúi — LL. 198[a] 43).

Femen, Fera, truth of knowledge | of good Dëath's pure-formed race, | 'tis they, Fera and Femen, that cleared the two plains of wood.

Also in LL. 168[b] 28: BB. 373[b] 17: H. 27[a]; Lec. 470: and Bodl. no. 16. Edited from BB. in Silva Gadelica, II, 528: from Bodl. in *Folklore*, III, 483-4. Versified, LL. 198[a] 32.

1. Fear R.
2. uad R.
3. muig R.

*Mag Femin* in the co. Tipperary. The etymology from the oxen's names is also in Cormac's Glossary and in LL. 210a 15.

*Mag Fea* « a level plain in the barony of Forth, in the county of Carlow », O'Don. *Mag Fera* not identified.

## 45. Tond Clidna.

Tond Cli[d]na canas ro*ainmniged ?*

Ni *ansa*. Clidna in[gen] Genaind m*e*ic T*r*iuin dodech*aid* a Tul*aig* da roth, a Muig Mell Tire Tairrngire la hIuchna Ciabfaindech do rochtain M*e*ic in Ócc. Dorad sen b*r*eg impe, 7 rosepfaind ceol di isin nai creduma i mbói [1], *con*atuil f*r*is, 7 amsoi a seol f*r*ithrosc co tudchaid [2] timcell Er*enn* fo des, co tora*cht* Clidna.

IS é tan *co*nuarcaib i[n] m[ur]brucht nemforcnedech [3] coroscail fo c*r*icha an beatha f*r*ecnairc, fodáig robd*ar* iat t*r*i mortuile Er*enn* in inbaid [4] sin .i. tuile Clidna 7 tuile Ladrand 7 tuile m[B]aile; ach[t] ni i [5] n-ænuair *co*nuarcaibsed. Robe in tuile medonach tuile Ladrand. Dorimart in tuile i [5] n-arda 7 [fodáli] fo tir Er*enn,* como tarraid in curach n-ucat 7 in ingen ina codlad and f*or*sin t*r*áig, cor'baided annsin Clidna Cruthach ingen Genaind, a qua [6] Tonn C*lidna* no*min*at*ur*.

Genand m*ac* T*r*iuin, t[o]*r*om dil, 7 rl.

Ag*us* fós am*ail* rocan Cáilti for an dínd c*ét*na i [5] n-aimsir Pat*r*aicc ara n-agallaim [7] écesamail ingantaigh doronsat ar dindšenc*has* Eir*enn*.

Clídhna cindfind, buan a bét, 7rl.

Clidna daughter of Genann son of Trén went out of Tulach dá Roth (« the Hill of two Wheels »), out of the Pleasant Plain of the Land of Promise, with Iuchna Curly-locks

1. naid *c*reguma ambói R.
2. ducaid R.
3. nemforcnedecht R.
4. inmaid R.
5. a R.
6. quo R.
7. nagallaib R.

to get to the Mac ind Óc. Iuchna practised guile upon her. He played music to her in the boat of bronze wherein she lay, so that she slept thereat, and then he turned her course back, so that she rounded Ireland southwards till she came to Clidna.

This is the time at which the illimitable seaburst arose and spread throughout the regions of the present world. Because there were at that season Erin's three great floods, namely, Clidna's flood and Ladru's and Baile's; but not in the same hour did they arise: Ladru's flood was the middle one. The flood pressed on aloft and divided throughout the land of Erin till it caught yon boat and the damsel asleep in it on the beach. So there she was drowned, Clidna the Shapely, Genann's daughter, from whom *Tonn Clidna* « Clídna's Wave » is named.

Genann son of Trén, etc.

And also in Patrick's time as Cáilte sang on the same *dind* for their diverse, marvellous Colloquy which they made on Ireland's topographical legends.

Also in LL. 168b 1: BB. 374a 2: H. 24b: Lec. 471b; and Bodl. no. 10. and Ed. 2b 1. Edited (from Ed.) in Silva Gadelica, II, 481, 528.

*Tonn Clidna* « a loud surge in the bay of Glandore [co. Cork] much celebrated by the Irish poets », O'Donovan, *Topogr. Poems*, p. lxvi.

*Mag Mell* a name for Fairyland, which seems from this tale to have been (like the fabled Atlantis) south or S. W. of Ireland.

*Mac ind Oc* son of the Dagda and Bóann. *Ladru* the first man that died in Ireland, LL. 127a 6.

The « Colloquy, » the *Acallam na Senórach*, edited from the Book of Lismore, in Silva Gadelica, I, 94-233.

A boat of bronze occurs also in the dindṡenchas of Ess Ruaid, no. 81. Compare the boat of copper which Wäinämöinen, in the last runo of the Kalevala, creates by his magical singing.

## 46. Carn Húi Néit.

Carnn H*úi* Neit, canas ro*ainmniged?*
Ni *ansa*. Bres m*a*c Elad*an* m*ei*c Neit, i[1] Neit m*a*c Nuachai,

1. sic Lec. *nó* R.

*nó* Neit m*a*c Angada senath*air* Br*e*is *co* n-apa*id* ann, *acht* as é Bres fodesin atbath and, ar is e Bres *con*aitechair [o]ol *céit* cacha cleithe i n-Er*inn* do la*cht* bó [máile] uidre nó do lacht bo oendatha[1] oleena, hi fl*aith* Ne*cht*ain Bascain rig M*u*man *nó* Necht[ain] Lamd*eir*g. Forollscath[2] buar M*u*man la suide hi tinid[3] ratha. Ro[foill]*echt*a iar*u*m do litin luatha ruis lín comdar dubod*r*a. A comoirle Logha m*ei*c Et[h]lenn 7 [Findguill meic Findamnois] in drúad[4] doronad sin, cor' delbs*a*t indisin .ccc. bo c*r*anda co lin[n]paitib dubod*r*aib ina [n]gablaib arson delae .i. uithi. Rofothraicit iar*u*m for dubrodæ.

Dotæt iar*um* Bres arco faiced éccosc in buair sin 7 coro tomlachtais fiadhu, 7 ba Cian do*no* et*ur*ro. Rofaisced uáidib a mboi acaib din rodu am*ail* bid blegun *no*dombligthe[5]. Geis do Erend[h]aib ce*n* a ro*cht*ain i n-ain[f]*echt*, 7 geis dos*um* gen a ol a mbligfidhe ann.

Blegair iar*u*m dos*u*m t*r*i *cét* duibsesra do rodo ru*ad* mona *con*as-eib. Adb*er*[a]t aroile *secht* laithi 7 *secht* mís 7 *secht* mbl*iadna* f*or* serg*ad* do, 7 rotoirmcill Er*inn* f*r*ia leigis, co tora*cht* in carn cé*t*na, *co* n-apaid and. Un*de* Carn úi[6] Neit nomenatur *(sic)*.

Bres son of Elathan son of Nét — that is Net son of Nuacha or Net son of Angaid ancestor of Bres, died there. But it is Bres himself that died there, for 'tis he that in the reign of Nechtán Fairhand king of Munster (or Nechtán Redhand) demanded from every rooftree in Ireland a hundred men's drink of the milk of a hornless dun cow, or of the milk of a cow of some other single colour. So Munster's kine were singed by him (Nechtan) in a fire of fern, and then they were smeared with a porridge of the ashes of flaxseed, so that they became dark-brown. That was done by the advice of Lugh mac Ethlenn and of the wizard Findgoll son of Findamnas; and they also formed three hundred cows of wood with dark brown pails in their forks in lieu of the udder. These pails were dipped in black bog-stuff.

1. uigre oendatha .i. do la*cht* bo úigre R.
2. for *fo-ro-lscath* pret. pass. sg. 3 of *fo-loscaim* « suburo », W. *golosgi*.
3. tinig R.
4. d*r*úag R.
5. sic BB. nodombligfe R.
6. úa R.

Then Bres came to inspect the manner of these cattle and so that they might be milked in his presence, and Cian (Lugh's father) was also among them. All the bogstuff they had was squeezed out as if it was milk of which they were milked. The Irish were under a tabu to come thither at the same time, and Bres was under a tabu to drink what should be milked there.

So three hundred bucketfuls[1] of red bogstuff are milked for him, and he drinks it all! Some say that he was seven days and seven mouths and seven years wasting away because of it, and he traversed Erin seeking a cure till he reached the same cairn, and there he died. Whence *Carn húi Néit* is named.

Also in LL. 169a 11 : BB. 374b 28 : H. 28a : Lec. 472b.

*Carn húi Néit* is said to be the ancient name of the Old Head of Kinsale, co. Cork.

As to Bres son of Elathan, see *Revue Celtique,* XII, 63, 69, 71, 73.

As to Lugh son of Cian and Ethliu, ibid. 75 et seq. 127.

The object of Bres in demanding the milk of one-coloured cows was, probably, to make his wife or wives fruitful. As to the prolific properties of such milk *(anes bleos cu meoluc)* see Cockayne's *Leechdoms,* III, 69.

## 47. Crotta Cliach.

Crota Cliach, canas ro*ainmniged ?*

Ni *ansa*. Cliach cr*ui*t*ir*e Smirduib m*ei*c Smail ri na tri R*os,* a Síd Báine. Doluid sidein do thóc*uir*eadh [fo. 105b 1] Conchinde íngine Búidhb assíd Fear Feimín. *Nó* comadh Baine a hainm.

Bói da*no* Cliach blia*dain* lá[i]n ic senmaim f*or*sin dinn sin, 7 ní roa*cht* co Sídh mBuidhb ní budh neassa la méit cuma*cht*a in tšídha[2], 7 ní cóemhnagair ní dond ingenraidh[3], *acht* ro sephfaind a croit co roimuidh in[4] talam fái, *con*adh as romaidh[5] in draig.

1. This is a guess: *dub-sesra* is compounded of *dub* « black » (here perhaps a mere intensive prefix) and *sesra* borrowed from Lat. *sextarius,* whence also W. *hestaur.*

2. štígha R.

3. don ningin raigh R.

4. an R.

5. romaigh R.

As de atá Loch Bél D*r*agan .i. drag tínedh fuair mbuíme T*e*rnoc ann a richt b*r*adaín, *co*nadh Fursa ros-atig issin loch[1], 7 issé sin in d*r*aig tairrṅgerthar im F*é*il Eóin do t*ur*gabáil *for* Er*inn* f*r*i d*ered*h domhain [i ndigail Eoin Baiste], 7 is desin atát C*r*ota Cliách i[2] Mum*ain*.

Cliach from Síd Báine (« Baine's Elfmound ») was harper to Smirdub son of Smal, king of the Three Rosses. He went to invite Conchenn daughter of Fodb from the *síd* of the Men of Femen. Or may be Báine was her name.

Now Cliach was a full year making music on that hill; but because of the elf's magic might, he got no nearer to the *síd*, and he could do nothing to the girls. But he played his harp till the earth beneath him burst, and thereout the dragon brake forth (and Cliach died of terror — *tathaim ar time*).

Hence is *Loch Bél Dracon* « the lake of the Dragon's mouth », to wit, a dragon of fire which Ternóc's fostermother found there in a salmon's shape, and Fursa drove it into the lake. And that is the dragon which is prophesied to arise on St John's day at the end of the world and afflict[3] Ireland in vengeance for John the Baptist. And thence are *Crota Cliach* in Munster.

Also in LL. 169a 38: BB. 375a 39: H. 28b Lec. 473a, and Lebar Brecc 242b = Stowe MS. D. 4. 2, fo. 50b 2. Edited from BB. in *Silva Gadelica*, II, 477, 523. Edited from Lebar Brecc in O'Curry's *Lectures*, p. 426.

*Crotta Cliach* « Cliach's Harps « (he used to play two at the same time) must be on or near Sliab Crot (now *Slieve-Grud* or *Mount-Grud*) in the co. of Tipperary. O'Donovan (*Topogr. Poems*, p. lxxxiii) says it is the ancient name of the Galtee mountains.

*Ternóc* probably one of the five saints commemorated by the Irish Church on Jan. 30, Feb. 8, Feb. 28, July 2 and Oct. 3; but which?

*Fursa* doubtless the abbot of Peronne, commemorated on Jan. 16. His so-called Irish Life, preserved in the Bibliothèque Royale, Brussels, 2324-2340, ff. 50a-52b, is an almost literal translation of Beda's Latin, *Hist. Eccl.*, III, 19.

1. boch R.
2. a R.
3. This seems implied in the prep. *for*.

## 48. Cenn Febrat.

Cend Febrad, can as no *ainmniged?*

Ni *ansa*. Feab*r*a mac Sín d*er*bbrathair sídh[e] do Dhedadh. m*ac* Sin, *con*id romarb Caín m*ac* Deirg Du[a]laigh, co t*uc* a cenn cossin sliab ucut. Un*de* C*enn* F*ebrat* d*icitur*.

Doluidh iar*u*m Garban m*ac* Dedhadh, a quo Dún ṅGarbain, día díghail f*or* Cain m*ac* Deírcc Du[a]l*aig, con*idh romarb for Sléibh Cáin, 7 co rug a cenn co Cend Feab*r*ad. Mor láech [fo. 105[b] 2] 7 láiches[1] ro ádhna*cht* ann la suidhibh im Lug*aid* Láighi 7 [Do]dera m*ac* Aurmora in file 7 Ethne 7 Maer 7 Mumaín [leg. Mugain ?], 7 rl.

Febra son of Sen was own brother of Deda son of Sen, and Cain son of Derg Dualach killed Febra and brought his head *(cenn)* to yon mountain. Hence *Cenn Febrat* is said.

Then Deda's son Garbán — from whom Dún Garbain is named — went to avenge his uncle on Cain, and killed him on Sliab Cain, and brought his head to Cenn Febrat. Many a hero and hero's wife has been buried with them there — Lugaid Láge and the poet Dodera son of Aurmor and Ethne and Maer and Mumain (Mugain ?) and so forth.

Also in BB. 375[b] 19: H. 29[a]: Lec. 473[b].

*Cenn Febrat* « the ancient name of a part of the mountain of Sliabh Riach to the south of Kilmallock, on the confines of the counties of Limerick and Cork ». O'Donovan, *Four Masters*, A.D. 186. Spelt *Cenn Abrat* in LL. 288[b], Revue Celtique, XIII, 440, where Lugaid Lága and Dodera are mentioned.

*Dún Garbáin* now Dungarvan, a seaport in the south of the co. of Waterford.

## 49. Cenn Cuirrig.

Cend Cuirrigh, canas ro*ainmniged?*

Ni *ansa*. Cuirrech Life, dia ta Raith Cuirr*ig*, is do ba hingen

1. laithes R.

Cochrand m*áthair* Diarm*a*ta hí Duibne. Inann do*no* m*áthai*r la Cuirr*ech* 7 la Fothadh Canann 7 la Teidi ingin M*ei*c Níadh, a qua[1] Ænach Teite, ben sein Find m*ei*c Rag*am*na.

Find do*no* do marb Dub h*ua* Duibne, dia roibe Diarm*ait* m*ac* Duib m*ei*c Duibne, cliamoin sein C*uir*[r]igh.

Bói cocadh amn*as* eterra. Imraidi[2] iar*um* Cuirr*ech* modh nod-gab*ad* eill f*or* Find. Bói bancara oc Find i[3] n-oirt*her* Fem*in* f*or* brú Suire anoir, i[3] cath*air* Duine Iasc*aig*, Bodamoir a hainm — is di gairt*her* Raith Badhamhr*ach*. Is í foluing*ed*h Find do biudh 7 ètgud. Luid do*no* Cuirr*ech* co teach Badham-r*ach* g*ur*s-ort 7 g*ur'* airg Cath*raigh* Duine Iasc*aig*. Dotæt Find focetoir f*or* sli*cht* C*uir*[r]igh, f*or* Súir, f*or* Feim*en*, f*or* Teitiu, f*or* Roighniu, f*or* Eóir, f*or* Gabran, f*or* B*er*ba, co faca Find fosc*ad* in fir riam, 7 doleic sleigh fua sgath, 7 docachain b*r*icht f*or* a hind, 7 builtuis ind, 7 doc*er* de, 7 dob*er*t Find a cenn leis co comarnaic madoin moch arabarach *cus*in sliab f*or* aice Feim*in* aníar, 7 foc*er*d ilaidh ind im cenn Cuir[r]igh, *con*id de goirt*her* Cu*irrig*.

Is iar*um* dorocha*ir* Find m*ac* Reghamna[4] 7 Teiti a ben do oenguin Find dia fol*us*at don cormaim dogeine Find do Fo-th*ad*.

Currech Lifi, from whom is *Raith Cuirrig*, had a daughter Cochrann the mother of Diarmait hua Duibni (by her husband Dub). And Cuirrech's mother was the same as the mother of Fothad Canann and of Teite daughter of Mac Niad, from whom *Oenach Teite* is named. Teite was the wife of Find son of Ragamain.

Now Find killed Dub hua Duibni, whose son was Diarmait mac Duib son of Duibne. He was Currech's son in-law.

So there was savage warfare between them (Find and Ciarech). Then Cuirrech bethought him of a way to get an advantage[5] over Find. In the eastern part of Femen, on the eas-

1. quo R.
2. sic BB. imraidigh R.
3. a R.
4. Redhamna R.
5. *eall* .i. greim no baoghal, P. O'C.

tern bank of the Suir, in Cathair Dúne Iascaig, Find had a paramour named Badammair (from her Rath Badammrach is called). 'Tis she that used to sustain Find with food and raiment[1]. So Cuirrech went to Badammair's house and slew her, and destroyed Cathair Dúne Iascaig. Forthwith goes Find on Cuirrech's track, by Femen, Tete, Roigne, the Nore, Gabran, the Barrow, till he saw before him Cuirrech's shadow, and throughout the shadow he hurled a spear, chanting a spell over its head, and strikes it into Cuirrech, who fell thereby. Then Find took Cuirrech's head, and came on the morrow in the early morning to that mountain *(Cenn Cuirrig)* a little to the west of Femen, and set a tomb of stone there about the head. Whence *Cenn Cuirrig* is so called.

Afterwards Find son of Regamain and his wife Teite fell by a single blow of Find (son of Cumall ?) when they went away from the alebanquet which (the latter) Find had made for Fothad (Canann).

Also in BB. 376[a] 34: H. 29[b]: Lec. 474[a]. Versified, LL. 191[b] 31.

*Cenn Cuirrig* must be somewhere near the Curragh of Kildare. *Cathair Dúne Iascaig*, now Cahir a town on the Suir in Tipperary.

*Raith Badammrach* was perhaps near Cahir. See O'Curry's *Lectures*, p. 305, and Revue Celtique, VII, 291.

As to the relation of Cuirrech's shadow to his soul, see Tylor's *Primitive Culture*, 2d ed., I, 430, 435. Some other events which took place after Cuirrech's death are recounted infra in no. 52.

## 50. Temair Luachra.

Temair Luac*h*ra,canas ro*ainmniged?*

Ni *ansa*. Tea[2] ingen Lui[g]dhech m*e*ic Itha bean Eirimon m*e*ic Mil*e*d, 7 is di tuc*c*ad Temair Luac*h*ra 7 Tem*a*ir Bregha 7 ca*ch* Tem*a*ir olcena dofil i[3] n-Eire. Luacair im*m*orro fodesin ba magh scothach co reimes m*a*c n-Ug*ai*ne 7 co gein Chuind ut ali[i] dicunt, fodéig is indi dobruindset Siúir 7 Eóir 7 B*e*rba

1. Compare Cormac's Glossary, s. v. *Orc trêith.*
2. Temair R.
3. a R.

7 Loch Riach 7 Loch Léin i[1] Luachair, 7 atces Bile Tortan 7 Éo Rosa [7 Craeb Mugna 7 Craeb Dathi][2], de quib*us* Finntun d*ixit:*

In Luachoir do*no,* in Luachair, etc.

Tea daughter of Lugaid son of Ith wife to Erem son of Mil (from her *Temair* was derived), and to her was given Temair Luachra and Bregian Temair and every other Temair which exists in Ireland. Now Luachair itself was a flowery plain till the time of the sons of Ugaine — or (as others say) till the birth of Conn (of the Hundred Battles). For 'tis then[3] that (the rivers) Suir and Nore and Barrow burst forth, also Loch Riach, and Loch Léin in Luachair; and Tortu's Tree and the Yew of Ross and the Tree of Mugna and the Tree of Dathe were (first) seen. Whereof Fintan said :

The Luachair, then, the Luachair, etc.

Also in BB. 376b: H. 29b: Lec. 474b. Edited from BB. in Silva Gadelica, II, 477, 523.

*Temair Luachra* somewhere near the town of Castle-island in the co. of Kerry, v. O'Donovan, *Four Masters* A.D. 1580, p. 1731, note c.

As to Tea and Temair Breghda v. supra, no. 1.

Ugaine was killed (according to the Four Masters) A.M. 4606.

The Suir rises in the co. of Tipperary, the Nore in Kilkenny, the Barrow in the Slieve Bloom Mountains. *Loch Riach* is in Galway, *Loch Léin* (now the Lakes of Killarney) in Kerry. As to Tortu's Tree (an ash), the Eó Rosa (a yew), the Tree of Mugna (an oak), and the Tree of Dathe (an ash), see LL. 199b 61 et seq.

## 51. Sliab Mis.

Sliab Mis, canas ro *ainmniged?*

Ni *ansa*. Mis ingen *Mai*redha, ben Caeimgin Congancnis m*eic* Deg*ad*, is di tucad Sliab Senaig Gairb m*eic* Deg*ad* ina to*chra* 7 ar airisem 'go a fir t*ar*eis na himirce dia tanic Eoch*aid* 7 Rib da m*ac* M*ai*reda m*eic* Cairedha, a q*uib*us Loch nEch*ach*

1. a R.
2. sic Lec.
3. *indi* « therein », i. e. in the *remes* of the sons of Ugaine.

7 Loch Rí, cundased *for*b forsa rir Mis[1] atharda, in sliab ucat. Un*de* Sl*iab* Mis.

Ailit*er* : Sl*ia*b Mis no Sliab Mífis, ar a ní ba mífis .i. ba hanfis do m*a*caib Mi*ed* in sluag dolfa *f*rith ann la Fodla 7 Banba 7 Eriu.

Mis daughter of Mairid son of Cairid and wife of Coimgen Hornskin son of Dega. 'Tis to her the mountain of Senach the Rough son of Dega was given as her dowry and for staying with her husband after the flitting (of her family) when Eochaid and Ríb, Mairid's two sons (*a quibus* Lough Neagh and Lough Ree) set forth. So that the land for which Mis bartered a patrimony, is yon mountain.

Otherwise, *Sliab Mis* or *Sliab-Mí-fis,* because the magical army, there devised by Fodla and Banba and Ériu, was a *mí-fis* « mis-knowledge », that is, was a delusion, to the sons of Míl.

Also in BB. 376b 49: H. 30a: Lec. 474b. A version of § 2 in LL. 168b 19: Bodl. no. 17; and Ed. fo. 3a 2. See too Silva Gadelica, II, 485, 532.

*Sliab Mis* now Slieve Mish, a mountain in Kerry, between Tralee and Killarney.

For the story of the elopement of Eochaid and Ríb see LU. 39a-39b, and the dindšenchas of Loch nEchach, Ed. no. 55: BB. 390a: H. 49a; and Lec. 496a (edited from Ed., *Folklore,* IV, 474); see also infra no. 79.

As to Fodla, Banba and Ériu, the three queens of the Tuatha dé Danann, see the Four Masters, A.M. 3500 and O'Mahony's Keating, p. 198. The spectral army conjured up to resist the sons of Míl is referred to in the Franciscan Liber Hymnorum p. 38, cited in the Rolls Tripartite Life, p. 426.

## 52. Tipra Sengarman.

Tipra Sengarman 7 Airer Criblaighe[2], canas ro*ainm-nigthe?*

Ni *ansa.* Sengarman Sl*é*bi Mis, ben Cuirrich Liphe, m*áthair* Slechtaire m*eic* Sengarman, isti rohort[sat] C*r*och 7 Dún 7

1. *for*orirmais R. *for*sroir irmis BB. forar earmais Lec., forar airis H. forsa rir LL.
2. criblaidhe R.

roairgset Cathraig[1] Comfosaid 7 Gandan a Caislib Gannan, 7 roairgset Muingfind buime Find 7 roloiseset m*a*craid D*r*oma B*e*rrtach 7 Dubróit in[An]nóit F*o*rmaili i ndigail Cuirrich. *Co*nid hí suidiu imrecaim Criblach C*o*nn*ach*tach 7 C*r*imt*hann* a m*a*c doib *co* nd*e*rnsat coræ et*a*rra iar fogail f*r*i Find, 7 roslen Find co Carn Doim D*e*i*r*g i[2] Luachair, airm i[2] fil Tip*r*a Sengarmna indiu, *co*nid andsin fuair Slechtaire fotoll talm*an*, 7 bat*ar* f*r*ia ciana ann, 7 imtiagtais ass[3] f*r*i fogail ca*ch* n-oidhci, 7 co fuarat*ar* laithe n-óen os Luachair [A]iní Oisín m*ac* Find a oen*ur*, 7 nuchurut 7 non-b*e*ret léou hé có n-ádbaid. *Co*nid annsin rosnaid[4] Osine in snaschur, 7 foceird e la sruth na tip*r*at co ranic co hÁth na Feile airm i[2] mbói Find. *Conus*-gab Find in snas iar suidiu ina láim 7 asb*e*rt: « Osine dorígne so »; 7 lot*ar* lasin sruth gó a bunad, co facat*ar* in fotoll tal*man* i[2] mbadar, 7 noclaidet[5] f*o*rru, 7 comluid C*r*iblach iar suidhiu, co ruc Find ar C*r*iblaigh[6] ind Airer Criblaige[7].

Luidh Slechtaire úaidib co Berre, *co*nid and atorchair.

Luid C*r*imt*hann* a óen*ur* uaidib, ar ní bi orgain cen oensciula[ng]. B*e*nt*air* a cenn do Sengarman 7 facbait a corp [i]sin tip*r*ait.

U*nde* Tip*r*a Sengarman 7 Airer C*r*iblaige[8] d*icuntur*. Ferg*us* Finbel file Find ro cachain in rosc*ad* so sís:

Tip*ra* Sengarman fo a snas, 7rl.

Sengarmain of Sliab Mis was Cuirrech Lifi's wife and Slechtaire's mother. 'Tis they that in revenge for Cuirrech (v. supra, no. 49) destroyed Croch and Dun, and wrecked Cathair Comfossaid and Gannan in Caisel Gannain, and killed Find's fostermother Mongfind, and burnt the children of Druim Bertach, and Dubrót in Annóit(?) Formaile. Whereupon Criblach of Connaught and her son Crinthann met them, and they entered into an alliance, after making a foray on Find.

1. cathraid R.
2. a R
3. imtiagat dais R.
4. nonoeg R.
5. nocloet R.
6. *c*riblaidh R.
7. oirer *c*riblaide R.
8. criblaide R.

Then Find pursued them all to the *Carn Daim Deirg* « the Cairn of the Red Stag » in Luachair, the place at which *Tipra Sengarmna* « Sengarmain's Well » is today, and there Slechtaire discovered an underground cave, wherein they dwelt for a long time. Every night they used to go forth from it a-raiding, and one day they found, on Luachair Aine, Find's son, Ossian, alone. They make a prize (?) of him and carry him off to their dwelling. There Ossian cut a chip from a spearshaft (which Crimthann had given him to trim), and cast it into the stream from the well, so that it got to *Áth na Féile* « the Ford of the Feale », where Find was dwelling. Then Find took the chip in his hand and said « Ossian made this ». And Find's men ascended the stream to its source and saw the earth-cave in which were Criblach and the rest, and dug into it. Then Criblach fled, but Find overtook her in Airer Criblaige, (and there he killed her).

Slechtaire escaped from them to Berre, and there he fell.

Crimthann was the only one who escaped — for « there is no destruction without (at least) one fugitive ».

Sengarmain's head is cut off, and they leave her body in the well.

Whence *Tipra Sengarmna* and *Airer Criblaige* are said. Fergus Finbel, Find's poet, sang this *roscad* below:

Sengarmain's Well under its chip, etc.

Also in BB. 377[a] 22: H. 30[b]: Lec. 475[a]. Versified, LL. 197[a] 53, where it is said that Sengarmain and Criblach had each the strength of nine, and that what Ossian cast into the stream was a ball which he had made of the chips from the spearshaft. A précis of the story is given in O'Curry's *Lectures*, p. 306: he says that Tipra Sengarmna is in the S. E. of the co. of Kerry. *Airer Criblaige* « Criblach's Harbour », not identified. *Berre* now Beare, in the S. W. of the co. Cork.

## 53. Findglais.

Findglais a Luach*air* Deg*ad*, canas ro*ainmniged?*

Ni *ansa* .i. Blathnat *ingen* Mind rí Fer Falga, bancele *Con*rói m*eic* Daire, bansere-side *Con*cul*ainn*. Is í rogell *Coin*cul*ainn*

o[i]dhchi samna dia saighid[1] do digail [na] n-erc n-Iuchna Each*ach* Echbeoil, 7 in coire, 7 berrta *Concula*inn dia cloidem *Con*ráí, dia rofumalt don bochur in cenn iarsuidhiu, co tuc sin comairle do *Coin*rói tarclaim cl*ann*a Deg*ad* do denum a cathrach i n-oenló, 7 co tucdis cach coirthi *no*biad 'na suide 7 'na sesam léo, 7 ni bói-si*um acht* in æn*ur*. Ba *sed* comarc boi et*ur*ra, toml*acht* na mbo do lecun lasin sruth, cor'bo find in glaisi inandocum. Un*de* F*indglais* d*icitur*. 7 oircset in cathr*aig* iar*um*.

Bláthnat daughter of Menn King of the Men of Falga, wife of Cú-roi son of Dáre, was Cúchulainn's paramour. 'Tis she that promised that Cúchulainn should come to her on Hallowe'en and take vengeance for Eochaid Horsemouth's cows, and for the caldron, and for the shaving of Cúchulainn by Cú-roi's sword when Cú-roi afterwards smeared his head with cowdung[2]. And she counselled Cú-roi to gather the clans of Deda to build his fortress in a single day and that (for this purpose) they should bring with them every pillar-stone (in Ireland), whether lying or standing. So Cú-roi was left all alone. This was the token (?) that was between them (Bláthnat and Cúchulainn), to let the milking of the cows flow with the current so that the stream as it came towards them (Cúchulainn and his Ulstermen) was white. Hence *Findglais* « white stream » is said. And afterwards they (killed Cú-roi and) wrecked the town (and carried off Bláthnat to Ulster).

Also in BB. 378a 29: H. 31b: Lec. 476a. The version in LL. 169b 42 is fuller, and has been edited in Silva Gadelica, II, 482, 530.

*Findglas* a stream in Kerry ending at *Traig Lí* (Tralee).

*Fir Falga* is glossed in LL. 169b by *inse Gall indiu* « the Hebrides today »; but O'Curry, *Lectures*, p. 588, note (172), says that « *Falga* was, I believe, an old name for the Isle of Man ».

The story of Bláthnat's betrayal of her husband is also told in O'Mahony's Keating, pp. 283-284. The end of the matter was that Fercertne, Cú-roi's bard, followed Bláthnat into Ulster, saw her standing with her lover on the edge of a cliff, rushed towards her and clasping his arms around her, flung both himself and her down the precipice. For the Irish

1. sic BB. soidhe R.
2. *bóchar* cowdung. dimin. *boichreán*, P. O'C.

original see *Bás Conróí mic Dóiri,* 22. G. 21 (a ms. in the library of the Royal Irish Academy), p. 146.

Bláthnat's signal reminds one of the sawdust set floating down a stream in a tale (I think) in Saxo Grammaticus.

## 54. Srub Brain.

Srub B*r*ain, canas ro*ainmniged?*

Ni *ansa*. Cú culainn dodech*aid* indeg*aid* na dub-elle o Dun Delga co ro marb én ca*ch* thíre dib g*us*in mb*r*anen déidenach[1]. Rohorta leis ic Redg 7 ic Ramann, 7 topa*cht* [a chenn] do suide 7 roindaim a láma ina fhuil, 7 isb*eir* « Srub b*r*ain and » coa thab*air*t in chind f*or* ín cairraicc.

.LLL. a lín; *secht* n-airtim t*r*a ina gulbain ca*ch* eoin, 7 *secht* cubait rigi moa munb*r*agait: cuirp remra 7 cosa remra léo, 7 m*us*snaitis nuir dib. De q*ui*b*us* *Srub Brain* d*icitur*. Itim *(sic)*.

Tath*us* d*r*echt d*r*onamnus, 7rl.

Cúchulainn pursued the black bird-flock from Dundalk, and in every country (he crossed) he killed one of the birds, down to the last raven[2]. It was destroyed by him at Redg and at Ramann, and he cut off its head from it and bathed his hands in its blood, and said, when putting the head on the crag: *Srub brain and* « a raven's stream there ».

Thrice fifty was their number. Seven handlengths, now, were in each bird's bill and seven royal (?) cubits round their necks: thick bodies they had, and thick feet with which they swam the sea. Of whom *Srub Brain* is said.

Also in BB. 378a 39: H. 30b: Lec. 476b. Versified, LL. 154b. Edited (from H.) in Kuhn's Zeitschrift, XXXIII, 82.

*Srub Brain* now Shruve Brin, or Stroove Brin, in the N. E. extremity of the barony of Inishowen, co. Donegal. « Water oozes from the bank, and forms a well, near high-water mark », O'Don., cited in O'Curry's *Lectures,* p. 477, note (15), « to which all the deranged people of the country are wont to resort », O'Don. Supplement to O'Reilly, s. v. *sraobh.*

1. deigenach R.
2. brainéun a crow or raven: a cadaverous bird, P. O'C.

## 55. Loch Léin.

Loch Léin, canas ro*ainmniged?*

Ni *ansa*. Len Línfiaclach m*a*c Ba[i]n Bolgaig[1] m*ei*c Bannaigh[2] m*ei*c Glamaigh m*ei*c Gomir. Cerd Síde Buidb. Is é bói isin loch oc gnim niaml*est*ar Fainde ingine Flidis. Iar scur a oip*r*e ca*ch* n-óidhchi foceirded uad a hindeoin sair co hIndeoin na nDeisi c*u*sin fert, 7 t*r*i f*r*osa foceirdedh .i. f*r*os us*ci* 7 f*r*os tined 7 f*r*os do nemoind corcarglain; 7 doníth Nemannach[3] in cetna oc slaide chu[a]ich *Con*cob*air* [meic Nessa] atuáid 7rl. Un*de* L*oc*h [Léin nominatur].

Lén Línfiaclach son of Bolgach, son of Bannach, son of Glammach, son of Gomer, was the craftsman of Síd Buidb « Bodb's Fairymound ». 'Tis he that lived in the lake, making the bright vessels of Fand daughter of Flidais. Every night, after leaving off work, he would cast his anvil eastwards away to Indeóin na nDése « the Anvil of the Decies », as far as the gravemound; and three showers it used to cast (to the holy grave), namely a shower of water and a shower of fire and a shower of pure purple gems. The same thing (i. e. the casting away of his anvil) Nemannach practised when beating out the cup of Conor mac Nessa in the north, etc. Whence *Loch Léin* is named.

Also in BB. 379[a] 5: H. 32[b]: Lec. 477[a]: Bodl. no. 18. Versified, LL. 154[b] 35 4. Edited (from BB.) in Silva Gadelica, 477, 523. O'Curry gives a précis of the tale in his *Manners and Customs,* III, 203.

*Loch Léin* now the Lakes of Killarney in Kerry. *Síd Boidb,* also called Síd Femin, in Munster. *Indeóin na nDése* now Mullaghnoney (i. e. *Mullach indeona*) near Clonmel, co. Tipperary.

1. bolgaid R.
2. bannaidh R.
3. níth nem oind R.

4 In the lithographic facsimile, 154[b] 42. sai*n*ne should be fai*n*ne, and the whole line should be read as: diar' chum cen tiamgestal tais | niamlestar Fainne Flidais. This will serve to correct the gibberish in O'Curry's *Manners and Customs,* III, 203, note (289).

The three showers which the anvil used to cast as it seems, spontaneously, to the holy grave (*co noebligi,* LL. 154[b] 49) seem to have been an offering to the ghost of the person (whoever he was) there buried.

## 56. Carn Feradaig.

Carnn Feradhaigh[1], canas ro *ainmniged ?*

Ni *ansa*. Feradha*ch* m*a*c Rocuirp m*ei*c Gollain m*ei*c *Con*mail m*ei*c Eb*ir* dorocha*ir* and la Tig*er*nmas[2] m*a*c Foll*aig*, 7 is la Tig*er*nmas[2] torcha*ir* *Con*ma[e]l i cath Oenaig[3] Machæ, 7 romarb Rocorb m*a*c Gollain hi cath Elli, 7 romarb F*er*adach iartain i[4] cath Cairnn F*er*adaigh, 7 is é insin f*er*t Ferad*aig*. Un*de* Carnn F*eradaig* no*min*at*ur*.

Feradach son of Rochorp son of Gollán son of Conmael son of Eber fell there by Tigernmas son of Follach, and 'tis by Tigernmas that Conmáel fell in the battle of Oenach Macha; and Rochorp son of Gollán died in the battle of Elle, and Feradach died afterwards in the battle of Carn Feradaig, and that (Carn Feradaig) is Feradach's tomb. Whence *Carn Feradaig* is named.

Also in BB. 379[a] 46: H. 30[b]: Lec, 477[b]. Versified, LL. 155[a] 11. Edited (from BB.) in *Silva Gadelica,* II, 494, 543.

*Carn Feradaig* was probably, says O'Donovan, *Four Masters,* A.M. 3656, the ancient name of Seefin, in the barony of Coshlea, in the south of the co. Limerick.

*Tigernmas* monarch of Ireland, A.M. 3580-3656 (F. M ).

## 57. Luimnech.

Luimnech, canas ro*ainmniged ?*

Ni *ansa*. Comdal robæ it*ir* Mumain[5] 7 *Con*nachta co tucsat leo a cathfiru in da rig .i. da m*a*c Smuchaille m*ei*c Baeduib.

1. sic BB. feradhaidh R.
2. sic BB., H. and Lec. tig*er*nach R.
3. ænaid R.
4. a R.
5. mu*m*main R.

Rind 7 Faebur a n-anmanda. Rogab indalanae f*or* foesam mBuidb a Sid Femin. Gab*ais* araile [for] faessam Ochaille a Sidh Cruachna. Tuesat na cathfir a ceird mucc*ada*[1] ar aird, 7 doluid ca*ch* dia commes hi sruth, 7 odhurluimni liathglassa im slog in da dal, *con*id annsin tainic a tuili ind, 7 ni roairigset la met in oenaich, co ruc in sruth a luimne uile dib, *con*id ann atb*er*tsat na derccaidi : « Is luimnechda in t-inb*er* indorsa ! »

*Nó* lumman ainm [fo. 108[b] 1] in sceith, 7 intan bas oc*con* imargail rofoxal in sruth a luimne dona læchaib .i. a sciatho, co n-erbratar ind rig o Thul T*uinne :* « Is luimnechda in t-inber indorsa ! » Un*de* L*uimnech*.

There was a set meeting between Munster and Connaught, and the two kings brought with them their champions the two sons of Smuchaill son of Baedub. *Rind* « Point » and *Faebur* « Edge » were their names. One of the twain placed himself under the safeguard of Bodb (the elf-king) out of Sid Femin : the other under that of Ochaill (another elf-king) out of Sid Cruachna. The champions (having entered the water) displayed their « swineherd's art ». To judge between them every one pressed into the stream, all the men of the two parties wearing dun, grey-green cloaks *(luimne)*[2]. Thereupon came the floodtide, which they had not perceived owing to the greatness of the assembly, and the current carried off all their cloaks. Then said the look-out men : « The inver (estuary) is now full of cloaks ! » *(luimnechda)*.

Or *lumman* is a name for a shield, and when the contest was going on, the current carried away from the heroes their *luimne*, that is, their shields. Whereupon the kings said from Tul Tuinne : « The inver is now full of shields » *(luimnechda)*.

Whence *Luimnech*.

Also in BB. 379[b] 18 : H. 33[a] : Lec. 477[b] : Bodl. no. 20. Versified, LL. 155[a] 25. Edited (from BB.) in Silva Gadelica, II, 478, 524 : from Bodl. in *Folklore*, III, 486-7.

1. muccach BB., mucia*dh*ai H., muccaide*ch*a Lec., muccada Bodl.
2. Compare Cormac's *folumain*.

*Luimnech* the old name of the lower Shannon.

*Tul Tuinne* was the name of a hillock overlooking the scene of the contest between Rind and Faebur. Another near Fert Finntain in the territory of Loch Derg is mentioned infra.

What was the nature of this contest? Is *ceird muccada* « swineherd's art »? the first of the seven avatars of the combatants being that of the swineherds.

As to these avatars, see LL. 247[a] and *Irische Texte,* 3d series, part i, pp. 241. See also infra no. 66.

## 58. Slige Dala.

Slige[1] Dala, can[a]s ro *ainmniged?*

Ni *ansa*. Dala Glas do G*r*egaib na Scithia, is úad dogarar Sl*ige* Dala. Crea *ingen* Ei[d]lecon a ben, a qua[2] Ros Cré[a] no*mina*t*ur*. Dala Glas da*no* 7 Cannán da m*a*c E[d]li*con* tancatar *con*a mnaib asin Scithia ar imgabail sluaiged. Caire da*no* ben Candain, a qua[2] Dún Cairin no*mina*t*ur*. Rogab Candan da*no* i Cluáin Candain a C*r*ich Eli, 7 i Caislib Can*náin* tathaim, 7 roclasa a f*e*rt and.

Un*de* Sl*ige* D*ala* 7 Cl*uain* Can*nain* 7 Ros Cré 7 Dún C*airín* no*min*a[n]tur.

Coicc primróid Er*enn* .i. Sl*ige* Asail 7 Sl*ige* Midlua*chr*a, Sl*ige* Cual*ann,* Sl*ige* Dala, S*lige* Mór.

Sl*ige* Asail cetam*us:* fos-fuair Asal m*a*c Dóir Domblais re ndib*er*gachaib Mide oc tor*acht*ain Tem*ra*.

Sl*ige* Mi[d]lu*achra* da*no,* fos-fuair Midl*uachair* m*a*c Damairne m*ei*c Diuballtaig m*ei*c ríg Sruba B*r*ain oc tor*acht*ain feisi Tem*ra*.

Sl*ige* Cualann, fos-fuair Fer fi m*a*c Eogab*ail* ria meschuirib[3] síde oc saig*id* Tem*ra*.

Sl*ige* Dalo. fos-fuair Setna Seecd*er*g m*a*c Durbaide ria nd*r*ui[d]ib hIrm*u*man oc saighidh[4] Tem*ra, nó* is Dala fodesin rosairnecht dó.

1. Slide R.
2. q*u*o R.
3. re ndæ[s]coraibh, Bk. of Lismore 96[b] 1. *Meascaire* is explained a disturber, an agitator, P. O'C. But here *meschuirib* is pl. dat. of a compound of *mes* « weapon » and *cuire* « host ».
4. saidhigh R.

Sl*ige* Mór .i. Eiscir Riada, iside comraind Er*enn* inde .i. o Ath cliath Cual*ann* co hAth cli*ath* Med*r*aighe. Fos-fuair Nár m*ac* Eng*us*a humaill ria laithe gaile hIrrais Dom*nonn*, ic imcosnam thosaig, comtis iat toisigh toirisidis Tem*raig*.

Aidci geine Cuind t*r*a frithea na roit sea, am*ail* asb*eir* Airne Fingin.

Dala Glas of the Greeks of Scythia, from him *Slige Dala* is called. Crea daughter of Edlec was his wife: from her *Ross Crea* is named. Dala Glas, then, and Cannán, Edlec's two sons, came with their wives out of Scythia to avoid warlike expeditions. Cannán's wife was Caire, from whom *Dún Cairín* is named. Now Cannán set up in *Cluain Cannain* in the district of Ele, and in *Caisel Cannain* he died, and there his grave was dug.

Whence *Slige Dala* and *Cluain Cannain* and *Ross Créa* and *Dún Cairín* take their names.

The five chief roads of Ireland, namely *Slige Assail, Slige Midluachra, Slige Cualann, Slige Dala, Slige Mór.*

*Slige Assail,* in the first place, Assal son of Dór Domblas found it before the brigands of Meath when proceeding to Tara.

*Slige Midluachra,* then, Midluachair son of Damairne son of Diubaltach son of the king of Srub Brain, found it when proceeding to the Feast of Tara.

*Slige Cualann,* Fer Fi son of Eogabal found it before the elfmound's armed hosts when going to Tara.

*Slige Dala,* Setna Seccderg son of Durbaide found it before the warlocks of Ormond, when going to Tara. Or it is Dala himself that discovered it for him.

*Slige Mór,* that is, Eisçir Riada, 'tis this that divides Ireland in two, namely from *Ath Cliath Cualann* (Dublin) to *Ath cliath Medraige* (Clarin Bridge near Galway). Nár son of Oengus of Umall found it before the champions of Irrus Damnonn, when contending for leadership, so that they might be the first to arrive at Tara.

On the eve of the birth of Conn (of the Hundred Battles) these roads were found, as saith (the tale called) *Airne Fingin.*

Also in BB. 380b 23.: H. 33a: Lec. 478a. Versified, LL. 155b 8. The prose recension of §§ 1 and 2 in LL. 169b 23 (edited in Silva Gadelica, II, 477, 524) and in Laud 610, fo. 84b 1, varies greatly. The Lecan version of the paragraphs about the five roads has been edited in Petrie's *Tara*, pp. 204, 205.

According to O'Donovan (*Book of Rights*, pp. lviii, lix) *Slige Dala* was the great southwestern road of Ireland, which extended from the southern side of Tara hill, in the direction of Ossory. *Slige Assail* was a western road extending from Tara in the direction of Lough Owel near Mullingar in Westmeath. *Slige Midluachra* was a northern road. *Slige Cualann* extended from Tara in the direction of Dublin and Bray. *Slige Mór* was the great western road, the lie of which is defined by the *Eiscir Riada*, a line of gravel hills extending from Dublin to Medraige near the town of Galway.

*Srub Brain:* see no. 54 supra. Ormond *(Urmumu)* in the co. of Tipperary. *Irrus Damnonn* now Erris, a barony in the N. W. of the co. Mayo.

Fer Fí son of Eogabal: see Rev. Celtique, XIII, 438, 464.

Conn of the Hundred Battles: v. supra no. 34.

The « *Airne Fingin* « F.'s Watching » is the story of Fingein mac Luchta and the *ban-side* Rothniam, of which there are copies in the Book of Lismore (ff. 96a 1-97b) and the Book of Fermoy, ff. 24a-25a.

## 59. Sinann.

Sinand, canas ro *ainmniged?*

Ni *ansa*. Sinend i*ngen* Lodoin Luchairglain [meic Lir] a Tír Tairrngire dodech*taid* do Tip*r*ait *Com*nla fil fo muir dia foresin. Tip*r*a sin fo 'tat cuill[1] 7 imbois na heicsi .i. cuill[2] c*r*inmoind aiusa. [7 a n-aen uair bruht*ais* a meas 7 a mblath 7 a nduilli,] 7 i n-oen f*r*ois dofuitet f*or*sin tip*r*ait, co tuarcaib rígb*r*oind chorcarda f*uir*ri, [co cocnaid na bradana in mes, conad he sug na cno cuirthear suas ina mbolcaib corcardaib,] 7 b*r*uinnit *secht* srotha éicsi as, 7 imsoat and af*r*ithisi.

Luid iar*um* Sinend do saigi[d] in imbois, ar ni t*es*t*a* ní f*uir*ri *acht* soas t*antum*. Doluid lasin sruth co tice Linn Mna Feile [.i. Bri Ele 7 rethis i n-imthus roimpi], 7 t*r*aigis in topur, 7 rolen co hura na haband, Tarr-cáin. Imasráí[n] iar suide co tarla a tarr fæn f*uir*ri, 7 ro blais bás iar tiachtain in tire centaraig[3]. Un*de* Sinann 7 Linn M*ná* F*éile* 7 Tarr-cain.

1. sic H. ciuil R.
2. sic H. 7 coll R.
3. centaraid R.

Sinend daughter of Lodan Lucharglan son of Ler, out of Tír Tairngire (« Land of Promise, Fairyland ») went to Connla's Well which is under sea, to behold it. That is a well at which are the hazels and inspirations (?) of wisdom, that is, the hazels of the science of poetry, and in the same hour their fruit, and their blossom and their foliage break forth, and these fall on the well in the same shower, which raises on the water a royal surge of purple. Then the salmon chew the fruit, and the juice of the nuts is apparent on their purple bellies. And seven streams of wisdom spring forth and turn there again.

Now Sinend went to seek the inspiration, for she wanted nothing save only wisdom. She went with the stream till she reached *Linn Mná Féile* « the Pool of the Modest Woman », that is Bri Ele — and she went ahead on her journey, but the well left its place, and she followed it to the banks of the river *Tarr-cáin* « Fair-back ». After this it overwhelmed her, so that her back *(tarr*[1]*)* went upwards, and when she had come to the land on this side (of the Shannon) she tasted death. Whence *Sinann* and *Linn Mná Féile* and *Tarr-cain.*

Also in BB. 381a 30: H. 39a: Lec. 479a; and Bodl, no. 33. Versified, LL. 156b 6. The words in brackets are from Lec. *Sinann* gen. *sinna,* now the Shannon, *Bri ele* now the Hill of Croghan in the N. E. of King's county. *Tarcháin,* not identified. The story is paraphrased by O'Curry, *Manners and Customs,* II, 142-144. See also O'Donovan's note in his translation of *Cormac's Glossary,* s. v. Caill Crinmon: O'Curry's note on the « salmon of knowledge » and the poetic endowment of those that have the luck to catch and eat one, *Battle of Magh Leana,* p. 97, and his *Fate of the Children of Tuireann,* p. 175.

The earliest mention of the nine hazels of wisdom, which grew at the heads of the chief rivers of Ireland, appears to be in the *Dialogue of the Two Sages,* LL. 186b 36, where Néde mac Adnai says that he has come *a caillib* .i. a nói collaib na Segsa ... a caillib di*diu* assa mb*enaiter* clessa na súad tanaesa « from hazels, to wit, from the nine hazels of the Segais[2]..., from hazels out of which are obtained the feats of the sages, I have come.

1. Here, as in LU. 65a 39, *tarr* seems to mean *back,* not, as usual, *belly.*

2. The name of the mound at which the Boyne rises, see O'Clery's Glossary, s. v. Segais, and H. 3. 18. p. 630c.

## 60. Sliab n-Echtga.

Sliab n-Echtga, canas ro*ainmniged?*

Ni *ansa*. Echtga hUath*ach* ingen Urscothaich m*eic* Thín[n]i do T*huaith* D*é* D*anann,* is and ro alt, i Cuil Echtair i toeb Sidi Nenta la Moach Maelchend. Robæ da*no* deogbaire Gaind 7 Sengaind coa cuingid, .i. Ferg*us* Lusca-beist m*ac* Ruidhi. As aire atb*er*thi Lusca-beist de, fobith peist roalt .i. asa noidendacht [in a medón], *nó* asa lusca .i. asa cliabaine. Rofæm in ingen feis leis fodáig feraind cuchtaire 7 deogbaire bói ina laim o ríg fer Olnecm*acht* .i. ó Mæn co fairrgi. Ní bói da*no* indm*us* leisium 7 bói f*or*ba. Bói da*no* indm*us* lesi 7 ni bói f*or*ba. Is*ed* da*no* *con*atecht-sí ina slab*r*a fuither fossuid *con*a febaib, 7 dob*er*t-som disi [in sliab.] Un*de* Sl*iab* n*Echtga*. B*er*tair im*morro* da boin ind t*unc*[1], 7 b*er*id in bo atúaid t*r*ian mblechta sech in mboin andeas, 7rl.

Echtga the Awful, daughter of Urscothach son of Tenne of the Tuath Dé Danann, was reared by Moach Baldhead in Cúil Echtair beside Síd Nenta. Now Gann and Sengann's cupbearer was a-seeking her hand, even Fergus *Lusca-béist* son of Ruide. He was called *Lusca-béist* because he had reared in his inside a worm *(béist)* from his *luscaidecht,* that is, his infancy, or from his *lusca*, that is, his cradling. The girl consented to wed him because of the kitchener and cupbearer's land which he held from the king of the men of Connaught, to wit, from Maenmag to the sea. Now he, Fergus, had no goods, but he had a heritage, while she had goods, but no heritage. What she asked as her bride-gift was a permanent estate with its benefits[2], so he gave her the mountain. Hence *Sliab Echtga* « Echtga's mountain ». Two cows are now

1. n*unc*, R.
2. *fuithir* .i. fearann land, q. d. fo thir .i. tir mhaith « good land »: *fosaidh* of resting, at rest, still. *feabh* .i. maith goodness, also good, P. O'C. The expression *ferann fuithir* occurs infra no. 63.

brought thither, and the cow from the north yields one third of milk in excess of the cow from the south.

Also in LL. 167a 43: BB. 381b 31: H. 40: Lec. 480b, and Bodl. no. 21. Edited (from LL.) in Silva Gadelica, II, 478, 525: from Bodl. in *Folklore*, III, 488. A précis of the story is given by O'Donovan, *Four Masters*, A.D. 1598, p. 2055, note h.

*Sliab nEchtga*, anglicised Slieve Aughty, is the name of a mountainous district on the confines of Galway and Clare. *Síd Nenta* a fairy-mound in Connaught, of which Sigmall was the lord. *Gann* and *Sen-Gann* two of the sons of Dela the Fer Bolg: see O'Mahony's Keating, p. 84. *Maenmag*: see infra, no. 63.

## 61. Áth Cliath Medraigi.

Ath Cliath Med*r*aigi, canas ro *ainmniged?*

Ní *ansa*. Dia tucsat coicc*ed* Olnecm*acht* 7 na secht Maine *con*a trichtaib cet [cethern [1]] táin bó Dartada ingine Regamna a Mumain [2] con*us*-tor*acht* Echu Becc m*ac* Cairp*ri* rí Cliach Mum*an*, co fiannlach [3] Mum*an* amaille f*r*iss, i n-iarmor*acht* na tana, co rallsat na Maine falcliatha sciach 7 draigen [4] isin n-ath con*us*-tor*acht* cobraid [5] o Cruach*ain*, ó Ailill 7 ó Meidb. Un*de* Ath C*liath*.

When the province of Connaught and the seven Maines with their three thousand kerns brought out of Munster the drove of the kine of Dartaid daughter of Regamain, Eochu the Little son of Cairpre, king of the Munster Cliu, went in pursuit of the drove, accompanied by the champions of Munster. So the Maines set wall-hurdles of thorns and brambles in the ford, until out of Cruachu help had come to them from Ailill and from Medb. Hence *Ath Cliath* « Ford of Hurdles ».

Also in BB. 382a 30: H. 40a: Lec. 481a. Bodl. no. 26. Versified in LL. 156b 20.

1. sic LL. 156b 27.
2. amumumain R.
3. fiandlad R. fianlach H.
4. sic H, sciath 7 d*r*oigen, R.
5. cobraib R.

*Medraige* now Maaree in Ballynacourty parish, co. Galway.

The seven Maines were sons of Queen Medb. Their names are given in LU. 56[b], and the Bodleian Dinnsenchas, *Folklore,* III, 492, and are explained in the *Cóir Anmann,* H. 3. 18, p. 589[a].

The story relates to an incident arising out of the *Táin bó Dartada,* but not found in the tale so named. Of this there are copies in H. 2. 16 and Egerton 1782, and a fragment in LU. p. 20, col. 2: and it has been edited by Windisch, *Irische Texte,* 2te serie, 2. Heft, 185-205.

## 62. Mag n-Aidni.

Mag n-Aidhne[1], canas ro *ainmniged?*

Ni *ansa*. Aidhne m*a*c Allgubæ m*e*ic Eithriuil is e in cetna fer no atád tenid[2] longpuirt art*us* re m*a*caib Miledh. Fobíth[3] ni ba hecen do *acht* tofascad a dá glac co snigtis[4] richsi teined a suilib a mér meitis fiadubla adnúi i tus a mbuana, 7 ba hé sin in cet*h*r*a*ma[d] fer *fich*et dona[i]b rathmogaib [tucsad meic Milead leo a n-Eir*in*d do denam cach uird bai aco,] *con*id hé roslaid in mag n-uc[ud do bodesin.] Un*de* Mag n-Aidne [nominatur, 7 is and adbath Aidne.]

Aidne son of Allguba son of Eithrél, he is the first man that kindled a campfire for the sons of Míl. Because he needed only to wring his two hands, whereupon flashes of fire poured out of his knuckles, as large as fresh wild apples when their harvesting begins. And he was the twenty-first man of the rath-makers whom the sons of Míl brought to Erin to build every *ord* (course of stones, *ordo lapidum?*) which they had. And 'tis he that cleared yon plain for himself. Whence *Mag nAidni* « Aidne's Plain » is named, and there Aidne died.

Also in BB. 382[b]: H. 41[a]: Lec. 482[b], and Bodl. no. 22. Versified, LL. 156[b] 37.

*Mag nAidni* « a level district in the present co. of Galway, all comprised in the diocese of Kilmacduagh », *Four Masters,* A.M. 3727, note *m*.

1. naighne R.
2. sic B. noadád teine R.
3. Fobith ar R.
4. sic BB. snídís R.

## 63. Moenmag.

Maenmag, canas ro *ainmniged?*

Ni *ansa*. Moen mogaid m*a*c Mil*ed*, is é nob*errad* claind nGailim, is e c*ét*na fer roberrad i n-Eirind .i. Forbarr sær m*a*c Mil*ed*; 7 ba rathmogaid da*no* in Mæn sin. Is do da*no* tucc*ad* Berramain a mǽn a berrt[h]a. Un*de* d*icitu*r Berramain .i. so-máin in berrtha, 7 is lais rosl*echt*a ferann fuithir m*a*c F*or*duib, *con*id edh isb*er*ar Mænmagh, 7 is and atbath Mæn iar*u*m .i. i Mænmaig. Un*de* d*icitu*r Moenm*ag* 7 Berramain.

Moen a slave of the sons of Mil, 'tis he that shaved Gailem's children, and the first man that was shaved in Ireland was Forbarr, the wright of the sons of Mil. And that Moen, moreover, was a rath-builder. 'Tis to him that Berramain was given as payment for his shaving. Hence is said *Berra-main*, that is consideration *(so-máin)* for the shaving *(berrad)*, and by him the *fuither*-land of Fordub's sons was cleared, so it is called *Moenmag* « Moen-plain »; and afterwards Moen died there, to wit in Moenmag. Hence *Moenmag* is said, and *Berramain*.

Also in BB. 382b 39: H. 41b: Lec. 483a; and Bodl. no. 25, whence it is, edited in *Folklore*, III, 491. A shorter recension in LL. 167b 6, which is edited in *Silva Gadelica*, II, 478, 525.

*Moenmag* now Moinmoy, a territory lying round Loughrea in the co. of Galway. *Berramain* near Tralee, see Revue Celtique, VII, 295.

## 64. Loch Dergdeirc.

Loch Dergderc, can as ro*ainmniged?*

Ni *ansa*. Feirc*er*tne m*a*c Ath[g]ló p*r*imfil*i* Ul*ad*, fer as ansa bói i n-Eir*inn*, 7 is é noga[e]dadh [1] [fo. 111a 2] in mnói oc lamnád 7 nochuindged [2] arm cosin fer comraicc, 7 in fer n-aile 'mo oen rosc. Is e da*no* dodec*haid* do saighid Each*ach* m*e*ic

1. nogædad Lec. nogaided BB.
2. nócuinid R.

Luchta m*eic* Lughair m*eic* Luig*dech* Laimfind ri Muman, dia faigdi 'mo oen deirc i ndon circe[1] Boirche rucsat an eceis[2] aniar, 7 tuc Eochaid[3] a oenrosc t*ar*cend a aigthe.

Luid iar*u*m Eoch*aid* dia nighe, 7 rosír in luachair 7 ní fúair [usce,] co ro tarraing dlái asa bun, 7 co ro tinsain us*ce* iar*u*m, *con*id as ronig[ed] a derc [f]as, 7 am*ail* tuc a cenn fo*th*ri fon us*ci* fo d*er*g uile in top*ur*, 7 dori*achtatar*[4] a da rosc don ríg ar firt feile, 7 am*ail* rosill ar an top*ur* 7 isb*er*t : « Is d*er*g-d*er*c in derc-so, 7 bud hé a hainm la cách. Un*de* Lo*ch* D*ergdeirc* di*citur*. »

Ferchertne son of Athlo, chief-poet of Ulaid, was the cruellest man that ever lived in Erin. 'Tis he that would slay the woman in childbed, and would demand his weapon from the combatant and his single eye from some other man. 'Tis he, moreover, that went to Eochu son of Luchta son of Lugar son of Lugaid White-hand, King of Munster to beg his single ey in payment[5] for Boirche's hen which the poets had broughte from the west; and Eochaid, to save his honour, gave him his single eye.

Then Eochaid went to wash (the blood off his face), and searched the rushry and found no water: so he tore a tuft (of rushes) from its roots, and then water trickled forth. With this his empty eye was washed, and as he dipt his head thrice under the water all the well became red. Then because of the miracle of generosity (which Eochaid had performed) both his eyes came to the King, and as he looked on the well he said: « A red *(derg)* hollow *(derc)* is this hollow, and this will be every one's name for it. » Whence *Loch Dergdeirc* is said.

Also in BB. 383[a] 26: H. 41[b]: Lec. 483[b], and a ms. in the Royal Irish Academy, D. 4. 2, fo. 56[b] 2. Versified, LL. 157[b] 15.

1. circirce R.
2. rucsad in ecsi, Lec. rucsat in ecis, BB.
3. æng*us* R.
4. R. repeats.
5. *don* .i. tindlocad, Lec. Vocab.

A similar story is told in LL. 114b 6-19 (edited in Rev. Celtique, VIII, 48), where the poet's name is Athirne.

The words *i ndon cice boirche* are somewhat obscure. They seem *mon circe bairche* in BB. But Lec. has *inndon chirci boirchi*, with *íg* (O. Ir. *íc* « payment ») written over *don*. « Boirche's hen » is mentioned elsewhere.

## 65. Raith Cruachan.

Raith Cruachan, canas roainmniged?

Ni *ansa*. Cruachu *nó* Cróchan Croderg inelt Etaine dodechaid for aitied la Mider Brig Léith a Fremaind a hOenug[1] Oengusa. Pa cara dano Midir in Sinech Síde Cruachan. Taraill iarum ara dile dia hacallaim, coro fostaid [fo. 111b 2] i saidiu fri nói trath[2]. Dorumenair dano Eda[i]n co mba la Mider in sid sin, « In hí do threb inso? » ol Edain. « Acc son, » ol Midhir, « is nesa do thurgbail greine mo threbsa indáso, » ol Midhir. « Ces[t], cía buaid duinne tadall in sídasa 7 in maighe didiu? » ol Crochenn. « Biaid t'ainmsi fair a log t'aistair, a Crocend, » ol Midhair.

Luid iarum Midhair gu Brigh Leith, conad ann rotoglad fair la[3] Eochaig Airemoin.

Tosach Tochmairc Etaine andsin. Dindsenchas Ratha Cruachan insin.

Cruachu or Cróchan Croderg was the handmaid of Etaín who eloped with Mider of Bri Léith from Fremann, from Oenach Oengusa. Now Sínech of Síd Cruachan (« the Elfmound of Cruachu ») was a relative of Mider's; so because of his affection for her, he, Mider, went to converse with her, and there they were detained for nine watches. So Etáin supposed that that elfmound belonged to Mider. « Is this thy dwelling? » says Etáin. « Nay, » says Mider « my dwelling is nearer than this to the sunrise ». « Query, » says Crochenn, « what profit have we in visiting this elfmound and the

1. oenud R.
2. co cend nomaide LL. 157a 24.
3. rotoglaid for R.

plain ? » Says Mider : « O Crochenn, in guerdon of thy travel it shall bear thy name. »

Then Mider went to Brí Léith, which was then destroyed by Eochaid Airem.

There is the beginning of *Etáin's Wooing* That is the *dindšenchas* of Ráith Cruachan.

Also in LL. 170a 43 : BB. 384a 1 : H. 42b : Lec. 484 and Bodl. no. 27. Versified, LL. 157a 6. Edited from BB. in Silva Gadelica, II, 490, 539 : from Bodl. in *Folklore,* III, 492.

*Ráith Cruachan* now Rathcroghan, between Belanagare and Elphin in the co. Roscommon. For a list of the extant remains there see O'Donovan's note, Four Masters, A.D. 1223.

As to Eochaid Airem, Mider and Etáin see LU. 130b-132, Egerton 1782, fo. 118a 2, O'Curry M. and C., II, 192-194, III, 162, 191. The *Tochmarc Etáine* has been edited by Windisch, *Irische Texte,* I, 113 : see §§ 15, 16, where *sínighe* should have been printed *Sinighe* (the gen. sg. of *Sinech*), not *maighe,* as Zimmer asserts.

*aistair* (better *aistir*) gen. sg. of *aister* « labour, travail, travel » = **ad-sitro-*, from *ad* and urkelt. *saitro-* (Ir. *saethar*). For posttonic *i* from *ai* cf. Lat. *in-quîro, ex-îstumo, tru-cîdo.*

## 66. Áth Luain.

Ath Luain canas ro*ainmniged?*

Ni *ansa.* Ath Mor a ainm ar tús co gleicc[1] in Duind Cuailg[n]e 7 ind Findbennaigh, is*ed* atfet in[2] Echt*r*a Nera imthus na da muccaid[3] bad*ar* i secht rec[ı]taib .i. bliad*ain* la*m* ca*ch* hæ[4], 7 bat*ar* hé sin da m*a*c Chruind m*ei*c Aghnom*an,* Rucht 7 Ruicne a n-anmand. Eitte[5] is Engan a da n-ainm ina n-énaib. Cú 7 Cethen íad ina conaib. Bledh iat 7 Blodh ina mb*r*eacoib Boinne. Gruinniuc 7 Dubmuc iad diamdar duirb.

Doluid iar*um* in Cruindiucc co Glais C*r*uinn i[6] Cuailg[n]e. Luid da*no* Dubmucc co ndellic[ı] i n-Úarán Garaid[7]. Luid da*no* bó do Daire mac Fiach*na* conos-ib digh a Glais C*r*uind 7 co tarrla in duirb ina b*r*oinn co mbo laogh iardain. Luid

1. sic R 111b, glic R 112a 2.
2. sic R 111b, a R 112a.
3. sic R 111b, mucad R 112a.
4. sic R 111b, ao R 112a.
5. Éitce R.
6. a R.
7. garaig.

da*no* bó do Meidb, *con*oss-ib dig a tip*r*ait Gáraidh, co tarrla di in duirb eile 7 ba láog hé ina broind iartain [1].

Marba da*no* na dí bao dia mbr*eith*, in tarb tair donn, in tarb tiar im*mor*ro tarb d*er*g, findbendach. Iar*um* dori*acht* bo Nero *con*a tarb ina diaidh [2], *co* ro geis oc Ráith Cruachan coro mo-th*aig* in Findbennach, *co* ro gleac doib, 7 ba f*or*tail in dart*aid*, *co* n-err*acht* Medb do g*r*es*acht* a tairb, co torcair in tarb tuc ben Aignin, *con*id and asb*er*t ben Agnin: « Faichle lat a ath*air* mo tairbse .i. Dond Cuailnge ».

IS iar*um* doluid [Medb] co ceit*hr*ib coicedhaib Er*enn* hi *c*rich n-Ul*ad*, 7 Ferg*us* d'eolus rempu, co riacht Magh Coba, *con*id and sin bát*ar* Ul*aid* 'na ceis [.i.] caic[thig]is lán ina longp*or*t. Medb da*no* ria t*r*ían ele dona sl*uag*aib co ri*acht* Dún Soboirce, co tuc mnai *Con*aill C*ernaig* [as.]

Cechaing Búide m*ac* Bain Blaith co Glenn na Samaisce, *con*id ann fuarat*ar* in Dond Cuailnge, *co* tuc leis coa longp*hor*t. Is ann bae [3] *Con*cob*ur* hi Cind tíre intansin. Robat*ar* da*no* *tri* m*eic* Fiach*rach* .i. Ros 7 Daire 7 Imchad, *tri* [meic] ríg Cu[a]-l*gni* [7] Findtan m*ac* Neill 7 Cether*n* m*ac* Findtain 7 Ilíach 7 Roch*aid* m*ac* Faithemoin 7 Sualata*ch* m*ac* Becaltaig, ath*air* *Con*cul*ainn*, inandíaidh [4], *con*id iar*um* dori*acht* Cucul*ainn*, co ro marb ilmile dib o Gáirig co hIlgairigh 7 o samoin co[sin] cet-ain íar n-imbulg f*or*oib, co tor*acht* *Con*cob*ar* anoir, 7 cia ro-moid siar *iartain* [5] is síar ruc*ad* tain bó C*ualngi*, 7 rosí*acht* [fo. 112ᵃ 2] in Dond C*ualngi* co Tarbga [6], coro gleacs*at* hi se*ch*tm*ad* ló err*aig*, *con*id de isb*er*ar Tarbga, 7 doroch*air* in Findbennach la Dond C*ualngi*, 7 rofodhail [7] iar suidhiu ic Loch D*er*ige, 7 tuc a lon co hÁth lúain, 7 a da airrbe co Muc-fhind, 7 a *c*ride co Dun Croin, 7 a d*r*ond co D*r*oing n-Asoil, 7 a leas co hInis Glais, 7 a leenæ co Lecoin Moir Midhe; 7 *ca*ch airm hi ruc ní de maraid fair a ainm in baill sin. Un*de* Ath Luain no*m*inat*ur*.

*Ath Mór* (« great ford ») was its name at first till the con-

1. post R.
2. diaigh R.
3. bao R.
4. ndíaigh R.
5. post R.
6. tarbda R.
7. rofoghail R.

test of the Dun (Bull) of Cualnge with the Whitehorned. 'Tis this that *Echtra Nera* narrates, the story of the two swineherds, who were (incarnate) in seven shapes, a full year in each of them. And those were Cronn son of Agnoman's two sons, named Rucht and Rucne (when they were swineherds), Ette 7 Engan (« Wing and Talon ») were their two names when birds. Cú and Cethen were they when wolves. Bled and Blod were they when trout of the Boyne. Crunniuc and Dubmuc (leg. Duinniuc, Tuinniuc ?) when they were worms.

Then Crunniuc went to Glas Cruinn (« Cronn's Stream ») in Cualnge, and Dubmuc went and lay down in (the well called) Uarán Garaid. A cow belonging to Dáire mac Fiachna drank a drink out of Glas Cruinn, and the worm therein entered her womb and afterwards became a calf. A cow of (Queen) Medb's went and drank a drink out of Garad's Well, and the other worm entered her, and afterwards became a calf in her womb.

Now the two cows died in calving (two bull-calves); the bull in the east was dun, the[1] bull in the west was red, white-horned. Afterwards Nera's cow came with her bullcalf behind her, who bellowed at Raith Cruachan so that the Whitehorned perceived him. They fought and the yearling prevailed. Whereupon Medb arose to encourage her bull, and the bull which Aingen's wife had brought fell, so then Aingen's wife said « Beware of the sire of my bull! » that is, the Donn of Cualnge.

So then Medb with four of the provinces of Erin marched into Ulster (to carry off the Donn), with Fergus for their guide, till she reached Mag Coba, and there were the Ulaid in their debility[2] a full fortnight in their camp. Medb then, leading the second third of the armies, marched to Dunseverick, and thence took Conall Cernach's wife.

1. Here the tale should tell how the calves grew up, the former becoming known as the Donn of Cualnge, the latter as the Whitehorned of Ai. By the Morrígan's contrivance (Rev. Celt., XII, 128) the Donn bulled a cow belonging to Nera (one of King Ailill's warriors) or rather to his son Aingen. This cow produced a bullcalf, which, as we shall see, fought and was defeated by the Whitehorned.

2. See LL. 125[b], and d'Arbois de Jubainville, *Essai d'un catalogue*, pp. 89-90

Buide son of Ban Blath went to the Glen of the Heifer, and there they found the Donn of Cualnge, so he brought him to his camp. At that time Conor was in Cantire. Now there were Fiachra's three sons, Ross and Dáire and Imchad, three sons of the king of Cualnge, and Finntan son of Níall, and Cethern son of Finntan, and Iliach and Rochaid son of Faitheman, and Cúchulainn's father Sualtach son of Becaltach behind them; and then came Cúchulainn, and killed many thousands of them from Gáirech to Ilgáirech, and from Hallontide to the Wednesday after Candlemas, till Conor arrived from the east. And though he afterwards routed them in the west, westward the drove of the kine of Cualnge was taken. And the Donn of Cualnge came to Tarbga, and there he and the Whitehorned fought on the seventh day of spring — whence the name *Tarbga* — and the Whitehorned fell by the Donn, who after this rent him to pieces at Loch Digi, and brought his *lón* « hip » to *Áth Lúain,* and his two foreribs to Muc-find, and his heart to Dún Croin, and his chine to Dronn Asail, and his thigh to Inis Glas, and his cheek to Leca Mór Midi; and on every place to which he took aught of him the name of that member abides. Whence *Áth Luain* is named.

Also in BB. 384b 14: H. 43a: Lec. 486b. Versified in LL. 158a.

*Áth Luain* « Luan's Ford », now *Athlone,* a town on the Shannon, on the borders of Westmeath and Roscommon.

*Echtra Nera* has been edited by K. Meyer, Revue Celtique, X, 212-228.

As to the seven avatars of the two swineherds see LL. 247a and Irische Texte, 3te serie, 1. Heft, p. 245. As to pregnancy from drinking, see Hartland, *The Legend of Perseus,* I, 113, 116, and Revue Celtique, IX, 12.

*Uarán Garaid,* see the Rolls Tripartite Life, p. 106. *Cualnge* now Cooley in the co. Louth. *Glenn na Samaisce* a valley in Cualnge. *Tarbga:* see the dindsenchas of Mag Tarbgai, LL. 166b 47: Bodl. no. 28, edited in *Folklore,* III, 193. *Loch Digi,* also in LL. 158a, not identified. *Leaca Mor Midi* now Lackin, formerly an abbey near Bunbrusna, in the barony of Corkaree and co. of Westmeath.

## 67. Turloch Sílinne.

Turloch Silinne, canas ro *ainmniged?*

Ni *ansa.* Silénd inge[n] Macháir m*ei*c Dubth*aig* m*ei*c Ru*ne*

is and robói a *t*rebth*as, conas*-tor*racht* Blonoc in*gen* in Túi mec Rige coro[s]saraig moa *for*ba, *con*id ac sadad[1] mandrach dia lóegoib ro meb*aid* in loch la Blonaic, *con*id uaidi ainmnigth*ir* in loch. Rotheich Sílenn iarsin co ria*cht* co hairm ir-romaidh Loch Sílend, dia roclas a fert, *con*id uaithi ainm[nigthir] in loch.

Sílenn daughter of Machár son of Dubthach son of Rune, *there* was her habitation, till Blonoc daughter of the Túe son of Rige came to her and outraged her as regards her heritage. So when Blonoc was building huts for her calves the lake burst forth, and from her the lake (Loch Blonaice ?) is named. Thereafter Sílenn fled till she reached the place where Loch Sílenn burst forth, and then her grave was dug. So from her the lake has its name.

Also in BB. 385b 27: H. 44a: Lec. 487b. Versified, LL. 158b 4.
*Loch Sílinne* now Lough Sheelin, on the borders of the counties of Cavan, Longford and Meath. See the Four Masters, A.M. 3581.

## 68. Findloch Cera.

Findloch Cera, can*as* ro *ainmniged ?*

Ni *ansa*. Enlaithe Thire Tairrngire dodechad*ar* [d]o failti *fr*i Pat*r*aic dia mbói a C*r*uachoin Áigle, coro fersat*ar* gleic dia n-itib *f*risin loch, coro[b] find[ith]ir lemhn*acht,* 7 is *ed* adb*er*dís: « A chobair Gædhel, tair, tair 7 toirche ! » Ba hísin toch*ui*riudh P*atr*aic leo, *conas*-tor*acht* P*atr*aic 7 coros-bennach in loch. *Con*id airesin asb*er*ar Findloch hi C*er*u.

A birdflock of the Land of Promise came to welcome (Saint) Patrick when he was on Cruachan Aigle ; and with their wings they smote the lake so that it became as white as new-milk. And this is what they used to say : « O help of the Gaels, come, come and come hither ! » That was the invitation they

1. sagad R.

had for Patrick. So Patrick came to the lake and blessed it. Wherefore *Findloch* « White-lake » in Cera is said.

Also in H. 44[b]: Lec. 487. Versified, LL. 158[b].
*Findloch Cera* now Lough Carra, near Ballinrobe in the co. Mayo.
*Cruachan Aigle* now Croaghpatrick, a mountain about five miles west of the town of Westport in the same county.

## 69. Mag n-Ái.

Magh n-Ái canas ro*ainmniged?*
Ni *ansa*. Ae m*a*c Allgubai in cet*h*ram*ad* mog *fich*et tucsat m*e*ic Mil*ed* leo, is é *con*ataigh cosno moighidib sin coro slechtadis magh leis, *con*id iadsin ro slechtsat [fri cethri uairib fichet]. Coros-gáid[1] Ái iar s*eur* doib im dilsi in maige sin do 7 moa ainm fair. Unde Mag n-Ai d*icitur*. Conid dia derbad sin rocachain in file indso:

[fo. 113[a] 1] A fir dia teis i Magh n-Ói, 7rl.

Ae son of Allguba was the twenty-fourth slave that the sons of Mil brought with them (to Ireland). 'Tis he that asked those slaves to clear that plain along with him: wherefore they all cleared it in four and twenty hours. When they had done the work Ae entreated them to give him the ownership of that plain and (to bestow) his name upon it. Whence *Mag n-Ai* « Ae's Plain » is said. And to certify this the poet sang:

« O man, if thou enter Mag n-Ai », etc.

Also in BB. 386[a] 15: H. 44[b]: Lec. 488[a]. Edited (from BB.) in Silva Gadelica, II, 491, 539.
*Mag n-Ái*, now Machaire Chonnacht, a large plain in the co. Roscommon, between the towns of Roscommon, Elphin, Castlerea and Strokestown. *Four Masters*, A.D. 700, note i. A different etymology (from *Ai*, the name of Emna Aignech's hound) is given in the Dindšenchas of Loch Néill, infra no. 73. For a third (from *ae* « liver ») see O'Curry, *Manners and Customs*, II, 11.

1. coroscaid R.

## 70. Mag Mucraime.

Mag Mucraime, canas ro *ainmniged?*

Ni *ansa*. Muct*r*et drúide*ch*ta doria*ch*t a huaim C*r*uachan co hOil*ill* 7 co Meidb, *co*ro millset ith 7 blicht in each maigin i mbídís, 7 ni cumgadis fir Er*enn* ar-rim *nó* a tarrdharc in ca*ch* maigin i mbídis, co tainic Oil*ill* 7 Medb do sernad a selga co F*r*aechmagh 7 coro taifnit co Belach na F*e*rt, *con*id annsin tar-r*aid* Medb muc dib ar chois, co fargaib a lethar ina láim, 7 coro rímit iar suidhe isin maig sin. Un*de* M*ag* Muc*r*aime.

A herd of magical swine came to Ailill and Medb out of the Cave of Cruachu, and they used to blight corn and milk wheresoever they were, nor could the men of Erin in any place count them or look them over[1]. So to set their hunt afoot Ailill and Medb came to Fraechmag « Heatherfield », and chased the swine as far as *Belach na Fert* « the Pass of the Graves », and there Medb caught one of them by the leg; but it left its skin in her hand, and thereupon they were counted in that plain. Whence *Mag Muc-ríme* « Plain of Pignumbering ».

Also in BB. 386a 40: H. 45a: Lec. 488b. Versified, LL. 162b 13. Edited (from BB.), Silva Gadelica, II, 490, 539.

*Mag Mucrama* a plain near Athenry in the co. of Galway.

A similar story is told in LL. 290a, edited in Rev. Celtique, XIII, 448, 450.

## 71. Dumae Selga.

Dumae Selga, canas ro*ainmniged?*

Ni *ansa*. Ard Cain a *cé*tainm co seilg *sé* muc D*er*brinde ingine Each*ach* Fed*lig*, cets*er*c séin O[e]ng*us*a m*eic* ind Óc, 7 di bat*ar* daltaide na muca diamt*ar* dóine, co tuc m*áthair* na f*er* .i. Dalb Garb, b*r*icht f*or*ru i cumusc hi cnuas cno Coille Ach*aid*.

1. *tardharc* .i. dearcadh tarsa « a squinting or looking askew, » P. O'C., which can hardly be the meaning here.

*Co*nd 7 Find 7 Fland a n-anmand na *fer:* Mel 7 T*r*egh 7 T*r*éis anmand[1] na mban: Froechan, Banban, Brogharban anmand[1] na muc fhirenn: C*r*áinc*hr*in 7 Caolcéis 7 T*r*eilech anmand[1] na muc mboinenn.

Iar*um* rohirailit [ó] Oeng*us* *for* Buichet in b*r*iug*aid* do Laignib, co mbat*ar* bli*adain* lais, coro gaib mían mnói mBuichet im tomoilt mBroghgarbain, 7 rotinoil in b*en* c*ét* laoch fon armgais*cid* 7 c*ét* con, 7 atrullai uáidhib in muc, 7 lot*ar* iar*um* co Brugh n-Oengusa, 7 *con*fechtha fáilti fríu. Is ann soin cachoin in láidh: « Bat*ar* inmoine gnuisi ». *Co n*-aitchetar cobr*aid* co hOeng*us*, 7 adb*er*t nat caomnacair coro chroithitis Bile Tarbgha 7 co toimlidiss éicne Inb*ir* Umaill.

Is iarsin lot*ar* co Glascarnn co mbat*ar* bli*adain* oc D*er*brind fo dícleith. Is iar*um* croiths*it* Bile Tarbgha 7 *con*gabet rempu co hInb*er* n-Umaill, 7 tinolt*ar* o Meidhb fir Olnecm*acht* dia seilg, coro ghaib Duibinnsi f*o*roib, co torch*air acht* Brogharb*an* t*antum*, 7 tucait a *cóic* cind g*us*sin ndumæsa. Unde D*umae Selga*.

*Ard Cain* was its first name, until the hunting of the six swine of Derbrenn, Eochaid Fedlech's daughter. She was the first love of Oengus Mac ind Óc, and the swine were foster-children of hers when they were human beings; until the mother of the men, even Dalb the Rough, put upon them (and their wives) a spell mixed in a gathering of the nuts of Caill Achaid. The names of the men were Conn and Find and Fland: the names of the women were Mel and Tregh and Tréis. The boars (into which the men were transformed) were named Froechán, Banbán and Brogarban: the sows (into which the women were transformed) were named Cráinchrín, Coelchéis and Treilech.

Then they were committed by Oengus to the care of Buichet the Hospitaller of Leinster, and with him they remained a year. But then a longing seized Buichet's wife to eat (a steak from the belly of) Brogarbain. So she mustered a hundred heroes in armour, and a hundred hounds. But the pig

1. anm R.

fled from them, and then (he and the other five) went to the burgh of Oengus, who made them welcome, and then sang the lay (beginning) « Dear were the faces ». Then they entreated Oengus to help them, but he said that he could not do so until they had shaken the Tree of Tarbga and eaten the salmon of Inver Umaill.

After that they went to Glascarn and remained a year with Drebrenn in hiding. 'Tis then they shook the Tree of Tarbga, and fared forth to Inver Umaill (where they arrived on the day that the mound was raised). To hunt them the men of Connaught are gathered by Medb, and she took Black-island upon them, and they all fell save Brogarban, and their five heads were brought to that mound. Whence *Dumae Selga* « Mound of Hunting ».

Also in BB. 386b: H. 45a: Lec. 489a. A précis of the tale is given by O'Curry in the introduction to his edition of the *Tri Thruaighe na Scéalaighecha*, p. 391. And one of the swine (Coelchéis) is mentioned in the dindšenchas of Mag Corainn, No. 77 infra.

See also the dindšenchas of Loch Néill, no. 73 infra.

*Duma Selga* is in *Mag nÁi* No. 69, supra. See the Four Masters, A.D. 1448. *Tarbga* v. supra no. 67. *Inber Umaill* an estuary probably in the Owles, co. Mayo.

The places where the five pigs were respectively killed (before they could eat the salmon of Inver Umaill?) are mentioned in the poem, which follows the prose tale.

## 72. Mag Luirg.

Magh Luirg, canas ro *ainmniged?*

Ni *ansa*. Dia mbái *Con*oll *Cer*nach ica gaire hi *C*ruach*ain con*id ann rogeogoin Oil*ill* rí[g] *Connacht* t*r*ia *fur*ail Medba, *con*id aire roteich asin *Chr*uachoin *co* ndech*aid* ócb*ad* *Connacht* ina diaidh[1], 7 *co* ndechat*ar* na t*r*i Ruadh-coin Mairtine f*or* a lurg, *cona*[d] assin *con*gabs*a*t a lorg .i. a Mag Luirg co Magh Slecht i[2] mBrefne, coron-orts*a*t na t*r*i Ruadh-coin do F*er*oib Fene oc Áth na Míana oc Maighin, 7 rofucsat a cend leo co

1. diaigh R.
2. a R.

*c*rich Beirre hi Corcalaidhe hi cinaidh chind C*on*rói m*eic* Dairi, *con*ad hí sin Goire *Con*oill i[1] C*r*uach*ain, et* un*de* Magh Luirg no*minatur*.

When Conall Cernach was being cherished at Cruachu, he slew, at Medb's behest, (her husband) Ailill king of Connaught. Wherefore he fled out of Cruachu, and Connaught's warriors pursued him. The three Red Wolves of Martine started on his track *(lorg)* and took it from Mag Luirg to Mag Slecht in Brefne. There at *Áth na Miana* by Maigen the three Red Wolves of the Fir Féne killed him, and then they carried off his head to the district of Berre in Corcalaigde in retribution for the head of Cú-rói son of Dáire (whom Conall's comrade Cú-chulainn had decapitated). So that is the Cherishing of Conall in Cruachu, and thence *Magh Luirg* « Plain of the Track » is named.

Also in LL. 166b 41 : BB. 387b 8 : H. 46a : Lec. 490 and Bodl. no. 30. Edited (from BB.) in Silva Gadelica, II, 478-9. 525. The tale is told more fully in the *Aided Aililla ocus Conaill Cernaig*, of which there are copies in a vellum ms. in the Advocates' Library, XL, pp. 3-5, and in H 2. 17, p. 474.

*Mag Luirg* now Moylurg in the barony of Bogh, co. Roscommon. *Brefne* comprised the present counties of Leitrim and Cavan. *Mag Slecht*, see infra no. 85. *Maintene* perhaps the Mairtine of Munster, a Firbolgic tribe, the centre of whose territory was Emly in the present co. of Tipperary, *Topogr. Poems*, p. lxix. *Corco Laigde* the S. W. part of the co. Cork.

The « three Red-*wolves* » (*sic*, LL. 211b 31) are = the three Red-*heads* *(Ruadchind)* of LL. 166b 41.

As to Cú-rói's death, v. supra, no. 53.

## 73. Loch Néill.

Loch Neill, canas ro*ainmniged ?*

Ni *ansa*. Nel m*ac* Enna Aighnigh[2] m*eic* Oeng*us*a T*urbig* Tem*ra*, is é ba toisech dib*ergach* Er*enn* hi flaith *Con*oill C*r*oimd*eirg* m*eic* Labradha, *co* ndech*aid* f*or* luirg D*r*eibrinde dolot*ar* a Sidh Chollomrach, *con*das-fuair i[3] nDoire Tarbgha. Imra-

1. a R.
2. aighnidh R.
3. a R.

chtat*ar* na muca reimib et*er* *chon*u 7 firu ar fut Maigi hÓi — 7 bas*ed* on ainm *chon* Enda Aig*nig* .i. Ói — co rancat*ar* in loch *co*ro baichedh Nell ann 7 a choin. Un*de* Loch Neill no*min*at*ur*.

Niall son of Enna Aignech son of Oengus Tuirbech of Tara, was the leader of the brigands of Ireland in the reign of Conall Cromderg son of Labraid; and he went on the track of Drebrenn's swine, which had issued from the elfmound of Collomair. He found them in the Oakwood of Tarbga. Both hounds and men hunted the swine throughout Magh Ái — so called from Ái the name of Enna Aignech's hound — till they came to the lake, and therein Niall and his hounds were drowned. Whence *Loch Néill* is named.

Also in LL. 167ª 2: BB. 382ᵇ42: H. 46ᵇ: Lec. 490ᵇ 1 and Bodl. no. 29. Edited (from BB.) in Silva Gadelica, II, 491, 539: from Bodl. in *Folklore*, III, 494.

A *Loch Néill* in Magh Aoi is mentioned in the Four Masters, A.D. 1014; but it has not, apparently, been identified.

*Enna Aignech*, overking of Ireland A.M. 4888-4907: his pedigree, *Irische Texte*, I, 117.

As to Drebrenn's swine, see above, no. 71 *(Duma Selga)*, no. 35 *(Belach Conglais)* and no. 77 *(Coronn)*.

## 74. Loch Con.

Loch *Con*, canas ro *ainmniged?*

Ni *ansa*. *Con*art Manannain[1] mic Lir 7 *con*art Modh[2] otat Indsi Modh, co comrancatar imon muic roc*ri*[a]thar a tir impu .i. Indsi Mo*d*, 7 mene et*r*aintis coin in muic sin ropo c*r*iathar lee co hAlb*ain* .i. ropo muda*ch* *nó* ropadh fásach. Roleblaing iar*um* ríasna *con*oib in loch, 7 cengsat in coin nadíaidh[3], 7 rod*us*-imart doib dib línoibh *for*sin loch, 7 ni te*r*na cú i mbeth*aid* uáide cen tesc*ad* 7 cen bádu*d*. Doluid da*no* in muc' riam iartain[4] [fo. 114ª 2] cosin indsi fil ann. Un*de* Loch C*on* 7 Muic-inis.

1. manoain R.
2. mogh R.
3. nadíaigh R.
4. *post* R.

Manannan mac Lir's pack of hounds and the pack of Mod (from whom *Insi Mod,* the Clew Bay Islands) met together about a pig which wasted the country around those islands, and, unless the hounds might interfere with that pig, it would have made a *criathar* as far as Scotland, that is, there would have been a wreckage or a desert. In front of the hounds it sprang into the lake, and the hounds pressed after it, and it tackled both packs on the lake, and no hound escaped alive, but all were maimed and drowned. Then the pig went forward to the island which is therein (and there it killed Mod). Whence *Loch Con* « Lake of the Hounds » and *Muccinis* « Pig-island ».

Also in LL. 167a 30: BB. 388a 22: H. 46b: Lec. 491b, and Bodl. no. 32. Edited (from LL.) in Silva Gadelica, II, 467-8, 513.
*Loch Con* in the co. Mayo, keeps its old name.
*criathar* .i. fasach, Lec. Vocab.

## 75. Loch nDechet.

Loch nDechet, canas ro *ainmniged ?*

Ni *ansa*. Dechet m*ac* D*er*guir, rathmog*aid* Glais m*eic* Cais, is é tuargaib Suidhe n-Aodha os Es Ruaidh. Iar ndenom a oip*re* do la hAodh Rúad m*ac* Badhuirnn ro cuin[n]igh lóg a oip*re* .i. tor*ad* ind esa, 7 dob*r*eatha do, 7 iar*um con*uregabadh tor la cl*ainn* n-Oilella arnad beith imresoin *nó* imcosnom d'f*er*oib Olnecm*acht* im tor*ad* Esa Ruaidh.

Robói d*ono* Dechet hi[c] cuinghidh duilgine in g*res*a rogni, 7 dob*r*etha do co Mag Lunga[1] .i. co Mag Loing[the]a, ar is ann[2] roloi*ng* f*or*a biudh 7 f*or* a lind, 7 doluidh iar*um* f*or* bailiudh a mesca cosin loch, *co* robáidedh and. Un*de* L*och* n*D*e*chet* d*icitur*.

Dechet son of Dergor, the rath-builder of Glas son of Cas, 'tis he that erected *Suide Aeda* « Aed's Seat » over *Ess Ruaid*

1. sic BB., H. and Lec. lughna R.
2. inann R.

« Ruad's Cataract ». After he had done his work for Aed the Red son of Badurn he demanded his reward, to wit, the produce of the cataract (the salmon), which was given him, and afterwards a tower was erected by the Children of Ailill that the men of Connaught might have no quarrelling or contention about the produce of Ess Ruaid.

Dechet was still demanding the wage for the work he had done, and there was given to him (the land) as far as Mag Lunga that is, *Mag Loingthea* « the Plain of Eating », for 'tis there that he consumed his food and his liquor, and then he fared forth in the frenzy of his intoxication to the lake and therein he was drowned. Whence *Loch Dechet*.

Also in LL. 167[a] 14 : BB. 388[a] 45 : H. 47[a] : Lec. 491[a] ; and Bodl. no. 31. Edited (from Bodl.) in *Folklore*, III, 496.

*Loch Dechet* or *Loch Techet*, now Lough Gara in the co. Roscommon. *Ess Ruaid* the salmon-leap at Ballyshannon (i n-Ess ruaid na roécne, LL. 128[b] 19). See the dinnsenchas of Ess Ruaid, LL. 165[a] 4, and *Folklore*, III, 505. *Mag Lunga* perhaps the *Magh Lunge* near Ballaghadereen in Mayo, mentioned by the Four Masters, AD. 671.

« The Children of Ailill », the inhabitants of *Tír Ailella*, now Tirrerrill, a barony in the co. of Sligo.

## 76. Mag Muirisc.

Magh Muirisc, canas ro *ainmniged?*

Ni *ansa*. Tola m*uir*[é]isc tainic and fo tír coro lín fásaighe[1] 7 fánglenna in tire. Bli*adan* lan im*morro* cen lobadh cen b*re*nadh dó, ut alii[2] putant.

No is e in Rosualt doralad and co tír, 7 is é a bes sén .i. teora sceithi do denom. INtan sceidhes hi tírib plag f*or* doinib 7 ce*thr*aib in h*oc* anno. INtan sceedh a nelloib plagh f*or* ethaidib ind aeoir in h*oc* anno. INtan sceedh for muirib bádhudh[3] barc 7 cu*rach* 7 plagh f*or* na muirmiloib in h*oc* anno, 7 is e tucc plaigh i tír Muirisc.

*Nó* is o M*uir*isc in*gin* U*gaini* n*ominatur*.

1. fásoidhe R.
2. ailí R.
3. badhugh R.

A flood of sea-fish came there throughout the land, and filled the waste places and glens thereof. A full year it was without decaying, without stinking, as some opine.

Or it is the Rosualt [which Columb cille had prophesied] there came to land. And this is the manner of it: to make three vomitings [in separate years.] When it vomits on lands human beings and cattle suffer plague in this year. When it vomited in clouds, in this year the birds of the air suffer plague. When it vomited on seas, barque and boat founder in this year, and there is a plague upon the seabeasts. And 'tis this that brought plague into the country of Muiresc.

Or it takes its name from Muiresc daughter of Ugaine (the Great, to whom the plain was given or where she died).

Also in LL. 167b 46: BB. 388b 27: H. 47a: Lec. 403b and Bodl. no. 44, Edited (from LL.) in Silva Gadelica, II, 480, 527.

*Mag Muirisc*, now Murrisk in the barony of Tireragh in the co. of Sligo. See O'Donovan's *Hy-Fiachrach*, p. 257, where it is called *Muirsce*.

As to the *Ross-ualt* (borrowed from O.N. *hrossvalr?*) see Revue Celtique, I, 258.

## 77. Corond.

Corond, canas ro*ainmniged?*

Ni *ansa*. Coro *c*ruitire Diancecht m*ei*c Echtoigh [meic] Esoirc, co tuc*sa*t Tuatha Déa ferand ar shephoin dó .i. Magh Coroind. Un*de* Coronn no*mina*t*ur*. Ceis Coroind di*diu* dia ro-*ser*nait muca Derbrinde is*ed* rosiacht in coic*ed* muc .i. Cáol-céis, co Ceis Coroind, *con*id ann ros-mert. Un*de* C*éis* C*oroinn* no*mina*t*ur*.

Coro was the harper of Diancecht son of Echtach son of Esorg, and the Tuatha Dé Danann, because of his harping, gave him land, to wit *Mag Coroind*, whence *Coronn* takes its name. *Céis Coroinn*, now, when Drebrenn's swine were dispersed, Coelcheis, the fifth of them, got to Céis Coroinn and there perished. Whence *Céis Coroinn* is named.

Also in LL. 165a 35: BB. 389a 17: H. 47a: Lec. 494b Id. fo. 4a 2. Versified, LL. 212a 14. Edited (from LL. and BB.) in Silva Gadelica, II, 489, 536-7.

*Céis Coroind* now Keshcorran, is a hill in the barony of Corran, co. Sligo.

Dian-cécht was the leech and the Dagdae was the king, of the Tuatha Dé Danann, who gave Corann land for his excellent harping, *Tucsat Tuath Dé... ferand diles ar degsheinm,* LL. 212ᵃ 16.

As to Drebrenn's swine, see above no. 73.

## 78. Carn Conoill.

Carnn *Con*oill, canas ro *ainmniged ?*

Ni *ansa*. *Con*oll Cæl m*ac* Aongusa m*eic* hUmhóir ad*roch*a*ir* ann .i. fecht dia lot*ar* a[1] *c*rich C*r*uithnech imerge m*ac* n-Umhóir t*ar* muir *co* nd*r*ochat*ar* magh Midhe do shaighedh Chai-[r]p*re* Nía fer flatha Temr*ach,* 7 *con*-aitcet*ar* ferann fair .i. an ba dech [Mide] *id est* Rath Cendaigh, R*áith* Chomhoir, Cnoghba, Brugh Mna Elemhoire, Talltiu, Cermna, Tlachtga, Ath Síde, Brí damh Díle. Rochuin[n]ig Cairp*re* chuccasom dærfoghnomh Temr*ach,* mar each n-æn rochet ait*r*eb Banbai 7 Bregha. Tucs*at* cl*ann* Umhóir[2] cet*hr*a curu[3] f*r*i sodhoin .i. Ceat m*ac* Mag*ach* 7 Ros m*ac* Ded*ad*[4] 7 *Con*old C*er*n*ach* 7 *Cú* chulaind.

[Lec. 495ᵃ line 6]

Is iarum dob*er*t Cairpri cis nach faerlan*n*air f*or*ro, co n-eladar uad *con*a selbaib siar co hAilill 7 co Meidb, 7 congabsad laim fri m*uir*. Oeng*us* t*r*a a nDun Æng*us*a a n-Araind, Cutra co Loch Cutra, 7 Cim[b]i Ceithirchenn co Loch Cim[b]e. Adar co Mag n-Adair. Mil ac M*uir*bech Mhil. Dæl[ach] for Dail 7 Ennach diata Tech n-Ennaich. Rind [leg. Bir ?] ac Rind Beara a shirainm. Mod ac Indsib Mod. hIrg*us* ac Rind Boirne. Cingid a Cruaich Oigli. Bairne[ch] Baran[d]bel co Laidlindi. Conchuirn co hInis Meadoin. Lathrach oc Tulaich Lathraich. Taman ac Rind Tamain. Conall Cæl a n-Aidne. Mesc for Loch Measca.

Congarter[5] do*no* o Chairpri a che*ithr*i curu 7 ratha, 7 do-

1. sic LL. 152ᵃ 10. hi R.
2. umhmhóir R.
3. caura R.
4. sic LL. 152ᵃ 29, degad R.
5. sic H. congarar LL. 152ᵃ. cotancadar, Lec.

thæd *Con*all *con*a Choinchulaind anoir a hUlltaib, 7 Ros m*ac* Deadaid aniar a hErnaib, 7 doluid Ceat a Conn*acht*aib co tech Cairpri, 7 conaitich Cairp*re* cu*cu* a n-enoch *nó* a n-anom.

Lodar iar*um* co Cruachain for fæsam cheit 7 fochraid a tros-cud for faichte in dunaid, 7 rogáid[1] Ceat [leg. ben Cheit] in dail n-enaidche, Mus-tic Oeng*us* iarnamairech 7 adbert a meic 7 a *th*ri brait*h*ri leis do chomruc dia chind fria rathaib, Cing tra inagaid[2] Rosa, 7 Cimi Ceithirchennach inagaid *Con*aill Chearnaich, hIrgus inagaid Ceit m*eic* Magach, Conall m*ac* Oeng*us*a inagaid[3] Chonchulaind. Romarbtha tra meic Umoir, 7 ruesad na ratha na ceithri cind co Cairbri dia comaidem. Roadnocht do*no* Ængos 7 a m*ac* .i. *Con*all fon carnsa. Un*de* Carn *Con*aill d*icitur*.

Conall the Slender son of Oengus son of Umor fell there. Once upon a time when the sons of Umor made a flitting over sea out of the province of the Picts (of Scotland) they came to the plain of Meath, to Cairbre Nia-fer the lord of Tara, and of him they sought land, the best in Meath, to wit, Rath Cennaig, Rath Commair, Cnogba, Brug Mná Elcmair, Taltiu, Cermna, Tlachtga, Ath Sige, Brí-dam Díle. Cairpre required them (to perform the) base service of Tara, like every one whom he permitted to dwell in Banba (Ireland) and (especially) Bregia. So for this (performance) the Children of Umor gave four sureties, namely, Cet mac Magach, Ross son of Deda, Conall Cernach and Cúchulainn.

Afterwards Cairpre imposed on the Children of Umor a rent which could not be endured: so they decamped from him with their possessions westward to Ailill and Medb, and set up beside the sea, Oengus in Dún Óengusa in Aran, Cutra to Loch Cutra, Cimbe Fourheads at Loch Cimbi, Adar at Mag Adair, Mil at Muirbech Mil, Daelech on Dail, and Ennach from whom is Ennach's House. Bir at Rind Bera Sirraim [sic H.], Mod at Insi Mod (the Clew Bay Islands). Irgus at

1. rogæd, Lec.
2. inadaig, Lec.
3. inagaig, Lec.

Rind Boirne, Cingid at Cruach Aigli, Bairnech Barannbel at Laiglinni, Conchuirn at Inis Medón (« Middle Island »), Lathrach at Lathrach's Hill, Taman at Taman's Point, Conall the Slender at Aidne, Mesc on Lough Mask.

So then the four sureties and guarantors are summoned by (the creditor) Cairpre. Conall comes with his (comrade) Cúchulainn from the Ulaid, Ross son of Deda from the Ernai, and Cet went out of Connaught to Cairpre's house. Cairpre demanded their honour or their soul (i. e. that they should either make the defaulters discharge their debt or submit to be killed).

So then, under Cet's safeguard, the sureties repaired to Cruachan, and there on the green of the fortress they commenced their fasting[1]. Cet's wife entreated the respite of a single night (that the Children of Umor might consider what was to be done). On the morrow Oengus comes and said that his son with his three brothers would fight on his behalf with the sureties, Cing against Ross, Cimbe Fourheaded against Conall Cernach, Irgus against Cet mac Magach, and Conall son of Oengus against Cúchulainn. So the sons of Umor were killed and the sureties brought their four heads to Cairbre to boast of them. Then Oengus was buried with his son Conall under this cairn. Whence *Carn Conaill.*

Also in BB. 389ᵃ 39: H. 48ᵃ: Lec. 494ᵇ. Versified by Mac Liac, LL. 152ᵃ 5 et seq. A précis of the tale is given by O'Curry, *Manners and Customs,* II, 22, and the story is thus told in BB. 30ᵃ 22-42:

Fir bolg *tra* dorocradar isin cath sin *acht* beg, 7 lodar sidhein a Er*inn* ar teic[h]eadh T*uath* Dé D*anann, gur* gabadar a n-Araind 7 a n-Ile 7 i Rachraind 7 i mB*r*itanía 7 i n-indsib ele olcheana, *con*ad iad tug Fomorcha iarsin don chath tanaisde Muige T*ur*eadh, 7 dobhadar isna hindsibhsin go haimsir na coigidhach *for* Er*inn*, gur'indarbsad Cruithnig iad, 7 tangadar *for* am*us* Cairb*r*i Níafear, 7 dorad sidein fearand doib, 7 nír fedsad beith aige ar truma in cisa dorad forro. Dolodar for teic[h]eadh ria Cairbri *for* comairghe Oi*lill*a 7 Meadhba, 7 doradsad sein fearand doibh, 7 isi sin Immeirci M*ac* n-Umoir. Oeng*us* m*ac* hUmoir ba righ thair orro, 7 is uathaibh ainmnigthear na fearanda sin .i. Loch Cime o Chime Ceithircheand m*ac* Umhoir, 7 Rind Tamain a Meadhraighe o Thaman m*ac* Umoir. Dun Oeng*us*a i nAraind o Œng*us*, Carn Conaill i n-Aighniu o Chonall. Madh

1. see the Introduction supra, pp. 277, 279.

nAghar o Adhar. Madh nAssal a Mumain o Assal m*ac* Umoir. Beus Meand m*ac* Umoir in file, 7 dobadar a nduintibh 7 a n-indsibh mara imm Er*in*n amlaigh sin, conas-dilgeand Cu*chu*laind.

Now in that battle fell the Fir Bolg all but a few, and these went out of Erin fleeing the Tuath Dé Danann, and set up in Aran and Islay, Rathlin and Britain and other islands. Afterwards they brought the Fomorians to the second battle of Moytura, and they dwelt in those islands till the time that Ireland became subject to the pentarchs. Then the Picts banished them, and they came to Cairbre Niafer, and he granted land to them; but they could not abide with him because of the oppressiveness of the tribute which he imposed upon them. So they went, fleeing before Cairbre, under the safeguard of Ailill and Medb, who gave them land. And that is « the Flitting of the Sons of Umor ». Oengus son of Umor was king over them in the east, and from them these territories are named, to wit, *Loch Cimbi* from Cimbe Fourheads son of Umor, and *Rind Tamain* in Medraige from Taman son of Umor. *Dún Oengusa* in Aran (west of Galway) from Oengus. *Carn Conaill* in Aidne from Conall. *Mag n-Adair* from Adar, *Mag n-Assail* in Munster from Assal son of Umor. Also Mend son of Umor, the poet; and they dwelt thus in fortresses and in islands of the sea round Erin until Cúchulainn destroyed them.

*Carn Conaill* now, probably, Ballyconnell in the parish of Killbecanty near Gort, in the co. of Galway, *Four Masters,* A.D. 645, note x.

## 79. Loch Rí.

(Lec. 496[a]).

Loch Rai, can[as] rohainmniged?

Ni *ansa*. Ri m*ac* Maireada 7 Eochaid m*ac* Maireda dolodar fodeas o Themraig[1] [496[b]] i Luachair for imirgi, 7 rodeadailsead oc Bealach da Liag, 7 luid Eochaid for Brega co Brug M*aic* in Og. Doluid do*no* Oengus[2] chucu a richt brugad[3], 7 aireach cengalta 'na laim. Dlomais doib arna beidis fora fergort, 7 ni dearnn ad fair. Ataig[4] iar*um* Oengus[2] tri primplaga foraib .i. a mbu in cettrath, a n-eachrada in trath tan*ais*ti. Doluid im*morro* Rib siar con farguib i Muig Find, 7 ba sead

1. themraid Lec.
2. Midir Lec.
3. brudud Lec.
4. atait Lec.

on tir cluichi Aeng*us*a 7 Midir.[1] 7 doluid Midi aco fo[n] in-d*as* sin 7 a ech cengailti 'na laim, 7 fograid doib imthecht no r*us*m*uir*fed uile focetoir.

« Ni fil acaind ni b*er*as lind ar libedain », or siad som.

« Ata limsa, » or Midir, « sunna daib each b*er*ass leis bar maine, 7 in baile a n-anfai ni tiu[c]fa a fual 7 ni dearna [leg. déna] a imarchor, 7 legar a srian leis 'mo chenn ; 7 bid[at] aithrech[su] mine roib marsin. »

Ro imthig Ri co riacht Mag n-Airbthen .i. co hairm a fuil Loch Ri, 7 tuc in t-ech a fual, 7 dorigne a imarchur, 7 for-facaib a srian. Rogob do*no* in fual fotha fo thalmain corb' egin clar fodluta uasa, 7 dogni Ri tech ina thimchell 7 a le-baid uasa. T*r*icha bl*iadan* do suidiu co ro muid aidchi luain in lugnasaid[2] de, coro baid Ri *con*a mnai 7 *con*a cloind 7 *con*a m*uintir*, 7 lethaid tar Mag nAirbthen uile. Re bl*iadna* ar *deich* [ar] c*ét* iar ngen Cr*ist* insin dorer na rimaired. Unde d*icitur* Loch Rib.

Ríb son of Mairid and Eochaid son of Mairid went southward from Tara into Luachair on a flitting. They parted at *Belach dá liacc* « the Pass of two Flagstones », and Eochaid went over Bregia to the Burgh of Mac ind Óc. Then Oengus (the Mac ind Óc) went to them in the shape of an hospitaller, having in his hand a haltered packhorse[3]. He told them that they should not bide on his meadow, and this was not done for him. So Oengus inflicted three chief plagues upon them, to wit, their kine the first day, their horses the second day[4].

Howbeit Ríb (and his folk), fared westward and set up on Mag Find, and that was the playground of Oengus and Mider. And Mider came to them in like manner, with his haltered horse in his hand, and he ordered them to decamp or he would kill them forthwith.

1. In BB. and Lec. this sentence is misplaced, coming next after the words *Brug maic ind Óc*.

2. lunasnuid R.

3. airech .i. ech imchuir, H. 3, 18, p. 650a.

4. Here there is a gap in the tale which may be partially filled up from the Edinburgh version, in *Folklore*, IV, 474.

« We have nothing that will carry our goods[1] for us, » say they.

Says Mider : « Here I have for you a horse that will carry your treasures. But whereover thou shalt stay, he must not stale, and do not let him stray[2], and let his bridle be laid round his head, and unless this be so, thou wilt be repentant ».

Then Rib went his way till he reached Mag Airbthen (nDairbthen ?), the place where Lough Ree is (now); and there the horse passed his urine, and went astray, and left his bridle. Then the urine flowed under them throughout the ground, so that it was needful to put a floodgate (?) over it. And Rib built a house around it and his bed above it. For thirty years it remained thus, till on the eve of a Monday at Lammas it burst forth and drowned Rib with his wife, children and household, and spreads over the whole of Mag Airbthen. According to the computers, this took place 111 years after the birth of Christ. Whence *Loch Rib* is said.

Also in BB. 390a 31 : H. 49a and Ed. fo. 4a 2. Versified, LL. 212a 26. Printed (from BB.) without a translation in *Silva Gadelica,* II, 484. Edited (from Ed.) in *Folklore,* IV, 474. See also *Aided Echach maic Maireda,* LU. 39a-39b, edited by Crowe in 1870, from which it appears that the « flitting » was the elopement of Eochaid with his stepmother.

*Loch Rib* « an expansion of the Shannon between Athlone and Lanesborough ». (O'Don.).

## 80. Loch nÉrne.

(Lec. 498a).

Loch n-Eirne, can*as* rohainmniged ?

Ni *ansa*. Fiacha Labraindi dorad cath and do Ernaib, *con*ad and romebaid in loch fo thir, un*de* Loch n-Erne d*icitur*. no for Ernaib.

Ailit*er* : Erni ingen Buirc Buireadaich m*aic* Ma[n]chin m*aic* Machon[3], bantaisech ingenraid[e] na Cruachnai 7 banchoi-

1. libheadhain .i. cruidh no clanna. O'Cl.
2. iomarchur .i. mearughadh, O'Cl.
3. Manchin m*eic* Macon BB.

medaith[1] do chiraib 7 do clioirib Meidbi Cruachan. Fecht ann doluid Olc Ai a huaim Chruachan do chomroc fri hAimirgin nIargi[u]ndach dia rofai la Findchaim ingin Magach, *con*ad and rochroith[2] Olc Ai a ulcha 7 robean a deda, co ndeachaid Erne *con*a hingenaib [p. 498[b]] for fualaṅg ar a imoman, co riacht Loch nÉrne, co robaidead and diblinaib. Un*de* Loch nErne d*icitur*.

Fiacha Labrainne gave battle there to the Érnai and there (during the battle) the lake burst forth under ground, whence *Loch Erne* is said.

Otherwise: Érne daughter of Borg the Bellowing, son of Manchín, son of Machu[3], chieftainess of the girls of Cruachan and keeper of Medb of Cruachan's combs and caskets[4]. Once upon a time Olc Ai issued from the Cave of Cruachu to contend with Amorgen the Blackhaired when he slept with Findchoem daughter of Magach. And then Olc Ai shook his beard and gnashed his teeth so that Érne and her maidens because of her terror went to flight, and reached Loch Érne, and there they were all drowned. Whence *Loch Erne* is said.

Also in BB. 391[a] 18: H. 49[b]; and Ed. 4[b] 1. Versified, LL. 212[b]. Edited (from Lec.), *Proceedings of the R. I. A., Irish MSS. Series,* I, 186: (from Ed.), *Folklore,* IV, 476.

*Amargen* the father of Conall Cernach. See LU. 98[b].

*Fiacha Labrainne* so called because the first event of his reign was the bursting forth of Loch Labrainne. See the *Coir Anmann* and Four Masters, A.M. 3751.

Whitley Stokes.

*(A suivre.)*

---

1. banchoimedaich Lec.
2. rochroich Lec.
3. Mochon LL.
4. *clioirib* for *crioilib*.

# AN OLD-IRISH TREATISE

# *DE ARREIS*

---

The Old-Irish treatise on the penitential commutations, which is here printed and translated for the first time, is found in the wellknown Bodleian codex Rawlinson B. 512, fo. 42[b] 1. It should be compared with the *De arreis* printed by Wasserschleben in his *Bussordnungen der abendländischen Kirche*, p. 139, and with the Redemptiones Cummeani (cf. Wasserschleben, l. c., p. 229).

That the original from which the Rawlinson copy is derived was written during the Old-Irish period there can be no doubt. But I cannot fix upon any definite criterion for determining in which century it was composed. However, I think it safe to say that this cannot have been later than the 8th century. Notice such forms as the relative *file* 7, the Ist sing. *creitiu* 12 (cf. *creitim* 21), *arcu* 12; the futures *conniestar* 5, *ristar* 6, *decema* 8; the deponents *cumrigedar* 5, *conarmidedar* 9, *conmidedar* 6; *conamididir* 32, 33 seems a scribal error for the perfect *con[d]amidir*; the datives *laithiu* 1, *suidiu* 21, 32, *forciund* 10, 12, 18 etc.; *deac* 20, *du* « thy » 31, *du* « to » 31, 32, the phrase *amal rongabsat* « ut sunt » 5, etc.

The following rare words occur.

abann f. *scourge*, gen. aibne 22. dat. abaind 1. cen figill na cen fiach aibne ind, LBr. 10[a], 31, doberair dia sathairn im noin fiach aibne na hoidche luain, ib. 11[b] 6. Borrowed, like W. *afwyn*, from Lat. *habena*.

alt, a neuter (?) u-stem, *joint*. gen. pl. alta 1.

arcu *I beseech,* 12, 21. arco fuin dom Dia .i. arco .i. rogo (MS. rogha) fuin .i. finem (MS. finim), dilgud óm Dia arco .i. cuingim, H. 3. 18, p. 63.

arra (*arre) n. *equivalent, substitute, commutation* = Lat. *pretium, arreum*[1]. nom. pl. na harra 6, na harrada 1. dat. arraib 5, 7. arradaib 4. dí biait déc arra na .lll., LBr., 10[a] 40. arra .i. lúach nó fiach 7 deismirecht air: forr*eth* arra anarra, H. 3. 18, p. 650a, from Laws III p. 152, 1. Cf. also Fél. Ind. s. v. arrae.

ath-laech m. *a former layman, a lay-brother.* 8. See Aisl. Meic Congl. Ind. eirg cosin athlæch fil issind insi, LL. 358 marg. in tress athlaech na Hérend, Fél. p. 1, 20.

ath-laeches f. *a former laywoman, a lay-sister,* 8.

bith-erchoiliud *constant determination?* 19.

conarmidiur *I adjudge,* 9.

conmidiur *I adjudge,* 6.

cubachal *cubiculum,* dat. pl. cubachlaib 8.

dethberas *reason,* 5.

díchratus *fervour,* 5.

dílacht *earnest, zealous?* 12.

duine-táide f. *man-stealing,* 5.

dúr-pennait f. *hard-penance,* gen. -pennaiti 14, 26, 33.

eipistil f. *message,* 5.

fo, cum dat. *in accordance with.* fo lín alta 1. foa 5. ar is fó ulc adfenar olc, LL. 294a, 23. Cf. fon indas sin, fon cruth sin, fon alt cétna, etc.

for-iadad *conclusion,* 2.

imtha *thus,* 7.

ingabála *fit to be sung,* 4.

leth-arra n. *dimidium arrei,* 5.

leth-pennait f. *a half-penance.* pl. n. -pennaiti, 5.

pennainn f. *penance,* 5. 7. gen. peinne 5, 6. do aes dúrphendi,

1. Zimmer's notion (Glossae Hibernicae, pp. xv, 284) that *arra* is phonetic spelling of *aithrige* is a very unlucky one. Neither gender nor meaning agree, nor is there the slightest evidence or likelihood that *aithrige* in old Irish was pronounced at all like *arre*. *Aithrige* f. is derived from *aithrech* and means « repentance », not « penance », which is *pennait* or *pennainn* (mod. Ir. *breith aithrighe*).

LBr. 9[b] 7. do oess phendi, ib. 10[a], 41. Hence the verb pendim *I do penance*. mad phendi ina rér, LBr. cia beth araphendi, ib. 10[a], 50. intí nát penni, ib. 10[b], 38. pendither, 44. pennith*er* 47.

rogud *extending, extension,* 31. hond rogud gl. extension, Ml. 37 d, 6. na cossa inna roguth cen gluasacht, LL. 282 a, 43.

selainn, 32 *a ration of honey consisting of four eggfuls,* Reeves, On the Culdees, p. 202, note. LBr. 9[b], 8, 13, 36, 43. 10 a, 29.

slechtan *genuflexion,* passim. In LU. 69 a, 22 it means *prostration:* talléci inna sléchtain co n-dechaid carpat Fergusa taris co fo thrí.

tórtrommad *heaviness, drowsiness,* 8. co tórtrommad 7 co n emiltius, LU. 36 b, 14, said ot the bodies of sinners after the resurrection. In other connexions the word means *pestering* see Wind. s. v.

---

## NA ARRADA SO SÍS COLLEIC.

1. Arra tesairgne anma a ifurnd .i. coic pat*er* ar t*ri*[b] fichtib ar trib cetaib 7 coic slechtana ar t*ri*[b] fichtib ar t*ri*b cetaib 7 coic beimen*n* ar trib fichtib ar trib cetaib di abaind in cech oen laithiu co ceand mbliad*na* 7 troscad cech mis toesairg anmain a hif*ur*n. Ar is fo li*n* alta 7 feithe fil i curp duine doronad in arra sa fri hicc na han*ma* atroille piana isi*n* curp.

2. Arra n-aill .i. tri *cóicait* cech laithe cona fo*r*iadad do biatib co cenn *sech!* mbliad*an* doesairg anmain a if*ur*n.

3. Arra n-aill na*ch* sía .i. lauda[1] 7 biait 7 p*at*er fo*r* cech salm co cenn teora mbliad*an*.

4. Doessairg anmain a hif*ur*n ca*ch* arra dona harradaib so, mád ingabala a ecnairc etir.

5. Is foa t*ra* dothét cech pennai*n* etir duire 7 fot i*n*na ree i m-bether oca fo meit an pectha 7 fo eret feidlight*hir* and 7

1 MS. luada, with marks of transposition under u and a.

fo dethb*er*us ara n-déntar 7 fo dichrat*us* scarthar fris iarum. Ar atat araile pectha dib ni dlegat dilgud a peinne cid foda in re conníestar [fo. 42[b], 2] doib, mani cumrigedar Día feisin tria bás *nó* eipistil n-gal*air nó* meid ant sæthair dochuredar[1] nech fair fesin, *amal*[2] rongabsat[3] fingala 7 duincorcni 7 duinetáidi 7 *amal*[4] rogabs*at* diberga 7 druidechta 7 cai*n*techta 7 *amal*[4] rogabsat adaltras 7 cuilige 7 ethech 7 héress 7 tairmt[h]*echt* graid. Ar atat araile dona pecthaib icthaid leth pennaiti colleth-arraib. Atat araile icthai arra co t*ri*un pein*ne*. Atat araile ic-t[h]ait arra namá[5].

6. Ar is *ed* ceth*ar*dai atrimed an ecnaid ara n-dentar na harra .i. ar émi i*m*scartha frisin peccad iarna choimlebaid, ar oman imt[h]ormaig inna pectha ar chiund, ar cuimriug*ud* sae-gail riasiu rist*er* fo*r*cend peinne *con*midedar anmchara, ar cuin-*n*riuch cuirp *Críst* 7 a fola tria cuin*n*riuch peinni.

7. Amal file t*ra* deochair et*ir* læchu 7 clerchu, et*ir* maccaill-lecha 7 laichesa, i*m*tha samlaid deochair et*ir* a saethar 7 pen-nain*n*. Ata da*no* et*ir* na harraib ata cora do denu*m* doib.

8. Arra na n-athlæch 7 na n-athlæiches cétum*us*, feis i n-uiscib, feis for nenaid, feis for blæscaib cnó, feis la marb i *n*-deirc, uair nad bi coi*m*tig læch *nó* læiches[6] nad bi cuit oc marbad duini. Ate *immorro* arra ata cóire do chlerchib 7 do c[h]aillechaib *acht* anti dib marbas duine, mani dentar ar i*m*-t[h]ormach fochraice .i. feiss doib i n-ecailsib uaraib *nó* a cuba-chlaib deirritib oc figlib 7 oc ernaigthib [fo. 43 a, 1] cen cumsanud .i. cet suide, cet lige, cet cotulta, *amal* bid f*or* belaib if*i*r*n no*betis, *acht* ma doecma tortromadh m-bec i suidiu nama etir di ernaigthi.

9. Hite t*ra* arra *con*armidedar i*n* noib do dubtroscad iar morchi*n* .i. cet m-bemen*n* co n-abaind *nó* na tri *cóica*[i]t *con*a n-i*m*naib 7 cona cantaicib.

10. Arra n-aill .i. cet p*ater* i croisfigeall 7 « D*eus* i*n* adiu-

1. MS. docaradar
2. MS. *sicut*
3. MS. ronrogabsat
4. MS. *sicut*
5. MS. náma
6. MS. læichfes

*torium* » us*que* « f*esti*n*a* » fo t*ri* i f*or*ciun*n* cech p*ater* 7 slechtain for cech « D*eus* » 7 innithem menman colleir i n-Dia. As arra duibtredain do neoch dogni in*nsin* fo t[h]*ri*.

11. Arra troisethe do neoch legfas: na tri cóicait[1] cona cantaicib issesam 7 celebr*ad* cech t*ra*tha 7 da slechtai*n* déc 7 lama foena fri Dia i trathaib an lai co n-imnrádud[2] leir do-c[h]um nime.

12. Arra dubtroisct[h]e im-morchinaid do neuch nad lega .i. *trí chét* slechtain 7 *trí chét* m-bemeann n-indraice co n-abainn, crosfigeall i forciund cech cet co m-bat scitha lámha; « Areu fuine um Dia, domair trocaire, creitiu in Trinoit, » i*ss*ed canas gan cumsanad co roise a n-arra 7 beim a bruinne co menic la sodain co n-aithrige dila*cht* fri Dia. Is arra tredain dó a denum fo thri.

13. Arra troisethe im minpectha coitchenna .i. « All*eluia* All*eluia* in manus[3] » us*que* « u*e*ritatis », p*ater* n*oster* co f*or*cend. Canair insin i croisfigill fo t[h]richait 7 tricha slechtan 7 tricha bemenn di abaind ina degaid.

14. Arra secht m-bli*adan* durpen*naite* di ernaicht[h]ib glanaib do tesarc*un* anma a pianaib if*irn* .i. cet n-oif*ren*, [fo. 43 a, 2] cet coecat salm, cet m-biaiti, cet slechtan cech biaiti, *cét* credo, *cét* p*ater*, *cét* ymv*n* an*ma*.

15. Arra n-aill: bli*adan* dubtredain cen dig, cen biad, cen cotlud. Adaig i[4] n-uisci, adaig for nenaid cen etach, alaile f*or* blaescaib cnó.

16. Arra n-aill: da tredan déc, cech æ i n-degaid araile. Praind co sáith etir cech da troscud.

17. Arra n-aill: da biat do cetol i croisfigill cen tairnem lama occa.

18. Arra n-aill da*no:* « Mis*erere* m*ei* D*eus* » do cetul fo c[h]ethrochait i croisfigill *nó* i[4] ses*um* 7 p*ater* fo cach salm 7 « D*eus* in adiu*torium* » us*que* « f*esti*n*a* » fo thri i[4] f*or*ciund cach sailmb.

19. Arra n-aill: secht mís i[2] carcair f*or* us*ce* 7 bargin o

1. MS. caoca
2. MS. *con*imradug
3. MS. anmanú.
4. MS. a

noin co noin for uir *nó* clar la ernaig[th]e n-gresaig co celebrad cech tratha la bitherchoiliud.

20. Arra tri *cóicat* salm inso .i. p*at*er fo dó déc 7 « D*eu*s in adiu*torium* » us*que* « *fest*ina » f*or* cech p*at*er. P*at*er fo c[h]oic deac 7 D*eu*s in adiu*torium* us*que* in finem f*or* cech p*at*er icaid cech pecad la aidrige leir o c[h]ride.

21. Arra tredain do neoch nad léga .i. la *co* n-aidche cen cotlud cen telcud issuidiu, acht in[1] tan dolleici f*ri* slechtan nama. « Arcu[2] fuin im Dia, domair trocaire, c[r]eitim an Trinoit », is ed canas cen cumsanad. P*at*er n*oster* 7 credo fo di déc i crosfigill 7 tri slechtain i cechtar 7 « D*eu*s i*n* adiu*torium* » us*que* « *fest*ina » etir t*er* f*or* gach n-ernaigthe as arra tredain. *Tricha* tredan in cruth sa is arra bliad*na* pennaite do m*a*cclereach, ut G*regorius con*stituit.

22. Arra troisethe do fiachaib aibne .i. secht cet m-beimeann n-indraic co fo sechd [fo. 43 b, 1].

23. Arra n-aill do slechtanaib .i. da cét slechtan n-innraice co filliud in[3] chuirp cen dichell.

24. Arra n-aill: do bith i sesam ce*n* crann ce*n* airiseam corragbaither na tri *cóicait*[4] *co* cantaicib.

25. Arra n-aill do chroisfigill co roisc *cóicait*[4] salm do c[h]edal, *nó* biait q*uat*er 7 ni comracat lama f*ri* toeba co roisc a cetul cen cobe acht ní dot c[h]ongbail do nach rét aile.

26. Arra sechtmaine durpen*n*aiti f*or* us*ci* 7 bairgin .i. secht m-biaiti i[5] croisfigill innraic 7 credo 7 p*at*er 7 ymnum[6] dicat ar cech m-biait.

27. Arra sechtmaine da*no* do neuch na roleg .i. secht cet slechtan n-innraic 7 *secht* m-beimeanna n-innraici 7 crosfigeall i[5] f*or*ciund cech cet co m-bat scitha lama.

28. Arra cóicthigis[7]: a denam fo dí.

29. Arra *fich*et aidche: a denum fo t[h]ri.

1. MS. an
2. MS. arca
3. MS. in
4. MS. .I.a
5. MS. a
6. MS. y*m*na*m*
7. MS. coectiges

30. Arra *cethrachat* aidche ar us*ci* 7 bairgin: do denam i[1] n-oenlaithe, mad ri ecin m-bais.

31. Is arra blia*dna* fri dianaithrige .i. coic p*ater* ar tri[b] fichtib ar trib cetaib do c[h]etal i sesam, di laim escaide fri nem. Ni comracat uilli fri toeba etir, *co* n-innithim leir fri Dia 7 ni thoet guth in son 7 biait do gabail i cromsesamm 7 do gnuis fri talmain 7 do di laim foena la du da taeb. *Nó* as e an corp bis ina rogad ar in[2] talmain f*or* a beolu 7 in di laim foena lasin taob. Patraic timairne in[2] figill seo 7 Colum Cille 7 Maedoc Ferna 7 Molaca Men*n* 7 Brenainn macu Altae[3] 7 [fo. 43 b, 2] Colum mac Crimthain 7 Mocholmoc[4] Innsi Cel*tra*. La Enna i n-Arainn foracbad in[5] senchas [s]eo. Timarnasat cet*hri* primsuide Er*enn* gres fria du gach m*ac* bethad adcobra neam .i. ua Mianadan 7 Cumin Fota 7 Murdebur 7 Mocholmoc mac Cumain a hAraind.

32. Arra bli*adna* durpenn*aite* con[d]amididir Ciaran m*ac* int[6] sair du Ennu macu Laigse ó Chomsola o Dibrig: tri lá 7 teora aidche bithir oca i tig dorcha *nó* i nach maigin aile innach roich tairmesc, 7 ni bi selain*n* tredai*n* and, acht t*ri* lommann di us*ci* cach dia. Hissed di*diu* a n-arra .i. t*ri cóicait* salm cach lai do chetul i sesam can crann 7 slechtain i f*or*ciunn gach sailm 7 biait f*or* cach *cóica*[i]t, slechtain et*ir* gach do coib*del* (?) 7 ymnum[7] d*icat* f*or* cach m-biait i crois[figill] 7 ni telet*her* il-lige[8] co*m*mai*n* acht i suidiu; ac*us* celebr*ad* cech tratha cenmotha iso*n*d et innithim leir i cesta Cr*ist* co congain cride 7 aithrige dilacht f*ri* Dia co f*or*athmed ina peeda do neuch b*us* cu*m*ain dib.

33. Arra coccat aidche durpen*naite* do denam i n-oenlaithe conmididir Co*lum* cilli 7 Mobi Clár*enech* a comairli Michil archai*ngil*, *id est:* D*omin*us reg[nau]it, Exaudi[9] D*omi*ne iustitiam

1. MS. a.
2. MS. an
3. MS. mac ualtae
4. MS. mocomocc (*nó* mocolmoc)
5. MS. an
6. MS. ant
7. MS. ymnam
8. MS. allige
9. MS. exauidi me

me*am*, Domini[1] *est terra*, Beatus *qui* intell*egit*, D*eus* n*oster* re*fugium*, Exaudi D*eus* deprecatio*nem*, Nonne Deo, Exaudi D*eus* ora*tionem* me*am* cum, Te decet, D*omi*ne refug*ium*, D*omi*ne exaudi[2], D*omi*ne probasti[3], Eripe me D*omi*ne, D*omi*ne cla*mavi*, Uoce, D*omi*ne exau*di*. Gloria 7 [h]onor P*a*tri 7 F*ilio* 7 S*piritui* S*ancto* i forciunn cech sailm 7 *secht* slechtana 7 D*eus* in adiu*torium* [fo. 44 a, 1] us*que* *festina* *ter* 7 p*ater* semel[4] i sesam et*ir* g*ach* da salm corroisc a n-arra n-uile.

---

## THE *ARREA* HERE BELOW NOW.

[*ARREA* FOR SAVING A SOUL FROM HELL.]

1. The *arreum* for saving a soul out of hell, viz. 365 paternosters and 365 genuflexions and 365 blows with a scourge on every day to the end of a year, and fasting every month saves a soul out of hell. For this *arreum* for redeeming the soul that deserves torments in the body has been made according to the number of joints and sinews that are in a man's body.

2. Another *arreum*, viz. the three fifties[5] every day, with their conclusion of the Beati[6], to the end of seven years, saves a soul out of hell.

3. Another *arreum* which is no longer[7], viz. a Lauda and the Beati and a pater noster after each psalm to the end of three years.

4. Each of these *arrea* saves a soul out of hell, if it can be interceded for at all[8].

1. MS. d*omi*ne
2. MS. exauidi
3. MS. p*r*obaisti
4. MS. semeal
5. *i. e.* the 150 psalms
6. *i. e.* the 118th psalm *(Beati immaculati)*.
7. *i. e.* which is shorter.
8. *lit.* if its *éenaire* (intercession, prayer for the dead) can be sung at all.

5. Now, every penance, both for severity and length of time in which one is at it, depends on the greatness of the sin and on the space of time which one perseveres in it, and on the reason for which it is done, and on the zeal with which one departs from it afterwards. For there are certain sins which do not deserve any remission of penance, however long the time that shall be asked for them, unless God Himself shortens it through death or a message of sickness; or the greatness of the work[1] which a person lays on himself; such as are parricides and manslaughters and man-stealings, and such as brigandage and druidism and satirising, and such as adultery and lewdness and lying and heresy and transgression of order[2]. For there are certain sins for which half-penances with half-*arrea* atone. There are others which an *arreum* with one third of penance atones for. There are others for which an *arreum* only atones.

6. For these are the four things which the wise man has recounted for which the *arrea* are made, viz. for a speedy parting from the sin after its commission, for fear of increasing the sins, for (fear of) life being shortened before the end of the penance which the confessor adjudges be attained, for (fear of) chastising the body of Christ and His blood through the chastisement of penance.

7. Now, as there is a difference between laybrothers and clerics, between nuns and laysisters, so there is a difference between their work and penance. There is also between the *arrea* which it is right for them to perform.

8. First, the *arrea* of former lay-brothers and of lay-sisters: sleeping in waters, sleeping on nettles, sleeping on nut-shells, sleeping with a dead body in a grave[3]; for there is hardly

1. siethar, here used, like Lat. opus, of penitential work.

2. With this catalogue of sins that can only be atoned for by a life-time of penance confer the following paragraph from the *Canones Hibernenses* (Wasserschleben, p. 136) where for the same sins a seven years' penance on bread and water is deemed sufficient: Haec est poenitentia magi vel votivi mali, si credulus (aithdíbergach) vel praedonis (MS. praeconis) vel cohabitatoris vel heretici vel adulterii VII anni in pane et aqua.

3. Cf. De Arreis (Wasserschleben, p. 139), c. 3: arreum anni triduanum *cum mortuo sancto in sepulchro* sine cibo et potu et sine somno.

a laybrother or laysister that has not had a share in manslaughter [1]. These now are the *arrea* that are right for clerics and nuns, except those of them that have slain a man, unless (something) be done to increase the reward, viz. they to sleep in cold churches or in secret chambers, performing vigil and praying without ceasing, viz. without sitting, without lying, without sleeping [2], as though they were at the mouth of hell, save that a little weariness may take place in a sitting posture only between two prayers.

### [THE *ARREA* FOR FASTING.]

9. These now are the *arrea* which the holy man judges (an equivalent) for « black fasting [3] » after a great crime, viz. one hundred blows with a scourge, or the three fifties with their hymns and with their canticles.

10. Another *arreum,* viz. one hundred paternosters in cross-vigil and « Deus in adiutorium » usque « festina » (ps. 69, 1) three times at the end of every pater noster, and genuflexion at every « Deus », and meditating intently on God. It is an *arreum* for a black fast of three days [4] to any one who does this three times.

11. An *arreum* for fasting for any one that can read: the three fifties with their canticles while standing up, and celebrating every canonical hour, and twelve genuflexions and the arms stretched out towards God at the hours of the day, with earnest thought towards heaven [5].

1. Cf. Poenitentiale Vinniani (Wasserschleben, p. 116), § 35: De laicis si quis ex malis actibus suis conversus fuerit ad Dominum et omne malum antea egerit, i. e. fornicando et sanguinem effundendo, etc.

2. An legendum: *cen suide, cen lige, cen chotlud?*

3. *dub-throscud,* now *trosgadh dubh,* a fast during which no whitemeats (bánbiad), such as milk, cheese, eggs, etc. are taken.

4. *tredain,* now *trosgadh treidhin,* from Lat. *triduanum,* a fast of three days, during which only one collation is taken; still practised privately by many people.

5. This *arreum* is identical with one printed in Wasserschleben's *Buss-ordnungen,* p. 139: De Arreis, C. 2: Arreum triduani, nox et dies in statione sine somno nisi parvum vel 3 .L. psalmi cum canticis et cum missa horarum XII et XII flectiones in unaquaque hora et manus supinatae ad orationem.

12. An *arreum* for a black fast on account of a great crime for any one who does not read, viz. 300 genuflexions and 300 honest blows with a scourge; crossvigil at the end of every hundred until the arms are tired; « Of God I beseech an end, may mercy come to me », « I believe the Trinity », this is what he shall sing without ceasing until the *arreum* shall have come to an end, and strike his breast frequently at it with earnest repentance to God. It is an *arreum* for a three days' fast for him to do this three times.

13. An *arreum* for fasting on account of small common sins, viz. « Alleluia, Alleluia, in manus » usque « veritatis », a paternoster to the end. Let this be sung thirty times in cross-vigil, and thirty genuflexions and thirty blows with a scourge after it.

[*ARREA* FOR SEVEN YEARS OF HARD PENANCE[1].]

14. An *arreum* of pure prayers for seven years of hard penance to save a soul from the tortures of hell, viz. one hundred offerings, hundred and fifty psalms, one hundred Beati, one hundred genuflexions at every beatitude, one hundred paternosters, one hundred soul-hymns.

15. Another *arreum:* a year of three days' black fasts without drink, without food, without sleep. A night in water, a night on nettles without a garment, another on nutshells.

16. Another *arreum:* twelve three days' fasts one after another. A meal to satiety between every two fasts.

17. Another *arreum:* to sing two Beati in crossvigil without lowering of arms (while) at it.

18. Again, another *arreum:* « Miserere mei Deus » to be sung forty times in cross-vigil or while standing up, and a paternoster with every psalm, and « Deus in adiutorium » usque « festina » three times at the end of each psalm.

19. Another *arreum:* seven months in a prison on water and

1. In the Canones Hibernenses (Wasserschleben, p. 196) seven years on bread and water is the penance for homicide, sorcery and devilish practices, robbery, cohabitation, heresy, or adultery.

bread from none to none upon the soil or floor, with fervent prayer, with celebration of every hour with constant determination.

[AN *ARREUM* FOR THE PSALMS.]

20. This is an *arreum* for the 150 psalms, viz. a paternoster twelve times and « Deus in adiutorium » usque « festina » after every paternoster. A paternoster fifteen times and « Deus in adiutorium » usque in finem after every paternoster atones for every sin, with earnest repentance from the heart.

[ARREUM TRIDUANI.]

21. An *arreum* for a three days' fast for any one that does not read, viz. a day with a night without sleeping, without sitting down, except when he lets himself down for genuflexion. « Of God I beseech an end », « may mercy come to me, » « I believe the Trinity », this he shall sing without ceasing. A paternoster and a credo twelve times in crossvigil, and three genuflexions with either, and « Deus in adiutorium » usque « festina » three times with every prayer is an *arreum* for a three days' fast. Thirty three days' fasts in this manner are an *arreum* for a year of penance for a cleric, ut Gregorius constituit.

22. An *arreum* for impositions of scourging, viz. 700 honest blows seven times.

23. Another *arreum* of genuflexions, viz. 200 honest genuflexions with bending of the body without negligence.

24. Another *arreum :* to be standing without a staff, without rest, until the three fifties with the canticles have been sung.

25. Another *arreum* of crossvigil until fifty psalms have been sung, or the Beati four times, and the arms must not touch the sides until the singing is finished, though there be nothing else to support thee by [1].

1. The construction of the Irish here is obscure to me, but the sense must be as I have translated.

[ARREA HEBDOMADIS, ETC.]

26. An *arreum* for a week of hard penance on water and bread, viz. seven Beati in honest crossvigil and a credo and paternoster and « Hymnum dicat » with every beatitude.

27. Again, an *arreum* for a week for any one that has not read, viz. 700 honest genuflexions, and seven honest blows, and crossvigil at the end of every hundred until the arms are tired.

28. An *arreum* for a fortnight, to do this twice.

29. An *arreum* for twenty nights, to do this three times.

30. An *arreum* for forty nights on water and bread, to do it in one day, if at the need of death.

[ARREA ANNI.]

31. This is an *arreum* for a year for sudden repentance, viz. to sing 365 paters while standing up, the arms unwearied towards heaven. The elbows must not touch the sides at all, with intent meditation on God, and let not voice enter the speech, and to sing a Beati in a stooping posture, thy face towards the earth and thy arms stretched out by thy sides. Or, it is the body that is stretched out on the earth on its face, and the arms stretched out by the side. It is Patrick who ordains this vigil, and Colum Cille and Maedóc of Ferns and Molaca Menn and Brenainn, the great-grandson of Alta [1], and Colum son of Crimthan and Mocholmóc of Inisceltra.

With Enda in Aran this law was left. Four chief sages of Ireland ordained its practice to every son of life who desires Heaven, viz. Ua Mianadan and Cummin Fota and Murdebur and Mocholmóc mac Cumain from Aran.

32. An *arreum* for a year of hard penance, which Ciaran mac int sáir adjudged to Oennu macu Laigse grandson of Comsola grandson of Dibrech: to be three days and three nights at it in a dark house or in some other place where

1. Cf. Brendenus mocu Alti, Reeves *Adamnan*, I, 26.

no hindrance comes. And there must be no collation of a three days' fast save three sips of water every day. This, however, is the *arreum,* viz. to sing 150 psalms every day while standing up without a staff, and genuflexion at the end of every psalm, and a Beati after every fifty, genuflexion between every two chapters (?) and « Hymnum dicat » after every Beati in crossvigil, and he must not let himself down into a lying posture...[1] but in a sitting posture, and celebration of every hour besides...[2] and intent meditation of the passion of Christ with contrition of heart and earnest repentance to God with remembrance of the sins, every one of them that he remembers.

[ARREUM QUINQUAGINTA DIERUM.]

33. An *arreum* for fifty nights of hard penance to be done in one day, which Colum Cille and Mobí Clárenech adjudged by the counsel of the archangel Michael, viz. Dominus regnavit (? ps. 96 or 98), Exaudi Domine iustitiam meam (ps. 16), Domini est terra (ps. 23), Beatus qui intellegit (ps. 40), Deus noster refugium (ps. 45), Exaudi Deus deprecationem (ps. 60), Nonne Deo (ps. 61), Exaudi Deus orationem meam cum (ps. 63), Te decet (ps. 64), Domine refugium (ps. 89), Domine exaudi (ps. 101), Domine probasti (ps. 138), Eripe me Domine (ps. 139), Domine clamavi (ps. 140), Voce (ps. 141), Domine exaudi (ps. 142). « Gloria et honor Patri et Filio et Spiritui Sancto » at the end of every psalm, and seven genuflexions, and « Deus in adiutorium » usque « festina » three times, and a paternoster once while standing up between every two psalms until the whole *arreum* shall have ended.

Kuno Meyer.

---

1. Here *commain* is obscure to me.
2. isond ?

# TABLE

DES PRINCIPAUX MOTS ÉTUDIÉS DANS LE VOLUME XV

DE LA *REVUE CELTIQUE*[1].

---


I. GAULOIS OU VIEUX-CELTIQUE.
(Voir p. 160-165, 170-173, 404.)

Acetodunum, 417.
-aco-, 20, 104.
Agedomopas ou Acedomapas, 417.
Agedovirus, 417.
Aliortus ?, 403.
ambactos, ambatus, serviteur, 22.
Anatemorus, 403.
Aneunicno, 237.
Ἀνεῦνος, 237.
Anextlomarus, 403.
Arcobriga « château d'Arcos » ?, 17.
are-, 20.
Arevaci, 20.
Augustoritum, 98.
Autraca, 33.
Autricum, 33.
Autrigones « fils de l'Odra » ?, 33.
Autura, 33.
Bebriacum, gl. locus castorum, 147, 148.
Belli, 20.
belo- « l'acte de tuer quelqu'un » ?, 12, 13.
Bodecius, 37.
bōdi- « victoire », 234.
bodio- « jaune », 233.
Bodiocasses, 233, 234.
Boduus, 37.
Brica, 403.
-briga « château », 11, 12, 14.
broga, champ, 216-219.
Βουουίνδα, 316.
Kassiteros, 107.
Κελτός, 409.
Cenabum, 236.
Cerdubelus, 43.
Cnusticus, 413-415.
Contrebia « groupe d'habitations » ?, 10, 137.
Crixus « frisé », 145.
Deobriga « château du dieu, ou des dieux », 12, 13.
Deva « divine », 10.
Devona, 234.
Drausus, Drusus, 406.
dubro- « eau », 234, 235, 387.
-dunum, 2, 234.
-edo, -eda, 20, 21.


1. Cette table a été faite par M. Ernault.

Elmetiaco? 403.
Elvontiu, 237.
epo-, cheval, 234, 368.
esox, saumon, 99.
Esumopas, 413-415, 417.
Esus, 417.
Excingus, 146, 147.
Γαλάτης, 409.
Germani, 6.
gesum, lance, 9.
ieuru, ἐπόει, 237.
Intercatia, 38.
-isto-, 10.
Leuci « blancs, brillants », 21.
Leucimara « grande par sa blancheur éclatante », 21.
Leuco, 21.
Leucomelius ou Leucumellus, 21.
Liamarus, 146, 147.
Liccoleucus, 21.
Lingonas, 236.
Lovernius, 403.
Luguri, 237.
Lugus, 235, 236.
Lutetia, 22.
Lutia, 22.
Magilo, 243.
-magus, 234.
marcos, cheval, 4.
Marrigae? 403.
Mirobriga, 40.
Moenicaptus, 47.
Moritex, 243.
Nemetobriga « château du temple, ou de Nemetos », 2.
Novion « nouveau », 4.
Oclicno, 237.
Orniaci, 37.
Πεννοουινδος, 388.
Pentilus, 38.
Pertacus, 403.
Pintia « cinquième »? 35, 38.
Rectugenos « fils du droit », 22, 24, 243.
Retugenus « fils du droit », 22.
ritu-, gué, 98.
-sama, 12.
Samorix, 146, 147.
Segeda, 20.
sego- « l'acte d'atteindre le but, de vaincre, de triompher », 13, 20, 27, 28.
Segobrigenses, 137.
Segontia, 28, 29.
Segontiaci, 28.
Segontium, 28.
Segovax, 27.
Segovia, 27.
Sequana, Sequani, 98, 99, 234, 368.
Ubius? 146, 147.
Ucuete, Ucuetin, 368.
Urupas, 417.
Uxama « très haute », 12, 24.
Uxellodunum, 145.
-vacos, 20.
ver-, 100.
Vernodubrum, 387.
vindo- « blanc, beau, heureux », 12.
Virilios, 237.
Οὐιρϊλλιο(ς), 237.
Vismarus, 47.

II. Ogamique.

Andagelli, 144, 239, 240.
Ebicatos, 144.

III. Irlandais.

(Voir p. 109-122, 129, 130, 132, 275, 276, 297-301, 303, 305-311, 316, 318, 320, 322, 325, 328, 329, 334-336, 371-382, 398-401, 411, 419, 420, 422, 423, 426, 427, 438, 441, 442, 446, 448, 450, 457, 459-461, 464, 467-470, 473, 475-478, 481, 483, 485-487, 492-494, 498).
iál, crochet, 143.

aircheann, noble, chef, 432.
aireach, cheval de somme, 481, 482.
aister, travail, 464.
aithesc, réponse, question, 115.
arrumertus, gl. statui, 294.
asbeir, il dit, 135.
ass, lait, 143.
baigliu, faon, 421.
Balar, 235, 236.
Batan, 114
bé, femme, 432.
Beirbhe, Bergen, 120.
Benchuir, 136.
berbaim, je bous, 235.
blathach, femme, 424.
blen, flanc, 143.
Bóann, 316.
bóchar, bouse de vache, 449.
brainéun, corbeau, 450.
budechaiti, d'autant plus reconnaissant? 145.
buide, jaune, bai, 233.
cél, bouche, prophétie, 144.
Cian « lointain », 235.
clú, gloire, 227.
cnú, noix, 227.
coel chomae, intestins, 143.
comaithech, qui tient des bestiaux d'un même chef; voisin, 398.
comét, garde, 397, 431.
common, commun, 136.
con, avec, 135, 143.
coscorach, triomphant, 406.
crosfigell, action de tenir les bras en croix (en priant), 242.
crú, sang, 227.
cruachait, échine, 115.
cum-, con, préfixe, 135.
cumsciget, ils changent, 135.
cur, héros, champion, 99
dan, ouvrage, 435.
de, de cela, d'autant (plus), 145
díarailiu, à l'autre, 361.
días, épi, 361.
díbe, avare, 117.
dind, place, ville, 272.
dligim, j'ai droit à, 339.
don, paiement, 462, 463.
dubsesra, seaux? 440.
Duiblind, 327.
duin, à nous, 136.
Dul Dauna, 235.
dún, à nous, 136.
eall, avantage, 443.
eglas, estomac, 116.
épir, il dit, 135.
eu, saumon, 99.
Fál, 288.
feabh, bonté, bien, 458.
flesc, baguette, 143.
foich, guêpe, 143, 145.
foloscaim, je brûle légèrement, 439.
fosaidh, à demeure, 458.
fuithir, terre, 458.
geis, prohibition magique, 407.
gormac, fils adoptif, 100.
im-, préfixe augmentatif, 397.
imchomét, protection, 397.
immou, davantage, 106.
in, ind, préfixe d'adverbe, 106.
inbiucc, peu, 106.
indil, beaucoup, 106.
ind laigiu, moins, 106.
ind oa, moins, 106.
Ingcél, 144.
inmar, beaucoup, 106.
inmenicc, souvent, 106.
láth, rut, 391.
lethar, cuir, 370
Lug, 235.
mac bethad, fils de la vie, élu, 397.
mac in báis, fils de la mort, impie, 397.
matan, bataille, 120.

mennchrott, luths, 121.
mescuire, troupe armée, 454.
mór le, en bons termes avec, 130.
morrígain, gl. lamia, 293.
munther, famille, 136.
murghabhal, baie, anse, 435.
nús, premier lait, 143.
Oilbine, Ailbine, 295.
orc, pourceau, 361.
ord, rangée de pierres? 460.
oroit, oremus, 136.
ós, au-dessus, 361.
port, palais, 432.
rígfáith, roi-prophète, 388.
rod, chemin, passage, 98.
roised, il atteindrait, accomplirait, 294, 295.
saich, mavais, 110.
samildánach, aux talents multiples, 235.
scél, récit, 370.
seilche, tortue, 292, 293.
sescenn, glaïeul, 99.
sia, plus long, 94.
síos, en bas, etc., 119.
sir, long, 94.
srón, nez, 361.
tarr, ventre, dos, 457.
tesmolad, qualités, 109
tipra, source, 235.
toghtha, élu, 397.
tomailt, manger, 350.
torc, verrat, 361.
treb, habitation, 4.
tuathacht, ruses, 114.
uasaldecon, archidiacre, 398.

IV. Gaélique d'Ecosse.

allt, rive, ruisseau, 234.
Drostán, 406.
Dumbarton, 234.
Dúnedin, 234.
lann, lieu consacré au culte, 234.
Morrach, 234.
tiobar, source, 235.

V. Mannois.

sie, mauvais, 110.

VI. Picte.

Drostán, 406.
Drust, 406.

VII. Gallois.

-adur, 224.
anbiic guell, porte-toi bien, 94.
arbenn, chef, 432.
asgre, sein, 153.
-au, pluriel, 227.
-awdr, 224.
baich, fardeau, 221.
Beulan, 404, 405.
Branwalatr, 227.
bych, que tu sois, 93, 94.
Catwaladr, 224.
cawr, géant, 99.
cestyll, château, 387.
chwedl, nouvelle, 370.
chwennychu, désirer, 221.
cnaif, toison, 227.
cnau, noix, 227.
crau, sang, 227.
creadur, créature, 224.
creawdr, créateur, 224.
cromlech, cromlec'h, 223.
crych, frisé, 145.
cwympo, tomber, abattre, 364.
Cybi, 405.
cyfegydd, pioche, 361.
cyngwystledd, gageure, 153.
cyrff, (les) corps, 387.
cyrn, cornes, 387.
dagr, larme, 95.
dagrau, larmes, 95.

deigr, larme, 95, 386, 387.
deigron, larmes, 95.
-dra, 96.
draig, dragon, 386.
Drust, 406.
Drusticc, 406.
Drystan, 406, 408.
dyben, fin, conclusion, 395.
dysbaidd, eunuque, 386.
eawg, saumon, 99.
eirf, armes, 387.
eleni, cette année, 153.
erllenedd, l'année dernière, 153.
erydr, charrues, 387.
fed, le long de, durant, 96.
ffroen, narine, 361.
ganddo, avec lui, 106.
gefel, jumeau, 242.
golosgi, brûler légèrement, 439.
gwal, lit, gîte, 226.
gwaladr, chef, régulateur, ordonnateur, 224-227.
gweled, trouver (bon), voir, 94, 95.
gwely, lit, gîte; clan, tribu, 226.
henffych well, porte-toi bien, 94.
hesg, glaïeul, 99.
hestaur, setier, 440.
hir, long, 94.
hwy, plus long, 94.
hwyaf, le plus long, 94.
hyd, le long de, durant, 96.
hydref, automne, 394.
Lailoken, 240-242.
Laloecen, 240, 242.
Lantam, 101.
llallawc, autre? 241.
llallogan, frère jumeau? 241, 242.
llawd « subatio », 391.
llech, pierre plate, 222, 223.
lledr, cuir, 370.
lleidr, voleur, 386.
llodic (truie) en chaleur, 391.
losci, brûler, 221.
meibion, (les) fils, 95.
mysgu, mêler, 220.
oid, il fut, 154.
pawl, poteau, 223.
pechadur, pécheur, 224.
pengam, à tête penchée, 388.
penwyn, à tête blanche, 388.
Peulan, 405.
rhawd, chemin, 98.
rhodio, traverser, marcher, 98.
rhodwydd, gué, 97.
rhyd, gué, 98.
rotguidou, gués; passerelles en bois? 97, 98.
tafal, balance, 222.
tafell, tartine, pièce mince, 222.
taflen, tablette, tableau, 222.
taflu, tawlu, lancer, 222.
tafol, balance, 222.
tawlbwrdd, jeu d'échecs, 222.
terica, être en rut, 391.
terydr, tarières, 387.
trwyn, nez, 361.
tywysen, twysen, épi, 361.
ucher, soir, 143, 145, 220, 221.
wyr, petit-fils, 361.
-ych, 2e pers. sing., 93, 94.
yn, dans, 105.
yn devant un infinitif, 106.
yn, préfixe d'adverbe, 105, 106.
yn fawr, beaucoup, 106.
yn fwy, davantage, 106.
yn fynych, souvent, 106.
yn llai, moins, 106.
ysgyfarn, oreille, 364.
-yt, 2e pers. sing., 93.

VIII. Cornique.

bue, il fut, 154.
cawrmarch, chameau, 99.
cromlegh, cromlec'h, 223.

daladur, doloire, 101.
guhienn, guêpe, 220.
kalemay, le premier de mai, 100.
tra, chose, 96.
yn, préfixe d'adverbe, 105.

IX. Breton Armoricain.

(Voir p. 224, 338-363, 392.)

a, de ton, 153.
abendeux, depuis qu'il a, 152.
-aden, 344.
a du vad, disposé à, 384, 387.
ælezr, ærezr, charrues, 387.
a fet nos, de nuit, 96.
-aj, 344.
ambloari, peine, souci, 364.
amzer neve, printemps, 340, 394.
anaon, âmes des défunts, 125, 126.
andraze, cette chose-là, 151, 390.
Andrez, André, 153.
artizan koat, menuisier, 338.
arvor, bord de la mer, 390.
asclez, sein, 153.
autom, automne, 393.
avad, bien, certes, 386, 387.
az, de ton, 153.
azen gornek, ignorant, 385.
babi, babu, guignes, 348.
babiòles, petites cerises, 348.
baeguelat, bêler, 357.
baetes, bette, 357.
balancér, balancier, 360.
bastrouill, barbouillé, 348.
bazig-pennec, petit bâton à gros bout, 389.
beauselenn « fiente de beste menue », 343.
bec'h, fardeau, 221.
bec'h, que tu sois, 94.
bégiat, bêler, 357.
beotès, bette, 357.
berlach, toile grossière, 349.
berleige, tiretaine, 348.
bervann, je bous, 235.
beté, indéfiniment, 97.
blañk, sou, 357, 360.
bleidet, changé en loup, 388.
bleiz-vor, loup marin, 387.
bloa, année, 152, 154.
bocqedou an névez-amser, pâquerettes, 394.
boczu, bossu, 358.
bokodo 'n hañ, primevères, 394.
boloñjer, boulanger, 360.
boqedou hañ, pâquerettes, 394.
boue, il fut, 154.
bouzile, bouse, 343.
brañk, branche, 360.
bran-vor, cormoran, 388.
Branwalatr, 224.
Braon « meule de moulin », 412.
braz, grand, 385.
Bré, 412.
Breizis isell, bas-Bretons, 384.
Breiz-Izeliz, bas-Bretons, 384.
bugale, enfants, 152.
bulari, agitation, embarras, 364.
caffoeaff, déplorer, 153.
cafuoez, chagrins, 153.
calch, « veretrum », 356.
calemay, le premier de mai, 100.
calon-gouàn, automne, 393.
camps, aube de prêtre, 100.
canèü, toison, 227.
canow, noix, 227.
cascarat, danser la danse des gueux, 364.
castor, castor, 357.
Catuualart, 224.
Caym, Caïn, 354.
caymand, bélître, gueux qui mendie par fainéantise, 356.
Cazneved, 97.
chaucer, chaussée, 153.

chench, changer, 389.
chiminal, cheminée, 361.
claustle, gageure, 153.
corcq, gueux des foires et des pardons, 356.
coustelé, gageure, 153.
coustum, coutume, 152.
craoñ, craouñ, noix, 227.
crec'h, colline, 227.
créoñ, toison, 227.
crouadur, créature, 224.
cu-a-ca, ric-à-ric, au plus juste, précisément, 345.
den-vleiz, loup-garou, 388.
derc'h, qui est en évidence, remarquable, beau, 222, 223.
dibenn-eost, automne, 392, 395.
diczul, dimanche, 154.
dilost-hañ, automne, 392, 395.
dirigaez « estre en sault », 391.
dirik, (vache) en chaleur, 391.
disiuout, opiner, 361.
divez-amser, automne, 393.
dleañ, je dois, 339.
douaren, petit-fils, 361.
dour, eau, 338, 384, 387, 388.
dour-vel, hydromel, 388.
dour zom, eau chaude, 388.
dram, drachme, 357.
ebarz, dans, 152,
eguile, l'autre, 153.
elas, gésier, foie, 116.
e-leal-ia, eh bien oui! 392.
en, dans, 105.
enes, celui-là, 152.
-enn, suff. de féminin, 384.
enndéeun, tout justement, 106.
ent, préf. d'adverbe, 105, 106.
enta, donc, 105, 106.
eoc, saumon, 99.
-er, 153, 344.
erderh, évident, 223.
érér, charrues, 387.
erlañne, l'année dernière, 153.
ervat, bien, 105, 387.
-es, fém., 341.
est, août, été, 394, 395.
esuezaff, être absent, 361.
-et, plur., 341.
euel, comme, 152.
e uicze, pour cela, 154.
ez, particule verbale, 153.
-ez, 153.
-ezen, 344.
fernaoñ : luteq —, méchante chandelle de résine, 342.
fesnos, cette nuit, 96.
fet, fait, 96.
fîl, intelligence, idée, 364.
foar, foire, 345.
foerouz, foireux, 343.
fouillezet, (fortune) dissipée, 364.
froan, narine, 361.
gai, sot, 365.
gaia, ennuyer, 365.
gamel, gamelle, 345.
gantaff, avec lui, 106.
getou, avec lui, 106.
goélvan, lamentation, 223.
goulen, demander, 338.
gour-, préfixe intensif, 100.
gour-, préfixe diminutif, 100.
gourgleze, poignard, 100.
gourhent, petit chemin, 100.
gourniz, petit-neveu, 100.
gourvadez, ondoiement, 100.
gourzén, petit homme, 100.
gragachat, dégoiser, 363.
Grall, 355.
gréach, harnais, 365.
gréañ, habiller, harnacher, 365.
gréet, bien mis, 365.
gregach, jargon, argot, 363.
grègach, le grec, 363.

grêlle, crible le plus clair, 366.
grigagein, baragouiner, jargonner, 363.
grilhet, griyet, tout couvert (de), 366.
grimandell? rossignol de serrurier, 365.
grinsen, krinsen, zeste, miette, rien, 392.
Gripin, nom du diable, 366.
Grippy, le diable ; griffon, 366.
grisilhon, grelot, 352.
grullu, blé noirci intérieurement, 366.
guele, lit; clan, tribu, 226.
guenol, gunol, septembre; automne, 393.
guerço, il y a longtemps, 154.
Guitaliz-Mede, habitants de Ploudalmézeau, 383.
guohi, guêpes, 220, 221.
Gwegan, 361.
gwenan, abeilles, 352, 361.
Haelhoiam, 94.
hañ, été, printemps, 394.
hañ-goañ, automne, 393.
hed, le long de, durant, 96.
helene, cette année, 153.
hennez, celui-là, 152.
hente, prochain, 152, 153.
hére, automne, époque des semailles; mue des oiseaux, 392, 394.
hérees, temps des semailles, 394.
hesc, glaïeul, 99.
hesc, hesp, stérile, 220.
hesken, scie, 99.
hetot, vous plairez, il vous plaira, 339.
heuelep, semblable, 152.
hir, long, 354, 355.
-hoiam, le plus long, 94.
hoz, votre, 153.
Huonic, 345.
Iarnhoiam, 94.
-ien, plur., 341.
-ifr-, 392.
-iq, diminutif, 344.
irvinen, navet, 353.
-iz, ethnique plur., 383, 384.
jalot, chaudronnier, gueux, sot, 349.
jeu ha jao, jeu et tumulte, 345, 346.
judas, celui qui crache au visage de quelqu'un, 355.
kalan-goanv, la Toussaint, 393.
kañv, deuil, 153.
kaplañted, capelans, 359,
kazek, jument, 353.
kéris-me, les gens de cette ville, 384.
kermäis, les gens de cette ville, 384.
kern, cornes, 387.
kernevad, cornouaillais, 352.
keûr, cœur (au jeu de cartes), 358.
keureuc, saumon coureur, 99.
kiger, boucher, mauvais médecin, 347.
kincl, kencl, propre, paré, orné, 344.
kincla, orner, parer, ajuster, 344.
kites, (être) quittes, 349.
klenk, juste, bien adapté, 343.
klenkañ, ajuster, mettre en ordre, mettre de côté, 343.
klinka, apprêter, arranger, 344.
knech, colline, 227.
kouchad den, homme trapu, 359.
kouer, paysan, 356.
koz-amzer, automne, 393.
kriminal, criminel, 361.
kroachou, kroajo, des croix, 389.
labourer douar, cultivateur, 351, 361.
lamp, saut, 360.
Landeleau, 355.
lañdon, courroie, 349.
Lanvèoc, 99.
laouen, pou, 360.
lard teuz, saindoux, 342.

laret, dire, promettre, 338, 339.
lec'h, grande pierre plate, 222.
leiam, le plus petit, 94.
Lesneven, 412.
leur-guær, aire d'une ville, 388.
leurhé, aire d'une ville, 388.
leur-zi, sol, plancher du rez-de-chaussée, 388.
lezr, lêr, cuir, 370.
liwañ, colorer (des mensonges), 349.
luc'hach, éclat, vernis; baragouin, jargon, argot, 363.
luc'het, blasphèmes, 362.
ludic, (truie) en chaleur, 391.
lun : en —, distrait, 361.
mad, bon, bien, 384-387.
mal, mâle; garçon, jeune homme, 353.
man, mine, semblant, 387.
mañn, rien, 386.
maoñ, ver, insecte, 342.
Marlarge « mardi gras », 153.
maro-amzer, automne, 393.
mein, men, pierre, 222, 223.
men glaz, ardoise, 340.
menhir, pierre longue, menhir, 223.
mervad, je sais bien, 387.
mesca, mêler, 220, 221.
meurzlargiez, mardi gras, 153.
mibien, (les) fils, 95.
milin, moulin, 349.
mizyou du, automne, 393.
Montroulezenn, Morlaisienne, 384.
mor, mer, 387, 388.
morgablou, gl. aestuaria, 435.
mortér, mortez, mortier, 153.
mor-vleiz, loup marin, 387.
mous, (un) mousse, 350.
nafles, maladie honteuse, 359.
nealia, non certes, 392.
nec'h (d'an —), en haut, 227.
nerraff, je ne fais pas, 152.
noter, notaire, 360.
noz, nuit, 360.
nulli, annuler, 391.
Numinoe, 412.
-o, plur., 341.
oa, oae, il était, 154.
oe, oedd, il fut, 154.
ostilh, outil, 366.
-ou, -aou, plur., 227.
-ouer, -our, 343.
oustilh, gaillard qui aime à s'amuser, 366.
-ouz, 342, 343.
oviçzer-vor « officier marinier », 387.
palwen, peulvan, 223.
paouérr, paue, pavé, 153.
pen, tête, 354; penn ar bloaz, automne, 393.
penbas, bâton à gros bout, 388, 389.
pengam, à tête penchée, 388.
peul, poteau, 223.
peulvan, pierre longue; pilier, 223, 389.
pevare, quatrième, 153.
Pharaon, Pharaon, 342.
piaou, il possède, il appartient, 339.
plijot, vous plairez, il vous plaira, 339.
Plouegiz ar mor, habitants de Plouezec, 383.
plous, paille, 342.
podaich, potage, 360.
Posidhoia(m), 94.
poulifren, miette, zeste, rien, 392.
pry, argile, 153.
qenec'h, colline, 227.
qestyl, qestell, châteaux, 387.
quel an gouà, la Toussaint, 393.
queneu, noix, 227.
quere, cordonnier, 153.
quet, (ne) pas, 152.
rigouignat, grincer des dents, 366.
Riuallazr, 224.
Riwal, 225.

Riuualoe, 225.
rodoed, gué, 98.
Roenhoiam, 94.
roll, rouleau, 351.
Roudouallec, 98.
sâ : na sâ na lâ, (ne savoir) ni *a* ni *b*, 346.
sablér, gésier, 367.
sagrin, chagrin, 391.
sakrilaj, sacrilège, 389.
scourgez, scourgér, fouet, 153.
scub-deliou, grande marée de l'équinoxe de septembre, automne, 392, 393.
se, -là, 154.
sench, changer, 389.
skoemp, glissant, scabreux, 364.
skouarn, oreille, 354, 364.
tablen, tableau, image, 359.
taffoessat, sasser, 361.
takezen, la dernière crêpe ; imbécile, 362.
tamoes, tamis, 361.
tamoesenn, épi, 361.
tan, feu, 338.
tañoüés, tamis, 361.
taoli, lancer, 222.
taoñzen, épi, 361.
taouledein, achever de mûrir, 359.
taoulet, usé, mûr, 359.
Telchruc, Telgruc, 383.
Teliau, 104.
terér, tarière, 387.
teurk, tique, 351, 360.
ti, maison, chez, 387.
tiriac, thériaque, 344.
tolven, table de pierre, dolmen, 222.
torein, casser, 362.
tort, bossu, 362.
Touaren « petit-fils », 361.
tourbilhoñ, sorte de danse, 352.
tourc'h, verrat, 361.
tousek, crapaud, 351.
tra, chose, 95, 96, 385, 386.
trañkil, tranquille, 391.
tredez, troisième, 153.
Treffmaeheuc, 99.
tremenvan, passage, 389.
Tremeoc, 99.
treut, maigre, 360.
trev, village, succursale, 4.
tryacql, tryacq, thériaque, 344.
trut, manière de s'y prendre, 367.
tuniq zo taniq, c'est égal, 345.
turgner, tourneur, 360.
turgner-douar, laboureur, 360, 361.
turier, fouilleur, 360.
Tutuualart, 224.
Tutwal, 225.
uhel, élevé, 220.
uz : *a uz*, au-dessus de, 361.
va, mon, 385.
vad, bien, profit, 384-386.
-van, 223, 389.
varlene, l'année dernière, 153.
véd en nos, cette nuit, 97.
velc'h, rate, 351.
vennein, vouloir, 385.
vénos, vez nos, cette nuit, 96, 97.
vertu, vertu, 153.
vikel vraz, grand vicaire, 384, 385.
uolante, volonté, 153.
vorn, four, grande bouche, 347.
-wal, 224, 225.
-uualart, 224.
-uualatr, 224.
waz 'ze, tant pis, 387.
well, mieux, 387.
Uuiuhoiam, 94.

*Le Propriétaire-Gérant :* Veuve E. BOUILLON.

Chartres. — Imprimerie DURAND, rue Fulbert.

P
LaCelt
R

581470
Revue Celtique.
t.15(1894)

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
LOWE-MARTIN CO. LIMITED